



**Thèse**

**Présenté par: Assane  
ADAMOU BOMBERI**

**UNIVERSITE ABDOU MOUMOUNI**

**FACULTE DES LETTRES ET  
SCIENCES HUMAINES  
DEPARTEMENT HISTOIRE**

**Le Zarmatarey de la fin du XVIIIème  
siècle à la conquête coloniale**

---

**2013-2014**

07 SEP. 2015



Université Abdou Moumouni  
Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
Département d'Histoire

THESE DE DOCTORAT UNIQUE EN HISTOIRE



**Thème**

**Le Zarmatarey de la fin du XVIII è siècle à la conquête coloniale.**

Présentée par :

Assane ADAMOU BOMBERI

Sous la direction du :

Pr. Kimba IDRISSE

Année académique : 2013-2014.

## SOMMAIRE

Sommaire	i
Dédicaces	v
Remerciements	vi
Notes Linguistiques	viii
Sigles et abréviations	ix
Introduction générale	1
I- Les sources orales	14
II- les sources écrites	20
III- Les nouvelles technologies de l'information et de la communication et la recherche historique	34
IV- Les travaux de recherche et les publications	34
<b>PREMIERE PARTIE : Le Zarmatarey de la fin du XVIIIème siècle aux premières attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye.</b>	42
<b>Chapitre I : Aperçu géographique et historique</b>	43
I- Le cadre naturel	44
II- Le peuplement ancien (XVIème –XVIIIème siècle)	55
III- Les migrations peul et touareg au XIX ème siècle.	72
<b>Chapitre II- Le jihad d'Ousmane Dan Fodio au début du XIX ème siècle (1804)</b>	89
I- Les relations du Zarmatarey avec les Kasar Haoussa avant le jihad	89
II- Essai de biographie d'Ousmane Dan Fodio	99
III Le déclenchement du jihad au Gobir	102

<b>Chapitre III- les répercussions du jihad au Zarmatarey</b>	121
I L'état d' 'islamisation des populations avant le jihad	121
<b>II- Les expéditions militaires d'Abdoulaye Dan Fodio dans l'Ouest du Niger</b>	132
III-Les vellités de jihad de Boubacar Louloudjé dans le Boboye	136
<b>Deuxième partie : Des premières formes de résistance à l'avènement des Wangari ( 1854)</b>	156
<b>Chapitre IV : Les premières formes de résistance (1810-1833)</b>	156
I-L'attaque de Gaouré en 1810	156
II-Le retour de Boubacar Louloudjé dans le Boboye et la fondation de Tamkalla	172
III-Le règne d'Abdoulhassane	175
<b>Chapitre V : L'alliance de 1849 et le début des guerres de résistance</b>	182
I-Le contexte sociopolitique des pays des alliés en 1849	182
II-La formation de l'alliance	194
III-La résistance dans le Kabi et l'Arewa	197
<b>Chapitre VI : L'avènement des Wangari au Zarmatarey</b>	205
I-situation sociopolitique du pays	205
II La bataille de Goroubankassam	209
III- L'avènement d'Issa Korombé au Zarmatarey	212
<b>Troisième partie : Les Wangari zarma de la résistance au mercenariat</b>	231
<b>Chapitre VII -L'organisation de la résistance au Zarmatarey</b>	233
I- Organisation et stratégies militaires	233

II- le déroulement des guerres de résistance au Zarmatarey	244
III La première bataille de Kollo ( 1866)	260
<b>Chapitre VIII- Le Zarmatarey entre guerre et paix (1866-1895)</b>	264
I Les prises de pillage, de razzia et le mercenariat local	264
II- L'aventure des wangari à l'extérieur du Zarmatarey ( Dagomba et Gurunsi)	277
III.-Les cavaliers zarma en pays Kotokoli (Nord Togo) et dans l'Atacora béninois	299
<b>Chapitre IX – Du retour de Bayero à la percée coloniale</b>	312
I-Le retour en force de Bayero Abdoulhassane	312
II- la bataille de Boumba ou la tragédie de Issa Korombé	317
III-L'après <i>Boumba hané</i> et la percée coloniale ( 1896-1898)	332
<b>Quatrième partie : Les bouleversements sociopolitiques des guerres du XIX</b> <b>ème siècle</b>	344
<b>Chapitre X- Les réformes institutionnelles et les mutations politiques de la</b> <b>fin du XIX ème siècle au Zarmatarey</b>	346
I- L'avènement des Wonkoy et Mayyaki sur la scène politique	346
II- les réformes institutionnelles	355
III- les impacts diplomatiques	360
<b>Chapitre XI : Les transformations sociales nées des guerres du XIX ème siècle</b>	386

I-L'organisation sociale avant le XIX ème siècle	386
II-L'impact des guerres sur l'organisation de la société	387
III-La hiérarchisation de la société à la fin du XIX ème siècle	387
<b>Chapitre XII : Guerres et économie au Zarmatarey</b>	400
I-Les activités de production au XIX ème siècle	400
II- les activités d'échange et de commerce	412
III- L'impact des guerres sur l'économie au XIX ème siècle	426
Conclusion Générale	439
Glossaire	447
Sources et Bibliographie	449
A- les sources	450
B – la bibliographie	475
Annexes	516
Index alphabétique des noms propres, des noms des lieux et des groupes	537
Listes des cartes et des illustrations	540
Table des annexes	542
Table des Index alphabétique des noms propres, des noms des lieux et de groupes	543
Table de matières	546

## **DEDICACE**

**Je dédie ce travail à mes parents, ma femme et mes enfants**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail, je voudrai exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé au cours de ces années de recherches. Mes remerciements sont particulièrement destinés à mon directeur de thèse, **le Pr. Idrissa Kimba**, qui m'a offert ce sujet et a accepté de le diriger. Ses conseils, ses soutiens et ses encouragements ne m'ont pas fait défaut tout le long de ce travail. Son exigence pour un travail bien fait, sa longue et riche expérience dans le domaine des sciences sociales en sa qualité de professeur et chercheur associé dans plusieurs universités et centres de recherche en Afrique, en France, aux Pays Bas et aux Etats Unis, m'ont beaucoup aidé dans ce travail.

J'exprime ma reconnaissance à tous les enseignants du département d'Histoire et au-delà à l'ensemble des enseignants de la Faculté des lettres et sciences humaines (FLSH) de l'Université Abdou Moumouni de Niamey. Je tiens également à exprimer ma gratitude à tous ceux, qui par leurs lectures ont contribué à l'amélioration de ce travail. Je suis très reconnaissant envers tous les travailleurs des Archives nationales du Niger (A.N.N), d'Arewa house de Kaduna au Nigeria, de l'Institut de la recherche en sciences humaines (IRSH), de la bibliothèque de la faculté des lettres et sciences humaines, pour leur disponibilité et pour toutes les facilités qu'ils m'ont accordées dans le cadre de la recherche documentaire.

Aucours de mes enquêtes de terrain, plusieurs personnes ont enrichi considérablement mes connaissances. La richesse de leurs informations, la finesse de leur analyse, leur subtile perception de l'histoire et du sens des événements intervenus dans le passé, ont été d'un apport oh combien important dans la réalisation de ce travail. Qu'elles trouvent ici l'expression de ma profonde reconnaissance. Sans pouvoir les citer toutes, permettez moi de faire une mention spéciale à Monsieur Garba Harouna, chef du village de Koygolo de son vivant, pour l'accueil



qu'il m'a réservé. J'ai bien voulu qu'il soit témoin de la présentation de ce travail auquel il a beaucoup contribué. Mais, Dieu en a décidé autrement. Cher père, que votre âme repose en paix, Amen.

C'est aussi le lieu de réitérer ma gratitude au **Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA)** pour son généreux soutien financier à la recherche dans le cadre de son programme de petites subventions pour la rédaction des mémoires et thèses. Cet appui m'a permis de couvrir une bonne partie des charges financières que requièrent les enquêtes orales.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## NOTES LINGUISTIQUES

Pour écriture ce document, j'ai choisi d'utiliser la graphie française afin d'éviter des confusions. Les dénominations des entités politiques, des communautés, des titres et fonctions politiques, des villages, des villes et des personnes ainsi que les mots empruntés à la langue vernaculaire <sup>— (L. 1)</sup> sont considérés comme invariables sauf indication particulière. C'est ainsi que j'ai proposé d'écrire :

Un Touareg .....	des Touareg
Un Peul.....	des Peul
Un Haoussa .....	des Haoussa
Une invasion touareg.....	des invasions touareg
Un mouvement peul.....	des mouvements peul

Quant à certains termes locaux, ils sont écrits tels que les populations locales les prononcent :

Kourfayawa.....	au lieu de Kourfeyawa
Touareg.....	au lieu de Twareg
Zarma.....	au lieu de Djerma, Zerma ou zaberma
Gurmanceba.....	au lieu de Gourmantché.

## SIGLES ET ABREVIATIONS

A.B. : Archives du Boboye.

A.B.U: Amadou Bello university.

A.C.C.T. : Agence de coopération culturelle et technique.

A.C.T.N. : Association des chefs traditionnels du Niger.

A.H.N : Association des historiens nigériens.

A.N.N. : Archives nationales du Niger.

A.O.F. : Afrique occidentale française.

A.P.A. : Affaires politiques et administratives.

B.C.A.F. : Bulletin du comité d'Afrique française.

B.C.E.H.-S.A.O.F. : Bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française.

B.E.A.O.F : Bulletin de l'enseignement en Afrique française.

B.I.F.A.N. : Bulletin de l'institut français d'Afrique noire.

BRO : Brochure.

C.A.D : Centre of arabic document.

C.C.F. N : Centre culturel franco -nigérien.

C.E.A. : Centre d'études africaines.

C.E.R.M : Centre d'études et de recherches marxistes.

C.H.E.A.M : Centre des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes.

C.L : Collection langue.

C.M.S. : Conseil militaire suprême.

C.N.R.S. : Centre national de la recherche scientifique.

C.N.R.S.H : Centre nigérien de recherches en sciences humaines.

C.R.D.T.O. : Centre régional de documentation par la tradition orale.

CELHTO : Centre d'études linguistiques et historiques par la tradition orale.

CODESRIA : Conseil pour le développement des sciences sociales en Afrique.

CO FO : Commission foncière.

DAPA : Direction des affaires politiques et administratives.

D.E.A : Diplôme d'études approfondies.

E.N. : Etudes nigériennes.

FLASH : Faculté des lettres, des arts et des sciences humaines.

FLSH : Faculté des lettres et sciences humaines.

F.O.M. : Fonctionnaire d'outre mer.

I.C.A.D : Ibadan centre of arabic documentation.

I.F.A.N. : Institut fondamental d'Afrique noire.

I.H.C.C : Institut d'histoire et de civilisation comparée.

I.H.E.O.M : Institut des hautes études d'outre mer.

INDRAP : Institut national de documentation, de recherches et d'animation pédagogique.

I.N.N. : Imprimerie nationale du Niger.

I.N.S : Institut national des statistiques.

I.P.D.R : Institut pratique de développement rural.

I.R.S.H. : Institut de recherches en sciences humaines.

J.A.H.: Journal of african history.

J.S.A. : Journal de la société des africanistes.

M.J.C. : Maison des jeunes et de la culture.

N.C: non communiqué.

N.N.P.C: Northern nigerian publishing center.

N.P. : Non paginé.

O.R.S .T.O.M. Office de la recherche scientifique et technique d'outre –mer.

O.R.T.N : Office des radios et télévisions du Niger.

P.A. : Présence africaine.

P.G.R.N. : Projet de gestion des ressources naturelles. ✓

P.I : Par intérim.

P.U.F : Presses universitaires de France.

Q.S.J : Que sais-je.

RENACOM : Répertoire national des communes.

Sd : Sans date.

SEDES : Société d'études démographiques économiques et sociales.

SL : Sans lieu.

T.O. M. : Territoire d'outre mer

U.A. : Union africaine.

Vol : Volume

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

**INTRODUCTION GENERALE**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Le présent travail est une contribution à la connaissance de l'histoire de l'espace nigérien<sup>1</sup> en général et celle du Zarmatarey en particulier. Notre zone d'étude est située dans l'extrême Ouest du Niger (cf. carte n°1, p.12). Le terme Zarmatarey est utilisé par certains auteurs (Sidikou, 1974 ; Gado, 1980 ; Rothiot, 1984) pour désigner la terre d'expansion territoriale des Zarma, au sortir de leur migration du Zarmaganda, leur premier site d'occupation, en direction du Dallol Bosso, du *Zidji* et du *Issa me* (bords du fleuve). Mais, l'étymologie du mot renvoie à un espace beaucoup plus vaste. En effet, le terme est formé du mot « zarma » (le nom d'une communauté linguistique du Niger) et de « tarey », qui signifie en géographie physique : un espace, un domaine. Le Zarmatarey signifie tout simplement le pays zarma tout comme « *haoussatarey* » désigne le pays haoussa. Le suffixe *tarey* peut aussi avoir le sens d'un état d'esprit, d'une philosophie, d'une perception, d'un comportement moral en langue zarma comme dans les expressions *foulantarey* (*foulan* : peul et *tarey* comportement) ou *bourtchintarey* (*bourtchin* : noble, *tarey* : état).

Cet espace pris dans sa plus grande extension se situe, entre le fleuve Niger à l'Ouest et le Dallol maouri à l'Est. Il s'étend plus précisément de Bolbol (3°41'15'' de longitude Est) dans la région de Dosso à Ouallam (2°3'45'' de longitude Est), et du Nord au Sud de Banibangou (14°57'30) à Koulou. Il couvre quatre (4) régions géographiques naturelles : le Zarmaganda, le Boboye (vallée), le grand plateau situé de part et d'autre du Dallol Bosso (formé du Zidji et du Fakara) et la zone du *Issa me* (bord du fleuve) (cf. carte n°2 p.13). Chacune de ces zones naturelles, prise isolément, présente des spécificités géographiques et humaines.

Sur le plan régional, le Zarmatarey est limité par le *Kasar haoussa* (le pays haoussa) à l'Est, le *Sojey* et le *Gourma* à l'Ouest, au Sud par le *Dendi* et au Nord par le Mali.

---

<sup>1</sup> Les historiens nigériens s'accordent à utiliser le terme d'« espace nigérien précolonial » pour désigner toutes les régions comprises dans les limites de l'actuelle République du Niger avant l'organisation administrative coloniale ( Djibo, 1992 : 2).



Conséquemment, son histoire ne peut s'étudier sans se référer à celle de ses voisins avec lesquels, il était longtemps lié, à la fois par la géographie et l'histoire.

Notre sujet porte sur l'histoire du Zarmatarey de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à la conquête coloniale. La particularité de cette période est, qu'elle débute par une crise, le *ji*had d'Ousmane Dan Fodio de 1804 et se termine par une autre, la conquête coloniale européenne. L'histoire de cette période en transition est peu étudiée par les auteurs. Les écrits antérieurs (Gado, 1980 ; Idrissa 1981, Rothiot, 1984) qui ont traité de cette frange de l'histoire n'ont pas abordé tous les aspects. Pourtant, c'est une période riche en événements et qui a marqué un tournant important dans l'histoire politique, sociale économique et culturelle des peuples du Soudan Central en général. Au Zarmatarey, elle a constitué le catalyseur d'importants bouleversements liés principalement à trois faits historiques majeurs.

Le premier remonte à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, lorsque les flux incontrôlés des nouvelles vagues migratoires (surtout peul et Touareg) ont engendré une saturation démographique et foncière dans la région. L'occupation des riches terres du Dallol Bosso devient dès alors l'enjeu principal pour les groupes, anciennement installés ou en expansion, qui tentèrent de se tailler de nouveaux espaces territoriaux. C'est ainsi, qu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la sédentarisation des populations nomades d'une part, et, la réduction des terres cultivables et pastorales d'autre part, finissent par poser de gros problèmes d'occupation et de gestion de l'espace. Il en résulte alors une longue série de conflits intercommunautaires qui « s'internationalisent », c'est-à-dire, qui impliquent des acteurs nouveaux, notamment : Sokoto, Gwandou et Kabi.

Le deuxième fait majeur et non des moindres, est d'ordre culturel. En effet, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans l'espace soudanien, on assista à une renaissance de l'islam dont une des modalités de diffusion était la guerre caractérisée de *ji*had, de « guerre sainte ». C'est en ce sens qu'intervient en 1804, le *ji*had d'Ousmane Dan Fodio en pays haoussa et dont

l'expansion territoriale et idéologique a eu des répercussions sur notre zone d'étude. Les succès obtenus par son leader, Cheik Ousmane Dan Fodio, lui ont valu des émules dans notre région, parmi lesquels Boubacar Louloundjé, le guide religieux de Gaouré. Ce dernier s'est engagé, dès 1808, dans le *Boboye*, dans un mouvement qui s'assimile à un *jihad*, même si les motivations religieuses de son mouvement se sont vite accommodées d'enjeux politiques, et la volonté de dominer les riches terres du Dallol Bosso a surpassé la lutte pour une islamisation des populations.

Le troisième fait, qui est la conséquence du second, est l'avènement des guerriers professionnels communément appelés les *wangari*, qui se transforment en véritables machines de guerre. Ils s'associent à quelques membres de l'aristocratie pour mener la résistance. Il faut entendre ici par « résistance », l'ensemble des luttes, menées par les *wangari*, contre une oppression politique et économique opérée par une certaine classe de lettrés musulmans et ou aristocrates. L'intervention de ces guerriers, fit en sorte que l'assurance-crédit, dévouée aux anciens dirigeants perdit de plus en plus sa valeur. Ces derniers, incapables de maîtriser les événements, ne conservèrent qu'un pouvoir moral et apparent car la réalité du pouvoir était détenue par les guerriers, garants de sécurité et de la cohésion sociale. Les *wangari* se lancent ainsi dans une longue série de guerres qui ne prennent fin qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, avec l'avènement de la conquête coloniale menée par les puissances impérialistes. En effet, c'est précisément, en novembre 1898, qu'une colonne française de conquête coloniale, dirigée par Laussou, en provenance de Karimama, fit irruption à Dosso. Peu de temps après, on assista à un bouleversement extraordinaire, pour ne pas dire radical dans le pays. Les nouveaux venus trouvèrent des belligérants épuisés, essoufflés et éprouvés par une longue série de guerres internes et s'installèrent facilement à leurs dépens (Idrissa, 1979 a : 11). C'est le début d'une nouvelle ère de l'histoire du pays, plus violente et plus contraignante que celle déjà vécue par les populations. Cette poussée impérialiste bloqua le processus de

l'avènement des chefs de guerre et de militarisation de la société, situation qui était sur le point d'aboutir à la naissance d'un État fédérateur au Zarmatarey.

Dans le déroulement des conflits, deux grandes phases se distinguent. La première qui couvre la période allant de 1804 à 1831, et au cours de laquelle l'aristocratie et les relations politiques ont été mises à rudes épreuves. Les *koy* (les souverains) surpris par les événements, sont demeurés impuissants et incapables de sécuriser les populations. Conséquemment, les États zarma sont passés, tout le long de cette période et, selon les rapports de force, tantôt sous la domination de Sokoto-Gwandou, tantôt sous celle du Kabi.

La deuxième phase, quant à elle, s'étend de 1831 à 1896. Elle correspond à la période de l'avènement et de l'activisme des *wangari* zarma. Ces leaders militaires se mettent au dessus de l'aristocratie pour canaliser les mouvements. Ils s'intègrent désormais au système d'organisation politique et la guerre devient un des attributs essentiels du pouvoir. L'ancienne aristocratie, pour garder une certaine légitimité et, pour ne pas tout perdre, était obligée, dans beaucoup de cas, de s'adapter à la situation en devenant elle-même guerrière. Certains de ses représentants ont même changé leur titre de *Zarmakoye* (chef politique zarma) et au profit des titres en relation avec des fonctions militaires (*wonkoy* ou *mayyaki*) ou religieuses (*amirou*). Cependant, en dépit de l'importance prise par le phénomène guerrier, le pays zarma n'a pas connu d'État centralisé encore moins d'une armée permanente en ce sens que les *wangari* (guerriers) n'ont pas présenté un programme de société à même de transformer l'ordre ancien précolonial. La recherche de butin a été leur préoccupation majeure et, les activités guerrières finissent par dominer toute la vie économique du pays. La guerre constituait une affaire, selon, la phrase de J. Smaldone citée par K. Idrissa : « *War itself was a business* » (Idrissa, 1981 : 72). Elle poussa les *wangari* (guerriers) à se lancer dans une sorte de mercenariat, d'abord à l'interne du pays, avant de tourner leur regard vers les régions voltaïques du Dagomba et du Gurunsi. Cette situation aboutit à des bouleversements tant sur

le plan politique, social qu'économique, avec une exaltation de la fonction guerrière et une transformation de la société (Idrissa, 1979 a : 101).

C'est autour de ces événements, ponctués de différentes phases et périodes, que se reconstitue l'histoire du Zarmatarey durant cette période. Quelques travaux, à caractère ethnographique, anthropologique, sociologique ou historique, ont abordé certaines questions notamment : celles des origines, des migrations, des guerres, de la colonisation et des résistances. Mais, il n'existe pas à l'état actuel de la recherche, une étude historique d'ensemble qui traite de l'histoire du Zarmatarey. C'est la volonté de combler, ce vide de l'historiographie, qui explique, entre autres raisons, l'intérêt de notre étude.

Au nombre des études historiques qui ont abordé l'histoire du Zarmatarey au XIX<sup>ème</sup> siècle, deux font figure de référence. La première est celle de B. Gado (1978), *Le Zarmatarey, contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri*, en thèse de Doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle. C'est l'une des meilleures synthèses historiques qui traite de l'histoire du Zarmatarey. Il aborde les questions des origines, des migrations, du peuplement et de la formation des premières communautés villageoises zarma. Sur la question des origines par exemple, l'auteur soutient que les Zarma sont des descendants des Zaa de Koukyia demeurés fortement attachés à la religion du terroir et qui ont émigré dans la région lacustre après l'islamisation de la cour Sonjey vers 1068 (Gado, 1980 : 145). Par rapport aux mouvements migratoires des Zarma, il distingue trois grandes vagues dont la plus connue est celle des Zarma dits de Mali Béro. C'est à la suite de cette dernière vague de migration, que les descendants de Tagour, un des fils de Mali béro, l'ancêtre mythique des Zarma, se sont dispersés d'abord dans le Dallol Bosso ensuite dans le *Issa me* et le *Zidji*. Ce processus de migration du peuple zarma, entamé depuis le XV<sup>ème</sup> siècle, a abouti à la formation des provinces historiques zarma à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Sur le plan méthodologique, B. Gado a, peu utilisé les sources de traditions orales. C'est surtout

l'archéologie, science auxiliaire de l'histoire, qu'il a le plus sollicité pour essayer de comprendre et d'appréhender la vie matérielle et spirituelle de ces populations. Ainsi à travers l'étude des *tombo* (anciens puits abandonnés) des tessons l'auteur a apporté des éléments nouveaux sur l'histoire du peuplement ancien du Zarmatarey.

Par rapport au XIX<sup>ème</sup> siècle, le travail de B.Gado est surtout focalisé sur la geste d'Issa Korombé à travers laquelle il aborde les rapports politico-religieux et l'organisation militaire nés des conflits. Cependant, B. Gado ne situe pas le phénomène guerrier par rapport au contexte et aux dynamiques socioéconomiques du pays. Il dresse un bilan mitigé de la militarisation de la société à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle qui d'après lui tendait vers la formation d'un Etat de type nouveau s'il n'avait pas eu l'irruption des troupes coloniales (Gado, 1980 : 21). Cependant, cette raison même si elle milite en faveur de l'avortement de l'Etat au Zarmatarey, ne justifie pas à elle seule la situation eut égard au contexte régional de l'époque. Aussi, si l'Etat se définit-il comme un espace politique de grande ou de taille réduite sur lequel s'exerce l'autorité d'un « chef » (Idrissa, 1981 : 41), il serait plus approprié de parler d'échec de la formation d'un Etat centralisé et fédérateur. Cette même problématique de l'avortement de l'Etat apparait dans l'étude de K. Idrissa (1979 a), *Guerres et sociétés, les populations du Niger Occidental au XIX<sup>ème</sup> siècle et leurs réactions face à la colonisation (1898-1906)*. Contrairement au premier travail de référence et de synthèse historique, l'auteur aborde la question de l'Etat au Zarmatarey de manière prudente. Tout le long de son travail il s'est gardé d'utiliser le terme d'Etat pour qualifier les provinces historiques, mais propose par contre une série de raisons qui expliquent selon lui l'échec de la formation d'un Etat fédérateur. Selon K. Idrissa, en plus de la situation de guerre permanente, la dispersion des *hou* (lignée de pouvoir) et le contexte qui détourna l'esprit des ambitions politiques, ont contribué de façon drastique à bloquer le processus d'étatisation du Zarmatarey (Idrissa, 1981 : 42 ).

La conséquence évidente de cette situation, est l'absence d'unité politique et la prédominance d'un pouvoir éparé fondé sur des liens de parenté. Mais, tout comme dans le travail de B.Gado (1980), le rôle de Gwandou-Sokoto et du Kabi dans « *l'avortement de ce processus* » n'apparaît pas de façon explicite.

Toutefois, l'étude de K. Idrissa a le mérite de fournir des orientations générales sur toute recherche historique sur l'Ouest nigérien. Elle accorde une place importante à l'histoire sociale et politique. Par rapport aux conflits, elle se particularise par l'entrée en force de la sociologie dans le territoire de l'historien, ce qui constitue en soi une grande innovation. Le travail est parvenu à combiner de façon méthodique deux périodes qui sont généralement séparées dans les travaux (la période précoloniale et la période coloniale) à travers une thématique aussi sensible que la guerre. Ainsi, pour expliquer les transformations de la période coloniale, l'auteur s'est placé dans une perspective dynamique en prenant un certain recul pour traiter d'abord l'organisation générale de la société à la veille de la pénétration coloniale. Il a procédé à une sorte de bilan de l'organisation politique, sociale et économique de la période précoloniale pour bien situer le contexte dans lequel intervient la colonisation.

Sur le plan social par exemple, la période est marquée selon l'auteur par une forte hiérarchisation de la société et un développement spectaculaire du phénomène de la captivité. Les différentes strates de la société, leurs caractéristiques, et les formes de dépendance qui les lient, les conditions de vie matérielles des esclaves se dégagent clairement dans le travail. Par rapport à la guerre, thème central du travail, les données portent essentiellement sur les guerriers, l'armement, les types de guerres, les pratiques sociales mais également sur l'enjeu qui sous-entend les dynamiques guerrières en œuvre pendant le XIX<sup>ème</sup> siècle dans l'aire Sonèy-zarma. Pour K. Idrissa, l'apparition des *wangari* au Zarmatarey, est une réponse à une situation de crise généralisée sur fond d'une longue série de guerre.

Parmi les multiples apports du travail, on note la manière très nuancée par laquelle, l'auteur appréhende le rôle de l'islam dans ces guerres. Pour K. Idrissa, l'islam a servi certes à légitimer les attaques, mais ne fut pas la cause réelle. L'auteur a également battu en brèche certaines caricatures abusives des guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle au Zarmatarey qui consistent à présenter les guerres comme religieuses ou des guerres ethniques (Idrissa, 1979 a: 304). Il finit son analyse par retracer quelques conséquences de ces guerres : affaiblissement de l'autorité des dirigeants politiques, donc de l'Etat, une crise sociale et morale aggravée par le phénomène de l'esclavage et une décadence économique.

D'une manière générale, ces deux travaux pionniers ont mis en avant le phénomène guerrier dans l'évolution des sociétés et se sont accordés sur le fait que jusqu'à l'avènement du *jihad*, les guerres étaient peu fréquentes dans la région. Par contre, dès le début du siècle, on assiste à une série de conflits et à d'importants phénomènes de déstabilisation comme les rezzou (*gida-gida*), qui ne prennent fin qu'avec la colonisation. Sur le plan social, la recrudescence des conflits a abouti à une forte hiérarchisation de la société et à un développement du phénomène de la captivité.

Dans le domaine politique, c'est surtout la question de l'Etat qui a dominé les analyses. Il apparaît que, les deux travaux, malgré une érudition difficile à prendre en défaut, ont perdu de vue certaines raisons fondamentales de l'avortement de l'Etat au Zarmatarey notamment les facteurs culturels et économiques. Aussi les réflexions des deux auteurs se sont elles focalisées sur les conflits au détriment du rôle joué par la dynamique des relations avec l'extérieur, notamment avec Gwandou-Sokoto et le Kabi. Ces conflits ont également révélé la fragilité de l'unité interne des communautés et le caractère éphémère des alliances politiques. Ainsi à la lecture de ces travaux, il apparaît quelques aspects de l'histoire du Zarmatarey restent encore à approfondir ou à replacer dans leur juste proportion que seule une étude d'ensemble permet d'atteindre cet objectif.

C'est pourquoi nous avons retenu ce thème de recherche dans un cadre chronologique relativement long mais humble dans son objectif. Il s'agit de répondre à une question fondamentale qui est au centre de la problématique de ce travail et qui ne semble pas trouver de réponses satisfaisantes dans les travaux précédemment mentionnés : **pourquoi le Zarmatarey, qui était épargné des bouleversements socio politiques et économiques qui secouèrent le Soudan Central, se trouva à partir du XIX ème siècle, au cœur des conflits permanents jusqu'à l'avènement de la colonisation et Comment en est - on arrivé à cette situation ?** Pour répondre à cette interrogation, nous nous sommes placé dans une perspective essentiellement historique à travers une approche synchronique, qui consiste à traiter les événements suivant l'évolution historique du pays. Cette approche a permis de comprendre sur une période de près d'un siècle les situations de rupture et de continuité de l'histoire générale du Zarmatarey.

Elle présente aussi le mérite de répondre à certaines questions subsidiaires qui se posent à l'apprenti chercheur que nous sommes : Peut-on véritablement parler de *jihad* au Zarmatarey? Comment se sont déroulées les différentes guerres au Zarmatarey? Qu'est ce qui explique le mercenariat des *wangari* tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays ? Enfin quels ont été les impacts de près de trois quarts de siècle de guerre sur l'organisation politique, sociale et économique du Zarmatarey précolonial ?

C'est à toutes ces questions, aussi importantes les unes que les autres, que notre étude tente d'apporter des éléments de réponses. Le but principal est de contribuer à l'éclairage de l'histoire d'une période en transition (fin du XVIIIème siècle à la période coloniale) d'une société qui n'a pas connu l'écriture. C'est pourquoi, nous n'avons négligé aucune source dans l'esprit de l'école des annales<sup>2</sup>, « où la parole est donnée aux pauvres et aux exclus au même titre qu'aux dignitaires et autres responsables politiques et religieux » (Gayibor et al,

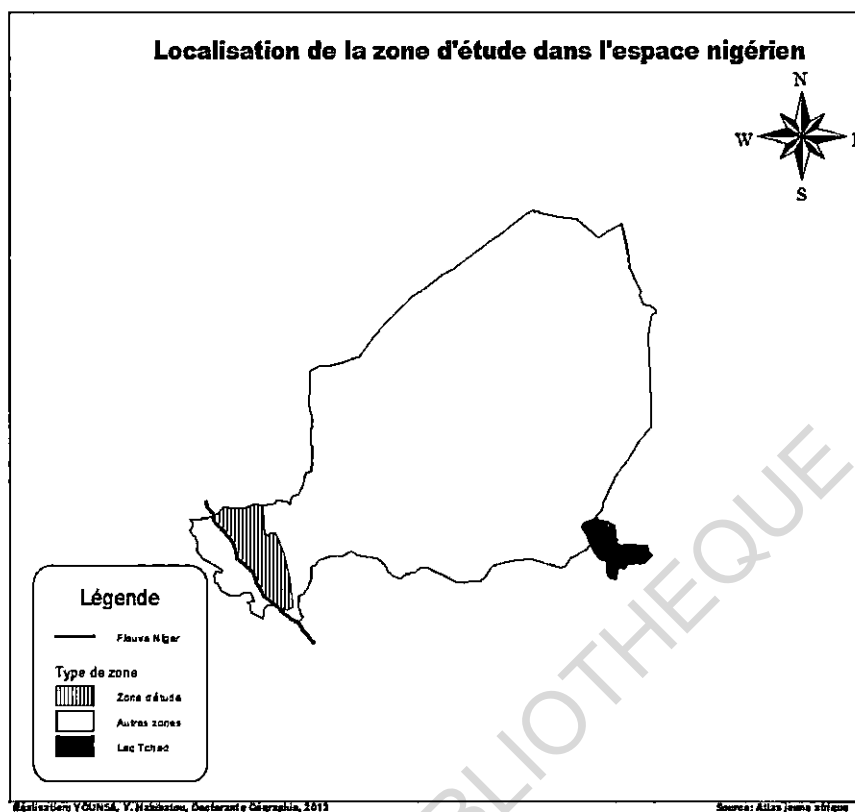
---

<sup>2</sup> Revue fondée en 1929 par Lucien Febvre et Marc Bloch.



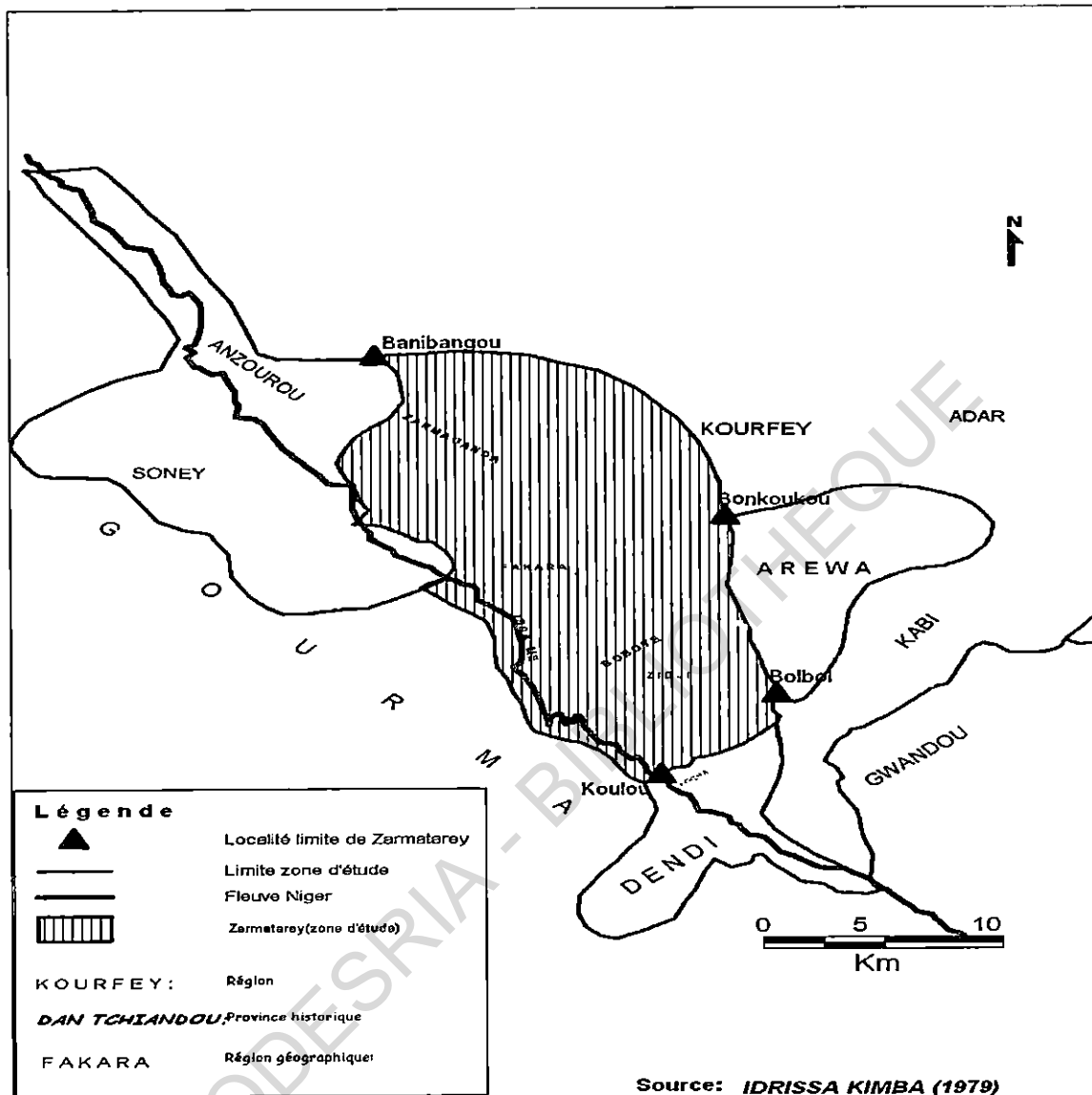
2013 : 19). En optant pour une histoire totale, sur près d'un siècle, sur un espace relativement vaste, nous sommes conscients des difficultés à la fois de collecte d'informations mais, aussi des charges financières qu'un tel travail nécessite. Nous mesurons toute l'ampleur de la tâche car nous devons à la fois affronter les légendes, les mythes et surtout les premiers écrits sur l'histoire de la région pour présenter notre propre vision des événements, sans parti pris avec l'œil d'un historien en herbe guidé par le souci constant de la recherche de la vérité historique. C'est ainsi que les sources orales, par le fait qu'elles sont susceptibles d'apporter de nouvelles informations, ont été privilégiées dans ce travail. Elles sont constituées à la fois des données déjà collectées par nos prédécesseurs sur le terrain et celles issues de notre propre enquête orale.

## Carte n°1 : Localisation de la zone d'étude au Niger



Source : Atlas Jeune Afrique (2012).

Carte n°2 : Présentation de la zone d'étude



Source : K. Idrissa, 1979a (voir bibliographie).

## I- Les sources orales

Les sources orales se définissent de façon générale comme « *la transmission d'une identité culturelle durable sous une forme orale. Par identité culturelle, il faut entendre cette uniformité apparente que l'on relève dans les comportements des individus d'une société donnée* » (Bornand, 2005 : 13). Parmi ces sources orales, la tradition orale tient une place de choix. Elle est définie selon J. Vansina comme « *tous les témoignages oraux concernant le passé qui sont transmis de bouche à oreille* » (Vansina, 1961 : 1). Il en précise la nature, écartant les rumeurs ainsi que les témoignages oculaires. Après J. Vansina, d'autres historiens, et non des moins célèbres notamment Y. Person, C.L. Helene Perrot, J. Kizerbo, ont montré toute l'importance de la tradition orale dans la connaissance du passé. Elle permet de corroborer certaines informations écrites et ou de combler certaines lacunes et d'élucider des questions fondamentales sur lesquelles les sources écrites et les archives ne fournissent pas une appréhension complète et objective. Dès lors, la méfiance longtemps entretenue à son endroit relève du passé. Nos sources orales sont constituées des enregistrements sonores déjà réalisés par nos prédécesseurs et notre propre enquête de terrain.

### 1.1- L'enquête orale.

L'enquête orale a été réalisée après le traitement de quelques documents écrits relatifs à l'histoire de la région. Elle s'est déroulée essentiellement au Zarmatarey où elle a concerné une cinquantaine de localités <sup>3</sup> (cf. carte n°3, p.18). Nous avons voulu l'élargir au Kabi, à Sokoto, en pays gurunsi (Burkina-Faso), dans l'Atacora béninois et togolais ce qui pourrait apporter des nouvelles informations sur certains aspects de ce sujet. Mais, nous étions obligé d'opérer des choix qui tiennent compte à la fois de nos moyens et du temps imparti à une

---

<sup>4</sup> Nous avons procédé à des enquêtes intensives vue l'immensité de l'espace et que nous ne pouvions pas visiter tous les villages du Zarmatarey.

étude doctorale. L'enquête orale toute typologie confondue a concerné une centaine d'informateurs (cf. **liste des informateurs**, pp.450-457).

La méthode adoptée pour la collecte des informations orales a consisté dans un premier temps à conduire des entretiens de groupes. Ces entretiens se sont déroulés en général chez un notable ou une personne considérée par les siens comme le dépositaire des connaissances du passé. Mais, compte tenu du fait que, le nombre élevé d'interlocuteurs influe sur la qualité du débat, nous avons, dans certains cas, formé des sous- groupes de cinq à six personnes pour conduire les entretiens. Cette méthode a permis non seulement de démocratiser le débat en créant une dynamique de discussion au sein des sous groupes, mais de déceler aussi rapidement les bons informateurs pour l'entretien individuel. Nous n'avons pas produit un questionnaire d'enquête mais un guide d'entretien, car, généralement les informateurs sont sceptiques face à des questionnaires préparés d'avance. Il se révèle d'ailleurs plus profitable de noter au fil des discussions les points forts afin de reposer des questions. En un mot, c'est sous la forme d'une causerie dans laquelle les intéressés parlent librement que la plupart des entretiens se sont déroulés.

En marge des entretiens de groupes, nous avons rencontré quelques informateurs individuellement pour débattre de certaines questions qui sont souvent considérées comme taboues, en l'occurrence celles qui traitent de l'histoire des familles régnantes, les querelles intestines, les revers de bataille, certaines alliances, etc. Les interviews se sont déroulées généralement en langue nationale sauf avec certains informateurs qui ont souhaité s'exprimer en français. Par contre, avec les Touareg et les Peul, l'idéal aurait été de conduire les enquêtes en *tamasheq* ou en *foulfouldé*, deux langues que nous ne maîtrisons malheureusement pas très bien. Pour pallier cette difficulté, nous avons mis à contribution des personnes ressources pour nous assurer l'interprétariat, ce qui n'est pas sans conséquences sur la qualité des informations reçues.

Malgré une profondeur historique de près de deux siècles des faits dont nous évoquons dans nos entretiens, la tradition orale nous a permis à plusieurs reprises de combler le vide d'une documentation lacunaire, de déchiffrer certaines énigmes sur lesquelles les sources écrites gardent encore un mutisme total. Les données reçues ont été une surprise chaque fois renouvelée, même si dans certains cas, on a l'impression que les discours prennent une allure officielle où, le moindre glissement d'un informateur est vite corrigé par les autres. De façon globale, l'enquête orale a fourni des éléments d'informations sur l'histoire du peuplement à travers le récit des origines, des migrations de populations qui vivaient au XIX<sup>ème</sup> siècle. Elle a aussi renseigné sur les guerres, les acteurs en présence, les lieux de bataille, les méthodes de surveillance et de protection des villages et les bouleversements socioéconomiques et politiques qui ont marqué l'histoire du pays au XIX<sup>ème</sup> siècle. Des données sur le commerce caravanier, les lieux d'escale au Zarmatarey, ont été également fournis.

En dépit de la richesse de ces informations orales, il convient de se montrer très circonspect lors de leur exploitation et observer une certaine distance critique, c'est-à-dire à ne prendre aucune donnée comme information fiable. Car, beaucoup de ces informations, même si elles sont relatives au passé, sont parfois marquées par des idéologies et des enjeux contemporains. Une autre difficulté majeure des sources orales réside dans la chaîne de transmission des informations qui se retrouve souvent comblée de déféctuosité en raison de l'enrichissement ou de l'amputation des données. Cette situation nous place parfois devant des récits variés concernant un même thème. Il est ainsi évident que ceux qui détiennent les informations, procèdent à des remaniements et introduisent le plus souvent des données nouvelles dans le récit qui leur a été légué. Aussi assiste-on souvent à une influence de l'écrit sur l'orale. Cette méthode que N.T Gayibor et alliés (2013) qualifient de *feed-back*, n'est pas

sans conséquence sur la recherche. On tend à tronquer la vérité historique au profit d'autres fonctions politiques, ou laudatives. Mais, cette situation se comprend aisément car,

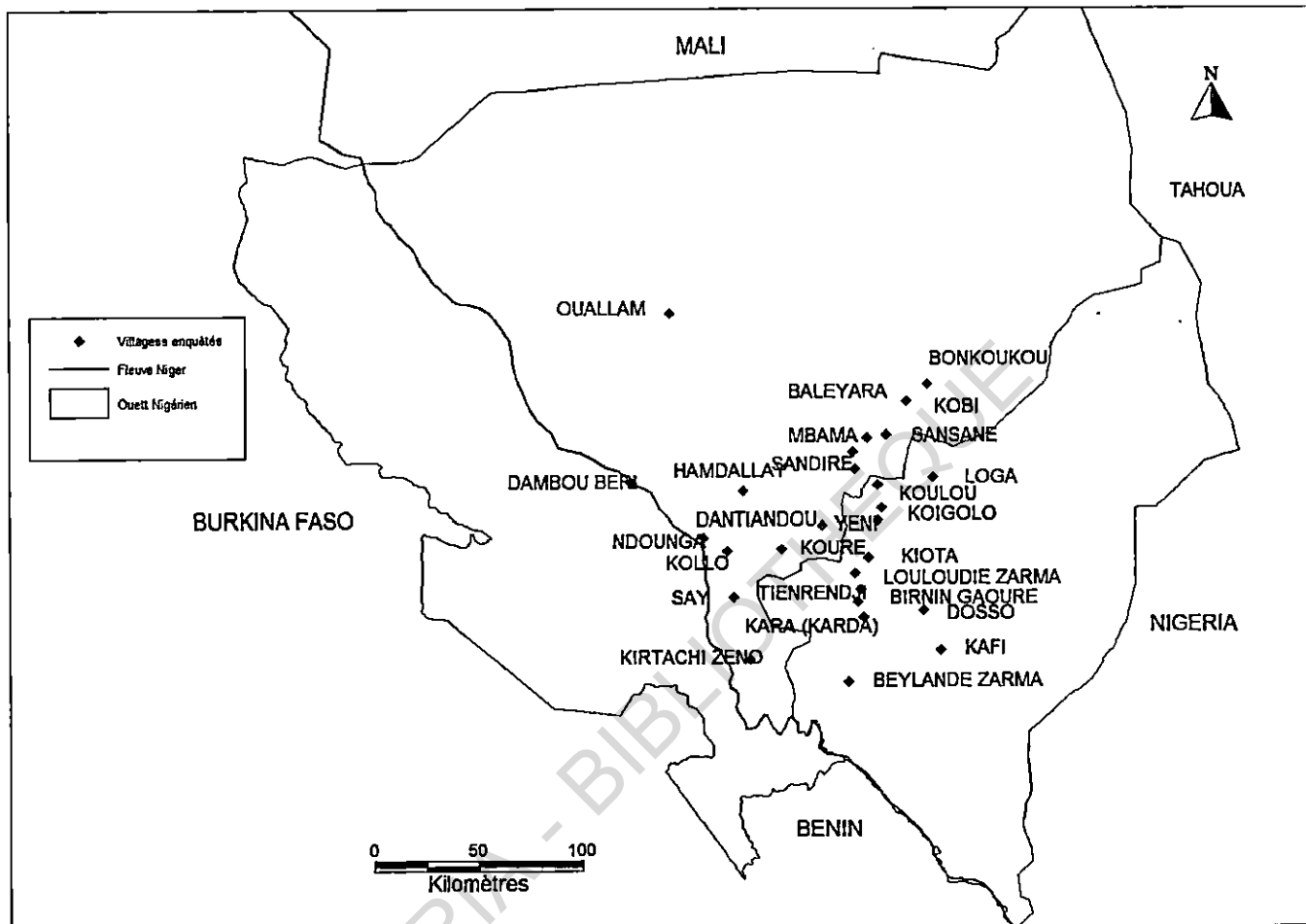
*« La mémoire collective, malgré ses efforts et la codification des méthodes de transmission de la tradition orale, ne peut guère remonter au-delà de quelques générations : cinq ou six, parfois dix dans les cas les plus favorables. Très vite, les traditions sont entachées d'impression, voire de manipulations, et deviennent des mythes, la légende prenant alors le pas sur l'histoire » (Gayibor, 1997 : 72).*

Toutes ces variations locales dans la restitution de l'information, tous ces investissements politiques et idéologiques, sont autant d'éléments à maîtriser par l'historien pour éviter de tomber dans les pièges qui guettent l'historien de terrain. K. Idrissa attire notamment l'attention du chercheur sur le fait que :

*« ...il est nécessaire de déterminer les champs idéologiques des locuteurs, car, bien de ces récits ne sont pas neutres. Ils doivent être traités en tenant compte du statut social, du rôle et de la place des différents informateurs dans la société. Il appartient à l'historien des sociétés sans écritures (à qui la tradition orale a fait force de loi), de faire la part des choses ».* (Idrissa, 1979 a : 11).

Tout cela pour dire que le témoignage est subjectif car empreint de la personnalité du témoin, coloré par ses intérêts propres et ceux de son lignage ou groupe. La vérité s'en trouve ainsi déformée volontairement ou involontairement. A toutes ces difficultés en matière d'enquête orale, il faut ajouter le problème de datation des faits, le « talon d'Achille » des sources orales. Nos informateurs se réfèrent le plus souvent à des bornes chronologiques floues comme « *za annassara mana ka* » (avant l'arrivée des blancs), « *annassara Kayan jiré* » (l'année de l'arrivée du blanc), « aux temps de nos aïeux ». Cet état de fait nous oblige souvent à adopter une posture probabiliste de l'histoire ou au mieux à procéder à un recouplement des faits entre eux mais aussi avec les informations des sources sonores.

**Carte n°3 : Villes et villages d'enquête orale au Niger.**



Source : LABO-SIG-CRA (2013)



## 1.2- Les sources sonores.

Notre terrain n'est pas vierge en matière de productions scientifiques. Des chercheurs ont, avant nous, recueilli des informations capitales sur l'histoire de la région. Il ne s'agit pas pour nous de réinventer la roue de l'histoire. L'essentiel en la matière de collecte d'informations orales a été fait par Moussa Hamidou et l'équipe de l'institut de recherches en sciences humaines (I.R.S.H) entre 1975 et 1997. Des centaines d'enregistrements d'informations orales sont conservés à la sonothèque de ce centre. On trouve des épopées, des biographies, des généalogies, des récits de guerre, avec une durée d'écoute variant entre une heure à trois heures de temps. Nous avons pris soin d'enregistrer sur cassette audio quelques uns d'entre eux<sup>4</sup>. Ces archives sonores offrent dans leur globalité des informations très importantes sur les mouvements des populations, les croyances territoriales, les guerres et les guerriers et sur beaucoup d'événements ayant marqué l'histoire de la région au XIX<sup>ème</sup> siècle. Néanmoins elles ont commencé à se détériorer et leur exploitation exige un état de veille permanent pour bien rapporter l'information sans l'altérer. Nous avons constaté avec regret que certaines bandes sont complètement abimées ou en état de dégradation avancé. Ces états de fait sont à déplorer, car ces enregistrements représentent un patrimoine essentiel, témoin d'une histoire nationale. Il appartient par conséquent aux historiens et autres chercheurs en sciences sociales de faire siennes la préservation et la protection de cette richesse culturelle et heuristique.

Au niveau de l'office des radios et télévisions du Niger (O.R.T.N), nous avons eu l'opportunité d'écouter des enregistrements dont celui de la chanson Mariatou de la célèbre cantatrice Dalweizé, qui a eu pour cadre géographique la mare de Tinga (située à 2 kilomètres du côté Nord -Est de Ouallam). Ce chant populaire rappelle la relation entre l'homme et son environnement. Selon la légende, cette région, très riche en sel, a été pendant longtemps le

---

<sup>4</sup> Voir liste dans la section sources et bibliographie.

repère des animaux sauvages (lions, panthères, éléphants) qui perturbent les activités et la quiétude des habitants des alentours mais, aussi des petites bêtes (gazelles, antilopes). Il a fallu l'intervention de l'ancêtre des chasseurs Gatti, dont le courage et la témérité sont légendaires, pour chasser les fauves et permettre aux villageois l'extraction du sel. Cette chanson fait ressortir les richesses de la région, la diversité de la végétation et des animaux mais, aussi et surtout l'importance du sel dans la vie de la communauté. Ce sel de Tinga a fortement contribué à l'intégration de la région dans le circuit économique au XIX<sup>ème</sup> siècle. Nous avons aussi enregistré certaines émissions radiophoniques à caractère historique comme « *Mémoire du Niger* », animées par des historiens ou autres dépositaires de l'information historique. Les thèmes les plus développés sont : la question des origines, les migrations, les famines, les guerres, la question de l'islam, la colonisation, etc. Les sources orales ont été complétées par les sources écrites qui ont pallié certaines de leurs lacunes.

## **II- les sources écrites.**

Les sources écrites regroupent les manuscrits en langue arabe et *ajami*, les écrits des voyageurs et missionnaires, les documents d'archives de la période coloniale et les travaux scientifiques (études et ouvrages). Cette recherche documentaire s'est déroulée au niveau des bibliothèques et autres centres spécialisés de Niamey, au Centre de documentation d'Arewa house, dans les bibliothèques spécialisés des départements d'histoire d'Ahmadou Bello university de Zaria (A.B.U) et de l'Université de Sokoto.

### **2.1.-Les manuscrits en langue arabe et ajami<sup>5</sup>**

On entend par manuscrits en langue arabe et *ajami*, les documents écrits par les lettrés musulmans en langue arabe ou dans une autre langue africaine avec l'utilisation des caractères arabes. Il faut avouer que l'accès à ces sources est difficile, d'une part, à cause de leur

---

<sup>5</sup> Ajami est un mot arabe signifiant à l'origine non-arabe, ou désignant une personne qui ne parle pas l'arabe. Il est aussi utilisé pour désigner des manuscrits rédigés dans une autre langue avec des caractères arabes.

langue de production qui est l'arabe, et d'autre part, par leur rareté. Lors de nos recherches sur le terrain, nous n'avons pas eu l'opportunité d'obtenir un seul manuscrit conservé soit par un lettré ou un informateur quelconque. Pour pallier cette insuffisance, nous avons focalisé nos recherches au niveau du fonds de manuscrits arabes et *ajami* (M.A.R.A) de l'institut de recherche en sciences humaines (I.R.S.H) où un travail de collecte et de traduction a été déjà effectué par d'autres chercheurs<sup>6</sup>. Il existe à cet effet, un catalogue de ressources documentaires de ladite institution, intitulé : *Catalogue of Islamic Manuscripts at the Institut de recherches en Sciences Humaines ,Al Furqan , Islamique Heritage Foundation* . C'est un document, de plus de 4000 pages, produit en langue arabe par Moulaye Hassane alors chef dudit Département. Un manuscrit de dix(10) folios de ce catalogue, traduit en français sous le titre *les conquêtes du Gobir, du Zamfara et de plusieurs autres régions du Soudan* fournit quelques indications sur le passage des jihadistes en territoire zarma en ces termes :

« [..... ] *Puis, nous avons traversé le pays zarma, nos frères qui s'y trouvaient se sont joints à nous. Puis, nous sommes dirigés vers l'Ouest. Notre razzia a atteint son paroxysme. Nos frères étaient fiers des sacrifices(Sic) du sang consentis. Dieu ouvrit pour nous des régions grâce à sa protection dont nous avons bénéficié. Nous sommes une cinquantaine dispersés dans les forteresses avant de revenir dans nos garnisons situées dans les régions zarma* » (Hassane, 1989 : 1-2).

Nous avons consulté dans le même centre un autre manuscrit « *Tarihin a binda ya gudana tsakanin Gwandou da Argoungu* » (L'histoire de ce qui s'est passé entre Gwandou et Argoungu) classé sous la côte 401 au M.A.R.A. Ce manuscrit, composé de trois folios, évoque sans grands détails certaines guerres ayant opposé Gwandou à Argoungu au XIX<sup>ème</sup> siècle.

---

<sup>6</sup> La plupart de ces manuscrits a été rassemblée par feu Boubou Hama avec la collaboration technique de l'équipe de recherche du département de manuscrits de l'IRSH.

## 2.2-Les recueils de traditions orales.

Certaines de nos traditions orales ont été recueillies, traduites et publiées sous forme de recueils par l'institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) et le centre nigérien de recherches en sciences humaines (CNRSIH). Ce travail est à mettre à l'actif des premiers administrateurs coloniaux aidés par des interprètes plus ou moins compétents. Des institutions comme le centre régional de documentation par la tradition orale (C.R.D.T.O), le centre d'études linguistiques et historiques par la tradition orale (C.E.L.H.T.O) et l'institut de recherches en sciences humaines (I.R.S.H) ont poursuivi ce travail de collecte entamé. Mais, depuis 1980, ce grand élan vers la quête des traditions orales s'est émoussé car, les recherches de terrain sont devenues rares. Il y a plus d'une cause à cette situation. : Les sources orales ont tendance à se tarir et les enquêtes sont devenues maintenant coûteuses, tout s'achète. Alors que dans un passé récent, un simple don de courtoisie suffisait pour recevoir d'un informateur une masse importante d'information. C'est dans ce contexte que B. Hama<sup>7</sup> a réussi à recueillir beaucoup de traditions orales traduites et publiées sous forme de journaux<sup>8</sup>. *Fulfuldé Dallol Bosso*, publié sous le titre *Histoire traditionnelle des Peul du Dallol Boboye*, représente un des plus importants recueils traduits par l'auteur. Il s'agit d'un *Tarik* en langue peul recueilli auprès de Siddo Sayonna, chef de village de Birni Sillankey<sup>9</sup>. Il présente Boubacar Louloudjé à travers sa double personnalité d'homme saint et de guide religieux. Ainsi, du point de vue historique, on peut retenir dans l'action de Boubacar Louloudjé un bon exemple d'ambiguïté dans les relations entre le politique et le religieux. L'informateur tente dans son récit à privilégier la présence des Peul avant les Zarma dans le Zarmatarey ce qui est historiquement erroné.

---

<sup>7</sup> Boubou Hama est surtout connu au Niger pour ses fonctions politiques. Mais, il fut également un homme de culture, qui joua, dès la fin des années 1950, un rôle décisif pour le développement des sciences humaines au Niger. Il peut même être considéré comme le pionnier de l'historiographie nigérienne.

<sup>8</sup> Voir section sources et bibliographie.

<sup>9</sup> L'enregistrement de cette version date du 23-4-1969. On le retrouve à la sonothèque de l'IRSH en 5 bobines. Mais, la version originale de ce manuscrit a été détruite dans un incendie qui a ravagé le village et Siddo Sayonna était l'un des rares informateurs à l'avoir lu et écouté avant sa destruction.

Par la suite, D. Laya, ancien Directeur du CELTHO, s'est investi à recueillir et à publier d'autres traditions qui ont trait à plusieurs communautés nigériennes. Il a notamment transcrit et traduit *Histoire du Sonje-zarma : traditions historiques des ethnies de la région de Dosso*, qui est un ensemble d'informations orales recueillies en novembre 1978, auprès de Allo Dosso Beri. Le même auteur a également recueilli *les traditions orales et historiques des Golé (I. koïgolo)* qui renseignent sur l'histoire de Koygolo, sur la guerre dans le Boboye et surtout sur l'avènement d'Issa Korombé. Mais, ce récit peut souffrir de partialité, si l'on sait que c'est un Golé de Koygolo qui évoque l'histoire de sa propre communauté.

Nous avons utilisé en plus d'autres manuscrits traduits et publiés en anglais. Au nombre de ces traductions, on peut citer *Tazyn Al Waraquat* (Ornement des papiers par des poèmes) écrit en 1813 par Abdoulaye Dan Fodio et traduit par Hisket en 1963. Il fournit assez d'informations sur le  *Jihad*  d'Ousmane Dan Fodio notamment sa justification, les grandes batailles et la participation des Zarma aux campagnes militaires d'Abdoulaye Dan Fodio entre 1809 et 1810 dans le Gourma et les régions du fleuve Niger. Ce manuscrit souligne que, c'est avec l'aide des pirogiers zarma que les jihadistes ont pu traverser les rives du fleuve Niger avant de constituer une sorte d'armée d'avant-garde pour Abdoulaye et ses compagnons. La même source fait mention de la désignation de Boubacar Louloudjé comme *Amir zarma* (chef religieux du pays zarma) en 1809.

Une autre traduction intéressante pour cette étude est celle de *Infaq al maysur Fi Tarik Bilal Al Tahkrur* (contribution à la connaissance de l'histoire du pays de Tekrour). Ce manuscrit a été écrit par Mohamed Bello (1817-1837), fils d'Ousmane Dan Fodio en fin 1812. C'est l'un des documents les plus détaillés de la période du  *Jihad*  où l'auteur passe en revue l'histoire des populations du Tekrour (espace compris entre le Darfour à l'Est et le Moyen Niger à l'Ouest). Il a été traduit en anglais par Arnett sous le titre, *The Rise of Sokoto*. Dans ce document à la fois historique et religieux écrit sur la base d'un certain nombre

d'informations orales et des écrits antérieurs, on retrouve entre autres sujets : la justification et la chronologie du *jihad*, les différentes conquêtes des jihadistes, la répartition du Califat de Sokoto en deux grandes zones d'influence en 1812 entre Abdoulaye Dan Fodio et Mohamed Bello.

### **2.3-Les sources écrites d'origine coloniale.**

Il faut entendre par sources d'origine coloniale, les documents écrits par des auteurs ayant une certaine relation avec l'entreprise coloniale. Ce sont notamment les missionnaires, des commerçants, des fonctionnaires, des officiers de l'armée de terre ou de mer, des consuls, des explorateurs, des voyageurs, des colons, et parfois même des aventuriers et des prisonniers de guerre. Chacun d'eux avait des intérêts propres ce qui fait que leurs objectifs et leurs méthodes d'investigation variaient considérablement.

#### **2.3.1-Les récits des explorateurs et des missionnaires militaires.**

Dans la deuxième moitié du XIXème siècle, plusieurs missionnaires et explorateurs ont été envoyés en Afrique en vue de rapporter des renseignements plus précis, sur les principales caractéristiques géographiques du continent africain : les sources des fleuves, les voies navigables, les situations des montagnes et des lacs, les répartitions des populations. La révolution française, les guerres napoléoniennes et les efforts des pays coalisés, (notamment de l'Angleterre qui était la principale puissance maritime) pour contenir l'expansion française, justifient également ces expéditions. Les récits des voyageurs devaient à ce titre répondre à la demande générale de leurs lecteurs et mandateurs. Ils cherchaient également plus à savoir quels étaient les plus grands Etats, les marchés les plus importants et les principales productions de l'agriculture et de l'industrie. Pour le cas précis du Niger, K. Idrissa (1979a : 144-154 ; 1987 : 38-39) dresse un tableau exhaustif des différents explorateurs européens de l'espace nigérien. Onze missions d'exploration, qui ont donné lieu à treize récits de voyage réalisés par douze explorateurs différents, ont été répertoriées (Lefèvre, 2008: 25). Ces

voyageurs se sont plus intéressés à la résolution des grands problèmes géographiques, de sorte que leurs contributions ont profité plus à la géographie qu'à la connaissance historique de la société nigérienne. Cela se comprend aisément dans la mesure où beaucoup d'entre eux, étaient des naturalistes qui manquaient le sens de l'histoire ou croyaient au mythe de l'absence d'histoire africaine. Il y a, bien entendu, des exceptions à cette règle car, l'Allemand H. Barth a collecté une masse de renseignements très importants à la fois d'ordre géographique, historique, sociologique et économique jamais recueillies sur l'Afrique au cours de cette période. Le récit de H. Barth est de ce fait riche en observations minutieuses et donne un ample tableau de situations de l'Afrique avant la colonisation. Ses observations ont été publiées sous le titre, *Travels and discoveries in the north and central Africa being in a journal of an expedition (1849-1855)* en quatre volumes. Cet ouvrage a fait l'objet de traduction en français sous le titre : *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*. Son récit fournit des outils que l'on ne saurait négliger dans l'écriture de l'histoire de l'espace nigérien. Toutefois, du fait des conditions spécifiques de sa production, il convient de le considérer comme source plutôt qu'une production scientifique, et, lui appliquer par conséquent toutes les méthodes de la critique historique. Il faut signaler au passage que la version française est une copie mal traduite et incomplète de l'ouvrage où les aspects économiques sont insuffisamment développés. La version anglaise est de ce fait, la plus recommandée. C'est surtout dans le tome III de l'ouvrage, que Barth aborde l'histoire du Zarnatarey à travers une description de Tamkalla, la capitale des Peul du *Boboye*, qu'il visita en 1854. Son souverain, Abdoulhassane, impressionna le voyageur au point, qu'il le présenta comme « *le personnage incontournable pour quiconque voulait visiter la région* ». Mais, H. Barth ne s'était pas rendu à Dosso même si dans l'appendice V de son ouvrage, il comparait Dosso à « *une capitale ouverte et indépendante du Zabarma* » (Barth, 1963: 642-643). Par rapport aux différentes guerres qui se

sont déroulées au Zarmatarey. H. Barth semble rapporter essentiellement les informations qu'il a reçues à Sokoto et c'est ce qui explique le plus souvent une certaine prise de position hative de l'auteur dans la description des faits. Il présente par exemple les Peul, comme les principaux maîtres de la région, sans rappeler qu'ils ont profité de leur alliance avec Sokoto et Gwandou pour s'imposer dans les régions du Dallol et une partie du fleuve Niger.

Au plan économique, H. Barth fournit des renseignements sur le commerce caravanier reliant la rive droite du Niger et les Etats du Soudan Central, l'agriculture, l'élevage et l'exploitation du minerai de fer (Barth, 1963 : 267-268).

Un autre récit de voyage non moins important est celui de L. Monteil : *De Saint Louis à Tripoli, Voyages au travers du Soudan et du Sahara, accompli pendant les années 1890-1891-1892*. Contrairement au voyage de H. Barth, la mission de L. Monteil avait plutôt un objectif militaire et non scientifique. Elle intervint en 1890, juste après la conférence de Berlin de 1885 qui fixa les conditions du partage de l'Afrique. Son objectif était de devancer les missions anglaises sur les territoires convoités entre le Niger et le Lac Tchad. Elle devait, à cet effet, établir le tracé de la ligne Say- Barroua. Son récit de voyage renferme de nombreux témoignages à la fois sur la situation sociale, économique et souvent politique des régions traversées notamment Say, Kourfaré, Kouré et Dosso. La situation politique et militaire était caractérisée par une influence très remarquable du Kabi sur le Zarmatarey, l'Arewa, et le Dendi et l'indépendance totale du Borno vis-à-vis de Sokoto. Il rappelle les traités signés qu'il a signés à Ouro Gueladjo avec le *Lamido* Ibrahim le 12 Août 1891 et à Say avec *Alfa* Ahmadou le 24 Août 1891. Sur le plan économique, la description du commerce caravanier a constitué l'information principale du récit. Ce commerce caravanier était très actif au moment de son passage. C'était par centaines que les caravaniers traversaient le pays zarma en direction des zones côtières. Cette caravane est comparable à un véritable marché ambulant dont Dosso constituait une escale importante.



Le récit de voyage de la mission du Lieutenant de Vaisseau Hourst (1895-1896) a été publié en 1898 sous le titre : *la Mission Hourst sur le Niger et au pays des Touareg*. Cette mission était chargée entre autres de vérifier la navigabilité du fleuve Niger et de présenter les atouts économiques qu'offre la région. Elle devait à ce titre repérer les produits dont disposent les populations locales et qui sont susceptibles de faire l'objet de commerce. Sur le plan politique, cette mission était chargée de déterminer l'influence anglaise sur la rive droite du fleuve Niger et d'élargir par la même occasion, l'influence française sur la rive gauche en signant des traités partout où cela est possible. Elle renseigne sur les populations riveraines et sur le passage d'Ahmadou Cheikou dans la région.

La mission Cazemazou, quant à elle, arrive à Say en 1897. Elle passe par N'Dounga, Kirtachi et Tanda, avant de rentrer à Argoungou. Une de ses grandes actions fut entre autres la signature du traité d'établissement du protectorat de la France sur le Kabi qui, à l'époque, comprenait théoriquement le Kabi, le pays zarma, le Maouri, le Dendi et la rive gauche du fleuve Niger. Par cet acte, cette mission, appelée aussi celle du Haut Soudan, obtint ce qu'on refusa à la mission Monteil. Elle mit fin à la phase de missions dites de reconnaissance et ouvre la voie à celles dites de conquête.

Parmi les missions de conquête, la mission Afrique Centrale ou mission Voulet et Chanoine fut la plus connue. Elle fut une expédition française de conquête coloniale menée à partir de juillet 1898 par les capitaines Paul Voulet et Julien Chanoine. L'objectif à elle assigné, était d'atteindre le Tchad par le fleuve Niger en opérant une jonction sur le Lac Tchad avec deux autres missions en vue d'un parachèvement de la conquête de l'Empire français d'Afrique. La particularité de cette mission réside dans sa grande violence et son atrocité. L'expédition militaire se transforma très tôt en un véritable cauchemar pour les populations tout le long de son parcours. Face aux multiples exactions, des résistances furent organisées çà et là, notamment à Hamdallaye (dans le Fakara), à Dioundiou, à Konni et

surtout dans l'Arewa. Dans cette dernière localité, la résistance, incarnée par la Sarraounia, doit sa renommée au roman d'Abdoulaye Mamani porté à l'écran par le cinéaste Mauritanien Med Hondo. Le récit du capitaine G. Toutée (1908) donne des indications sur le cadre physique et humain du Zarmatarey à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. A ces récits de voyage ou de mission, on peut ajouter les documents d'archives de la période coloniale.

### 2.3.2-Les documents d'archives.

La consultation des documents d'archives s'est faite principalement au niveau de trois centres : Les archives nationales du Niger (A.N.N)<sup>10</sup>, le national archives of Nigeria (N.A.N) et au centre des archives de l'Arewa house de Kaduna au Nigeria. Au niveau des régions et des départements, les archives sont quasiment absentes. Au cas où les documents ne sont pas brûlés, ils sont disséminés dans des bureaux à la merci des termites et autres insectes ravageurs, rendant du coup leur exploitation extrêmement difficile, faute de répertoire et de classement. C'est ainsi que les archives ont complètement disparu pour des raisons diverses, qui ne sont pas toujours excusables comme l'exiguïté des lieux de dépôt ou le manque de personnel qualifié. Quant aux archives privées, elles sont multiples et variées. Par archives privées, il faut entendre principalement :

*« Les documents écrits qui sont la conséquence du besoin de noter des diverses activités humaines et n'étaient pas à l'origine destinés au grand public, mais seulement à un petit groupe de personnes intéressées. Elles comprennent donc surtout de la correspondance, officielle ou privée, des rapports confidentiels, les comptes rendus de diverses transactions, des registres commerciaux, des statistiques, des documents privés de diverses sortes, des traités et accords, des journaux de bord, etc. »<sup>11</sup>*

Cependant, l'accès à ces documents n'est pas toujours facile, car ils sont considérés comme un héritage familial et sont communiqués avec beaucoup de réticence. C'est ainsi que nous

---

<sup>10</sup> Au Niger, l'accès aux documents d'archives est régi par la loi n°97-021- du 30 juin 1997 et son Décret d'application n°98-091/PRN/SGG du 6 avril 1998. L'article 7 de ce décret stipule que les archives sont publiques, leur accès est libre et gratuit.

<sup>11</sup> I. Hrbeh « Les sources écrites à partir du XV<sup>ème</sup> siècle » in Histoire générale de l'Afrique, vol I sous la Direction de J.Ki-Zerbo, 4<sup>ème</sup> réimpression 1999, pp.137-166.

avons eu d'énormes difficultés pour accéder aux archives de Janeidou house au Nigeria en dépit d'une lettre de recommandation que nous a délivrée l'ambassade du Nigeria au Niger. Pour l'essentiel, nos recherches se sont déroulées aux archives nationales du Niger. Ce centre dispose d'un fond documentaire d'environ sept mille (7000) mètres linéaires de documents repartis entre le fond des archives coloniales (1897-1960) et celui du Niger indépendant (1960 à nos jours) (Yamsambou, 1998). On y trouve des correspondances de l'administration coloniale, des rapports périodiques, des rapports d'ensemble et des monographies. Par rapport à cette dernière typologie, il faut souligner que les administrateurs coloniaux, dès leur arrivée au Niger, se sont intéressés aux traditions historiques qu'ils ont collectées et traduites sous forme de monographie, de recueil ou de notice. Ces documents sont de qualités variables. Certains sont incomplets et d'autres ne sont pas réalisés avec la rigueur requise. Du fait de ces conditions d'élaboration, dans la plupart des cas, une place importante est accordée à l'imagination débridée des auteurs. C'est surtout le répertoire 15. 1 des monographies du cercle zarma, qui nous a le plus intéressé dans le cadre de ce travail. La toute première de cette série, est un document anonyme produit en 1901. Elle est intitulée, monographie *du cercle Djerma*, C'est une compilation d'un certain nombre d'écrits où tous les aspects géographiques et historiques du pays zarma sont plus ou moins abordés mais sans grands détails.

La deuxième monographie de cette série est *Notices sur le cercle du Djerma et historique du cercle*, écrite en 1903 par le capitaine Salaman. Elle fournit des précieuses informations sur les migrations zarma d'une manière générale, mais aborde peu les événements du XIX ème siècle. La *Monographie de l'ancien cercle Djerma*, écrite en 1905 par le capitaine Loeffler, évoque surtout les migrations des Zarma à partir du Zarmaganda et présente l'avantage d'aborder certains événements du XIX ème siècle. Il traite entre autres, des relations

conflituelles entre les communautés, des alliances et des contre alliances en cours durant cette période.

L'*histoire du peuplement du cercle de Dosso* de Périe et Sellier écrit en 1947, donne quelques d'indications sur l'occupation du Dallol Bosso par les populations zarma. Il aborde également la période qu'ils ont qualifiée de « suprématie peul » et surtout des questions relatives aux conflits armés intervenus dans la région. Mais, le document donne peu de détails sur les enjeux réels de ces conflits et reste muet sur l'évolution politique de la région.

Certaines monographies sont publiées sous forme d'article dans le bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'AOF et le bulletin de l'IFAN. Mais, vu le contexte de leur production, il y a lieu de les considérer à leur juste valeur, non pas comme des productions scientifiques, mais comme des sources. Parmi ces monographies publiées on peut citer entre autres : *Une population africaine les Dyerma*, qui est une compilation d'un certain nombre de traditions recueillies par A. Du Picq en 1906 en sa qualité de commandant du Cercle de Dosso. Ainsi, il met l'accent sur l'organisation politique du groupe zarma de Dosso à travers une description détaillée des coutumiers juridiques et les règles de succession du *Zarmakoytarey* (pouvoir politique) de la localité.

Une autre monographie qui a fait l'objet de publication est celle de M. Abadié : *La Colonie du Niger* écrite en 1927. Ce document est élaboré à partir des sources orales que les différents administrateurs coloniaux ont eu le mérite de recueillir. Son avantage est qu'on retrouve groupées dans un seul ouvrage un ensemble de traditions de certaines sociétés nigériennes avec un bref aperçu sur l'origine et l'histoire des populations. Il consacre plusieurs pages de son travail aux populations zarma. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, la réflexion de l'auteur tourne autour des luttes que les Zarma ont menées au cours de cette période dans le Zarmaganda, le Tondikandjé contre les Touareg et à Dosso où ils ont « *participé à la résistance contre les Peul de Sokoto et Say* » (Abadie, 1927 : 116). Cette information est

erronée en ce sens que les Zarma tout groupe confondu n'ont jamais porté la guerre contre Say à plus forte raison de mener une résistance contre les Peul de cette localité. Cette idée relève plutôt d'une analyse coloniale des conflits au Zarmatarey qu'on caricature en guerres Zarma-peul.

La plus importante de ces monographies qui ont été publiées est « Histoire des populations du soudan central » de Y. Urvoy (1936). Elle a été réalisée sur la base des traditions locales recueillies par l'auteur lui-même ou par d'autres administrateurs coloniaux. Son auteur, le capitaine d'Artillerie, Urvoy, a su combiner les informations des témoignages oraux et des données issues des monographies dressées par ses prédécesseurs administrateurs coloniaux. Il fournit des informations sur de l'histoire de l'ensemble des populations du pays et était resté l'un des écrits de référence sur l'histoire du Niger jusqu'à l'apparition des premiers travaux d'historiens nigériens. Par rapport aux Zarma, il rapporte la légende très populaire du *barma-daba* (fond de grenier) qui explique le processus de migration des Zarma de Malla au Zarmaganda. On pourra lire en substance que :

*« Les djermas habitaient autrefois le pays de Mandé, en même temps que certains Peuls, dont le chef de ce pays. Il avait un fils qui, jouait d'habitude avec les enfants djermas (sic). Ils allaient tous se baigner dans une mare qui se trouvait à peu de distance du village. Chaque fois, après le bain, le fils du chef s'essuyait avec les vêtements des enfants djerma (sic). Un jour qu'ils se rendaient comme d'habitude à la mare, un petit Djerma (sic) dit à ses camarades : « si aujourd'hui le fils du chef essaye de s'essuyer avec mes habits, je le tuerai ». Après le bain, le jeune peul recommença ; l'autre prit son sabre et lui coupa la tête. Un Peul témoin du crime courut prévenir le chef, père de la victime, qui convoqua tous ses cavaliers pour attaquer les djermas (sic). Le chef de ces derniers, Mali Béro (Mali le grand) convoqua tous ses gens et les invita à quitter le pays pour éviter d'être massacrés. Il fit confectionner une « daba » grande corbeille en paille qui sert de base de grenier à mil, y fit monter tous ses gens et grâce à quelques formules magiques qu'il dit lui-même ou fit dire à un sorcier, la daba s'envola avec tous les patriarches djermas (sic) et alla atterrir dans la boucle du Niger à Douma, puis près de la mare de Gossi (Nord de Hombori) » (Urvoy, 1936 : 27).*

Concernant le XIX ème siècle, Urvoy a procédé à une description du pays à la veille de la conquête française en mettant tout particulièrement l'accent sur les guerres qui ont opposé d'après lui, les populations sédentaires zarma aux Peul nomades (Urvoy, 1936 : 94). Cependant, cette vision de l'auteur reste à nuancer, car, ces conflits ne se présentent pas comme des affrontements ethniques. Il aborde le *jihad* d'Ousmane Dan Fodio qu'il présente comme un événement de rupture fondamentale. Il analyse les clivages intervenus entre les Etats de la partie méridionale de l'espace nigérien qui tombent sous la domination de Sokoto, et les Etats haoussa résistants situés dans la partie septentrionale (Katsina de Maradi et le Gobir). Ces deux Etats ont, d'après l'auteur, profité de leur situation excentrique pour s'émanciper et se prospérer. Dans ce travail, Urvoy dégage également les spécificités de la partie méridionale de l'Empire du Mali dont le Dendi a constitué tout à la fois le berceau de civilisation et le refuge ultime après l'invasion marocaine de 1591 (défaite de Tondibi). Rappelons-le que cette thématique de la résistance a été l'une des questions essentielles abordées par les études historiques consacrées aux espaces Sonjey à l'époque précoloniale (Zoumari, 1982 ; Moumouni, 1997).

Cette monographie fut complétée par l'auteur par un essai de bibliographie des populations du Soudan Central (Niger- Nord du Nigeria) publié dans le bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'A.O.F en 1936.

De façon générale, dans les différentes monographies que nous avons consultées, se dégage un certain nombre de constats :

-Les administrateurs coloniaux ont contribué à la constitution d'un stock important de traditions orales. A ce sujet, on peut même penser que certaines monographies coloniales sont plus fiables que les données de l'enquête de terrain, compte tenu de leur ancienneté mais aussi et surtout que les populations actuelles ne semblent pas avoir une idée précise sur une période de plus de deux siècles. Cependant, dans la plupart des cas, ces administrateurs n'ont

pas une formation en la matière, ce qui constitue un grand handicap dans leur tentative de reconstruction du passé. En effet, dans beaucoup de cas, l'imagination est beaucoup plus mise à contribution que l'esprit critique, et, la position sociale et idéologique des informateurs n'est pas toujours prise en compte. Fourage et Vanoye soulignent à ce propos que :

*« Certaines appréciations [.....] semblent davantage inspirées par des préjugés que par une observation approfondie ; des erreurs manifestes dans l'interprétation des choses vues ou entendues , la méconnaissance fréquente des dialectes locaux et la qualité d'étranger n'ont pas facilité le travail d'investigation et chaque auteur a réagi finalement en fonction de sa profession , de son tempérament , de l'objet de sa mission »* (Fourage et Vanoye, 1973 : 3).

Ce passage met en évidence la partie visible des faiblesses de la technique de collecte de traditions orales par ces administrateurs coloniaux. Sans minimiser leur importance, ces documents contiennent des écueils sur toute la chaîne, c'est-à-dire du choix des informateurs au passage des sources orales à l'écrit. Les appréciations sur le vécu des populations renferment à cet effet des insuffisances. C'est pourquoi, ces documents d'archives doivent être utilisés avec précaution dans la reconstruction du passé des sociétés africaines en général et celles de l'espace nigérien en particulier au regard des conditions de leur élaboration. La deuxième catégorie de documents ayant une certaine relation avec l'entreprise coloniale est constituée des rapports des administrateurs coloniaux. On distingue quatre types : les rapports d'ensemble, les rapports trimestriels, semestriels et annuels. Aux archives nationales du Niger, c'est la série E de ce fond, où nous nous sommes intéressés aux rapports relatifs aux cercles Djerma, de Dosso, de la subdivision centrale de Niamey, de Margou, de Fillingué. Dans le rapport d'ensemble du commandant Gouraud sur la région Ouest, produit en 1901, par exemple, on trouve une belle description de la zone des dallols et les enjeux liés à leur occupation. L'auteur a tenté aussi de présenter quelques principautés zarma comme le Zidji, le Tondikandjé, Dantchandou, et Hamdallaye. Pour chacune de ces entités politiques, il donne un aperçu sur le peuplement et les relations qu'elle entretenait avec les autres. Au niveau de

l'Institut de recherches en sciences humaines, ce sont les manuscrits des journaux de recherches de B. Hama, qui constituent l'essentiel des documents d'archives. Dans cette collection d'une richesse inestimable, on peut citer entre autres : le journal de septembre – octobre de 1964 produit en 2 tomes ; le journal de septembre – novembre 1964 à mars 1965 ; le journal du 11 août 1967 au 1<sup>er</sup> mars 1968, Tome 3 ; le Journal du 2 mars 1968 au 6 mai 1969. Dans ces différents journaux, on retrouve des informations relatives à l'occupation de l'espace nigérien précolonial en général et aux mouvements migratoires des Zarma en particulier. Les relations sociopolitiques entre les différentes communautés (Peul, Touareg, Zarma) et leurs organisations sociales sont également évoquées avec des détails souvent très intéressants.

### **III- Les Nouvelles Technologies de l'Information et de la communication (NTIC) et la recherche historique.**

L'internet représente de nos jours un moyen rapide et efficace de recherche d'informations. Plusieurs sites offrent la possibilité d'accéder à des documents précieux souvent non disponibles dans les bibliothèques de la place. Dans le cadre de cette recherche, nous avons consulté un certain nombre de sites<sup>12</sup> qui renseignent sur le peuple zarma de façon générale mais aussi de leurs relations avec ses voisins en particulier. L'internet nous a permis d'accéder à des thèses, des articles, des ouvrages qui sont d'une grande portée. Toutefois, il convient d'observer à l'égard des données issues de ces recherches une certaine prudence surtout que les informations sont susceptibles de modification.

### **IV- Les travaux de recherche et les publications.**

Ils regroupent les ouvrages généraux et les écrits spécialisés, qui donnent des renseignements utiles pour une reconstruction de l'histoire du Zarmatarey. Les ouvrages

---

<sup>12</sup> Voir liste dans la section sources et bibliographie.



généraux en question sont ceux qui ne traitent pas spécifiquement de notre thème, mais qui fournissent des éléments d'informations pour l'éclairage de notre sujet. Un des tous premiers travaux d'ordre général est *Histoire du Niger* d'Ed. Sérés de Rivières (1965) qui est une étude de synthèse de l'histoire de l'espace nigérien précolonial et dont l'essentiel des informations repose sur les monographies élaborées par les administrateurs coloniaux. Il aborde entre autres sujets les mouvements migratoires des populations du Zarmatarey, leur évolution dans l'espace et dans le temps. Il évoque également les différents rapports que ces populations ont développés entre elles. Ces informations sont aussi contenues dans une autre étude de synthèse, celle de S. Balogun, *Gwandou Emirates in the nineteenth Century with social reference to political relations : 1817-1903* produite en 1970. Cette étude est d'une grande importance pour comprendre les relations politiques entre Gwandou et les formations politiques de l'Ouest du Niger. Mais, S. Balogun a analysé ces relations du centre vers la périphérie. Nous sommes d'avis avec H. Diallo (2009) dans *Histoire du Sahel au Burkina Faso : agriculteurs, pasteurs et Islam (1740-1960)*, que cette analyse doit se faire « de la périphérie au centre » c'est-à-dire des Émirats vers Gwandou et non le contraire car, de l'avis de l'auteur, chaque Emirats a développé des relations spécifiques avec Gwandou en fonction de sa localisation et de ses intérêts. Au-delà du Sahel burkinabé, objet d'étude de la thèse, H. Diallo s'est également intéressé au Sahel nigérien, où il traite des relations toujours pas fraternelles entre pasteurs et agriculteurs. Il aborde également le rôle important joué par l'islam dans les relations entre les peuples au Soudan Central au XIX ème siècle. Cette même thématique est largement développée dans la thèse de A. Mahaman (1997), *The place of Islam in Sharping French and British colonial frontier Policy in Hausa land : 1890-1960*, où il explique d'abord les relations très anciennes qui unissaient les populations vivant de part et d'autre de cette frontière. A. Mahaman montre comment avant le tracé de cette frontière les populations étaient politiquement, économiquement et culturellement intégrées. Il

s'est fixé ensuite comme objectif de faire ressortir les différentes transformations et les conséquences à la fois politiques, sociales, culturelles et économiques nées de la séparation des populations par cette frontière.

Parmi les auteurs qui ont abordé l'histoire du Zarmatarey, B. Hama fait œuvre de pionnier. C'est un auteur particulièrement prolige<sup>13</sup>. Ses différents travaux contiennent des informations qui, utilisées judicieusement, peuvent contribuer à enrichir la base de données du chercheur qui travaille sur l'histoire du Niger de façon générale. Beaucoup d'aspects de notre histoire ont été abordés. Mais, les œuvres de l'auteur sont diversement appréciées par ses lecteurs. Pour d'autres :

*« Chaque fois que Boubou Hama a traité de l'histoire, ce fut avec toute la rigueur d'usage et que ses productions ethnographiques ont toujours bénéficié de son sens aigu de la critique et de la mesure digne du premier lettré et instituteur nigérien [.....] Pour rien, au monde il n'aurait sacrifié la vérité à la facilité » (Ngorwanubusa, 1993:10).*

A. Issa Daouda (2008) voit dans les travaux de l'auteur une spécificité de style de la tradition orale : *« Boubou Hama, le chercheur en tradition orale, n'est pas un universitaire qui a appris à faire une bonne dissertation ; il nous invite, à travers son style à découvrir, notre mode de dissertation en Afrique.... »* (Issa Daouda, 2008 : 174). La particularité des œuvres de B. Hama est cette cohabitation permanente d'une peinture réaliste des faits et événements et le recours au merveilleux, ce qui du coup impose au récit son style et sa propre logique.

Par contre pour J.P. Olivier de Sardan, il y a lieu de nuancer ces appréciations et d'admettre qu'en général les travaux de B. Hama posent un problème de forme et de fond où, *« il est particulièrement difficile de faire la part entre des hypothèses parfois plus audacieuses, souvent stimulantes et celles des informations crédibles »* (De Sardan, 1984: 16). Le même auteur enfonce le clou en comparant les travaux de B. Hama à une transcription brute des traditions orales ou une reproduction des monographies coloniales antérieures. Mais, quoi

---

<sup>13</sup> Voir la section source et bibliographie.

qu'on dise, des œuvres de B. Hama, ils ont été d'un apport appréciable pour les futurs universitaires du Niger dans la rédaction de leurs thèses. C'est l'exemple de la thèse de 3<sup>ème</sup> cycle, de M. Karimou, *les Mawrizarmaphones*, écrite en 1976. L'auteur traite de l'évolution historique et linguistique de ce groupe social, les *Mawrizarmaphones* qui, à l'origine, étaient des Arawa (un sous-groupe ethnique haoussa) avant de perdre la langue au profit du Zarma. M. Karimou a structuré son travail autour de deux thématiques essentielles : l'histoire du peuplement et l'histoire politique. Par rapport à la première thématique, il a particulièrement retracé le processus d'installation des Maouri et les dynamiques socioculturelles consécutives aux contacts entretenus avec d'autres peuples notamment les Zarma. Il s'est attelé avec tact à retracer l'implantation de trois principaux ensembles *Maourizarmaphone*, les deux le long du Dallol Bosso et le troisième près du fleuve non loin de Niamey dont les Maouri furent l'un des groupes fondateurs. Sur la question des origines, il a tenté de confronter les différentes variantes de la tradition et de déceler les contradictions pour formuler sa propre hypothèse. L'auteur a recueilli les traditions conservées dans les différents villages de la diaspora maouri. Il est le premier à aborder la question des *Maourizarmaphone*, ce qui constitue la spécificité du travail. Le deuxième thème de son travail porte sur l'analyse des institutions politiques spécifiques à chaque groupe maouri et leur évolution jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Le travail d'A. Sidikou (1974) fait une sorte de synthèse des différentes hypothèses émises à propos de l'origine des Zarma. Il traite également de l'expansion des Zarma dans le Zarmatarey, du passage violent des trois groupes de Touareg (*Tahabanatan, Rhattafan, et Hallazen*) dans le Zarmaganda et des différentes luttes de résistance des *wangari*. La thèse de J. P. Rothiot (1984), *Le Zarmakoye Aouta, les débuts de la domination coloniale dans le cercle de Dosso, 1898-1913* » publiée sous le titre : *l'Ascension d'un chef Africain au début de la colonisation : Aouïta le conquérant (Dosso-Niger)*, traite surtout de la période coloniale.

C'est à travers le personnage de Aouta, *Zarmakoye* de Dosso, qu'il analyse les phénomènes de mutation et d'adaptation du pouvoir traditionnel au contexte colonial. Pour mieux aborder ces situations, il a procédé à une sorte de rappel historique des événements du XIX<sup>ème</sup> intervenus au Zarmatarey.

A partir des années 1980, et à la faveur de l'ouverture de la maîtrise au département d'histoire de l'université de Niamey, des mémoires de bonne facture ont été produits<sup>14</sup>. Quelques uns de ces travaux portent sur le Zarmatarey. On peut citer entre autres celui de S. Harouna (1985), *Contribution à l'histoire des populations du Boboye, Essai sur l'histoire des Tobili et des Golé (Yéni et Koygolo à l'époque précoloniale)* qui traite de l'histoire des Tobili de Yéni et de leurs relations avec les Golé de Koygolo pendant la période précoloniale. Le Mémoire de A. Adamou Bomberi (2006), *Les autorités politiques traditionnelles et les autorités coloniales et postcoloniales au Niger : cas du canton de Koygolo de 1898 à 2002*, analyse, à l'échelle locale, les rapports entre les anciens dirigeants de l'espace nigérien précolonial et l'administration coloniale et postcoloniale. Le mémoire de H. Abdourahimou (2006), *la question de l'établissement des populations zarma dans l'Etat du Kabi (Nord-Nigeria) : cas du Zigi et du Boboye (1804-1920)* s'est intéressé aux questions de migrations et de peuplement des Zarma de l'avènement du jihad à la période coloniale. Le mémoire de S. Seybou (2008), *Le Kogori du Sud –Est (N'Dounga) de la principauté au canton (1805-1932*, est consacré à l'évolution historique de province de N'Dounga de la fondation à la naissance du canton. S. Djibo a étudié l'histoire politique de Kouré des origines à 2010 où il tenta d'expliquer les mutations politiques intervenues de l'alliance de province avec les jihadistes.

En plus des écrits d'histoire, d'autres travaux du domaine de la littérature ou de l'anthropologie peuvent édifier sur l'histoire de cet espace. On peut citer entre autres la thèse

---

<sup>14</sup> Le professeur K. Idrissa a produit un article portant sur : « *Historiographie nigérienne : bilan et perspectives* » où on retrouve un classement thématique et régional des différents travaux réalisés par les Nigériens en Histoire (thèses et mémoires) jusqu'en 2004.

de 3ème cycle de O.Tandina, 1984, *une épopée zarma : Wongougna Issa Korombéizé Modi ou Issa Koygolo mère de la science de la guerre*, traite de la geste de Issa Korombé, un des acteurs clés de l'histoire sociopolitique du Zarmatarey au XIX ème siècle. Il renseigne sur le personnage à travers des textes de traditions orales du Zarmatarey en rapport avec les événements intervenus dans le Zarmatarey au XIX ème siècle à travers un décryptage de la tradition orale. Par la même méthode le travail de Fatimata Mounkaila : *Mythe et histoire dans la geste de Zabarkâne*, en thèse de Doctorat de troisième cycle en lettres modernes produit en 1985. Ce travail a le mérite de fournir des informations d'ordre historique. Il évoque l'histoire mythique du peuple zarma des origines à la période coloniale. L'auteur arrive à la conclusion selon laquelle, comme tout mythe, celui de Zabarkâne a une fonction idéologique et en tant qu'idéologie, elle est une arme à la disposition d'une aristocratie islamisée, en quête d'ancêtres illustres venus de l'Arabie. Ce mythe va jusqu'à faire de Zabarkâne, un compagnon du prophète P. Mounkaila aborde entre autres sujets, les transformations subies au cours des vagues de migration successives des Zarma jusqu'à la configuration du Zarmatarey en cantons. Elle a tenté de comparer également les fonctions, ses attributs durant la période précoloniale du *Zarmakoye*, à ceux de la période coloniale et postcoloniale.

L'ouvrage d'anthropologie, *les sociétés Sonje zarma (Niger- Mali), chefs, guerriers, esclaves, paysans* de J. P. O. De Sardan, traite du phénomène de l'esclavage. Il montre comment cette réalité sociale a souffert de manipulations idéologiques à travers des témoignages contradictoires recueillis en milieu zarma-sonje. La trame de cette contradiction sociale tourne autour des concepts, maître, esclave et femme. Ce travail aborde le système de production, les catégories et l'affiliation des esclaves. J.P.O De Sardan s'appuie sur une myriade d'exemples dont le foisonnement et la richesse des détails constituent l'un des atouts de l'ouvrage. Il analyse également la rupture intervenue en 1900 avec la colonisation qui mit

en place une nouvelle forme d'organisation et d'exploitation à partir des manipulations des coutumes locales. Dans deux autres ouvrages, *Contradiction sociales et impact colonial*, et *Quand nos pères étaient captifs*, le même auteur relate les différentes formes d'esclavage en milieu Sojey-zarma ainsi que le processus d'acquisition des esclaves. Les renseignements qu'il donne sur les types de guerres, les guerriers, les techniques de guerre et les modes de relations nées de ces guerres sont très intéressants à analyser dans la reconstitution de l'histoire du Zarmatarey.

Toutes ces informations contenues dans les documents écrits ont été classées en fonction des indications qu'elles renferment. Nous avons ensuite croisé les informations écrites à celles des sources orales (enquêtes terrain, enregistrements sonores, chansons populaires, émissions radiophoniques etc.) et de tirer de ce croisement tout le bénéfice qu'on peut attendre dans le respect strict des principes de la neutralité axiologique. Cette méthode nous a permis de structurer notre travail en quatre grandes parties.

La première partie commence par une mise en contexte des sociétés du Zarmatarey à la veille du XIX<sup>ème</sup> siècle pour faire ressortir les réalités sur lesquelles émergea le jihad. Elle couvre la période allant de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à 1809 date probable des premières attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye.

La deuxième partie traite des premières formes de résistance à l'avènement des *Wangari*. Elle couvre les événements allant de 1810, année de l'attaque de Gaouré, (actuel Birni Gaouré), la résidence de Boubacar Louloudjé à la formation de l'alliance historique de 1849, marquant l'avènement des *Wangari* au Zarmatarey.

La troisième partie traite de l'organisation des guerres de résistance au Zarmatarey et du mercenariat des *Wangari* tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Zarmatarey. Cette résistance s'achève en 1866 avec la bataille de Kollo où, Abdoulhassane, fils et successeur de Louloudjé, trouve la mort. A partir de cette date, le cadre économique ne répond plus à

l'ambition des *Wangari* qui ont été contraints de prendre le chemin de l'aventure pour le Dagomba, le Gurunsi, le pays Kotokoli et l'Atacora béninois, où ils s'adonnent à la chasse et à la vente des esclaves. Elle analyse la situation confuse du Zarmatarey née du retour inattendu de Bayero, fils d'Abdoulhassane, en compagnie de milliers de combattants *Foutanke* (gens du Fouta). Ils engagent une bataille décisive à Boumba où des milliers de combattants périssent.

La quatrième partie du travail, est un examen du poids de la guerre sur la vie des hommes. Il s'agit dans cette rubrique de dégager les transformations socio politiques et économiques nées de l'état de guerre permanent. Sur le plan politique, elle traite des impacts d'ordre institutionnel, diplomatique. Sur le plan social, la guerre devint pour une couche sociale un moyen de se distinguer. En effet, du fait de la guerre les *Wangari* faisaient d'une pierre deux coups d'autant qu'elle rehaussait leur prestige et leur procurait des richesses composées de captifs et d'autres biens matériels. Cette situation de fait favorisa considérablement les barrières sociales. La masse des esclaves devenait de plus en plus importante.

Sur le plan économique, toutes les activités de production ont été durement affectées par le cycle infernal de la violence. La guerre compromet le bon déroulement des activités agricoles, pastorales par l'insécurité qu'elle engendrait. L'état de guerre limite aussi la fréquentation des marchés, les échanges s'adaptent au contexte du moment avec l'avènement des caravanes escortées. En somme les transformations nées des guerres furent importantes dans un pays dont l'évolution sociopolitique de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle aux premières attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye ne prédisposait à aucune situation de trouble.

**PREMIERE PARTIE**

**Le Zarmatarey de la fin du XVIII ème siècle aux premières  
attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye.**



La première partie commence par l'étude de l'organisation des sociétés du Zarmatarey à la fin du XVIII ème siècle pour mieux comprendre les différents événements intervenus au cours du XIX ème siècle. Elle est structurée en trois chapitres. Le premier chapitre est consacré à la présentation, du cadre physique de l'étude, des mouvements des populations et de l'organisation de la société jusqu'à l'avènement du *jihad*. Le deuxième chapitre traite du *jihad* d'Ousmane Dan Fodio. Au cours de la première moitié du XIX ème siècle, plus précisément à partir de 1804, un vaste mouvement armé de réforme religieuse engendra la chute et la soumission des monarchies en pays haoussa et aboutit à la création d'un vaste Empire musulman, celui de Sokoto. Cette situation pourrait amener le lecteur à reprocher à cette étude d'avoir consacré trop de commentaires à certains facteurs externes au Zarmatarey. Mais, ces développements sont, à notre humble avis, nécessaires pour placer, dans leur contexte ces faits historiques qui ont influé sur l'évolution de la région au XIX ème siècle. Ce mouvement eut des répercussions au Zarmatarey. Les Peul du Boboye saluèrent très tôt ce mouvement et s'allièrent à Sokoto. Boubacar Louloudjé, guide religieux de Gaouré, fut investi, " *Emir du pays Zaberma* » (chef religieux du Zarna) cumulativement répondant direct de l'Empire de Sokoto dans le Dallol Bosso.

Le troisième chapitre traite des répercussions du *jihad* dans le Zarmatarey où Boubacar Louloudjé, prit très vite son titre de *Lamido zarma* au sérieux et décida de transformer son autorité religieuse en une autorité politique. Il initia à son tour une sorte de velléité de *jihad* au Zarmatarey. Il s'agit de développer les différentes phases de la campagne menée par Boubacar Louloudjé et le contexte religieux dans lequel intervint ce *jihad*. Pour bien cerner l'évolution des ces événements, il importe d'étudier le cadre naturel et géographique dans lequel ils interviennent.

## CHAPITRE I: APERCU GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

Avant d'étudier les mouvements des populations, il importe de présenter le cadre géographique de l'étude au cours de cette période d'étude.

### I- Le cadre naturel

Le Zarmatarey s'étend essentiellement sur la rive gauche du fleuve Niger, depuis la frontière malienne jusqu'au Dallol Maouri. Décrire l'environnement géographique de ce vaste territoire au XIX<sup>ème</sup> siècle, est difficile du fait de la rareté de la documentation. Seuls les écrits de quelques explorateurs et administrateurs coloniaux fournissent quelques indications sur la question. C'est un espace qui appartient au domaine sahélien, exception faite de sa partie méridionale relativement arrosée. Il est entrecoupé d'Est en Ouest de vallées mortes. D'une manière générale, on y distingue quatre (4) grandes zones géographiques naturelles avec chacune ses propres réalités géographiques, démographiques et politiques :

- *Le Zarmaganda*, (autour de Simiri, Ouallam, Tondikiwindi et le Tondikandjé regroupant Sakadamna, Kobi et Damana) ;
- *Le Issa me* (zone en bordure du fleuve), autour de N'Dounga, Saga, Liboré, Kirtachi ;
- *Le Boboye* (la vallée) autour de Kiota, Yéni, Koygolo ;
- Les deux plateaux situés de part et d'autre de la vallée du Dallol : Le Zidji (autour de Dosso ; Maourey et Loga) et le Fakara (autour de Dantchandou, Hamdallaye et Kouré).

#### 1.1- Le Dallol Bosso.

Une des grandes particularités du pays est l'existence de lits d'anciens fleuves aujourd'hui desséchés et qui forment des vallées fossiles appelées *dallol*. Ce sont : le Dallol Bosso, le Dallol Maouri et le Dallol Fogha) (Cf. Carte n°4 p.47). Ces anciens cours d'eau ont drainé autrefois d'importantes quantités d'eau en direction du fleuve Niger. Le Dallol Bosso qui prend sa source dans la partie sud du massif de l'Ahaggar, et arrive dans l'Adrar des

Iforas par son affluent Zgaret, représente la plus importante avec une longueur d'environ 300 Km et une largeur de 5 à 15 Km selon les endroits. Il a été creusé lors d'un cycle humide au début du quaternaire dans les formations tabulaires du continental terminal (dépôt tertiaire allant de l'Éocène au pliocène) (Gado, 1978). Ce Dallol se définit dans sa partie sud autour de la vallée encadrée par les plateaux du Fakara à l'Ouest et du Zidji à l'Est. Il est situé entre 12°30 et 16° de latitude Nord et couvre une vaste étendue de superficie. Barth qui l'a parcouru dans sa partie sud fut profondément impressionné à la fois par son climat et sa végétation (Barth, 1963: 150). Monteil quant à lui, le compare à

*« Une énorme déclivité qui offre les apparences d'un lit de rivière et qui, de Goberi à Kourfaré, mesure 8 kilomètres de large. La berge bien du côté occidental que du côté oriental ne domine que 3 à 4 mètres le plafond du Dallol. D'autre part, la flore du Dallol nous l'avons dit est très spéciale »* (Monteil, 1894 : 199).

En fonction des dialectes des zones traversées, le Dallol prend le nom de : *Dallol en fulfude (langue des Peul)*, *Boboye en zarma*, *Taghazart en Tamasheq (langue des Touareg)*, *Faco mai doullou ou Rafi* en langue haoussa. Tous ces noms se rapportent à la disponibilité et à l'accessibilité de l'eau. La nappe phréatique est peu profonde et l'eau se trouve à moins d'un mètre dans le bas dallol et entre 10 et 15 mètres dans le haut dallol. C'est un important réservoir d'eau souterraine mais, aussi de surface avec de nombreuses mares permanentes et semi-permanentes. Outre le fleuve qui borde la partie sud, les eaux de surface sont constituées de nombreuses mares permanentes et temporaires comme l'atteste **la photo n°1 page 48**. En saison des pluies, ces mares forment un chapelet quasi ininterrompu dans le lit mineur du Dallol du Bosso. La plupart dure jusqu'en février sans se tarir. Ce Dallol est, de ce fait, considéré, comme une région attractive, un petit paradis au milieu des immenses plateaux arides du Zarmatarey. Il présente de meilleures conditions écologiques et de sécurité. Ce Dallol porte une végétation arborée et herbacée verte toute l'année (**photo n° 2 page 48**). Les rôniers et les palmiers doum, entre autres, dominent la strate arborée, tandis

que le tapis herbacé, autour des mares permanentes, reste pâturable même en saison sèche, ce qui attire les animaux dans la zone.

Ces différents atouts placent le Dallol au centre des enjeux économiques, politiques. Il devient à ce titre la plaque tournante de la plupart des événements historiques intervenus dans la région : *“ Most of the major historical developments which occurred in the region have been associated with the Dallol ”* (Augi, 1984 : 39)<sup>15</sup>

Hisket remarque à son tour que : *«most of the clusters of settlements in the western zone are located along the Dallol. The grazing opportunities they gave had been the most important reasons for wars between the Fulani and Zarma in the 19th century”* (Hisket, 1976: 165-166)<sup>16</sup>. Toute la vie économique du pays se trouve concentrée dans cette vallée. C'est un point stratégique qui fait l'objet de convoitise et de défense opiniâtre de la part des différentes populations qui se sont installées au cours de leurs migrations successives. En effet, le contrôle et la gestion des riches terres du Dallol ont été au centre des conflits intervenus dans cet espace au XIX<sup>ème</sup> siècle. Sur le plan politique, c'est dans le lit de ce Dallol qu'on retrouve les plus gros centres politiques érigés en cantons avec la colonisation. Ce sont entre autres : Fillingué dans le Kourfey, Bonkougou dans l'Imanan, Damana dans le Tondikandjé, Tabla pour le Tagazart, Koygolo, Kiota et Birni-Gaouré dans le sud Boboye. Sur le plan démographique, le Dallol a joué un rôle important à la fois dans les migrations et l'occupation de l'espace. En effet, au cours de l'histoire, plusieurs groupes de populations ont convergé vers les riches terres du Dallol ( cf. carte n°7p.86) et finissent par se brasser entre eux au point où *« le pays des Dallol est l'une des régions où se regroupent les plus grandes diversités de genre, d'ethnies et de races tant les peuples , les cultures se sont*

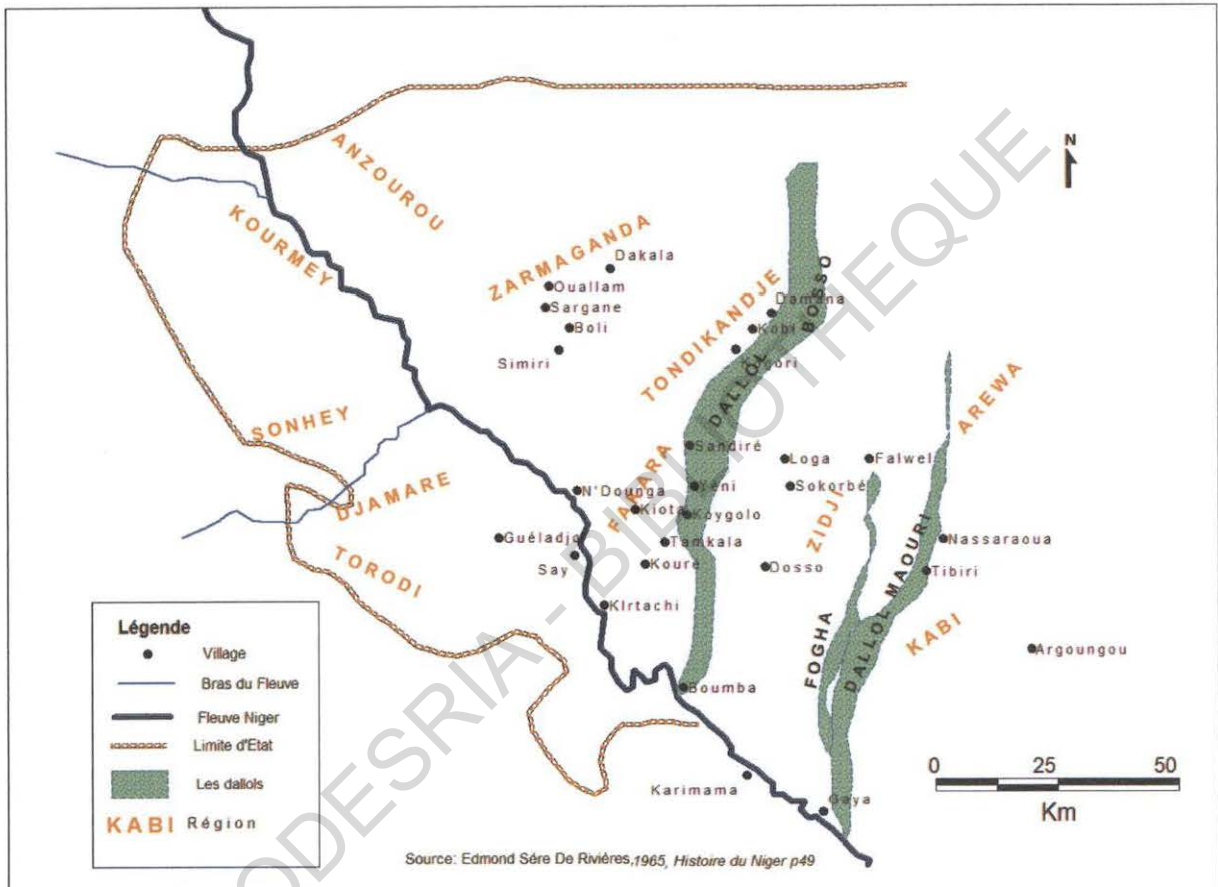
---

<sup>15</sup> [Traduction : La plupart des grands événements historiques qui se sont produits dans la région a été associé au Dallol] ‘

<sup>16</sup> [Traduction: La plupart des groupes de peuplement dans la zone ouest, se trouvent le long du Dallol. Les opportunités de pâturages qu'il offrait, avaient été les raisons les plus importantes des guerres entre les Peul et Zarma au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle].

*interpénétrées les unes des autres* » ( Brah, 1983 :41). Ce brassage ethnique est parfois aussi la conséquence d'unions judicieusement contractées dans le but d'établir ou de renforcer des alliances entre communautés.

**Carte n°4 : L'Ouest nigérien et les Dallol.**



Source : E. Sérés De Rivières (1965 : 49)

Photo n° 1 : Une mare permanente dans Dallol Bosso.



Source : Photo AAB, en 2013.

Photo n°2 : Une vue de la végétation du Dallol Bosso



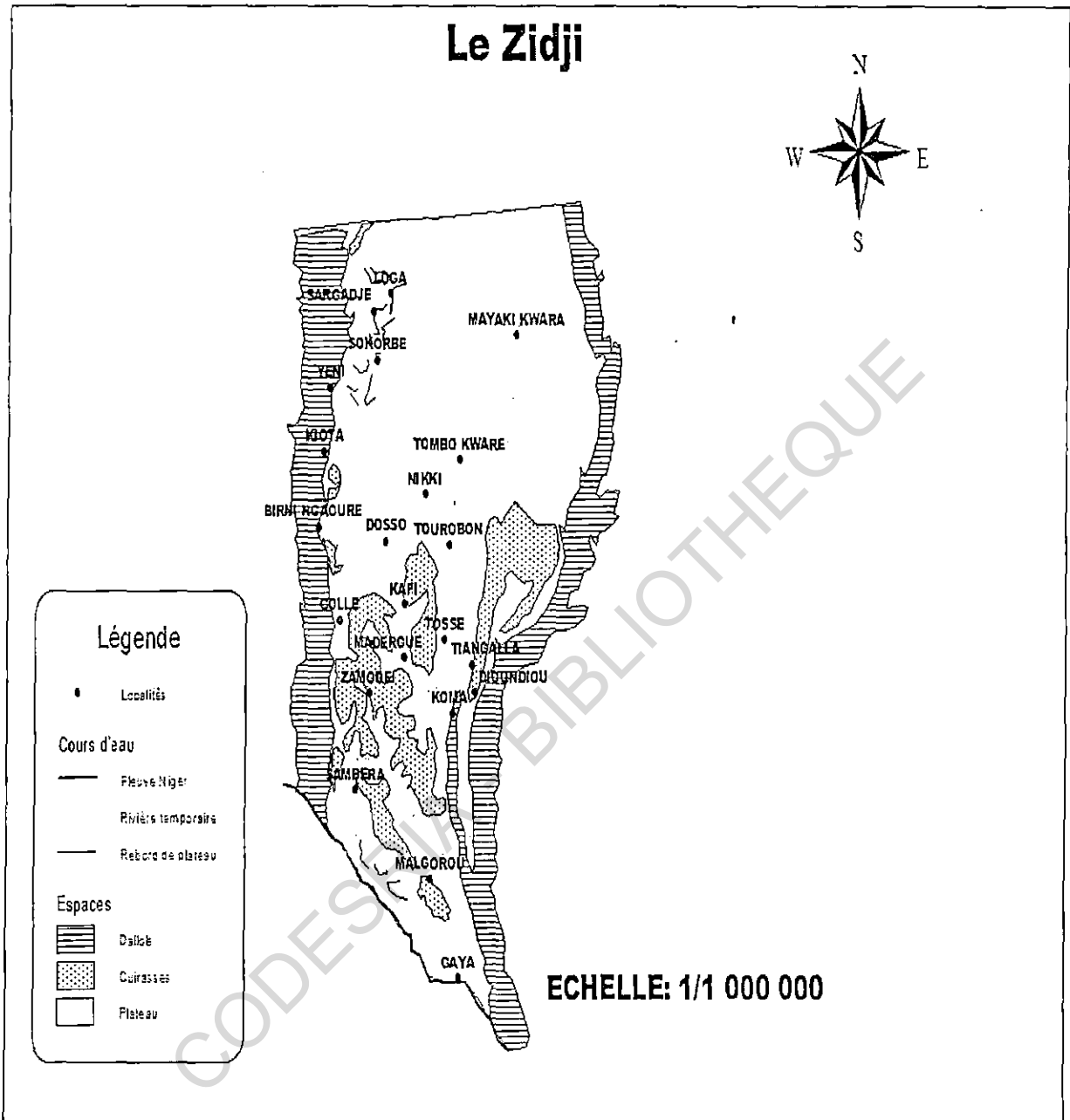
Source : Photo : A.A.B, prise en 2013.

## 1.2- Les plateaux du Zidji et du Fakara.

Le *Fakara*, appelé parfois *Fameye*, est situé à cheval entre le moyen Dallol Bosso et le fleuve Niger. Il s'étend de la rive droite du Dallol à la limite de Kirtachi à environ 20 km du fleuve avec une superficie d'environ 3500 km<sup>2</sup> (Brah, 1983 : 42). C'est une bande de terres dominée par des plateaux qui sont traversés par des dépressions (*gorou*) qui aboutissent au fleuve. Des dépressions remontent vers le Nord-est dans la direction parallèle à celle du Dallol Bosso. Le *Fakara* présente ainsi certaines caractéristiques topographiques du *Boboye* et du *Zidji* avec des puits dépassant parfois les 50 mètres de profondeur. Les plateaux sont couverts par endroits d'une brousse tigrée. E.S. De Rivières le décrit, comme une vaste étendue de brousse arbustive dense, parsemée de regs latéritiques (De Rivières, 1965 : 21).

Le *Zidji* (monter en langue zarma) a le sens de terres hautes (plateaux) par opposition à la vallée du Dallol. Dans l'esprit des Zarma, il englobe tout l'espace compris entre le Dallol Bosso et le Dallol Maouri Trois Etats précoloniaux couvrent le Zidji : le Goubey autour de (Loga), le Maourey avec Sokorbé, et le Zidji historique autour de (autour de Dosso). La nappe phréatique dépasse dans cette partie du Zarmatarey partout les 50 mètres. La végétation est constituée essentiellement d'une steppe arborée. Dans la partie Nord du Zidji, prédomine un certain nombre de vallées (*gorou*) où se sont installés les principaux gros centres politiques : Bouki, Loga, Sargadji, Sokorbé ( Cf carte n°5 p.50).. Ces vallées ont constitué des lieux défensifs contre les agressions extérieures. Dans sa partie centrale, le plateau est moins élevé (250 m à l'Est et 230 m au bord du Dallol) (Rothiot, 1984: 26). Comme dans la partie nord, là, également, le plateau est découpé par des vallées le long desquelles ont été fondés des villages (Cf. Carte n°5 p. 50). Cette description du Zidji, sans être exhaustive, montre toute la difficulté d'approvisionnement en eau contrairement à la vallée où l'eau peut se trouver à moins d'un mètre de profondeur par endroits. Ce sont ces conditions de vie difficile qui ont retardé son peuplement.

Carte n°5 : Carte physique du Zidji.



Réalisation: YOUNSA Y. Habibatou, 2013, Doctorante en Géographie

Source: ROTHOT, 1984

Source : J.P. Rothiot, 1984 (voir bibliographie)



### 1.3- Les dunes du Zarmaganda

Le Zarmaganda dérive du mot « zarma », nom d'une ethnie du Niger et, de « ganda » qui veut dire berceau. Il désigne la terre d'accueil, le berceau initial des Zarma. Dans la plupart des travaux (Sidikou, 1974 ; Gado, 1980 ; Garba, 2012) on distingue, le Zarmaganda du Zarmatarey. Ces auteurs délimitent le Zarmaganda essentiellement au département de Ouallam situé, d'Est en Ouest, de la vallée du Zgaret au fleuve Niger et, du Nord au Sud de la frontière Malienne à la limite qui coïncide avec le parallèle de la confluence du Dallol Bosso et du Zgaret. Les Zarma désignent les plateaux de son voisinage par Tondikandjé qui signifie en langue zarma les franges de la colline : « *Tondi* » : caillou ou colline, et « *kandje* » qui veut dire genou, bordure. Il couvre les localités de Damana, Kobi, Tondikiwindi. Le relief du Zarmaganda est de type dunaire avec dans la partie nord des plateaux latéritiques, des pitons, des collines et au Sud, des plateaux entaillés de quelques vallées. La plus importante de ces vallées est la *Tingara*, qui traverse Ouallam avant de se jeter dans le fleuve Niger (Sidikou, 1974: 29). Le Zarmaganda est un ensemble de plateaux où les précipitations annuelles sont faibles et irrégulières. L'administrateur colonial, le capitaine Loeffler, le décrit comme « *un soulèvement de nature ferrugineuse à sa surface avec de nombreuses cassures qui ont servi autrefois de lits à des cours d'eau. Les conditions de vie du pays sont difficiles et les indigènes sont toujours vulnérables* » (Loeffler, 1905 : 12). L'agent administratif, Abada eut presque la même impression en précisant que « *La plupart des villages sont perchés sur des pitons ou cachés dans des creux de montagnes (sic) et dans l'un et l'autre cas difficilement accessibles. Les préoccupations essentielles d'alors étaient bien évidemment la peur des coups et le souci de demeurer libre* »<sup>17</sup>.

---

<sup>17</sup> A.N.N., Abada, rapport de tournée de recensement, 1934, (Ouallam- Tondikiwindi), p2.

C'est cette situation de vulnérabilité qui expliquerait le départ précipité de certains groupes zarma, dès la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, en direction des riches terres du Dallol Bosso, puis le *Issa me*

#### **1.4-Le Issa me (région du fleuve).**

Le *Issa me* (*Issa* : fleuve ; *me* :proximité du fleuve) se situe de la limite du Fakara à proximité du fleuve Niger. C'est surtout le fleuve (*Issa*) qui représente l'élément dominant de sa topographie. La vallée de ce cours d'eau, comme celle du Dallol Bosso, exerce une forte attraction sur les populations. Plusieurs Etats (provinces) ont été fondés dans la vallée par les Zarma, notamment N'Dounga, Saga, Liboré, Kollo, Kirtachi etc. L'explorateur H. Barth, de passage dans la région rapporte les potentialités naturelles dont disposait ce fleuve au XIX<sup>ème</sup> siècle en ces termes :

*«Dans ce lit, coule ce mystérieux Niger, enserrant souvent de longues îles verdoyantes dont les parties les hautes, de niveau avec la rive à laquelle elles se reliaient autrefois, émergent seuls des flots. Lors des grandes crues, le fleuve remplit ce vaste lit tout entier et le dépasse même à certains endroits, où la rive offre un passage plus facile à ses eaux débordées. A cette époque, il n'en était pas ainsi, et une végétation magnifique couvrait complètement l'étroit canal laissé au fleuve »* (Barth, 1963: 172.).

Ce fleuve présente également de nombreuses îles boisées entourées d'eau de part et d'autre et difficilement accessibles. Au XIX<sup>ème</sup>, elles ont été des lieux défensifs, pour des populations en proie à des menaces extérieures.

#### **1.5- Les caractéristiques climatiques**

Le Zarmatarey est au cœur d'un climat sahélien. Les traditions zarma en distinguent quatre mini- saisons réparties comme suit:

-La saison sèche, ou (*Jaw*) en zarma ou *Daboundé* en peul, qui dure à peu près trois mois. Elle commence vers le début du mois de décembre pour se terminer à la fin du mois de février. Elle est caractérisée par des amplitudes thermiques assez faibles les nuits (10 à 15°) et moins chaudes la journée (25 à 30 °). C'est au cours de cette période que souffle l'harmattan (*Haw konna*) venant du Sahara. C'est un vent chaud et sec.

-La saison sèche et chaude ou *Hayni* en zarma commence généralement au mois de mars pour finir en juin. Le degré pluviométrique baisse très fortement et les dernières mares s'assèchent.

-La saison de pluies ou hivernage appelée *Kaydiya* par les Zarma ou *Doungou* par les Peul. Elle correspond à la période des pluies. Elle commence vers mi-juin et s'étend jusqu'en mi-septembre pour prendre fin en octobre. C'est la saison de travaux champêtres durant laquelle hommes, femmes, grands et petits sont préoccupés à longueur de journée, rompant ainsi avec l'inactivisme de la saison précédente. Pour les populations nomades, c'est la saison propice car, les pâturages sont en abondance et les mares bondées d'eau.

-La dernière saison, appelée *hemar* en zarma et *diambé* en peul, ne dure qu'environ un mois. Elle correspond à la période des récoltes et des réjouissances populaires (mariages, luttes, danses, battues). Cependant, cette période de l'année rime souvent avec des conflits meurtriers entre agriculteurs et éleveurs. Les premiers intolérants face aux dégâts champêtres occasionnés par les seconds, qui accusent à leur tour les premiers d'empiéter sur les aires de pâturages.

En observant les sols du Zarmatarey, force est de noter, qu'ils sont marqués par une certaine dichotomie au niveau de la nature des terrains. Les sols des vallées du Dallol, du fleuve et de ses affluents sont lourds et riches. On y cultive essentiellement du mil, du sorgho et du maïs. Par contre, dans le reste du Zarmatarey, les sols sont sablonneux (*balanga*) ou latéritiques (*gangani*) et peu favorables aux cultures.

La végétation est de type soudano-sahélien et se classe en trois grands types en fonction du relief. Elle diminue progressivement du Sud vers le Nord où, elle fait place à la steppe sahélienne. Sur les plateaux du *Zidji* et du *Fakara*, le couvert végétal est encore dominant, mais la savane, jadis, très boisée, est remplacée par une savane herbacée formant une brousse tigrée couvrant les plateaux cuirassés et ses abords. Dans les falaises, la végétation est de densité très variable. Par endroits, elle garde un aspect clairsemé, tandis que dans les bas fonds elle apparaît souvent impénétrable. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, ces falaises ont servi, au cours des rezzou et autres attaques, de lieux de refuge pour les populations. L'existence de cette forte densité végétative du XIX<sup>ème</sup> siècle ressort du constat de H. Barth qui constata à son arrivée à Tamkalla en 1854 que : « *pour y (Tamkalla) arriver il nous a fallu traverser une forêt épaisse [-] Tamkalla était situé au bord d'une vallée marécageuse, le Dallol Bosso aux palmiers doum d'Égypte nombreux est complètement inondé à cette époque* » (Barth, 1963 T4 : 191-192). Ces différents atouts naturels ont fait du Zarmatarey une région attractive pour des populations d'horizons divers. D'autres aspects du milieu physique du Zarmatarey apparaissent sous la plume du Capitaine Lenfant (1901: 181) qui évoque la présence « *d'un un climat où il fait bon vivre pour un Européen avec des nuits glaciales, des matinées fraîches et des soirées agréables* ». Cette présentation est relative, car elle dépend du moment de l'année. Elle donne par contre une idée de ce qu'a été le climat de la région au XIX<sup>ème</sup> siècle. Dans l'ensemble, la nature a légué aux populations du Zarmatarey, une végétation maigre et dispersée, des terres peu fertiles et un climat rude. Mais, le climat du Dallol diffère complètement des autres régions. C'est ce qui explique l'affluence des populations dès le XVI<sup>ème</sup> siècle vers le Dallol.

## II-Le peuplement ancien (XVIème –XVIIIème siècle).

A la veille du XIX<sup>ème</sup> siècle, le Zarmatarey regroupait des populations aux modes de vie différents. La région a constitué une sorte « *d'éden* » (sorte de paradis terrestre) et son peuplement est caractérisé par une grande diversité aussi bien dans sa composition que dans l'origine des populations. Au cours de l'histoire, ces populations venues d'horizons divers, riche chacune de sa propre expérience, se sont métissées pour donner naissance aux groupes sociaux actuels qui forment le peuplement du Zarmatarey (cf. cartes n°7 et 8, pp-86-87). Avant eux, des populations légendaires, connues sous le nom générique de *Don Borey* (les hommes d'avant), ont vécu au Zarmatarey. On les présente tantôt comme des hommes de petites tailles qu'on désigne sous le nom de *Si* ou *Ki* (Du Picq, 1931 : 518) tantôt comme des hommes géants et robustes, habitant dans des *tombo*<sup>18</sup> (Robin, 1947 : 60). A ces premières populations s'ajoutent les Zarma, les Goubé, les Maouri et les *Kourfayawa*. Reconstituer l'évolution historique de tous ces groupes relève d'une véritable gageure, c'est pourquoi, nous avons présenté succinctement le processus de migration et d'occupation de l'espace.

### 2.1. Les migrations zarma

C'est probablement vers la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle que, les Zarma sont arrivés dans les confins de l'Anzourou et du Zarmaganda. Plusieurs sous-groupes composent ce peuple zarma avec une même réalité culturelle, linguistique et territoriale. Les non locuteurs de la langue les désignent soit par *Zaberma*, *Zabarma*, *Djerma* ou *Dyerma*, mais eux-mêmes se nomment Zarma avec une culture fondée sur l'usage d'une langue commune « *ay ne ha* ». Cette langue agglutinante du groupe « *Sojey –zarma* » est classée dans la famille des langues nilo sahariennes et présente des affinités typologiques et des ressemblances avec les langues mandé. Selon B. Hama ( 1968 : 188) « *la langue zarma existait dans le Sahara depuis trois*

---

<sup>18</sup> Les Zarma utilisent le terme *Tombo* pour désigner des anciens sites d'occupation humaine.

siècles avant Jésus christ » ce qui confirme en partie les différentes conclusions de M. M. Raynatou (2003) qui soutient qu'il existe une forte identité linguistique entre le Sonje-zarma et l'égyptien ancien. Cependant, l'origine du peuple zarma a souvent été confondue avec celle de sa fraction hégémonique, c'est-à-dire son aristocratie. Généralement, ce sont les traditions de celle-ci qui sont mises au devant dans l'explication du processus migratoire alors qu'en réalité, cette classe ne constitue qu'une composante de ce peuple.

La question des origines constitue un des points les plus controversés de l'histoire des zarma<sup>19</sup>. Des contradictions apparaissent d'abord dans la localisation précise du point de départ du peuple zarma, ensuite dans la description de son itinéraire, dans la chronologie des différentes phases de son expansion (Agnès Diarra, 1971 : 28).

De façon générale, deux grandes tendances se dégagent pour situer l'origine probable des Zarma : Une origine sonje et une autre origine malinké (le pays malinké au Mali). Par rapport à la première hypothèse, la toute première mention relative au pays « Djerma ou des Djerma » apparaît dans le Tarikh El Fettach (p334) où « *ils constituent la fraction orientale des Songhaï et habitent à l'Est du Niger à hauteur de Tillabéry dans la région appelée Djerma-Ganda* ». B. Hama soutient que les Zarma sont des Sonje de la dynastie des Zaa. C'est à partir de *Zabirbenda* qu'ils se sont individualisés pour des raisons politico-religieuses :

*« c'est entre 1493 et 1528 (règne du grand Askia) que les Zarma vont, sous la protection de Sonrai(sic), faire leur mouvement historique du Macina à l'Ouest, au Zarmaganda à l'Est, aux confins d'un vaste Empire dont leur cousin Mohamed Askia venait tout juste de s'emparer du pouvoir, usurpé au fils de Chi Ali, Chi Bakary ou Chi Baro »* (Hama, 1967 : 105).

J. Rouch, fait un rapprochement entre Zarma et les *Gow* (chasseurs) des habitants de la Dirma (Rouch, 1953 : 207-208). Pour lui, il s'agit d'un peuple d'origine sonje issu de ce groupe de chasseurs qui accompagnaient les premiers *Sorko* (maîtres chasseurs) dans la

---

<sup>19</sup>Gageons que la thèse de Doctorat de Harouna Soumana qui est en cours de préparation, nous édifiera davantage sur cette question devenue énigmatique.

brousse. J. Rouch conclut que les Zarma ne sont autres que des Sonjei, ce qui contraire à l'affirmation de M. Delafosse qui pense que les Gow (chasseurs) ont émigré du Zarmaganda à la suite des difficultés avec les Lemta (Delafosse, 1912, 1, 242).

Pour B. Gado dont le travail représente la véritable de synthèse historique en la matière, les Zarma ne sont autres que des Sonjei occidentaux. Il conclut que :

*« Presque toutes les migrations zarma partent de la frange occidentale du monde songhai..... Les Zarma, c'est-à-dire la réalité ethnique, telle qu'elle se présente, furent les résultats des migrations songhai diverses qui s'étaient échelonnées du Xè au XVIè siècle. Les Zarma acquièrent le sobriquet zarma dans la région du Delta intérieur (grands lacs), sobriquet qui prouve en toute vraisemblance leur descendance des zaa( Sonjei (songhai) de la première dynastie » ( Gado, 1980 : 153-271).*

A l'opposé, une origine malienne est défendue par les auteurs. Beaucoup de traditions orales ont été recueillies dans ce sens. Cependant, elles sont restées jalonnées de nombreux épisodes mythiques où, la légende et la réalité s'entremêlent pour donner lieu à un véritable conte de fée. Ainsi, dans sa monographie en date de 1903 le Capitaine Salaman écrit : « vers 1600 des Sarakolés de Safani (à l'ouest du lac Débo) après une lutte contre les Peul durent s'en fuir ils passèrent par Bamba et Bourem conduits par Sambo Djerma et parvinrent à Anderboukane où mourut Adararassie Sambo. Djerma aurait été le Zamou de cette famille », M. Abadie (1927 : 111) semble cheminer dans la même logique et soutient que les Zarma sont des Sarakolé. Mais, l'auteur ne renseigne pas sur le nom de leur première résidence. Quatre ans plus tard, Ardant de Picq, nous apprend qu'ils sont des Malinké qui ont habité le Mali, plus précisément au Sud de Djenné, entre le Gurunsi et le Macina (De Picq, 1931 : 481). Y. Urvoy (1936 : 56) est catégorique, les Zarma sont originaires du Dirma, une ancienne province du Mali, située entre Tombouctou et Djenné près du Lac Débo. Ils étaient dirigés par un Dirmakoye (souverain de Dirma).

Les points de vue des historiens et chercheurs nigériens divergent alors sur la question et le mystère de l'origine des Zarma demeure entier. Une autre hypothèse, celle d'une origine orientale, qu'I. Zoumari (A.N.H., 2006) appelle « *la saga de l'origine orientale* » vient compliquer davantage la situation. Ces différentes contradictions, tant au niveau des traditions orales que les documents écrits, inspirent à la prudence. C'est pourquoi, nous nous sommes gardé de nous engager dans une polémique sur un thème aussi embrouillé que celui des origines. Mais, à la lumière des mythes, des légendes et des synthèses historiques on peut supposer que les Zarma et les Sonjei ont une même origine avant que le groupe zarma ne s'individualise.

Du fait de ces contradictions, la reconstitution des différents itinéraires suivis par les ancêtres des Zarma, est une tâche malaisée. En effet, il est difficile de localiser avec précision les points de halte, tant les diverses versions des traditions divergent sur la question sans toutefois être contradictoires dans le fond. Le souvenir le plus vivace des migrations reste celui de la dernière vague qui a eu lieu après l'avènement des *Askia* à la fin du XVème siècle. C'est à ce niveau que nous situons les migrations du groupe zarma de Mali Béro, qui descend de l'Azawak au Nord vers le Zarmaganda. Cette migration a eu plusieurs conducteurs, mais la tradition orale n'a retenu que les plus importants : Sambo l'initiateur et Mali Béro qui conduit les Zarma jusqu'au Zarmaganda<sup>20</sup>. Ce dernier est considéré comme l'ancêtre mythique des Zarma. Il réussit à s'imposer aux autres groupes (*Kallé, Golé, Wazi, Laffar, les Ki, les Gabda*) trouvés sur place en élargissant sa clientèle par des mariages et des alliances. Ces alliances créent l'esprit de solidarité entre les différentes communautés : le *gnakafossinatarey*. Mali Béro réussit à organiser la société à partir de ses propres relations en formant un « *hou* » (maison du patriarche) et à s'accaparer du titre de *Zarmakoye* (chef *politique*). Après sa mort à Sargane, les aléas climatiques du pays

---

<sup>20</sup> Djalba Badjo soutient que Sambo est le vrai nom de Mali Béro.



d'accueil, avec ses terres pauvres ne pouvant plus supporter les charges d'un peuple devenu de plus en plus nombreux, vont pousser certains Zarma<sup>21</sup> à quitter le Zarmaganda, pays rude et pauvre, en direction du Dallol Bosso. Les migrants ont été guidés selon B. Gado, par les escapades d'un bœuf, qui vient régulièrement passer la saison sèche dans la vallée herbeuse du Dallol pour ne retourner au Zarmaganda qu'à la saison pluvieuse (Gado, 1978 : 128).

C'est à partir de ce lieu qu'on assiste à une stabilisation des migrations à Kobi (dans le Tondikandjé) sous la direction de Tagour, un des fils de Mali béro. Il réussit à instituer un pouvoir plus ou moins centralisé en regroupant les Zarma sous une seule autorité. Il semble que son pouvoir ait attisé des rivalités et même des convoitises. Vers 1600, le *Zarmakoye* Tagour, fils de *Mali Béro*, l'ancêtre commun de la communauté zarma unifiée, meurt après un règne particulièrement long au goût de ses quatre fils qui prétendaient tous lui succéder : Sajam, Zama Segá, Boukar et Hali Koda. Par rapport à cette descendance de Tagour, les traditions recueillies par Urvoy se démarquent de la tendance générale : « *Tagourou eut quatre fils : l'aîné Aly à Dounga, Zamoussiga dans le Kiota, Sabiam dans le Fakara-Tobili (Dantchandou), Boukar, le dernier, resta près de son père à Koobi, dans le Tondigandia* » (Urvoy, 1936 : 63). Très malheureusement après sa mort, ces quatre enfants ne parviennent pas à s'entendre pour la gestion politique du pays. Les traditions orales à travers toutes ses versions attribuent la séparation des enfants de Tagour à des rivalités internes qui commencent à remettre en cause la fragile unité. Séparément, les différents groupes, constitués par les partisans de chacun des quatre frères, reprennent les migrations vers l'Est, le Sud et l'Ouest. Ces dissensions sont expliquées différemment par les sources. Les descendants de chaque groupe introduisent dans le récit des innovations qui traduisent leurs propres préoccupations. Ainsi, les traditions de la cour du *Zarmakoye* de Dosso, lignée directe de Boukar, présentent la situation en ces termes : De son vivant Tagour a désigné Boukar

---

<sup>21</sup> D'autres comme Moussa Daha, l'archer de Mali béro, Gundidi son frère et sa sœur s'y sont fixés définitivement. La migration n'a concerné que les éléments les plus jeunes des nouveaux venus.

pour lui succéder après sa mort. Ce choix mécontenta Sajam, l'ainé de la famille. Il fomenta un complot visant à assassiner son père et à s'accaparer du pouvoir. Il trouva alors des arguments pour convaincre ses frères. En effet, le Zarmakoye est très âgé et se promenait nu dans la cour, ce qui est un déshonneur pour la famille. Sajam l'ainé perçoit mal cette attitude, et informe ses frères de sa décision de tuer le patriarche. Mais, Boukar, le successeur potentiel, voit dans cette décision une menace réelle pour son accession au trône. Il désapprouve la décision de son frère et avise aussitôt son père du projet de parricide. Le père sidéré, prit alors des dispositions. Il place un mortier à l'emplacement habituel où il passe la nuit et le couvre de son drap. Tard dans la nuit, Sajam ordonne à Mossi, un de ses esclaves, de frapper à mort le vieux. Mais, quelle ne fut sa surprise de constater que c'était plutôt un mortier<sup>22</sup>. On voit dès lors que les intrigues de cour ont été monnaie courante dans presque toutes les sociétés précoloniales d'Afrique. Elles interviennent quand les bases de contrat social se trouvent transcendées, et il va de soi que les parties qui se voient lésées, s'agitent dans le but de sauvegarder, ce qui leur est de droit. En effet, logiquement c'est Sajam en tant qu'ainé qui doit succéder à son père. Mais, contre toute attente, c'est Boukar qui a été désigné pour occuper le trône après sa mort. Le complot de Sajam se justifie dans ce sens. Comme on peut le constater, cette version accorde tout naturellement une certaine légitimité au pouvoir de Boukar au détriment de celui de Sajam. Par contre, à en croire les traditions de Kouré, c'est plutôt Hali Koda qui dénonça le complot de Sajam et reçut à cet effet la bénédiction de son père.<sup>23</sup> Il fut désigné pour succéder à son père (Hama (1969: 64, Urvoy 1936 : 63). Selon B. Gado et les traditions dont il s'inspire, après cette tentative de parricide, Tagour prédit la perte du pouvoir pour la descendance de Sajam, la disparition totale de la descendance de Zama Segá, son deuxième fils, et la discorde parmi la nombreuse descendance de Hali Koda, son fils cadet : *Il dit à Sajam « j'ai vu ce que tu as voulu faire à*

---

<sup>22</sup> Sultan Maïdanda Seydou, Dosso, le 31-10-2010.

<sup>23</sup> Harouna Yayé Dioffo, Kouré, le 20-08-2011.

*cause de la chefferie. Tu ne seras jamais Zarmakoye, ni ta descendance. Tu ne commanderas jamais un Zarma* ». Il dit à Zama Segá « *tu ne seras pas Zarmakoye, et ta descendance est appelée à disparaître parmi les Zarma* ». A Boukar, il fit la prière suivante : « *que Dieu te bénisse, qu'il fasse que tu sois le « Kangourou », c'est-à-dire le « support », la racine des Zarma, leur appui et qu'aucun d'eux ne puisse te contredire, ni toi, ni les Zarmakoyes (sic) qui descendent (sic) de toi.* » Quant à Hali Koda, il lui dit : *que Dieu te donne une nombreuse progéniture, qu'il fasse que ta descendance soit nombreuse que celle de tous les Zarma. Je prie Dieu pour qu'il fasse sortir de ton sang des rois (sic) et des chefs aussi nombreux que les sauterelles* » (Gado, 1980 : 169).

Les traditions orales ont tendance à expliquer « *la futur division du Zarmatarey avec d'un côté les descendants de Hali Koda et de l'autre côté les Zarma de la région de Dosso descendants de Boukar* » (Gado, 1980 : 170). Les quatre fils de Tagour, se sont dispersés dans le Zarmatarey chacun avec ses partisans, à la recherche d'une clientèle en vue de la formation d'une « *hou* » autonome et revendiquer par la même occasion le titre de *Zarmakoye*. On assiste dès lors à une rupture de l'unité zarma, tant dans l'espace, que dans le commandement. Les historiens sont plus prolixes sur la question en termes d'émiettement ou de dislocation. Cette dispersion constitue l'ossature, qui a donné naissance aux communautés territoriales zarma. Mais, il est aujourd'hui difficile de saisir avec exactitude les processus, qui ont dans le temps et l'espace, contribué à la formation et à l'occupation des ces provinces après la mort de Tagour, tant les mouvements ont été lents, discrets et continus. Il faut avoir tout simplement à l'esprit les migrations secondaires du peuple zarma à partir du Dallol à la suite desquelles, le Zidji, puis l'Issa furent peuplés.

Dans ce processus, les descendants de Sajam ne parviennent pas fonder de provinces historiques importantes. Ils ont créé tout simplement quelques centres qui n'ont pas connu de grande prospérité et qui se sont limités au stade de village ou de hameau. On peut citer entre

autres : Sandidey, Gongay dans le Dallol Bosso, Diaboukiria dans le Issa me. Les traditions des Zarma lient cette situation aux vœux exprimés par Tagour au lendemain de la tentative de parricide de Sajam qui, rappelons-le, est maudit en ces termes « *j'ai vu ce que tu as voulu faire à cause de la chefferie. Tu ne seras jamais Zarmakoye, ni ta descendance. Tu ne commanderas jamais un Zarma* ».

Hali Koda, le cadet, eut deux enfants : Zam, ancêtre des Zarma de Kiota, et Yalssane (ou Alassane) ancêtre des Zarma namari et kogori. Alassane eut à son tour un fils, Maney. Du mariage de ce dernier avec Hawa dite Hawa Sourgou, sont issus trois garçons devenus célèbres : Gassiya Haweyize, Mali Haweyize et Farakoye Haweyize. Du XVII<sup>ème</sup> au XVIII<sup>ème</sup> siècle, leurs descendants se sont dispersés dans toute la région comprise entre le Zidji et le fleuve Niger, c'est-à-dire les zones du *Issa me* et du Fakara. Ils parviennent à fonder plusieurs villages regroupés en une dizaine d'Etats. Gassiya, l'aîné de la famille, s'installe à Namari, un village situé dans le Taghazart, à 13 kilomètres au Sud de Balleyara, où il est couronné *Zarmakoye*. Après sa mort ses enfants s'installent à Sébéri en aval de N'Dounga et à 30 kilomètres à l'Ouest de Kouré, d'où un d'entre eux, Kaada, creuse un puits à Kouré vers 1770, et fonde la chefferie des Zarma namari<sup>24</sup>. Ses autres frères, ancêtres des Zarma kogori s'éparpillent dans le Fakara et le Issa me. Ils s'installent respectivement à N'Dounga, Saga, Goudel et Gamkalle Sebanguey. Quant à la lignée de Mali Maney, elle s'élit domicile à Hamdallaye, Liboré, Baboussaye et Ballalsadjé et Fatakadje<sup>25</sup>.

Zam, s'installe Kiota Zimbi<sup>26</sup>. Il eut à son tour quatre enfants<sup>27</sup> issus de deux mères différentes : Toumane l'aîné et Issaka qui sont de la même mère tandis que Haddi et Mahar sont des frères utérins. Leur mère s'appelle Sana, une princesse de Saciey (dans le Sonje). Après la mort Zam, Toumane l'aîné de la famille, a été désigné, à l'unanimité des

---

<sup>24</sup> Sidikou Arouna Oumarou, Niamey, le 16-5-2011.

<sup>25</sup> Sidikou Arouna Oumarou, Niamey, le 16-5-2011.

<sup>26</sup> Nassirou Abdoulaye, Kiota Oumarou, le 28-04-2013.

<sup>27</sup> Les traditions orales de Zagoré parlent de six enfants.

membres de la famille, pour succéder à son père. Ses frères l'accompagnent chez le *Siciya koy* (souverain du Siciya). Il s'agit du Siciya du Sud avec pour capitale Siciey (Namaro) fondé par Binga Farma et dont l'influence s'étend jusqu'à Kiota (Djibo, 1985). Le Siciyakoy, intronisait à l'époque les Zarmakoye de Kiota. Mais, contre toute attente, c'est Maharsane (Mahar, le fils de Sana) qui bénéficie des faveurs de son oncle<sup>28</sup>, le *Siciya-koy*, car se dit-il « *Da kanbe gaba nisi i sa toussou boundou ga* », (« littéralement traduit « *si la main désire le morphe, on ne le met pas sur un bois* »). Après le choix de Maharsane qui à l'époque a entre 17 et 18 ans, Issaka, l'aîné de la famille, et Toumane<sup>29</sup> désapprouvent la décision et entrent en dissidence<sup>30</sup>. Pour punir les protestataires, le *Siciya-koy* ordonne à ses administrés de leur refuser toute assistance en pirogue pour traverser le fleuve. Ils ont été obligés de longer le fleuve jusqu'au Dendi d'où ils regagnent le Zidji. Dans leur aventure, Toumane et Issaka arrivent au village de Maidaké, où Issaka détrône le chef et s'empare du pouvoir. Il s'exclame « *i may da ké* » (qu'on me fait monter, autrement qu'on m'intronise) d'où le nom du village « *Maidaké*. » Toumane a foré un puits<sup>31</sup> et fonde un village qui prend le nom de Toumane dey (le puits de Toumane). Dougoundou, un des fils d'Issaka, devenu grand guerrier, revint dans le Kiota dans le but de reconquérir le pouvoir de son père.<sup>32</sup> Haddi conseille à son frère Maharsane, alors Zarmakoye à Kiota, d'accepter de partager les terres avec Dougoundou avec pour point frontière un *Zamturi-gna* (*prosopis africana*) qui se trouve entre les deux Kalla. La partie Nord revient à Dougoundou, avec Kalla comme centre politique et Maharsane règne sur la partie Sud allant de Kalla beri au fleuve avec Kiota comme résidence du *Zarmakoye*<sup>33</sup>. Aujourd'hui, les descendants de Issaka sont à Kalla Pathé, Darey, Gnoumey Kagourou, ceux de Toumane à Louloudjé, N'Gonga, les enfants de Haddi

<sup>28</sup> Les traditions de Kiota soutiennent que Maharsane est le neveu du Souverain du Sojey. Urvoy (1936) situe ces événements vers 1750.

<sup>29</sup> Les traditions de Zagoré et de Kalla Béri estiment que seul Toumane se révolta.

<sup>30</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le28-04-2013.

<sup>31</sup> Les traditions de Zagoré estiment qu'il arracha le puits aux populations.

<sup>32</sup> El hadji Harouna, Goumadey, le 27-04-2013.

<sup>33</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le28-04-2013.

occupent Goubézéno, Kiota et la descendance de Maharsane est à Harikanassou<sup>34</sup>. Aux alentours de 1640, la maison de Hali Koda semble être une des plus puissantes au Zarmatarey avec Hawaizé Mali, qui met en place un vaste Etat autour de N'Dounga et dont les limites s'étendaient jusqu'à Dosso, (Hama, 1969: 134).

Les descendants de Zam Segá, un des quatre fils de Tagour, fondent le *Tobilifou* (la maison des Tobili) dont les principaux centres politique sont Yéni, Kourfaré et Kara. Les traditions de Yéni<sup>35</sup> expliquent le processus de la migration de Zam Segá et la formation du *Tobilifou* (la maison de Tobili). En effet, Zama Segá a quitté la maison paternelle à Kobi, en compagnie de son frère cadet Hali Koda. Ils s'installent à Namari où Zam Séga eut un fils qui s'appelle Tobili. Ce dernier eut à son tour deux enfants : Kali Beri et Kali Kayna. A l'âge adulte, ils quittent Namari et se rendent à Fada Zeno (prés de Dosso) où ils trouvent les enfants de Boukar Tagour. Après quelques années de vie commune, un conflit éclate entre les deux groupes lors d'une battue (*Koli*) au village de Kountadey. Suite à ce malentendu, et dans un souci de préserver les liens de parenté, les descendants de Zam Segá décident de quitter le village et s'éparpillent par petits groupes dans plusieurs villages du Zarmatarey. C'est ainsi qu'un groupe organisé arrive à Yéni dans le Dallol. A partir de cette localité, certains membres de la communauté regagnent les plateaux du Zidji ou du Fakara pour fonder les villages. Ils se fixent à Yéni, à Karma, à Kabé à Attili Kwara, à Bani Kaane, à Bomberi, Garankadey. D'autres s'installent à Injidey Kwara, Kourfaré, à Darey, Deytagui, Gandaberi Kwara, Gouma, Darey Maliki, Fabidji, Doualaga, Korankassa, Sambera, Bonta Sidey, Kara.<sup>36</sup> On remarque que les Tobili ont fondé plusieurs villages à travers tout le Zarmatarey. Cependant, ils ne sont pas parvenus à bâtir un pouvoir digne du nom, excepté à

---

<sup>34</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le28-04-2013.

<sup>35</sup> Seydou Adamou, Gati Marou, Djibo Idé, le 22-08-2010 à Yéni.

<sup>36</sup> Gati Marou, Yéni, le 22-08-02010.

Yéni où un semblant de pouvoir voit le jour.<sup>37</sup> Ce constat nous amène à croire que le vœu exprimé par l'ancêtre Tagour avant sa mort fut exhaussé. En tout cas, le sort prévu par Tagour à Zam Segá répond étrangement à cette question. En effet le Zarmakoye s'est adressé à Zam Séga en ces termes : « *Tu ne seras pas Zarmakoye et ta descendance est appelée à disparaître parmi les Zarma* » (Gado, 1980 : 169). Zam Segá, n'a pas été effectivement *Zarmakoye* et sa descendance n'a pas eu un passé brillant. Du coup elle n'a pu former assez de *hou* (maisons de pouvoir) comparativement à la descendance de Boukar ou Hali Koda. Ce dernier est considéré comme l'ancêtre des Zarma du Zidji (autour de Dosso) et de Tondikandjé et Kirtachi. Après la tentative du parricide, Boukar est resté à Kobi où il a continué à diriger sur le trône de son père. Il ne parvient pas à développer une structure étatique digne de son nom. Seuls les villages de Damana, Kobi et Sakadamna ont pu se hisser au dessus des autres villages sans leur imposer une domination. Boukar eut deux enfants, Bouyaki et Basansouwa (Rothiot, 1984: 45). A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Dakou, arrière petit fils de Boukar, quitte Kobi et s'installe à Goudel<sup>38</sup>, un petit village situé dans une dépression du Zidji près de Sandidey<sup>39</sup>. Certains Zarma descendants de Boukar le rejoignent sur le nouveau site. Après la mort de Dakou, son fils Garanké s'installe à Dosso aux côtés des *Sabiri*.

Plusieurs versions<sup>40</sup> ont été données pour expliquer ce processus de l'installation du groupe zarma. Mais, voici comment les traditions de la cour du Zarmakoye de Dosso expliquent l'installation des Zarma:

*« Quand Garanké prit le pouvoir à Goudel, on l'informa de l'existence d'une région favorable à l'implantation d'un village. Il alla avec son marabout pour constater le fait. Celui-ci lui fit ses divinations et ordonna à Garanké d'allumer un feu de*

<sup>37</sup> Pour la formation et l'évolution de la maison de Tobilifou à Yéni, voir le mémoire de maîtrise de Harouna Soumana(1985).

<sup>38</sup> Goudel est situé sur le plateau du Zidji à ne pas confondre à Goudel situé sur le fleuve.

<sup>39</sup> Mallam Garba, Dosso, le 30-10-2010.

<sup>40</sup> Ces différentes versions ont été suffisamment rapportées et interprétées par J.P.Rothiot (1984) et K. Idrissa (1981)

*brousse. Curieusement, le feu n'attaqua pas les herbes mais uniquement un arbre, dossogna (neré). Le marabout demanda alors de fonder le village à l'emplacement de cet arbre. A l'époque, les Sabiri étaient déjà dans les environs. Les Zarma, en s'installant dans le nouveau site réussirent à se faire admettre par les Sabiri à travers un certain nombre de pactes et d'alliances matrimoniales. »<sup>41</sup>*

A partir de Dosso, d'autres descendants de Boukar continuent leur aventure pour fonder le village de Kirtachi. Les traditions de Kirtachi Zeno expliquent le processus des différentes migrations ayant abouti à la fondation du village en ces termes :

*« Les ancêtres de Kirtachi Seybou, appelé aussi Kirtachi Zeno, à leur tête, Sandi Sourgou, sont des princes originaires de Oudoukougou (un quartier de Dosso). Ils accédaient à la chefferie par rotation avec les gens de Dosso Beri. C'était à la suite d'un conflit entre princes de Dosso, qu'il refusa de se soumettre au Zarmakoye Abdou car, il estimait qu'il eut une violation de la règle de succession. Les filles de Dosso beri firent des remarques désobligeantes à l'endroit de ce dernier. Cela entraîna une sanglante bagarre qui fit de nombreuses victimes de part et d'autre. Afin d'éviter que, ce conflit ne dégénère en guerre fratricide, les gens de Oudoukougou décidèrent de quitter Dosso. Ils partirent mais, furent rattrapés par les gens de Dosso Beri à Kara. Le combat s'engagea à entre les deux groupes. Les fuyitifs massacrèrent un grand nombre de personnes qu'ils jetèrent dans une fosse commune. Poursuivant leur exil, ils arrivèrent à Ira, où ils creusèrent un puits. Au bout d'un moment, après avoir cultivé et récolté le mil, ils quittèrent alors Ira pour Tondifou. Ils y défrichèrent là aussi des terrains et s'installèrent. C'est là que Kallam, leur chef, alors, âgé de 50 ans, apprit à lire le coran, devint lettré musulman et décida d'effectuer le pèlerinage. En cours de route, alors qu'il priait, un fou le poignarda et il mourut à Bangnai Bangou où il fut enterré. Ses compagnons renoncèrent à leur tour au pèlerinage. C'était la période durant laquelle Ousmane Dan Fodio faisait ses tournées pour nommer des Amirou. N'approuvant pas le titre, ils décidèrent de revenir à Dosso car disaient ils: « nous préférons la tutelle de nos parents de Dosso à celle d'une tierce personne ». Ils revinrent ainsi, mais la vie fut plus facile au bord du fleuve qu'à Dosso à cause des famines qui ravageaient la région. Après concertation, ils revinrent sur leurs pas et arrivèrent à N'Dounga où une femme aurait vu la nudité d'un des étrangers et se mit à faire des commentaires désobligeants. Cette situation astreint le groupe à quitter. Conduits par leur chef, Zarmakoye*

---

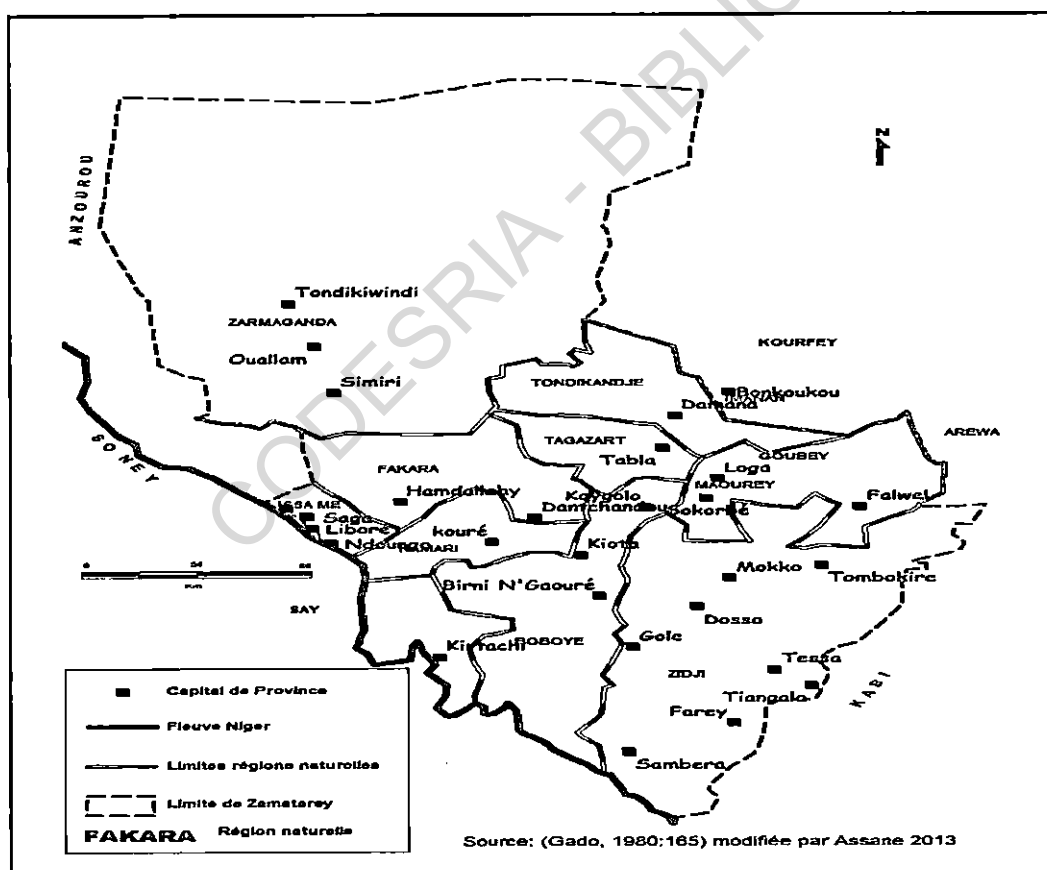
<sup>41</sup> Sultan Maïdanda Seydou, Dosso le 31-10-2010.



*Koungabani, ils décidèrent de poursuivre leur mouvement pour éviter des conflits avec les gens de N'Dounga. Ils campèrent alors sur Tchouro Tassi (le sable des oiseaux ou des pintades). Ils poursuivirent leur route jusqu'à Koyya d'où Afoda, le fils de Kallam vint défricher un terrain à l'emplacement actuel de Kirtachi qui devient par la suite le village de Kirtachi Seybou, le cheflieu de canton ».<sup>42</sup>*

Ainsi au XIX<sup>ème</sup> siècle, les Zarma ont constitué plusieurs Etats plus ou moins fixes et stables dans la région (cf. carte n° 6 ci-dessous). Les dissensions politiques et la pression de certains groupes surtout nomades dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle ont davantage accentué la mobilité des populations à la recherche de meilleures terres et de bons sites défensifs. C'est seulement au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, qu'il a eu une sorte de fixation pour la plupart des groupes

**Carte n° 6 : Régions naturelles et organisation politique de l'espace**



Source : B.Gado, 1980 : 165 modifiée par A. A.BOMBERI (2013).

<sup>42</sup> Boubacar Seyni, Kirtachi le 15-06-2011.

## 2.2 Les migrations maouri et goubawa

Au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle, des groupes de langues haoussa, les Arawa et les rejoignent les *Goubawa* anciennement installés dans le Zarmatarey. Ils ont vécu en parfaite harmonie avec les groupes trouvés sur place. L'aristocratie locale zarma voit en eux soit des alliés soit des clients. L'installation des *Goubawa* est fort ancienne dans le Dallol Bosso où ils entrent en contact avec des *Kallé* avec lesquels ils tissent des liens de mariage. Ces contacts se sont déroulés d'après B. Gado (1978: 165) bien avant l'arrivée des Zarma de Mali béro dans le Dallol Bosso. C'est seulement en 1800, qu'ils parviennent à former un Etat, le Goubey avec comme principaux centres Sargadji et Loga. Leur chef porte le titre de *Goubekoye* (chef politique des *Goubawa*) (Piault, 1970). Un certain Maman Ziri est à l'origine de ce groupe Goubé installé entre Loga et Damana. Ses descendants issus d'un mariage avec une femme Touareg ont été des guerriers redoutables et querelleurs portant les mêmes cicatrices faciales que le *Goubawa* du Dallol Maouri. Selon les traditions de Loga, le site sur lequel a été fondé le village a été découvert par Yountchi, un chasseur, originaire de Chatt (dans le Kourfey). Un jour, alors qu'il poursuit les traces de sang d'une biche fléchée, il découvre au fond d'un buisson un puits abandonné. Arrivé au village de Goubey, il informe Zibabéry, qui dirige la communauté à l'époque. Ce dernier mobilise ses administrés pour mettre en valeur le puits découvert. Une fois le puits aménagé, Zibabéry et les siens quittent le Goubey<sup>43</sup> et s'installent autour du puits où a été fondé le village de Loga.<sup>44</sup> D'un second mariage contracté entre Maman Ziri et une femme Kallé, descend un autre groupe de *Goubawa* qui porte eux de cicatrices *Karakara*. Les descendants de ce groupe contrairement au premier ont été des agriculteurs.

<sup>43</sup> Goubey est un village situé actuellement à 15 kilomètres de Loga mais qui relève de l'administration du canton de Sokorbé. Il serait créé vers 1694.

<sup>44</sup> Informations recueillies à la cour du *Goubekoye* de Loga. Ce nom « *Loga* » qu'on donna au nouveau site, dérive du nom Zarma « *logou* » qui signifie « lécher ». En effet, à l'époque au Nord-est du village, existait une grande vallée où les animaux descendaient brouter l'herbe et lécher le sel. Cette pratique s'appellerait « *logandi* ». C'est ainsi que de déformation en déformation, « *logou* » est devenu « *Loga* ».

Les Maouri sont d'après M. Piault (1970) à l'origine des Goubey qui se sont s'individualisés au XVI ème siècle. En effet, suite à l'expansion du pouvoir au Borno sous l'autorité d'Idrissa Alaoma (1580-1617) et de la prise de Kano vers 1670 par les guerriers Kwararafa (Piault, 1970 : 54), des princes dissidents installés dans l'Arewa, descendants d'un certain Kaman Kagara, connu sous le nom de Kabrin Kabra, quittent la région. Ils s'installent à Komdili et Sokorbé sous la conduite de Bawa au début du XVIII ème siècle. Très vite, ils s'intègrent à la communauté des Kallé trouvée sur place. Ils réussissent pacifiquement mais intelligemment à se faire accepter par les populations Kallé déjà présentes. En effet, Bawa, le guide des Maouri, possède une jument. Un jour, un jeune *kallé* tue l'animal de l'étranger. Pour éviter la colère de Bawa, le *Kallékoy* (chef des Kallé) propose une de ses filles en mariage à Bawa. Ce mariage renforça davantage les liens de solidarité entre les deux groupes. C'est désormais une alliance de sang qui unit Kallé et Maouri (Karimou, 1977).

C'est le moment de rappeler que durant la période précoloniale, et peut-être même de nos jours, que le mariage est un moyen qui crée des liens de solidarité et ou de dépendance, d'acquérir un prestige ou de confirmer une vassalité. Il impose une fidélité absolue à l'égard des différents groupes. C'est grâce au mariage que se développent aussi des pactes de paix de type permanent reliant les groupes et instituant entre eux des relations politiques durables. C'est par ce biais que Bawa devient la principale force militaire de toute la région et, principal défenseur des populations. En effet à la mort de *Kallekoy*, son beau père, il n'eut aucune difficulté à accéder au pouvoir. Toute la communauté (Maouri comme Kallé) lui fit confiance. Son autorité a été renforcée par la venue dans la vallée d'autres groupes de chasseurs et autres aventuriers formés en majorité de princes ayant rompu avec leur famille ou ayant été évincés du pouvoir. Ils se mettent au service de Bawa. Petit à petit, la famille fondatrice du village, celle du *Kallekoy*, perd à longue tous les pouvoirs politiques. En s'installant dans le Zidji, ces Maouri ont déjà la notion de pouvoir politique centralisé.

C'est ainsi qu'ils ont constitué autour de Sokorbé un noyau politique extrêmement dynamique à la tête duquel se trouve Bawa qui prend le titre de Maourikoye (le chef de Maouri). Tous les pouvoirs (politique, spirituel, judiciaire) sont concentrés dans ses mains. Les guerriers Maouri, forment dès lors une nouvelle couche sociale chargé d'assurer la sécurité des populations. Ils finissent par dominer les sept puits<sup>45</sup> mythiques : Komdili, Sokorbé, Darey, Sissan, Bamey, Madou et Moussa dey (Karimou, 1977 : 94).

A partir de Sokorbé, un certain *Tabisawi* (qui signifie mot à mot : la souffrance ne tue pas, autrement dit l'endurant) traverse le Fakara, puis Niamé (l'ancienne appellation de la ville de Niamey) et arrive à *Neni Goungou* (île de Neni). Il s'impose et devient le Maourikoye Neni (le chef des Maouri de Neni). *Tabisawi*, est un des fils de Tamo, le troisième Sarkin des Arawa. Des querelles de succession ont été à la base de son départ de Matankari, capitale de l'Arewa, pour Sokorbé. Son arrivée dans l'Issa *me* se situe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. A l'arrivée de *Tabisawi* dans l'île, il trouva Garba Soudjé, l'ancêtre des populations de Goudel. Ensemble ils s'entendent sur le mécanisme de gestion des terres<sup>46</sup>. Ils concluent un pacte de « non agression » et, pour consolider ce pacte, *Tabisawi* épouse une femme du village de Goudel. Pour bien asseoir son autorité, le *Maourikoye Neni* s'engage dans un vaste mouvement de conquête. Il met sur pied une armée formée exclusivement de chasseurs venus de l'Arewa grâce à laquelle il soumet les populations de 1815 à 1825. Les guerriers Maouri rançonnent sans retenue les Peul éleveurs de la rive Gourma. Le *Maourikoye* exige également des éleveurs le paiement d'une taxe (*jangal*) en nature (en moutons ou en bœufs selon le cas) sur tous les troupeaux d'animaux qui s'aventurent dans l'île. Ces taxes et impôts procurent au Maourikoye, les moyens nécessaires à l'achat de chevaux et d'armes pour ses guerriers (Karimou, 1976 : 177-178). Le *Maourikoye* utilisait les peaux des animaux, que ses guerriers abattaient, pour élever la palissade de sa cour. Cette attitude finit

---

<sup>45</sup> Le puits est ici le symbole du pouvoir.

<sup>46</sup> Saley Kimba Baba, Goudel le 12/03/2012.

par exaspérer les Peul et en 1825, certains de ces guerriers se révoltèrent contre son autorité. Il était tué par Sandari, un peul du Gourma qui jura de l'assassiner, si jamais il osa s'attaquer à sa vache favorite.<sup>47</sup> Ali Soumana, un autre informateur de Goudel, soutient que Sandari a massacré toute la famille de Maourikoye, exception faite de deux enfants qui ont été miraculeusement épargnés. Ils ont été repérés sur le fleuve par un pêcheur de Saga. De dernier, de peur d'être tué à son tour par Sandari, les confie à Yedji Kouri, le chef Kallé de Niamey<sup>48</sup>. Cette version explique en partie les relations qui existent entre les *Kallé* et les *Maouri* de Niamey, et justifie l'antériorité des populations Kallé par rapport aux Maouri sur le site de Niamey.

### 2.3 : L'arrivée des Kourfayawa

Les *Kourfayawa* (*habitants* du Kourfey) sont originaires du *Kasar haoussa*. Ils se nomment eux-mêmes *Kourfayawa* tandis que les zarma les appellent *Soudjé*. Les avis divergent sur leur origine exacte<sup>49</sup>. Selon M. Salifou (1986 : 21), ils ont émigré du Gobir jusqu'à l'Adar. C'est à partir de cette région où ils seraient arrivés au XVIème siècle, qu'ils atteignirent leur habitat actuel dans le Kourfey au XVIIIème siècle. Ils passèrent par l'Arewa d'où ils seraient partis à causes des dissensions familiales. Les étapes de leur migration peuvent être résumées comme suit : Daoura, Arewa- Loga-Tondikandjé- Kourfey. Ils s'installèrent à Chatt où ils se métissèrent avec les populations trouvées sur place en particulier les Goubey. Ce métissage est si fort qu'aujourd'hui « *tous les peuples que les Kurhwayawa ont trouvé sur place (les Goubawa, les Zarma etc..) ont adopté les mêmes scarifications faciales que les Kurhwayawa* ». Du reste, ces scarifications (6 de chaque côté) auraient été initiées par les Goubawa qui les auraient ajoutées à leurs cicatrices d'origine avant d'abandonner ces dernières (Mahamane, in A.H.N, 2006 : 54) A partir de Chatt, ces

<sup>47</sup> Saley Kimba Baba, Goudel le 12/03/2012.

<sup>48</sup> Ali Soumana, Goudel le 12-03-2013.

<sup>49</sup> Voir les différentes versions et hypothèses citées par A. Salifou (1986 : 21-30)

Kourfayawa poursuivent leur expansion territoriale et finissent par occuper toute la zone comprise entre l'Adar et sojey. Par la dynamique de langues, une partie importante de ces Kourfayawa *haousaphone*, perd la langue d'origine au profit de celle de leur voisins Zarma. Ils sont désignés sous le nom générique de *Soudjé*. Ils ne parviennent pas à constituer un Etat structuré mais, réussissent à fonder douze villages dirigés par des *Mayyaki*. : Chatt ; -Toudou-Kannya, -Louma-, Makani-, Tounfalès, Fillingué-Iccigoun Dirga (ou Gardi)-Chikal (Gado, 1978 :167).

Ces premiers groupes de populations (Zarma, Kourfayawa, Goubawa, Maouri) se sont interpénétrés et vivaient plus ou moins pacifiquement. Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, les migrations ont continué dans cet espace. Au cours de cette période, les flux des déplacements ont atteint à certains endroits (surtout dans les *dallol*) des fortes proportions au point d'aboutir à une saturation démographique et foncière d'où les multiples problèmes d'occupation et de gestion de l'espace, engendrant des conflits meurtriers. Et cet équilibre va être rompu dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle avec l'arrivée en masse des populations nomades, Peul et Touareg. La cohabitation pacifique qui a prévalu jusque là entre les différentes communautés est mise à rudes épreuves.

### **III-Les migrations peul et Touareg au XIX<sup>ème</sup> siècle.**

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, les principales communautés, qui composent la population du Zarmatarey se sont établies dans les différents territoires dont ils revendiquent la légitimité territoriale. Cependant, dans le Dallol, les migrations se sont poursuivies jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. A côté des populations anciennement installées, viennent s'installer des nouveaux migrants comme les Peul dans le Dallol Boboye.

### 3.1- Les Peul du Dallol Boboye

Le Dallol Bosso, en raison de l'abondance de l'eau exerce un fort pouvoir d'attraction sur les populations sédentaires et nomades. La recherche de pâturages et de points d'eau a conduit une grande partie des Peul à immigrer dans cette région. Ces mouvements, qui ont revêtu à leur début un caractère pacifique, deviennent par la suite conflictuels avec l'arrivée en masse d'autres groupes. Ces Peul s'établissent par infiltrations insidieuses. De manière générale, la pénétration des Peul dans l'espace nigérien peut se résumer selon Dupire (1962: 20) en trois grandes phases:

- Une phase d'infiltration pacifique;
- Une phase de fixation très ancienne dans la région de Say;
- Et une phase de mouvement incontrôlé, avec des motivations politiques et de conquêtes guerrières à la faveur de la création de l'Empire de Sokoto.

C'est dans ce processus général des migrations peul, qu'il faut situer l'arrivée des Peul dans le Zarmatarey. Leur arrivée est la résultante d'une longue migration entamée depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle période au cours de laquelle des Peul *Torobé* et *Bittinkobe* venus du Gourma s'installent à Bitinkodji. Ils sont par la suite rejoints par d'autres groupes Peul Fetobe venus du Macina dans la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle (Baka, 1992 : 31). Ils nomadisent entre la vallée du fleuve et les Etats haoussa. Exceptées quelques querelles liées à l'utilisation des points d'eau, ces Peul vivaient en parfaite harmonie avec les populations sédentaires.

Après cette phase d'infiltration pacifique, les Peul vont progressivement descendre vers le Sud. Ils atteignent la région de Say d'où quelques éléments pénètrent dans le Dallol Bosso, sans doute, attirés par les riches pâturages et les mares permanentes. Ces premiers éléments remontent pacifiquement la vallée et s'y installent pacifiquement à côté des Goubey, les Maouri, les Zarma et les *Kourfayawa*. Devenus nombreux, ces Peul essayent à la faveur du déclenchement du *jihad* d'Ousmane Dan Fodio dans le *Kasar haoussa* en 1804, de se défaire

de la tutelle de leurs hôtes zarma et tenter d'imposer leur hégémonie politique et économique dans la région. Dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, cette situation provoque des troubles qui ne prennent fin qu'avec l'installation des premiers colonisateurs français.

Aujourd'hui, ces Peul du Dallol Bosso font une reconstruction de leur histoire à partir de leur ancêtre Ali Anna venu du Macina à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle<sup>50</sup>. Il était de passage pour la Mecque en vue d'effectuer un pèlerinage. A son arrivée, il a trouvé dans la vallée des Peul qu'on appelle des *Boussan Kobe* et des *Jaw'bé*. Il a séjourné neuf mois<sup>51</sup> à Kara, village situé à cinq kilomètres de l'actuelle ville de Birni Gaouré, avant de poursuivre son chemin. Attiré par le milieu, il revient dans le Dallol après avoir accompli son obligation religieuse où il retrouve que les Peul qu'il a laissés (*Boussan Kobe* et des *Jaw'bé*) ont déserté la zone du fait de la menace des Touareg d'Alissan, chef du Taghazart. Il entame une large consultation avec ces Touareg, qui finissent par lui céder le contrôle de la zone. Les traditions de Tabla, capitale du Taghazart, précisent qu'Ali'san Tabla a confié le contrôle du pays au lettré musulman peul moyennant un tribut annuel de trois bœufs<sup>52</sup>. Le guide religieux peul s'installe dans le pays, fonde le village de Gaouré et tente de regrouper tous les Peul dispersés dans la vallée. Il crée un centre d'enseignement islamique et demeure pendant plus de 33 ans comme le chef religieux de la région. Après ces années de bons et loyaux services et devenu très âgé, il décide de retourner au Macina, sa région natale en compagnie de ses enfants, Sambo et Harouna. Il confie la supervision du pays à son gendre Hama<sup>53</sup>. Ali Anna est resté au Macina pendant quatorze ans. Il trouva la mort vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à l'âge de 82 ans<sup>54</sup>. Les Touareg *Kel Gress* de l'Adar profitent de son absence pour attaquer

---

<sup>50</sup> Dans une monographie anonyme, A.N.N, 15.1.1, Ali Anna est présenté comme le troisième guide du groupe peul installé dans le Dallol Bosso sans que l'auteur ne cite les noms de ses prédécesseurs.

<sup>51</sup> Plutôt neuf ans selon Zakari Yaou Mounkaila chef de village de Kara 15-04-2013.

<sup>52</sup> Mouhamadou Bachir Abdoulaye, à Balleyara, le 23/05/2011.

<sup>53</sup> Les traditions de Kara parlent plutôt d'un de ses amis peul.

<sup>54</sup> Abdou Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.



le village de Garouré. Ils s'emparent de bétail important et les Peul démunis s'éparpillent dans tout le Boboye (Harouna, 1985 : 56).

Après la mort d'Ali Anna au Macina, Sambo, un de ses fils, décide de revenir dans le Dallol pour continuer l'œuvre de son père. Arrivé dans la vallée du Boboye, il trouve une population peul au désarroi à cause des attaques Touareg. Sambo s'installe d'abord à Darey où les Peul comme les Zarma lui réservent un accueil digne de son nom. Ils accourent de partout et lui construisent une grande case. Très touché par cette marque de sympathie, Sambo crée à son tour une grande école où les enfants peul et zarma sont initiés à la lecture du coran. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les Peul de Gaouré étaient regroupés sous une autorité supérieure à celle du village, *Imamat*<sup>55</sup> avec Boubacar Louloudjé comme premier *Imam* (guide religieux). Ce dernier était à la fois le chef spirituel et temporel.

Dans cette zone des Dallol, les migrations ont continué jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle. Les bons pâturages du Dallol attirent d'autres groupes Peul dans la région. Vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, leur nombre oscille entre 5000 et 6000 âmes (Beauvilain (1977 : 54). Toutefois, nous nous interrogeons sur la fiabilité de ces données pour lesquelles l'auteur ne cite aucune source d'information. Elles peuvent être le résultat d'une extrapolation fondée sur les maigres données démographiques disponibles au début du XX<sup>ème</sup> siècle et qui ne traduisent pas la réalité du moment. Mais, si nous avons tenu à fournir ces données c'est parce que du point de vue historique, les questions essentielles portent moins sur les chiffres absolus de la population, que sur les tendances démographiques et leurs relations avec les systèmes économiques, l'activité agricole, et la répartition géographique de la population par rapport aux ressources.

---

<sup>55</sup> Pour les détails voir e travail de Boubacar Hama Beidi (1996).

Le Dallol Bosso occupe une place de choix dans la vie des éleveurs. Leur attachement au Dallol est exprimé à travers les traditions d'un groupe peul *Woobbabe* que rapporte B. Maliki :

*« Nous sommes arrivés dans le Dallol Bosso et le Dallol a commencé à devenir notre route. Le Dallol a commencé à être pour nous une sorte de tradition. Depuis ce temps là, c'est au Dallol que nous revenons toujours : il est devenu notre destinée, dans le bien comme dans le mal. Et, nous avons été fidèles au Dallol. Si tu passes la saison sèche ailleurs, c'est dans le Dallol que tu dois finir par revenir; si tu passes la saison des pluies sur les plateaux à la fin tu reviens dans le Dallol »* (Maliki, 1988 : 205-206).

Au début de l'installation des Peul dans le Boboye, aucune source de tradition orale, ni en milieu peul, ni en milieu zarma, ne fait cas de conflits ayant opposé les deux communautés. Le nombre restreint d'éleveurs peul et la disponibilité des terres cultivables permettent aux deux groupes de populations d'exploiter sans heurts les terres. Mais, à partir du XIX<sup>ème</sup> cette symbiose, est mise à rudes épreuves et des divergences apparaissent dans le cadre l'occupation et de la gestion de l'espace. Les deux communautés se disputent continuellement le contrôle et l'appropriation des terres durant plus de trois quarts de siècle. C'est ce qui fait dire à D. Hamani :

*« Qu'il convient de ne pas se méprendre sur le sens des guerres qui ensanglantèrent cette région [Boboye] dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elles furent surtout des événements politiques nés de la volonté des groupes récemment immigrés comme les peul ou les Touareg ou en expansion comme les Zarma, de se tailler de nouveaux territoires »* (Hamani, 2007 : 269).

Dans le *Issa me*, l'installation des Peul s'est faite également par infiltration pacifique. Les pasteurs nomades qui se déplacent d'un point à un autre avec leur troupeau. Mais, lorsque leur nombre accrut, ils s'imposent aux Gulmanceba de la région mais aussi aux Maouri de l'île de Neni qu'ils chassèrent vers la rive gauche du fleuve (*haoussa-tché*). Au même moment les Touareg tentent de s'imposer dans la partie septentrionale du Zarmatarey.

## 3.2 Les Touareg de l'Ouest nigérien.

« *Les Touareg appartiennent à la grande famille linguistique berbère qui avant l'arrivée des Arabes couvrait le Nord de l'Afrique depuis les îles Canaris jusqu'à l'oasis égyptienne de Siwa, près de la frontière libyenne* » (Hamani, 2006 : 98). Le nom Touareg vient de *Tawiriq*, terme utilisé par les Arabes pour désigner certains groupes porteurs de voile du Sahara Occidental (Hamani, 2006 : 98). D'après la même source, c'est ce terme de *Tawiriq* que, la littérature occidentale, a déformé en Touareg et qu'elle applique à tous les groupes berbères voilés, du Sahara et des zones voisines.

Le peuplement Touareg de l'Ouest nigérien est l'aboutissement de deux courants migratoires : un courant Ouest-Est avec les Willimenden *Attaram* et un courant Est-ouest animé par les Touareg Willimenden *Kel Denng* en provenance de l'Adar. Ces Willimenden sont originaires de l'Azawak plus précisément de la région de Ménaka où autrefois ils formaient un groupe uni avec les Willimenden *Kel Attaram* du Mali (Hamani, 1975: 128). Ils descendent progressivement dans les vallées du fleuve Niger et des Dallol où, ils trouvent des populations sédentaires, sans aucune expérience guerrière. C'est d'abord dans l'Imanan qu'ils installent par la force du sabre.

### 3.2.1. L'installation des Touareg dans l'Imanan et le Tondikandjé

Le peuplement Touareg de ces deux régions est l'aboutissement d'un certain nombre de migrations Touareg échelonnées dans l'espace et dans le temps. Elles ont concerné plusieurs tribus. Les premières vagues de migration, remontent à l'arrivée successive, à partir de 1810, des groupes Touareg portant les noms des tribus *Kel-Nan*, *Kel Tobonnat*, *Lisawan*, *Kel es souk*. Ils ont quitté l'Adar pour des raisons peu précises, que D. Hamani lie à l'avènement de Jelani en Adar et aux dissensions internes:

« *Vers 1809 et 1814, un fanatique Jelani souleva les tribus Imrad des ouillimenden de l'Est et se jeta sur les populations haoussa de la région de Ta houa. Celles-ci avaient depuis deux*

*siècles pour suzerain et protecteur une tribu des Touareg venus de l'Air, les Lissawans. Dans les troubles qui suivirent la victoire de Jelani une fraction de cette tribu émigra vers le sud ouest. Mohamed Al Jilani ou Jelani était un musulman engagé qui s'était donné comme rôle, dans la mouvance d'Ousmane Dan Fodio, d'épurer l'Islam des pratiques animistes (sic). Lorsqu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, il entreprit de transformer l'Azawak puis l'Adar en un Etat musulman, c'est à Muhamed Bello, sultan de Sokoto, qu'il s'adressa, pour réclamer conseils ».*<sup>56</sup>

Mohamed Jelani appartient à la tribu aristocratique des *Attawari*, un groupe Touareg originaire de l'Ayar. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec le succès du  *Jihad*  d'Ousmane Dan Fodio, il décide de mener un mouvement similaire en 1809. Il persécute, à cette occasion et sans retenue, les nobles Touareg afin, de leur imposer une observance stricte des préceptes de l'islam. Cette situation pousse plusieurs groupes Touareg à quitter la région. Quelques uns d'entre eux, accompagnés de leurs serviteurs, *Bella*, arrivent dans le Dallol Bosso. A leur arrivée, la région est habitée par des Kourfayawa, des Goubey, des Kallé et des Zarma. Les premières Touareg, de la de la tribu des *Igaweleness* (Gawaleye en Haoussa) sont dirigées par un nommé Akli, qui devient leur premier *Amanokal* (souverain Touareg) (Bernus, 1981: 61). A son arrivée, il s'installe auprès d'un grand baobab appelé « *Dacfao* » où il est repéré par un chasseur originaire de Chatt, un village habité par des Zarma. Celui-ci avise les habitants de son village qui viennent trouver Akli à la même place et dans la même position. Le terme « *Imanan fut prononcé par un sage du village de Chatt pour demander de laisser Akli en vie au moment où certains voulaient qu'il soit mis à mort. Son territoire prit le nom de Imanan* »<sup>57</sup>.

Une autre version de cette même tradition est rapportée par B. Gado, selon laquelle à l'arrivée de Touareg dans la région, les populations trouvées sur place par les Touareg tentent de s'opposer à leur installation. Des petits foyers de résistance se sont développés mais, très vite surmontés par des Touareg aguerris dans le combat. C'est devant moult échecs que les

<sup>56</sup> Djibo Hamani, in *Info spécial SNECS* p.42.

<sup>57</sup> Maazou Amaguerguis, Bonkoukou, le 18-05-2013.

Zarma laissent, malgré eux, les Touareg s'installer. Ils trouvent plus sage de dire: « *I manan* » qui veut dire « laissons » en langue zarma (Gado, 1980 : 194). C'est cette expression de résignation qui donna à la région son nom de « Imanan ». <sup>58</sup> Par contre, la version rapportée par H. Guillaume diffère peu des deux premières. Pour lui « *le nom que le Djerma( sic) a dit est Imanan. Ce nom est devenu Imanan. Lorsqu'ils sont revenus (sic) (les zarma) après avoir achevé un guerrier, un vieux a dit : « qu'est ce que je vous ai dit ? Vous avez dit Imanan », (laissons) renchérit un autre zarma* » (Guillaume, 1974 : 39).

Partant de ces différentes versions, on peut supposer que l'origine de l'Imanan est en relation avec à la rencontre conflictuelle entre les Touareg et les Zarma trouvés sur place. L'installation de ces Touareg s'est faite de manière violente, du fait des circonstances de leur départ de l'Adar (les dissensions politiques). Ces Touareg s'adaptent vite au milieu et se sédentarisant en élargissant leur domaine par des relations matrimoniales. Selon toujours H. Guillaume, Akli prend en mariage Hawa, une des filles de leurs hôtes. Une alliance est alors scellée entre les deux groupes. Les Goubey construisent des cases aux nouveaux venus d'où le nom de *Kel Windi* attribué à ces derniers (Guillaume, 1974 : 20).

Ces Touareg sont rejoints par la suite par quelques familles Lissawan et plus tard par les Kel Tebonnant. Ces Lissawan sont des pasteurs très riches qui impressionnent par le nombre de leurs troupeaux et par leurs captifs. Leur arrivée se situe vers 1865 au cours du règne de Boudal, le « pouilleux » :

*« Jusqu'en 1860, les Ouillimenden vécurent tranquilles. Mais, un nouvel aventurier semblable à Gélani et Ibrah, vint par cupidité déclencher la guerre vers 1860. Boudal Inchilkim (Boudal le pouilleux) imposa à partir de 1864 sa domination aux Kel gress, exigeant de tous les Kel gress à titre de tribut trois chameaux et un bella par noble. Il réclame (sic) la redevance aux Ouillimenden qui se rebiffèrent d'où ruptures et combats. Les rezzous (sic) ne cessèrent guère ». (Hamani, 1989).*

---

<sup>58</sup> Information donnée par Elhadji Maiguizo à Kobi le 28-05-2011.

C'est dans ces conditions que les *Lissawan* quittèrent la région. Quant au groupe de *Kel Tebonnant*, ils constituent une fraction dissidente des *Willimenden* de l'Ouest. Aux premiers groupes *Imarayan* de l'Imanan s'ajoutent au début du XIX ème siècle, quelques tribus *Imajaran Kel Nan*.

La cohabitation jusque là pacifique avec les Touareg est perturbée du fait de l'arrivée en masse de *Lissawan* et de *Kel Tebonnant*. Cet accroissement démographique, les amène à mettre fin à leur nomadisme. Ils tentent alors de se sédentariser pour exploiter les riches terres et pâturages du Dallol. Une des toutes premières conséquences politiques de cette sédentarisation, est la mise en place d'une formation politique. Cependant, ce nouveau mode de vie ne modifie en rien leurs réalités sociologiques basées sur le travail des *Bella* et la pratique de la razzia. Ils mettent à profit leurs traditions de mobilité pour rançonner les populations sédentaires par un processus d'infiltration et de domination.

Pour les Touareg, toute prise opérée en dehors de la tente est un acte licite, qui élève le prestige et le pouvoir d'achat du noble. C'est pourquoi, dès le bas âge, les petits enfants Touareg, des milieux guerriers, sont éduqués à la maîtrise des armes blanches comme l'épée, la lance et le poignard de bras. Cette formation est destinée à développer non seulement l'habileté manuelle, l'endurance, mais aussi le sens moral et l'éthique propre aux valeurs de l'honneur. C'est pourquoi, les Touareg ont une culture militaire, qui se caractérise par leur familiarité avec le chameau, un allié indispensable pour la razzia. Cette activité guerrière exige impérativement une rapidité, qui ne peut exister qu'avec un moyen de déplacement capable de l'assurer. Ici c'est le chameau pour les Touareg. Cet animal, qui a accompagné les Touareg tout le long des migrations leur permet d'échapper en cas de poursuite. La préoccupation des Touareg, est de s'éloigner le plus loin possible en emportant leur butin. Le courage et la dextérité sont exigés tout le long des opérations. Ils interviennent le plus souvent en brousse où ils surprennent les agriculteurs occupés à labourer leurs

champs. Ils s'attaquent aussi aux villages à des moments où les hommes capables de donner la riposte sont absents. Cette façon d'opérer a valu aux Touareg le sobriquet de « *voleurs d'hommes* ».

La période de paix s'achève et la région renoue avec des activités guerrières d'une ampleur sans précédente. Les Touareg finissent par exercer une forte pression et à imposer leur mode de vie. Une sorte de guérilla s'instaure car aux pillages de mil des *Imajeran*, les populations autochtones répondent par un rapide vol de bétail<sup>59</sup>. Les Touareg profitent de la moindre faille pour se livrer à des pillages intensifs. Quand les bras valides quittent le village pour la guerre, l'occasion leur est donnée d'emporter des biens et des personnes faibles. Ils font aussi irruption aux champs et attaquent les cultivateurs. Ils vident par ailleurs, les greniers et s'emparent du bétail égaré<sup>60</sup>.

Le Tondikandjé, de par sa position frontalière avec l'Azawak, a constitué la porte principale d'infiltration mais aussi un intérêt stratégique indéniable pour les premières tribus Touareg nomades réputées dans le pillage. Ses habitants (Zarma, Kallé et Goubé), encadrés alors par deux groupes de Touareg, ceux de l'Imanan installés à Bonkougou à l'Est et à l'Ouest par les Touareg du Taghazart, subissent très tôt cette pression.

### 3.2.2 Les Touareg du Taghazart

C'est au cours du XVIII<sup>ème</sup> siècle que des tribus maraboutiques Touareg, Kel Es souk se fixent dans le *Taghazart* (qui dérive du mot *Tamasheq Ighazer* qui signifie petite mare) venant de l'Adar. Cependant, selon I. Zodi c'est à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, apparemment à la même époque que les Zarma, que les premiers groupes Touareg font leur apparition dans le Taghazart (Zodi, 2001 : 16). Ce qui est historiquement anachronique. L'auteur a soit confondu les données des traditions zarma relatives l'arrivée de ce groupe à celles des

---

<sup>59</sup> Soumana Boubou, Sansani le 30-04-2013.

<sup>60</sup> Hamani Sinka, Kobé-béri, le 11-08-2009.

Touareg, soit cette version est donnée à des fins politiques pour montrer l'antériorité des Touareg par rapport aux Zarma dans la région.

Le Taghazart est située en aval de la confluence du Dallol Bosso. Après l'hivernage un chapelet de mares plus ou moins étendues et permanentes se forment tout le long du Dallol. Les premiers Touareg arrivés dans la région sont des *Kel Essouk Ischerifien*, *Kel Tobonant Kel Dinnik*, Lissawan. Ils formèrent ensemble une communauté placée sous l'autorité d'un *Kel Nan*, Khamed Elhadj dit Alis'san Tabla qui arriva dans la région au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Il est considéré comme un saint, un prosélyte, un missionnaire (Gagara, 2003 : 31). Leur départ serait lié aux remous provoqués par l'installation en 1720 de Mohamed Agabba et des fractions Touareg, qui l'accompagnaient.

Ces Touareg migrants se sont par la suite sédentarisés et prennent le nom de *Kel windi*<sup>61</sup>, c'est-à-dire « ceux des concessions. » Ils sont rejoints par d'autres groupes notamment les *Illisawan* venus de l'Adar.

Ces Touareg restèrent plus ou moins pacifiques tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Devenus nombreux, ils décident de s'organiser en confédération avec des motivations à la fois politique et surtout économique en repoussant les Zarma de la région de Sandiré (Gado, 1978: 170). Cette confédération a eu comme chef *Alis'san Tabla* (l'homme de Tabla). Mais, Ce n'était pas une formation politique centralisée comme dans l'Imanan « *les Touareg de l'Imanan ont une organisation politique fortement hiérarchisée alors que ceux du Taghazart n'ont pas de commandement unique* » (Idrissa, 1981 : 57). Elle se compose de quelques nobles et d'un grand nombre de serviteurs Bella qui se regroupent qu'en cas de guerre: « *le Taghazart n'ayant pas de commandement unique, lorsqu'il était besoin d'une décision générale, les Touareg se réunissaient en assemblée présidée par un membre de la famille de Ali'san Tabla* » (Edmond, 1965 : 243). Les villages de M'bama et de Winditen ont

---

<sup>61</sup> L'expression de *Kel windi* est un mélange de Tamasheq et de Zarma : *Kel* signifie en tamasheq : ceux et *Windi* signifie en zarma : concession.



été les premières localités où s'est installée l'aristocratie avant Tabla<sup>62</sup>. Le Taghazart a constitué un point d'ancrage pour les Touareg contrairement au Zarmaganda où ils ont procédé à des raids sporadiques.

### 3.2.3-Le passage des Touareg dans le Zarmaganda

Le courant Ouest -Est de l'immigration des Touareg dans l'Ouest nigérien a surtout concerné le Zarmaganda, l'Anzourou et certaines régions du fleuve. C'est vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle que les Touareg *Rhattafane*, venus de la région septentrionale de Tombouctou, envahissent l'Anzourou et exercent une certaine emprise sur la portion de la rive droite jusqu'à Karma (Idrissa (1981 : 56). Très minoritaires au début de leur installation, ils deviennent par la suite de plus en plus nombreux et entreprenants. Ils se repartissent en trois groupes selon A. Sidikou (1974) :

-Les *Tahabanaten* : Ils constituent la tribu noble venue de Tombouctou. ils occupent l'espace compris entre Ayorou et Famalé.

-Le deuxième groupe était les *Rhattafan* venus de Gao. Ils longèrent le fleuve à une période où, les Sonjey subissaient sans retenue les exactions des *Kourté*. Ces Touareg spécialisés dans les combats sont sollicités par les Sonjey contre les ennemis.

-Le troisième et dernier groupe est formé par les *Hellegatten* qui s'allient aux *Rhattafane* et deviennent des hôtes encombrants aux yeux des Sonjey.

Mais, ces trois groupes ont un fond commun d'organisation sociale.

### 3.2.4 Organisation sociale des Touareg.

La société Touareg est à l'origine une société très hiérarchisée au sein de laquelle chacun groupe reconnaît sa place et respecte les règles qui régissent les relations entre les classes. Chaque tribu Touareg a son propre chef, ses guerriers, ses nobles, ses religieux, ses artisans

---

<sup>62</sup> Soumana Boubou, Sansani, le 30-04-2013.

et ses esclaves. Mais, de façon générale, on distingue deux grands groupes : le groupe des hommes libres et le groupe des hommes de condition servile. A l'intérieur de chaque groupe on retrouve des hiérarchies sociales traditionnelles avec des liens de dépendance associés. Les deux grandes composantes de la société Touareg se subdivisent en couches bien individualisées. On distingue de haut en bas de l'échelle sociale les classes suivantes :

➤ Les *Imajighad* : c'est la classe des nobles guerriers qui détiennent le pouvoir politique et qui contrôlent à la fois les moyens de production et les canaux de distribution de divers produits. Ils assurent la protection de la confédération. Ces guerriers eux-mêmes occupent des positions sociales plus ou moins élevées en fonction de leur force militaire, de leur influence politique et de leur capacité à mobiliser les alliés.

➤ Les *Imghad* : Ils forment la classe des hommes libres. Elle est composée de pasteurs gardant les troupeaux ou qui conduisent les caravanes. Toutefois, ils peuvent être appelés en renfort lorsqu'une expédition tournait mal. Ils sont des nobles d'origine mais, sont soumis aux seigneurs *Imajighad*. Ils sont considérés des vassaux tributaires de leurs maîtres. (Hamani, 1989: 304).

➤ Les *Ineslem*: Ils représentent la classe maraboutique de la société. Ils seraient nobles à l'origine mais se consacrent exclusivement à la religion. En effet, les communautés Touareg sont peu islamisées et lorsqu'un nombre important se convertit, ils constituent une tribu à part qu'on désigne sous le nom de *Ineslem* qui veut dire les musulmans (Hamani, 1989 ; 304).

➤ Les Artisans sont constitués des forgerons (*inaden*) et de potiers (*Ikanawan*) et de leurs femmes qui travaillent le cuir (*garassa*). C'est aussi à ces femmes que revient le mérite principal de la conservation des valeurs culturelles Touareg (Hamani, 1989 : 308). Ces artisans, s'ils exercent, bien sûr, le métier que leur nom même suggère ( le travail du fer, la fabrication des épées, et des lances tandis que leurs femmes travaillent surtout le cuir), ils ont aussi un rôle qui se rapproche parfois de celui des griots pour quelques uns du moins

ceux qui sont proches de la famille de l'*Aménokal* ( chef politique Touareg). Ils sont alors des musiciens attirés, leur instrument privilégié étant la guitare à quatre(4) cordes proche de celle des Peul et des Gulmanceba

➤Les *Iklan* (esclaves): Ils correspondent à la classe la plus basse de la société. Ils dépendent totalement de leurs maîtres, qui contrôlent leur mode de reproduction économique et leur type de reproduction démographique. Ils sont surtout employés dans le gardiennage des troupeaux, la collecte de fourrage et les coupes de bois. Quelques uns d'entre eux sont des cultivateurs mais qui n'ont aucun droit sur leurs récoltes. Leurs femmes accomplissent aussi les différentes tâches domestiques (pilage du mil, corvée d'eau, préparation de la nourriture). Ces esclaves sont cependant une partie intégrante de la tribu et suivent leurs maîtres partout dans les déplacements. Les maîtres déchargés des tâches manuelles s'adonnent à des activités culturelles comme la poésie, la danse tandis que « *les esclaves Bella s'adonnent aux travaux reconnus pénibles, y compris l'enterrement des morts* »<sup>63</sup>.

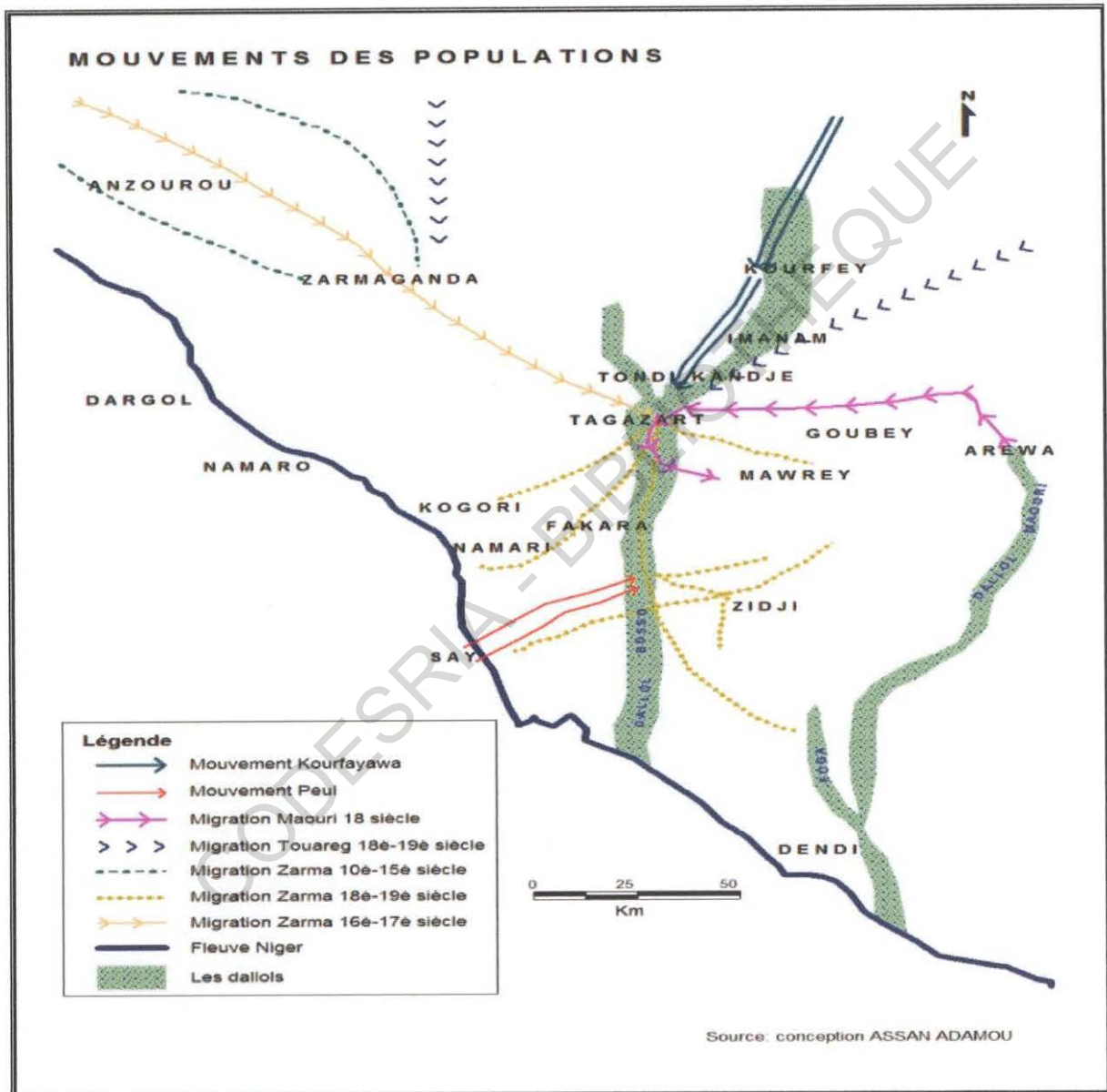
A l'intérieur de ce groupe d'esclaves, on assiste également à une autre distinction. On distingue le sous-groupe des *Isaha* (ceux qui sont nés) et le sous groupe des *Inezziyen* (ceux qui sont achetés). Les premiers sont rattachés à la famille de leur maître depuis plusieurs générations. Ils ne peuvent pas à ce titre être vendus. Au sein du sous groupe de *Isaha* selon Henri Guillaume (1974: 47-48), on distingue: les *Ighawelen* (qui sont des captifs dont l'affranchissement a eu lieu il y a très longtemps), les *Iderfan* (qui sont des captifs récemment affranchis). Le second sous-groupe est celui des *Inezziyen* dont l'origine connue est liée à une vente ou une prise de guerre, peuvent par contre faire l'objet de vente. Les populations zarma du Zarmaganda les regroupent en *Sourgou* pour les *Imajeren*, *Daga* pour les *Imrad*, *Garassa* pour les artisans, *Bella* pour les *Iklan* et *Sawani* pour les affranchis. Aujourd'hui, encore, les Touareg pratiquent une stricte endogamie et malgré une certaine

---

<sup>63</sup> Mouhamadou Moussa, M'bama, le 24-05-2011.

évolution des mentalités, les représentations anciennes relatives aux catégories sociales restent très prégnantes et affectent même l'occupation de l'espace.<sup>64</sup>

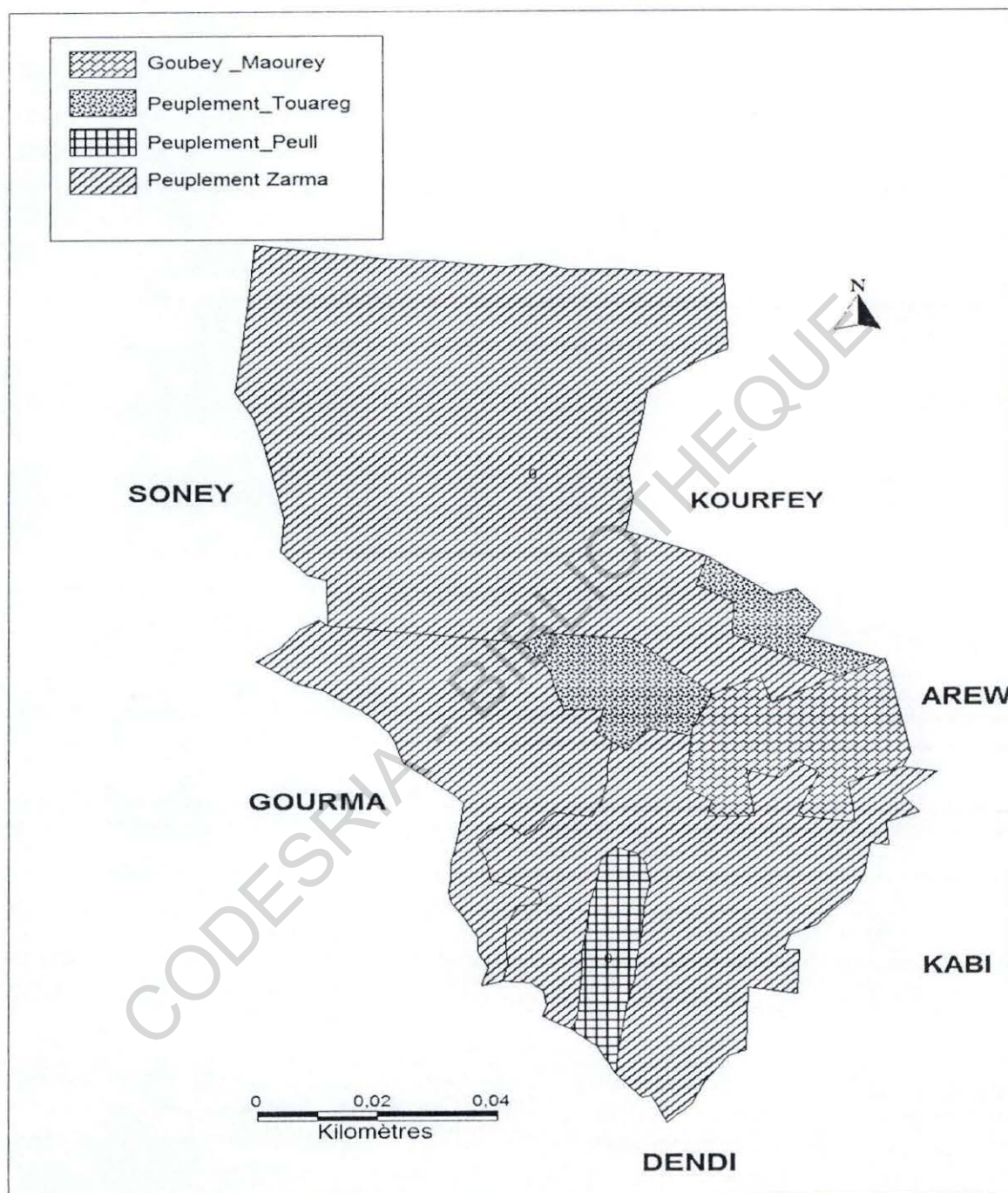
**Carte n°7 : Synthèse des mouvements migratoires vers le Zarmatarey.**



Conception et réalisation Assane Adamou Bombéri(2013).

<sup>64</sup> L'organisation spatiale de la ville de Balleyara dans le Tagazart est révélatrice de cette survivance où jusqu'à nos jours les nobles et les esclaves n'habitent pas les mêmes quartiers.

Carte n° 8 : Peuplement du Zarmatarey à la fin XIX ème siècle



Source : B. Gado (1980 : 165)

Le Zarmatarey fut ainsi un carrefour de grandes migrations, une zone de paix relative où les différends étaient réglés à travers les alliances matrimoniales et le compromis. Ce pays devint par la suite une zone de turbulence avec l'arrivée des troupes de pression et ou à la recherche de terres. C'est dans ce contexte qu'intervint le jihad d'Ousmane Dan Fodio dans le Kasar haoussa.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## CHAPITRE II: LE *JIHAD* D'OUSMANE DAN FODIO AU DEBUT DU XIX ème SIECLE (1804)<sup>65</sup>

Le début du XIX ème siècle est marqué au Soudan Central par des mouvements politico religieux dont le plus connu est celui engagé par Ousmane Dan Fodio en 1804 dans le *Kasar haoussa*. Ce mouvement religieux finit par prendre un caractère militaire et aboutit à des transformations politiques qui influencent l'ensemble des structures de la société. Il eut des répercussions certaines sur l'évolution socio politique et économique du Zarmatarey. Pour mieux cerner cette influence, il y a lieu d'analyser d'abord l'état des relations du Zarmatarey avec le *Kasar haoussa*, avant le déclenchement du jihad en 1804.

### I Les relations du Zarmatarey avec le Kasar haoussa avant le jihad.

Ces relations ont concerné surtout les Etats du Gobir, du Zamfara et du Kabi.

#### 1-1-Les relations avec le Gobir

La naissance de l'Etat dans le *Kasar haoussa* de façon générale est liée à la légende de Bayajida<sup>66</sup>, un prince originaire de Bagdad. Selon cette légende, le Gobir, le Daoura, le

---

<sup>65</sup>L'histoire du *jihad* est aujourd'hui bien connue. Plusieurs études ont été consacrées au thème :

- Last Murray, 1967, *The Sokoto caliphate*, Londres, Longman, 280p
- Mahadi Abdulahi: "Military and economic nerve of Sokoto caliphate : An examination of the position of Kano within the caliphate" in BARKINDO Bawuro, Kano, and some of neighbours, Kano, Ahmadou., Bello University press, 1989, pp191-203.
- KANI, Ahmad Mohamed, Gandhi Kabir Ahmed, *State and Society in the Sokoto Caliphate*, Zaria, Usmanu Danfofiyo University, Sokoto, Gaskya Corporation, 1990, 339p.
- HISKETT Mervyn, 1973, *The Sword of truth, The life and time of Shehou Dan Fodio*, Oxford University Press, 194p.
- SMALDONE Joseph P, 1977, *Warfare in the Sokoto caliphate historical and sociological perspective*, Camdbrige, Camdbrige University Press, African Studies, series 19, 228P.
- ADELEYE .A.R. 1971, *Power and Diplomacy in the northern Nigeria (1804-1906). The Sokoto Caliphate and its Enemies*, Londres, Longman, Ibadan, History Series, 387p.
- ALIO Mahaman, 2006, "le jihad d'Ousmane Dan Fodio" in ASSOCIATION DES HISTORIENS NIGERIENS, *Histoire de l'espace Nigérien ; Etat des connaissances*, Niamey, Établissement Daouda, p123.
- Hamani Mallam Djibo, 1989, *l'Adar précolonial E. N*

La plupart de ces études susmentionnées a mis exclusivement l'accent sur les structures guerrières liées au *jihad*, communément traduit par guerre sainte. C'est pourquoi, sous l'influence des « croisades et d'un orientalisme débordant, le *jihad* a été traduit ou comparée à la guerre sainte.

Kano, le Katsina, Zazzaou et Rano constituent le groupe des sept *haoussa Bakwoi* ou haoussa légitimes. La légende précitée rattache la dynastie du Gobir à l'un des fils de Daoura, le frère jumeau de l'ancêtre des princes actuels du Daoura. Ce sont ces liens qui fondent les relations à plaisanterie qui existent entre les deux royaumes. Toutefois, une autre version, conservée à la cour voisine du Katsina, rapportée par G. Nicolas, diffère un peu de cette première version sur l'alignement du Gobir dans les sept Etats haoussa dits légitimes. Selon celle-ci, les fondateurs du Gobir seraient venus du Nord, à travers le Sahara avec les Touareg. Refoulés par ces derniers de l'Ayar, ils se seraient heurtés à des royaumes déjà existants avec lesquels ils entrèrent en conflit. Ils conquièrent l'un d'entre d'autres eux, le Zamfara vers 1762 à la faveur d'une crise dynastique. Et c'est à dater de cette conquête que le Gobir fut admis dans la cour des sept Etats haoussa légitimes (Nicolas : 1969 : 202-203). A partir du XVIIème siècle, Gobir était à sa gloire. Il était à l'époque une puissance politique et militaire qui s'imposait à ses voisins. Les relations entre le Gobir et le Zarmatarey semblent dater de cette période de puissance du Gobir. Le Zarmatarey semble établir ses premiers liens avec le Gobir au moment où il faisait partie de l'Abzin. (Laya, 1998: 511). Le roi Soba, attaqua à cette occasion l'Adar, le Kabi, le Maradi et poussa plus loin en pays zarma: « *Gobir's relation with the neighbours to the South and Southwest e.i Kabi, Kwanni and the Zaberma (in the Dallol) also worsened by the early decades of the 18th century* » (Augi, 1984: 372)<sup>67</sup>.

---

<sup>66</sup> Selon la légende, Bayadjida quitta son pays à la tête d'une importante armée. Il se dirigea vers l'Ouest et arriva au Bornou où il épousa une des filles du roi. Ce dernier, de peur d'être attaqué par son gendre, réussit à lui séparer d'une partie de son armée. L'étranger quitta le Bornou en compagnie de sa femme enceinte. Chemin faisant, la femme ne pouvant plus continuer, il la laissa à Garun Gabas et arriva au Daoura où, il trouva qu'un géant serpent, logé dans l'unique puits du village, empêchait aux populations l'accès au puits. Il tua le serpent, épousa la reine et eut d'elle un fils Bawa dont les six enfants devinrent plus tard les rois des six royaumes haoussa à savoir : Daoura, Gobir, Kano, Zazzaou, Katsina Rano et Biram. Ces sept royaumes vont constituer les Etats légitimes ou *Haoussa Bakwai*. Plus tard viendra se greffer la légende dite des *Banza Bakwai* composés des entités politiques non Haoussa comme : Kwararafa, Noupé, et cinq autres dont les noms varient selon les auteurs (Hamani, 2006 : 173).

<sup>67</sup> [Traduction : Les relations entre le Gobir et ses voisins du Sud et du Sud Ouest, c'est dire, le Kabi, le Kwanni et le Zaberma (dans le Dallol) se sont aggravées vers les premières décennies du XVIIIème siècle.]



Cependant, les sources tant écrites et qu'orales apportent peu de précisions concernant cette attaque. Une première mention apparaît dans la chronique d'Agadez que nous rapporte de façon laconique, B. Hama (1967 : 31) et, selon laquelle, le huitième roi du Gobir, porte le nom de Zaberma. L'auteur a tenté d'expliquer la genèse de cette appellation par le biais de relations matrimoniales ayant existé entre les souverains du Gobir et des princes du Zarmatarey. En effet, selon cette légende, un des rois du Gobir a donné en mariage une de ses filles à un prince zarma. Les populations locales finissent par appeler le roi Zaberma, nom générique de son gendre. Cette explication de B. Hama nous paraît peu fiable car, il ne cite ni le nom du roi encore moins le nom et l'origine du prince zarma. Par conséquent, elle nous paraît très légère pour situer le début des relations entre le Gobir et le Zarmatarey. En réalité, au XIX<sup>ème</sup> siècle, les relations du Gobir avec l'ensemble des régions du Dallol furent conflictuelles : « *The most emphasized forms of Gobir's relations with the Dallol and the middle Niger region are military conflicts* » (Augi, 1984 : 345).<sup>68</sup> Dans un témoignage en langue haoussa, tiré du document *Haoussawa da Makwabtasu* (les Haoussa et leurs voisins), il est fait cas d'une attaque du Zarmatarey par le Gobir aux temps du règne du roi Soba :

« *A Zamanin da ya mutu sai suka nada dansa Soba ,Shi Kuma sauratarsa ta sabbata cikin garuruwansa , ya yi yaki da Kasar Zabarma ya tsare ta da sheKara uku ,sa'an nan ya ci ta ya rushe ta, ya kashe abin da ya kasbe ya kama abinda ya kama kuma ya koma garinsa, bayan wannan ya shirya yaki mai yawa ya ketare kogi ya yi yaki da Kasar Gurma , ya kama abin da ya kama ya kashe abinda ya kashe ya komo da ganima mai-yawa .  
Kuma ya sake tara taron yaki ya tafi kastina ( ita ce maradi) ya tsare ta shekara bakwai ci ta ba, ta yi masa wuya »  
(Hausawa da Makwabtansu, 1979 : 10).*

La traduction littérale de ce texte est :

[*Au moment où il mourut, ils nommèrent (sic) son fils Soba. Son pouvoir se confirma dans ses villes, il fit la guerre contre le*

<sup>68</sup> [Traduction : Les relations du Gobir avec le Dallol et les régions du Moyen Niger ont été dominées par des conflits militaires].

*pays zarma. Il l'assiégea 3 ans, puis le conquis (sic) et le détruit.(sic) Il tua ce qu'il tua et fit prisonnier ce qu'il fit prisonnier. Il regagna sa ville. Après cela, il organisa plusieurs guerres. Il franchit le fleuve et fit la guerre au Gurma. Il fit prisonnier ce qu'il fit prisonnier et tua ce qu'il tua et ramena beaucoup de butin. Puis, il réunit une assemblée de guerre et partit au Katsina (c'est-à-dire Maradi). Il l'assiégea 7 ans sans la prendre. Il lui fut difficile de la conquérir]* (A.H.N, 2006 : 240).

Lorsqu'on examine de près ce texte, on constate qu'il n'est pas complet. Le seul détail qu'il donne est relatif à la durée de l'expédition et son contexte. Elle intervient après 1591, quand les Marocains attaquèrent l'Empire songe, mais, ne précise ni les mobiles, ni la partie du Zarmatarey concernée par les guerres. Cette même attaque des régions du Zarmatarey par Sarkin Gobir, Soba (1680-1694) apparaît également sous la plume de Palmer que nous cite

K. Idrissa :

*« Thus Gobir grew powerful and extensive and a power to reckon with Zamfara and Katsina. After Mohamed died his son soba was made ruler. When he established, he attacked the land of Zabarma and continued his attacks for three years he raided and slew, and looked to his heart's content, then he returned home prepared an army and crossed the Niger to raid Gourma “ ( Idrissa , 1981 : 55 )<sup>69</sup>*

Si les relations entre le Gobir et le pays Zarma semblent être conflictuelles, quand est-il alors avec le Zamfara.

## **1-2- les relations avec le Zamfara.**

C'est à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle que le royaume de Zamfara apparaît nettement comme un Etat. Avant cette date, les principaux pôles du pouvoir étaient Dutsi, Togno; Kiyawa et Jeta (Na Dama, 1977). La création de Birnin Zamfara, comme capitale permanente du royaume, remonte au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle. Et jusqu'au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle, le Zamfara était

---

<sup>69</sup> [Traduction : Le Gobir devint ainsi une puissance comme le Zamfara et le Katsina. Après la mort de son souverain Mohamed, son fils Soba lui succéda au trône. Lorsque celui-ci s'installa, il attaqua le pays du Zaberma durant trois ans. Il y fit une descente, visita le pays avant de retourner chez lui et préparer une armée qui traversa le Niger pour piller le Gourma].

dirigé par des souverains énergiques qui s'appuyaient sur l'islam et dont la principale préoccupation était la consolidation de leur Etat. C'est à ce titre que « *Aliyu, premier souverain musulman du Zamfara, établit des bonnes relations avec le Katsina et y construit des mosquées* » (Barry, 1998 : 325). Après la consolidation de l'Etat, plus précisément à partir de 1674, le Zamfara tenta de s'imposer à ses voisins. Au cours de cette même année, Souleymane, Sarkin Zamfara, lanca des campagnes dans diverses directions. Il dispersa l'armée du Kabi. Ses actions étaient conduites jusque dans le Bassin du Niger, mais sans donner lieu à une occupation permanente. Après ces différentes sorties, le Zamfara, devint la seule et principale puissance de la région. Il poussa ses conquêtes jusque dans le Zarmatarey. Toutefois, les données relatives aux relations du Zamfara avec les dirigeants du Zarmatarey sont rares à travers les sources. La seule référence est là également d'ordre militaire. Elle nous est donnée par Adeleye que cite K. Idrissa. :

« *Under their King Burum who reigned during the second quarter of XVI<sup>ème</sup> century, Zamfara exceed influence on Yauri and carried it as far as far the banks of Niger. During the midcentury Zamfara expansionist wars were directed to Zaberma with some measure of success, albeit with no permanent tangible results* ». (Idrissa, 1979a: 98)<sup>70</sup>.

Cette information est vague et imprécise. Elle ne précise pas les circonstances de cette attaque encore moins la partie du Zarmatarey concernée. Garba Na Dama (1977) dans une thèse portant sur l'histoire politique et sociale du Zamfara « *The rise and Collapse of Haoussa State : A social and political History of Zamfara* », évoque sans grande précision, deux attaques du Zamfara contre les régions Nord Ouest du Zarmatarey. En effet, « *the South*

---

<sup>70</sup> [Traduction : Sous le roi Burum qui régna durant la première moitié du XVI<sup>ème</sup> siècle, Zamfara étendit son influence sur le Yauri et au delà jusqu'aux rives du fleuve. Au cours de la moitié du siècle, les guerres expansionnistes du Zamfara étaient dirigées vers le Zaberma, avec un certain succès, mais sans résultats tangibles permanents.]

*western areas of Gulbi and the North Western areas of Zabarma Which up to the 16th century were raided by Zamfara's army* » (Na Dama, 1977: 220)<sup>71</sup>.

Cette attaque est-elle celle qu'évoque Adeleye plus haut ? Nous ne saurions le confirmer faute d'informations complémentaires. Quant à la seconde expédition, elle passe sous silence les régions attaquées mais, présente le mérite de nous informer sur le nom du roi qui l'a conduite : « *At 16th century, Taritu Dan Kigaya, a ruler of Zamfara was said to have raided the Zabarma country* » (Na Dama, 1977 : 220)<sup>72</sup>.

On constate que les relations entre le Zamfara et le Zarmatarey n'apparaissent pas de manière satisfaisante dans les sources. Est-ce à cause de la profondeur historique ? Dans tous cas les sources orales n'évoquent plus les relations avec le Kabi et Sokoto, deux Etats qui apparaissent proches du Zarmatarey. Un autre élément, qui explique à notre avis cette rareté de l'information, peut être lié à l'éloignement du Zamfara par rapport au Zarmatarey contrairement au Kabi dont la proximité a permis le raffermissement de relations durables.

Les contacts entre le Zarmatarey et le Gobir d'une part et avec le Zamfara d'autre part, n'ont pas revêtu un caractère permanent. Ils sont marqués par des conflits ponctuels et très circonstanciels. Mais, nous n'avons pas d'informations sur les réalités économiques et culturelles qui justifient et pérennisent ces relations. Des recherches fouillées doivent être menées pour déblayer cette partie de notre histoire.

### **1-3-Les relations avec le Kabi.**

Le royaume du Kabi a été fondé vers le XVI<sup>ème</sup> siècle par Mahamadou *Kanta*. Il est situé dans la partie Nord du Nigeria. C'est une vallée très riche parcourue par plusieurs rivières faisant de la région une zone agricole et de pêche par excellence. La majeure partie de sa

---

<sup>71</sup> [Traduction : Les régions situées au Sud-ouest du Goulbi et celles du Nord-Ouest du Zabarma ont été jusqu'au XVI<sup>ème</sup> siècle les cibles de l'armée du Zamfara].

<sup>72</sup> [Traduction : Au XVI<sup>ème</sup> siècle, on dit que Taritu Dan Kigaya, un dirigeant du Zamfara, mena des raids contre le pays Zabarma].

population est *haousaphone*, les Kabawa. Ils coexistent avec d'autres minorités que sont les Zarma, les Peul, les Touareg et les *Dendawa* (gens du Dendi). Mohamed Kanta,<sup>73</sup> le fondateur de la dynastie de Kabawa, est originaire du Katsina Leka, plus précisément de la ville Kouyambana à l'Ouest de Zaria, où son père fut *Magaji* (chef de village) (Hamani, 2006 : 82). Après la mort de son père, il quitta sa ville natale suite à des brouilles politiques liées à la succession au trône. Il s'installa dans le Kabi, une région haoussa, qui était sous la coupe de l'autorité de l'Askia de Gao. Il s'adonna dans un campement peul au métier de berger. Il se fait vite remarquer par son adresse à la boxe traditionnelle (*le dambé*) et à la lutte, lors des manifestations des fêtes locales qu'on organise à la suite des bonnes récoltes. La violence de son caractère, sa versatilité, sa bravoure et son intelligence lui ont valu respect et considération dans son entourage. Il accède très vite dans les sphères de l'armée du Sonjei où il occupe des hautes fonctions militaires.

C'est en sa qualité de *barde*, c'est-à-dire de capitaine de l'armée, qu'il participa à la deuxième expédition<sup>74</sup> contre l'Ayar vers 1515 (Alkali, 1969 : 54). A la fin de cette expédition, une brouille l'oppose à l'Askia pour le partage du butin (Es Sadi, 1964 : 129). Mohamed *Kanta* est traité de rebelle mais, il reste intransigeant sous la pression des guerriers *Kabawa*. Ces derniers puisent dans leur instinct guerrier et défient la redoutable armée du souverain Sonjei. Il s'en suit une série d'engagements militaires. Vers 1517, le *Kanta* résolu, les armes en main, prit son indépendance vis-à-vis de Gao malgré l'opposition farouche des *Askia*. Toutes les expéditions punitives lancées par ces derniers ont été vaillamment repoussées et ont échoué lamentablement. L'Askia Mohamed II Benkan (1531-1537) conduit une expédition

---

<sup>73</sup> Selon Boubou Hama (1967 : 67-68) le nom de Kanta a une certaine relation avec le fleuve et ses habitants. Ce titre existerait sous le vocable de « *Kanda ou kanatabo* » « *Naba kantabo* » « *kanta Koï* » un titre de chefferie haoussa qui deviendrait *haoussa koï* ».

<sup>74</sup> . Cette expédition serait la deuxième en ce sens que d'après le professeur Djibo Hamani (2006 : 52) la première attaque d'Askia contre l'Ayar eut lieu à une période où Tadeliza était la résidence du sultan et lors de la sixième année du règne d'Askia. Le sultan de l'époque s'appelait ODELA.

vers 1533, et il a été également vaincu. Une seconde expédition a été organisée en 1552 sous le règne de l'Askia Daoud. La dernière en date est celle menée par Askia Mohamed Bonkano qui ne dut son salut qu'à sa fuite. Il finit par signer un traité de paix avec le *Kanta* en 1553, ce qui met fin au conflit (Hamani, 1989 : 83). Cette trêve a duré jusqu'en 1560 (Es Sadi, 1964 : 129). Le *Kanta*, fort de son prestige, fonde le royaume du Kabi avec Souramé comme capitale. Liki et Goungou sont les deux villes secondaires importantes. L'organisation politique et militaire est très bien structurée. Le *Kanta* s'entoure de plusieurs dignitaires dont les plus importants sont : *Magajin Koulale, Magajin Leka, Galaudu, Mayale, Lelaba, et Takwanba*. Il est, aussi, fait cas de la présence de deux *Imam* : *Imam Leka* et *Imam Ciki* (Alkali, 1969 : 59). Il fortifia sa capitale de sept *birane* (murs) pour la protéger contre les attaques extérieures (Hama, 1967 : 70). Pour mieux sécuriser son pays, il construit une forteresse à Goungou dans des conditions d'extrême rareté d'eau. Son armée était constituée de milliers de cavaliers bien formés et équipés. Le Kabi, après avoir battu le Borno en 1561, occupa une position centrale dans la vie politique et militaire du monde haoussa. Il « *devint rapidement la plus formidable puissance militaire du monde hawsa* » (Hamani, 1975 : 83). La plupart des Etats haoussa (Adar, Ayar, le Zamfara) lui a versé un tribut annuel. Son indépendance a modifié la situation politique dans le bassin de la Rima : le nord-est du Zarma a été intégré à son territoire, réduisant d'autant le champ de pillage du Zamfara. Mohamed Bello dans *Infaq Al Maisure*, dit qu'au moment de sa gloire, le Kabi englobait le Katsina, le Gobir, le Zamfara, la moitié de l'Ayar, et la moitié du Soñey. Certains auteurs comme M. B. Alkali (1969 : 63 ) inclut le Gourma, l'Arewa, le Zarma, le Noupe, Zaria. Au passage de Barth, son influence s'étend à l'Est jusqu'à Téra (Barth, 1963 : 319). On constate qu'à travers cette extension des frontières du Kabi, apparaît l'influence de son pouvoir sur des régions qui débordent le peuple haoussa. Jusqu'à la fin du XVIème siècle, le Kabi ne craignait aucun ennemi. Parmi les conditions particulières de sa consolidation, on peut

avancer l'hétérogénéité de sa population, la canalisation des protestations contre le Sojey et surtout la volonté des chefs militaires de maintenir l'indépendance de l'Etat. Toutefois, il y a lieu de relativiser cette puissance du Kabi, en ce sens que le Zamfara, par exemple, n'a été attaqué qu'une seule fois par le Kabi et rien ne permet d'avancer qu'il ait été vassal du Kabi. Quoi qu'il en soit, ils eurent tous les deux à redouter le Gobir.

C'est au retour d'une campagne victorieuse à l'Ouest de Borno en 1556, que le premier *Kanta*, Kotal (ou Sali (1516-1556), trouva la mort. Son fils, Ahmadou, lui succéda avec « *Kanta* » comme titre de la dynastie. Le Kabi après une période de prospérité sous les deux premiers *Kanta* (Kotal et Ahmadou), subit vers 1700, une attaque conjuguée du *Sarkin* Gobir Mohamed Ibn Chiroma, du *Sarkin* Ayar, Agaba Ibn Mohamed et du *Sarkin* Zamfara Baba Iben Muhamed. C'est sous l'action conjuguée des *Gobirawa* et des *Zamfarawa* (gens du Zamfara) que l'ancienne capitale Souramé, ainsi que deux autres villes principales Goungou et Leka, ont été détruites en 1722 (Alkali, 1969 : 80). Lors de cette attaque, le Kanta Ahmadou trouva la mort ainsi que plusieurs cavaliers *Kabawa*. Dès lors, la puissance du Kabi est en déclin et la dynastie se replia vers l'Ouest. Des conflits de successions viennent aggraver la situation. En effet, après la mort du *Kanta* Ahmadou, deux prétendants se disputent la succession au trône : Mohamed Dan Oumarou et Tomo (Abdourahimou, 2006: 45). C'est Tomo, qui a été choisi comme le nouveau *Sarkin* au détriment de Mohamed Dan Oumarou pressenti être le favori. Ne pouvant pas rester sous la coupe de Tomo, Dan Oumarou s'installe à Sifawa, et se déclare à son tour *Sarkin* (Nuru, 1985 : 3). Il se retire plus tard à Takalafiya<sup>75</sup> qui devient par la suite Birnin Kabi.<sup>76</sup> A la mort de Mohamed dan Oumarou, Mohamed Dangiwa lui succède en 1728. Plusieurs autres *Sarki* ont régné au trône du Kabi<sup>77</sup>. Birnin Kabi est à cette époque à la fois la capitale d'un grand Etat, mais aussi, un grand entrepôt commercial pour l'exportation de l'or. La ville est située à environs 135

---

<sup>75</sup> Takalafiya est aujourd'hui un quartier de Birnin Kabi.

<sup>76</sup> Infaq al Maisure pp.20-21.

<sup>77</sup> Pour la liste exhaustive des *Sarakuna* Kabi, cf M. Alkali (1969 : 92-96).

kilomètres au Sud-ouest de Sokoto dans une vallée rocheuse entourée par des rivières au Sud et au Nord. Cette situation géographique a été un atout important pour l'émergence rapide de la ville. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, au moment de son émergence en tant qu'Etat, le Kabi dispose de nombreuses villes fortifiées. Depuis cette époque, il semble que, le Zarmatarey a entretenu des relations surtout culturelles avec le Kabi<sup>78</sup>. En effet, un certain nombre de marabouts ont été formés au Kabi chez Maman Argoungou (Hassane, 2006 : 93). Et lorsque le Kanta s'est révolté contre Askia Mohamed, suite au partage du butin de guerre contre *Abzine* (Ayir), il reçut le soutien des *Adarawa*, des *Kourfayawa* et des *Zarma*. Les relations ont été surtout amicales. Les traditions de la cour du Zarmakoye de Dosso, soutiennent que, le Zarmakoye de Dosso, envoyait beaucoup de cadeaux (chevaux, cauris) en signe d'amitié au *Kanta* du Kabi<sup>79</sup>. Ces dons n'ont pas pris l'allure d'une imposition comme c'est le cas en Ayir, en Adar et au Zamfara (Idrissa, 1981 : 53). Cette pratique a été aussi de courte durée et complètement abandonnée au XVIII<sup>ème</sup> siècle (Balogun, 1970). C'est pourquoi, il est abusif de dire que ces relations ont été essentiellement militaires avant le jihad. C'est tout simplement en tant que puissance régionale que le Kabi est souvent sollicité dans les affaires politiques du Zarmatarey. Les souverains du Kabi ont mis à profit l'absence d'un pouvoir centralisé et des dissensions entre les princes dans les différents Etats, pour jouer le rôle d'arbitre. C'est à ce titre qu'il a été sollicité pour départager deux princes de Kiota, Toumane et Haddi, qui se disputaient la succession du trône, après la mort de leur père Zam :

*«Kabi took interest in the zaberma country only when she was asked to interverne in a dynastic dispute. Two princes of Kiota, Tuman and Haddi, sollicited the assistance of Sarkin Kabi against Zarmakoi Mahar sane. Kabi's intervention decisively*

---

<sup>78</sup> Mohame Bello, *infaq al may fi'il tarick bilad al Tekrur*, edition whitting, 1964 p 13

ABD AL QADIR Mustaphata, *Rawdat al afkari fi akhbar bilad* pp 261-273 cité par Idrissa ( 1981 : 53)

HOUNWICK (J.O) "a little known diplomatic episode in the history of Kabi (c.1594)" in J.H.S.N. Vol V, n° 4, Juin 1974, pp.175-197.

<sup>79</sup> Sultan Zarmakoye Maïdanda Seydou, Dosso, le 31-10-210.



*established a sub Zarmakoiship at Maidake or Tessa but did not put the two princes on the throne of Kiota. It appears that Kabi interest in Zaberma affairs did not go beyond the acquisition of powerful interest which later led to military occupation of that district" ( Alkali, 1969 : 91)<sup>80</sup>.*

Inversement, les Zarma ont aussi profité d'une situation similaire pour intervenir militairement au Kabi. En effet, quand le Sarkin Kabi Muhamed Dan Giwa, accusé de despotisme, a été évincé du pouvoir, c'est Soumaila un prince du Kabi qui a été choisi par Kokani Moli, le dignitaire en charge du choix du nouveau *Kanta*. Mais, Muhamed Dan Giwa s'oppose farouchement à cette décision et engage la guerre contre le nouveau *Kanta*. C'est ainsi que Soumaila sollicita l'appui des Maouri et des Zarma pour combattre Muhamed Dan Giwa au cours d'une bataille qui eut lieu à Amboursa (Balogun, 1970 : 23). Ces relations ont été par la suite dominées par les aspects militaires à la faveur de l'avènement du jihad d'Ousmane Dan Fodio.

## **II-Essai de biographie d'Ousmane Dan Fodio<sup>81</sup>.**

Ousmane Dan Fodio<sup>82</sup> est né en décembre 1754 à Maratta, près de Galmi, dans l'actuel République du Niger, de Mohammed Fodio son père et de Hawa sa mère. Il représente, aujourd'hui encore, tout un symbole pour les populations du Soudan Central. Il descend du clan toucouleur appelé « *Toronkawa* », venu du Fouta Toro au XV ème siècle. Ces Torobé sont une catégorie de Peul qui se distinguent des autres par leur haute taille et leur teint noir

---

<sup>80</sup> [Traduction : Le Kabi ne s'était intéressé au pays zarma, seulement quand on sollicita son arbitrage dans un conflit dynastique à Kiota. Deux princes de cette localité notamment Toumane et Haddi sollicitèrent l'assistance du Kabi contre le Zarmakoye Maharsane. L'intervention du Kabi a permis de les installer comme *Zarmakoye* à Medaka ou Tessa, mais pas au trône de Kiota. Il semble que l'intervention du Kabi au Zarmatarey ne s'est manifestée qu'au moment de sa puissance militaire qui lui a permis un peu plus tard de s'imposer dans cette région.]

<sup>81</sup> . Pour une bibliographie détaillée du *shaykh* ʿUthmān b. Fūdī (ou « dan Fodio » en haoussa), voir M. Hiskett, 1973. On trouvera une biographie du *shaykh* écrite par un de ses compagnons dans : U. F. Malumfashi, 1973. Pour une nouvelle analyse du mouvement replacé dans son contexte ouest-africain, voir M. Last, 1988.

<sup>82</sup> Les Peul l'appellent Ousmane bi Fodi, c'est-à-dire Ousmane fils de Fodi et signifie lettré. La traduction en haoussa donne Ousmane Dan Fodio et c'est cette appellation que nous adoptons dans le travail car, étant la plus connue.

(Barth, 1963, T3 : 216) et dans le *Tazyin Al waraqat* Abdoulaye dan Fodio est décrit comme un homme « grand, gros et noir » (Hisket, 1963 : 21). Ces Torobé ont mené par le passé des *jihads* dont se sont inspirés les réformateurs du XIX<sup>ème</sup> siècle. : « *Il y avait eu au XVII<sup>ème</sup> siècle et XVIII<sup>ème</sup> siècles des djihads (sic) torobe du Bundu, du Fouta Toro et du Fouta Djallon. Les Torobe avaient produit des familles d'érudits, comme les Toronkawa de Uthman Dan Fodio* »<sup>83</sup>

De son vrai nom « *Uthman b. Muhammad b. Uthman b. Salih b. Hârun b. Mahammad al Takruri* » (Nouhou, 2005: 60), Ousmane Dan Fodio, est issu d'une famille de lettrés<sup>84</sup> qui s'est fixée au Nord-ouest du Gobir, sept ans avant l'arrivée des autres groupes peul du pays haoussa (Hisket, 1973 : 560). Sur le plan politique et social, les Torobé occupent une position privilégiée. Au passage de Barth, dans la plupart des royaumes peul allant de l'Ouest du Sénégal à la partie orientale du Califat de Sokoto, ils représentent les aristocrates qui comportent à leur sein des familles qui s'adonnent à l'éducation religieuse de la communauté. Parmi ces familles, figure celle des Fodiwa,<sup>85</sup> qui descend de Moussa Jakole de la tribu toucouleur de Horé Foundé (Hama, 1978 (b) : 68). Les *Torobe* représentaient à l'époque l'élite intellectuelle du peuple peul. Cet héritage *torobe a été* une grande source d'encouragement pour Ousmane Dan Fodio dans la mobilisation les ardeurs en faveur du *jihads*.

Adeptes de l'Islam sunnite et malékite, Ousmane Dan Fodio reçut une éducation religieuse dès son enfance<sup>86</sup>. Son père lui donna un premier enseignement du coran qui a été complété par celui de ses oncles maternels et paternels : Usuman Binduri, (Bidduri b.al.Amin) Muhammadu Sambo (Smaldone 1977: 21). Mais, c'est surtout Malam Jibril, qui a influencé

<sup>83</sup> Aziz Batran, « Les révolution islamiques du XIX<sup>e</sup> siècle En Afrique de l'Ouest » in Histoire Générale de l'Afrique, Vol 6, S/D (J.F.ADE. AJAYI) 1996, impression PUF, pp.579-597.

<sup>84</sup> Dan Fodio signifie fils de chef religieux.

<sup>85</sup> Fodiwa serait un mot haoussa qui traduirait le mot peul fulfudé dont la racine est Fodio littéralement traduit par « homme de lettre ». Dans les manuscrits en langue arabe, le terme Fodi s'écrit fûdi qui devient fodi. (Moumouni, 2008 : 24)

<sup>86</sup> La mère d'Ousmane Dan Fodio, Hawaou et sa grand-mère Roukayya étaient également lettrées d'après Elhadj Nouhou (2005 : 73-74)

beaucoup sa formation. Il a été même le précurseur et l'inspirateur de son *jihad*. Ousmane Dan Fodio va, par la suite, acquérir une immense formation et une carrière brillante pleine d'expérience, de prouesse, d'humanisme, de la science, de morale, du triomphe et du succès. Il obtient plusieurs diplômes de l'enseignement musulman (*ijazat*) : en grammaire, en droit, en tradition poétique, en rhétorique, en exégèse, en histoire, etc. (Arnett, 1963 : 51). Il s'est inspiré aussi des écrits des grands savants comme Jall Al Suyuti, Al Maghili. De la même manière que ce dernier méprise Sonni Ali, Ousmane Dan Fodio a eu le même comportement à l'égard des souverains haoussa (Nouhou, 2005: 86). Du fait de sa grande ferveur religieuse, on le surnomme Torodo, c'est-à-dire l'homme de Dieu. Il a commencé à prêcher en 1774, alors qu'il était âgé de 20 ans, au Zamfara, au Gobir, au Katsina et au Kabi et souvent en compagnie de son frère Abdoulaye (Hisket, 1963 : 85). Dans *infaq'l Maisure*, son fils Mohamed Bello, présente les grandes thématiques de ses sermons. Elles traitent surtout de l'obéissance à la *charia* et de la *Sounna* du prophète. Ousmane Dan Fodio mettait également les musulmans en garde contre les *Ouléma* qui professaient une version imparfaite de la croyance, des coutumes et, qui prétendaient même dévoiler le futur (Arnet, 1922: 24). Il prononçait ses sermons généralement en langue haoussa, en *fulfuldé* dans le but de mieux passer son message et de toucher le maximum d'adeptes. Ousmane Dan Fodio, le faisait également pour montrer la dimension trans-ethnique de son mouvement. La particularité est, qu'il acceptait les femmes parmi son public. Ousmane Dan Fodio profite de leur présence pour rappeler aux hommes leur devoir, celui d'assurer une éducation religieuse à leurs femmes et à leurs filles (Nouhou 2005: 74). Nana Asamaou (1793-1865), une des filles d'Ousmane Dan Fodio, a créé en 1840 un mouvement religieux de femmes, « *Yan Taru* » et a produit plus de 50 manuscrits. Quant à sa fille aînée Khadîdja, elle est la mère de l'historien Abdelqadr Almustafa, et a, à son actif, entre autres, la traduction du Mukhtasar de khalil en langue peul (Mahaman, 2006: 122).

Pendant toute cette période de prêche itinérant, il a évité des contacts avec le pouvoir, c'est-à-dire les membres de la *saraouta* et, s'est investi pour une observance stricte des règles islamiques. En 1780, il devient le précepteur des enfants du souverain du Gobir, Bawa yan Gorzo (1776-1784) et cumulativement son conseiller religieux à Alkalawa. Son influence devient de plus en plus grande et il finit par s'opposer aux notables, qui tentent de nuire au développement de l'islam. Il prône très tôt l'application stricte de la Sharia car, pendant cette période : « *les haoussas (sic) avaient, pendant longtemps, conservé bien des pratiques animistes, (sic), vénéraient des génies, conservaient leurs noms traditionnels ainsi que l'ancien calendrier mieux adapté aux actions rurales*» (Bah, 2000 :7-8).

### **III-Le déclenchement du Jihad au le Gobir**

Le jihad voit le jour dans le *Kasar haoussa* dans un contexte sociopolitique très particulier.

#### **3-1-Le contexte de l'avènement du *jihad***

Les études sur le mouvement du jihad sont nombreuses et souvent divergentes. Il est différemment présenté, par les auteurs en fonction de leur position idéologique. C'est une révolte peul contre l'autorité politique haoussa ou un combat national des Foulani musulmans, comme païens, contre les forces de Younfa, le roi du Gobir, qui a décrété leur extermination (Hamani, 2010 : 262). D'autres comme Y. Urvoy, comparent le jihad à une lutte entre musulmans et non musulmans ou à une révolte politique engagée par des lettrés musulmans désireux d'instaurer, sous l'ordre islamique, leur propre pouvoir (Urvoy, 1936 : 274-275). Dans le même esprit, pour l'anthropologue, M. De Latour, l'objectif des jihadistes est de se soulever contre des souverains païens ou mécréants et, d'usurper le pouvoir au nom de l'Islam. Et, c'est pourquoi d'après l'auteur, on peut dire sans risque de se tromper que, l'avènement du jihad d'Ousmane dan Fodio, a marqué un nouvel intérêt pour les problèmes de légitimité du pouvoir et de la souveraineté, en soutenant une revendication

explicite et violente du pouvoir au nom de la communauté musulmane et, en délimitant les fondements de sa souveraineté (De Latour, 1992 b : 97). L'école marxiste, quant à elle, compare le jihad à une lutte entre la classe des prolétaires et celle des dirigeants (Mahaman, 2006 :129). A. Augi perçoit le mouvement comme la conséquence à la fois des migrations intenses des différents groupes ayant occasionné une forte urbanisation et un développement spectaculaire des activités commerciales et religieuses. Tout cela a généré « *des nouvelles bases d'interactions sociales et politiques* » (Augi, 1984 : 491-492).

Cependant, toutes ces visions, à caractère ethnique ou identitaire, n'apparaissent pas dans les écrits des précurseurs du mouvement. Le *jihad* ne doit pas être considéré, à leur sens, comme un mouvement uniquement peul. Assurément, un certain nombre de Peul ont rallié le jihad pour des considérations de solidarité ethnique ; mais il est évident qu'il y a eu aussi beaucoup qui se sont battus aux côtés des forces ennemies contre les jihadistes. D'ailleurs au début du mouvement, des Peul Torobé, de la propre famille d'Ousmane Dan Fodio, qui se sont tenus à l'écart du projet d'entreprise de rénovation, et, ont même envisagé un accueil hostile à Ousmane Dan Fodio. Par contre, certains Haoussa, notamment les *Zamfarawa* (habitants de Zamfara), ont été parmi les premiers adhérents au jihad (Mahaman, 2006: 123). Ces deux faits sont rappelés par Abdoulaye Dan Fodio dans un message adressé sous forme de parabole à ce groupe aux Torobé :

*«- je suis comblé de joie. Mais, les oiseaux qui se sont écartés de leur groupe m'affligent profondément. Les hyènes qui me sont venues du côté de ma main gauche m'ont tristement fait peur. Mais, les biches qui me sont venues du côté de ma main droite m'ont procuré une grande confiance »* (Hama, 1968 b : 46-47).

Les leaders du *jihad*, le perçoivent par contre comme une réforme religieuse au-delà des frontières linguistiques ou ethniques. Pour eux, c'est le couronnement d'un large processus

religieux amorcé depuis le XVIIème siècle par *Hada-Hada* dans l'Ayar<sup>87</sup> puis par Mallam Jibril Dan Oumarou<sup>88</sup>, le maître d'Ousmane Dan Fodio, un lettré musulman originaire de Wodi dans la Majiya à la limite de l'Adar et du Gobir. Sa tombe se trouve à Arawa, un petit village situé dans la vallée de la Majiya. Les habitants de ce village sont originaires de Watsakke, un village de l'Adar, qu'ils ont quitté au début du XIX ème siècle, après la dispersion de Birnin Adar, pour venir s'installer à Galmi. Ils seraient descendants de Mallam Dan Barewa qui, en 1674, aurait confectionné des armes à Aggaba, *Sarkin Ayar*, pour lui faciliter sa victoire sur le *Kanta* du Kabi (Hamani, 1985 : 657-672). Les initiateurs du mouvement voient d'abord dans le jihad la notion d'effort, qui peut être selon eux un effort de guerre lorsque les intérêts de la *Oumma* (communauté musulmane) sont menacés. Abdoulaye Dan Fodio le rappelle avec fierté en ces termes :

*« Nous sommes une armée victorieuse dans l'Islam. Et, nous sommes fiers de rien d'autre. Tribu de l'Islam et Torobé est notre clan. Et nos Peul et nos Haoussa tous unis et avec nous d'autres, rassemblées pour la victoire de la religion d'Allah »* (Hiskett, 1963 : 110).

Le jihad d'Ousmane Dan Fodio voit le jour dans un contexte socio politique particulier, qui se caractérise à la fois par la compétition politique, entre les différents Etats (Gobir, Adar, Katsina, Zamfara et Kano), et par une effervescence religieuse et de diffusion du savoir islamique. La confrontation du Gobir avec le Zamfara, dans le bassin de la Rima pour le contrôle du *learship* local s'est soldé par la victoire du Gobir et la destruction de Birnin Zamfara vers 1757. La capitale du Gobir est transférée à Alkalawa, dans le Zamfara pour mieux se positionner sur l'échiquier politique haoussa (Mahaman, 2006: 121). Le nouveau royaume avec pour capitale Alkalawa n'avait pas eu le temps de se consolider du fait de

<sup>87</sup> Il s'agit d'une guerre ayant opposé les partisans du Sultan de l'Ayar, Muhammad al Tafrij, à une coalition des Touareg Ibarkoreyan et Hadahada. Le conflit est présenté par les protagonistes comme un mouvement qui visait à imposer la Sharia en Ayar, alors que les défenseurs du sultan y voient une révolte contre l'Islam.

<sup>88</sup> Mallam Jibril avait aussi initié des jihad dans l'Ayar et c'est pourquoi, des auteurs comme Last Muray (1967) le considère comme un lettré musulman originaire d'Agadez.

problèmes majeurs : d'une part, il doit faire face à la résistance du Zamfara et contrôler les migrations des Gobirawa dans Zamfara et, d'autre part, le Gobir doit gérer une scission interne au niveau des *Sarakouna* (rois) du fait de la monopolisation de Bahari (1737-1764). Le Gobir s'est trouvé dès lors dans un militarisme permanent, qui du pouvoir par la lignée nécessite des moyens financiers exceptionnels. Pour trouver ces moyens, les *talaka* (sujets du roi) ont été soumis à une forte pression fiscale source d'instabilité intérieure. A cela s'ajoutent des fortes belligérances au plan extérieur. Le Gobir cherchait à consolider son pouvoir et à résoudre ses différends avec le Zamfara, tandis que le Katsina traversait une crise de succession et une famine qui serait liée à la crise politique (Mahamane, 1998 : 270). C'est dans ce contexte de crise de la *saraouta* haoussa qu'intervient le jihad d'Ousmane Dan Fodio.

Sur le plan culturel, la recherche du savoir islamique était devenue une préoccupation sociale (Moumouni, 2003 : 54). Le mouvement eut d'abord pour objectif de diffuser l'éducation musulmane et la pratique de l'islam dans les campagnes. Ainsi, à partir 1788, les réformistes s'efforcèrent plutôt de fonder des communautés autonomes à la périphérie des États haoussa, et réclamèrent, pour les musulmans qui vivaient dans les communautés déjà existantes, le droit de former une « caste autonome »<sup>89</sup> Beaucoup de ces lettrés musulmans avaient constitué en ce temps des centres d'études islamiques où ils dénonçaient le comportement des souverains qu'ils jugeaient pour la plupart anti-islamiques. La plupart de ces lettrés, était entouré de nombreux disciples qui sillonnaient les pays. Ce phénomène eut pour conséquence majeure un approfondissement et la diffusion de la culture islamique dans les milieux ruraux. L'islam avait, en quelque sorte, quitté les cours royales pour se répandre dans les campagnes, où, on remettait sans cesse en question les pouvoirs des souverains. :

---

<sup>89</sup> Last M, « Le califat de Sokoto et de Borno » in Histoire Générale de l'Afrique, Vol 6, S/D (J.F.ADE. AJAYI) 1999, pp.599-646.

C'était en quelque sorte « *une période de rupture d'équilibre en faveur de l'Islam* ». D.

Hamani, nous la décrit en ces termes :

*« ce qui caractérisait le Kasar haoussa à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en effet, c'était en plus de la compétition politique entre les différents Etats (Gobir, Adar, Katsina, Zamfara et Kano), une effervescence religieuse profonde, provoquée par l'action d'un certain nombre des centres urbains constitués des communautés quasiment indépendantes vouées à l'étude et qui contestaient ouvertement(quoique pacifiquement le comportement jugé anti-islamique des souverains »)( Hamani, 1989 : 333).*

Il est ainsi reproché aux souverains d'une part, leurs pratiques fétichistes, incompatibles avec les responsabilités sur des sujets musulmans et, d'autre part, les injustices commises à l'égard de la paysannerie.

Sur le plan social, le jihad voit le jour dans un contexte déterminé. Ce contexte se caractérise par une pression exercée sur les populations par l'aristocratie haoussa (Jonhson, 1967 : 101). En effet, au début du XVII<sup>e</sup> ème siècle, le Gobir et le Zamfara étaient les deux hégémonies régionales, qui se disputaient le monopole du contrôle de la région. Ce duel n'est pas sans conséquence, car, il pose, au niveau des *sarakouna (roi)*, l'épineuse question de ressources pour faire face aux dépenses de la cour et surtout pour entretenir une armée qu'on veut loyale et dévouée. Le groupe social des *Sarakouna* (souverains) vivait dans une certaine aisance ; les impôts et taxes institués étaient très lourds. Par exemple, ce sont les taxes sur le bétail (*jangali*) qui vont susciter l'hostilité des Peul à l'égard de l'aristocratie (Johnson, 1967 : 101).

Sur le plan judiciaire, une grande défaillance est constatée dans l'application des préceptes islamiques. Les rois méprisent les talaka très pauvres. C'est ce comportement qui explique les adhésions massives des opprimés au mouvement des jihadistes du début du XIX<sup>e</sup>ème siècle.

Un autre problème social qui sévissait à cette période, était l'esclavage. Les esclaves étaient à la fois une main d'œuvre servile au profit des couches sociales dominantes, mais aussi un



moyen d'échange pour le commerce. Toutes ces difficultés sociales ont été énumérées par Cheik Ousmane Dan Fodio dans son ouvrage *Kitab al Farq que nous rapporte* A. R. Augi.

*"Among the taxes and others levies which the Shefu listed as having been imposed on the citizens of Gobir and others states in the region were: jangali, the kurdin gari, the kurdin sanaha gaisuwa, market dues to traders and tolls on merchants. He also made mention of gifts given to intermediaries who conducted citizens to their rulers, seizure of the property on the dead, commandeering of people beasts of burdens for the work of the rulers which seizure of animals of citizens". (Augi, 1984: 461)<sup>90</sup>*

A cette répression fiscale, source de mécontentement pour les populations, s'ajoutent d'autres pratiques oppressives et contraires à l'islam. On peut citer entre autres : le luxe insolent des dirigeants, la pratique de la polygamie non contrôlée et contraire aux recommandations de l'islam. En somme, près de vingt griefs dont les plus graves qui ont trait à l'injustice sont énumérées (Mahaman, 2006 : 122). Les lettrés musulmans à leur tête Ousmane Dan Fodio exploitent cette situation et proposent aux populations un projet de société susceptible d'améliorer leurs conditions d'existence. Ce projet de société, Ousmane Dan Fodio a su le faire accepter par un appel de grande envergure, sans considération ethnique ou clanique, mais, uniquement, sur une base religieuse. C'est d'ailleurs, pour la première fois, que dans cette vaste région « *les peuples se mobilisèrent autour d'un enjeu idéologique qui transcendait les ethnies et les nationalités... la ligne de fracture traversa toutes les ethnies, toutes les nationalités: Haoussa, Touareg, Foulani, Adarawa, et Zarma* » (Hamani, 1989 : 294). Le jihad d'Ousmane Dan Fodio au début du XIXe siècle est ainsi l'expression de tout un ensemble de préoccupations très profondes, qui se traduit par une situation de crise au Gobir.

---

<sup>90</sup> [Traduction : Parmi les taxes et autres impôts que Shefu a cité comme ayant été imposés aux citoyens du Gobir et des autres Etats de la région, on peut citer : *jangali*, le *Kurdin gari sahana*, , *gaisuwa*, les cotisations sur les marchés et les péages. Il est fait aussi mention de dons aux intermédiaires qui conduisent les citoyens chez le sultan, les retenues sur les biens appartenant aux morts, les réquisitions et les corvées pour les travaux des dirigeants]

Un autre facteur qui a contribué au succès du jihad, est la référence au *Mahadi* au sein des populations islamisées. Le *mahadisme*, rappelons-le, est un courant religieux utilisé pour légitimer une personnalité généralement détentrice d'un projet de réforme sociale. Le mot *Mahadi* en arabe veut dire « *hada* » et signifie bien dirigé, guidé que par la volonté de Dieu (Idrissa, 1979a : 319). Ce concept est contenu dans les enseignements d'Al Maghili qui rappelle qu'Allah envoie à cette chaque communauté musulmane, au début de chaque siècle, celui qui régénérera sa religion :

*« Au début de chaque siècle, Dieu envoie aux hommes un savant pour renouveler leur religion. Aussi, faut-il que ce savant ( qui se manifeste ) suivant chaque siècle ,se comporte de manière à ordonner le bien , à interdire le mal et à reformer les affaires des hommes en établissant la justice entre eux , en faisant triompher le droit sur l'injustice, l'opprimé sur l'oppresseur, contrairement à la manière de se comporter des savants de son temps » ( Cuoq, 1975 : 405).*

Ousmane Dan Fodio a utilisé cette idéologie dès les premières étapes du mouvement (1805-1806). En effet, Mohamed Bello, dans une de ses prédications à *Birnin Gada*, précise :

*« Shehu Usman Dan Fodio m'envoie auprès de tous ses fidèles du Zamfara, Katsina, Daoura, je leur apporte son message au sujet de l'apparition imminente du Mahdi dont, ils constitueront l'avant-garde et, qui ne prendra fin qu'avec l'apparition du Mahdi » (Idrissa, 1979a : 320).*

Les réformistes se considèrent ainsi comme les personnes choisies par Dieu pour exécuter sa volonté. Cette propagande idéologique contribue à donner une grande popularité à Ousmane Dan Fodio.

Le jihad se caractérise par l'émergence d'une nouvelle aristocratie de lettrés musulmans en grande partie constituée de Peul qui s'engagent dans une politique de réforme des mœurs.

Ils condamnent les injustices et l'oppression dont les dynasties régnantes se sont rendues coupables, et accusent celles-ci de mêler à l'islam des coutumes religieuses traditionnelles, voire d'être totalement incroyantes. Cet islamisme hybride, syncrétique, est pratiqué par les

membres des classes dirigeantes et certains de leurs sujets qui ne se sont pas convertis. Car, aux yeux des réformateurs, l'islam authentique ne laisse place à aucune compromission. Aussi faut-il mettre un terme à l'ensemble des *bid'a* (les innovations, c'est-à-dire les pratiques religieuses traditionnelles greffées sur l'islam). Ils tentent tout d'abord d'y parvenir par la prédication en exhortant les musulmans à revenir à un islam intact et pur. Cette prédication finit par saper le pouvoir « constitutionnel » en place, lorsque la virulence des réformateurs prit pour cible les souverains et les lettrés des cours. Ils les fustigent pour leur morale relâchée et leur opportunisme cynique, et les accusent de méconnaître et de dénaturer l'islam. Ils condamnent l'oppression dont les chefs se sont rendus coupables et leur corruption, leurs abus de pouvoir, les impôts non conformes à la loi islamique dont ils écrasent leurs sujets, et ils leur reprochent notamment de « lever le drapeau du royaume temporel plus haut que la bannière de l'islam (Al-Hajj, A.M., 1964 : 50 ).

C'est ainsi qu'en 1788, le sultan du Gobir, Bawa (1771-1789), prit l'initiative de convoquer tous les savants de son royaume à Magami. Cette rencontre a été l'occasion, pour le roi, de discuter et de partager avec les savants quelques problèmes de l'heure et de demander l'avis des *Ouléma*. Il saisit également l'occasion pour distribuer la *Zakkat aux Ouléma* (lettrés musulmans). Il a tenté par la suite de corrompre le Cheik en lui proposant « 500 *mithkals* d'or à Magami » (Mahaman, 2006 : 123). Ousmane dan Fodio, contre toute attente, a décliné l'offre en demandant, tout simplement au souverain l'autorisation de poursuivre son œuvre de réforme dans la sérénité :

*« The sultan of Ghobir, who was Bâwa, sent word to all other oulema that they should gather together at his court.... We gathered together before him, and he said what he had to say, and gave much wealth alams to oulema. Then Shaik Uthman stood up before him and said to him: "indeed I and my community have no need of your wealth, but I ask you this and this," and he enumerated to him all matters concerning the establishing of religion. The sultan replied to him: "I give you*

*what you ask, and I consent to all that you wish to do in this country*" (Marilyn, 1965: 8)<sup>91</sup>.

C'est ainsi, qu'il a bénéficié auprès de Bawa de l'autorisation de poursuivre ses activités religieuses, mais obtient également la libération des prisonniers et un allègement de l'impôt. Ces deux maux gangrènent la société. Ces deux acquis ont contribué à renforcer le prestige d'Ousmane dan Fodio aux yeux des *talaka*. C'est pourquoi un grand nombre des esclaves libérés ont rejoint le jihad dans l'espoir de trouver une satisfaction et une amélioration de leur condition de vie (Lovejoy, 2005 : 228-229). De retour à Degel, Ousmane Dan Fodio et ses partisans reprennent à nouveau le chemin des prêches dans toutes les directions du pays.

Au même moment, le Gobir est confronté de nouveau à un certain nombre de difficultés politiques tant à l'intérieur du royaume qu'à l'extérieur. En effet, lorsqu'en 1789, le Sarkin Yacouba a remplacé son frère Bawa à la tête du pays, la répression et les exactions reprennent et les taxes atteignent un degré insupportable. Au plan extérieur, Yacouba ambitionne de poursuivre la guerre contre le Katsina et le Zamfara. Il est tué dans une attaque contre la coalition *Katsinawa – Zamfarawa*, en 1796. Nafata, qui lui succède, décide de poursuivre la même politique que son prédécesseur. Cette décision a créé un climat tendu au sein même de la classe dirigeante et des vives oppositions de la part des populations exacerbées par des guerres perpétuelles et des très lourds impôts. En réponse à ce mécontentement général, il a ordonné trois mesures restrictives à l'encontre de l'action réformatrice du Cheik et de l'islam. Ces mesures sont en autres :

-L'interdiction aux talibé (disciples) du Cheik de prêcher sur le territoire du Gobir sans une autorisation du roi ;

---

<sup>91</sup> [Traduction : Le sultan du Gobir, Bawa, invita tous les Ulémas à sa cour... Nous étions réunis devant lui et il avait dit ce qu'il avait à dire. Il fit de nombreux dons aux Ulémas. Puis le Shaik Usman se leva et dit « certes ma communauté et moi n'avons nul besoin de ta richesse, mais je te demande ceci et ceci et il lui énuméra toutes les difficultés que rencontre la religion. Le sultan lui répondit : « je te donne ce que tu demandes et je consens à tout ce que tu souhaites faire dans ce pays.]

-Une interdiction stricte à toute personne dont les parents n'étaient pas à l'origine musulmans de le devenir ;

-L'interdiction faite aux hommes de porter le turban et aux femmes le voile.

Devant ces mesures restrictives de liberté, Ousmane Dan Fodio incite ses partisans à s'armer car, ne cessait de dire que « *préparer les armes est une sounna* » (Hamani, 2010 : 276).

Nafata est mort quelques temps après cette décision. Son fils Younfa lui succède à la tête du royaume. Ce dernier manifeste son désir de se conformer dans la voie de la réforme et de la pratique religieuse tant prônées par Ousmane Dan Fodio. Il lui aurait rendu visite à Dégel sitôt après son intronisation à la tête du royaume. Mais, très vite, l'adhésion de plus en plus grande des savants à la *Jama'a* du Cheik à Dégel, irrite Younfa. Il renoue avec la répression contre Ousmane Dan Fodio et ses partisans. Après un attentat manqué contre Ousmane Dan Fodio, ce dernier et ses partisans sont obligés de quitter Dégel pour Goudou : « *Dès qu'il fut licencié par Younfa, il ( Dan Fodio) forma des disciples pour la lutte contre le paganisme et lança une série de pamphlets et manifestes en arabe en vue d'informer l'opinion éclairée de son programme de rénovation* » ( Kizerbo, 1978 : 361). Cet exil comparé à la *hidjira* du prophète de la Mecque à Médine, représente une des phases la plus critique de l'action des réformateurs.

A partir de Goudou, Dan Fodio se rendait au Kabi, au Zamfara, dans le Daoura pour prêcher et mobiliser plus de partisans (Smaldone, 1977 : 21). Ces partisans lui portèrent allégeance et le proclamèrent Sarkin *Mousoulmi* (commandeur des croyants).

Sur le plan international, le déclenchement du jihad au Nord Nigeria, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, intervient dans le contexte d'un monde musulman confronté à la puissance de l'Occident chrétien qui s'industrialisa, à partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle. A cette époque, l'Arabie

connaissait le mouvement de réforme religieuse, déclenché par Mohamed Ben Asd Wahhab, qui voulait purifier l'islam, en le débarrassant de certaines innovations (*bid'a*), notamment « le culte des saints ». Cheik Jibril, appelé communément Malan Jibril, membre du groupe Watsakkawa, le maître d'Ousmane Dan Fodio, aurait effectué un pèlerinage à la Mecque durant cette même période. Ce courant politico-religieux aurait eu un impact sur la personnalité de Jibril. Hisket rapporte à cet effet:

*« Shaik jibril was an intense and zealous muslim iconolast who held the most rigorous views concerning the status of sinners. he taught that desobience to the sharia the Islamic legal and social ordinances , was a sin sufficient to invalidate a man's and turn him into an unbeliever destined for eternal punishment in hell fire ; his views are likely to have evolved as a result of his long exposure to the teaching of wahhabi's sect of reforming Islamic fundamentalist who controlled the holy cities of Islam Mecca and Medina in Arabia during the years Jibril spent studying » ( Hisket, 1962 : 589)<sup>92</sup>.*

Toutefois, pour D. Hamani, concernant ce lien entre le mouvement de Jibril et le Wahhabisme, il faut être prudent, du moins une prudence méthodologique. Il précise à effet que « *les ressemblances de ces deux mouvements sont évidentes. Mais, la différence essentielle est que le Wahhabisme rejeta le soufisme et le combattit, alors que le maître Jibril est resté soufi et Ousmane Dan Fodio, qu'il initia au soufisme, fut le maître incontesté de la qadiriyya* » (Hamani, 1989: 332). En outre, certaines allégations, selon lesquelles le Cheik Ousmane dan Fodio aurait rencontré les *Ouléma Wahhabites* lors d'un pèlerinage ne se seraient pas justifiées et fondées (Nouhou : 2005: 78). Pour A. Nouhou, Ousmane dan Fodio n'a effectué ni pèlerinage, ni *Oumara* (petit pèlerinage) à la Mecque pour avoir l'occasion de rencontrer les Wahhabites. Il existe par conséquent une différence idéologique entre le

---

<sup>92</sup> [Traduction : Shaik Jibril était un grand musulman hostile aux autres croyances qui avaient des rigoureuses opinions en vers les pécheurs. Il enseigna que, la désobéissance à la sharia, aux textes statutaires, sociaux et légaux de islam, était un péché suffisant pour invalider un homme et le rendre mécréant, et le destiné à la punition éternelle que l'enfer. Ses opinions me semblent avoir évoluées comme étant le résultat de sa longue éducation aux enseignements de Wahhabites , une secte des fondamentalistes et réformistes musulmans, qui contrôlèrent les villes saintes de l'Islam : la Mecque et Médine en Arabie Saoudite, durant les années que Jibril y passait ses études.] .

Wahhabisme et le Malékisme. Le premier prône le retour à l'islam originel, en se débarrassant de toutes les innovations, afin de créer un Etat théocratique en Arabie (1747-1818) alors que, le second est de rite malékite, reconnaissant non seulement toutes les doctrines de l'islam, mais aussi, l'autorité de l'*Idjama*, autorité que refusent de reconnaître les Wahhabites (Nouhou : 2005 : 83).

Le jihad est alors une dynamique intellectuelle religieuse endogène à l'espace sahélien qui a conduit l'*intelligentsia* à remettre en question, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'incapacité des souverains à continuer à diriger » (Hamani, 1989 : 333). C'est ainsi que en 1804, Ousmane Dan Fodio déclara, le jihad contre le roi Younfa du Gobir.

### 3-2 Les premiers engagements militaires.

Ce mouvement fut d'abord dirigé, mais sans grande subtilité, par al-Hadjdj Jibril al-Aqdasi (d'Agadès). Il se développa ensuite, sous la direction beaucoup plus habile du Cheik Ousmane Dan Fodio qui remplissait, comme d'autres lettrés dans la région, la fonction de conseiller auprès du sultan du Gobir, Bawa Jangorzo. La guerre est déclarée officiellement en 1804, après que le *Cheik* Ousmane suivi de sa communauté, ait accompli la *hidjra*, de Degel à Goudou où, il a été élu *imam* du nouvel « Etat ». Certes, on avait commencé à s'organiser plusieurs années avant. Citant *Taziyyn al-Wararat* d'Abdoulaye dan Fodio, F. H. Al-Masri (1963) disait que les préparatifs du *jihad* de Sokoto, notamment la collecte des armes, remontaient à 1797. L'idée a en tout cas fait son chemin dans l'esprit du Cheik. « La collecte des armes a commencé dès 1797. A cette date, le *jihad* a acquis un élan presque irréversible. Lorsque la communauté a exigé un *jihad* contre les incroyants, Dan Fodio a conseillé de s'armer car, disait t-il « *s'armer est une sounna* ».

Les différentes étapes de cette guerre sont énumérées par Mohamed Bello, dans *Rawdat al Akfar* où l'auteur retrace la chronologie des événements. Le premier combat qui oppose les partisans d'Ousmane Dan Fodio à ceux de Younfa, eut lieu lors d'une expédition punitive

lancée à partir du Gobir. Le roi du Gobir déclencha les hostilités, en envoyant une armée, pour attaquer une partie de la *Jama'a* du Cheik, dirigée Abdoulaye Dan Fodio, installée à Gimbana dans le Kabi. Les causes de cette attaque sont détaillées comme suit:

*« When Fodi, one of the son of Sulaiman, seized the throne, the Ubandadawaki of Kabi was one of those who opposed him. Eventually, Fodi succeed in killing the Ubandawaki after a military engagement in Gwandou where the supporters of the Ubandawaki where defeated .... These Kebbawa supporters of the ubandawaki sought refuge in Dosso. Whit the support of Dosso, these refugers posed a great threat to Kabi It was at this time that sarkin Fodi requested Yunfa, the sarkin Gobir, for military assistance to attack Dosso . » (Balogun, 1970 : 24-25)<sup>93</sup>*

En effet, après la mort de Souleymane, le 18<sup>ème</sup> *sarkin* Kabi, en 1803, Fodi, un de ses fils, s'empara du pouvoir. Le Oubandawaki (*chef de l'armée*) de Kabi s'opposa à cette usurpation. Les deux parties rentrèrent en guerre pour la conquête du pouvoir. Lors d'un combat, intervenu dans le Gwandou, Fodi tua Oubandawaki et, les *Kabawa* ayant supporté Oubandawaki se réfugièrent à Dosso. Pour punir les rebelles, le Sarkin Fodi demanda l'assistance du Sarkin Younfa, roi du Gobir, pour attaquer Dosso où ils s'étaient réfugiés. Le Sarkin Gobir Younfa, envoya un contingent de 700 cavaliers sous la conduite de Warou pour assister le Kabi. En route pour Dosso, d'après la même source, les troupes s'arrêtèrent à Gimbana, le village de Mallam Abdoulsalam, pour solliciter sa bénédiction. Devant le refus de ce dernier, son village est incendié en décembre 1803 et, plusieurs de ses partisans sont tués ou réduits en captifs. Le déroulement de cette expédition militaire est décrit par Burdon que cite K. Idrissa:

*« The attack of Gimbana, the town of Mallam Abdulssalam was undertaken by Sarkin Gumi Warou on the instructions of Sarkin Gobir. The target of attack as it seems was not the village of Gimbana but Dosso in Kabbi territory. This followed a request*

<sup>93</sup> [Traduction : Quand Fodi, un des fils de Sulaiman, s'empara du pouvoir, le Ubandawaki de Kabi était de ceux qui s'opposèrent. Éventuellement, Fodi réussit à tuer Ubandawaki après un conflit armé dans le Gwandou. Suite à ce meurtre, les partisans de Ubandawaki défaits se réfugièrent à Dosso. Appuyés par Dosso, ces rebelles représentaient une menace pour la stabilité du Kabi. C'était en ce moment que le Sarkin Kabi sollicita l'appui militaire du Sarkin Gobir Younfa pour attaquer Dosso.]



*made by Sarkin Gobir Younfa for military assistance to quell a rebellion in that area. The Sarkin Kabbi could have taken up the task of suppressing the international rebels rather than summoning the aid of distant ruler. One could assume that things being well in Kabbi. However, there was trouble in Kabbi during the closing years of the eighteenth century. Around Zabarma area, Zarmakoye Gumbi had raised the banner of insurrection. Within the same period the areas of Dosso also rebelled. Following an instruction of Sarkin Gobir Sarkin Gumi Warou attacked him with an army of consisting of about 700 cavalry.” (Burdon, 1909 : 66, cité par Alkali (1969 : 139)<sup>94</sup>.*

De Gimhana, les assaillants pointèrent sur Dosso qui fut à son tour incendié et pillé. S. Balogun, rapporte que selon certaines traditions de la cour du Sarkin du Kabi, le début de la suzeraineté du Kabi sur Dosso daterait de cette attaque (Balogun, 1970 : 20). Après cette attaque, Ousmane Dan Fodio, sentant sa vie menacée, quitta Degel pour Goudou où il écrit son manifeste de jihad : *Wathiqat abl-as-sudan wan sha Allah nin al Ikhwan* » (Lettre aux peuples du Soudan et à quiconque parmi les frères à qui Allah l’a fait parvenir par sa volonté) (Mahaman, 2006 : 124). Dans cette lettre, plus précisément en son point XII, il invita les musulmans à se joindre à lui pour « faire la guerre à tout roi païen qui ne dira pas « la ilaha ilal Allah<sup>95</sup> » selon la Ijma et prendre le pouvoir des mains de ce roi est obligatoire »<sup>96</sup>

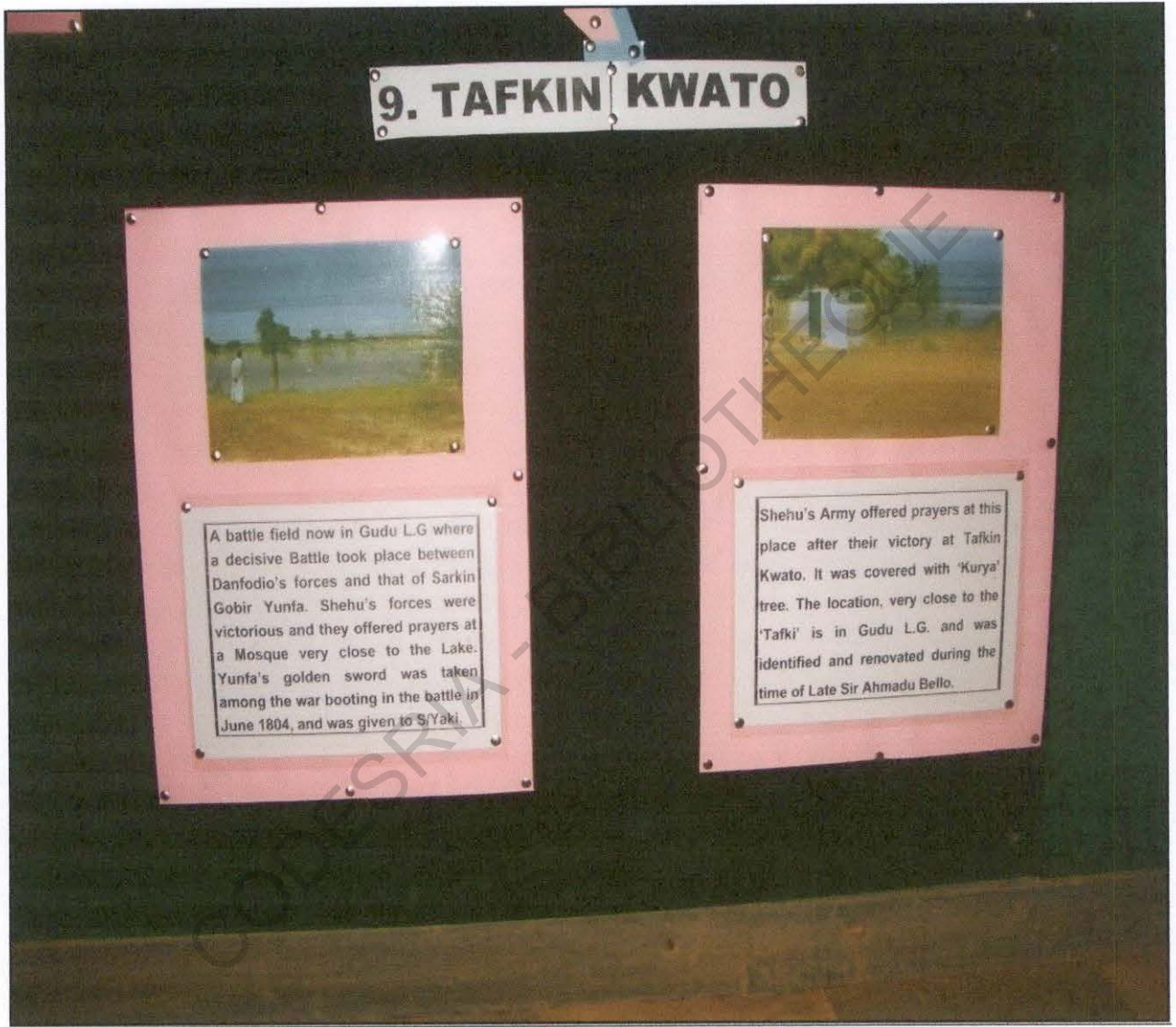
Dès lors plusieurs combats opposent les deux camps. Une, des batailles les plus décisives, fut celle de Kwatto (*Tapkin Kwatto*) (mare de Kwatto) (Cf. Photo n°3 ci-dessous p.116) qui se solda par la victoire des partisans d’Ousmane Dan Fodio. Très motivés, ils avançaient dès lors de victoire en victoire.

<sup>94</sup> [Traduction : L’attaque de Gimhana, la ville de Mallam Abdulsalam, intervint à l’initiative du Sarkin Gumi Warou, sur instruction du Sarkin Gobir. L’attaque ne visait pas le village de Gimhana, mais plutôt Dosso, situé en territoire du Kabi. Elle fait suite à une requête de Younfa adressée au Sarkin Gobir Younfa, en vue de déjouer une rébellion en cours dans cette région. . Le *sarkin* kabi prit l’initiative d’éliminer ces rebelles, plutôt que de faire appel à l’aide un dirigeant éloigné. On pouvait supposer que les choses allaient mieux au Kabi, cependant, au tournant du dix huitième siècle, il eut une trouble au Kabi. Dans la région de Zarbarma, Zarmakoye Gumbi, était en insurrection. Durant la même période, les régions de Dosso s’étaient aussi soulevées. Sur Instruction du Sarkin Gobir, Sarkin Gumi Warou, l’attaqua avec une armée composée de près de 700 cavaliers]

<sup>95</sup> Expression arabe qui signifie : Il n’y a aucune divinité digne d’adoration en dehors de Dieu.

<sup>96</sup> Bivar A.D « *The Wathiqat Ahl A Sudan: A manifesto of Fulani* » in journal of African History II, 2, pp.235-243 cité par (Mahaman, 2006: 124).

Photo n°3 : La mare de Tapkin Kwato



Source : photo crédit (musée d'Argoungou), (2012).

Lors des premières attaques, l'objectif des jihadistes était de contrôler les territoires. Il fallait pour cela prendre et conserver le palais du souverain dans chaque Etat conquis. Dès 1804, le Zamfara, une des puissances haoussa de l'époque, opposé au Gobir, se rallia aux jihadistes. Le 8 mars, en route pour le Kabi, les fidèles guerriers dirigés par Ali Jedo, s'emparèrent de la ville de Goumbi (dans le Zamfara) restée fidèle au Gobir. Cinq semaines plus tard, plus précisément le 13 avril 1805, la capitale du Kabi tomba après un siège conduit par Ali Jedo et Abdoulaye Dan Fodio. L'attaque du Kabi serait intervenue à la demande d'Ousmane Massa, un prince du Kabi. Ousmane Massa avait rallié le camp d'Ousmane Dan Fodio à cause d'un conflit qui l'opposait à Mohammed Fodi, le *Sarkin* du Kabi. L'armée qui attaqua le Kabi était composée pour l'essentiel de Zamfarawa et de Gobirawa (Alkali, 1969 : 144). Mais le Sarkin Kabi, Fodi, avec l'aide des Maouri de l'Arewa, des Zarma de Dosso et des Touareg *Kel Ayar*, réussit à repousser, dans un premier temps, les jihadistes sur Gwandou. C'était à Alwassa, en novembre 1805. L'armée des jihadistes subit une cuisante défaite. Selon Ibrahim Marafa,<sup>97</sup> plusieurs guerriers de Dosso, envoyés pour assister le Kabi, périrent dans cet engagement militaire. Cette première intervention des Zarma de Dosso, est intéressante à analyser car elle prouve que le Zarmatarey, à travers l'Etat de Dosso, était engagé dans le jihad, bien avant la prise d'Alkalawa de 1808.

Le Kabi fut finalement défait en avril 1805, après trois jours de résistance. Cette défaite du Kabi constitua la première victoire majeure des jihadistes contre les Etats haoussa. Elle eut un impact psychologique très important sur les partisans du Cheik :

*« The fall of Birnin Kabi was a major military economic and political victory for the jihadistes which was profoundly affect the fortunes of the wars. Birnin Kabi was the first major haoussa capital to capitulate and this had important psychological effects » (Alkali, 1969: 144)<sup>98</sup>.*

<sup>97</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, le 31-10-2010.

<sup>98</sup> [Traduction : La chute de Birnin Kabi était une grande victoire à la fois militaire, économique et politique pour les jihadistes. Elle était source d'un grand butin de guerre. Birnin Kabi était la première et importante capitale du pays haoussa à capituler et ce qui eut des impacts psychologiques très importants sur les combattants.]

Dans chacun des États haoussa, la stratégie des réformistes consistait dans un premier à laisser les troupes opérer localement avant de lancer une attaque conjuguée contre la capitale. Au début de 1806, des bannières avaient déjà été distribuées et, des chefs militaires officiellement placés, à la tête des troupes dans chaque région. Ousmane Massa fut nommé Emir du Kabi (Hamani, 2007 : 238). Quant au Katsina et Kano, ils tombèrent en 1807. Il noter à ce sujet que *Sarkin Katsina Magajin Haladou*, 38e chef (1806-1807), « fut le dernier des chefs autochtones que les Peul chassèrent pour prendre le pouvoir. Il s'était sauvé et réfugié à Damagaram ; de là il s'était dirigé par Tasaawaa et revint enfin à Maradi où il se fixa pour le restant de sa vie » (Dankoussou, 1970 : 56).

Les jihadistes orientèrent leur attention vers Alkalawa. Par stratégie, ils signèrent un traité de paix (*aman*) avec les résistants Kabawa en 1807, pour éviter de combattre sur deux fronts (Mahaman, 2006 : 133). Un an plus tard, Alkalawa, la capitale du Gobir, tomba le 3 octobre 1808. Malgré leur infériorité en nombre et en armement, les réformistes musulmans avaient remporté, entre 1807 et 1808, une série de victoires sur tous les fronts, ce qui leur apparaissait comme un miracle et comme la preuve de la justesse de leur action. Cette victoire des jihadistes à Alkalawa est souvent comparée à celle du Prophète Mohamed à la bataille de Badr, ce qui les assura dans leur conviction. La prise de Alkalawa fut une étape décisive pour les partisans d'Ousmane Dan Fodio car, avant d'y parvenir ils butèrent à deux reprises contre l'armée farouche des Gobirawa aidés par des mercenaires Touareg. Le premier affrontement eut lieu en novembre 1804:

*« The first attempt on Alkalawa, the capital of Gobir, in November 1804, had failed. He ( Ousmane Dan Fodio) had suffered a serious defeat after a surprise attack by the Gobirawa*

*and their Touareg mercenaries in december 1804; and many of his men had perished” ( Marilyn, 1965 : 22)<sup>99</sup>.*

Quant à la seconde tentative, elle eut lieu en mars 1806 : *“In 1808, Alkalawa finally fell to Usman’s forces after a second fruitless attempt had been made in 1806; then the Touareg deserted the Gobirawa for Usman’s camp, having themselves been soundly defeated by the Fulani in march 1806” ( Marilyn, 1965 : 24)<sup>100</sup>*

C’est finalement en 1808, que les partisans du Cheik sortirent victorieux. Younfa, roi du Gobir, et plusieurs de ses partisans perdirent la vie lors des affrontements. On estime à près de dix mille (10.000) le nombre des cavaliers de Younfa engagés contre les jihadistes<sup>101</sup>. La femme de Younfa, Katembalé et sa mère, Maitakalmi furent prises en captivité (Mahaman, 2006 : 125). Dès le 12 mars 1808, la capitale du Borno, Birnin Gazargamou, fut conquise malgré la résistance de Al Kanemi, guerrier et lettré de l’Est du Tchad devenu le maître du pays après avoir réduit l’ancienne dynastie à un rôle purement honorifique. En janvier 1809, après quatre années de combats intermittents, les principaux Etats haoussa avaient capitulé et leurs souverains prirent le chemin de l’exil. Au cours de la même année, Mohamed Bello créa Sokoto, comme capitale alors que Cheik Ousmane resta à Sifawa. Avant de mourir le 20 avril 1817, il divisa le califat en quatre parties : L’ouest revient à Abdoulaye, l’Est à Mohamed Bello, le Nord à Ali Jedo et le Sud à Aboubakar Attikou et Mohamadou Boukary. Certains habitants du Katsina avaient refusé la domination, en se réfugiant dans la région de Maradi, tandis que le Gobir préservait son indépendance. Cette dynamique de résistance aux jihadistes provoqua une sorte de scission du royaume de Katsina selon A. Mahamane

---

<sup>99</sup> [Traduction : la première tentative de Novembre 1804, sur Alkalawa, la capitale du Gobir, avait échoué. En décembre 1804, il (Ousmane Dan Fodio) fut défait lors une attaque surprise menée par les Gobirawa aidés par des mercenaires Touareg. Beaucoup de ses hommes avait péri.]

<sup>100</sup> [Traduction : En 1808, Alkalawa tomba finalement dans les mains des jihadistes après une deuxième tentative infructueuse menée en 1806. Puis les Touareg abandonnèrent les Gobirawa et s’allièrent au camp d’Ousmane après qu’eux-mêmes furent victimes d’une cuisante défaite contre les Fulani.]

<sup>101</sup> Mahamadou Sambo Ali, Birnin Gaouré, le.30.10.2010.

(Mahamane, 1985 : 73). Tandis que la partie sud, poursuit l'auteur, adhérait aux mouvements du réformateur, le Nord du royaume, qui constituait jusque là une partie périphérique en situation de marche, devenait le centre de gravité d'une nouvelle entité politique formée par une communauté engagée dans la résistance contre « les tentatives hégémoniques venues du Sud »<sup>102</sup>.

Après avoir défait le Gobir, les jihadistes envisagèrent l'extension des conquêtes aux contrées lointaines. Ainsi dès 1809, Abdoulaye Dan Fodio conduisit une expédition sur le Gourma. Cette expédition du jihad eut des répercussions sur le Zarmatarey.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

---

<sup>102</sup> Cette thématique est largement développée par l'auteur dans sa thèse soutenue en 1998.

### CHAPITRE III- LES REPERCUSSIONS DU *JIHAD* AU ZARMATAREY

Avant d'étudier les répercussions du jihad au Zarmatarey, il importe de présenter la situation de l'islam dans cette région avant le XIX<sup>ème</sup> siècle.

#### I- **L'état d'islamisation des populations du Zarmatarey avant le *jihad*.**

A la veille du jihad, l'état de l'islamisation dans cette partie de l'espace nigérien est difficile à évaluer de manière objective. La tradition orale n'a conservé que des très maigres renseignements souvent sans grandes précisions. Nos informateurs semblent même méconnaître la réalité religieuse de cette période. Quant aux données des sources écrites, elles sont rares. Seules quelques bribes d'information sont souvent disséminées dans des ouvrages d'ethnologie ou des monographies de la période coloniale. L'absence de sources fiables ne permet pas une analyse fouillée du phénomène. La plupart des travaux consacrés spécifiquement à l'islamisation de l'espace nigérien (Mahaman, 2002 ; Zakari, 2009 ; Djibo, 2010,) présente les Zarma comme un peuple réfractaire à l'islam, du moins jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, période durant laquelle, il fut imposé par Boubacar Louloudjé aux populations de la région. A cet effet, il fréquent d'entendre dire que les Zarma ne se convertissent à l'islam qu'en faveur de leurs contacts avec les Peul : « *the Zerma who migrated to the middle Niger four centuries ago, were little influenced by Islam until the Fulbe movement began in Nigeria early in the nineteenth century.* » (Trimingham, 1959: 16).<sup>103</sup>

Cette situation est généralement justifiée t par le fait que le Zarmatarey était resté jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à l'écart des grands circuits commerciaux, canaux par excellence de diffusion de l'islam. Cette vision mérite d'être nuancée car, l'islam n'était pas méconnu par ces populations avant le jihad du XIX<sup>ème</sup> siècle. En Effet, en croire Y. Urvoy, « les

---

<sup>103</sup> [Traduction : Les Zarma, qui avaient émigré dans le Moyen Niger il y a quatre siècles, étaient peu influencés par l'islam jusqu'à ce commença le mouvement peul au Nigeria ( au début du dix neuvième siècle.) .

groupes semi pasteurs venus du Dirma comptaient des musulmans, mais assez peu nombreux. Le contact et l'absorption des Sonraï animistes (sic) achevèrent de dissoudre ces traces de l'Islam » (Urvoy, 1936 : 94 ). C'est également ce que sous-entend le constat du capitaine Lenfant, qui remontait le fleuve entre Boumba et Kirtachi, et qui était impressionné par la présence massive des mosquées en tiges de mil ou en cailloux. Il rapporte à cet effet que : « Les Zabermas et les peulhs diffèrent peu les uns des autres ; ils appartiennent à des races qui portent en elles la trace d'une civilisation effective , et chez lesquelles l' Islam s'est implanté depuis longtemps » ( Lenfant, 1903 : 171). Cette information, même si, elle manque de précisions sur la localité renverrait à une période antérieure au XIX ème siècle. En effet durant cette période, il est fait mention de l'existence de quelques centres d'apprentissage du coran, foyers par excellence d'islamisation des populations (cf. carte n°9 p. 131).

Dans le bas Dallol Bosso, par exemple, plus précisément à Gamonzon, un village situé à trois kilomètres de Yéni, des marabouts, originaires de Kobirko, avaient animé un grand centre d'apprentissage islamique. On y dénombrait d'après Y. Moumouni près de soixante dix (70) *doudal*<sup>104</sup> (Moumouni, 1997 : 354). Ce village fut dès lors un grand centre d'apprentissage et de diffusion de l'islam. Par exemple, c'est dans ce centre que, d'après Gati Marou,<sup>105</sup> la plupart des *Ouléma* de Yéni ont été initiés à la lecture du Coran. Mais, si le centre de Gamonzon avait existé avant le jihad, le fait de disposer de soixante dix *doudal* relèverait d'une appréciation exagérée voire même erronée de la part de l'auteur. En outre, mentionner l'existence du centre au moment du passage d'Askia Mohamed dans le Dallol semble être anachronique dans la mesure où le village de Gamonzon était fondé à la fin du XVIII ème siècle par des Goubé :

*« Les Sudjé ou Kourfayawa atteignent le Dallol Bosso vers 1780. Les récits enregistrés à Shett assimilent l'arrivée de la migration conduite par un certain Boukar à la suite de*

<sup>104</sup> Le « *doudal* » est un feu de tiges de mil qui sert d'éclairage aux écoles coraniques. Il désigne souvent l'école coranique elle-même.

<sup>105</sup> Gati Marou, Yéni le 22-08-2010.



*soumission et de l'exode de l'ancien peuplement Gube. Une partie des Gube accepte en effet la suprématie des nouveaux venus, d'autres se laissent par contre repousser vers le Sud. C'est ainsi que, Amayda et ses frères se sont séparés : l'un est parti à Fariya vers Damana, l'autre à Loga et Amayda est allé s'établir à Gamonzon près de Yéni. Ce sont eux qui ont fondé ces trois villages » (Nicolas 1969 : 68).*

Dans le Zarmaganda, au début du XVII<sup>ème</sup> siècle, le fondateur du village de Saptaka, un certain Oudoundou, fut un grand marabout. Il construisit une mosquée à l'aide des pierres et des tiges de mil et creusa un puits<sup>106</sup>. Il s'adonnait à la pratique de l'islam. Cette mention prouve que, les populations de cette localité n'étaient pas étrangères à l'islam depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle, soit deux siècles, avant le déclenchement du *jihad* d'Ousmane Dan Fodio dans le *Kasar haoussa*.

Par contre d'après les traditions de Tade, Askia Mohamed, au moment de son passage dans l'Ouest nigérien vers 1495-96, trouva *Goubekoye (chef des Gube)* Bonkano à Tade. Ce souverain semble pratiquer la religion de Mohamed. On dit qu'il accueillit l'Empereur de Gao avec tous les honneurs liés à son rang<sup>107</sup>. Il faut aussi signaler la présence de marabouts au sein des populations zarma qui volèrent au secours de leurs cousins et voisins Sonjey après la débâcle de 1591 suite à l'attaque des Marocains. En effet, après la conquête marocaine, le Dendi accueillit un nombre considérable de populations Sonjey qui refusèrent la capitulation. Sous la conduite d'Askia Nouhou (1592-1599), ils menèrent une guérilla sans précédent contre les Marocains jusqu'en 1640. Au cours du retrait d'Askia Nouhou au Dendi, plusieurs contingents militaires zarma apportèrent leur soutien aux résistants Sonjey. Plusieurs engagements opposèrent les résistants aux assaillants. Une, de ces batailles décisives, eut lieu à Barnai, dans une grande cuvette encadrée par les collines au Nord de Tondigameye. La troupe de Kouré namari était dirigée par Hawaiiizé Mali, celle de Dosso par Sorry Babaiizé et

<sup>106</sup> Soumana Boubou, Sansani, le 30-04-2013.

<sup>107</sup> Elhadji Yacouba Hassane, Tade zarmã, le 20 Août 2010.

les combattants du Zarmaganda étaient dirigés par *Alfa* Marou (le Marabout Marou) descendant de Mali Bero.<sup>108</sup>

Cette première phase d'islamisation, intervenue avant le jihad, s'est déroulée à travers les contacts avec le Soŋey. Malheureusement, elle n'a pas eu d'impact durable (Idrissa, 1979a : 81). En effet, le Soŋey fut l'une des régions où, l'islam et la culture arabe se sont développés avec l'avènement des *Askia* au pouvoir. A la fin du XV<sup>ème</sup> siècle et début du XVI<sup>ème</sup> siècle, aucune région du Soudan Central ne peut l'égaliser en matière d'islamisation. L'accession au trône d'*Askia* Mohammed apporta un certain changement au système politique et culturel. Le Soŋey était à cette époque l'un des plus grands foyers de la culture islamique au Soudan. L'introduction d'éléments islamiques dans la sphère sociopolitique et idéologique par la classe dirigeante (surtout sous la dynastie des *Askia*), vise l'enracinement de l'islam. Boubou Hama et Jean Rouch considèrent la victoire d'*Askia* Mohamed sur Chi Baro comme un rejet total de la tradition ancestrale. Le premier accuse *Askia* Mohammed d'avoir introduit dans la vie politique du Soŋey, l'esprit de révolution de palais contraire à l'humanisme du Soŋey traditionnel et pense que c'est désormais le règne des «mœurs orientales» (Hama, 1966 : 52, 298, 302). Le second, moins catégorique, affirme qu'à Anfao (la localité où s'était déroulée la bataille entre partisans de Chi Baro et ceux du futur *Askia* Mohammed I) l'islam triompha de l'Afrique traditionnelle (Rouch, 1953, 186). Contrairement à l'Empire du Mali, l'islam dans le Soŋey n'était pas confiné dans le palais royal (Monteil, 1929 : 412). *Askia* Mohammed a largement contribué à entourer le pouvoir royal de l'auréole de la religion. Il effectua le pèlerinage à la Mecque et fut même intronisé *Calife* du Tekrour d'après le *Tarikh el-Fettâch*, (1964, 24, 15 - 17, 161 - 162) et *Tarikh es Soudan* (1964, 117, 120, 147). Il consulta deux savants arabes d'une grande réputation sur la manière de gouverner son pays conformément aux prescriptions de l'islam, notamment deux grands docteurs, Al-Maghīlī du

---

<sup>108</sup> Yacouba Abdou, Kouré, le25-08-2011.

Touat et Al-Suyūfī du Caire et une pléiade de marabouts de son Empire. Le premier a répondu à ses questions sous forme d'une *fatwa* (Cuoq, 1975) devenue célèbre. Suite à cette fatwa, Askia Mohammed s'attaqua aux divinités, traita les compagnons des Sonni de mauvais musulmans et imposa des *cadi* et le droit malékite dans la plupart des villes de son Empire.

C'est pourquoi, le règne de la dynastie des Askia peut être considéré, à juste titre, comme la période du rayonnement intense de l'islam et de la culture musulmane dans le Sonney. Tombouctou comptait à l'époque, pas moins de 150 *madrassa* (*école coranique*), avec des effectifs dépassant parfois la centaine d'élèves (Abitol, 1979 : 57). C'est dans ce contexte qu'il faut situer les différentes guerres de conquête menées par Askia Mohamed. En effet, dans son combat pour un Sonney totalement islamisé, il vint à Ayorou (dans le Niger actuel) vers 1500, pour chasser un des fils de Sonni Ali ayant trouvé refuge dans cette localité où, il tenta d'y fonder un royaume indépendant (Marty, 1930 : 346). C'est à cette occasion, qu'il nomma des *Cadi* dans toutes les grandes villes de l'Empire, situées entre le Kabi et la frontière malienne (Kati, 1964 : 142 et Sadi, 1964: 126). C'est en ce moment qu'il faut situer l'installation de ces familles de lettrés musulmans dans l'île de N'Dounga en vue de l'expansion de l'islam. Ces familles portaient le nom de *Saney*. Ils habitaient N'Dounga dans un quartier qui portait leur nom. N'Dounga représente à ce titre un des plus anciens foyers d'islamisation de l'Ouest nigérien avec l'installation des ces premiers lettrés musulmans. Leur arrivée dans l'île se situerait entre 1507 et 1509, au moment où, Askia Mohamed guerroyait dans le Dendi et le Borgou pour une expansion de l'islam au Soudan (Idrissa, 1981 : 43). Par contre, les descendants de ces *Ouléma* installés à N'Dounga *Saney* soutiennent que les raisons du départ de leurs ancêtres étaient d'ordre économique : « *Il y a très longtemps de cela, suite à une grave famine intervenue dans la région de Gao, nos ancêtres au nombre de*

*trois ont quitté leur village de Gao-saney. Ils ont navigué sur une pirogue pendant près de sept jours avant de camper à l'actuelle île de N'Dounga.* »<sup>109</sup>.

Cette information se rapproche d'un passage du *Tarikh el Fettash* qui mentionne le départ d'une famille chérifienne, celle des petits enfants d'Ahmed es Sadi de Tombouctou en raison d'une famine qui sévissait dans cette ville et dont ils redoutaient les effets pour eux mêmes et pour leurs familles. (Kati, 1964 : 51). De 1537 jusqu'en 1549, la population du Sonèy, précise M. Abitol, fut éprouvée par la famine et la sécheresse accompagnées d'une maladie épidémique appelée *Kafi* ou *Gafi* (Abitol, 1979 : 58). La situation conjoncturelle poussa les villageois à émigrer vers les grandes villes ou en direction d'autres contrées, comme le Dendi (Abitol, 1979 : 60). C'est probablement lors de ces mouvements migratoires que ces familles chérifiennes s'installèrent entre Gao et la rive haoussa du fleuve Niger pour former une des plus grandes colonies musulmanes. Les populations locales continuent à légitimer cette thèse qui prétend que les ancêtres saney étaient des chérifs. C'est pourquoi, cette thèse résiste encore et à N'Dounga on continue à dire « *Les ancêtres des Saney étaient deux frères, Zenia et Badiré Sibibi, venant du Macina. Le premier s'établit à Gao où son fils, Bakodo, partit s'installer à l'actuel emplacement de Saney. C'est son successeur Marou Zénia qui fit appel à Mallam. Ils seraient descendants de Ousseini et Hassan d'origine chérifienne* » (Seybou, 2008 : 38). Cette thèse hamitique est très développée et entretenue par des populations de l'Afrique Subsaharienne pour situer leur origine en Orient ou à la Mecque. L'un dans l'autre c'est avec l'installation de ces chérifs que, N'Dounga devient un important centre de diffusion de l'islam, longtemps avant Say qui, au XIX<sup>ème</sup> siècle, servait de référence en la matière :

*« La première école du village serait l'œuvre d'un certain Cherif Hassan qui serait venu de Sirfey Kalo le quartier de Gao au Sud du mausolée d'Askia Mohamed où les chérifs étaient installés sous le règne de ce dernier. On prétend*

---

<sup>109</sup> Amadou Tidjani, N'Dounga, le 30.07-2011.

qu'après une quarantaine d'années d'enseignement et de prêche, le chérif Hassan quitta N'Dounga Saney pour se rendre à la Mecque par la vallée du fleuve. N'étant plus revenu dans l'île, la mission de diffusion de l'Islam était assurée par ses premiers élèves. Il s'agissait de son fils Bohari Baba, d'Alkali Tchallo et de Alfa Moussa et Attikou. Leurs élèves et étudiants étaient essentiellement du pays zarma » (Moumouni, 1997 : 355).

Par rapport aux animateurs de ce centre d'instruction, les traditions de N'Dounga n'ont retenu que le nom de Alfa Moussa qui s'appelait aussi Bohari Baba. Ce dernier ouvrit une grande école où les enfants de tous les villages environnants de N'Dounga étaient instruits.

N'Dounga fut jusqu'à l'émergence de Say au XIX<sup>ème</sup>, un carrefour islamique sans que les marabouts ne cherchent à s'accaparer du pouvoir politique exercé par les *Wangari* ou à inféoder les populations locales. Ces premiers marabouts Saney seraient de la confrérie *qadriyya* même si aujourd'hui cette région est plus dominée par la tendance *tidjani*. C'est à partir du Saney de N'Dounga que ces lettrés musulmans s'installèrent dans d'autres villages comme : Zouzou, Kouré, Goudel et de Sandire. Leur arrivée à Kouré, par exemple se situerait au cours du règne de Dioffo (1855-1874). Ils étaient conduits par Amadou Daro et s'adonnaient à l'enseignement du Coran. A leur arrivée, Amirou Dioffo qui était au pouvoir leur ordonna de s'installer au Sud du village sur un espace délimité sur une longueur de trois lancées successives de flèches. Jusqu'aujourd'hui, il est fait interdiction, à toute personne non saney, de cultiver cet espace faute de malédiction<sup>110</sup>. Ces Saney s'adonnaient à l'enseignement et leur guide jouait le rôle d'*Imam* pour toute la communauté. Plusieurs *talibé* (disciples) aussi bien de Kouré (Alfa Yayé, Dagara, Baba Haoussa, Alfa Abdou) que des villages environnants (Sina Koira, Karabedji, Sakiey, Windé) avaient étudié dans cette école<sup>111</sup>.

Le village de Kaffi semble être aussi d'une forte tradition islamique. Cette localité tirerait son nom de l'expression haoussa « *mou kafa nan* » qui veut « installons-nous ici »<sup>112</sup>,

<sup>110</sup> Garba Maikido Dioffo, le 25-08-2011 à Kouré dans la cour de l'école.

<sup>111</sup> Garba Maikido Dioffo, le 25-08-2011 à Kouré dans la cour de l'école.

<sup>112</sup> Cheik Djibo Amadou, Kaffi, le 12 juillet 2010

expression qu'avait utilisée le *Madougou* (guide) d'une caravane haoussa. En effet, le village était situé sur un lieu d'escale pour les caravaniers empruntant la route Dosso- Dioundou-Nord Nigeria. Son fondateur, Elhadji Mamoudou, fut un compagnon d'Askia Mohammed au moment de son pèlerinage à la Mecque en 1495. En traversant l'espace nigérien, Askia Mohamed fit une escale à Goroubey, un village situé à 25 km au Sud de Dosso. Les populations de ce village étaient très hostiles à l'étranger et à sa philosophie, ce qui le contraint à quitter les lieux pour Kaffi où, il reçut un accueil de grand jour de la part des populations. Impressionné par le comportement des populations, Askia Mohammed retint Kaffi comme site d'installation des marabouts (Hama, 1966 (a) : 172-185).

Mais, selon une tradition de Dosso recueillie par L. Dioulé (1969), Askia Mohammed aurait rencontré Elhadji Mamoudou, l'ancêtre des gens de Kaffi en un lieu appelé *Waazey* ou encore *Nymeyka-ka-guru* dans le pays zarma non loin de Kalla, la résidence de *Kallekoy*, chef des Kalle. Les deux hommes sympathisèrent et firent ensemble le voyage à la Mecque. A leur retour ils s'installèrent d'abord à Tandarou à l'Est de Tessa, ensuite à Hasan Dey et enfin à Kaffi. Askia Mohamed fit creuser un puits et installa son frère Alassane et son aîné Oumarou pour continuer l'œuvre d'islamisation. Plusieurs *Oulema* furent formés dans ce village, notamment les arrières grands pères de Cheik Djibo Amadou, actuel *Imam* de la grande mosquée de ladite localité<sup>113</sup>. L'hypothèse émise de Périé et Sellier (1947) qui situe la fondation de Kaffi à la même époque que Dosso (fin XVIIème siècle- début XVIII ème siècle) ne tient pas la route. Elle semble être anachronique en ce sens que le pèlerinage d'Askia Mohamed date du XV ème siècle. C'est l'action de son fils, Oumarou qui fit rayonner l'islam dans la région. Il construisit une mosquée, ouvrit une école coranique et creusa un puits (Idrissa, 2013 : 57). Cette phase d'islamisation par le Sonéy et ses Askia n'avait pas eu une portée durable et entre le XVI et le XVIII ème siècle, on assista à un recul

---

<sup>113</sup> Cheik Djibo Amadou, Kaffi, le 12 juillet 2010.

de l'islam dans la région. Cette situation pourrait s'expliquer par « *le retour en force de la religion du terroir car les érudits de cette époque n'ont ni l'aura, ni le charisme de leurs prédécesseurs pour faire passer le message de Dieu* » (Idrissa, 2103 : 86). L'arrivée en masse d'autres groupes de migrants essentiellement attachés à la religion du terroir va davantage accentuer la stagnation voire à le retrait de l'islam au profit de la religion du terroir :

*« Les traces de cette religion, vont progressivement se dissoudre au contact de populations animistes (sic) notamment Sonay, les Goubey et les Mawri. Ce retour à l'animisme(sic) a été facilité par le mode de migration qui n'a pas été un mouvement de masse et l'arrivée de chaque nouveau groupe contribue à la dissolution de l'islam qui soulignons-le manquait de soutien dans un cadre, qui n'était pas propice à son développement. Il semble que la période allant de la fin du XVI è siècle à la fin du XVIII è siècle soit dans notre région, celle de retrait de l'islam au profit de l'animisme(sic) qui connaît un regain et une vitalité » (Idrissa, 1979 a : 82).*

C'était une islamisation dans laquelle « *la grande majorité ignore encore les règles du rite orthodoxe et mêlent clandestinement à l'exercice du culte les pratiques « animistes » (sic) de la croyance traditionnelle* ». <sup>114</sup> Cette période est connue sous le nom de la période de la "jahiliya" c'est à dire l'ignorance. Il a fallu le début du XIX ème siècle, pour assister à un regain et une reprise de l'activité religieuse. Mais la pratique de l'islam a subi un long processus avant son installation totale. Ce processus fut d'ailleurs lent et tardif. Les conversions importantes n'eurent lieu qu'au XIXème siècle. C'était en cette période qu'arrivèrent les *Kanientché*, que les traditions prétendent être originaires du Kanem, car ils portaient des cicatrices bérubéri. Ils étaient des musulmans qui se déplaçaient avec leurs marabouts dont les prières et les livres étaient l'objet d'amusement et d'étonnement pour les Zarma qui pratiquaient la plupart la religion du terroir (Idrissa, 1981 : 44). Dans le même ordre d'idée, B. Hama rapporte que « *des gens du Kanem traversèrent tout le Boboye sur des ânes chargés des livres coraniques* » (Hama, 1969 : 169). Il est aussi fait mention, par K.

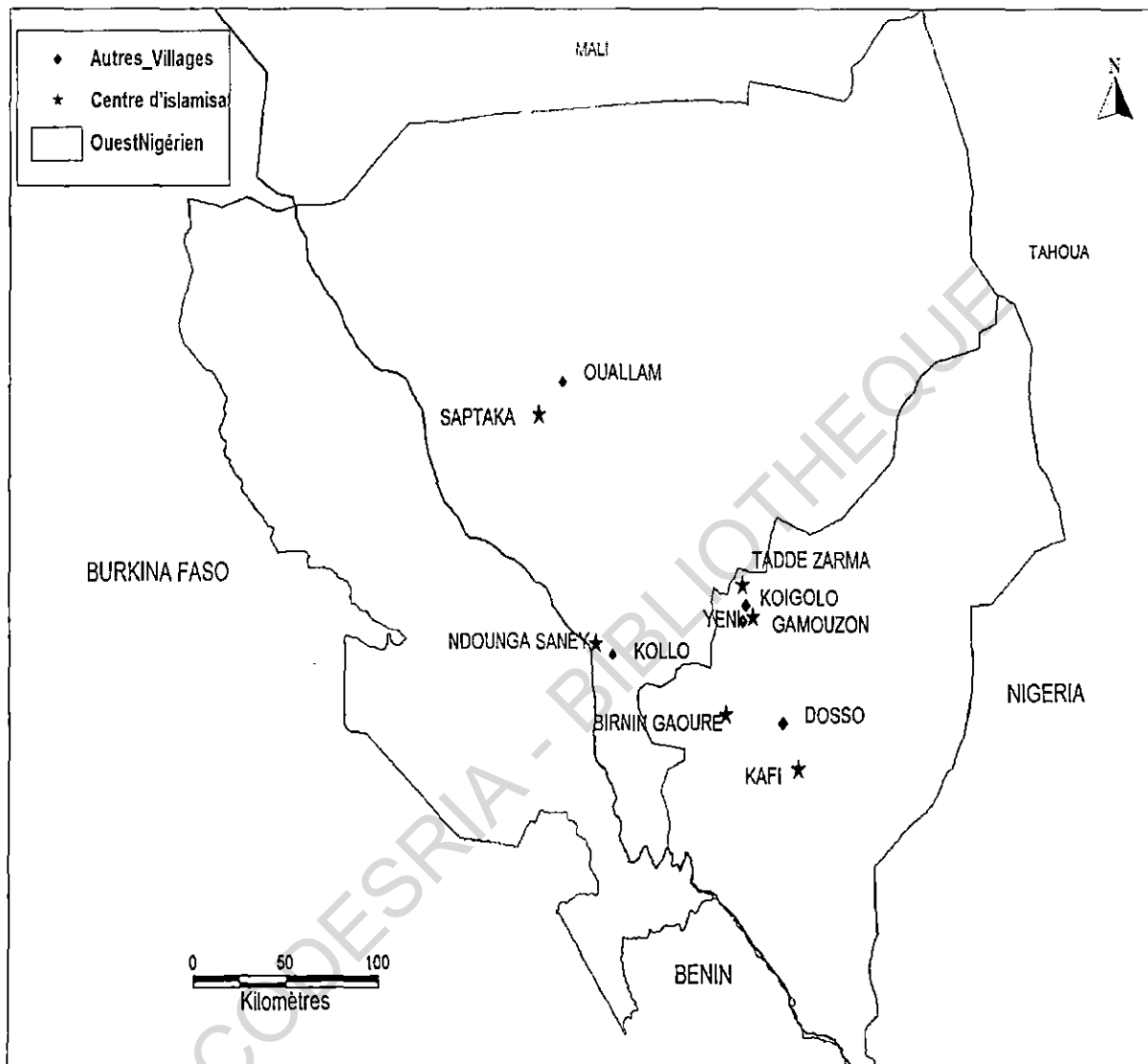
---

<sup>114</sup> A.N.N, 15.1.3, Monographie du cercle de Niamey produite par le Lieutenant PY, fiche 3.

Idrissa de marchands zarma musulmans dans le centre islamique de Bouna et de l'installation des populations musulmanes dans le Dallol Bosso. Ces indications sont à prendre avec réserve car, aucune précision ne les accompagne (Idrissa, 1979 : 83). Il apparaît clair que les Peul n'étaient pas les premiers à introduire l'islam au Zarmatarey, ils l'avaient peut-être renforcé avec le renouveau islamique du XIXème siècle. Ce renouveau islamique du XIXème siècle favorisa le retour en force de la religion de Mohamed. Des érudits sillonnèrent le pays pour apporter le message de Dieu. C'était à cette activité que s'adonna Alfa Sombo, un lettré musulman, originaire du *Fouta*. Il se fixa à *Gaouré* vers la fin du XVIIIème siècle. Sa science et sa sagesse lui valurent beaucoup de disciples, parmi les populations de la région. Notre informateur de Kobe-beri, Harouna Garba, reconnaît que leurs ancêtres empruntèrent l'islam chez les Peul de *Gaouré*. Les Peul de cette localité, disait-il, étaient dans le temps considérés comme des *Wali*, c'est-à-dire des saints qui firent des miracles. Boubacar Louloudjé, fils de Alfa Sambo et, mal voyant de son état, avait recréé Gaouré vers la fin du XVIIIème siècle avant le début du jihad d'Ousmane Dan Fodio dans le Kasar haoussa. Des expéditions militaires liées à ce jihad furent envoyés dans l'Ouest nigérien



Carte n° 9 : Les centres d'islamisation au Zarmatarey avant le XIX ème siècle.



Source : Labo-SIG-CRA (2013).

## II-Les expéditions militaires d'Abdoulaye Dan Fodio dans l'Ouest du Niger

A partir de la prise de Alkalawa le 3 octobre 1808, la résistance contre les musulmans était brisée (Hamani, 1975: 148). Ainsi, après la conquête du Kabi et, dans le but de consolider le mouvement, Ousmane dan Fodio envoya des expéditions militaires à partir de sa base de Gwandou et plus tard à partir de Sifawa. Les principaux dirigeants de ces expéditions furent Ali Jedo et Abdoulaye Dan Fodio. La région Ouest nigérienne va très tôt intéresser les jihadistes. La raison de cet intérêt réside dans le fait que la *jama'a* d'Ousmane Dan Fodio considère la région comme une partie intégrante de leur communauté d'une part, et d'autre part, du fait que, certaines parties de la région, notamment, Dosso, étaient sous l'influence du Kabi, ennemi traditionnel des jihadistes. Si la conquête du Gourma est justifiée par le fait que la région constitue un foyer important de croyances ancestrales, celle du Dendi par contre est motivée par des raisons économiques. Les salines du Fogha représentaient un entrepôt important de sel dont les populations avaient besoin. Le commerce caravanier de ce sel profitait énormément aux souverains par les taxes et les énormes avantages qu'il prodiguait. La sécurisation de la zone du Fogha et le contrôle de toutes ces activités commerciales devenaient par conséquent plus qu'une nécessité mais un impératif. C'est pour toutes ces raisons suscitées, que plusieurs expéditions furent envoyées par Cheik Ousmane Dan Fodio dans ces régions en vue de s'assurer de sa main mise. La première expédition intervient en 1809, année durant laquelle, Ousmane Dan Fodio a quitté Gwandou pour Sifawa (Mahaman, 1997 : 114). Elle marque ainsi l'amorce d'un processus d'intégration de « l'Ouest nigérien » au Califat de Sokoto avec la création d'un certain nombre d'Émirats (Dioundiou, Gaouré, Dori, Liptako),

La seconde expédition a eu lieu en 1810 (Nouhou, 2005 : 72). Abdoulaye Dan Fodio et ses compagnons sont passés à cette occasion par le Kabi et ils arrivent à Sounga où, selon le

*Tazyn Al Waraqat*, Abdoulaye Dan Fodio et son armée ont traversé le fleuve. En ce temps, Say n'a pas une grande importance stratégique et économique. Ils sont restés cinq jours à Sounga. Pendant ce séjour, Abdoulaye Dan Fodio a composé une chanson (ou une lettre) dans laquelle il dit ceci :

*« Dites à l'Emir des croyants que, moi et mes gens sont sur la Koara Sohey (fleuve Sohey). Dites-lui que nous n'avons d'autres préoccupations que de faire la guerre. Dites-lui encore qu'à notre approche, les villages de Sambalgou et de N'Diourori Se sont vidés de leurs habitants »* (Hama, 1966 a : 246).

Lors de cette expédition, les villages de Tanda, (actuellement dans la circonscription Gaya) une puissante forteresse de l'époque, Kamba et l'île de Paasi, ont été conquis par les jihadistes. Les populations de ces localités ne semblent pas opposer une quelconque résistance. Celles de Tanda ont déserté leur forteresse à l'annonce des jihadistes à Debé. Les villages de Gouloumba, Zougourou, Tilli, Sogirma (tous au Nigeria actuel), Yellou et Gaya (au Niger actuel) ont été des lieux d'escale pour les jihadistes. Il semblerait que populations de tous ces villages précités une fois vaincues, se sont converties à l'Islam (Balogun, 1970 : 98). C'est au retour de cette expédition contre le Gourma que, *« the Zabarma forces from Kirtachi consisting of subjects, and allies of Emirate of Birni N'gaoure, west of Gwandou, joined the expedition, after the campaign on its way go back to Gwandou »* (Balogun (1970 : 98)<sup>115</sup> Selon Boubacar Seyni de Kirtachi cette coalition formée par les Zabarma a regroupé les populations des villages de Kirtachi Seybou, de Sounga Béri (descendant de Fada Beri près de Dosso), de Sounga Dossado (descendant de Liboré) de Babbangata (descendant de Kouré), de Diaboukiria et de Kouassi.<sup>116</sup> Cette intervention des Zarma a eu lieu à la demande de Abdoulaye Dan Fodio: *« I (Abdoulaye Dan Fodio) send word to the people of Jarma and they collected together waiting for me. When I came up to their companies they became the*

<sup>115</sup> [Traduction : Les forces zarma de Kirtachi formés essentiellement des sujets et allies de l'Emirat de Birni N'gaouré, se joignirent à la campagne au moment du retour à Gwandou.]

<sup>116</sup> Boubacar Seyni, Kirtachi le 15-06-2011

*vanguard for my army and they travelled to the land of Sambalghou from Gourma beyond the river and conquered them* " (Hisket, 1963: 127).<sup>117</sup>

C'est avec l'aide des piroguiers zarma, que les jihadistes ont traversé les rives du fleuve. Les *Wangari* de ces villages précités, ont apporté un renfort à Abdoulaye en 1809 et, qui ont constitué une sorte d'arrière garde lors de la seconde expédition dans le Gourma en 1810 (Balogun, 1970 : 114). Mais, en se référant à l'origine des fondateurs de tous ces villages qui ont apporté spontanément leur soutien à Abdoulaye Dan Fodio, on se rend compte que les vrais mobiles de ces ralliements sont purement d'ordre politique. En effet, le village de Kouassi, situé à proximité du fleuve Niger, fut l'un de tous premiers à s'allier à Abdoulaye Dan Fodio a été fondé par des Peul venus de Gaouré. Pour les autres villages, des dissensions internes furent dans la plupart des cas, la cause principale du départ de leurs fondateurs en crise avec leur société d'origine. C'est le cas par exemple de Diaboukiria dont Garantché, le fondateur, après avoir échoué dans sa tentative d'assassinat de son oncle alors Zarmakoye de Dosso, fut banni par ce dernier. Il s'exila auprès de sa famille maternelle, mais son caractère belliqueux poussa ses parents maternels à l'éloigner d'eux. Il parcourut maintes contrées où il loua ses services à des chefs de guerres soucieux d'en découdre avec leurs adversaires. Il participa à cet effet à plusieurs campagnes de guerre. Il finit par se fixer à Diaboukiria d'où il continua toujours son combat contre les princes de Dosso. Espérant un soutien de Abdoulaye Dan Fodio, il n'hésite pas à s'allier à ce dernier et a participé militairement à la campagne contre le Gourma.

Quant à la participation des Sakala Gonga à la campagne d'Abdoulaye Dan Fodio, elle s'explique également par des antécédents politiques. En effet, ce village a été créé par Diamangaizé parti de Dosso après avoir été évincé de la chefferie. Mais, au paravent, il a

---

<sup>117</sup> [Traduction : Moi (Abdoulaye Dan Fodio) envoyai un mot au peuple du Zarma et ils se sont rassemblés pour m'attendre. Quand j'arrivai à leur niveau, ils avaient constitué une armée d'avant-garde et avaient combattu dans les territoires de Sambalghou dans le Gourma derrière la rive et les avaient conquis]

séjourné successivement à Larra, à Toudou et à Tihoré où il resta durant cinq ans. Quelques années après, son fils Morou, à la recherche de terres de culture découvrit trois puits abandonnés. Il cura l'un d'eux et créa le premier village de Sakala Gongga au Sud du village de l'actuel Sakala Gongga<sup>118</sup>. C'est ce précédent politique, qui a poussé les descendants de Diamangaizé à s'allier à Abdoulaye Dan Fodio dans l'espoir de reconquérir le pouvoir à Dosso.

A Kirtachi, le grand guerrier, Mayyaki Afoda, qui a appuyé les jihadistes, nourrit des ambitions politiques. Il a été récompensé par les jihadistes, qui le couronnent *Amirou* après la mort de Kobakireizé. Le pouvoir, jadis dans la lignée de Kirtachi Kouara zeno, est transféré dans le *hou* (maison du pouvoir) de Kirtachi Kouara Tadjji. Les traditions de la cour du *Zarmakoye* de Kirtachi expliquent :

*« A partir du jihad, le guerrier Afoda, qui avait participé à la campagne de Abdoulaye Dan Fodio contre le Gourma, fut pressenti par Gwandou pour porter le titre de Amirou. Les autorités de Gwandou firent la proposition à la famille régnante de Kirtachi Zeno mais, cette dernière refusa l'offre préférant le titre de Zarmakoye. Suite à ce refus de la population de Kirtachi Kouara Zeno de se placer sous la mouvance de Gwandou en acceptant le titre de Amirou, Mayyaki Afoda, chef de guerre, responsable de la sécurité de la population, entra en dissidence par une reconnaissance de l'autorité de Gwandou et accepta du même coup ledit titre »<sup>119</sup>.*

Ce ralliement d'Afoda à Gwandou allait changer le cours de l'histoire.

D'une manière générale, ces différents groupes zarma ont joué un rôle éminemment historique dans l'expédition des jihadistes contre le Gourma. Abdoulaye Dan Fodio rappelle que la communauté réunie autour de Kirtachi, était la première à l'accueillir et à lui fournir un contingent dans sa campagne contre en 1810 (Hisket, 1963).

Halirou, un des fils d'Abdoulaye Dan Fodio, s'était aussi intéressé à la région en effectuant une autre expédition. Il passa par Minji (près de Kouré), traversa le fleuve et arriva dans le

<sup>118</sup> Siddo Hinsu, Sakala Gongga le 10-05-2013

<sup>119</sup> Boubacar Seyni, Kirtachi le 15-06-2011.

Gourma. Il saccagea Botou, avant de reprendre le même chemin qu'a emprunté son père pour se rendre dans le Dendi (Hama, 1967 : 158). Les Peul du Liptako profitèrent de son passage dans le Dargol pour se rallier au Gwandou et s'assurer de sa protection. Les Sonéy de Tera comprirent que l'extension de l'Empire de Sokoto à l'Ouest pourrait renforcer les positions des Peul du Liptako en leur défaveur. C'est pourquoi, très tôt ils se résolurent à se rallier à leur tour au Gwandou.

Plusieurs *Wangari zarma* ayant combattu, dans les rangs des jihadistes avaient fini par s'installer dans le Nord du Nigeria. Aujourd'hui encore on rencontre quelques uns de leurs descendants qui ont conservé les noms de leurs villages d'origine zarma du Niger. C'est par exemple le village de *Bonkano* (le chanceux) situé non loin de Sokoto.

Mais, si Ousmane Dan Fodio fut l'architecte du jihad et l'initiateur principal, d'autres leaders religieux se sont servis de son nom pour engager des mouvements de vellétés de *jihad* dont les motivations sont contraires aux idéaux de l'islam. C'est l'exemple du mouvement mené par Boubacar Louloudjé dans le Zarmatarey.

### **III- Les vellétés de jihad de Boubacar Louloudjé dans le Boboye.**

Avant de développer les campagnes militaires de Boubacar Louloudjé, il est nécessaire de présenter d'abord l'homme, sa vie et ses œuvres.

#### **3-1-Boubacar Louloudjé du guide religieux au Lamido Zarma (chef du zarma).**

Boubacar Louloudjé est issu d'une lignée peul dont l'ancêtre, Ali Anna, s'installa dans le Dallol au XVIII ème siècle. De son vrai nom Boubacar Sombo, il était le deuxième fils de sa mère Korga (Korgo). Si sa mort est intervenue en 1833 alors qu'il avait de 62 ans, comme le souligne Hamà Beidi (1996), on peut situer sa naissance vers 1771. Il connut une enfance difficile car, atteint d'une cécité dès le bas âge. En effet, un jour conduisant ses chèvres aux pâturages, une autruche lui donna un coup d'aile en pleine figure. Ses yeux furent totalement

remplis de sable. Depuis ce jour, Boubacar perdit la vue<sup>120</sup>. Il tirerait son sobriquet de Boubacar Louloudjé d'une aventure au village portant le même nom qui est situé à quelques kilomètres au Nord de Gaouré. D'après les traditions de Birni Gaouré rapportées par Hama Beidi (1996 : 31), un jour, *Alfa Sombo*, père de Boubacar, reçut du mil en aumône des populations du village de Louloudjé. Il envoya à cet effet, ses *talibé* (disciples) chercher les bottes de mil. *Alfa Sombo* prit soin de demander aux grands *talibe* (disciple) de prendre soin du petit Boubacar et surtout de ne pas le charger d'une grosse botte. Mais, les disciples du lettré musulman firent le contraire et le chargèrent lourdement, arguant le fait que, c'est à la mère de Boubacar que profite le mil et non leur mère. Accablé par la charge, Boubacar ne pouvait plus continuer la route. Les *talibé* l'abandonnèrent en pleine brousse. Mais, par miracle, Boubacar les devança à Darey et narra toute la scène à son père. Ce dernier le cacha aux *talibé* et aux membres de la communauté. La nouvelle de l'égarement de Boubacar fuse de partout : oncles, tantes, jeunes et vieux se mirent à sa recherche. Trois jours après, son père le sortit de sa cachette à la grande satisfaction des populations de Darey qui s'exclamèrent: « *voilà Boubacar Louloudjé! Voilà Boubacar Louloudjé!* ». Depuis ce jour, Boubacar Sombo prit le nom de Boubacar Louloudjé.

Par contre, les traditions du village de Louloudjé, ont conservé une version qui diffère dans les faits de la précédente. En effet, selon Zarmakoye Abdou Garba, chef du village de Louloudjé, les populations du village actuel de Louloudjé habitaient autrefois Garou. Un jour, un groupe des jeunes gens organisa une campagne de battue, « *Koli* ». Ils découvrirent un grand espace habité par des fauves et se mirent à le défricher en petits lopins de terre. Sur ces terrains, ils construisirent des hangars sur lesquels ils aménageaient des paillotes pour se préserver des piqûres des moustiques. Ce genre d'habitation s'appelait « *Loudou* » en langue zarma. Et, chaque fois qu'une personne quittait Garou pour le nouveau

---

<sup>120</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30.10.2010.

site, il disait : « Ay go ga koy *loudey-do* », Littéralement traduit : je vais chez les *Loudou*). Ainsi, de déformation en en déformation, *Loudey-do*, devint Louloudjé. C'est peut-être cet ancien nom de *Loudeydo*, qui amena B. Gado (1978) à écrire « Boubacar Luddudji ». C'est dans ce village de Louloudjé qu'est né Boubacar selon notre informateur<sup>121</sup>. En route pour la Mecque, son père Sombo séjourna au village de Darey. Il y épousa une femme du nom de Korgo de Douanssou originaire du Macina<sup>122</sup>. Quand cette dernière tomba enceinte et au neuvième mois de la grossesse, elle fit un rêve dans lequel son bébé lui demanda de ne pas l'accoucher dans ce village désertique de Darey. Gorko informa son mari du contenu de son rêve qui lui conseilla en ces termes : « désormais quand il t'apparaît en rêve, demande lui où veut-il qu'on l'accouche ». Ainsi, une semaine après quand la scène reprit et quand Korgo posa la question au bébé, ce dernier répond qu'il souhaiterait naître au Sud du village de Louloudjé, plus précisément au quartier Farbeydey chez Sogossa<sup>123</sup>. Sombo quitta alors Darey avec sa femme pour Louloudjé. Elle accoucha Boubacar et on surnomma dès lors Boubacar Louloudjé. Voilà pourquoi et comment, Boubacar Sombo porta le nom de « Boubacar Louloudjé » conclut Zarmakoye Abdou Garba.

En décryptant les deux versions, on constate que le nom de Boubacar Louloudjé est lié dans la première version à son lieu d'égarement et dans la seconde à son lieu de naissance. Mais, si elles font allusion toutes au village de Louloudjé, La seconde version nous semble par conséquent la plus vraisemblable en ce sens, qu'en pays zarma, les enfants portent généralement le nom de leur mère ou de leur village de naissance.

La première version est celle donnée par un petit fils, en l'occurrence Boubacar Hama Beidi, qui magnifierait l'œuvre de son grand père. Il prépare l'opinion sur les actions futures de Boubacar Louloudjé dans le Boboye. Elle relève d'une manipulation idéologique à travers laquelle on veut montrer le caractère mystérieux de la jeunesse de Boubacar, qu'on compare à

---

<sup>121</sup>Zarmakoye Abdou Garba, Louloudjé, le 27-04-2013.

<sup>122</sup>Zarmakoye Abdou Garba, Louloudjé le 27-04-2013.

<sup>123</sup> Garba Bangou, Louloudjé le 27-04-2013.



un *Wali* (un saint). Boubacar Sombo est né alors à Louloudjé mais était mal voyant. A l'âge de sept ans, il revint à Darey avec son père. Son handicap physique passait presque inaperçu. A l'instar des autres enfants peul, il fréquenta l'école coranique de son père aux côtés d'autres enfants Peul et Zarma. Au premier niveau de formation, qui consistait à un apprentissage sur place de la récitation et l'écriture du coran, il se fait vite remarquer par sa curiosité et son intelligence hors pair. Boubacar Louloudjé était doté d'une intelligence exceptionnelle qui malgré un handicap physique précoce, savait lire et écrire sans brail il était un faiseur de miracle. Il mémorisait au moins une sourate par jour. A l'âge de quinze ans, il commençait à composer des *baytou* (chants religieux) dans lesquels il annonçait déjà son ambition politique et son arrogance. Un des ses chants devenu célèbre dans le Boboye est « *Kaffita amou kadri Massoussouma ! Irkoy ga hin a gabi ka Zamtouri ga a koy ka dan Sagey gna yan Kouna* » (Littéralement traduit : “ Dieu peut enlever la force du *prosopis africana* et le mettre dans un *calotropis procera*”. Dans cette parabole, le *prosopis africana* correspond au groupe de Zarma, plus nombreux et le *calotropis procera* correspond au groupe peul en minorité. A l'âge de dix huit ans, Boubacar Louloudjé dissuada les Zarma et les Peul de quitter le village de Darey pour s'installer à *Kotchirey* (le baobab rouge). Dans ce dernier village, il vécut auprès de son père pendant près de quatorze ans.

Après cet enseignement de premier niveau, Boubacar Louloudjé partit vers le Gobir dans le but d'approfondir et perfectionner ses connaissances. Il semblerait qu'il fréquenta plusieurs écoles coraniques de renom dont celle du Cheik Ousmane Dan Fodio :

*« Abu Bakr Luduje succeed as a leader, inhering the growing influence and fame of his family. Abu Bakr himself, before this time, had been moving from one place to another, as a student, learning from learned friends. It is probable he had made some contacted with the Fulani malems of Gobir , including Uthman or possibly studied under the during this period.*

*When Abu Bakr settled at Birni n'gaure, his political influence grows remarkably (Balogun, 1970: 111)<sup>124</sup>.*

A la mort d'Alfa Sombo, et face aux agissements de Boubacar Louloudjé, les Zarma, qui avaient accepté de vivre avec son père à Kotchirey, commencèrent à douter de sa bonne foi, et, décidèrent de quitter le village. Certains d'entre eux rejoignent Tcherendji, et d'autres s'installèrent à Kara, deux villages qui figurent parmi les plus anciens de la vallée. Le premier est fondé par des Tobili venus de Bouda il y a à peu près de deux ans.<sup>125</sup> Quant au second, sa fondation remonte aujourd'hui à plus de quatre cent ans. Il est fondé par Allo Dan Barma, un Tobili originaire du quartier Sirimbey de Dosso. Il occupa plusieurs sites avant son installation définitive au bord d'une mare où une herbe, appelée Kara (*cyperus articulatus*) dominait la végétation. C'était à l'époque un village fortifié, entouré par un *birni* (muraille de protection). De sa fondation à ce jour, dix neuf Zarmakoye se sont succédé et l'actuel est Zakari Yaou Mounkaila.

Boubacar Louloudjé décida alors de recréer Gaouré. Il encouragea les Peul, un peu éparpillés dans le Dallol, à le rejoindre à Gaouré. On assista à une reprise et à une intensification des activités religieuses et pastorales. Le village redevint un centre d'apprentissage où, jeunes zarma et peul étaient éduqués selon les préceptes de l'islam. Parmi les marabouts zarma formés à Gaouré dans l'école de Boubacar Louloudjé, nous retenons par exemple Taffa de Yeni, Soumaila de Koygolo et Daoudou Bougaram de Nikki béri.<sup>126</sup>

A partir des informations orales de Birni Gaouré, on peut décrire Boubacar Louloudjé comme, un homme au physique très beau, de taille moyenne, au teint clair, le nez très droit, bref il remplissait le canon de la beauté masculine peul. Il avait une barbe peu fournie, et

---

<sup>124</sup> [Traduction : Abu Bakr parvint en tant que leader affairant à l'influence grandissante et à la renommée de sa famille. Avant ce moment, Abu Bakr lui-même s'était déplacé d'un endroit à un autre, en tant qu'étudiant apprenant auprès de fidèles érudits. C'est probable qu'il ait pris contact avec les Mallams fulani du Gobir parmi lesquels Uthman ou même qu'il ait étudié auprès d'eux pendant cette période. Quand Abu Bakr s'installa à Birni N'gaure, son influence politique s'était accrue remarquablement.]

<sup>125</sup> Mayyaki Bonkano Abdoulaye, Tcherendji, le 16-04-2013.

<sup>126</sup> Harouna Garba, Kobeberi, le 11-08-2009.

portait généralement un turban. Il mit trois ans pour construire une mosquée en banco<sup>127</sup>. Il était estimé, et, on le comparait à un illuminé (*Wali*). Il était à la fois respecté par les Peul et les Zarma. La dévotion et la soumission des populations sans distinction d'ethnie lui étaient complètes: « *chaque hemar*<sup>128</sup>, *les Zarma d'ici jusqu'à Fillingué lui envoyaient un pagne blanc, du mil et du Sel.* »<sup>129</sup>. Il présidait les cérémonies de mariages, les baptêmes et bénéficiait de la *Zakkat*<sup>130</sup> annuelle de la part des populations. Les traditions du Birni Gaouré, rapportées par B. Hama Beidi (1996), le rapprochent du célèbre lettré musulman de Say, Mamane Diobbo. Mais, comme on le dit couramment « comparaison n'est pas raison », ce rapprochement ne visait qu'à rehausser l'image et le prestige de l'homme. En effet, beaucoup de points différenciaient les deux personnages. Un des points de divergence, fut que Mamane Diobbo ne participa pas au mouvement de jihad qui était en vogue au XIX<sup>ème</sup> siècle, alors que la plupart des travaux, qui ont abordé la question du jihad au Zarmatarey (Gado, 1980, Idrissa, 1981, Mahaman 1997, Zakari, 2007, Hamani 2010), lient le déclenchement des hostilités dans le Boboye à Boubacar Louloudjé. Boubou Hama le présente comme un personnage difficile à saisir :

*« Dans l'histoire du Boboye, l'étonnante aventure de Bubacar Luludji qui se déroule dans la double personnalité de cet homme providentiel, à la fois un saint, un voyant et un guide intransigeant d'une très grande lucidité et d'une détermination rapide, déconcertante [.....]. Il domine le Dallol de sa personnalité mal connue qui, pourtant a cimenté à chaud, les éléments constitutifs du passionnant royaume peul (sic) du Boboye dont l'histoire est une suite de leçons de morale qu'il faut à chaque tournant, méditer » (Hama, 1968 : 14).*

Les prédications de Boubacar Louloudjé furent virulentes et prirent la forme de jihad. Il avait eu le temps, comme Ousmane Dan Fodio, d'observer l'exercice du pouvoir politique dans la

<sup>127</sup> Cette mosquée existe encore à Birni Gaouré mais aménagée.

<sup>128</sup> Période des récoltes.

<sup>129</sup> Harouna Garba, Kobeberi, le 11-08-2009.

<sup>130</sup> *Zakkat* : aumône qui consiste, pour tout musulman jouissant d'un certain revenu, à en distribuer une portion — qui varie de 2,5 % à 10 % aux pauvres et à une certaine catégorie de nécessiteux. La *zakkāt* constitue le quatrième pilier de l'islam.

région, de comprendre les rivalités existantes entre les différentes familles des enfants de Tagour, regroupés en deux blocs : l'un autour de Dosso et l'autre autour de N'Dounga. C'est d'ailleurs, cette désunion des Zarma que, les jihadistes, dirigés par Boubacar Louloudjé exploitèrent pour instaurer leur autorité en utilisant un groupe contre un autre :

*« The jihadists exploited the division of Zaberma people to establish their authority using one group to conquer the other. When they establishing their Emirates and the execution of an administrative and treating one group as favorite and the other as underdogs in the execution of an administrative policy of divide and rule » (Balogun, 1970: 31).<sup>131</sup>*

Le mouvement de Boubacar Louloudjé, comme celui d'Ousmane dan Fodio, prit vite une allure politique quand il voulut transformer son prestige religieux en autorité politique sur l'ensemble du pays. Il serait en contact avec les « *malam* » (lettrés musulmans) du Gobir. Aussitôt le jihad déclenché dans le *Kasar haoussa* (pays haoussa), il engagea des hostilités au nom de l'islam dans le Zarmatarey (Balogun, 1970 :11). Boubacar Louloudjé se déplaça chez Ousmane Dan Fodio, où, il serait nommé *Lamido zarma*, c'est-à-dire « chef politique du pays zarma » et dont l'autorité s'étendait jusque dans la région de Tillabéri : « *when the war of the jihad began the leader of Fulani of Dallol Boboye, Abubakar Luluje, travelled to Usman dan Fodio and was appointed Lamido Zarma with authority up to the Tillabery region* » (Alkali, 1969 : 227)<sup>132</sup>.

Mais, D. Laya dans une autre version pense que l'Emirat de Birni Gaouré a été fondé après l'expédition du Gourma dirigée par Abdoulaye Dan Fodio en 1809. Du retour, de l'expédition, beaucoup de Zarma ont fait acte d'allégeance et Boubacar Louloudjé qui participa à l'expédition fut couronné « *Amir Zabarma* » (chef religieux du zarma) par

---

<sup>131</sup> Traduction : Les jihadistes ont exploité la division des groupes zarma pour établir leur autorité en utilisant un groupe pour conquérir un autre.

<sup>132</sup> [Traduction : quand le jihad commença, le leader fulani du Dallol Boboye, Abubakar Luluje entreprit un voyage chez Usman Dan Fodio et fut désigné Lamido zarma dont l'autorité s'étendait jusque dans la région de Tillabery.]

Abdoulaye Dan Fodio (Laya, 1991 : 65-90). Cette nomination apparaît aussi sous la plume de S. Balogun, qui précise: « expeditions were sent from Gwandou and Sifawa by Uthman into Dendi, Zabarama and Gourma territories soon after the fall of Alkallawa in 1808. It's at this time that the Birni Gaure Emirate had been established » (Balogun, 1970: 114).<sup>133</sup>.

Il convient dès lors de ne pas confondre « *Lamido zarma* » et *Amirou zarma*. Le premier signifie chef politique peul du pays zarma. Il a plus de rôle politique que religieux. Quant au second, il signifie « chef religieux du pays Zarma » qui se trouve à la tête d'un Émirat. Boubacar Louloudjé fut désigné chef politique en 1804 et non un chef religieux. Il serait alors abusif d'écrire à la suite de M.B. Alkali (1969 : 227) que l'Émirat du Boboye fut le premier de l'Ouest nigérien et qu'il daterait de 1804. En tout état de cause, même s'il fut le premier, il daterait de 1809 lorsque Boubacar Louloudjé fut officiellement investi au titre d'*Amirou zarma*. Les premières manifestations de son mouvement remontent en 1808 quand il trompa la vigilance des Zarma et les attira dans un guet-apens.

### 3.2- Le Guet-apens de Gaouré en 1808.

Tout avait commencé par un incident ayant opposé un jeune peul et un adolescent zarma.

*« Un jour, un jeune zarma du village de Kara se maria et alla passer la journée chez son ami. Il fallait égorger un animal. Le Zarma se rendit au puits, où venaient s'abreuver les troupeaux des Peuls. Il trouva un jeune berger avec ses bovins et lui dit : J'ai chez moi un jeune marié, je suis venu pour la viande ». Le jeune berger répondit: « tu peux tuer n'importe quel animal de mon troupeau sauf cette vache tachetée car c'est une vache d'amitié. Le jeune zarma dit au peul qu'il voulait tuer justement cette vache pour faire plaisir à son ami. Le berger répliqua qu'il tuerait quiconque qui oserait toucher (sic) à cette vache. Le Zarma ne l'écouta même pas. Il prit sa lance et l'enfonça dans le flanc de la vache qui lança un cri et tomba morte. Le berger prit son bâton, frappa le Zarma à la nuque. Le Zarma embrassa le sol et il mourut sur le coup. » (Hama Beidi, 1996 : 43-45).*

---

<sup>133</sup> [Traduction : Des expéditions étaient envoyées de Gwandou et Sifawa par Uthman au Dendi, dans les territoires du Zaberma et du Gourma très tôt après la chute d'Alkalawa en 1808. C'est à ce moment que l'Émirat de Birni N'Gaouré avait été établi.]

Cette version fournie par les populations peul de Birni Gaouré, tente de légitimer l'action du jeune peul. Elle présente son acte comme une légitime défense face à un jeune zarma arrogant et oppressif. Par contre la version donnée de Kara donne un autre son de cloche et explique la situation en d'autres termes. Elle précise que c'est suite à un dégât champêtre que le jeune zarma tua la vache favorite du jeune berger qui n'a pas hésité à lui donner un coup de bâton mortel<sup>134</sup>. L'un dans l'autre, cet incident fut la goutte d'eau, qui fit déborder le vase. En effet, après l'assassinat du jeune sédentaire, les populations zarma des villages de Kara, Kourfaré, Tcherendji et de Kiota, se réunirent pour venger la mort de la victime. L'occasion était alors belle pour Boubacar Louloudjé qui eut le prétexte d'intervenir en tant que chef religieux de toute la région. Il proposa un règlement à l'amiable de l'incident selon les prescriptions du saint Coran. Il invita, à cet effet, les Zarma à une rencontre exceptionnelle de réconciliation à Gaouré. Une forte délégation zarma, estimée à des centaines de personnes, se rendit à Gaouré pour la circonstance (Hama Beidi, 1996 : 45). Les délégués zarma, par mesure de prudence, apportèrent avec eux leurs armes. Mais, Boubacar Louloudjé fort de son prestige religieux, usa d'un stratagème et réussit à désarmer les Zarma. Il leur brandit l'argument selon lequel, il est interdit en islam de rentrer dans une mosquée avec une arme : « *Vous êtes devant la maison de Dieu. Je vous ferai un jugement selon le Coran. Vous devez y pénétrer, mais vous devez déposer flèches et lances dehors* ». <sup>135</sup>

Les Zarma avaient cru à la bonne foi de leur interlocuteur, qui en réalité voulait tout simplement les entrainer dans un guet-apens. Avant leur arrivée Boubacar Louloudjé prit soin de placer des Peul bien armés dans les concessions environnantes de la mosquée. Il leur donna la consigne suivante : « *vous voyez que les Zarma ne pratiquent pas la religion, nous devons tout faire pour les surprendre. Nous devrions, une fois, qu'ils entrent dans la mosquée en laissant arcs et flèches dehors, faire d'eux ce que nous voulons* » (Hama Beidi,

---

<sup>134</sup> Elhadji Adamou Karimou dit Tori, Kara, le 14-04-2013.

<sup>135</sup> Abdou Beidi, Birni Gaouré le 30-10.2010.

1996: 45) Ainsi, lorsque, les représentants des zarma entrèrent dans la mosquée, ils furent attaqués par de Peul armés. Lors de l'affrontement, le slogan du guide religieux était: « *Tuez les tous, ce ne sont pas des Zarma, mais des infidèles* »<sup>136</sup>. Il donna ainsi à l'attaque une justification idéologique. Pourtant, selon les recommandations contenues dans les sourates III, 19 et XVI, 126 sont claires, l'islam ne doit pas être diffusé par la force : « *Appelle les hommes dans le chemin de ton Seigneur par la sagesse et une belle exhortation ; discute avec eux de la meilleure manière.* » (XVI, 126) ou encore : « *Dis à ceux auxquels le Livre a été donné et aux infidèles : "Êtes-vous soumis à Dieu ?" S'ils sont soumis à Dieu, ils sont bien dirigés ; s'ils se détournent, tu es seulement chargé de transmettre le message prophétique.* » (El Fasi, et Hrbek, 1999 : 81). Dans l'esprit de ces deux sourates, la conversion à l'islam doit résulter de la conviction et non de la force. On est en droit de s'interroger sur l'interprétation faite par Boubacar Louloudjé de ces versets car il est recommandé de proposer pacifiquement l'islam avant toute imposition. (Muhammed, 1990 : 81).

On peut dire alors que Boubacar Louloudjé n'a pas agi dans le sens d'une conversion des mentalités. Les victimes de ce guet-apens sont estimées à 600 Zarma morts d'après les traditions de la cour de Birni Gaouré. Que ce bilan soit exagéré c'est possible. Mais, à notre avis et, en confrontant cette information à celle de Kara, il est indéniable que ce guet-apens n'a pas fait autant de victimes. Pour Mahamadou Sambo, un traditionaliste de Birnin Gaouré, on n'a dénombré une centaine de morts<sup>137</sup>, et pour les traditions de Kara, sur les trois cent deux cavaliers envoyés à Gaouré, sept seulement ne sont pas revenus à Kara<sup>138</sup>. Le nombre de 600 victimes nous paraît exagéré et procède d'une intention tendant à rehausser le mérite et la puissance des Peul qui, par un coup d'essai, avaient réussi un coup de maître, en éliminant les puissants guerriers zarma.

---

<sup>136</sup> Abdou Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.

<sup>137</sup> Mahamadou Sambo, , Birnin Gaouré le 30-10-2010.

<sup>138</sup> Oumarou Abdou dit Dodo, Kara., le 15-04-2013.

Leurs corps seraient jetés dans la caverne<sup>139</sup> « *a ma to* » qui signifie « qu'elle soit remplie » en langue Zarma. (Gado, 1980: 203) (Cf. Annexe 12, photo n°14 p 535). Dès lors Boubacar Louloudjé ayant réussi à éliminer les principaux guerriers à Gaouré se lança dans une campagne militaire à travers le Boboye, où quelques villages seraient attaqués et les populations convertis à l'islam.

### 3.3- Les premières attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye

Nous avons vu que Boubacar Louloudjé fut nommé ' « *Amir Zabarma* » par Abdoulaye Dan Fodio en 1809 au retour d'une expédition dans le Gourma :

*« Peu après la chute d'Alkalawa en octobre (1808) (début 1809) Abdulahi dan Fodio prit Tanda, Tara, et Komba. Au moment où il rentrait les musulmans du Zabarma firent allégeance à Sokoto. Boubacar Louloudjé qui a participé à la campagne a été investi Emir du Zabarma par Abdoulaye Dan Fodio cette même année là »* (Laya, 1991: 75).

Avant cette date, Boubacar Louloudjé n'avait pas engagé une attaque dans le Boboye, comme le prétendent B. Gado (1980) et M. Zakari (2007). Ces auteurs estiment que c'était seulement deux semaines, après le déclenchement du jihad dans le *Kasar haoussa*, que Boubacar Louloudjé lança à son tour les hostilités au Zarmatarey. Il faut dire en qu'en réalité à travers la nomination de Boubacar Louloudjé, Gwandou voulait tout simplement avoir un allié dans l'Ouest nigérien qui lui contrôlerait les richesses des Dallol Bosso et du Fogha et qui lui jouerait le rôle d'avant-garde dans ses expéditions. Boubacar Louloudjé prit très vite son titre au sérieux et n'hésita pas à en abuser. C'est ainsi que dès 1809, aidé par ses principaux lieutenants : Mamoudou Djobbo de Birniyal, Harouna Goffé de Djonkoto et Ali Tchanga de Garbou, il attaqua les villages zarma de Kara, Zouzou Saney, Zouzou Beri, Koydou, Donoudibi, Tcherendji, Guillaré, Gorzoré, Kololo<sup>140</sup> (cf. carte n°10 p. 152). Tous

<sup>139</sup> Voir la photo de cette caverne en annexe.

<sup>140</sup> Abdou Beidi, Birnin Gaouré le 30-10.2010



ces villages, d'après les traditions de Birni Gaouré furent soumis et les habitants convertis à l'islam. Toutefois, les données recueillies dans certains de ces villages semblent contredire cet exploit tant magnifié par les descendants de Boubacar Louloudjé. A Kara par exemple, on nie toute attaque dudit village par Boubacar Louloudjé. Le seul fait d'arme ayant opposé leur communauté au guide religieux a été le guet-apens de Gaouré. On prétend même que Boubacar Louloudjé de peur d'une riposte avait tenté une réconciliation<sup>141</sup>. Quant au village de Diodowel, sa création par des Peul venus de Kouré datait de la période coloniale.<sup>142</sup> Il serait alors chronologiquement faux de parler d'une attaque perpétuée par Boubacar Louloudjé dans ce village. Aux villages de Tcherendji et de Guillaré par contre, on reconnaît qu'il eut des incidents mineurs entre les *Wangari* des deux villages et les forces de Boubacar Louloudjé. Le village de Tcherendji fut brûlé et beaucoup de ses populations prirent la fuite. Quant au village de Guillaré, situé à moins de cinq kilomètres au Sud de Margou, il est fait mention par la tradition locale de deux cases incendiées :

*« C'était en pleine nuit que Boubacar et ses hommes sont venus nous attaquer. Ils étaient sur des chevaux. A l'époque il existait dans notre village des grands guerriers comme Mayyaki Zoumari, Mayyaki Aissa Baba, qui résistèrent farouchement contre les envahisseurs. Les cavaliers de Gaouré sans parvenir à prendre le village incendièrent deux cases ».*<sup>143</sup>

En confrontant les différentes informations de Birni Gaouré à celles des villages supposés attaqués, il apparaît que les campagnes de Boubacar Louloudjé n'ont pas pris une allure militaire. Il semble que Boubacar Louloudjé avait lancé des défis de guerre mais pas de guerre ouverte. En cas de riposte, ils engageaient la guerre et quand les populations ne réagissaient pas, Boubacar Louloudjé considère le village parmi les soumis<sup>144</sup>. En engageant ce mouvement, soutient Boubacar Hama Beidi, Boubacar Louloudjé visait à regrouper toutes les populations du Boboye sous sa seule autorité. C'est pourquoi, en

<sup>141</sup> Elhadji Adamou Karimou, Kara le 14-04-2013.

<sup>142</sup> Zakari Yaou Mounkaila Kara, le 15-04-2013.

<sup>143</sup> Nani Souley, Guillaré, le 16-04-2013

<sup>144</sup> Mayyaki Bonkano Abdoulaye, Tcherendji le 13-04-2013.

réponse aux habitants du Kiota, qui lui demandèrent les motivations de ses actions, il répondit : « *je l'ai fait pour deux raisons : un pays ne pouvait pas demeurer ni sans une religion, ni sans un roi. En Islam il n'est pas licite d'avoir plusieurs rois dans un même pays et refuser de se soumettre au roi légitime est un délit de rébellion* » » (Hama Beidi, 1996 :51). En réalité, Boubacar Hama Beidi (1996) a tout simplement forgé une véritable épopée autour du personnage de Boubacar Louloudjé mais qui ne résiste pas à une analyse historique et scientifique suffisamment solide. Tous ces arguments d'ordre religieux avancés par Boubacar Louloudjé pour justifier son action, ne sont rien d'autres que des habillages destinés à obtenir le soutien militaire de Gwandou et de Sokoto en cas de riposte de la part des populations. Car ces dernières n'ont jamais refusé d'embrasser l'islam.

Après les premières attaques, il doubla ses efforts et ses actions dans la région. Après ces différentes attaques, Boubacar écrit une note à Ousmane Dan Fodio pour l'informer qu'il vient de déclencher le jihad dans le Boboye. En réponse à cette note, Ousmane Dan Fodio répondit « *qu'un chat m'a devancé sur mon bol de lait. Le chat c'est Boubacar Louloudjé et le bol de lait correspond au Boboye* » (Hama, 1969). En dépit de toutes ces exactions commises par Boubacar Louloudjé au nom de l'islam, les Zarmakoye de Dosso, de Kiota, de Kalla Pathé et le *Maourikoye* de Sokorbé ne lui portèrent pas tout de suite la guerre. Ils observèrent une certaine patience et continuèrent à respecter l'autorité religieuse qu'il incarnait (Mahaman, 1997 : 118).

Quant aux Zarma du *Issa me* (bord du fleuve), ils observèrent une certaine neutralité au début des premières attaques avant de s'allier au mouvement. Toutefois, il serait exagéré de parler d'allégeance des Zarma de l'Ouest à Boubacar Louloudjé. L'allégeance suppose à notre humble avis, non seulement l'acceptation d'un *leadership*, mais, aussi et surtout l'incorporation d'un territoire donné dans un ensemble politique avec un seul dirigeant. Or, dans le cas d'espèce, nous sommes loin de cette réalité historique.

Boubacar Louloudjé continua ses actions belliqueuses et attitudes vat-en guerre. Ce qui amène les populations à douter des principes de justice et de communion qu'il prônait. Il imposa même un lourd tribut aux populations chez lesquelles il envoya chaque *hemar* (la période de récoltes) ses *talibé* (disciples) pour le recouvrement. La valeur symbolique de l'impôt est estimée à une vache sur trente, un chameau sur cinquante, une chèvre sur trente, un esclave sur trente captifs et captives. Il en est de même pour le mil, quitte à Boubacar Louloudjé alléger la charge si la récolte est mauvaise (De Sardan, 1980 : 17).

Sur le plan politique, installé depuis quelques années aux cotés des populations zarma Boubacar Louloudjé est imbu de leurs réalités et leurs antécédents politiques. Il connaissait parfaitement les divergences historiques qui existaient entre les différentes branches des chefferies zarma et n'hésitait pas à les exploiter en sa faveur. C'est ainsi qu'il réussit à rallier à sa cause un certain nombre de villages zarma notamment: Kalla Pathé, Louloudjé Zarma, Kannaré, kodo, Koo-fo, Djawondo, Gnoumey Kagourou, Alzanayé fondo.<sup>145</sup> Il attisa par exemple les vieilles querelles internes de la famille de Tagour notamment les différentes attaques de Baba Sori de N'Dounga contre Dosso. Il n'hésita pas également au nom de la religion à démettre certains *Zarmakoye* locaux et à nommer à leur place des souverains acquis à sa cause. Il exploita par exemple les rivalités entre les branches des *Zarmakoye* de Kiota et nomma le chef de la branche de Kalla Diembé puis son fils Bousouwa.<sup>146</sup> Pour renforcer son pouvoir, il interpréta en sa faveur certaines théories développées et entretenues par les jihadistes, selon lesquelles les souverains avaient un contrôle total sur leur territoire et la liberté de prendre ou de donner la terre selon leur bon vouloir. Il spolia, ainsi, plusieurs personnes de leurs terres. Cela est contraire à la conception de la gestion de

---

<sup>145</sup>- Boubacar Hama Beidi, Birnin Gaouré. Le 30-10-2010.

<sup>146</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le 28-04-2013.

l'espace telle que énumérée dans le *Talim al-radi*<sup>147</sup>, écrit par Mohamed Bello, où les normes d'installation et d'appropriation des terres ont été clairement fixées.

Selon une légende en cours dans le Boboye, étant devenu très vieux, il arrivait à Boubacar Louloudjé d'interdire d'allumer le feu dans toute la région. Son pouvoir religieux se transforma par conséquent en une sorte de dictature et Gaouré prit la forme d'un foyer de princes peul à la tête duquel se trouva un *Lamido* (chef politique peul). C'est pourquoi, quand Ousmane Dan Fodio eut écho de ces différentes exactions, il désapprouva son comportement déviationniste, qui consistait à l'usage de la force plutôt qu'une proposition de la religion : « *j'ai appris que tu as brûlé des cases. Désormais, suivant la voie de la religion tu dois d'abord proposer l'Islam aux gens. C'est seulement quand ils refuseront que tu pourras et devras leur faire la guerre sainte* » (Gado, 1980: 40). Le *jihād* lui-même était organisé selon des règles canoniques. Son objectif était de convertir les partisans de la religion du terroir par une méthode qui privilégie le dialogue et la persuasion dont les ressources devraient être épuisées avant tout recours à la force. La prévalence de cette conception et de ces méthodes du *jihād* ne semblent guère concerner vraiment l'attitude de Boubacar Louloudjé. Aussi, rappelons le, ces populations n'ont jamais refusé l'Islam et ont toujours reconnu l'autorité prestigieuse des autorités de Sokoto en reconnaissent au sultan de Sokoto la qualité de commandeurs des croyants. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la visite de Hama Bougaram un notable zarma du Zidji à Sokoto pour se plaindre des agissements de Boubacar Louloudjé. Il reçut l'ordre du *Sarkin Mousoulmi* (commandeur des croyants) de le combattre pour son entêtement et sa déviation des principes élémentaires du mouvement (Hama, 1969: 40). En dépit de cette mise au point, les exactions de Boubacar continuèrent de

---

<sup>147</sup> Talim Al radi écrit par Mohamed Bello traduit par Zaharadeen Muhammad « the acquisition of land and its administration in Sokoto Caliphate as provided in Abdulahi Danfodyo's Talim Al Radi »

plus belle. Les traditions zarma du village de Kara, Tcherendji, Guillaré, comme peul<sup>148</sup> reconnaissent la cruauté de son administration, son caractère acariâtre dont certaines pratiques (tribut, corvées, exactions, guet-apens) sont contraires aux idéaux d'un jihad. Boubacar Louloundjé fut en un mot « *l'autorité la plus étouffante que les sujets de Garure aient jamais connue* » (Harouna, 1985 : 57). La passivité des populations avait fait naître l'espoir au guide religieux de Gaouré de réussir son action et de fonder un Etat musulman dans le Boboye à l'image de l'Empire peul de Sokoto. Mais, en réalité, le comportement ressemble à celui des leaders musulmans qui au nom de la lutte contre « des infidèles » engagent des exactions contre eux et pour satisfaire des ambitions politiques :

*« On ne peut guère douter que le Cheik ait été lui-même un homme très religieux et qu'il prenait ses recommandations au sérieux. Pourtant, beaucoup de ses partisans furent malheureusement des simples aventuriers et la religion leur servait simplement à cacher leur soif de puissance. Quand venait la moment du pillage, ils dépouillaient sans différence musulmans et païens (sic) » (Hama, 1967 : 74).*

Mais, devant la persistance et la gravité des exactions de Boubacar Louloundjé Hama Bougaram dit Daoudou et ses alliés, n'étaient pas restés indifférents. Ils s'organisèrent et l'attaquèrent dans son propre village, Gaouré. Cette attaque marque le début de la résistance contre les jihadistes au Zarmatarey.

---

<sup>148</sup> Notre informateur Mahamadou Sambo, le traditionaliste peul de la ville de Birnin Gaouré, compare son règne à une période cruelle car ses enfants violaient les jeunes filles.

Carte° 10: Les attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboïe.



Source : LABO-SIG-CRA (2013).

Jusqu'en 1804, le Zarmatarey était resté en marge des grands événements majeurs qui avaient secoué le Soudan central. Il était une sorte de refuge pour les populations d'origine diverses. Les Goubey s'y sont installés depuis le XVI<sup>ème</sup> mais, c'est seulement vers le XIX<sup>ème</sup> siècle qu'ils sont parvenus à former une structure politique digne de son nom dans le Goubey autour de Sargadji et de Loga. Et vers la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle, étaient arrivés dans cette la région les Zarma et les Maouri. Les Kourfayawa, s'installent à leur tour dans la zone tampon située entre le monde haoussa et celui des Zarma-sonéy. Ils s'assimilèrent vite aux groupes anciennement installés et certains éléments abandonnèrent certaines de ses valeurs culturelles, notamment la langue pour devenir des *Soudjé*. Mais, très vite cet équilibre à la fois politique, sociale et économique est perturbé avec l'arrivée dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle d'autres populations aux modes de vie différents. Les premières escarmouches parviennent quand leurs mouvements deviennent massifs et incontrôlés. Boubacar Louloudjé qui a marqué l'histoire du Boboye, est un personnage controversé. Il réussit dans un premier temps à réunir les enfants de toutes les communautés de la région (Zarma et peul) autour d'un *Doudal*<sup>149</sup>. Mais, quand en 1804, Ousmane Dan Fodio lança son jihad, Boubacar Louloudjé saisit l'occasion pour engager les premières hostilités au Zarmatarey. Mais, ses dérives autoritaires poussèrent les populations à la révolte. Elles se regroupèrent autour de quelques membres de l'aristocratie pour attaquer sa capitale Gaouré. C'était le début de la résistance.

---

<sup>149</sup> Feu autour duquel les disciples de l'école coranique lisent le coran. Souvent il sert à désigner l'école elle-même.

**DEUXIÈME PARTIE**

**DES PREMIERES FORMES DE RESISTANCE A L'AVENEMENT DES  
WANGARI (1810-1854).**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE



Les populations du Zarmatarey connurent de moments difficiles sous les actions de Boubacar Louloudjé sans la moindre réaction. Ce n'était qu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle qu'ils se résolurent à l'attaquer. Tout avait commencé quand les Maouri de Bamey se révoltèrent contre l'autorité de Boubacar Louloudjé et décidèrent de ne plus apporter leur contribution à la construction de la forteresse de Gaouré. Dès 1810, une armée réunie autour de Daoudou Bougaram attaqua Gaouré. A partir de ce moment l'insécurité régnait dans cette partie de l'espace nigérien. Il s'agit de développer dans cette deuxième partie du travail les premières formes de résistance dans le Boboye qui contraignirent Boubacar Louloudjé à prendre le chemin de l'exil. Ce dernier revint dans le Dallol Bosso et fonda une nouvelle capitale. C'était surtout avec son fils Abdoulhassane qui lui succéda au trône de Tamkalla que les conflits connurent une envergure régionale. En 1849, les guerriers zarma en exil s'allièrent au Kabi et à l'Arewa dans une forte coalition pour mener la résistance contre les jihadistes. L'avènement de ces *Wangari* au Zarmatarey en 1854 marqua une étape décisive dans la résistance. Aussi faut-il expliquer au préalable ce que nous entendons par résistance. Cette clarification conceptuelle est nécessaire, voire même obligatoire pour l'historien car, elle implique les questions qu'il est appelé à poser dans son analyse. Dans le cadre de ce travail, il faut entendre par résistance, toutes les manifestations que les populations locales ont opposées au pouvoir oppressif et étouffant de Boubacar Louloudjé dans le Boboye.

## **CHAPITRE IV : LES PREMIERES FORMES DE RESISTANCE (1810-1833).**

A partir de 1810, les Zarma de l'Est réunis autour de Daoudou Bougaram engagèrent un vaste mouvement de résistance contre les oppressions de Boubacar Louloudjé dans le Boboye. Ils finissent par l'attaquer dans sa propre ville. Il s'agit dans ce chapitre de développer les causes, les préparatifs, les premières manifestations, l'organisation et le déroulement de l'attaque jusqu'au retour de Boubacar Louloudjé en 1833 à la faveur d'un contexte régional qui lui était favorable.

### **I-L'attaque de Gaouré en 1810.**

L'attaque de Gaouré, la ville de Boubacar Louloudjé, représente la toute première manifestation matérielle du rejet du pouvoir autoritaire des Peul du Boboye. Des causes à la fois lointaines et immédiates expliquent ce comportement de rupture. Elle fut l'œuvre de quelques individualités ayant à leur tête Daoudou Bougaram de Nikki.

#### **1.1. Les pionniers de l'attaque.**

Jusqu'en 1808, en dehors de quelques affrontements isolés entre éleveurs et agriculteurs, il n'eut pas de guerre ouverte entre les différentes communautés villageoises. Mais, le comportement despotique de Boubacar Louloudjé suscita chez les populations un sentiment d'indignation et de vive réprobation. En effet, lorsque Boubacar Louloudjé, alors guide spirituel voulut transformer son pouvoir religieux en une sujétion politique et économique, les populations du Boboye, notamment les Zarma, se révoltèrent contre lui. Un premier affrontement les opposa au guide religieux et ses partisans à Gaouré. La date de cette attaque varie selon les sources. B. Gado (1980) et S. Harouna (1985) la situent en 1808, A. Mahaman (1997) la place en 1811 et B. Hama (1967 b) suggère l'année 1815.

Mais, au regard des événements liés à cette attaque et à son contexte, toutes ces dates nous paraissent peu fiables. Car, Boubacar Louloudjé ne lança les hostilités dans le Boboye que lorsqu'il fut nommé *Amir zabarma*, nomination qui est intervenue en 1809 (Laya, 1991.) Dès lors la date de 1808 est réfutable. Quant à celle de 1811 proposée par A. Mahaman (1997), elle semble postérieure à l'attaque en ce sens qu'en cette année Boubacar Louloudjé était déjà de retour de son exil de Sokoto. Il se trouvait plus précisément à Neni Goungou aux côtés de Mamane Diobbo (Karimou, 1977 : 126). C'est pourquoi, à notre humble avis et en procédant à recoupement de ces faits, nous trouvons raisonnable de situer cette attaque en 1810.

Quant aux causes de cette révolte, elles sont constituées autour d'un faisceau d'événements intervenus dans la région. Le caractère partial des informations ne permet pas d'élucider d'une manière confortable les causes profondes de cette attaque. La raison majeure bien évidemment, est que chaque groupe avance des raisons qui lui sont favorables. Les tendances des informations induisent le plus souvent en erreur en donnant plus de crédibilité à une source par rapport à une autre car les informateurs défendent assez bien leur camp. C'est là une leçon de prudence qu'il convient de retenir pour éviter de tronquer la vérité historique. Certains, surtout les informateurs zarma, incriminent la tentative hégémonique de Boubacar Louloudjé, qu'ils accusent d'avoir utilisé l'islam pour persécuter les populations. D'autres, notamment nos informateurs peul, insistent sur un comportement anti-islamique des populations zarma, situation par rapport à laquelle Boubacar Louloudjé s'est senti d'agir par devoir. Mais voilà comment se présente la situation sociopolitique et économique de la région.

Jusqu'en 1810, les populations étaient accablées de lourds tributs en nature imposés sous forme de *zakat* par Boubacar Louloudjé au nom de l'islam. Il exigeait à cet effet en plus de la dîme, des captifs et de pucelles. Chaque fois, nous confie un informateur de Tcherendji,

qu'on envoyait, un enfant, apporter une botte de mil en guise de *zakat* à Boubacar Louloudjé, ce dernier se réjouissait et s'exclamait : « *ça fait deux zakat : la botte de mil et l'enfant* ». <sup>150</sup>

A cela s'ajoutent d'autres raisons notamment l'accaparement des terres des populations par Boubacar Louloudjé pour les redistribuer principalement à ses partisans sur le principe selon lequel « la terre appartient à l'Imam ». <sup>151</sup> C'est l'exemple au village de Tcherendji où, selon les traditions dudit village, les populations disposaient à l'époque d'une grande plantation de coton qui attirait la convoitise des bergers. Un jour, un peul *Gorbaré* proposa neuf bœufs à Boubacar Louloudjé en contre partie d'une autorisation de paître ses animaux dans ladite plantation. Ce qui lui était accordé au grand désespoir des villageois <sup>152</sup>.

Sur le plan politique, le guide de Gaouré voulut transformer son autorité morale et religieuse en une sujétion politique lui permettant d'imposer sa loi dans tout le Dallol. Pour atteindre cet objectif, il détrônait des souverains locaux, attisait la haine entre les différentes branches des chefferies zarma et pratiquait la politique de diviser pour régner. A toutes ces causes, s'ajoute également la mise à mort des délégués zarma intervenue lors du *guet-apens* de Gaouré, événement dont nous faisons cas dans les pages précédentes.

Nonobstant toutes ces brimades, les populations continuèrent de respecter et d'estimer, tant bien que mal, Boubacar Louloudjé en sa qualité de guide religieux. Mais, la goutte d'eau, qui fit déverser le vase et, qui souleva contre Boubacar Louloudjé les haines farouches d'une partie de la population, intervint sur le chantier de la construction de la muraille de Gaouré. En effet, après les premières attaques couronnées de succès, Boubacar Louloudjé décida de la construction d'un *birni*, pour protéger sa ville des éventuelles ripostes. Il fit appel pour

---

<sup>150</sup> Djibo Zakou, Tcherendji le 16-04-2013.

<sup>151</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le 28-04-2013.

Imam : titre honorifique décerné aux éminents juristes qui codifièrent en un système cohérent tout le droit musulman dans divers centres intellectuels du monde musulman, en particulier à Médine et à Bagdad. C'est également le titre donné aux fondateurs d'écoles juridiques et aux grands théologiens ; chef, guide suprême de la communauté musulmane ; chez les chiites, équivalent du calife qui doit être descendant d'Alī.

<sup>152</sup> Djibo Zakou, Tcherendji le 16-04-2013.

la circonstance aux marabouts de Kaffi, l'un des tous premiers centres islamiques de l'Ouest nigérien, pour tracer le plan de l'enceinte. Rappelons qu'à l'époque, Kaffi était l'un des rares sinon le seul à disposer d'un *birni* dans le Zarmatarey. La construction de cette forteresse remonte en 1521, soit dix ans après l'occupation du site par les *Waazi* en 1511<sup>153</sup>. C'est cette tradition architecturale de Kaffi qui justifie l'invitation adressée aux autorités religieuses de Kaffi par Boubacar Louloudjé pour tracer la fondation de la fortification de Gaouré. Selon les traditions de Birni Gaouré, « *lors de cette construction les populations zarma comme peul passèrent des journées entières de travail en contre partie des lourds impôts qu'elles devaient verser à Boubacar Louloudjé* »<sup>154</sup>. Par contre, pour les traditions zarma du Boboye, c'était plutôt à cause de son statut de guide religieux que les populations se mobilisèrent en toute souveraineté pour l'aider à construire le mur.<sup>155</sup> Cette dernière version est comparable à une autre action sociale en pratique dans le Boboye. En effet, les populations de cette région (Zarma comme Peul) se mobilisent chaque année par centaines pour aider le Cheik Hassoumi de Kiota à cultiver ses champs du fait de son statut de guide religieux de la région. C'est sur le chantier de la construction du *birni*, que la première révolte éclate Elle est justifiée par les comportements humiliants et autoritaires du guide religieux de Gaouré envers les travailleurs du chantier. Hinsa Maouri, un ressortissant de Bamey, que nous avons rencontré à Niamey rend compte de ces agissements :

*« Boubacar Louloudjé était un saint. Pour cette raison, il était respecté par tous. Lorsqu'il décida de la construction de Tamkalla<sup>156</sup> (sic), tous les Zarma envoyèrent des délégués pour l'aider à parachever son œuvre. Il était aveugle et à la fin de la journée, il venait contrôler le travail en tâtant le mur. S'il estimait que le travail était mauvais, il ordonnait sa reconstruction. Mais, un jour, les Maouri de Bamey désignèrent une délégation dirigée par Bonkano pour participer aux travaux. A la fin de la journée, Boubacar Louloudjé comme d'habitude arriva sur le chantier en vue de contrôler l'exécution*

<sup>153</sup> Cheik Imam de la mosquée de Kaffi

<sup>154</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.

<sup>155</sup> Djibo Zakou, Tcherendji le 16-04-2013

<sup>156</sup> La scène s'était déroulée à Gaouré et non à Tamkalla.

*des travaux. Il toucha le mur et s'exclama « A Woodi ! », c'est-à-dire « c'est bien ». Et Bonkano répondit « A woodi amana woodi a woodi » autrement dit « c'est bien, ce n'est pas bien c'est bien ». Bonkano ordonna à ses camarades de quitter le chantier pour de bon. Et, depuis ce jour, nos parents n'avaient plus envoyé des travailleurs à Tamkalla (sic) »<sup>157</sup>.*

Zarmakoye Abdou Garba de Louloudjé quant à lui nous donne sa version des faits :

*« Lorsque Boubacar décida de construire son birni, il demanda où trouver un bon maçon. On lui désigna Bonkano, un de Bamey. Lors de la construction de cette muraille, Boubacar Louloudjé se rendit un jour sur le site de construction en tâtant le mur pour apprécier les travaux. Il estima que le travail n'était pas bien fait et demanda à Bonkano sa réfaction, ce à quoi le maçon s'opposa farouchement. En s'exclamant « A woodi amana Woodi a Woodi ». Depuis ce jour, Bonkano Bamey et ses camarades ne sont plus retournés à Gaouré »<sup>158</sup>.*

Ces deux versions se recoupent et placent Bonkano au centre de la révolte. Après cet incident qui était la manifestation d'un ras-le bol des populations, Bonkano trouva Hama Bougaram dit Daoudou à Tcherendji et lui narra les événements intervenus à Gaouré<sup>159</sup>. Il y a lieu de s'attarder à ce niveau des événements, pour lever une équivoque. En effet, contrairement aux écrits antérieurs (Hama, 1969 ; Gado, 1980 ; Idrissa, 1981), qui font de Hama Bougaram, le père de Daoudou Bougaram, donc deux personnages distincts, en réalité les deux personnages correspondent à une même personne. « Daoudou » est tout simplement un surnom de Hama Bougaram. Ce surnom signifie en pays zarma « un prince très choyé ».<sup>160</sup> Hama Bougaram est effectivement prince de Tombokirey par affiliation paternelle. Selon les traditions de Nikki béri<sup>161</sup>, le vrai nom de son père est Idrissa. Il est le fils de Souleymane, originaire de Dosso, plus précisément du village de Tombokirey (à 7 kilomètres à l'Est de Dosso). Bougaram que l'histoire a retenu n'est rien d'autre qu'une déformation de son sobriquet « *Gougam* qui signifie « gros et grand en zarma et qui devient de déformation en

<sup>157</sup> Hinsu Maouri, Niamey le 4-04-2013.

<sup>158</sup> Zarmakoye Abdou Garba, Louloudjé, le 27-04-2013.

<sup>159</sup> Zarmakoye Zakari Yaou Mounkaila, Kara, le 15-04-2013.

<sup>160</sup> Seydou Saley, Nikki Beri le 29-04-2013.

<sup>161</sup> Seydou Saley, Nikki Beri le 29-04-2013.

déformation Bougaram »<sup>162</sup>. Idrissa dit Bougaram est un descendant de Maharsan, fils de Zam le fondateur de Kiota, Le récit suivant de notre informateur de Nikki Beri rappelle les liens de parenté qui unissent Idrissa, le père de Daoudou et les populations du village de Nikki Beri :

*« Mali, le père de Souleymane fut Zarmakoye à Tombokirey. Suite à un « Korté » (un mauvais sort) il quitta le village et s'installa au Nord. Au cours de son exil, il donna naissance à Zanguiney Forio et Abba Farakoye. Ce sont les arrière-petits fils de Souleymane, Tchessa Farmo et Mali Koda Boudeyzé qui sont revenus fonder le village de Nikki près de Mokko à l'emplacement d'un vieux tombo (puits abandonné). Durant cette période c'était Sorko qui commandait toute la région. Quand les deux frères se présentèrent devant Sorko, et quand ce dernier leur posa une question, ils répondirent simultanément Ni ki( tu as dit). Le nom Ni-ki qu'on donna par la suite au village est la combinaison deux réponses simultanées Ni ki à la question. Les fondateurs de Nikki étaient alors les oncles paternels de Hama Bougaram. »<sup>163</sup>*

Daoudou Bougaram était un lettré musulman. Il commença ses études coraniques à Nikki avant de les poursuivre chez Boubacar Louloudjé à Gaouré. Sa mère s'appelait Bario, une originaire de Daniyaro, un village situé près de Kiota. Elle est la fille de Tatari, lui-même fils de Tiekogo du village de Kalla. Daoudou est connu également sous le nom de « *Mahadi Yamma* » (c'est-à-dire le Mahadi de l'Ouest)<sup>164</sup>. Hama Bougaram dit Daoudou fut l'un des leaders de cette révolte. Parmi ses compagnons d'armes on peut citer : Nieré, Garba Boroizé, Mandjé de Mokko, et Mali Koda Boubé, le plus connu.

Le second dirigeant de l'attaque fut Sorkoyzé, fils d'Adaria Kainé un des frères de Tiekogo. Sorkoyzé est alors oncle de Hama Bougaram dit Daoudou. Il a été évincé de la chefferie de Kiota par Boubacar Louloudjé. Le troisième pionnier de l'attaque de Gaouré, est Gani Koda Souleymane de Dosso. Il est descendant de la lignée des *Zarmakoye* du quartier

<sup>162</sup> Seydou Saley, Nikki Beri le29-04-2013.

<sup>163</sup> Seydou Saley, Nikki Beri le29-04-2013.

<sup>164</sup> On retrouve cette même appellation au Kabi, plus précisément à Argoungou où, un de ses petits fils Sayaw est actuellement chef de Sayaw Koara, un village situé à proximité de Argoungou (Abdourahimou, 2006)

*Kwara-tadji* Dosso. Il a été Zarmakoye de Dosso de 1808 à 1831. Ce sont ces trois personnages qu'on peut considérer comme les pionniers de cette attaque. Pour mener cette action, ils se rencontrent et mettent au point les préparatifs de l'attaque.

## 1.2- Les préparatifs et le déroulement de l'attaque.

A l'invitation de Hama Bougaram dit Daoudou, les principaux leaders Sorkoyzé de Kiota et Gani Koda Zarmakoye de Dosso se réunirent à Tcherendji pour examiner la situation de ras-le-bol et d'amertume généralisée que vivent les Zarma et de décider de la conduite à tenir. L'action doit être pensée dans sa cohérence en rapport avec l'engagement et dans le cadre d'un projet collectif. Rappelons qu'après l'incident intervenu sur le chantier de la construction du *birni* à Gaouré, les populations de Dosso, de Damana, de Dantchandou, de Yéni et de Sokorbé ont soutenu vivement la décision de Bonkano. Mais, devant la gravité de la situation, Hama Bougaram dit Daoudou se rendit à Gwandou pour informer Abdoulaye Dan Fodio de la dérive idéologique de Boubacar Louloudjé<sup>165</sup>. Il semble que ce dernier a, à plusieurs fois, reproché à Boubacar son comportement qui jure avec les préceptes de l'islam. Il lui a été notifié sa confusion entre islam et ambition politique (Gado, 1980 : 204). A Birni N'Gaouré, on prétend, qu'après cette mise en garde, Boubacar Louloudjé est revenu à des meilleurs sentiments et a pris contact avec les habitants du Boboye auxquels il a proposé l'islam de manière pacifique et que c'est sous les incitations de ses conseillers, qu'il renoua avec la violence<sup>166</sup>. Abdoulaye Dan Fodio ordonna à cet effet à Hama Bougaram dit Daoudou et ses compagnons de lui désobéir et de le combattre jusqu'à ce qu'il revienne sur le droit chemin. C'est en ce moment que Hama Bougaram et ses compagnons prirent la décision historique d'attaquer le guide religieux dans sa propre ville, Gaouré.

<sup>165</sup> Les traditions de la cour de Birnin Gaouré font cas d'une lettre envoyée à Abdoulaye Dan Fodio.

<sup>166</sup> Abdou Beidi, Birni Gaouré, le 30-10-2010.



Mais, seulement à cette période, il n'existait pas de pouvoir politique dominant capable de coordonner et de conduire des opérations de révolte. On procédait par consultation et les décisions étaient prises en assemblée générale. C'est de cette manière que les trois leaders, Sorkoyzé de Kiota, Hama Bougaram de Nikki et Gani Koda Zarmakoye de Dosso ont préparé la première révolte. La préparation dura plusieurs mois et les rencontres se faisaient de façon discrète dans le Zidji, plus précisément à Nikki dans une vallée située à l'Ouest du village. Mais, ils durent interrompre les préparatifs pendant des mois, car

*« Un jour un peul de Gaouré croisa Sorkoy-izé alors qu'il se rendait à Nikki. Arrivé à Gaouré, il avisa Boubacar Louloudjé. Ce dernier dépêcha discrètement dix cavaliers à Nikki pour s'enquérir de la situation. C'est pourquoi Daoudou et ses compagnons ont interrompu les préparatifs pour un instant avant de les reprendre un peu plus tard ».*<sup>167</sup>

Mais, la résistance ne saurait se réaliser sans la complicité d'un environnement. C'est pourquoi dans le cadre des préparatifs, ils désignèrent deux Maouri de Sokorbé pour enterrer un *talisman* dans le village de Gaouré. Les deux missionnaires se déguisèrent pour la circonstance en chasseurs qui se déplaçaient de région en région. Ils arrivèrent à Gaouré sans être démasqués et accomplirent leur mission sans s'inquiéter<sup>168</sup>. Après ce *korté*, des missions ont été envoyées discrètement un peu partout chez les *wangari* du Zidji, de Damana dans le Tondikandjé, de Dantchandou et de Yéni et du Maourey. Il s'agit de les dissuader d'attaquer Boubacar Louloudjé. Les guerriers zarma pour la plupart, se préparent chacun de son côté en attendant le date fatidique. Mais ce n'est pas sans scepticisme car la nuit, à la veille de l'attaque, Sorkoyzé promet en mariage une de ses filles à Hama Bougaram dit Daoudou en cas de victoire.<sup>169</sup>

Boubacar Louloudjé, ayant eu écho qu'une guerre se préparait contre lui, mobilisa à son tour tous les Peul et les rassura d'une victoire en cas de guerre. Nos ennemis seront comme des

---

<sup>167</sup> Hima Souley, Goroubey, le 27-04-2013.

<sup>168</sup> Hima Souley, Garoubey, le 27-04-2013.

<sup>169</sup> Oumarou Soumana, Zagoré, le 1-05-2013.

courges à Gaouré, ajouta-il. Il parvint selon les sources de Birni Gaouré, à mobiliser quelques villages zarma comme Saga, Kouré, N'Dounga, Hamdallaye, Kalla Pathé, Kannaré, Kodo, Kofo, Djawando, N'gonga, Gnoumey kagourou, Alzanayé fondo<sup>170</sup>. Mais, en réalité ce n'est pas l'ensemble des guerriers de ces villages cités qui apportèrent leur soutien à Boubacar. C'étaient des individualités qui agissaient surtout pour des raisons historiques liées aux dissensions internes :

*« The jihadists of Birnin Ngaure exceeded in establishing the emirate with the active and significant support of a section of Zabarmawa. This support was given not for love of the jihadists nor for religious zeal and enthusiasm for Islam. Rather the N'Dounga group of Zabarmawa supported the jihadists because of their traditional enmity for their brother Zabarmawa of Dosso group »* (Balogun, 1970: 306).<sup>171</sup>

Quand nous avons cherché à vérifier ces différents ralliements à Boubacar Louloudjé, dans la plupart des cas, nos informateurs parlent plutôt de neutralité de leur village. C'est cette attitude de neutralité que les traditions de Birnin Gaouré ont interprété comme une adhésion. Ces idées sont encore perpétuées à Birnin Gaouré où on parle de « douze villages zarma amis Boubacar Louloudjé »<sup>172</sup>. De même dans la plupart des cas ce sont des individualités assoiffés de butin qui se sont ralliés à Boubacar et non pas des villages entiers. C'est le cas par exemple Seyni Kadi alias « Bankadey Mousso » (le lion de Bankadey), un guerrier du village de Bankadey qui a été un des alliés zarma le plus redoutable du camp des Peul du Boboye. Il a été tué par Issa Korombé lors d'une expédition guerrière.<sup>173</sup> C'est aussi le cas de Pathey-izé, le fondateur du village de Kalla et dont la mère est une peule de Gaouré, qui s'est rallié à Boubacar Louloudjé<sup>174</sup>. Toutefois, les populations du village de Kalla Pathé reconnaissent avoir noué des relations matrimoniales avec les Peul de Birni mais

<sup>170</sup>Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.

<sup>171</sup> [Traduction : Les jihadistes de Birnin Ngaure accédèrent au pouvoir en instituant un émirat avec le soutien actif et d'une section de Zabarmawa. Ce soutien a été observé non pas par amour pour les jihadistes encore moins par conviction religieuse. Le groupe de N'Dounga les a soutenu plutôt en raison de leur inimitié traditionnelle avec leurs frères Zabarmawa de groupe Dosso ».

<sup>172</sup>Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.

<sup>173</sup>Hima Souley, Garoubey 27-04-2013

<sup>174</sup>Hima Souley, Garoubey 27-04-2013

pas d'alliance de guerre<sup>175</sup>. Pourtant c'est en contre partie de cette alliance, soutiennent les traditions de Birni Gaouré, que Boubacar Louloudjé détrôna un membre de la famille de Sorkoyzé qui se trouvait à la tête de Kiota Diembé pour placer un prince de la branche de Kalla comme Zarmakoye<sup>176</sup>.

On cite également parmi les alliés de Boubacar Louloudjé le village de Kaffi où furent envoyés les femmes et les enfants de Boubacar Louloudjé à la veille de l'attaque de Gaouré<sup>177</sup>. Pour le Cheik Amadou *Imam* de la grande mosquée du village, ce sont des relations d'ordre religieux qui unissaient les deux communautés. Kaffi n'a pas pris part à la guerre dans le Boboye<sup>178</sup>. Dès lors en tenant compte de ces alliances, il serait abusif de parler de guerre ethnique ou de libération nationale. Ces alliances remettent également en cause l'image d'unité des Zarma de l'Est face aux Peul tant défendue par certains auteurs (Urvoy, 1936, Gado, 1980). Il y a lieu de relativiser cette union, car beaucoup de Zarma n'étaient pas avec Hama Bougaram dès le départ de son mouvement. De nombreux groupes de populations refusèrent même de le suivre et restèrent fidèles à Boubacar Louloudjé. Après la défaite de ce dernier, ils quittèrent leur village craignant les représailles de la part des résistants. Certains d'entre eux fondèrent des villages sur le fleuve à l'image de Sorbon haoussa (Idrissa, 1981 : 58).

Daoudou Bougaram et ses compagnons d'arme se regroupèrent au village de Zagoré d'où ils gagnèrent la mare de Dibouali près de Gaouré. Ils se présentèrent aux portes de la ville du guide, un jeudi matin où ils formèrent trois groupes dirigés par les trois grands leaders de la révolte. C'est Mali Koda Boubé, un des lieutenants de Hama Bougaram, ressortissant de Nikki, qui a été désigné pour donner l'assaut. Il traversa le village d'Ouest en Est sans s'inquiéter. La troupe de Boubacar Louloudjé réagit vivement, mais face à la détermination

---

<sup>175</sup> Abdou Hassane, Kalla Pathé, le 27-04-2013.

<sup>176</sup> Aboubacar Abdou, Birnin Gaouré le 30-10-2010

<sup>177</sup> Aboubacar Abdou, Birnin Gaouré le 30-10-2010.

<sup>178</sup> Cheik Amadou, Kaffi, le 29-04-2013

des combattants, les Peul de Gaouré et leurs alliés furent obligés d'abandonner le combat. C'était la débandade totale. Les rescapés de l'attaque se dispersèrent dans la brousse et le guide religieux n'eut d'autre choix que d'observer un repli tactique, il prit le chemin de l'exil.

### 1.3- L'exil de Boubacar Louloudjé vers le Gwandou.

Boubacar Louloudjé et ses alliés, après une résistance contre l'assaut des Zarma, ont été contraints d'abandonner le combat. Ils se replient dans le Sud du Dallol. Hama Bougaram dit Daoudou et ses compagnons les poursuivent jusqu'au lieu dit de Harissouna, au pied d'une falaise. Conformément aux recommandations des autorités religieuses de Sokoto, Hama Bougaram dit Daoudou demanda à ses compagnons de renoncer à sa poursuite. Cette recommandation a été formulée en ces termes : « *Combattez Boubacar Louloudjé jusqu'à ce qu'il revienne sur le droit chemin. Si dans sa fuite il se dirige vers l'Est laissez-le, il vient chez moi. Mais, si au contraire il prend la direction de l'Ouest, pourchassez le et tuez le* »<sup>179</sup>. Mais, certains cavaliers surexcités, n'obéissaient pas aux ordres de Hama Bougaram dit Daoudou et continuèrent la poursuite jusqu'à la falaise de Tilla où :

*« Boubacar Louloudjé descendit de son cheval et fit deux rakkats. Il leva ensuite les deux mains vers le ciel, et demanda à Dieu de les protéger. Soudain, un vent violent se souleva, poussant les cavaliers zarma dans un ravin, où ils périrent tous. Ce ravin, existe encore et connu sous le nom de Nafa qui veut dire que le malheur vous enfonce en langue peul ».*<sup>180</sup>

Parmi les victimes de Tilla figurait le petit frère de Daoudou<sup>181</sup>. Cette mésaventure des cavaliers de zarma à Tilla est rappelée à travers un proverbe qu'on utilise encore en milieu zarma pour exprimer un voyage qui a mal fini " *Te dey te Daoudou Tilla to ya no, Dirawou Koulou kan ga djassé ma na to Daoudou Tilla to ya no* » autrement dit « il n'y a pas de plus mauvais voyage que le voyage de Daoudou sur Tilla »<sup>182</sup>. Après cet incident, Boubacar

<sup>179</sup> Nou hou Gourouza, Kinskins, le 28-04-2013.

<sup>180</sup> Boubacar Hama Beidi, Birnin Gaouré. le 30.10.2010.

<sup>181</sup> Zarmakoye Zakari Yaou Mounkaila, Kara, le 15-04-2013.

<sup>182</sup> Nou hou Gourouza, Kinskins, le 28-04-2013.

Louloudjé continua son chemin. L'itinéraire de l'exil de Boubacar Louloudjé est retracé par les sources de Birni Gaouré comme suit : à partir de Kotobé gangani ou Tilla selon les sources, Boubacar et ses compagnons continuèrent plus au Sud et arrivèrent à Kouassi. Au niveau de cette localité, Gourou Goungounou, c'est-à-dire « la masse de fer » en langue zarma, un guerrier du village de Kompa leur intercepta. Les guerriers de Boubacar le tuèrent et prirent son cheval. A partir de ce lieu, Boubacar Louloudjé poursuivit seul son voyage vers le Gwandou. Il campa deux nuits à Aldjannaré, continua à Fouda d'où il envoya une lettre à Abdoulaye Dan Fodio pour lui annoncer son arrivée. Dès qu'il mit pied à Gwandou, il s'attaqua à son hôte lui reprochant d'être la cause de sa déchéance :

*« Tu as prié pour les Zarma pour que je sois chassé et pour que Birni Garure devienne des ruines où seules les pintades pourront venir tranquillement pondre leurs œufs. Quant à moi, je ne souhaite pas la destruction de Gwandou, seulement j'espère que les bûcherons de ce village, seront dorénavant accompagnés par des cavaliers chaque fois qu'ils partiront chercher du bois » (Hama, 1969 : 33)*

Boubacar Louloudjé n'hésita par la suite à poser des actes de pillage qui trahissent sa confiance vis-à-vis de son hôte. Il devint très vite un hôte encombrant et trois mois après, Abdoulaye était obligé de le renvoyer à Wournou chez son fils Attikou. Là également les agissements de Boubacar le rendirent très insupportable (Hama, 1969:158). Attikou envoya une lettre à son père pour demander le départ de Boubacar Louloudjé. Il quitta la ville de Wournou pour Sogirma chez Alkali Diogadedji où il demeura un mois. Après des brouilles avec son hôte, les populations étaient obligées de trouver une astuce pour le faire quitter la ville. En effet

*« Une femme Diawando s'offrit à lui parler pour le faire partir. La femme fit piler du mil ; elle en fit des boules appelées en haoussa dawo. Elle posa les boules sur la tête de sa fille et lui demanda de faire le tour de la concession de l'étranger. La fille en faisant le tour, répéta à plusieurs reprises : « voici dawo !voici dawo ». Agacé Boubacar Louloudjé comprit ce que cela signifiait. « Que Dieu ne vous*

*sépare pas des boules » je quitte tout de suite » (Hama Beidi, 1996 : 63-65).*

Il quitta Sogirma et continua sur Nikki (dans le Benin). Mais, contre toute attente il trouva un village désert. Les populations abandonnèrent le village, car se disaient-elles « *qu'elles ne pourraient pas vivre avec quelqu'un que Ousmane Dan Fodio n'avait pas pu supporter* » (Hama Beidi, 1996 : 65). Nonobstant cette hostilité, Boubacar Louloudjé y demeura sept jours avant de poursuivre sa route. Il arriva à Samsoro, puis à Toura dans le Borgou. De cette localité il se dirigea vers la Tapoa, arrive à Botou où il reçut un accueil chaleureux de la part des populations. Au moment de son départ, après trois jours de séjour, le souverain de la ville, Niantiamri Biga, lui offrit plusieurs bœufs, des captifs et trois de ses filles, en guise de cadeau (Hama Beidi, 1996 : 67). Il continua à Malleyel où, il demeura deux ans. C'est dans cette localité qu'il eut les nouvelles d'Alfa Mamane Diobbo, un lettré musulman, résidant à Goudel. Ils restèrent ensemble à Goudel durant trois mois, avant de continuer sur Larba birno où ils furent constamment surveillés par les populations. Cette surveillance des gestes et faits des érudits est exprimée à travers une chanson populaire que nous rapporte Idrissa Abdou « *Kolle<sup>183</sup> Larba Birno ma Koli Alfaga ga, Zankay ma koli Talibey ga* » Littéralement cette expression signifie « *Kolle de Larba Birno craint le maître et suit le de près et les enfants aussi craignent les talibé et les suivent de près* » (Idrissa, 2013 : 110). Ils passèrent par Koporé avant d'arriver à Neni gougou (île de Neni) où Boubacar Louloudjé resta, trois ans sous le flanc protecteur de Mamane Diobbo. De cette localité les deux marabouts revinrent à nouveau à Goudel. Leur départ de Neni Gougou serait toujours lié aux attitudes et comportements à la limite décevants de Boubacar Louloudjé :

*« Boubacar Louloudjé, allant dans le sens de ses habitudes, se mit à tuer les bœufs et les ânes qui transportaient tous ses biens à Neni. Quand ses animaux venaient du Zarmaganda, il les vendait sur la rive Gourma du fleuve et, quand ils provenaient de cette rive du Niger, il les bazarrait au*

---

<sup>183</sup> « Kolle est le nom du guerrier de Larba qui est farouchement opposé à l'installation de Mahaman Diobbo dans son village » (Idrissa, 2013 : 110).

*Zarmaganda. Les gens finirent par se méfier de l'île de Neni et de Boubacar Louloudjé. Ils n'allèrent plus le voir. Quand ils le pouvaient, ils allaient rendre visite à Alfa Mahamane Diobbo. Celui-ci leur disait toujours :  
-Allez apporter vos présents au marabout du Dallol, Boubacar Lududji. A cette invitation les gens répondirent :  
-Nous ne pouvons pas apporter nos présents au méchant marabout du Dallol » (Hama, 1969 : 54).*

Aux actes belliqueux de Boubacar Louloudjé, il faut ajouter la pression de *Maourikoye* Neni, maître des lieux (Karimou, 1977 : 126). Ce dernier voyait en eux une menace pour son pouvoir. Rappelons-le en cette période, la réputation de Mamane Diobbo s'étendait déjà tout le long du fleuve, de Gao jusqu'à Gaya. Il avait également autour de lui une diversité de populations constituées pour de Peul, des Kourtey et des Zarma qui reconnurent sa sainteté (Idrissa, 1979a : 83).

Rappelons- le, Mamane Diobbo n'était pas impliqué dans le jihad qui était en vogue. Contrairement à son compagnon Boubacar Louloudjé, il était un grand partisan de la non violence et appelait les populations à la l'islam par la persuasion. Ce caractère pacifiste du personnage, lui a valu le nom de *Alfa Gouma*, c'est-à-dire le marabout discret, paisible qui utilise la persuasion par opposition à Boubacar Louloudjé considéré comme *Alfa Hotta*, c'est-à-dire, le marabout amère, méchant, chaud, adepte d'une islamisation par la dissuasion.<sup>184</sup> De Goudel ils passèrent par Kollo d'où ils furent autorisés par le chef de Lontia,<sup>185</sup> alors maître des lieux, à s'installer à Say :

*«Après leur brouille avec les Peul Bittinkobe de Lamordé Mamane Diobbo et Boubacar Louloudjé quittèrent l'île de Neni pour s'installer à Goudel où ils furent accueillis avec tous les honneurs par le chef de ce village. Ce dernier envoya des émissaires auprès du chef de village de Lontia pour le convaincre d'accepter l'installation des deux marabouts sur les terres de Say. Ce que le chef de Lontia accepta avec plaisir».*<sup>186</sup>

<sup>184</sup> Yacouba Mailafia, Goudel le 12-03-2012.

<sup>185</sup> - Lontia : Village situé à cinq (5) kilomètres de Say sur la route principale, Niamey- Say. Par ailleurs il serait un mot *Gulmanceba* qui signifie « l'éléphant est parti » (Laya, 1991 :74-5).

<sup>186</sup> Liman Soule Ali Say, le2/3/2011

Arrivé au niveau du site de fondation de Say, Boubacar Louloudjé s'écria en peul : « *Saayi ! Saayi ! doo wini saa yorde diina* », c'est à dire « Ouverture ! Ouverture, c'est ici l'ouverture, le centre bouillonnant de la foi » (Moulaye, 1995). Cette scène se passa, lorsque Boubacar Louloudjé aperçut sur l'eau le fruit du calebassier (gourde) qu'ils suivaient depuis Goudel et qui devait leur indiquer leur arrêt. Une autre version voudrait que ce soit Mamane Diobbo, qui, arrivé au large de l'île à la fin d'un orage, aurait dit à Boubacar Louloudjé : « *yorde Saayi* » qui signifie « l'orage s'est dissipé » (Moulaye, 1995). Les deux marabouts descendirent de leur pirogue et s'installèrent à l'emplacement actuel de Say. Ils y restèrent ensemble deux ans durant avant que Boubacar Louloudjé ne quitte d'abord pour Kossey, puis *Tondifou* où il fora un puits. En cette période, une paix relative régnait au Zarmatarey. Les Zarma de Dosso s'étaient réconciliés avec leurs parents de Kirtachi, Daoudou Bougaram restait Wonkoy à Nikki sans aucune prétention de devenir *Zarmakoye*. Quant à Sorkoyzé, il retrouva son trône de *Zarmakoye* occupé par Diembé avec l'aide des Peul de Gaouré<sup>187</sup>.

Mais, quand en 1831, Boubacar Louloudjé apprit la mort d'un des vétérans de la résistance en l'occurrence Sorkoyzé, Il manifesta alors le désir de revenir dans le Dallol<sup>188</sup>. Il sollicita le concours de Mamane Diobbo, homme de paix, influent et respecté par toutes les communautés de l'Ouest du Niger (De Sardan 1969 : 16-24).

Le saint marabout accepta la mission mais à condition que Boubacar Louloudjé, une fois retourné dans le Dallol, ne posa plus d'acte susceptible de troubler la quiétude des populations, c'est-à-dire qu'il renonce à la guerre. C'est ainsi que les Zarma, par respect à Mamane Diobbo et en dépit de tous les actes causés par Boubacar, acceptèrent la médiation et ne s'opposèrent pas au retour de Boubacar Louloudjé dans le Dallol<sup>189</sup>. C'est ainsi que le *Lamido Zarma*, Boubacar Louloudjé, ayant quitté le Dallol depuis 1810, revint en 1831. Par contre, pour Boubé Gado (1980), Boubacar Louloudjé a profité d'un renversement de

<sup>187</sup> Abdou Mayyaki, Kirtachi le 15-06-2011.

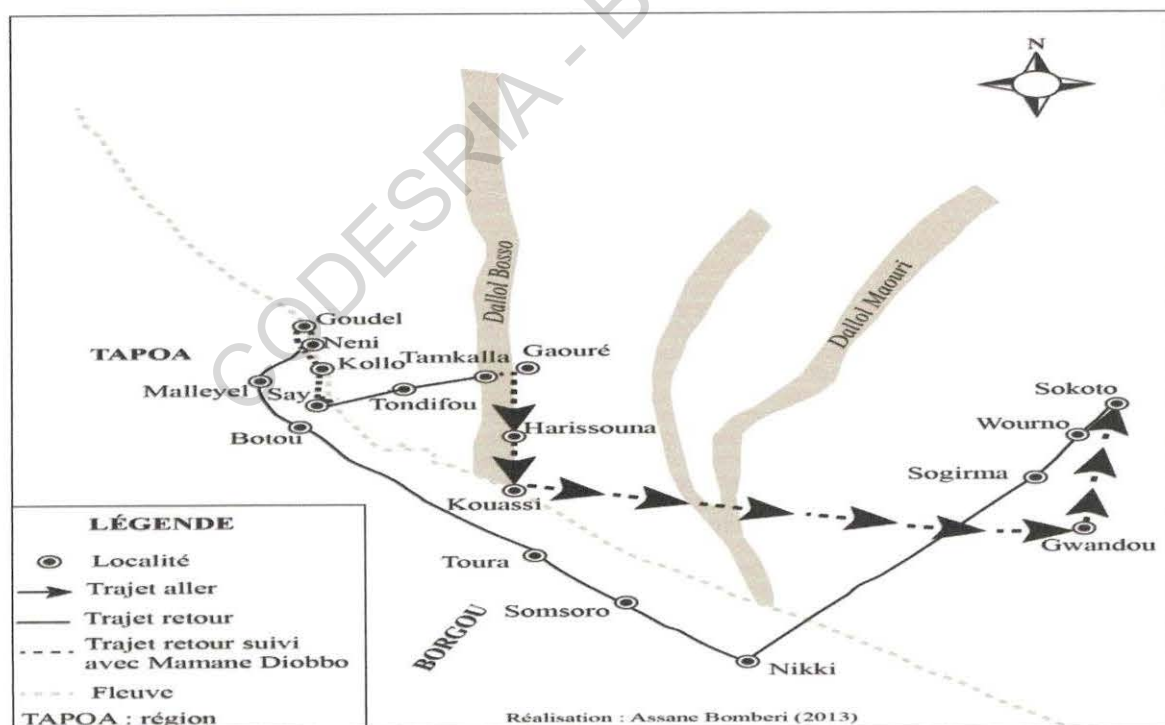
<sup>188</sup> Mayyaki Bonkano, Tcherendji le 13-04-2013

<sup>189</sup> - ANN-15-1-1 : Monographie du cercle du Djerma 1901, p 88.



situation pour venir dans le Dallol. En effet, c'était en cette en année que, le Kanta Samaïla dit Karari, qui incarnait la résistance contre les jihadistes au Kabi, fut tué à Argoungou par Mohamed Abdoulaye (1829-1833) qui succéda à son père Abdoulaye Dan Fodio mort le 8 juillet 1829. Mohamed Bello (1817-1837) l'Emir de Sokoto et Mohamad Abdoulaye conduisirent une expédition militaire dans l'Arewa, où ils s'emparent de Beybey, Damana, et Birni Debi. Ce fut au cours de cette campagne que Gwandou poussa ses offensives jusque dans le Dallol Bosso où il réinstalla Boubacar Louloudjé dans le Dallol après une vingtaine d'années (1810-1831) d'absence. Pendant toute cette période, l'influence des jihadistes s'estompa dans le Dallol et il eut une période de paix dans tout le Boboye. Les Peul assistent aux cérémonies de mariage et de baptême des Zarma et vice versa comme par le passé.<sup>190</sup> La carte n° 11 ci-dessous traduit l'itinéraire aller- retour de l'exil de Boubacar Louloudjé tel que retracé par les traditions de Birnin Gaouré.

**Carte n°11 : Exil de Boubacar Louloudjé d'après les traditions de Birni N'Gaouré.**



Source : Conception et réalisation : A. Adamou Bomberi (2013)

<sup>190</sup> Mayyaki Bonkano, Tcherendji le 13-04-2013.

## II-Le retour de Boubacar Louloudjé dans le Dallol et la fondation de Tamkalla.

Un an après son arrivée dans le Dallol, Boubacar Louloudjé fonda au Sud-ouest de Gaouré, une nouvelle capitale, Tamkalla, qui signifie en langue peul « j'ai tout enroulé » confère à la ville un rôle religieux que politique. Il symbolise le terminus de l'action de Boubacar Louloudjé. Mais, Tamkalla peut aussi avoir le sens de *Tamkallaye* en zarma, c'est-à-dire une grande étendue, un espace libre.<sup>191</sup>. Plusieurs raisons expliquent la fondation de la nouvelle capitale. En effet, après le sac de Gaouré, les Peul n'avaient plus de base fixe dans le Boboye. Il fallait à Boubacar Louloudjé un site pour regrouper l'ensemble des Peul dispersés dans la région. C'est aussi une localité propice à l'élevage à cause du pâturage important dont elle dispose. La ville est située à l'abri des hautes inondations de la vallée et son site défensif constitue un atout énorme. Mais, il est difficile de dégager l'architecture de Tamkalla à partir de la description faite par Barth de passage dans la région. Tamkalla, la nouvelle capitale fondée *ex nihilo* par Boubacar Louloudjé fut la seule ville à être visitée par Barth en 1854 dans le Zarmatarey. Il la décrit comme une ville fortifiée entourée d'une muraille dont le restant des ruines témoigne encore de l'intensité des attaques qui s'y se sont déroulées : « *not only was the wall which surrounded the place was in a great state of decay, but even the house of the governor himself was reduced almost to heap of ruins* » (Barth, 1965, T3 : 583)<sup>192</sup>. Seule la tradition orale des Peul du Boboye donne quelques indications. Selon elle, les maisons étaient sous forme de hutte, il existait aussi une mosquée et un palais pour le Lamido. La ville est entourée d'une *Birni* avec deux portes d'entrée constamment gardées par des guerriers. Après l'installation de Boubacar Louloudjé à Tamkalla, de nombreux Zarma ne le reconnurent plus comme un guide religieux. Il y trouva la mort en 1831 alors

---

<sup>191</sup>Zarmakoye Abdou Garba, Louloudjé le27-04-2013.

<sup>192</sup> [Traduction : Non seulement, le mur qui entourait le lieu était dans un état de délabrement, mais aussi la maison du Lamido lui-même a été réduite presque en ruines]

qu'il était âgé de 62 ans, sept mois seulement après son installation à Tamkalla<sup>193</sup>. Son tombeau érigé en lieu de mémoire (cf. photo n°4 p.174) est devenu un lieu de prière pour les nombreux Peul, de la région et au delà du Macina qui se rendaient au pèlerinage à la Mecque. En outre, un certain nombre de rites et coutumes traditionnels s'y perpétuent. C'est ainsi que :

*« si la peste sévit dans son troupeau, le berger peul se rend sur le tombeau de Boubacar avec des Calebasses de lait et les offre au premier pèlerin afin de conjurer le mauvais sort ; c'est ainsi également qu'en cas de sécheresse extrême le chef de canton quitte Birni avec sa suite de nombreux marabouts, des vieillards réputés pour leur sagesse afin de prier sur le tombeau du Saint et dit la tradition trois jours se passent pas sans que Boubacar n'intervienne près de Dieu et que les tornades bienfaites n'éclatent » (Idrissa : 1979 a : 92)*

Contrairement à Boubacar Louloudjé Maman Diobbo réussit pacifiquement son œuvre d'islamisation des populations. K. Idrissa (1979) a énuméré quatre raisons fondamentales qui ont conduit à ce succès :

K. Idrissa (1979) a listé quatre causes qui ont conduit au succès de Mahaman Diobbo :

Le premier facteur est lié au processus du peuplement de Say qui a fait de lui un centre cosmopolite (divers groupes socio culturels qui ont vécu dans la paix). Pour une meilleure homogénéisation de ses fidèles, ce chef religieux adopta la politique d'Ousmane Dan Fodio consistant selon Dupire (1981) à briser les spécificités peules (patronymes, certaines règles culturelles rigides) afin de permettre une meilleure intégration de la communauté musulmane.

Le deuxième facteur : les religions préislamiques ont définitivement perdu tout crédit dans ces populations d'origine diverse. Cette volonté de rejet de tout acte non islamique, a donné à la ville de Say une image de « ville sainte » qui conduit d'ailleurs les autochtones à réfuter toute idée d'existence d'une autre forme de religion.

---

Aujourd'hui seule la tombe de Boubacar Louloudjé<sup>193</sup> témoigne d'une ancienne occupation humaine du site. Une seule case, celle du marabout, gardien de la tombe, existe dans les environs.

- Le troisième facteur est le caractère et la personnalité du marabout font de lui un homme détaché de ce bas monde. L'auteur écrit que « durant les neuf (9) ans qu'il vécut à Say avant de mourir, il n'entreprit aucune guerre et se consacrait essentiellement aux prières, à l'enseignement et aux prédications ».

- Le quatrième et dernier facteur est celui lié au contexte social et politique de l'époque, qui est celui de l'avènement du vaste mouvement de prosélytisme islamique que fut le jihad. C'est véritablement à partir de cette période que date l'influence politique de Say. Les traditions de ladite localité affirment que Diobbo lui-même ne fut qu'un chef religieux. Le pouvoir politique apparut avec son fils Boubacar, lorsque les autorités du califat de Sokoto (Mohamed Bello et Abdoulaye) le désignèrent comme leur représentant<sup>194</sup>.

**Photos n°4 : La tombe de Boubacar Louloudjé à Tamkalla: 1 vue de loin et 2 vue de près.**



Source : Photo AAB prise le 22- juillet-20

<sup>194</sup> Liman souley, Say, le 2-3-2011.

### III-Le règne d'Abdoulhassane.

A la mort de son père, Abdoulhassane lui succéda au trône de Tamkalla. Il se fit investir *Lamido zarma*.

#### 3.1-Le couronnement du *Lamido zarma*

Après la mort de Boubacar Louloudjé, son fils Abdoulhassane lui succéda au trône. Sa désignation intervient suite à un tirage au sort. :

*« en effet, un jour, Boubacar Louloudjé sentant la mort prochaine, appela ses quinze fils adultes capables de prétendre au trône de Tamkalla et s'adressa à eux en ces termes : « je ne vous laisserai pas dans l'embarras après ma mort, je vous ferai un tirage au sort. Il inscrit sur quinze bouts de papier les professions auxquelles pouvaient prétendre ses fils : chefferie, marabout, berger, cultivateur guerrier etc... Il mit les papiers dans un panier avec une ouverture juste pour une main. Le Tout puissant a donné la chefferie à Abdoulhassane à Abdoulwafa le titre de Imam<sup>195</sup> ».*<sup>196</sup>

Après ce choix, il invita Abdoulaye Dan Fodio (1829-1833), l'Emir du Gwandou, à l'investir *Lamido Zarma*. Ce dernier arriva dans le Boboye où il fut surpris par la présence du nombre important de Zarma réunis pour la circonstance<sup>197</sup>. Il s'adressa au public en ces termes : « *Aujourd'hui, Boubacar Louloudjé n'est plus. C'est son fils que Dieu a désigné pour être roi (sic), acceptez ce choix. En plus, unissez – vous dans la foi islamique derrière votre Lamido. Evitez les guerres inutiles et sanglantes. Que Dieu fasse votre union dans la foi de l'islam* » (Hama Beidi, 1996 : 87). Ensuite, il prodigua des sages conseils au nouveau *Lamido* comme suit :

*«Lamido –zarma, Abdoulhassane, la paix est là, devant toi. Si tu commandes avec sagesse ou tu gouvernes mal, sache que*

---

<sup>195</sup> Titre honorifique décerné aux éminents juristes qui, entre le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle, codifièrent en un système cohérent tout le droit musulman dans divers centres intellectuels du monde musulman, en particulier à Médine et à Bagdad. Ce titre est donné aussi aux fondateurs des écoles juridiques et aux grands théologiens ; il désigne aussi le chef, guide suprême de la communauté musulmane. Chez les chiites, il est l'équivalent du calife qui doit être descendant de Ali.

<sup>196</sup> Aboubacar Abdou, Birnin Gaouré le30-10-2010

<sup>197</sup> Aboubacar Abdou, Birnin Gaouré le30-10-2010.

*chacun de tes gestes est pesé par Dieu devant lequel tu es responsable de toi-même et de tout ton pays. Quand tes sujets viennent te voir, rends-leur la justice, suivant la loi du Coran, selon les coutumes islamiques. S'ils sont assez nombreux et qu'ils manifestent le désir, donne-leur le chef de leur choix. Si parmi les villages qui dépendent de ton état, certains arrivent à la désunion entre eux ou à la révolte contre toi, ne leur fais pas la guerre avant de me prévenir » (Hama, 1969 : 71).*

Après ce discours hautement moral, Abdoulhassane fut investi dans ses fonctions de *Lamido*. Devenant ainsi le deuxième *Lamido* Zarma après son père Boubacar. Son grand père Sombo, lui portait le titre d'*Imam*. Le nouveau *Lamido* est officiellement placé sous la protection de Gwandou. Il se fixa comme objectif la consolidation de l'Emirat de Tamkalla, qui contrairement à Gaouré joua un rôle beaucoup plus politique que religieux. Les frontières de l'Emirat telles que définies par Abdoulaye Dan Fodio, s'étendaient d'Est en Ouest de la rive est du Dallol Maouri à Sansani Haoussa sur la rive gauche du fleuve Niger et du Nord au Sud, de Tounfalis à Tanda (Hama, 1969 : 75). Le rôle du *Lamido* était de collecter l'impôt au nom de Gwandou, d'assurer les protections des routes commerciales menant du fleuve au Gwandou, de servir de « gendarme pour protéger les routes conduisant au fleuve contre les ennemis de Gwandou » (Mahaman, 2006 : 126). Sur le plan de la justice, chaque région réglait elle-même ses propres litiges, mais les cas les plus difficiles étaient portés à l'appréciation d'Abdoulhassane. Et, dans le cas où, ce dernier se trouvait dans l'incapacité de trancher, le sultan de Gwandou est saisi en dernier ressort. C'est au cours d'un de ces jugements que commença la dérive autoritaire du tout nouveau *Lamido* Zarma. En effet, un jour Seyni Bankadey, un guerrier zarma commit l'adultère dans le village de Gassebéri. Lorsque l'affaire fut portée au jugement du *Lamido* au lieu d'infliger la sentence prévue par la loi coranique, qui est la mise à mort, il ordonna tout simplement à Seyni Bankadey de changer de résidence. Il fut déporté de Bankadey à Poulo (Hama Beidi, 1996 : 103). Ce jugement injuste révolta les populations de Gassebéri. Elles accoururent informer le sultan du Gwandou. Un autre différend intervint entre les populations de Dosso et ceux d'Indjidé

(village situé non loin de Dosso). A la fin du verdict, le *Lamido zarma* trancha à la faveur de Dabbal, le chef d'Indjidé. Il l'installa à Kara avant de l'imposer comme *Amirou* à Kirtachi zeno au grand mécontentement des populations.<sup>198</sup>

Devant les vives tensions sociales, Abdoulhassane renoua avec les hostilités. Il adopta les mêmes attitudes de va-t-en guerre de son père. C'est ainsi qu'il détrôna à son tour la famille de Sorkoyizé à la tête du Kiota au profit de Koda dan Dangou petit fils de Diambé<sup>199</sup>. Il plaça son frère Abdoulwafa comme son représentant à Garbou et Amadou Koursouani, un de ses lieutenants dans le Fakara. Il se présenta aux yeux de ses sujets comme un homme parfait et très orgueilleux. C'est sans modestie nous dira B. Hama qu'il réunit les différents chefs de sa communauté pour leur faire le bilan de son règne et leur tient ce langage :

*« Je vous ai réunis pour me vanter. Dans ce pays personne n'a commandé avec autant d'honneur et de bonheur que moi. Il y a 27 ans que je commande ce pays dans la paix. Je me vante de cela. Tout jeune encore, j'ai 30 enfants. Je me vante de tout cela aussi. Sans ma personnalité de chef, je peux prouver au pays zarma que dans celui-ci, je suis le plus instruit. C'est pour moi un sujet de vanité. C'est encore ma qualité de sultan (sic) qui m'empêche de prouver que dans le zarma, je suis l'homme le plus brave. C'est là pour moi une occasion de satisfaction personnelle. C'est toujours mon état de sultan (sic) qui m'interdit de prouver que dans le zarma je suis l'homme le plus beau » (Hama, 1969 : 85-86).*

Après ces propos d'autosatisfaction et d'orgueil, Abdoulhassane renoua avec ses aberrations contre les Zarma. Il régna en maître et réussit à obtenir l'adhésion des Zarma de Kouré et du Fakara vers 1840. La position du Gwandou se consolida dans le Zarmatarey jusqu'en 1849. C'étaient surtout les attitudes néfastes de ses enfants qui irritaient le plus les populations. Ils s'adonnaient à l'arbitraire, au pillage, voire au viol (Hama, 1969 : 86). Ils avaient même des flèches en épines qu'ils utilisaient pour chasser les mouches posées sur les gens<sup>200</sup>. Leurs exactions n'épargnaient pas aussi les Peul. En effet, c'étaient les imprécations d'une femme

<sup>198</sup> Hima Soumana, Garoubey, le 27-04-2013

<sup>199</sup> Oumarou Soumana, Zagoré le 1-05-2013.

<sup>200</sup> Garba Bangnou, Louloudjé, le 27-04-2013.

peul, nommée Halimatou, du village de Koronkassa, à qui les princes de Tamkalla avaient arraché sa vache, qui furent à la base de la chute Abdoulhassane<sup>201</sup>. Cette dernière supplia les fils du *Lamido* de lui remettre sa vache mais en vain. La victime se résigna et se retourna dans son village la mort dans l'âme. Elle pria Dieu de retirer Abdoulhassane du pouvoir. Après cette injustice criarde, Zakara, un peul de Tamkalla, se déplaça chez Abdoulaye Dan Fodio pour l'informer de l'injustice qui prévaut dans le Dallol. Ces différentes brimades furent à l'origine du déclenchement de la bataille de Zagoré.

### **3.2-La bataille de Zagoré de 1833.**

Ce point traite du déroulement de la bataille et de l'exil de Daoudou Bougaram et de ses compagnons dans le Dendi.

Les Peul, grâce à l'aide de Gwandou et de Sokoto, et surtout du fait de l'action énergique d'Abdoulhassane, fils de Boubacar Louloudjé, réussirent à s'imposer de nouveau dans le Dallol. Leurs exactions reprirent de plus belle. Mais, les Zarma refusèrent une fois de plus un nouvel assujettissement politique à Abdoulhassane et aux Peul de Sokoto. Après la mort de Sorkoyzé, un des pionniers de la résistance zarma, Hama Bougaram dit Daoudou et Hama Fandou, fils de Sorkoyzé dit Alzouma, prennent le devant de la lutte contre les brimades d'Abdoulhassane (Gado, 1980). Le père de Hama Fandou est originaire de Zagoré et sa mère Gnagna, fille de Worou est une princesse de Kalla Beri<sup>202</sup>.

Hama Fandou et Daoudou prirent alors l'initiative de réorganiser les troupes Zarma et de tenir tête aux Peul. On assista dès lors à une reprise de la guerre avec des alternatives de succès et de revers de chaque côté. Une des plus grandes batailles qui opposa les deux camps eut lieu à Zagoré en 1833. Les jihadistes après avoir saccagé Kiota, se dirigèrent vers Zagoré le village natal de Hama *Fandoga* dit Hama Fandou où se sont repliés la plupart des guerriers

---

<sup>201</sup> Hima Soumana, Garoubey, le 27-04-2013.

<sup>202</sup> Oumarou Soumana, 1-05-2013. Lors de notre passage à Kalla Beri nous avons visité sa tombe matérialisée par deux grosses pierres.



zarma après le sac de Kiota Zimbi<sup>203</sup>. La coalition formée autour de Hama Fandou affronta alors l'armée des Peul et leurs alliés au village de Zagoré.<sup>204</sup> En réalité, il n'avait eu aucun préparatif majeur du camp des Zarma. Ils furent surpris par la guerre. Au moment de l'attaque Hama Fandou et la trentaine de cavaliers ne peuvent pas faire face à une armée de jihadistes plus nombreuse et mieux armée. Au moment de l'attaque, Hama Bougaram dit Daoudou se trouvait à Nikki beri<sup>205</sup>. Informé de l'attaque de Zagoré, il rejoint Hama Fandou accompagné d'une trentaine de cavaliers du Zidji.<sup>206</sup> Ils réussirent à repousser les jihadistes au niveau du village de Daniyaro. Après une série d'attaques et de contre attaques, Abdouhassane fils de Boubacar Louloudjé et ses alliés s'emparèrent de Zagoré, malgré une deuxième tentative de contre attaque lancée à partir de Tcherendji par Hama Bougaram dit Daoudou. Le village de Zagoré fut brûlé et beaucoup de personnes prises en captivité. Peu de temps après Daoudou Bougaram conduisit une autre expédition contre le village de Kouré où, Mali Koda Boudé, le chef de sa cavalerie trouva la mort. Les combattants zarma furent alors défaits. Certains s'enfuirent à Sokorbé et à Komdili tandis que d'autres gagnent le bas Dallol Fogha et le Dendi sous la conduite de Hama Bougaram dit Daoudou (Gado, 1980 : 206).

### **3.3- Le repli de Daoudou Bougaram dans le Dendi.**

Daoudou Bougaram de Nikki se révolta contre l'oppression de Boubacar Louloudjé. Il prit conscience que le salut réside dans la lutte. Il comprit également que seule une fédération des forces peut venir à bout de cette domination peul dans la région. Le Wonkoy de Nikki, Daoudou Bougaram est le plus connu des pionniers de la résistance contre les Peul et leurs alliés. Ses cavaliers sont estimés à plus de « *five t housand strong* » (Alkali, 1969 : 235). Il se refugia alors dans le Dendi. Le choix de cette région par Daoudou n'est pas un fait de hasard. Des relations séculaires unissaient les deux régions. En effet, après la prise de

---

<sup>203</sup> Au moment de la guerre, le village de Kiota se trouvait sous le flanc de la colline et s'appelait Kiota Zimbi avant son emplacement actuel où il prit le nom de Kiota Oumarou.

<sup>204</sup> Oumarou Soumana, Zagoré le 1-05-2013.

<sup>205</sup> Elhadji Sani Maigarizé, Kiota le 27-10-2010

<sup>206</sup> Oumarou Soumana, Zagoré le 1-05-2013.

Tombouctou par les Marocains, Askia Daoud se refugia dans le Dendi pour mener la résistance. Les Zarma lui apportèrent leur appui vers 1640. A cette occasion, plusieurs zarma élurent domicile à Misgoungou, la capitale du *Dendifari*. Des alliances matrimoniales fondées sur des intérêts politiques et matérielles entre les provinces et des personnes venues d'autres horizons eurent lieu. Ainsi, *Farokoye* Sounna, un Zarma de Kouré Namari, prit en mariage une des filles de la famille royale en la personne de Satou Gadbo. Ce Farakoye Sounna serait dit-on un petit fils de Séberi-Mali qui émigra de Liboré pour Misgoungou puis à Bangoutara. Pour consolider l'unité et les relations du Dendi avec les autres régions notamment le Zarmatarey, on envoyait des princes de Misgoungou au Zarmatarey contracter des mariages. Ainsi la mère de Gareye Farma était une femme originaire de Nikki (Dosso) d'où Daoudou est originaire (Moumouni, 1997 : 131). Daoudou s'installa d'abord à Tanda dans le Dendi, puis continua à Yelou où, selon Barth « *le turbulent prince du Saberma ou Serma, battu par Abdul-Hassan le Gouverneur Poullo de Tamkalla continuait à soutenir ses prétentions* ». (Barth, T4, 1965 : 180 ). Mais, seulement dans cette région du Dendi l'influence des jihadistes était pressentie depuis 1811 dans la plupart des villes et le contrôle de la région était conjointement assuré par Tamkalla et Gwandou. La soumission aux Peul devint totale après 1831, quand Bourta fut investi Amirou du Dendi à Sogirma (Alkali, 1969 : 226). Peu de temps après l'installation de Daoudou Bougaram dans le Dendi, une querelle éclata entre Gaya et Karimama. Koyze Baba, chef de Gaya, sollicita l'appui de Daoudou Bougaram. Ils attaquèrent ensemble les guerriers de Karimama et s'emparèrent d'un gros butin. Ces différents agissements du guerrier zarma et de ses alliés furent rapportés aux autorités de Gwandou par le truchement de leurs représentants de Dioundiou, un Emirat fondé par un certain Addo, fils d'Ibrahim lui-même fils de Ahmed Baba. Ce dernier avait pris en mariage Dango, une des sœurs de Sarkin Kabi Tomo (Balogun, 1970 :

109-110). De cette union naquirent dix enfants, dont Ibrahim, le père d'Addo, le fondateur de la dynastie de Dioundiou. Avant le jihad, Addo s'était imposé comme grand guerrier dans le Dendi. C'est pourquoi, dès les premiers jours du déclenchement du jihad, Ousmane Dan Fodio le contacta pour rejoindre son mouvement. Addo accepta la demande et fut couronné, premier Amirou de Dioundiou. C'est à partir de Dioundiou que toutes les expéditions en direction de l'Ouest nigérien en général et du Zarmatarey en particulier furent organisées. C'est ce rôle de relais que Dioundiou joua lors du séjour de Daoudou Bougaram, en informant Gwandou de ses agissements. Les autorités de Gwandou menacèrent alors Daoudou Bougaram de représailles ce qui le contraignit à quitter la région. Il s'installa ainsi à Guiwayé, dans le Takassaba auprès de deux grands guerriers et frères, Guéro Bawa Rafta et Gounabi Bawa Rafta surnommés « *Guiwayé* », les éléphants à cause de leurs grandes tailles. Guéro s'allia très vite avec Daoudou pour combattre Bey bey, la puissance émergente dans l'Arewa et envisagea d'engager la lutte contre les jihadistes. Sokoto riposta à cette alliance en attaquant certaines villes importantes du Takassaba. Au même moment dans l'Arewa, Karfé, neveu du *Sarkin* Arewa, se souleva contre la domination des jihadistes. Les deux hommes décidèrent de rencontrer Nabamé, la nouvelle figure montante de la résistance au Kabi. Ils décidèrent ensemble de former en 1849 une forte coalition connue sous le nom de « l'alliance des trois ».

## CHAPITRE V- L'ALLIANCE DE 1849 ET LE DEBUT DES GUERRES DE RESISTANCE.

L'année 1849 marque un tournant décisif dans les guerres qui opposèrent Sokoto et ses alliés à leur ennemi traditionnel *le Kabi*. En cette année, Yacouba Nabamé, un prince rebelle du Kabi se souleva contre la domination des jihadistes et avec lui les Maouri de l'Arewa dirigés par *Oubandawaki* Karfé, les Zarma de Dosso à leur tête Daoudou Bougaram. La coalition mena plusieurs guerres de résistance contre la domination des jihadistes d'abord dans le Kabi puis dans l'Arewa. Dans le Zarmatarey, la résistance s'organisa autour de *Daoudou Bougaram* et de Issa Korombé, le colosse de Koygolo tous les deux de retour d'un exil de plus d'une vingtaine d'années. Ils réussirent à battre les Peul et leurs alliés en 1854 à la bataille historique de Tamkalla. Quelques années après vers 1866, Abdouhassane acculé, par la coalition zarma de l'Est et leurs alliés Kabawa, trouva la mort à Kollo. La formation de cette alliance, appelée « alliance des trois » intervient dans un contexte sociopolitique particulier tant au Kabi, dans l'Arewa qu'au Zarmatarey.

### I- Le contexte sociopolitique des pays des alliés en 1849

Il s'agit de développer l'évolution sociopolitique des trois grandes zones et l'avènement des trois leaders pour mieux comprendre le contexte à la fois politique et social dans lequel intervint la formation de cette alliance.

#### 1.1-La situation sociopolitique du Kabi de la mort de Soumaila Karari (1831) à l'avènement de Yacouba Nabamé (1849).

Après la mort de Mohamed dan Fodi, premier *Sarkin* Birnin Kabi, ce fut Soumaila Karari qui lui succéda. Ce dernier construisit une grande forteresse sur la rivière de Sokoto où la cavalerie de Kabi s'installa après le pillage et la destruction de l'ancienne capitale Souramé. Au cours, de la même période, Abdoulaye Dan Fodio confia à Jibirim, un des fils de Fodi, qui

avait fait allégeance au *Sarkin Mousoulmi*, le commandement d'une ville située sur le *Goulbin Zamfara*. Cette ville fut fondée par un chasseur du nom de Kabi (Hamani, 1989). Cette situation mécontenta Soumaila Karari qui se révolta contre Abdoulaye Dan Fodio. Il quitta *Birnin Kabi* et s'installa à Argoungou. Il reçut le soutien de quelques dignitaires du Kabi comme Dikko, Kokani, Zarga, Magajin Gari, (Balogun, 1970 : 169). En représailles à cette révolte, une forte coalition, formée des guerriers de Sokoto et de Gwandou, dirigée par Mohamed Abdoulaye, attaqua Argoungou en 1831. A l'issue des engagements militaires qui intervinrent, Soumaila fut contraint d'abandonner Argoungou. Il se refugia à Zazzagawa où il leva une armée. Mais, le Sarkin Gwandou le poursuivit jusqu'à Galewa où il lui livra une bataille. Au cours des affrontements, Karari trouva la mort et, son fils, Yacouba Nabamé, pris en captivité et fut d'abord amené à Gwandou avant d'être transféré à Sokoto (Hama, 1968 : 156). Avec la mort de Soumaila Karari, la résistance contre le Gwandou connut un grand émoussement et ce jusqu'en 1849. Jusqu'à cette date, le Kabi resta sous le joug de Gwandou. Deux grandes phases se dégagent dans cette période de domination du Gwandou sur le Kabi :

La première va de 1831- 1837. C'est-à-dire de la mort de Karari (1831) à celle du calife Mohamed Bello (1837). Durant cette phase, le Kabi fut complètement annexé. La dynastie des *Sarki Kabi* fut supprimée dès 1831 au profit de celle des *Lalaba*. Les Kabawa furent alors contraints de payer un tribut en nature et en espèces en animaux, poissons, graines et en cauris. Pour une meilleure administration du Kabi, les jihadistes le partagèrent en deux grandes parties. Une première partie rattachée au Gwandou où Mohamed Bello confia sa gestion à des *Sarakouna garourouwa*<sup>207</sup> (chef de village) (Alkali, 1969 : 192) et la deuxième partie qui relève de l'autorité de l'Emirat de Yabo, allié de Sokoto. La ligne de partage entre les deux parties est située à Kwararo, un village situé non loin d'Argoungou. Cette

---

<sup>207</sup> Un de ces Sarakouna, Garuruwa ayant dirigé le secteur de Gwandou fut d'après Alkali (1969 : 193) le nommé Lelaba qui joua un rôle important dans l'assassinat de Soumaila Karari en 1831.

première phase de domination est connue à Argoungou sous le nom de « *Zaman Rikon Foulani* ) c'est-à-dire la période de l'administration par les Peul. Argoungou, la capitale est placée sous l'autorité directe de l'Emir de Gwandou. Il y nommait ses représentants en qualité d'Emirs chargés d'administrer la ville. De 1831 à 1849, quatre *Amirou* ont présidé aux destinées de la ville. Ce sont : Jataou Dan Tsofoua (1831-1834), Jataou Dan Rani (1834-1838), Jibril (1838-1848) et Leylaba Bado (1848-1849) (Miko, 2004 : 21).

Durant cette période sombre de l'histoire du Kabi, la suzeraineté du Gwandou-Sokoto était totale sur la région transformée en réservoir d'esclaves :

*“The Fulani went into Kabi to capture slaves to work in their farms. For some of the slaves so caught ransoms (about fifty shillings) was accepted for others not. On the official side, Gwandou recognized to need for Kabawa to undertake a certain manual duty for the Emirate. The duty was mainly constructional, e.g the repairing of the walls of Gwandou “(Alkali, 1969: 214)<sup>208</sup>.*

Sur le plan économique, l'exploitation du sel du Dallol Fogha, par laquelle les Kabawa tiraient d'énormes profits, fut confiée par les jihadistes aux *Toulmawa* et aux Peul de Bara.<sup>209</sup> Ils imposèrent dès lors des taxes et autres droits. Par exemple chaque saunier devait verser au *Kanta* au moins unealebasse de sel par an. Cet impôt est connu sous le nom de *kundin sana' a* ou taxe professionnelle. (Alkali, 1969 : 103-106). Une autre taxe, le *kudin hito* (droit de douane), était perçue sur certains produits entrant sur le territoire du Kabi. Les caravanes, allant du Dallol Fogha vers le Haoussa et le Noupe-Gwandja s'acquittent également d'une autre taxe supplémentaire.

---

<sup>208</sup> [Traduction : Les Peul allèrent au Kabi pour capturer des esclaves pour les travaux champêtres. Certains esclaves payaient des rançons (environ quinze shillings) pour se libérer par contre d'autres non. Sur le plan officiel, Gwandou reconnaît avoir utilisé les Kabawa dans l'exécution d'un certain nombre de travaux manuels de l'Emirat. Ces travaux tournent principalement autour de la construction, notamment la réparation des murs de Gwandou]

<sup>209</sup> Hamidou Albeidou, Dosso, le 30-10-2010.

Sur le plan politique, tous les Etats relevant du Kabi tombèrent de gré ou de force sous la tutelle de l'Emir de Gwandou. Mohamed Bello, fils d'Ousmane Dan Fodio, traversa à cet effet l'Arewa en 1831 et arriva jusque dans le Dallol Bosso près de Kiota. C'était en ce moment que soutiennent les traditions de Birni N'Gaouré, qu'il réinstalla Boubacar Louloudjé à Tamkalla. En effet, le Gwandou avait installé, durant cette période dans tous les Etats relevant de Kabi, des représentants qui prenaient ouvertement parti dans les crises de succession, en soutenant les candidats acquis à sa cause. Il les intronisait en qualité d' *Amirou*. Le *Sarkin* Yelou, Gaouzila, *Sarkin* Yadjji de Nassarawa et *Sarkin* Tipfa de Karakara allèrent d'eux mêmes se faire investir à Sokoto (Doubou, 2010 : 106). Quant aux Etats du Katarma, de Konni, de Matankari et du Beybey, ils dépendaient directement du *Sarkin* Yaki de Bindji, représentant de Sokoto dans la région:

« *The jihadists Wanted to supervise the Arewa Country and they installed Aliyu Jedo , the Sarkin Yaki of Binji, to deal with all the kinds of trouble Arewa Country could stir up* » (Mahaman, 1997 : 123)<sup>210</sup>. Cette tutelle politique obligea ces Etats à verser un tribut annuel, le *Ceepea*, évalué à 100 cauris par an et par famille ou à défaut en esclaves à Aliou, le représentant de Sokoto, installé à Bindji (Doubou, 2010 : 160). En cas de difficultés à payer l'impôt, une compensation, sous la forme de travail physique, est prévue. Elle consiste à labourer les champs des dirigeants du Gwandou ou à travailler sur les chantiers de réfection des murs de Birnin Kabi (Alkali, 1969 : 222).

La deuxième période de cette domination de Gwandou sur la Kabi va de 1837-1849. Elle marque un apaisement dans les relations car s'apparente à une recherche de la paix et de réconciliation de Gwandou-Sokoto avec le Kabi. Cette situation est la conséquence d'un changement politique intervenue à la tête de l'Etat de Sokoto. Ainsi, à partir de 1837, Aboubacar Attikou (1837-1842) succéda à Mohamed Bello (1817-1837) comme Emir de

---

<sup>210</sup> [Traduction : Les jihadistes cherchaient à superviser le pays de l'Arewa et avaient installé Aliyu Jedo, le *Sarkin* Yaki de Binji, pour résoudre tous les problèmes que pourraient surgir dans le pays de l'Arewa »

Sokoto. Le nouveau Emir, se montra moins rigoureux et on assista à un relâchement dans la gestion administrative et politique de la zone du Kabi : « *Attiku had not played any decisive role in the general administration of the eastern part of the caliphate, and was therefore not very experienced in public matters* » (Alkali, 1969 : 197)<sup>211</sup>. Durant son règne, le prince Yacouba Nabamé pris en captivité, fut transféré de Sokoto à Matankari chez Yadji, le Sarkin Arewa, allié de Sokoto. Au cours de son séjour, le Sarkin Arewa lui donna en mariage une de ses filles. De cette union est né Mahumadou Baaré (1859-1860), futur Kanta du Kabi. Le successeur d'Attikou, Aliou Baba (1842-1859) ou Aliou Ladi, continua la même politique d'apaisement dans les relations Gwandou-Kabi. Il prit à son tour un certain nombre de mesures clémentes en faveur du prince Yacouba Nabamé. Il l'autorisa à s'installer à Goudali, près d'Aougui, alors que Khalilou, qui régnait à Sokoto, demanda sa mise à mort. Par la suite, et vues ses qualités militaires, Aliou le nomma commandant à la tête d'une armée qui était chargée de combattre les *Zamfarawa*, alliés des Gobirawa qui s'étaient rebellés contre Sokoto (Hogben, 1965 : 133). C'était aussi sous le règne d'Aliou que les Kabawa commencèrent à contester l'autorité des représentants de l'Emir de Sokoto à Argoungou (Alkali, 1969 : 197). Les récurrentes rivalités qui intervinrent entre Sokoto et Gwandou, donnèrent l'occasion aux Etats soumis de se révolter. Les anciennes dynasties du Katsina et du Gobir se retirèrent par exemple dans les marches Nord de leur territoire et reprirent les luttes contre Sokoto. Ils réussirent à reconquérir une partie de leur territoire avec des nouvelles capitales (Maradi pour les *Katsinawa* et Tibiri pour les Gobirawa). Le Borno, le Daoura et le Kano se soulevèrent contre Sokoto à leur tour.

Dans la partie occidentale du Califat, la pression de Gwandou avait soudé le Kabi, le Zarma (Dosso), le Dendi et l'Arewa dans l'opposition. C'est ainsi qu'à partir de 1849, Yacouba Nabamé, à la tête d'une puissante armée composée essentiellement de vaillants guerriers

---

<sup>211</sup> [Traduction Attikou n'avait pas joué un rôle décisif dans l'administration générale de la partie orientale du califat et n'a donc pas beaucoup d'expérience dans les affaires publiques]



Kabawa, se révolta de la domination de Sokoto, soit dix huit ans après la mort de son père en 1831. La bravoure et l'héroïsme, de ce grand guerrier, étaient bien connus des jihadistes car il remporta plusieurs victoires au moment où il combattait dans l'armée de Sokoto. C'était d'ailleurs au cours d'une des batailles contre les Gobirawa, qu'on découvrit que Nabamé était plutôt un guerrier originaire de Kabi et non de Sokoto. Les Gobirawa s'étaient mis alors à se moquer de lui, en le traitant de « prince renégat » au service des Peul (Balogun, 1970 : 224). Pour M. B. Alkali (1969 : 232), c'était plutôt sous la force d'un défi que les Gobirawa s'adressèrent à Nabamé : « *in kana da yaki ga gidanku nan ya fadi ka tayar* », littéralement traduit : « si tu es un vrai guerrier, pourquoi tu ne rétablis pas ta propre maison »<sup>212</sup>. Au même moment dans l'Arewa, l'avènement de Samna Karfé changea le cours des événements.

### **1.2-L'avènement de Samna Karfé dans l'Arewa.**

Dans l'Arewa deux grands groupes ont occupé l'espace : les Goubawa, maîtres de la terre et les Arawa (Maouri), maîtres de la guerre. Pour bien gérer l'espace, ils nouèrent une alliance fondée naturellement sur les intérêts convergents des deux groupes et un certain nombre de compromis (De Latour, 1992 : 273). Au commencement le pays était alors régi par un pouvoir politico-religieux qu'incarnait la Sarraounia, l'ancêtre fondatrice de la région. Elle était dotée d'un pouvoir surnaturel à même de garantir une certaine prospérité à son peuple. Après son installation à Lougou, des petits groupes d'origines diverses vinrent s'installer dans la région. Les responsables des différents groupes reçurent ainsi une sorte de délégation du pouvoir sur des territoires mis à leur disposition (Piault, 1970 : 71). Le plus important d'entre fut le Baoura installé à Bagadji et devint à ce titre le deuxième personnage de l'Arewa après la Sarraounia. A partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, l'arrivée d'un groupe de chasseurs, modifia l'organisation sociopolitique de l'Arewa. Ils se réclamaient descendants de Ari, un prince du

---

<sup>212</sup> Notre propre traduction.

Borno. Les nouveaux venus, du fait de leur aptitude guerrière, s'imposèrent facilement dans cette société où on ignorait encore les arcs et les flèches.

La tradition orale dans toutes ses versions (Piault, 1970 ; De Latour, 1992 ; Alakarbo, 2007, Doubou, 2010) soutient que le prince Ari, qui dirigea la migration, épousa la fille du *Baoura*. De cette union naquit Akazama, fondateur de la dynastie d'Arawa, (Alakarbo, 2007 : 24). A la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, les quatre lignages,<sup>213</sup> entre lesquels tournait en principe le pouvoir central, se fixèrent à Matankari (De Latour, 1992 : 273). Mais, plus tard, les guerres de succession eurent raison du noyau initial et les prétendants malheureux au trône quittèrent pour fonder des entités politiques sur le modèle de Matankari (Cf. Carte n°12 p.193). Cela, eut pour conséquence la floraison de petites chefferies plus ou moins indépendantes. On peut même conclure que « *Les prince Arawa ont toujours manifesté une ardente nature par rapport à l'autorité. Leur histoire n'est qu'une suite de divisions et de querelles des partis. Le parti vaincu émigre plutôt que de se soumettre et va fonder une nouvelle entité politique.* » (Alakarbo, 2007 : 24).

Malgré tout, dans le Nord du pays, berceau du noyau initial, le Sarkin Arewa conserva un pouvoir plus ou moins stable. Toute la société était soumise en théorie à son autorité. Il avait le droit de vie ou de mort et « *était aux yeux de l'extérieur le représentant unique de cette société.* » (De Latour, 1992 : 17). Avec son avènement, on assista à une sorte de transfert d'un pouvoir théocratique à une organisation politique fondée sur une hiérarchie centralisée.

Sur le plan culturel, la particularité de l'Arewa réside dans son caractère réfractaire à l'islam et une influence très remarquable des « *iskoki* » (culte) dans la vie sociale et religieuse mais, aussi dans l'organisation et la conduite des affaires publiques. Cette pratique religieuse consiste à adorer plusieurs cultes. Ce particularisme l'expose aux excursions des jihadistes.

Mais, jusqu'à une certaine époque, l'Arewa a su échapper à l'entreprise des jihadistes du fait

---

<sup>213</sup> Nous appelons lignage, un groupe pour lequel on peut tracer une connexion généalogique exacte entre tous les membres : sa limite dépend de la profondeur de tradition orale qui remonte couramment à 6 voire 7 générations.

surtout de son éloignement des principaux centres de conflits. Cependant, après la prise du Gobir et du Kabi, les « réformateurs islamiques » réussirent à attaquer l'Arewa. Il subit à plusieurs reprises des attaques venues directement de Sokoto ou de ses alliés. C'est à partir de Kwarongome, un village situé à une cinquantaine kilomètres au Sud –Est de Matankari, qu'ils lancèrent l'offensive contre la ville (Alakarbo, 2007 : 45). Ce sont environs cinq mille hommes, sous le commandement de Mohammed Gayar, qui prennent d'assaut de l'Arewa entre la fin du mois de mai et le début du mois de juin 1806 (Kane, 1989 : 45). Le *Sarkin Arewa* de l'époque, Ousmane, s'enfuit au Kourfey (Alakarbo, 2007 : 46). Mais, les jihadistes ne tentèrent pas d'imposer l'islam dans le pays et les « *les cultes azna, les cérémonies de bori, les sacrifices aux ancêtres ont continué de satisfaire aux attentes des populations quelles que soient les vicissitudes et les alliances avec les Peul* » ( De Latour, 1992 b : 10). Toutefois, si le Nord de l'Arewa finissait par être une zone de partage d'influence entre Sokoto et Gwandou, le Sud du pays, en l'occurrence le Rounkoundoum avait servi de base de repli pour les résistants *Kabawa*. Très malheureusement, des dissensions internes entre les *Dan Sarkin*, (princes héritiers) apparurent et le Rounkoundoum se scinda en Takassaba et Katarma. Ces princes héritiers se positionnèrent tantôt en alliés du Kabi, tantôt en alliés de Sokoto. Les dirigeants de ces puissants alliés (Kabi et Sokoto) profitèrent de l'opportunité pour intervenir dans les affaires internes de l'Arewa (De Latour, 1992 : 288).

L'Etat naissant du Katarma fut fondé par Toukouvou Mayyaki Maidoka. Il régna de 1778 à 1780 (Doubou, 2010 : 33). Plusieurs *Sarki* lui succédèrent au trône du Katarma. C'est aussi sous le règne du *Sarkin Fodi* (1780-1810) que les jihadistes firent leur apparition dans le Katarma (Issa, 1993 : 71). A sa mort, ce fut *Sarkin Gagara* (1810-1817) qui accéda au trône avec l'aide du Kabi. Il transféra sa capitale à Nassarawa (Piault, 1970 : 155). Son règne fut émaillé de plusieurs incidents qui l'opposent à Takassaba. A la mort de Gagara, *Sarkin Bahari* (1817-1820) lui succéda. Ce dernier « est un homme brave, un fervent guerrier, un fin

politique plein d'énergie (Doubou, 2010 : 39). Sarkin Arewa Yajji (1820-1854) qui succéda à Bahari, arriva au pouvoir après un coup de force contre le Sarkin Makori Na –allah. Il rejeta l'autorité des jihadistes et fut contraint de prendre le chemin de l'exil d'abord à Beybey, puis à Damana et enfin à Guechemé (Piault, 1970 : 155).

L'autorité du *Sarkin Mousoulmi*, le commandeur des croyants à Sokoto jusque là ignoré, se matérialisa par le paiement d'un tribut annuel à Sokoto. Le Rounkoundoum devint alors le théâtre et l'enjeu des compétitions entre le Kanta du Kabi et le *Sarkin Mousoulmi*. Cependant, à partir de 1849 l'avènement au Rounkoundoum de Karfé, un neveu du Sarkin Yajji allait changer à la fois le cours des événements et le destin politique de l'Arewa. De son vrai nom Galadi, Karfé était le troisième fils issu d'un mariage entre TounKara Tollo, un grand chasseur de girafes, venu de Lougou et Gingarey, une fille de Mai Arewa Gagara Toukoyou (1810-1817), un souverain du Katarma ((Bissala et Maman, 1994 : 56). On l'appelait alors *Dan Gingarey* (l'enfant de Gingarey). Il s'imposa aux enfants de sa génération par sa force, son courage et surtout par sa ruse lors des épreuves d'initiation (chasse, lutte, course hippique, etc....). Devenu adolescent, il retourna dans le Nassarawa aux côtés de ses oncles maternels où son statut de *Dan Matché*<sup>214</sup> et son talent exceptionnel à la pratique du tir à l'arc firent de lui un homme aimé et respecté à la fois par ses cousins (*Dan Maza*) et ses oncles. Lorsqu'il s'est agi de désigner un *Oubandawaki* (le chef de la cavalerie), le choix fut porté sur lui. C'est cet homme qui à partir de 1840, rentra en rébellion ouverte contre la suzeraineté du Gwandou-Sokoto dans l'Arewa. Profitant des dissensions qui divisaient les Arewa en plusieurs principautés rivales, Karfé souleva les populations du Sud Dallol Maouri contre les brimades que le chef de Bindji imposait au nom du Sultan de Sokoto.

Karfé saisit l'occasion d'une bagarre entre des Peul et des Maouri à Toudoun- Foulani dans le Katarma pour initier son mouvement. En effet, des animaux appartenant à des Peul

---

<sup>214</sup> Enfant de la tante opposé de *Dan Mâza* qui signifie enfant de l'oncle.

dévastèrent, au moment de la récolte, des champs des sédentaires Maouri aux environs de Nassarawa. Une rixe mit alors aux prises les deux groupes et se solda par l'assassinat de deux Peul. Selon les traditions recueillies par Piauxt (1970) et De Latour (1992), l'Emir de Sokoto, Aliou Babba (1842-1859), à travers son représentant dans la région, infligea une forte amende, dix fois plus lourdes que d'ordinaire aux populations sédentaires de l'Arewa. Il imposa 20 jeunes (filles et garçons) à Yadjî sur la base, selon laquelle, un peul tué est l'équivalent de dix sédentaires Maouri (Doubou, 2010 : 41). C'est lorsque *Sarkin Yadjî* refusa de livrer les enfants de ses administrés, que l'Emir des croyants, Aliou, exigea l'amende en bétail et en cauris. *L'Oubandawaki Karfé*, le neveu de Yadjî et deux de ses oncles, Abarchi et Ousmane, furent désignés par le *Sarki Arewa* pour apporter une partie de collectée au représentant du *Sarkin Sokoto* (Doubou, 2010 : 42). Cette amende était constituée de plusieurs sacs de cauris et de quelques têtes d'animaux. Mais, Garba Abdoulassan alors *Sarkin Yaki* (chef de guerre) du Bindji, refoula catégoriquement l'amende la jugeant incomplète. C'est en moment que :

*« Karfé, chef du convoi demanda à ses coéquipiers de prendre la route pour Nassarawa. Quant à lui il aurait passé la nuit à Binji chez Ajia (le trésorier) le nommé Bawa. Le lendemain matin, il scella son cheval, prit une distance avec la fada (cour) du Sarkin Yaki, galopa à toute allure jusqu'à la cour de Aboulassan, puis, retourna puis revient (sic) jusqu'à trois reprises. La troisième fois, il enfonça sa lance dans le sol, et dit au Sarkin Yadjî : « nous refusons de payer l'amende. Cette lance -là (en la montrant) équivaldrait (sic) à la paye » (Doubou, 2010 : 42).*

Après ce défi de Karfé, le sultan de Sokoto rehaussa l'amende et la porta à mille chameaux, mille ânes, mille chèvres, mille moutons et mille bœufs (Gado, 1980 : 199). Karfé ramena les cauris et vendit les animaux pour payer des armes. Il jura de ne plus revenir à Sokoto apporter une amende, mais seulement pour lui déclarer la guerre. Il se révolta, et avec son oncle Ousmane, ils s'attaquèrent aux intérêts de Sokoto dans la région. Un ultimatum de trois jours fut alors donné au *Sarkin Yadjî* pour verser l'intégralité de l'imposition. A la fin

du délai, trois missionnaires furent dépêchés par Sokoto pour récupérer l'amende. Yajji décida de satisfaire la demande et fit acheminer l'immense troupeau à Binji. Quand Karfé fut informé de l'arrivée des missionnaires, il attaqua le convoi, tua deux d'entre eux et chargea le troisième de porter la nouvelle au Sarkin Moussoulmi de Sokoto. Il fit appel à tous les Maouri et leur porta le message suivant : « *j'ai délayé le foura<sup>215</sup>, celui qui veut boire n'a qu'à boire, celui qui ne veut pas boire n'a plus qu'à mourir de faim* »<sup>216</sup>, Autrement traduit « *j'ai déclaré la guerre, ceux qui veulent faire la guerre n'ont plus qu'à me suivre dans la gloire et ceux qui refusent la guerre resteront toujours vaincus dans le déshonneur* »<sup>217</sup>.

Devant le comportement va-t-en guerre de Karfé, et pour éviter tout ennui avec Sokoto, le Sarkin Yajji brûla sa maison et le chassa du pays. . « *Karfe destroyed the fulani settlements around Nasarawa. Yaji was not happy about this and Karfé was forced to leave Nassarawa for lower Maouri* » (Alkali, 1969: 237)<sup>218</sup>. Il se refugia d'abord à Maizari puis à Jabbeguidawa d'où il mena la guérilla contre les Peul et leurs alliés. Il attaqua par exemple Tambo un village resté fidele aux Peul et brûla toutes les cases. Karfé prit alors la direction du Kabi dans le but de faire jonction avec Yacouba Nabamé, rentré en rébellion depuis 1849. Mais, il s'allia d'abord à Daoudou Bougaram de Dosso en exil dans le Fogha depuis 1831 avant de cheminer ensemble dans le Kabi où Nabamé les attendait impatientement en vue de la formation de l'alliance dite des trois.

---

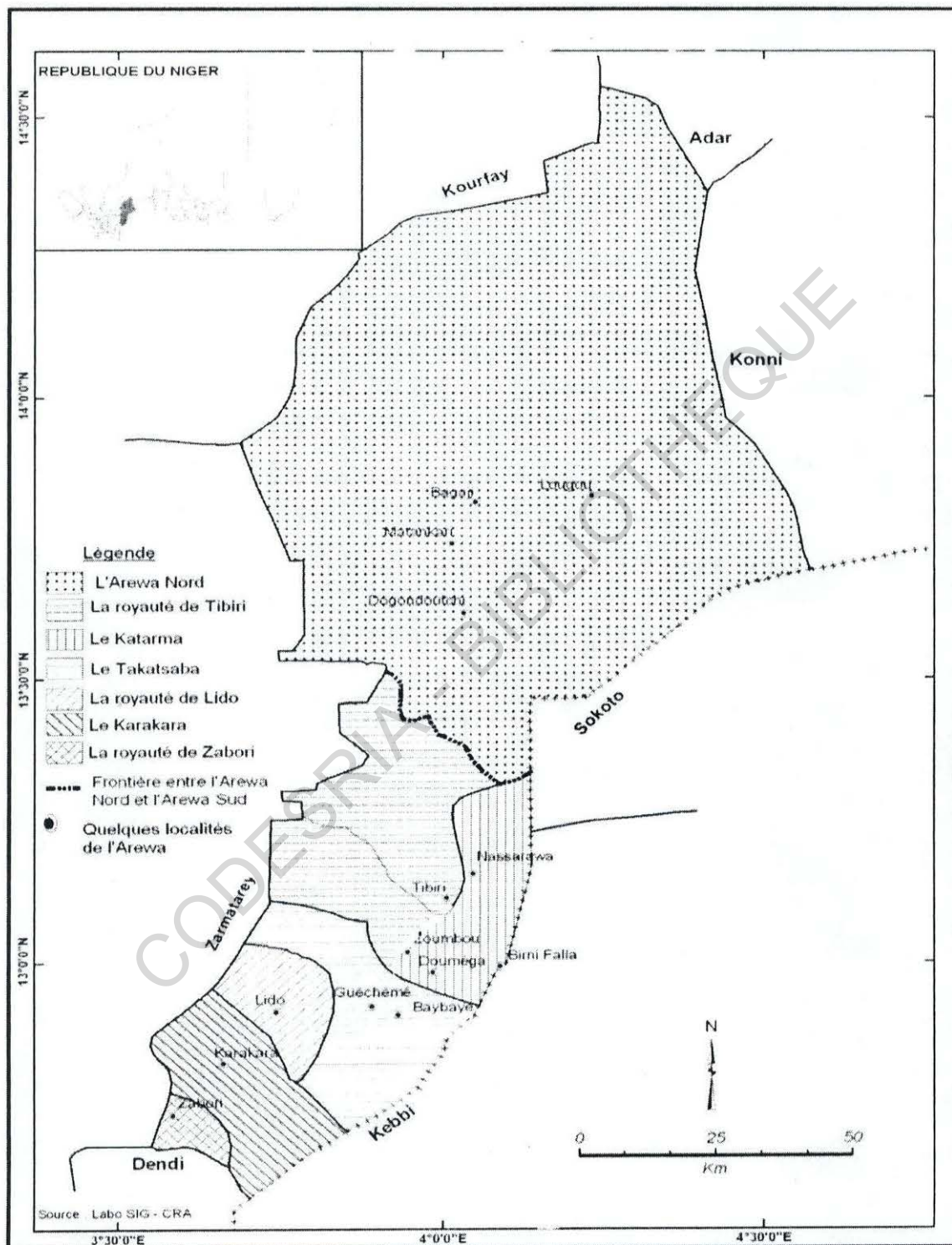
<sup>215</sup> Un aliment local préparé avec du mil.

<sup>216</sup> Traditions de Tibiri recueillies par Bissala et Mamane (1994).

<sup>217</sup> Notre propre traduction.

<sup>218</sup> [Traduction: Karfé détruisit les campements peul situés aux alentours de Nasarawa. Yaji qui n'était pas content de son l'action le contraint à quitter Nassarawa pour le Bas dallol Maouri]

Carte n° 12 : L'Arewa au XIX ème siècle.



Source : Labo SIG-CRA (2013)

## II- La formation de l'alliance.

Le jihad d'Ousmane Dan Fodio, bouleversa les rapports de forces régionaux. L'ensemble des pouvoirs se positionnèrent par rapport au jihad en s'affirmant comme partisans ou opposants. A la conquête des jihadistes succède la lutte de tous ceux qui refusent l'oppression de l'Empire peul formé autour de Sokoto. Partout, les peuples se mobilisèrent pour mener la résistance. C'est dans ce sens qu'une grande alliance se forma autour de Kabi.

Daoudou Bougaram, le lettré musulman, guerrier de Nikki, réfugié dans le Dendi décide de rentrer en contact avec Karfé, un prince rentré en dissidence dans l'Arewa. Les deux hommes se rencontrèrent à Guiwayé où ils unirent leur force en vue des actions futures. La rencontre des deux hommes au destin presque commun donna lieu à une véritable démonstration de forces mystiques. Karfé demanda au lettré musulman zarma de lui prouver le degré de sa puissance, ce que Daoudou accepta avec plaisir. Il prit à cet effet une peau de mouton lui servant de tapis de prière. Il récita quelques versets du coran et la peau se souleva du sol jusqu'à une certaine hauteur. Le lettré musulman zarma s'asseyait sur le tapis et exécuta deux *rakkat*. Quand il finit sa prière, il récita à nouveau quelques versets du coran et le tapis redescendit à terre. Karfé ébahi demanda à son compagnon comment un tel miracle a pu se produire. Daoudou lui répondit que cela n'a été possible que par la volonté de Dieu. Karfé à son tour prit sa lance et d'un grand coup l'enfonça dans le sol. Il demanda à son compagnon d'apporter sa gourde et son outre pour se ravitailler en eau. Ce que le lettré musulman fit sans hésiter. Karfé arracha alors la lance du sol et l'eau se mit à jaillir. Daoudou remplit ses récipients d'eau à partir de la source. Après ce premier exploit, Karfé prit sa gourde, la secoua et la colla à l'oreille de Daoudou. Il lui demanda ce qu'il entendait. « J'entends des cris des Peul et qui ne cessent de dire : « *bonné yoyo ! Bonné ! Yoyo* » autrement, « le malheur arrive ! Le malheur arrive ! » répondit Daoudou.



Karfé ajouta : « *Daoudou je veux que tu saches une chose, que je sois seul ou en compagnie de mes hommes, je suis en mesure de combattre tous les Peul et je les exterminerai jusqu'au dernier* »<sup>219</sup>. Cet aveu exprime toute la détermination de Karfé. Cette rencontre que d'aucuns qualifient de celle « de religion du terroir et de l'Islam » fut l'occasion pour les deux hommes de lier une grande amitié (Bissala et Maman, 1994 : 59). Ils décidèrent de réunir leurs forces et de rejoindre Nabamé dans le Kabi pour l'aider à libérer son pays du joug de Gwandou-Sokoto. Les deux compagnons d'infortune commencèrent par s'attaquer au campement peul se trouvant dans tout le bas Dalloï Fogha. Mais, devant l'avancée des jihadistes, ils furent contraints de quitter le Rounkoundoum pour s'installer dans le Kabi plus précisément à Gezzia où ils tentèrent de rentrer en contact avec Nabamé fils de Karari. Mais, les deux guerriers étaient activement recherchés dans toute la région.

Après plusieurs tentatives infructueuses de rencontrer Nabamé, ils usèrent d'un subterfuge. Ils eurent en effet, l'ingénieuse idée de déguiser un de leurs hommes en ânier, vendeur de condiments traversant tout le pays à la recherche de la clientèle. C'est ainsi que le faux ânier passa de village en village, jusqu'à Goudalé où se trouvait Nabamé. L'ânier transmit le message des deux guerriers à Nabamé qui l'accepta et chargea en retour le même messenger de transmettre à Daoudou et Karfé toute son approbation et sa détermination à lutter avec eux pour libérer leur pays de la domination des jihadistes. Nabamé demanda aux deux guerriers de le rejoindre à Goudalé. La rencontre eut lieu finalement à Zegi. Nabamé fut accompagné pour la circonstance de ses principaux lieutenants et une trentaine de cavaliers : « *Nabamé accompanied by Bako, Foga, Kaura Ibrahim Kambe, Idi Tibbo and a cavalry of thirty met the two rebellious leaders and advised them to come to Gudale* » (Alkali, 1969 : 237-238)<sup>220</sup>

Les trois guerriers décidèrent de mener la lutte ensemble à travers la formation d'une grande

---

<sup>219</sup> Ibrahim Marafa, Dosso le 31-10-2010.

<sup>220</sup> [Traduction : Nabamé accompagné de Bako, Foga, Kaura Ibrahim Kambe, Idi Tibbo et d'une trentaine de cavaliers, rencontra les deux dirigeants rebelles et leur conseilla de venir à Gudale]

alliance. Elle vise entre autre objectif l'élimination totale de l'influence des jihadistes dans la région par une reconquête de l'indépendance des différents Etats. Il faut souligner que les leaders de ce mouvement n'ont jamais refusé l'islam, mais s'insurgent contre toute forme d'assujettissement de leurs pays vis-à-vis de Sokoto. Il s'agit pour eux de s'opposer à la domination d'une puissance qui souhaite asseoir son autorité sur l'ensemble de la région et de conserver leur indépendance. Ainsi, Karfé à la tête des Goubawa ambitionnait de secouer le pouvoir de Bindji, Daoudou Bougaram le guerrier Zarma soutenait son frère Kossom, Zarmakoye de Dosso, écarté du pouvoir au profit d'Amirou Aboubacar de Tombokirey et Nabamé, prince du Kabi voulait venger la mort de son père par les Peul.

Des guerriers du Dendi et du Kourfey, de l'Arewa s'allient au mouvement. Parmi eux on peut citer : Ousmane Maizounbou, Sarkin Takassaba, en lutte contre ses frères alliés des Peul de Nabassouwa de Doumega, Guero de Giwaye, Zamna dan Fannare de Yelou, Koize Babba de Gaya. Ce qu'il faut souligner à ce niveau des événements, contrairement à une certaine littérature, Issa Korombé n'a pas participé aux premières luttes de libération de 1849 dans le Kabi et de l'Arewa comme le prétend Boubé Gado(1980). En réalité Issa Korombé arriva au Kabi après les événements, plus précisément en 1853. En effet le souverain de l'Arewa, Lifida qui aurait tenté de lui arracher son cheval a régné de 1852 à 1873<sup>221</sup>, date postérieur à 1849. Issa Korombé a su mettre tout simplement à son profit un territoire du Kabi presque libéré par ses aînés d'arme, pour rassembler les combattants zarma dispersés un peu partout dans le Kabi, l'Arewa et le Dendi pour former une grande armée en vue de la reconquête du Zarmatarey.

Après la constitution de l'alliance, Nabamé s'installa à Goudalé et se proclama Oubandawaki Lelaba. Il était entouré de plusieurs guerriers Kabawa ce qui inquiétait sérieusement les autorités de Gwandou. Elles complotèrent avec Lelaba Dan Koda en vue

---

<sup>221</sup> Archives IFAN, CRNS, n° 5, subdivision de Doutchi.

d'assassiner Nabamé, mais sans succès (Alkali, 1969 : 233). A partir de Goudalé, Nabamé chercha le ralliement du Sarkin Yajji de Nassarawa auprès duquel il envoya Bako Faga pour le convaincre à rejoindre le mouvement. Mais, ce dernier réfuta la demande (Doubou, 2010 : 114). Karfé et Daoudou s'installèrent quant à eux à Augi, une ville du Kabi matérialisant ainsi le début de l'alliance. Après la formation de la grande alliance, les principaux dirigeants s'engagèrent dans une série de guerres de résistance. Les premières commencèrent d'abord au Kabi et dans l'Arewa.

### III-La résistance dans le Kabi et l'Arewa.

C'est dans le Kabi que naturellement la résistance de l'alliance contre les jihadistes commença.

#### 3.1- La résistance au Kabi

Les populations de l'Arewa, informées de l'évolution des événements dans le Kabi, tuèrent à Koudourou, non loin de Karakara, Magaji Altiné, l'unique représentant de Gwandou dans le Dendi (Balogun (1971 : 228). En représailles de cette tuerie, une expédition punitive fut envoyée par Gwandou dans le Dendi pour venger la mort de leur représentant. Les *Dendawa* (habitants du Dendi) et leurs alliés Zarma furent battus par l'armée de Gwandou. Une deuxième expédition regroupant cette fois-ci l'armée de Sokoto et celle de Gwandou et dirigée conjointement par Youssouf et Halirou Abdoulaye, fut envoyée dans l'Arewa mettant en déroute l'armée maouri jusqu'au village de Dioundiou (Alkali, 1969 : 242). Les échos de ces deux attaques parvinrent à Nabamé qui était à Goudalé et qui dirigeait la grande coalition formée par les *Kabawa*, les *Dendawa* les Zarma et les Arawa. Le premier objectif de la coalition était tout naturellement la libération du Kabi du joug des jihadistes. La toute première confrontation entre les deux camps eut lieu à Mera en 1849. *Nabassouwa* qui commandait les forces coalisées de Kabi, fut tué lors de cette bataille et son armée mise en

déroute (Alkali, 1969 : 243). Les coalisés convergèrent à Augi où les jihadistes les contrecarrèrent mais sans succès. Aliou Baba tenta vainement par la suite de déloger les coalisés à travers une série d'attaques sur la ville. Karfé et Daoudou Bougaram attaquèrent et razièrent à leur tour quelques villages du Kabi restés sous la coupe des Peul de Sokoto tels que : Koudourou, Gourgan, Kaykayaje, et Amboursa. Damana, un village du Takassaba qui à l'époque était sous le contrôle des jihadistes, fut repris par les coalisés.

La plus importante victoire des coalisés intervient en 1849 à la grande bataille d'Argoungou. En effet, Aliou Baba, le *Sarkin Mousoulmi*, assiégea Argoungou, coupa tous les accès à la rivière de la ville. Mais, il fut contraint de lever le siège face à la détermination des coalisés. Ces derniers battirent les forces de Gwandou et réussirent à libérer la ville après dix (10) jours de combat. Nabamé et ses compagnons redevinrent les nouveaux maîtres de la ville. Le *Sarkin Mousoulmi* Aliou Baba et l'Emir de Gwandou furent contraints de quitter la ville. Lelaba Bado, qui administrait la ville au nom du Gwandou, fut destitué et Yacouba Nabamé fut proclamé *Sarkin Kabi*. Le titre de *Samna* (chef de guerre) revient à Karfé, l'Oubandawaki de l'Arewa. L'armée de Daoudou Bougaram participa activement à cette bataille. Selon les traditions de Nikki, elle perdit soixante dix combattants. Daoudou fut couronné « *Mahadin Yamma* »<sup>222</sup>. Ce nouveau titre lui confère un nouveau statut social. Il devint ainsi, le seul guerrier qui ne se déchaussait pas devant Yacouba Nabamé le nouveau *Sarkin Kabi*. En guise de reconnaissance Yacouba Nabamé lui donna par la suite sa sœur Hadjara en mariage. L'alliance de guerre devint ainsi une alliance de sang (Hassane, 2006 : 34). De ce mariage sont issus Mijinyawa, Mallam Sayaw et Chekaraou-gna. Sous la conduite de Nabamé, les coalisés portèrent les guerres du côté de la frontière de Sokoto. Yacoubou et ses compagnons réussirent à libérer les villages de Mera, Argoungou, Amboursa, Zagui, Silami Goungou, Kawara Baden Idi. Chaque fois qu'ils libéraient un village, ils nommèrent un chef

---

<sup>222</sup> Alfa Boureima, Nikki Beri, le 29-04-2013.

parmi les dignitaires de l'ancienne dynastie mise entre parenthèses par les jihadistes depuis 1831.

A Sokoto, l'Emir Aliou devrait faire face à une rébellion des Gobirawa. Ce qui ne lui permit pas d'engager une nouvelle expédition contre Argoungou (Last, 1967 : 87). A partir de 1854, le Kabi est complètement libéré de la domination de Sokoto. Mais, les guerres entre les jihadistes et les coalisés continuèrent dans l'Arewa et le Zarmatarey. Les coalisés remportèrent plusieurs victoires dans le Dallol Fogha, ce qui leur permit de reprendre le contrôle du commerce du sel et le contrôle de la route Noupe –Gondja et de « chasser » les Peul du Dallol Fogha. Désormais, ce sont les représentants du Kabi à Yellou et à Kawara-Karari qui supervisèrent l'exploitation du sel et qui collectèrent les taxes pour le Kabi (Perié et Sellier : 1950, 1056). Cela est confirmé par une tradition recueillie à Dosso selon laquelle :

*« Dans le Dallol Maouri et Fohga seule Dioundou resta pendant longtemps fidèle aux jihadistes. Pour soumettre cette entité, le Kanta Abdoulaye Toga dut l'assiéger à sept reprises sans succès. Il a fallu au huitième, jour pour que, Aboubakar, chef de Dioundou s'incline devant l'autorité du Kabi. Après la soumission du Dioundou, l'hégémonie des Kabawa sur le pays de Dallol Maouri était complète jusqu'à la domination coloniale »<sup>223</sup>*

Dans l'Arewa, Nabamé et ses alliés comme le Sarkin Bey-bey contrôlent la situation. H.Barth qui arriva le 8 avril 1853 à Wourno présenta la situation d'ensemble qui prévalait à l'époque :

*« Prenant en considération le peu de courage et l'esprit d'entreprise des indigènes, la faiblesse et l'esprit peu guerrier d'aliyu, fils et 2eme successeur de Mohamed Bello à Sokoto, la nullité totale de Khalilou, fils d'Abdoulahi frère d'Ousmane Dan Fodio régnant à Gwandou, la force du jeune et belliqueux Madane (Nabami) (sic) chef rebelle du Kabi, qui à partir de sa résidence d'Argoungou, à peine éloignée de 2 heures de marche de celle de Khalilou portait les flammes de la*

<sup>223</sup> Maidanda Seydou, sultant de Dosso, le 22-07-2012.

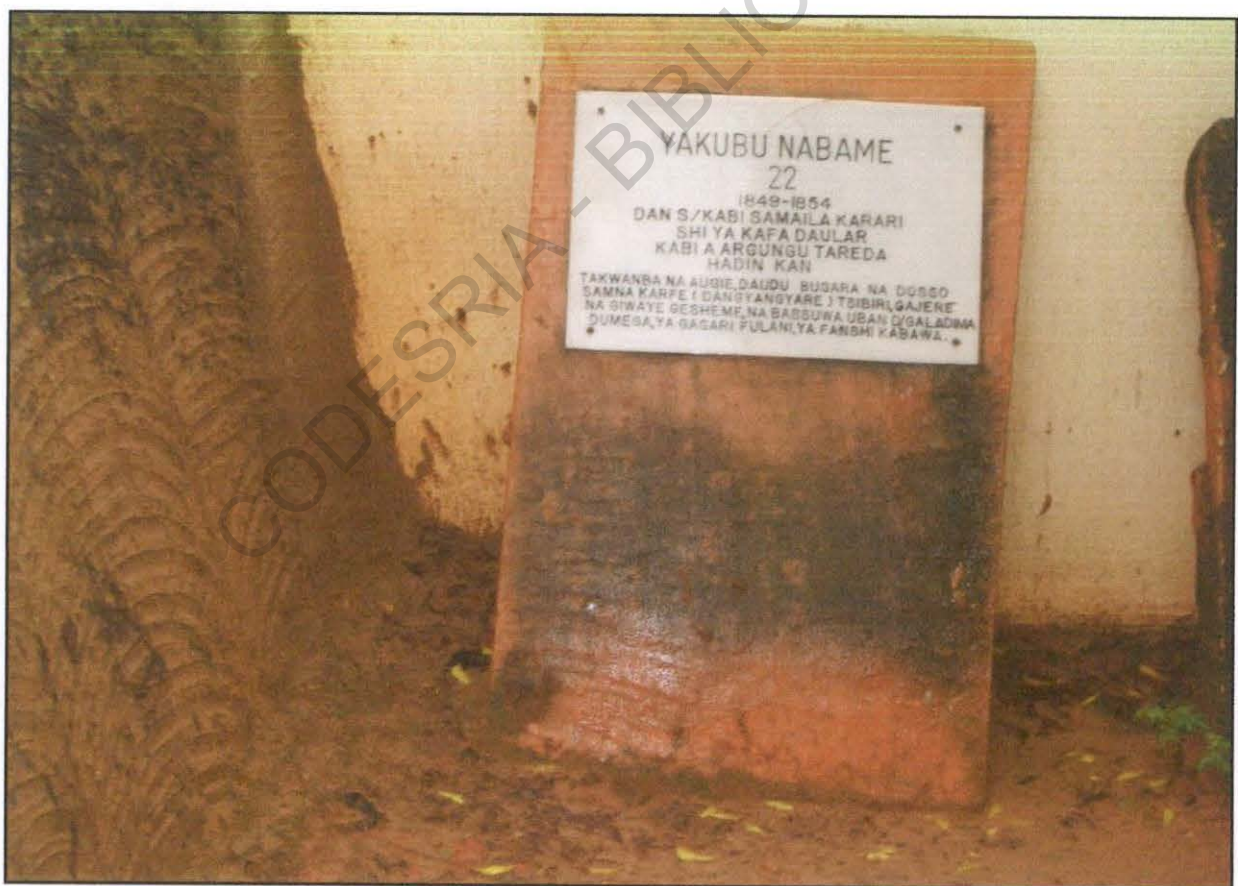
*destruction dans toutes les directions , la province révolté (sic) de Zaberma avec un dirigeant également jeune et énergique , Dauda fils de Hamma Bougaram (sic) la province du Dendina en pleine révolte et interdisant tout accès au fleuve, toutes ces circonstances rendaient mon projet de réalisation de voyage assez douteux » ( Barth, 1965 : 256).*

Un an plus tard, c'est-à-dire en 1854, Nabamé, le nouvel homme fort du Kabi, blessé lors de la bataille de Kibiyare dans le territoire de Sokoto, trouva la mort (Alkali, 1969 : 250) (cf. **photo n°5 de sa tombe, p. 201**). Issoufou Mainassara, frère de Nabamé, lui succéda à la tête du Kabi. Il continua la lutte pour la préservation de l'indépendance du pays et la consolidation des nouvelles acquisitions. Il commença par intensifier les relations militaires avec ses alliés. C'est en ce sens qu'en 1856, il envoya des spécialistes à Dosso pour aider les Zarma à fortifier leurs villages par des *birane* qui sont des hautes murailles en banco. Mais Issoufou Maïnassara ne dura pas aux commandes du Kabi. Il fut tué en 1859 par le Sarkin Gwandou Halirou (1858-1860). Sa mort fut vengée par son successeur immédiat le Sarkin Baré qui tua à son tour l'Emir de Gwandou vers 1860 à la bataille de Tilli. Le Sarkin Baré devait aussi mourir au cours de la même année. Il fut remplacé par le Sarkin Abdoulaye Toga en 1860.

Le nouveau Sarkin Toga (1860-1882) réussit à son tour à contraindre les souverains de Sokoto et de Gwandou à signer en 1866 un traité de paix, connu sous le nom de « *Lafiyar Toga* », « la paix de Toga ». Cet acte consacre l'indépendance d'Argoungou vis-à-vis de Gwandou. Au passage de Barth en 1854, « *la ville de Gwandou présentait l'image d'un endroit complètement mort* », où on ne retrouve ni activité politique ou commerciale, ni esprit militaire, ni vie publique quelque peu animé grâce aux activités molles du Sultan » (Barth, 1963 : T3 : 244). Mais, la paix ne dura que sept ans. Vers 1891, les forces de Gwandou attaquèrent à nouveau Argoungou sans parvenir à s'emparer de la ville. La guerre entre Kabi et Gwandou reprit de plus belle. Sarkin Samaïla (1892-1915) qui succéda au Sarkin Kabi Abdoulaye Toga, inaugura son règne par des attaques contre Sokoto-Gwandou.

En 1892, une puissante armée de 1220 cavaliers venus de Sokoto fut dispersée aux abords d'Argoungou (Miko, 1993 : 114 ). Ce fut la dernière grande offensive de l'armée de Sokoto désormais dispersée et désorganisée. Le Sarkin Kabi prit l'initiative en 1892 d'organiser avec le *Zarmakoye* de Dosso et le *Sarkin Arewa* une grande razzia au cours de laquelle 1500 cavaliers furent capturés et plusieurs villages de Sokoto pillés et brûlés (Alkali, 1969 : 286). En 1895, la menace de Sokoto est complètement écartée. Les dirigeants de Kabi sont disposés à aider ses alliés. C'est en ce sens qu'en 1895, les guerriers Kabawa soutiennent Issa Korombé à la deuxième bataille de Kollo contre les *Kogori* et *Namari boro* de Kouré. Un an plus tard, en 1896, lors de la bataille de Boumba, plusieurs guerriers Kabawa tombèrent sous les balles des troupes puissamment armées d'Alboury N' Diaye et d'Ahmadou Cheikou.

**Photo n° 5 : La tombe de Yacoubou Nabamé à Argoungou**



Source : Photo A.A.B prise en 2012.

### 3.2- Les batailles dans l'Arewa.

La situation politique qui prévalait dans le Kabi, changea le paysage politique de l'Arewa. Yadji le Sarkin Arewa de Nassarawa fut contraint par Daoudou et Nabamé de faire la paix avec son neveu Karfé, le nouveau Samna, installé à Kolma près de Nassarawa. Par cet acte, Karfé veut constituer dans l'Arewa, un fief assez puissant aux dépens du Sarkin Arewa de Nassarawa et du Sarkin Arewa de Matankari. En 1854 la mort de Yadji plongea l'Arewa dans des querelles dynastiques sans précédents. Dès lors, la situation dans l'Arewa se caractérise par une sorte de jeux d'alliance soit avec Argoungou pour résister contre la domination des Peul de Sokoto, soit avec Sokoto pour s'assurer d'un soutien politique. Gao Doubou, l'un des candidats, réussit à s'imposer au trône au détriment d'Abarchi Gagara et Issoufou Yarima, un dignitaire de Kourfa. Abarchi Gagara est le fils de Mai Arewa Gagara Toukoyou (1810-1817), frère germain de Yadji et de Gingarey, la mère de Karfé. Mais, son règne fut de courte durée (1854-1858). Il fut évincé par la coalition Kanta Youssouf Mainassara et Samna Karfé au service de Nassarawa (Doubou, 2010 : 40). Karfé fonda Tibiri sur un site très stratégique et mena une vie politique indépendante du Sarkin Arewa. En effet, sa désignation comme Samna par le Kanta de Kabi, lui a conféré un rôle central dans la vie politique de l'Arewa. C'est ainsi dans le Sud de l'Arewa où les *Azna* sont moins nombreux et moins structurés que dans le Nord, Karfé, dont la mère est une princesse maouri parvint à établir une organisation politique indépendante et à imposer sa souveraineté aux principautés environnantes, notamment à ses parents maternels. Il n'avait auparavant aucun droit à l'héritage d'un pouvoir guerrier qui se transmettait en ligne patrilinéaire (Piault, 1970 : 108-109). Il réussit à fonder une dynastie autour d'un nouveau titre, Samna et à imposer sa souveraineté aux Etats environnants, notamment ses parents maternels. A ce titre « *Tibiri était chargé en temps de guerre de constituer un contingent militaire pour représenter le Rounkoundoum et par delà l'Arewa et collecter l'impôt qu'il devait remettre*



*au Kabi* » (Arzika, 1986 : 69). Mais, l'autorité du Samna de Tibiri était contestée car chaque principauté se voulait libre et indépendante à l'égard de sa voisine. Malgré tout, Karfé se fit remarquer comme un guerrier exceptionnel. Il utilisa sa force et noua des alliances avec les Etats voisins. C'est aussi à partir de cette période que *« les Kabawa et les jihadistes prirent part dans les rivalités familiales des Arawa, soutenant les candidatures de leurs protégés contre l'investiture et un tribut »* (Arzika, 1986 : 66). Alishina aida Doubou à s'imposer avec l'aide du Sarkin Mousoulmi de Sokoto, Aliou Baba. Karfé quant à lui, soutint Issoufou Yerima de la principauté de Kara kara. Le Sarkin Mousoulmi, Aliou Baba (1842-1859), riposta et assiégea Tibiri. Karfé fit appel à ses allies Kabawa, Zarma et Bozawa (De Latour, 1992 : 51). Les Maouri partisans de Karfé défendirent vaillamment Tibiri. Ils s'enchaînèrent les uns aux autres pour éviter toute désertion. Mais, suite à une trahison interne, les troupes de Sokoto parvinrent à attaquer la falaise et la ville fut prise. En effet, au moment où le Sarkin Mousoulmi désespérait un homme surnommé Janda se présenta à lui et lui dit : *« si vous n'arrivez pas à prendre Kourfa (Tsbiri) c'est parce que vous ne reconnaissez pas la position stratégique du village. Si vous voulez je peux vous aider à massacrer vos ennemis pourvu que vous mettiez à ma disposition quelques guerriers »* (Doubou, 2010). C'est ainsi Janka et les guerriers contournèrent le village et sortirent du côté de la Kiada pour descendre la falaise qui servait de protection naturelle à l'armée de Karfé et incendièrent le village. Karfé et ses combattants furent assiégés. Le samna lança alors un appel à l'endroit du Sarkin Rouafi en criant :

*« la bataille n'est plus possible. On ne peut à la fois lutter contre le feu et les guerriers ennemis. Refugions nous sur la colline »* et Rouafi lui rétorque : *« Moi je ne ferai pas le gada-gada<sup>224</sup> afin d'éviter l'humiliation à ma progéniture. Tu ne verras et n'entendras jamais ma fuite face à une attaque portée contre moi »* (Miko, 1993 : 52).

---

<sup>224</sup> Fuite d'une biche en langue haoussa.

Plusieurs guerriers furent faits prisonniers, mais Karfé réussit à s'échapper à Jabdegiwa où il fit appel à l'aide du Sarkin Kabi *Mainassara*. Les guerriers Kabawa alliés de Karfé menèrent une contre offensive et parvinrent à lever l'état de siège de Tibiri. Vers 1860, Samna Karfé avec l'aide d'Argoungou, attaqua à Bagagi, Alishina de retour à Matankari avec l'aide des troupes de Sokoto. La bataille eut lieu à Dandagum un village situé au Sud de Dogondoutchi. Alishina, chassé de Matankari, s'installa à Birnin Lokoyo avant de continuer à Fillingué pour demander l'aide des Touareg (Piault, 1970 : 157-158).

Peu de temps après, Alishina revint dans l'Arewa et s'installa à Bagagi. Les troupes de Karfé l'attaquèrent de nouveau en 1861. La bataille eut lieu entre Matankari et Birnin Lokoyo au cours de laquelle Alishina et plusieurs de ses guerriers trouvèrent la mort. Les coalisés couronnèrent alors Bagagi Lifida comme Sarkin. Au même moment, le Takassaba se révolta et les populations *tchanga*, à la tête desquelles se trouvait le *Dan Galadima* (prince héritier) Souley de Yelou, attaquèrent les Peul du Fogha à Bara et à Kwara layana (Gado, 1978 : 201). La révolte contre les jihadistes devint générale. L'équilibre des forces était en faveur de Karfé et ses alliés. Samna Karfé organisa une expédition contre les Touareg de Bonkougou qui ont soutenu Alishina (De Latour, 1992<sup>b</sup>). Il trouva la mort dans les combats. Dans le Zarmatarey, la situation fit naître des grands héros, des *wangari*, dont les actions furent glorieuses et marquèrent la société zarma longtemps soumise aux rapt et rezzou des Peul et Touareg en quête de terre, de bétail et de céréale. Parmi ces *wangari* se détache Issa Korombé, le grand guerrier de Koygolo.

## CHAPITRE VI : L'AVÈNEMENT DES WANGARI AU ZARMATAREY.

Après avoir combattu aux cotés des Kabawa en vue de la libération de leur pays de la domination des jihadistes, les *Wangari* zarma dirigés par Daoudou Bougaram rentrèrent au Zarmatarey. Ils s'engagèrent dans une longue série de guerre de résistance contre la pression des Peul du Boboye et leurs alliés.

### I-La situation sociopolitique du pays

Dans le Zarmatarey, jusqu'en 1831, la domination des Peul de l'Emirat du Boboye n'était pas très effective. Après la bataille de Zagoré de 1833, c'était la confusion générale. Sur le plan politique, certains souverains zarma acceptèrent la suzeraineté du Gwandou. C'est le cas du Zarmakoye de Dosso, Gounabi, un descendant de Bouyaki, qui alla jusqu'à s'attaquer à certains villages hostiles à la domination du camp peul (Rothiot, 1984 : 60). Face à la détermination de ces villages, le Zarmakoye Gounabi fut contraint de s'enfuir dans le Dallol sous la protection des Peul. Il fut remplacé au *Zarmakoytarey* de Dosso par Goundi, de Fodé Zeno. Le contexte du moment était tel que les populations ne reconnurent pas l'autorité du nouveau Zarmakoye. Après la mort de Gounabi dans le Dallol Bosso, Gwandou imposa Boukar, un lettré musulman du village de Tombokirey, situé à peu près à 7 kilomètres au Nord-est de Dosso. Les circonstances de cette nomination sont rapportées en ces termes :

*« A cette époque, Gwandou commandait toute la région et les gens de Gwandou sont passés par Tombokirey pour aller à Botou. Après son passage, le Zarmakoye de Dosso Gounabi est mort dans le Boboye. C'est Kwaratadji qui devait prendre la chefferie mais, ceux de Gwandou ont dit qu'ils voulaient un musulman. Boukar était un lettré musulman et les Peul l'ont appelé Amirou. »<sup>225</sup>.*

---

<sup>225</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, le 31-10-2010.

C'est ainsi que *Amirou* Boukar, dirigea le *Zarmakoytarey* de Dosso de 1831 à 1854. Ce dernier se mit complètement à la solde de Gwandou. Il prélevait l'impôt, les taxes et autres redevances qu'il amenait à l'Emir de Gwandou. Par cet acte, les jihadistes perturbèrent le système de succession de la chefferie de Dosso. En effet, avant cette date, la chefferie précoloniale organisait une rotation du pouvoir entre les descendants des fondateurs du village, Boukar et Bouyaki, répartis en quatre lignages, Sirimbey, Oudoukougou, Kwaratadji et Mangye kwara. Au décès d'un *Zarmakoye*, les lignages se réunissaient et choisissaient le lignage qui désignait à son tour en son sein le futur *Zarmakoye*. La procédure de désignation était relativement démocratique, les chefs de famille du lignage se réunissaient et, après un palabre, choisissaient le plus apte à résoudre les problèmes du moment<sup>226</sup>.

Les traditions de la cour de Dosso recueillies par Urvoy (1936) contestent l'appartenance de cet *Amirou* à la descendance de Boukar, donc à la chefferie. Urvoy (1936) l'exclut même de sa généalogie des *Zarmakoye*<sup>227</sup> et parle d'un « *un chef de Tombokirey, Amirou n'appartenant pas à la royauté (sic)* ».

Par contre, certains informateurs de Dosso font de lui est un descendant de Bouyaki du quartier Mandjé Koira donc héritier légitime à la chefferie de Dosso<sup>228</sup>. Un certain nombre de relations matrimoniales contractés par des *Zarmakoye* ou descendants de *Zarmakoye* dans le « *Windi* » (la famille) auquel appartenait *Amirou*, viennent corroborer cette appartenance. En effet, Sadi, nièce d'*Amirou* épousa Kossom. Ils donnèrent naissance à Moussa et Aoûta. Le *Zarmakoye* Seydou épousa à son tour la petite fille d'*Amirou* avec qui il donna naissance à Hamani, qui fut *Zarmakoye* à Dosso.

Les Zarma de N'Dounga profitèrent de ce changement de situation, pour lancer une série de raids. Ils lancèrent des expéditions militaires contre Dosso mais, sans succès. Une bande d'aventuriers venus de Torodi, alors allié du Gwandou, razzia le village de Tchoudawa près

<sup>226</sup> Sultan Seydou Maidanda, Dosso, le 31-10-2012.

<sup>227</sup> Voir liste des *Zarmakoye* de Dosso en Annexe.

<sup>228</sup> Harouna Sounna, Dosso, le 31-10-2010.

de Kouré. Daoudou Bougaram repoussa deux attaques contre Sokorbé avant de s'exiler dans le Dendi<sup>229</sup>.

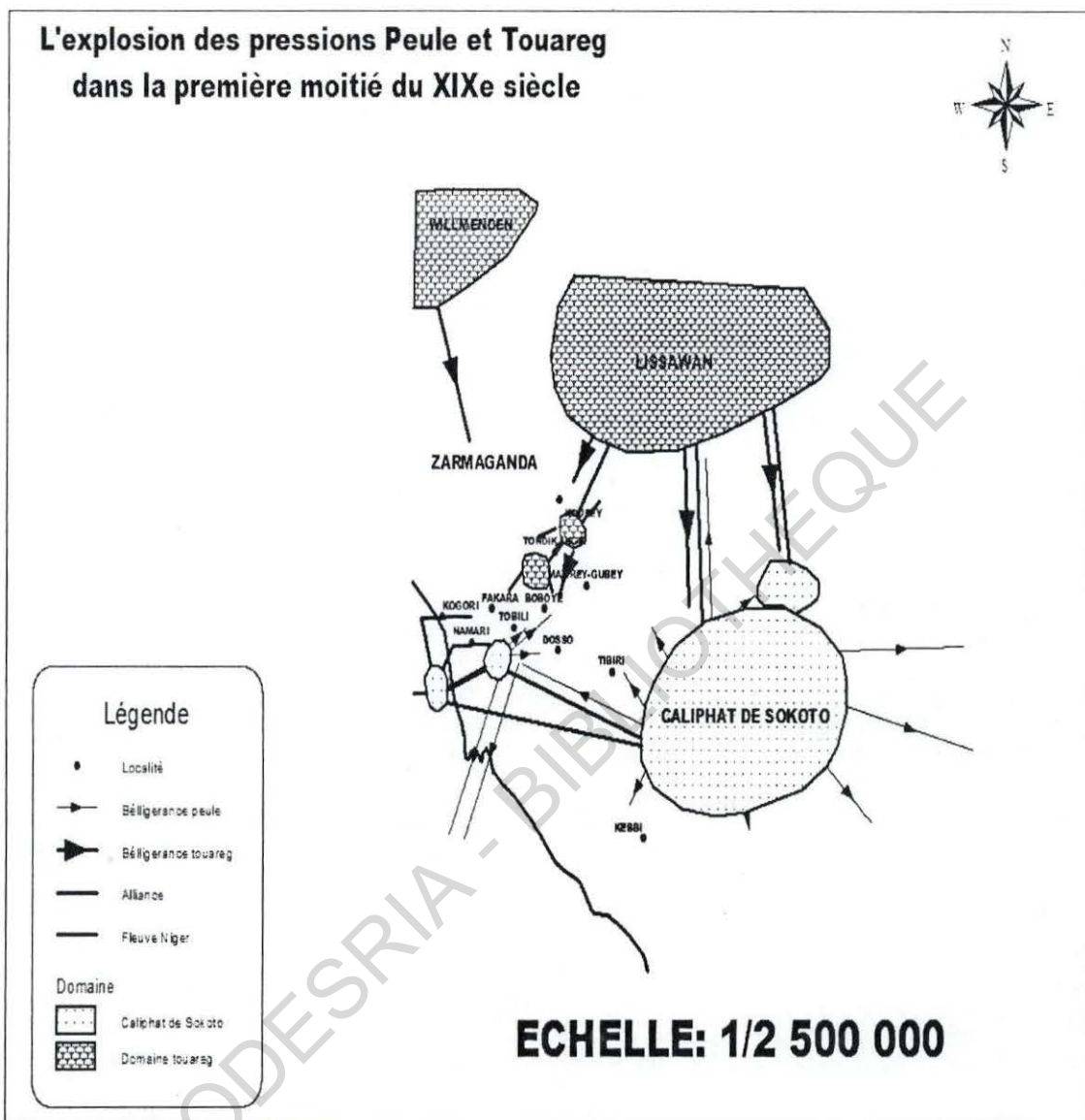
Dans la partie septentrionale du Zarmatarey, les Touareg retrouvent leur autonomie avec l'avènement de Hama Banizoumbou qui remplaça Lelé au trône de Tabla. Ils renouent avec les rapt et les rezzou. La désagrégation sociale était très poussée. Les populations n'avaient en fait aucune sécurité, elles étaient perpétuellement menacées (cf. carte n°13 p.208)

Cette situation très préoccupante est donc favorable aux hommes rompus aux maniements des armes, aux techniques de guerre et de la stratégie. Ces chefs militaires, dotés de capacités exceptionnelles sont les seuls secours de la société qui peuvent indépendamment de tout ordre établi, assurer la quiétude et la sécurité dont la société a tant besoin. Au nombre de ces braves hommes, Issa Korombé est le plus connu. Il s'illustra à la bataille de Goroubankassam ou l'annonce « des temps nouveaux ».

---

<sup>229</sup> Seydou Saley, Nikki Beri le 29-04-2013.

Carte n°13 : Les mouvements Peul et Touareg jusqu'en 1849



Source : B. Gado, 1980 (voir bibliographie).

## II-La bataille de Goroubankassam

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, les populations zarma soumises depuis plusieurs décennies à d'impitoyables exactions peul, réussirent à rejeter cette féroce domination. Cette lutte s'était déroulée autour de trois *Wangari* de retour au Zarmatarey après plusieurs années d'exil. Il s'agit de Daoudou Bougaram et deux de ses lieutenants, Hama Fandou et Issa Korombé. L'avènement des *Wangari* marque un moment de rupture dans les exactions et les brimades jusque là subies par les populations.

Après avoir participé avec honneur à la libération du Kabi et de l'Arewa, les *Wangari* zarma décidèrent de rentrer au pays pour entamer la résistance contre les Peul et leurs alliés. Les propos tenus par Issa Korombé devant ces guerriers réunis au Kabi, témoignent de leur détermination à retourner dans le Zarmatarey pour entamer la lutte. Il s'adressa aux guerriers zarma en ces termes :

*« Zarma, je suis entré dans la brousse et je reviens à présent. Et quiconque revient de la brousse à la suite de telles conditions, se donne un but bien précis. Que tous les hommes libres vivant ici dans le Kabi, et se reconnaissant enfants de un tel et un tel se préparent ; nous allons reprendre notre Boboye, puisque l'on ne peut vivre éternellement chez autrui »* (Laya, 1976 : 47-49).

Après ce message plein de nationalisme et d'engagement, les guerriers zarma sous la direction de leurs aînés, Daoudou Bougaram et Hamma Fandou prirent le chemin de retour du Zarmatarey. Cependant, l'Emir de Gwandou, informé de leur décision décida de les attaquer à Guiwayé. Mais, les guerriers zarma avaient déjà quitté le village et les jihadistes ne trouvèrent qu'un village désert qu'ils incendièrent. C'est en ce moment qu'ils ordonnèrent au *Lamido* peul de Tamkalla, Abdoulhassane, de les intercepter et d'éliminer les principaux chefs de guerre avant qu'ils n'atteignent le Zarmatarey. A partir de Guiwayé, Daoudou Bougaram et ses compagnons par stratégie se scindèrent en trois groupes :

- Le premier groupe dirigé par Daoudou se dirigea vers Goroubankassam un village situé à 35 kilomètres de Dosso fondé par des Kourfayawa ayant quitté le Tondikandjé sous la pression Touareg ;

-Le second groupe dirigé par Issa Korombé pointa vers Kayan ;

-Le troisième groupe conduit par Hama Fandou se dirigea vers Mokko.

A Kayan et Mokko, les dirigeants locaux s'opposèrent à leur installation de peur de représailles par les Peul. A cette époque le village de Gourou Bankassan était très fortifié. Issa et ses guerriers obligèrent Bankassan, le chef soudjé à les accepter de camper, pour « *secouer les ruches et provoquer les abeilles afin qu'elles viennent piquer* », c'est-à-dire provoquer les Peul et les obliger à combattre. A partir de Gorou Bankassan, Issa Korombé envoya plusieurs missions de reconnaissance dans le Boboye. Informés de la présence des guerriers zarma, Abdoulhassane décida de les attaquer à Gorou Bankassan. Selon Noma Idi<sup>230</sup> un *Jasere* (griot généalogiste) de Koygolo, les Peul amenèrent avec eux des femmes, des bœufs porteurs, des mortiers car ils projetaient d'installer une base à Gorou Bankassan en cas de victoire. Les Guerriers zarma placèrent des éclaireurs dans la brousse pour les avertir du moindre mouvement de l'adversaire. Ainsi, de loin ils aperçurent la poussière et vinrent aviser Daoudou et ses compagnons. Les guerriers zarma assoiffés de victoire s'engagent dans la bataille. Outre les trois vétérans on compte dans le camp zarma : Mayyaki Bonhamni, Mayyaki Djindibonkoyo de Dantchandou et Gazari Seyni de Karma. Ils étaient aidés de quelques guerriers Kabawa et Maouri. Abdoulhassane réussit quant à lui à réunir près de 300 cavaliers venus de Kouré, Kirtachi, Hamdallaye<sup>231</sup>. Ce fut Issa Korombé qui lança l'offensive en dispersant par stratégie le camp adverse en cinq sous-groupes. La bataille fut rude et tourna en faveur des résistants zarma. Les Peul et leurs alliés furent vaincus et prirent la fuite

---

<sup>230</sup> Nous avons eu plusieurs heures d'entretien avec l'intéressé à Koygolo le 11 août 2010.

<sup>231</sup> Oumarou Soumana, Zagoré, le1-05-2013



abandonnant les blessés et une trentaine de chevaux<sup>232</sup>. Abdoulhassane fut poursuivi jusqu'à Fatakajé par Hama Fandou et Djindibonkoyo<sup>233</sup>. Quant à la trentaine de chevaux laissés sur le camp de bataille, ils furent expédiés au Sarkin Kabi pour renforcer l'alliance militaire. Abdou Nabamé étant mort, c'est Youssoufou Mainassara (1854-1859) son successeur qui reçut le cadeau. Cette bataille de Gourou Bankassan rehaussa le moral des insurgés et marqua le début de la résistance au Zarmatarey. Kossom Baboukabia notable de Dosso, qui avait accepté et, reconnu la suzeraineté de Abdoulhassane<sup>234</sup>, se rallia au mouvement car désireux de conquérir le titre de Zarmakoye à Dosso<sup>235</sup>. Quant à Daoudou Bougaram, il s'installa à Dosso malgré l'opposition d'Amirou Boukar Sanda. En effet, à l'annonce de l'arrivée de Daoudou Bougaram, Amirou Boukar Sanda ordonna de fermer les portes du Birni. Daoudou et ses cavaliers défoncèrent la porte d'entrée Sud gardé par un certain Mouzi, un grand guerrier de Tombokirey<sup>236</sup>. Par contre pour les traditions de Dosso, confirmée à Nikki Beri, Daoudou ne s'installa pas tout de suite à Dosso. Il passa plus de trois ans à Nikki dans une vallée qu'on appelait Farey-gorou<sup>237</sup> où il fut gardé par plus de 100 cavaliers<sup>238</sup>. Daoudou revint à Dosso et lia amitié avec le nouveau Zarmakoye Kossom. Il était âgé d'au moins de 60 ans et « *voyait enfin pointer à l'horizon de sa prise de conscience nationale l'événement qu'il couvait depuis plus de 20 ans, c'est-à-dire la «libération» de son pays du joug de Tamkalla, événement qui calmerait enfin la fièvre de son âme, effacerait enfin tant de rancœur et d'amertume supportées pendant plus de 20 ans d'exil* » (Gado, 1978 : 211). Daoudou savait que ce rêve est désormais permis, car les jeunes guerriers qu'il

<sup>232</sup> Les traditions de Koygolo rapportées par B. Gado (1980) soutiennent qu'Abdoulhassane a pu échapper à Issa Korombé grâce à la rapidité de son coursier Gafari. Issa Korombé l'aurait poursuivi jusqu'à la vallée de Kayan.

<sup>233</sup> Zakari Hassane, Zagoré le 1-05-02013.

<sup>234</sup> Peu de temps avant l'attaque de Tamkalla, lorsque les troupes du Gwandou attaquèrent Dosso, Abdoulhassane, se dirigea vers Kossom, et le protégea. Lorsqu'on lui demande les raisons de son acte il répondit : « Kossam est mon panier fermé, je ne veux pas qu'on l'ouvre » (Hama, Beidi, 1996 : 109).

<sup>235</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, 31-10-2010.

<sup>236</sup> Issaka Diouga, Karma, le 1-05-2010.

<sup>237</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, 31-10-2010

<sup>238</sup> Kimba Saley Nikki Beri le 29-04-2013.

avait formés ont atteint l'âge de la maturité. Parmi ces guerriers, figurait Issa Korombé qui prit le flambeau de la résistance. Daoudou était rassuré qu'il pouvait désormais passer le reste de sa vie sans amertume suite aux propos pathétiques de Issa Korombé au moment de leur séparation à Dosso :

*« Daoudou, toi tu es un marabout. Tu sais qu'un homme ne peut rester sans père. Je te laisse à Dosso pour que tu sois un lettré musulman et un père à moi. Mais, moi je ne m'installerai nulle part au monde qu'à Karma car tel est le village que m'a fixé celui qui m'a donné mes secrets et qui a travaillé pour moi. C'est Karma qu'on m'a désigné et c'est à Karma que je me fixerai.... »* (Laya, 1976 : 53-54).

Daoudou Bougaram mourut quelques années plus tard à Dosso où l'on enterra dans une concession en face du palais du Sultan de Dosso<sup>239</sup>. Après la mort de Daoudou Bougaram, ce fut autour d'Issa Korombé que s'organisa la révolte. Ce mouvement au Zarmatarey qu'on assimile un soulèvement général ne l'était pas et ne correspondait pas à la réalité du moment. Tous les Zarma, notamment ceux de l'Est n'adhéraient pas au mouvement de révolte.

### **III- L'avènement d'Issa Korombé au Zarmatarey**

#### **3-1- Issa Korombé: De la naissance à la dispersion de Koygolo.**

Issa Korombé naquit vers 1810 à Koygolo<sup>240</sup> dans le Boboye (Gado, 1978 :194) Il appartenait à l'ethnie Golé dont l'origine exacte diffère selon les sources. Certains Golé de Koygolo ne se réclament pas de la famille de Mali Béro : « Nos ancêtres viennent de l'Est » soutiennent-

---

<sup>239</sup> Après sa mort, son fils Sayaw et neveu du Sarkin Kabi, retourna au Kabi où il fut accueilli avec tous les égards liés à son rang. Le Sarkin Kabi Sama, l'autorisa à s'installer avec ses hommes partout où ils voulaient dans la région d'Argoungou. C'est le début de l'installation des Zarma au Kabi où d'après nos informateurs de Nikki, Sayaw fut couronné Zarmakoye des Zarma dans le Kabi

<sup>240</sup> Koygolo se compose de *Koy* (chef) et *Golo* (excavation). Koygolo signifie dès lors l'excavation du chef. A ce sujet Diouldé Laya rapporte qu'à Koygolo, il y a une grotte très étendue qui comporte cinq excavations. C'est à cause de ces cinq excavations qu'on appelle le village Koygolo (Laya, 1976 : 5). Mais parallèlement *Koy* : peut aussi signifier « aller » en zarma. Le terme Koygolo signifie alors aller dans l'excavation. Il est donc probable que Koygolo traduise le mouvement perpétuel des populations vers les cinq excavations. C'est surtout la première hypothèse qui renferme une idée de gloire que retiennent les informateurs contrairement à la seconde qui sous-entend la fuite. Toutefois, à la question qui consiste à savoir s'il existe un lien entre Koygolo et golé, les traditions restent muettes.

ils. Cette orientation vague de l'Est s'inscrit dans la logique de la thèse hamitique, selon laquelle beaucoup de peuple considèrent leurs ancêtres comme des descendants d'Arabes. Ils auraient quitté l'Est pour s'installer dans le Zarmaganda. C'est dans la brousse du Zarmaganda, qu'ils rencontrèrent un chasseur Kallé avec qui ils lient un pacte d'alliance qui se traduit depuis la nuit des temps par un cousinage à plaisanterie entre les membres des deux communautés.<sup>241</sup> Par contre, pour B. Hama, les Golé étaient issus d'un métissage dont une composante était un Touareg Fogas et l'autre une femme zarma (Hama, 1968 : 165). D. Laya (1976) rapporte une autre version qui lie la genèse du mot Golé à « *golé-golé* », une manière locale de s'habiller qui consiste à prendre le pagne dans le sens de la largeur et à se couvrir le corps tout en nouant les deux bouts latéraux autour du cou. Le terme Golé est donc un diminutif évident de « *Golé-golé* » et renvoie à la consécration de l'événement. L'un dans l'autre, les Golé ont la réputation d'être des hommes courageux, mais cupides qui s'intéressaient peu au pouvoir politique. Ils étaient des « seigneurs de la guerre ». On les appelait « *Boubandey* » (les descendants de la mort). D. Laya rapporte à ce sujet :

*« Les Golé sont des rapaces, ce sont des hommes courageux mais cupides. Mais bien que cupides, ils ne demandent qu'aux personnalités, au prince qui leur fait des dons, à l'homme courageux, qui leur fait des dons. Ils tirent profit de leur générosité. Voilà pourquoi les Golé estiment qu'ils ne peuvent pas qu'on tue ceux-là dont ils profitent de leur générosité »*  
(Laya, 1976 : 13).

Ce *zamou* est non seulement un élément d'identification des Golé, mais présente aussi leur réalité historique et sociale. A cette renommée guerrière des Golé venaient s'ajouter, pour le cas de Issa, les puissances magiques des *Garassa* métallurgistes mais, aussi celles, insondables d'un mariage somme toute contre nature entre une *garassa* (artisane) et un noble cultivateur Golé. En effet, Issa Korombé est issu du mariage entre un riche cultivateur Golé et une mère targui Gani, une *Garassa* d'Oudoukougou à Dosso qui confectionnait des

---

<sup>241</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13/08/2010.

harnachements pour chevaux<sup>242</sup>. Son père, Korombeyzé ou Jolleizé, était un riche propriétaire terrien qui possédait beaucoup de champs et d'importants troupeaux d'animaux. Chaque saison, il récoltait des milliers de bottes de mil qu'il stockait dans des greniers. Il était marié à deux femmes, une Sonjey et une autre Touareg qui la mère de Issa. Le Zarmakoye des Tobili de Yéni l'enviait pour ses richesses. Korombeyzé pour ne pas attirer sa colère, se retira dans la région de Kiota. Les Tobili de Yéni voyaient d'un mauvais œil ce départ qui leur priverait des impôts. Ils l'intimèrent de revenir sous peine de voir ses greniers en flammes. Issa Korombé alors âgé de vingt ans était témoin de ces déboires.

Dès le bas âge Issa Korombé s'imposait aux autres enfants de son âge lors des jeux d'adresse, la chasse aux lézards, des petites battus, des jeux de force et d'endurance. A l'âge de quinze ans il participait à des petites expéditions aux côtés de ses aînés qui lui apprenaient à surpasser la peur. Issa est présenté comme un homme maigre, clair de haute stature. Cependant, à l'intérieur de sa famille Issa Korombé connut une enfance difficile car son père Korombeyzé Jolleizé lui montrait un certain dédain à cause du statut de sa mère. Issa et sa mère furent abandonnés à leur sort. Et il revenait au jeune adolescent de se battre pour subvenir aux besoins de sa pauvre mère. Contrairement à Issa Korombé, les autres enfants de Korombeyzé, Hamma et Abdoukadro vivaient dans l'opulence et étaient gâtés par l'amour d'un père qui leur offrait tout. Mais progressivement, Issa conquiert l'admiration de son géniteur grâce à son courage, sa volonté et sa combativité. En effet, un jour, les Touareg du Taghazart s'emparèrent d'une partie du troupeau de vaches de Korombeyzé. Il demanda à ses deux enfants aimés de poursuivre les assaillants. Mais, chemin faisant, ils abandonnèrent la poursuite de peur d'être tués par les razzieurs. Issa se mit alors sur leurs traces et revint triomphant avec les animaux. Par ce geste Issa Korombé persuada son père et son entourage de son courage, et de virilité. C'est à partir de ce jour que la maison de Gani, la mère d'Issa,

---

<sup>242</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13/08/2010.

fut intégrée dans le cercle familial et Issa devint le véritable fils de son père<sup>243</sup>. Après cet exploit, Djoyoga, un voyant, conseilla à Korombé de ne pas astreindre Issa à la culture. Issa dit-il c'est l'arc et la flèche<sup>244</sup>

### 3.2- L'exil d'Issa Korombé.

En 1835, alors qu'il avait 25ans, son village Koygolo, était frappé par l'épreuve de la guerre et de la famine. Issa Korombé assiste impuissant d'une part à la disparition progressive des nombreux greniers et troupeaux de son père et d'autre part à la famine qui accablait son village natal Koygolo. Peu de temps avant la guerre éclata dans le Boboye et le village de Koygolo fut saccagé. C'est en ce moment de désespoir et de souffrance indescriptible qu'Issa décida d'aller en aventure à la recherche des secrets de la guerre dans l'intention de revenir un jour sauver son village de l'emprise des Peul et des Touareg ( cf. carte n°14 p.223). Il quitta alors Koygolo, à un moment où tout homme noble se sentant humilié, quittait son village natal pour d'autres horizons. Il devait absolument rentrer en sauveur et en vainqueur<sup>245</sup>. C'était en ce moment qu'Issa Korombé, fit son propre chemin. En quittant le Boboye vers 1840, il commença ainsi sa formation militaire, son apprentissage au rude métier de guerre. Pour atteindre cet objectif, le lait maternel de sa mère Aissata dite Gani, et les invocations de ses marabouts et prêtres de Koygolo ne suffisaient pas. Il lui fallait ajouter d'autres produits mystiques qu'on ne retrouvait qu'au-delà des frontières de son Boboye natal. Il prit la direction du pays Sonéy à la recherche de la magie du fer et des secrets de guerre. Ce voyage d'Issa Korombé à travers « la brousse », est l'expression du rejet d'une autorité et d'un ras -le bol généralisé. Son voyage le conduit d'abord à Namaro, à Dargol, à Kokoro et dans le Gorouol. Issa était accompagné de deux autres guerriers : Tchégna-beeri et Saami. Ils s'installèrent d'abord à Kolman dans le Sonéy où ils

---

<sup>243</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13/08/2010

<sup>244</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13/08/2010

<sup>245</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13/08/2010.

participèrent à une bataille lancée contre le village. Au cours de cet affrontement, Issa et ses compagnons d'arme s'étaient illustrés en ramenant beaucoup de butin. Issa rapporta à lui seul quarante chevaux<sup>246</sup>. De Kolman Issa continua à Wanzarbé, le haut lieu de la magie Sojey auprès de la grande prêtresse Kassey, la femme au sein unique et dont la réputation dépassait les frontières du pays. C'était un personnage hors du commun :

*« Quand sa mère l'eut engendrée, elle la créa dotée d'un sein unique. On ne sait si elle est un ganji (un génie) transformé en une femme. On ne sait si elle était réellement un être humain. Mais, au près d'elle on trouvait tous les charmes possibles. C'était elle qui inventa tous les remèdes. Toute personne allant la consulter trouvait satisfaction. Jusqu'à maintenant ses soins sont reconnus à Wanzarbé. Mais, ce qui fait que ses soins perdent leur efficacité, c'est que les gens de Wanzarbé se promènent et vont les gaspiller en brousse pour des modiques sommes. En ce temps là les gens venaient à Wanzarbé pour obtenir des charmes »<sup>247</sup>.*

Kassey dans la mythologie Sojey-zarma est un personnage éminemment singulier. Elle serait né avec un sein unique et serait la manifestation de Kassey, la sœur du fondateur de l'Empire Sojey, Sonni Ali ber, célèbre magicienne qui tenait ses pouvoirs de sa mère qui l'avait élevée dans « le culte des idoles »<sup>248</sup> Kassey fut alors initiée par « N'debi », le dieu suprême du panthéon de la religion du terroir sojey, qui lui donna, le premier Korté (charme). Kassey se serait incarnée en la femme au sein unique qui devient alors la source de tous les remèdes. Elle est un personnage hors pair, une magicienne par excellence. Notre informateur de Wanzarbé nous dit à propos d'elle : « *On ne sait pas si elle est réellement une personne. Mais auprès d'elle, on trouvait tous les charmes possibles. Toute personne allant la consulter trouverait satisfaction* »<sup>249</sup>. Cette présentation nous montre le pouvoir sacré de la femme. Et ce qui la rend singulière c'est surtout son sein unique, contrairement aux autres femmes qui naissent avec une paire de seins.

<sup>246</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13/08/2010.

<sup>247</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

<sup>248</sup> Ousmane Tandina, Kassey : figure mythique féminine dans le récit d'Issa Korombé publié sur <http://ethiopiennes.refer.sn>. Consulté le 19/02/2013.

<sup>249</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013

Ce n'était pas exactement à Wanzarbé qu'Issa Korombé rencontra la vieille femme, mais à Gouda, un village situé près de Wanzarbé où elle s'occupe de l'initiation des jeunes du village aux rites des *Sonianké*<sup>250</sup>. La vieille femme lui demanda par deux fois de suite l'objet de sa visite. Il révéla l'objet de sa visite en ces termes :

*« J'ai entendu parler de toi. Je suis venu vous voir  
-Qu'as-tu appris de moi, lui demanda la femme ?  
-J'ai appris seulement que toute personne en situation difficile,  
et qui vient chez toi en sort soulagée si elle arrive à te trouver,  
elle peut considérer son problème comme résolu  
A présent mon cher enfant dis-moi d'où tu viens de Koygolo.  
Je viens de Koygolo, le pays des Golé »*<sup>251</sup>.

Issa s'installa chez la vieille femme et se mit à son service durant plusieurs années. Elle le mit à l'épreuve de la patience et du don de soi. Il labourait ses champs, construisait sa case et lui lavait même son linge sale. Il travaillait comme un esclave et se montrait serviable, docile et dévoué au point où il gagna la confiance de la vieille prêtresse qui lui témoigne une certaine sympathie. A la quatrième année la vieille femme l'appela et lui dit « *toi zarma ! J'admire ton dévouement d'esclave qui est si fort. Eh bien, me voici, dit la femme. Le peu que j'ai, je vais te le montrer* »<sup>252</sup>. Kassey décida de libérer son hôte. Elle le coucha sur ses genoux, lui mit son sein dans la bouche, il téta à la satiété à son unique sein qui d'après la tradition contenait encore du lait malgré son grand âge. Ce lait n'a pas la même propriété que le lait ordinaire. C'est le lait qui donne la force pour verser le sang de l'ennemi. Cette séance de succion du lait est décrite comme suit : « *Issa prit le sein pour téter. La femme lui fit coucher. Il se réveilla de nouveau. Comme un petit enfant, la femme lui remet lui-même le sein à la bouche. Il suçait, téta et s'endormit de plus belle. La femme le fit coucher jusqu'à six reprises et il s'endormit* »<sup>253</sup>

<sup>250</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

<sup>251</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

<sup>252</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013

<sup>253</sup> Amado Souley, Wanzarbé, le 08-05-2013.

Mon enfant, dit –elle mon sein que voici, je ne l’ai jamais donné à quelqu’un pour qu’il suce, qu’il s’endorme et qu’il ne soit pas soulagé de tous ses maux. O. Tandina compare ce sommeil profond de Issa Korombé à « *une sorte de voyage au cours duquel l’âme vagabonde et revient enrichie et féconde* »<sup>254</sup>. Par cet acte, elle lui transfère une partie de son pouvoir<sup>255</sup> et devient sa mère spirituelle. Issa Korombé puise de ce lait le courage, la pitié, une intelligence hors pair mais surtout une force magique. En un mot l’absorption de ce lait par Issa Korombé à un âge adulte lui a donné l’occasion de se découvrir d’avoir du « *houndé* », c’est-à-dire la « la force vitale ». L’incarnation du « *houndé* » en milieu Sonje est une opération majeure de la magie conférant à l’opérateur un certain nombre de pouvoirs. Les propos que Kassey profère à Issa Korombé après le rite l’illustrent parfaitement : « *tu es effectivement rassasié puis que ta mère t’a enfanté, mais ce lien est devenu aujourd’hui un mensonge, c’est moi qui t’ai enfanté* » (Laya, 1976 : 45). Kassey considère alors Issa Korombé comme son propre fils en opérant sa métamorphose.

A la fin du séjour d’Issa elle lui dit : « *Mon enfant ne prend plus mon sein avec l’intention de têter. Si c’est le monde que tu désires, tout ce que tu veux, sache que tu l’as. Il ne reste plus à mon avis qu’à te pourvoir de certaines petites choses. Elle lui fit des gris-gris et lui donna des poudres magiques.* »<sup>256</sup> A la cinquième année, Issa prit congé de son hôte en 1840 (Gado, 1978 : 197). Kassey lui prodigua des sages conseils sous forme d’avertissement : « *Souviens toi que c’est le lait d’une Bargou*<sup>257</sup> *qui t’a nourri. Ne porte jamais la guerre dans le*

<sup>254</sup> Ousmane Tandina, Kassey : figure mythique féminine dans le récit d’Issa Korombé publié sur <http://ethiopiennes.refer.sn>. Consulté le 19/02/2013.

<sup>255</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

<sup>256</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

<sup>257</sup> Ce nom renvoie à un épisode de l’histoire de la vie d’Askia Mohamed. Sonni Ali informé de sa mort des mains d’Askia Mohamed envisage de l’éliminer physiquement. Kassey ne retrouvait dans l’embarras. Son esclave Bargou imagine l’idée ingénieuse d’échanger son enfant contre celui de Kassey, le sauvant ainsi d’une mort politique. Ce qui permit à Askia Mohamed de vivre. Mais plus tard, les visées impérialistes poussèrent ce dernier à vouloir dominer le Bargou, patrie de celle qui lui adonné le sein. Askia Mohamed fut sévèrement battu dans le Bargou. Il a fallu que Kassey usât de son pouvoir magique en s’envolant de Gao à Bargou pour sauver son fils en lui remettant trois objet magiques : des grains, des cailloux et un œuf destinés à être jetés au fur et à mesure que l’ennemi assiégé s’approche des envahisseurs en déroute.



*pays de celle qui est pour toi une mère Tu peux rentrer maintenant chez toi je t'indiquerai l'itinéraire que tu devras suivre pour rentrer ».*<sup>258</sup>

. Kassey lui confia ces propos :

*« Après avoir quitté Wanzarbé, Tu marcheras jusqu'aux bords du fleuve, à Goté à partir de là tu cesseras d'aller à pieds. En quittant Goté va dans le Zarmaganda, va dans le Kourfey, à Gawo, chez Abdou Gnessou. Du Kourfey va à Matankari dans l'Arewa. De là va à Argoungou. Arrivé à Argoungou, passe la nuit dehors et non dans une maison : tu dois passer la nuit dehors la tête à l'Est et les pieds à l'Ouest. A l'aube ne te lève pas pour te laver les yeux, reste couché jusqu'au moment où tes yeux pourront tout voir : alors tu verras ce qui est derrière toi. Si, à cheval tu te diriges vers Argoungou, tu traverseras une vallée où abondent des Gamsa, tu atteindras une forêt de kokorbé. Là, tu verras des oiseaux sortir de l'une de tes narines pour rentrer dans l'autre en flots continus, en grand nombre, dès lors tu reviens sur tes pas. Quand tu arriveras dans le Boboye va à Karma. Koygolo est ton village, mais c'est Karma que Dieu t'a donné et c'est à Karma que tu iras t'installer. Toute ta lutte, tu la mèneras de Karma » (Laya, 1976 :45-70 ).*

Mais, selon les traditions de Wanzarbé, lorsque Kassey libéra son hôte, les enfants de la vieille femme étaient absents. Quand ils rentrèrent la maman leur fit part de la récompense qu'elle avait faite à Issa Korombé, les enfants persuadèrent leur mère que ce Zarma a l'air d'un ingrat, et qu'il pourrait, une fois ses ennemis mis hors d'état de nuire, se retourner contre eux.<sup>259</sup>. Pour satisfaire ses enfants, ajouta la même source, Kassey ordonna de poursuivre Issa et de lui ôter certains charmes. Mais, Issa continua son chemin le moral haut. Contrairement à ce qu'écrit D. Laya ci-haut, la vieille femme n'imposa aucune direction à son hôte au moment de leur séparation. Elle lui conseilla tout simplement de partir sans se retourner<sup>260</sup>. Cet itinéraire d'Issa Korombé, tel que décrit par D. Laya, traduit la situation du moment car le guerrier ne peut pas passer dans le bas dallol par crainte d'être attaqué par les Peul. Ainsi, Issa arriva à Goté où il trouva les Sojey aux prises avec les Touareg. Il participa

<sup>258</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

<sup>259</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

<sup>260</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013.

à la guerre aux côtés des gens de Goté. Il se fit distinguer dans le champ de bataille. Les Sonèy gagnèrent la bataille et le butin fut important constitué des centaines de têtes de bétail et plusieurs esclaves. On proposa au guerrier une part du butin. Il refusa l'offre et demanda qu'on lui donnât le cheval sur lequel il avait combattu. Il continua son périple et arriva dans le Zarmaganda, une région à l'époque essentiellement habitée par des *Kallé*, cousins à plaisanterie des *Golé*, l'ethnie d'Issa Korombé. Lors de son séjour dans le Zarmaganda, Issa renforça sa formation militaire auprès de certains grands guerriers à une époque où, « *dans le Zarmaganda l'anarchie apparente a fait place à une nouvelle organisation sociale plus structurée dominée par les Wangari (chefs de guerre), simples guerriers qui se sont faits distinguer par leur courage, leur déterminations et leur organisation méthodique de la guerre* » (Sidikou, 1974 : 54-55). Ce séjour a probablement duré car certaines sources considèrent même Issa Korombé comme un originaire du Zarmaganda. Ce qui est raisonnable, est qu'il y passa quelques moments où il aida les villages à pousser certains rezzou Touareg (De Sardan, 1976). Du Zarmaganda, Issa continua son périple et arriva à Gawo dans le Kourfey. Là, il aida les *Soudjé*, (une autre appellation de Kourfayawa *zarmaphone*), à se défaire de leurs ennemis Touareg. Le voyage le conduisit ensuite à Matankari, où les populations avaient tenté en vain à lui arracher son cheval. Issa usa d'un stratagème pour tromper la vigilance des Arawa. La randonnée d'Issa Korombé l'amena dans le Kabi, à Argoungou.

### **3.3. Karma, la capitale de la résistance.**

Karma est un village zarma du Boboye fondé par Gazari Seyni, un Tobili originaire de Banikane Bomberi<sup>261</sup>. L'installation d'Issa Korombé dans ce village, changea à la fois le destin politique et militaire de ce petit zarma Tobili dépendant du Zarmakoye de Yéni. Le retour d'Issa Korombé dans le Boboye se situe en 1855 (Harouna, 1985 : 63). Il s'installa au

---

<sup>261</sup> Moussa Diouga, Karma le 1-05-2013.

Sud du village de Karma sur l'espace réservé à un ancien cimetière où rodaient hyènes et autres fauves sauvages. Cet espace porte encore le nom d'Issa *Gangano*<sup>262</sup>. Beaucoup de Tobili avaient quitté Karma de peur de représailles par les Peul<sup>263</sup>.

Le choix de Karma n'était pas en réalité guidé par la seule recommandation de Kassey, la mère spirituelle d'Issa Korombé. Des raisons d'ordre militaire et sécuritaire expliquent ce choix. En effet,

*« Lors du retour des Zarma du Kabi, ils firent une première guerre à Gorou. Issa Korombé avait un cheval Sorbon. Et il dit aux guerriers zarma : si deux zarma se disputent c'est moi Issa qui les réconcilie. Si une bataille finit c'est moi qui partage le bétail. Mais, aujourd'hui je ferai la guerre. C'est ce jour qu'Issa Korombé a commencé à porter le sabre. Arrivés à Tcherendji, les Zarma s'étaient éparpillés, chacun retourne chez soit. Issa Korombé refuse d'aller à Bawa Beri dont il serait en réalité originaire. Mais, où vas-tu alors Issa ? Lui demanda le public. Dans le Boboye chez Dela ? Ou chez Mayyaki Bonhammi ? Ou bien chez Diori de Kolbou ? Ou chez Bansibaba de Yéni ? Et Issa répondit : je les connais tous. Je m'installerai chez Gazari Seyni à Karma. »*<sup>264</sup>

Issa Korombé se trouve alors sous la protection de ces grands guerriers comme Gazari Seyni. Ce dernier était à l'époque l'un des grands guerriers du Boboye. Après l'exil des *Wangari* zarma, il assura la défense de son village mais aussi des villages environnants. En aucun moment le village de Karma n'a été attaqué par les Peul. Karma présentait aussi un avantage stratégique :

*« Le site de Karma protégé en partie par le contrefort rocheux bordant la vallée, est en plein pays zarma à mi-chemin entre les Touareg et les Peul. Il facilitait non seulement un ralliement rapide des résistants zarma et de leurs alliés, mais permettait aussi de mener des offensives séparées contre chaque groupe ennemi. Le choix du site montrait aussi la ferme volonté de reconquête nationale ». (Gado, 1980 : 226).*

<sup>262</sup> Moussa Diouga, Karma, le 1-05-2013

<sup>263</sup> Moussa Diouga, Karma, le 1-05-2013.

<sup>264</sup> Moussa Diouga, Karma, le 1-05-2013.

Karma est aussi situé sous le flanc d'une grande colline qui servait de lieu de refuge en cas de guerre. Contrairement à Koygolo, situé à l'extrémité du Zarmatarey, la nouvelle résidence du guerrier de Koygolo, pouvait faire facilement le ralliement des guerriers du Boboye et du Zidji. Derrière ce nouveau site, se cache la double personnalité d'Issa Korombé : il est situé entre deux symboles, celui de Koygolo où il est né et celui de Kiota où il a grandi. C'est pourquoi on compare Karma au nombril d'Issa Korombé, son centre de gravité<sup>265</sup> En s'installant à Karma, Issa Korombé voulait lancer un défi aux Peul et aux Touareg et un appel à la solidarité des Zarma. Il montra ainsi, que la future lutte est une épreuve commune, celle de tous les opprimés du Boboye.

Sur le plan militaire en s'installant à Karma, Issa Korombé *devient Wonkoy ou wongoukoy*. C'est-à-dire le chef de guerre. Il réussit à réunir plus de troupes et à déployer plus d'énergie que ses aînés qui l'avaient précédé. Il mit en place une nouvelle organisation militaire bien structurée comprenant :

-Le *wongoukoy* qui est le principal chef de guerre qui conduit les troupes au front. Il ne se mêle au combat que quand la situation devient critique. Il reste en retrait au cours des batailles.

-le *mayyaki* : qui est une sorte de commandant en chef des armées qui porte un bonnet rouge pour se différencier des autres guerriers. C'est lui qui dirige la bataille (Idrissa, 1979 : 118).

-le *tongofarma* (chef des archers) : appelé aussi *Tongokoy*, il est le chef des archers (*Tchekoy*). Sa spécificité est qu'il ne monte jamais sur un cheval.

- le Oubandawaki (littéralement traduit : père des chevaux). Il commande les cavaliers.

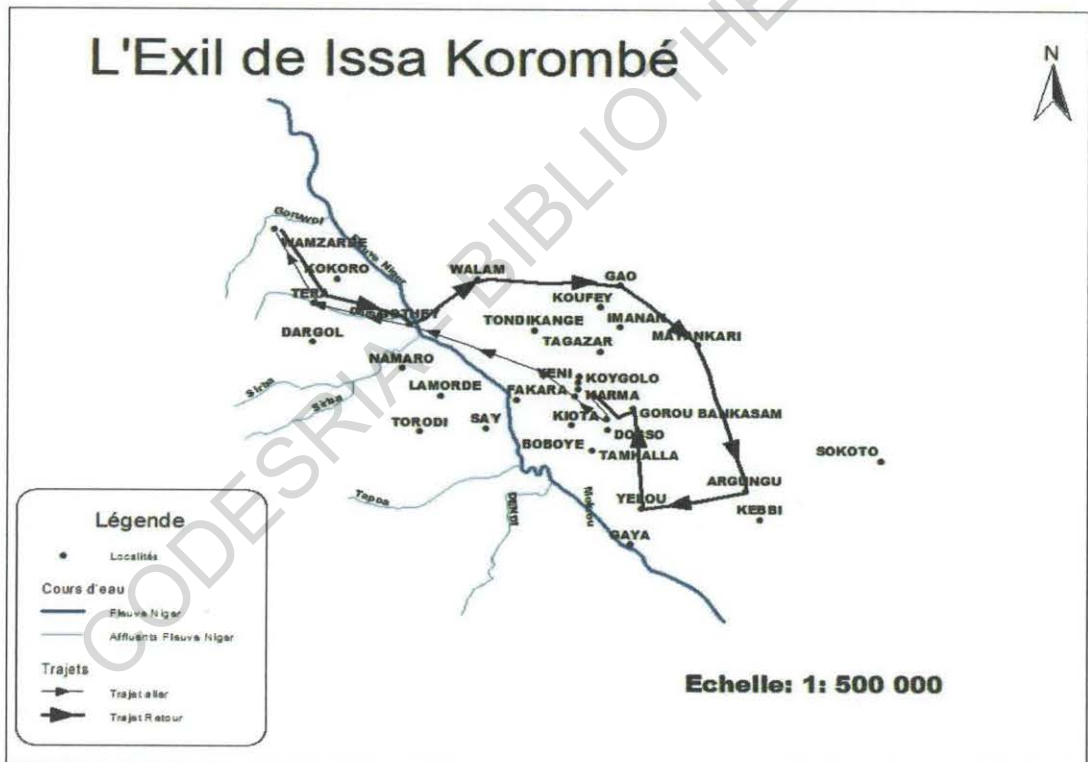
-les *wongou-izé* : les guerriers.

---

<sup>265</sup> Moussa Diouga, Karma, le 1-05-2013.

Grâce à cette armée aguerrie et bien structurée, il décida de rompre avec le laxisme de ses prédécesseurs pour s'engager dans une longue série de guerres pour « bouter hors du pays les Touareg et « tenir en respect les Peul ». Il envoya aussitôt des émissaires dans toutes les directions pour expliquer l'avènement des « temps nouveaux ». Partout dans le Fakara, le Maourey, le Tondikandjé, le Goubey, le Kourfey, le message était le même : combattre les Peul et les Touareg dans le Dallol Bosso et redonner confiance à un peuple en lui permettant surtout de reprendre les activités agricoles. Mais, pour arriver à cette fin, Issa Korombé doit faire preuve d'un génie militaire et d'une stratégie hors pairs.

Carte n° 14 : Exil d'Issa Korombé



Source : Gado ( 1980)

Les traditions effectuent à travers cette description un parallèle entre Issa Korombé et les mythes des épopées les plus lointains, les récits et les personnalités les plus prestigieuses du monde Soŋey. Issa Korombé est donc rattaché à cette matrice du pouvoir qui forge certains grands dirigeants du Soŋey comme Sonni Ali. D'ailleurs Issa Korombé est présenté comme un combattant téméraire qu'on compare le plus souvent au lion. Ces vers de Djelba Badjo illustrent bien les caractères de l'homme :

*« -Tu (Issa Korombé) es le lion parmi les rivaux  
-Le dîner du lion c'est la force,  
-Le déjeuner du lion c'est aussi sa force  
-La route qu'il suit est aussi celle de sa force  
-Le lion a dit :  
-Celui qui n'est pas sa femme et son petit fils  
-Celui qui attrape ses moustaches  
-Dormira dans l'au delà »<sup>266</sup>*

Cette louange met en évidence de manière métaphorique le caractère tendre et violent du guerrier d'Issa Korombé et surtout sa sévérité. Djelba Badjo le compare à un lion. Ce dernier ne laisse personne l'approcher hormis sa femelle et son lionceau. De la même manière que le lion ne permet pas à un autre animal de passer dans son champ d'action, Issa Korombé n'accepte pas que quelqu'un se permette de se moquer de lui. Si une personne étrangère s'y risque, elle perit aussitôt. Cette devise métaphorique montre la susceptibilité d'Issa Korombé, signe de sa puissance. Il est craint et respecté. Il est considéré comme un objet de culte que personne même ses farouches ennemis n'osent attaquer pour ne pas susciter l'incompréhension et l'antipathie de la communauté. Issa Korombé était aussi un homme très brave et très généreux mais aussi très dur souvent voire même cruel. C'est un homme insaisissable aux caractères étranges et ambigus. Les devises qui tenaient lieu de noms

---

<sup>266</sup> Djelba Badjo, Niamey le, 23-03-2012.

traduisaient son adhésion sans réserve à son éthique de l'honneur. La chevauchée était son activité primordiale avec à sa suite l'ensemencement de la mort et de la désolation.

Le texte ci-dessous retrace cette ambiguïté de caractère.

*« Modi kan se da zangou  
A ga hansi koto  
A ga danaw gongu  
Siibize teeli gi jinda ra  
Modi kan se da maaje  
A ga zalo ga zalo ga fari ceeri »*

### Traduction

*« Modi aux cent noms  
Il porte un chien sur l'épaule  
Pendant qu'il conduit un aveugle  
Les intestins d'un petit « sibi », il les porte autour du cou  
Modi on dirait le caractère d'un chat  
Il saute et saute cherchant son chemin vers les champs » (Bissalat et Laya, 1972 : 133)*

Cette présentation métaphorique est pleine de symbole. En effet « Modi aux cent noms » renvoie à l'idée qu'Issa est un homme complet qui remplit toutes les conditions faisant de lui un être exceptionnel.

Les vers « porte un chien sur l'épaule »; « conduit un aveugle » mettant en évidence la gentillesse et le calme du personnage. Enrouler les intestins du *Sibi* renvoie à un acte extraordinaire car le *Sibi* est une variété de poisson qu'on présente comme un génie de surcroît donc très dangereux. Porter les intestins du *Sibi* autour du cou montre qu'Issa ne craint rien. Il a su en tuer un et l'exhiber en guise de trophée. Cela prouve le degré de courage d'Issa Korombé. Il a le pouvoir d'impressionner et de faire du bien. Issa est aussi comparé à un « chat ». La mention du chat met en évidence l'aspect insaisissable du personnage et son caractère double. Le chat peut se laisser caresser et, tout à coup, griffer. Il

obéissait plus à ses désirs et à ses passions qu'à la volonté de ses guerriers. Selon une de nos informatrices rencontrée à Koygolo<sup>267</sup>, « il saute et saute encore pour chercher son chemin vers les champs » met en évidence la fougue et la vivacité avec laquelle il allait conquérir les terres.

Un autre *zamou* (un poème sur le nom) d'Issa est célébré en milieu zarma :

*« Issa Korombeyzé Modi la chaude bouillie de potasse  
Issa Korombeyzé Modi dit qu'il ne fera pas jour  
-Je n'ai pas dit qu'il ne fera pas jour !  
Mais, dès qu'il fera jour  
Le filet passera la journée dans la tête !  
Le mari ne saura où se trouve sa femme !  
La femme ne saura où se trouve son mari !  
La boule de piment rouge  
Si tu oses viens goûter !  
C'est du piment qui gâtera la boule ». <sup>268</sup>*

Ces « *zamou*, », sous forme de paraboles, montrent qu'Issa Korombé est au sommet de sa gloire de *Wangari*, et, confirment la témérité d'Issa Korombé. Sa foudre de guerre pousse l'ennemi dans une fuite éperdue. Issa est comparé à la chaude bouillie, qui ose la prendre attrapera la diarrhée. Issa Korombeyzé est comparée à la boule de piment que personne ne peut boire sous peine de se créer des ennuis. Cette image du natron en relation avec le domaine culinaire met en évidence, selon Salmou, notre informatrice de Koygolo<sup>269</sup>, la vivacité d'Issa Korombé dans ses actions. En effet le natron est un ingrédient utilisé parcimonieusement pour accélérer la cuisson. Une bouillie faite à base de natron se met donc très rapidement en ébullition. Issa Korombé est par conséquent décrit comme un être fougueux, un homme d'action débordant d'énergie, toujours porté vers l'action.

<sup>267</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

<sup>268</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

<sup>269</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.



L'image du « filet sur la tête » est symboliquement forte. Elle montre le désarroi des villageois après le passage d'Issa Korombé. Ils sont obligés de fuir en pleine brousse pour échapper à la mort et ils n'ont que le temps d'emporter quelques affaires : la femme portant précipitamment les ustensiles sur la tête, l'homme se sauvant, chacun de son côté fuyant durant une journée entière. Issa met ses adversaires en fuite. Il pousse l'ennemi dans une course éperdue. C'est le sauve qui peut. Ainsi, Issa Korombé est décrit comme un dangereux guerrier qui sème la désolation partout où il passe. En pays zarma, « porter le filet sur la tête » exprime la fuite, la perte et le désarroi de l'ennemi qui ne pourra avoir son salut que dans la fuite. Dans cette devise, c'est cette puissance de Issa Korombé qui fait dire « Issa qui a dit qu'il ne fera pas jour ». Il est présenté comme pouvant empêcher le jour de se lever et plonger ainsi le monde dans l'obscurité. Mais dans cette même devise, il y a lieu de relativiser le degré de la puissance d'Issa. D'ailleurs dans cette devise, Issa le fait lui-même en disant « je n'ai pas dit qu'il ne fera pas jour ». Cette réfutation par Issa Korombé des dires qu'on lui attribue, montre la modestie du héros qui relativise sa puissance en disant qu'il n'est pas maître du jour et de la nuit. La devise montre qu'Issa est parvenu à s'imposer comme une puissance militaire que personne n'ose plus défier, à plus forte raison attaquer. Aujourd'hui encore en milieu zarma, ces *zamou* d'Issa Korombé sont en usage. Ils s'appliquent à tout individu qu'on prénomme Issa qui doit se conformer au modèle du guerrier puissant, prompt à l'action et surtout noble. Chacun cherchant à se faire attribuer la palme du courage par excellence, celui qui prônait pareille devise entend simplement dire que pour obtenir cette consécration il a, à plusieurs reprises, frôlé la mort.

Cependant, à côté de ces caractères téméraires, Issa Korombé est présenté comme quelqu'un de très riche et généreux et large. Ses capacités à redistribuer à sa clientèle le produit de ses rapines avec une joyeuse ostentation apparaissent à travers ces noms porte-devises présentés avec une émotion à peine contenu de notre informatrice, Salmou de Koygolo :

*« Tu es parmi les rivaux,  
le grand fleuve,  
Le valeureux vient boire au fleuve  
Le paresseux vient boire au fleuve  
Le fleuve ne tarit pas  
Le fleuve n'a pas faim ».*

Au Zarmatarey les griots conservent de nombreux corpus de ce genre de devises qui rappellent les batailles de ce héros. Les traditions de Koygolo présente Issa comme un élu de Dieu. La valeur morale d'Issa se mesurait à sa témérité ou à sa sérénité, à son impassibilité face à la mort. On peut citer à titre illustratif la louange suivante :

*« Tu es celui qui ne lie pas ta volonté à celle de Dieu,  
Mais si une personne te taquine,  
Elle ne passera pas la journée,  
Si elle passe la journée elle n'aura pas où dormir  
Parce que c'est toi qui vends ta vie dans les mauvaises guerres  
Pour délivrer beaucoup de vie de tes rivaux  
Et les ramener au village à cause de la peur et de la honte »<sup>270</sup>*

Cette louange montre que celui qui ne se soumet pas à Issa Korombé ne trouvera pas la tranquillité sur la terre, car il n'est pas sous sa protection. Elle met également en évidence sa compassion et son sens de l'honneur : il secourt même ses rivaux au péril de sa vie.

Ces différentes devises dans leur ensemble nous décrivent le caractère à la fois altier, tendre et violent où l'esprit aventurier et l'esprit chevaleresque se donnent constamment la main, tantôt douce, tantôt ensanglantée. Selon J. Bernussou, Issa Korombé semble appartenir, à travers ces différents mythes et devises, à « cette catégorie de figures fondatrices et son épopée ressemble à maints égards à celles qui évoquent des temps reculés, tels que les mythes de Zabarkane ou la légende de Bayajida » (Bernussou, 2009 : 86). Ce mythe n'est autre que celui d'origine qui suit une progression linéaire calquée sur des épisodes

---

<sup>270</sup>Noma Idé, Koygolo le 11-08-2010.

légendaires du personnage. Il se manifeste à travers cinq séquences qui suivent un ordre chronologique :

- 1- Le futur chef est d'une origine extraordinaire ;
- 2- L'enfance ou la jeunesse du futur chef est perturbée ;
- 3- Le jeune futur chef est protégé par des divinités ;
- 4- Le futur chef se manifeste alors par des dons surnaturels ;
- 5- Enfin, les hommes le reconnaîtront, de gré ou de force, comme chef.

Ces différentes séquences résument bien la vie d'Issa Korombé. En effet, Issa est né de cette union extraordinaire (du moins en cette période) entre un noble Zarma (Korombeyzé) et une mère Touareg (Aissata) très belle qu'on peut imaginer comme l'a décrite D. Laya avec :

*« des cheveux abondants, un nez droit, des yeux qui brillent comme une pierre, les sourcils bien marquées et des cils fournis, le cou un peu long avec des plis comme un collier naturel, un front ni trop large, ni trop bombé ; des dents blanches avec un léger espace entre les deux incisives supérieures, des gencives noires, des épaules pleines et sans salières, une taille ni trop grande, ni trop petite, une démarche où les bras balancent avec une souplesse, une voix douce qui ne traîne pas »* ( Bissalat et Laya, 1972a : 16).

Ainsi, « à la renommée guerrière effective des Golé, venaient s'ajouter pour le cas de Issa Korombé, non seulement les puissances magiques des *Zam* métallurgistes mais aussi celles, insondables d'un mariage, somme toute, contre nature (Gado, 1980 : 211). Ce mariage entre Gani Koda, la *garassa* et Korombé ce noble cultivateur, est ce qu'on peut appeler par analogie le mariage « *Wahay* » qui consiste à prendre une femme de condition servile en cinquième position en dehors des quatre légitimes prescrites par le coran. Et, cette femme d'origine servile ne devenait libre que si son premier enfant était un garçon. En principe, une *garassa* ne pouvait se marier qu'avec un homme de sa caste. Le *garassa* désigne par extension « le *Garassa zam ciriya* » (le forgeron métallurgiste redouté pour sa puissance

magique). Ces forgerons occupaient une place prépondérante dans la société au XIX<sup>ème</sup> siècle.

*« Ils jouissaient d'un certain respect lié au secret du travail du fer et de l'or d'une part, et d'autre part, au fait qu'ils s'entouraient de mystères et vivaient dans des communautés régies par des rites compliqués. C'était autour d'eux que gravitaient les princes soudanais avides de guerres ou de razzias. Ils vivaient en communautés fermées parce qu'ils craignaient la divulgation des secrets de leur profession » (Kodio, 1976 cité par Tandina : 1984 : 310).*

Les Zarma ont plusieurs mythes concernant le *garassa* comme celui du *garassa* Koundou qui a construit le *barma daba*, (tapis volant) qui a permis aux ancêtres des Zarma d'éviter les agressions de leurs voisins peul en pays Mallé.

Revenons à Issa Korombé de Koygolo pour dire qu'il connut une enfance très difficile avant de s'exiler pour le sojey, où il se plaça sous la protection de la prêtresse Kasey :

*« Du fait de son origine douteuse, Issa Korombé doit attendre avant de se faire reconnaître par son père comme un homme de valeur. A Wanzarbé, haut lieu de la magie songhay, Issa Korombé se mit au service de Kasey, la femme responsable du pouvoir spirituel soninké.....qui lui prépara quelques potions et lui donna des secrets » (Gado, 1980 : 210-245).*

Enfin, de retour au Zarmatarey, Issa Korombé s'imposa aux populations du Boboye où il évolua du simple guerrier mercenaire en véritable chef politique. Il affirma son autorité du fait de sa valeur militaire. C'est autour de lui que s'organisa la résistance au Zarmatarey dont les principaux acteurs sont les *wangari*.

**TROISIEME PARTIE :**

**LES WANGARI ZARMA DE LA RESISTANCE AU MERCENARIAT**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

A partir de 1854, les *wangari* de retour d'exil, s'organisent autour de quelques chefs de guerre. Ils mettent en place une organisation militaire hors pair et s'engagent dans une série de guerres. Abdoulhassane, le *Lamido Zarma* trouva la mort assiégé en 1866 à Kollo. Après sa mort, l'élan de la résistance s'émoussa considérablement. La vie redevenait relativement normale. Mais, la nostalgie du fruit de la guerre poussa les *wangari zarma*, en mal d'épopée, dans une sorte de mercenariat pour satisfaire leurs appétits. Ils se mettaient d'abord au service de tout homme riche qui faisait la demande. Le *Zarmatarey* devenu pauvre ne put plus continuer à satisfaire un besoin de plus en plus croissant de butin. C'est pourquoi très tôt, La plupart d'entre eux choisirent le chemin de l'aventure. D'autres optèrent pour le *Soŋey* ou le *Gourma* tandis que certains vont plus loin dans le *Dagomba* (Nord Ghana), le pays *Kotokoli* (Nord Togo) le *Gurunsi* (au Burkina Faso) et l'*Atacora* béninois. Ces aventures épiques des *wangari* furent lourdes de conséquences surtout pour les régions d'accueil.

## CHAPITRE VII- L'ORGANISATION DE LA RESISTANCE.

Dès leur retour d'exil, à la faveur d'un contexte qui leur était favorable, les *wangari* réussirent à s'imposer sans grande difficulté au Zarmatarey. Ils décidèrent d'organiser la résistance contre les Peul et leurs alliés. Il faut entendre ici par résistance, les luttes, menées par les *wangari*, contre une oppression politique et économique opérée par une certaine classe maraboutique et ou aristocratique, Au nombre de ces guerriers, Issa Korombé est le plus connu. Il dirigea une armée bien structurée avec une stratégie militaire hors pair.

### I- L' organisation et les stratégies militaires

Au début des événements, il semblerait que tous les hommes libres capables de porter les armes se réunissaient au besoin d'une expédition, d'une razzia ou d'une contre attaque. En effet « *à l'occasion des expéditions guerrières motivées par l'ambition ou par la nécessité de la défense, tous les hommes valides de la principauté et les tribus alliées participaient à la guerre. Les troupes se formaient de tous les hommes armés qu'il était possible de recruter* » (Abadie, 1927 : 205). Mais, il manquait à ces hommes un leader capable de coordonner les opérations militaires .C'est ce rôle qu'Issa assura en devant un *wonkoy*. Il mit en place par la suite un corps permanent de soldats professionnels bien structuré.

Avant de s'engager dans la résistance, Issa Korombé et ses partisans s'attelèrent à la mise en place d'une armée combattante. Ils firent appel à tous les *wangari*. Comme toutes les armées du monde, un minimum d'organisation est plus que nécessaire. Le caractère très organisé d'une armée se traduit par la hiérarchisation de ses membres. C'est ainsi qu'on distingue :

Le *Wongougna* : « la mère de la guerre » sans l'avis duquel la guerre ne peut être faite et qui en tant que chef suprême. Il décide de la paix et de la guerre. Le *Wongougna* Issa Korombé

va marquer l'histoire du Boboye et au -de celle du *Zarmatarey*. Il dirigeait les opérations militaires. Ses décisions bonnes ou mauvaises sont exécutées par les autres guerriers.

-Le *wongoukoy* (*Wonkoy*) est un guerrier endurci qui par sa combativité pouvait à lui seul mettre en déroute toute une armée ennemie. Il est doué d'une puissance et d'un esprit de combativité. Il préfère la mort au déshonneur. C'est un devoir mais aussi une responsabilité pour ce guerrier de se battre pour garder la souveraineté de son territoire. Ce titre n'est pas héréditaire, mais obéit tout de même à certaines règles sociales : « *l'attribution des titres de chef de guerre même si elle échappe à la règle de descendance, seuls les hommes libres peuvent y prétendre* » (Idrissa, 1981 : 73). Ce titre fut longtemps dévolu à Issa Korombé.

-Le *Mayyaki* : il est le lieutenant du *Wongoukoy*. Il le remplace en cas d'empêchement ou de blessure. Sa présence se remarquait par son turban blanc et son cheval au front blanc.

Ces deux personnalités sont toujours placées devant les guerriers.

-Le *Bandawaki* ou *Oubandawaki* : il vient juste après les deux leaders militaires dans l'appareil militaire et est le chef de la cavalerie et de l'arrière garde.

-Le *Tongofarma* : il représente le chef de l'infanterie.

Il faut remarquer que cette organisation militaire n'a rien à envier à nos armées modernes.

Au-delà de cette hiérarchie militaire, l'armée se subdivise en plusieurs composantes et sous composantes, chacune avec une fonction et un armement bien déterminés.

On trouve d'abord la cavalerie (*barikarey*) réservée à l'élite. Durant cette période, la cavalerie revêtait une importance capitale dans la guerre. C'était elle qui déterminait la puissance d'une armée. La cavalerie a longtemps été un moyen de reconnaissance ou de communication entre les différents corps d'armée plutôt qu'une réelle force de combat. Le coût de l'entretien d'un cheval était tel que bien peu de personnes étaient capables de l'assumer en cette période. La cavalerie avait donc acquis un statut de prestige. Le cheval était rare car coûtait très cher. Seules les riches personnes pouvaient s'en procurer. Selon B. Gado, citant



Baudry<sup>271</sup>, un cheval coûtait en 1896 deux à cinq esclaves au marché de Say et le chameau entre deux à trois esclaves (Gado, 1978 : 219). Dès les premiers temps de son utilisation, la cavalerie offre l'avantage de la mobilité, qui en fait un instrument de guerre redoutable, car elle permet de déborder et d'éviter l'adversaire, de surprendre et de vaincre, de battre en retraite et d'échapper à l'ennemi en fonction des besoins du moment. C'est aussi l'arme de la reconnaissance et des raids dans la profondeur. Sa monture confère au cavalier plusieurs avantages sur son adversaire à pied : vitesse, hauteur, masse et inertie lors du choc. Un autre facteur de supériorité résulte de l'impact psychologique qu'exerce le *wangari* à cheval sur le fantassin.

La cavalerie permet ainsi de remporter plusieurs victoires sur des ennemis qui en sont le plus souvent démunis. C'est l'exemple d'Abdoulhassane, le *Lamido* de Tamkalla, à qui Henri Barth rendit visite en 1854. L'explorateur constata que malgré l'importante politique du *Lamido*, « il (Abdoulhassane) semble fortement handicapé par l'absence de cavalerie » (Barth, 1965 T3 : 239). Abdoulhassane lui-même se plaignait de cette situation car, il ne cessait de se dire lui-même : « *Gorko on ni ama wala poutcho* » (littéralement traduit : Je suis un grand homme, mais qui manque de cheval).

L'armement de cette élite est le *takouba* (*sabre*), dont on distingue deux variétés : le sabre fabriqué localement par les forgerons du terroir et les sabres importés. C'est surtout le sabre *babarbara* importé du Borno, qui était le plus apprécié. Il porte un poignard qu'on peut fixer à l'avant bras. Il coûte entre 10 à 12 chevaux ou chameaux ou 5 esclaves.

Par contre, les *Talori* (guerriers très habiles) utilisaient eux, l'arc et les flèches (cf photo n°6 p.237.). Ces *wangari* étaient généralement sur des chevaux caparaçonnés, les jambes couverts de hautes bottes en cuir et le corps par une sorte de cuirasse matelassée en étoffe remplie de kapok ou de morceaux en cuir (Idrissa, 1979 :114). Certains d'entre eux avaient

---

<sup>271</sup> Baudry : « notes commerciales de M. le Lieutenant de Vaisseau de la Mission hourst, sur le Niger »

des boucliers (*korey*) fabriqués à l'aide d'une peau de bœuf ou d'antilope, difficilement perforable par une flèche. On distingue : le *Koutoufani* de forme sphérique et dont le prix peut atteindre 20 cauris et, le *garkouwa* de forme rectangulaire et plus épais que le premier, donc plus cher.

Les fantassins, (*tchega-borey*) constituaient le corps le plus nombreux. On les appelle les *wongu-ize*, c'est à dire les guerriers qui sont en quelque sorte les archers. Ils occupent une bonne partie de l'armée. Ainsi, l'efficacité d'une armée demeure dans le nombre et la bravoure de ses guerriers. Ils occupent d'ailleurs une place prépondérante dans les guerres car « ils constituent le moyen de défense par excellence contre la cavalerie ennemie dont ils désorganisent les charges » (Idrissa, 1981 : 69). Ils étaient essentiellement armés d'arcs (*birow*) et de flèches (*hangaw*) placés dans des carquois (*tongo*). On a trois types de flèches (cf. photo 6 ci dessous). Le premier type se termine par une seule flèche, le deuxième, porte trois flèches successives et le troisième qui porte, en plus de la flèche principale, deux crochets placés de part et d'autre. Ces flèches sont généralement empoisonnées. Elles sont imprégnées dans du *nadji*, un poison est fabriqué à base de grain de *Strophantus Sarmentosus*. La *strophantine* est une substance très toxique qui a la réputation d'agir directement sur les muscles du cœur en les bloquant. A ce produit certains *wangari* ajoutent le venin du *gazamé*, une variété de serpent, dont la morsure est très mortelle.

Photo n° 6 Arcs et flèches du XIXème siècle.



Source photo : AAB prise en 2012.

Issa Korombé développa une grande stratégie militaire. Il prit contact avec des hommes de confiance qui nourrissaient les mêmes ambitions. A cet effet, Issa Korombé sillonna par exemple tout le Zarmatarey pour identifier des points stratégiques où il nomma des *mayyaki* très puissants. C'est ainsi qu'il plaça :

- « -son fils Bilan à Kudagandé ;
- Alfa Harouna à Tcherendji ;
- Mayyaki Gombogande à Bossey ;
- Maazou à Dantchando ;
- Mayyaki Kawikayna à Falmey ;
- Galangabo Na Bahawsa à Koberi ;
- Mayyaki Bonhammi à Mayyaki Kwara ;

- Gornyo Madougou (originaire de Kayan) à Belandé ;
- Sidikou Dimma-Dima dans le Sud de Kiota ;
- Mayyaki* Souley à Kankandi ;
- Issa Fandou à Garbou. »

La supervision de toute la zone comprise entre Koygolo et le Taghazart était dévolue à Foumakoye Gao de Kobébéri<sup>272</sup>.

Ces points stratégiques ressemblaient aux *ribats* de Sokoto qui étaient des postes défensifs fortifiés, placés aux frontières de l'Empire et qui étaient constamment gardés par des combattants d'élite. Le choix des *Mayyaki* était plus guidé par leur valeur militaire que par des considérations régionales. En effet, la plupart de ces élus n'étaient pas originaires des régions dans lesquelles ils furent placés. C'est l'exemple de *Mayyaki* Bonhamni, de son vrai nom Hama Bonhamni, originaire de Gawo dans le Kourfey, qui fut installé comme *Mayyaki* à Kiota.<sup>273</sup> Issa Korombé occupait d'abord le poste de *wonkoy*, (*chef de guerre*), coordinateur des opérations. Ses principaux lieutenants sont : Dagara Kosongou, *Mayyaki* Jindibonkoy de Dantchandou, Foumakoye Gawo de Kobébéri, Galangabo, M'Boudi, Jingo Yaro et Baba Zakou de Yéni, *Zaroumey* Issoufou de Belandé pour ne citer que les plus célèbres<sup>274</sup>. Tous ces *wangari* avaient fait leur preuve sur les champs de bataille. Issa se distinguait d'eux par son charisme et son génie militaire. Avant de lancer une offensive, Issa les convoquait tous à Karma. C'est ensemble qu'ils décidaient de la manière d'organiser la campagne militaire<sup>275</sup>. Quant aux lances, on en distingue deux grands types. Le premier est une sorte de lance entièrement métallique (*alaga*) (voir photo n°7 ci-dessous). Le second a une hampe de bois (*Yadji*) (photo n°8 p.239). Ce dernier de fabrication locale était l'arme de la majorité des

<sup>272</sup> Harouna Saley, Kobébéri, le 11-08-2009

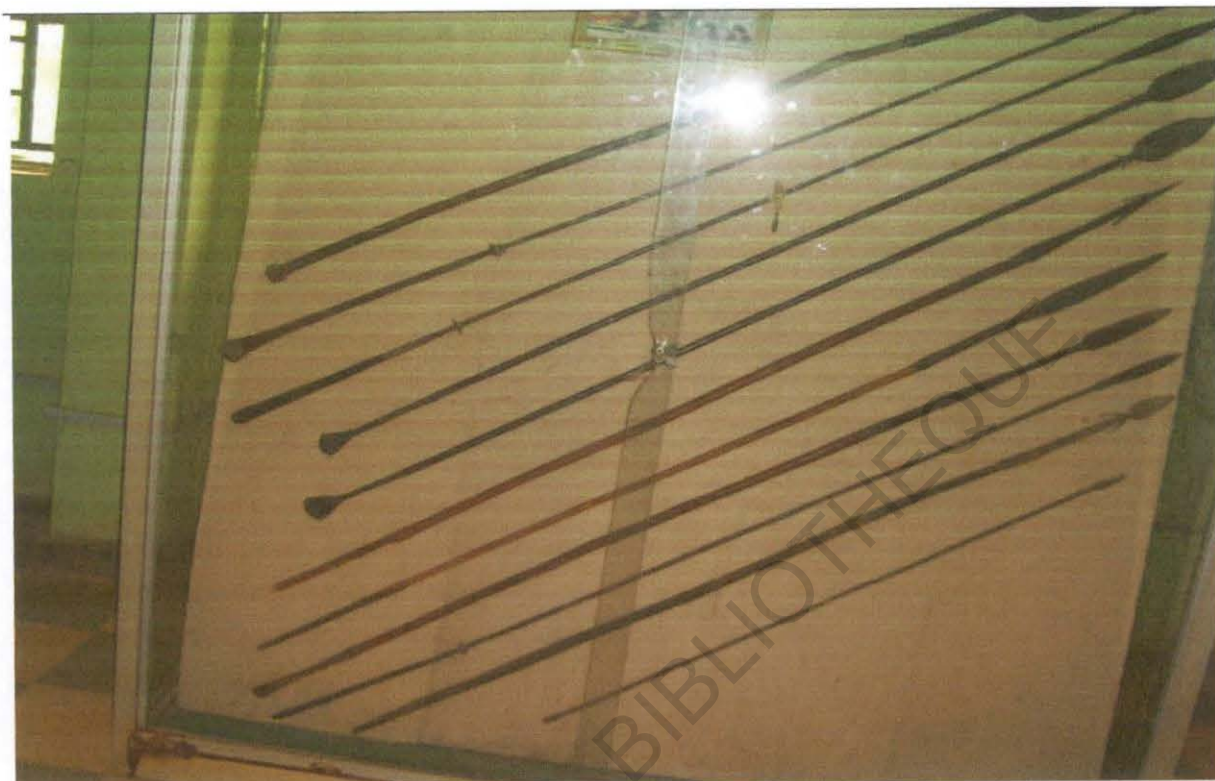
<sup>273</sup> Abdou Souley, Kiota le 27 -10-2010

<sup>274</sup> Amadou Garba , Koberi, le 30-04-2013

<sup>275</sup> Issaka Diouga, Karma, le 1-05-2013.

combattants. Cette hampe est très légère et facile à manier. Elle est plus indiquée dans une bataille de jet que pour le corps à corps, du fait de sa fragilité.

**Photo n°7 : Lance *alaga***



Source : Photo AAB prise en 2012

**Photo n° 8 : Lance type *Yadji***



Source : Photo AAB prise en 2012

Certaines indications fournies par K. Idrissa (1981) font penser à l'usage d'armes à feu pendant cette période. Il souligne que les femmes de condition servile dans le Fogha, dans le Zarmaganda, dans l'île d'Ayorou s'adonnaient à l'extraction d'une sorte de salpêtre qui servait à la fabrication de la poudre à fusil. Aussi, citant M.J Echenberg,<sup>276</sup> K. Idrissa affirme que « *les forgerons de la région du Gurunsi et du Nord Nigeria ont appris la technique de fabrication de poudre à fusil chez les forgerons zarma que Babatou et ses cavaliers ont fait venir du Zarmatarey* » (Idrissa, 1981 : 133). Cette technique à base du charbon, du Salpêtre et du soufre servait à produire de la poudre pour les fusils appelés *tounbakou*. Ce type d'arme semble être utilisé par les Touareg dans l'Anzourou (De Sardan Olivier, 1982 :38). Selon, un de nos informateurs de Koygolo, Garba Harouna, les *wangari* apportaient, le plus souvent du pays gurunsi et du Haoussa, des fusils à pierre, mais les utilisaient très rarement à cause des difficultés liés à leur maniement<sup>277</sup>. Quant aux techniques de guerre, elles varient selon les circonstances. Généralement dans les combats à grande distance, Issa Korombé plaçait la cavalerie au devant des fantassins qui assuraient la défensive. Dans le cas d'un combat de corps à corps les fantassins sont organisés en groupe de 10 à 20 guerriers sous les ordres d'un *Mayyaki*. Mais, quand il s'agit d'une bataille éclair, on surprend l'ennemi, on incendie son village sans combat de corps à corps. Il est fait mention de l'usage chez les guerriers d'Issa Korombé d'une chaîne (*baaka*) par laquelle les combattants s'attachaient les uns aux autres. Par contre à Dosso et dans le Maourey, c'est plutôt le *Tchekoy*, le chef des fantassins, qui ne monte jamais à cheval, qui s'en sert pour se lier les pieds lors d'un combat.<sup>278</sup> Cette stratégie a pour objectif d'éviter au guerrier de fuir sur le champ de combat, car plutôt la mort au déshonneur.<sup>279</sup>

---

<sup>276</sup> Echenberg (M.J)' « Late nineteenth century military technology in upper Volta » XII,2 pp.241-254.

<sup>277</sup> Abouba selon notre informateur Harouna Garba de Koygolo.

<sup>278</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, le 31-10-2010.

<sup>279</sup> Garba Harouna, Koygolo, le 13-08-2010.

A côté des guerriers, on note aussi la présence d'autres personnes qui ne portent pas d'armes : les *mabe* (appelés aussi *zabiya*) et les *matchere* qui sont des animateurs de guerre. Ils étaient dotés d'un sauf conduit qui leur permettait de circuler librement d'un camp à un autre même en cas de guerre. L'apparition de ces griots remonte au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, période durant laquelle, le prestige social d'une personne est fonction de ses biens matériels et humains. Les *Azarkanté* (les nantis), pour entretenir des relations sociales très fortes, procèdent à des dons, à des prêts à l'assistance. Avec l'avènement des *Wangari*, ces griots ont contribué à la mise en valeur du prestige de ces derniers qui, sous l'effet des louanges, distribuaient une partie du butin de guerre. Leur travail consistait à rehausser le moral des combattants en chantant sans cesse leurs louanges. Il galvanisait sans cesse les guerriers de courage. Ils sont maîtres de la parole et instigateurs des guerres. Plusieurs guerriers périrent sur le front sous l'influence des encouragements et autres flatteries de *mabe*. C'est le cas du célèbre guerrier de Kouré, Ibrahima Koubou Wayzé qui, lors d'une attaque contre Dosso, perdit la vie<sup>280</sup>. Les traditions de Koygolo lient en partie la mort d'Issa Korombé aux louanges que ses *mabé*<sup>281</sup> lui prodiguaient lors de la bataille historique de Boumba.

Le *matchere* quant à lui, jouait à la fois le rôle d'éclaireur et de messager. Il transmettait les messages de défi que se lançaient les guerriers. C'était aussi lui qui servait de médiateur entre deux parties en conflit.<sup>282</sup> Sur le champ de bataille, il se mettait toujours à l'écart pour observer les protagonistes. Mais, en tant qu'animateurs de guerre, les *mabe* et les *matchere*, bénéficiaient d'une part du butin de guerre.

---

<sup>280</sup> Amadou Harouna Sidikou Kouré le 25-09-2011. Cependant pour Hassane Djibo un autre informateur de Kouré interrogé le 13-09-2009, tout en confirmant le fait soutient que Ibourahima Koubou Wayzé est plutôt un guerrier de Dantchandou.

<sup>281</sup> Traditions de Koygolo

<sup>282</sup> Mayyaki Bonkano Abdoulaye, Tcherendji, le 16-04-2013.

Selon les traditions orales zarma de Koygolo tous les lieux stratégiques que nous avons cités plus haut, où Issa Korombé plaça ses lieutenants furent des Sansani<sup>283</sup> Mais, les plus importants sont : Kodo pour les Zarma de Kogori, Karma pour les Zarma du Boboye, Sansani ( Tabla ) pour les Zarma du Tagazart et Nikki pour les Zarma du Zidji<sup>284</sup>. Le terme *sansani* est d'origine haoussa et s'apparente à « *War camp* » c'est-à-dire à un « camp de guerre » (Abraham, 19 : 799). C'est une sorte de haie, de clôture, une sorte de barrière où se regroupaient les vaillants combattants avant une bataille. Par stratégie, on n'installe pas un Sansani dans une vallée pour ne pas être surpris par l'adversaire. La position géographique du Sansani est déterminée par les prêtres en fonction des réponses apportées par les esprits. Des grands guerriers sont placés à cet effet dans toutes les directions pour aviser le camp d'une éventuelle attaque surprise<sup>285</sup>. Ces *sansani* furent surtout actifs durant la période sèche car « *il fallait laisser aux guerriers le temps de vaquer aux travaux champêtres. La période sèche et surtout chaude est celle pendant laquelle le guerrier n'avait pas trop à se protéger contre les éléments naturels comme les tornades et les froids* » (Gado, 1978 : 218). Les devins ont un rôle dans les préparatifs militaires. La fabrication des amulettes se fait en cachette, suscitant l'émulation entre les détenteurs des secrets. C'est sur le lieu des *sansani* que la plupart des rituels de guerres se produisaient : les sacrifices, la réparation de certains armements, le test de *nadji* (poison). Chaque groupe de *Wangari* apportait sa provision et son armement.

Chaque fois qu'Issa Korombé programmat une expédition, il se rendait à Koudagandé pour solliciter le concours des *Zima* (prêtres) en vue de gagner la guerre. Ce village était à l'époque très renommé dans le domaine. Il est situé à cheval entre le Fakara et le Boboye. En plus, Issa possédait une gourde pleine d'amulettes qui lui servait de *torou* (autel).

<sup>283</sup> Garba Harouna, Koygolo, le13-08-2013.

<sup>284</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le 28-04-2013.

<sup>285</sup> Nouhou Gourouza, Kinskins, le 28-04-2013.



Quand Issa secouait la gourde il semblerait que toutes ses victimes de la journée se mettaient à crier « Issa laisse nous ! Issa laisse nous ! »<sup>286</sup>

Les *Toubal*<sup>287</sup> (photos n°9 ci-dessous) frappés par des esclaves ou des tambourinaires, annonçaient l'imminence d'une bataille. Dès que le *Toubal* résonne, les combattants accourraient et tous les hommes capables se mettaient immédiatement en armes.

**Photo n° 9 : Tambours de guerres au XIX ème (1 : celui de Dosso et 2 celui de Argoungou)**



1

2

Source : photo crédit ( Le n°1 prise en 2011 et le n°2 en 2012.)

<sup>286</sup> Garba Harouna, Koygolo, le13-08-2013

<sup>287</sup> Le *Toubal* est devenu aujourd'hui le symbole des chefferies prestigieuses, l'emblème de leur autorité, le signe de la légitimité. En cas de scission à l'intérieur d'une famille régnante, c'est la branche qui a gardé le *Toubal* qui bénéficie d'un surcroît de légitimité. La détention matérielle du *Toubal* est aussi un argument généalogique (De Sardan, 1984). Voir photo du *Toubal* de Dosso.

Les *kyin-kyin* sont une sorte d'instrument formé par deux pièces en fer utilisés par les *Wangari* pour annoncer leur passage pour les grands rassemblements de guerre. C'est l'ensemble de ce dispositif qui a permis à Issa Korombé et ses alliés de déclencher les guerres contre les Touareg et les Peul.

## II-Le déroulement des guerres de résistance au Zarmatarey

Ces guerres de résistance s'organisent en deux grandes phases : d'abord contre les Touareg et leurs alliés puis dans un second temps contre les Peul du Boboye.

### 2-1-Les Luites dans le Zarmatarey septentrional.

Les luites des *Wangari* contre les Touareg se sont déroulées au Zarmatarey, en deux phases : une phase de razzia et de rapt au cours de laquelle le pays était en alerte constante et une autre phase de luitte organisée où la défense de la communauté était assurée par des hommes de valeur, les « *bon si morou* » ( c'est-à-dire les intouchables) comme on les appelait au Zarmaganda. En effet, face à la menace touareg, les populations s'organisèrent pour mettre fin à l'anarchie et au désordre. La défense est assurée de façon méthodique et professionnelle, par des *wangari*, (guerriers). Les traditions locales ont retenu les noms de quelques uns d'entre eux : Zorgo du village de Dakala, surnommé *Zorgo Tchizama Kaïné Tonko tchirey kao* (*Zorgo* le petit frère de Tchizama la boule pimentée), Godé-godé du village de Boli, Dogo Gadiodo kaïné. Ce dernier est le seul *wangari Ki* (groupe ethnique du Zarmaganda), réputé très méchant, car capable de boire du sang humain (Sidikou, 1974 : 53). La luitte contre les Touareg permet aux *wangari* de s'affirmer dans la société. Ils regroupaient les populations par stratégie en gros villages flanqués sur les plateaux pour repérer vite l'ennemi. Parmi ces gros villages on peut citer : Boli, Dakala, Tonditchirey, Guesse, Simiri, Fandoubanda, Hanamtiloa, Sargan, Kaoura<sup>288</sup>. A l'annonce d'une attaque, les populations s'accrochèrent

<sup>288</sup> Ali Idé, Kobi le 28-05-2011.

sur les plateaux ou se cachèrent dans les vallées touffues. De leur de cachette, ils tiraient sur l'envahisseur des flèches empoisonnées. Pour éviter toute attaque surprise, des indicateurs sont placés sur des arbres prêts à donner l'alerte. Les chevaux sont constamment sellés et prêts à donner l'assaut au moindre mouvement suspect. Si le danger n'est pas imminent « on bat le tambour de guerre à Zara-Koyre. Tous les guerriers se réunissent à Sangara capitale religieuse où l'on connaît le secret pour rendre invisible et neutraliser toutes blessures que cause le fer » (Sidikou., 1974 : 54).

Après moult incursions refoulés par les guerriers, les Touareg furent contraints de renoncer à leurs ambitions. Ils nouèrent, cependant, des alliances trompeuses avec les populations locales. Les traditions locales retiennent les noms de quelques villages zarma alliés des Touareg : Dakala, Soufoumey, Laba, Tiloakaina<sup>289</sup>. Cette alliance serait motivée par la position géographique de ces villages qui les rendait vulnérables (Sidikou, 1974 : 53). A Dakala par exemple, les populations se souviennent encore des attaques de *Tchané*, un des chefs touareg du Zarmaganda. Ce guerrier Touareg très puissant a semé la terreur dans tout le pays. Il combattait généralement sur un chameau, toujours accompagné de son chien.

Dans le Tondikandjé et l'Imanan, les luttes avec les Touareg furent l'œuvre des *Tolari*, ces puissants guerriers qui rataient rarement leur cible. Parmi ces grands guerriers figurait Namayla et avant lui son père Jeje. En effet, ce dernier se fit remarquer dans plusieurs combats contre les Touareg de l'Imanan, ce qui lui valut tous les prestiges dans la région. :

*« Un jour, lors d'un combat qui devait opposer les Touareg de l'Imanan aux Kourfayawa, le devin aurait prédit que la seule façon de vaincre les Touareg était de pouvoir placer un 'korce' au « marina » de Gawo (industrie de teinture de Gawo). Or, il se trouvait que les Touareg avaient déjà fait du marina, leur point stratégique. Il fallait nécessairement placer ce Korté avant le combat. Aussi cherche t-on l'homme qui se sentit ( sic) assez courageux pour risquer sa vie en allant à l'emplacement des*

---

<sup>289</sup> Boureima Zakou, Ouallam, le 26-05-2011.

*guerriers Touareg placer le korte. Jeje seul s'offrit »* (Salifou 1986 :164).

Quant à Namaylaya, il mena plusieurs expéditions contre les Touareg. C'est ainsi qu'on peut rappeler entre autres une expédition contre les Touareg de Bonkougou où il rapporta une vingtaine de chameaux et coupa les jeunes pousses de mil<sup>290</sup>.

Une autre grande bataille intervint dans l'Imanan, à Loki, un campement Touareg fondé par les Kel Koshilan. A la mort d'Alhousseyni, fils aîné d'Akili, le premier *Amenokal* de l'Imanan, une dispute éclata entre ses frères à propos du partage de l'héritage. L'un d'entre eux, Karé-Karé, quitta la zone d'installation des Kel Windi et s'établit avec quelques familles dans une région, particulièrement riche en palmiers doum (*tageyt, crucifera thebaica*) au Nord de l'emplacement actuel de Koshilan. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les *Kel Koshinan* (*ceux de Koshinan*) possédaient leur propre tambour de guerre et n'obéissaient qu'aux décisions de l'Amonokal Abbey, chef d'*imajeran* (nobles). Ce dernier noua une alliance avec Garaza, le chef zarma de Tondikandjé installé à Loki<sup>291</sup>. Ils détournèrent ensemble les caravanes et prirent des captifs. Ils pillèrent le village zarma de Faria et imposèrent au chef un tribut de 2 bœufs, 4 moutons, et 60 bottes de mil. Les Zarma de Faria dans l'incapacité de payer le tribut, sollicitèrent les services d'Issa Korombé<sup>292</sup>. C'est ainsi que le guerrier de Koygolo décida d'attaquer les Touareg de l'Imanan. Mais, face à la puissance guerrière des adversaires, il fit appel à ses alliés *Kabawa* dirigés par le Sarkin Kabi Mainassara et Samna Karfé installé à Guiwayé. Issa Korombé et le *Sarkin Kabi* furent très étroitement liés. Chaque fois que le Kanta du Kabi ne parvenait pas à s'emparer d'une localité, il fit appel à Issa qui s'en chargeait. De même dès qu'Issa éprouve des difficultés à soumettre un village, il demanda l'assistance du Sarkin Kabi (Laya, 1976 : 99).

---

<sup>290</sup> Elhadji Maiguizo, Kobi le 28-05-2011.

<sup>291</sup> Mouhamadou Moussa M'Bama le24-05-2011

<sup>292</sup> Maazou Amaguerguis, Bonkougou, le 18-05-2013.

Les Touareg de l'Imanan bénéficièrent, quant à eux, de l'appui de leurs frères de l'Azawak et quelques guerriers zarma<sup>293</sup>. Issa Korombé formula sa demande sous la forme d'une parabole : « *J'ai trouvé des épis de mil laiteux je vous demande de m'aider à les récolter* » (Laya, 1976 : 55-57). Les épis de mil ne sont autres que les Touareg. Le Sarkin Kabi Maïnassara et Samna Karfé répondirent favorablement à la demande de Issa Korombé et le rejoignirent à Karma. Mais, suite à une incompréhension intervenue entre Issa Korombé et son hôte Karfé, ce dernier renonça à l'expédition et rebroussa chemin.

Les coalisés sans Samna Karfé attaquèrent les Touareg et leurs alliés faisant plusieurs morts. C'est ce jour que Mayyaki Teko fit preuve d'une bravoure exceptionnelle. Après avoir agité une petite boîte qu'il enleva de sa poche, il fonça sur le camp ennemi et fit à lui seul plus de soixante dix victimes<sup>294</sup>. Pour éviter toute contre attaque des Touareg, Issa Korombé mit en place un grand *sansani* à Kobi de la saison froide jusqu'aux approches de la saison pluvieuse (Gado, 1980: 223).

Une autre bataille livrée par de Issa Korombé contre les Touareg, fut l'expédition punitive qu'il mena contre les Touareg du Taghazart. Elle eut lieu en 1855 (Gado, 1980 : 234). Issa Korombé était déterminé à mettre fin à la psychose des rezzou touareg. En effet, informé qu'une réunion des chefs Touareg se préparait à M' Bama, il décida d'attaquer ledit village. Les Touareg de M'Bama formèrent à l'époque leur *sansani* (camp de guerre) avec ceux de l'Imanan, de Sandiré et des Zarma de Kabé un village Tobili, des zarma de Farnas, Namari, Kogori et de Sabalakwara<sup>295</sup>. Ils se regroupèrent tous dans ce dernier village qui a fini par porter le nom de Sansani. Ce village fut fondé par Sabala, un grand chasseur venu du Zarmaganda. Au XIX ème siècle, Sansani était entouré par un *birni* sous forme de *Kawara* (une clôture faite par des grandes branches d'arbres qu'on implantait tout le long du village). L'alliance de ce village avec les Touareg remonte à l'installation du premier chef de

<sup>293</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13-08-2010.

<sup>294</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13-08-2010.

<sup>295</sup> Soumana Boubou, Sansani le 30-04-2013.

la tribu touareg du Tagazart *Ali'san tabla*<sup>296</sup>. En effet, lorsqu'Ali' san et ses esclaves *bella* arrivèrent dans la vallée du Tagazart, ils campèrent à l'Ouest du village de Sansani avec leur troupeau de moutons et de chèvres. A la tombée de la nuit, ils allumèrent un grand feu qui attira l'attention de Sabala alors chef de la communauté. Il se dirigea alors vers les étrangers et les invita de quitter son territoire. Ali 'san, lui répondit en ces termes « la terre ne vous appartient pas, elle appartient à notre créateur ». Mais, face à l'insistance de Sabala, il prit son *Takarart* (bâton en tamasheq) et sa peau de mouton qui lui sert de tapis de prière et commence à réciter quelques versets du coran. La peau se souleva petit à petit du sol et lorsqu'elle atteint une certaine hauteur, Ali'san dit à Sabala et ses compagnons : « retirez votre terre, pour que je m'asseye sur la terre de Dieu et je vous laisse la vôtre » (Ag Arias, 1977 : 54).

Après ce défi, Sabala autorisa Ali'san à s'installer et lui offrit toute l'hospitalité liée à son rang. En effet, chaque soir, il lui apportait à manger et les deux communautés vivaient dans une parfaite harmonie. Elles finirent par nouer une grande alliance de guerre qui devint une alliance de sang. Un jour Ali'san et Sabala ajoutèrent chacun une goutte de leur sang dans un bol de lait et jurèrent de ne jamais se trahir. Ce bol de lait mélangé au sang des deux personnages, est l'expression d'une égalité symbolique, les deux dirigeants en buvant ce lait rituel tissent une alliance qui contraint leurs descendants à l'union, à la parenté à l'image du lait maternel. Aujourd'hui encore, chaque année, les Touareg de Tabla, envoient à Sansani, en témoignage de cette alliance, une partie de l'animal égorgé en sacrifice.<sup>297</sup>

Rappelons-le, le village de Sansani, avec ses grands guerriers, notamment Bangna Harey, Bangna Gondi, Koto, Bissi Yandjanbé pour ne citer que les plus célèbres, était l'un des rares

---

<sup>296</sup> Ali'san tabla : veut dire l'homme de Tabla, tabla est un village qui se trouve dans le Taghazart. Ce surnom lui avait été donné dit-on parce qu'on ignorait son nom à son arrivée. Par contre pour les traditions de Sansani, c'est plutôt Ali 'san Sabala (l'homme de Sabala). L'appellation d' Ali's tabla, procède d'une récupération politique par les gens de Tabla pour les besoins de la cause. Son vrai nom est Mohamed Cherif. Sa tombe se trouve entre le village de Sansani et de Tabla sur un plateau.

<sup>297</sup> Seyni Bondjaré Sansani le 30-04-2013

villages à échapper aux attaques d'Issa Korombé. La seule fois qu'un de ses compagnons tenta de l'attaquer, il l'apprit à ses dépens. C'était un jour, lorsqu'Issa Korombé partait à Damana en compagnie de sept de ses cavaliers. Arrivé au village de Sansani, Boreyzé, un des cavaliers disait ceci : « *et si on fait crochet dans ce petit village pour prendre notre petit déjeuner* ». Issa lui répondit « *ces cinq cases que tu vois dépassent cinq villages réunis ! Continuons notre route* ». Mais, Boreyzé ne l'entendit pas de cette oreille, il fonça sur le village et trouva Madé, un guerrier, qui confectionnait sa *daba* (fond de grenier). Avant que Boreyzé ne descende de son cheval, Madé lui lança une flèche en pleine poitrine. Il trouva la mort et on l'enterra derrière le village.<sup>298</sup> Sansani était en effet, au devant de toutes les guerres de Touareg contre Issa Korombé. Ses guerriers étaient chaque sollicités par les Touareg. Ils repoussèrent à plusieurs reprises les *gida-gida* (razzia) de Goubey de Loga. Pour éviter toute surprise, un tambourinaire était constamment installé sur la colline du village pour donner l'alerte en cas d'attaque.

Lors de la bataille de M'bama, les guerriers de Sansani étaient également au devant de la scène. La coalition Touareg-zarma était dirigée par Yeladjé de Sansani et son lieutenant Amoumane de M'bama. Après plusieurs heures de résistance, ils furent défaits par Issa Korombé et ses compagnons. Le village fut alors pillé et plusieurs personnes prises en captivité dont la mère de Yaladjé<sup>299</sup>. Le chef des Touareg Iboun de Sandiré était également parmi les captifs. Il ne fut libéré qu'après le paiement d'une importante rançon, mais, mourut quelques mois plus tard. Lors de cette campagne, Issa et ses compagnons dévastèrent le village de Winditen et Meheri koara (un village situé dans le Fakara.)<sup>300</sup>

Au retour de l'expédition de M'bama, Issa et ses compagnons passèrent par Hamdallaye, un autre village du Fakara où résidait sa sœur, Dommo, Korombeyzé. Par cet acte Issa Korombé voulait amener les populations dudit village à donner à sa sœur tout le respect lié à

<sup>298</sup> Soumana Boubou, le30-04-.2013 à Sansani.

<sup>299</sup> Zanguina Yankori, Sandiré le 25-05-2013.

<sup>300</sup> A.N.N, 15.1.4, Loyance, Note sur le canton du Boboye, octobre 1946, 14 pages dactylographiées.

sa personne.<sup>301</sup> A la veille de son départ, Issa Korombé s'adressa à ses cavaliers en ces termes : « *Sachez que demain j'irai à Hamdallahi. Mais, à Hamdallahi (sic) que personne ne touche à un poulet, que personne ne touche donc à un poulet, ne blesse un animal, ne frappe un être humain. J'irai faire donner à ma sœur la considération qui lui est due* » (Laya, 1976 : 67). C'est ainsi qu'à son arrivée à Hamdallaye, Issa Korombé assiégea le village toute une matinée sans y pénétrer.<sup>302</sup> Cette attitude de Issa Korombé s'explique par le fait, qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, lorsque dans un village ennemi se trouvait un parent, les chefs de guerre attaquaient rarement la localité. Pour ne pas rentrer bredouille, Issa Korombé s'attaqua au village de Fatakabé, voisin de Hamdallaye. Le village fut saccagé et brûlé avant l'arrivée de cavaliers de N'Dounga et de Kouré appelés au secours.<sup>303</sup>

Au cours de la même année, Issa Korombé conduisit une autre expédition guerrière contre les Touareg du Taghazart et leurs alliés Zarma. La bataille eut lieu à Djildedeyni (dans le Fakara) dans une vallée, un après midi d'une veille de fête de tabaski. Elle est connue sous le nom de « *Darey gorou Witchira* » (la soirée de Darey gorou). Lors de cette bataille, la coalition, formée des Touareg et leurs alliés Zarma, était dirigée par Hatta, chef des Touareg de Sandiré assisté de son frère Agali et son oncle Islamane. Ce dernier est réputé être le seul combattant touareg qui n'utilisait pas de bouclier<sup>304</sup>. Les guerriers de Djilde deyni, alliés des Touareg, étaient également des *Tolari*, des guerriers dont les flèches empoisonnées ne rataient jamais leur cible. Cette bataille fut par conséquent l'une des plus meurtrières du XIX<sup>ème</sup> siècle. Plus de neuf cent combattants périrent dans les combats. Les débris de leurs ossements étaient restés longtemps visibles dans la vallée où eurent lieu les combats.<sup>305</sup>

Ces attaques menées par Issa Korombé contre les Touareg n'étaient pas parvenues à défaire totalement leur puissance dans l'Imanan et le Taghazart. Ils continuèrent à mener des

<sup>301</sup> Adamou Seyni, Hamdallaye le 20-03-2013

<sup>302</sup> Abdoulaye Hamdallaye le 20-05-2012

<sup>303</sup> Soumaila Tahirou, Hamdallaye, le 20-3-2013

<sup>304</sup> Zanguina Yankori, Sandiré le 25-05-2013

<sup>305</sup> Zanguina Yankori, Sandiré le 25-05-2013



incursions dans le Boboye et le Zidji jusqu' à la pénétration coloniale. Les chefs Kel Tamasheq du Taghazart « *faisaient payer un tribut aux populations soumises et à leurs dépendants sans toutefois constituer un pouvoir unitaire rallié derrière un chef suprême (Amonokal Wan Ehebel ou chef de confédération) comme il existe dans l'Azawak ou plus près dans l'Imanan* » ( Idrissa, 1981 : 57). Il a fallu l'avènement des colonisateurs français pour mettre fin à la suprématie Touareg dans la région avec surtout la création en 1901 du poste militaire de Fillingué qui devient chef lieu du cercle du Haut Dallol Bosso (Idrissa, 1981 : 104). Par contre, la puissance des Peul fut mise à dures épreuves dès 1854 à la bataille de Tamkalla.

## 2.2- La bataille de Tamkalla dans le Boboye.

A partir de 1854, les guerres dans le Boboye prirent une nouvelle dimension. Une analyse du contexte socio politique de la région nous aiderait à mieux comprendre la situation. En effet, à partir de cette date, la plupart des cavaliers zarma ayant quitté le pays décidèrent de rentrer après une vingtaine d'années d'exil conséquemment au déclin de la puissance peul.

C'est également durant l'année 1854, qu'un événement important intervient dans le cours des événements. En effet une soixantaine de cavaliers zarma, alliés d'Abdoulhassane, dirigés par un certain Ali Goygna, rejoignent le camp d'Issa Korombé et de ses alliés. Ils lui remettent officiellement ses chevaux et ajoutent « qu'ils *ne veulent pas le combattre à l'aide de ses propres chevaux.* » (Hama Beidi, 1996 : 109). Le principal motif de cette désertion est l'injure publique proférée par Abdoulhassane contre les Zarma en les traitant d'esclaves et de mécréants<sup>306</sup>. Parmi la soixantaine de cavaliers figure Abdourahamane, le propre neveu d'Abdoulhassane<sup>307</sup>. Cette référence à un groupe de cavaliers zarma au service d'Abdoulhassane, vient confirmer une fois de plus que les conflits intervenus dans cette partie du Dallol Bosso au XIXème siècle, ne furent pas des guerres ethniques, ou rangée

<sup>306</sup> Amadou Garba, Koberi le 30-04-2013.

<sup>307</sup> Boubacar Hama Beidi, Birnin Gaouré le 30-10-2010.

entre Zarma et Peul. Aussi, le facteur le plus important fut-il l'intervention directe du Kabi dans la guerre au Zarmatarey alors que jusqu'à cette date, il n'était qu'un partenaire logistique et militaire des Zarma du Zidji. Pour protéger Dosso, le Sarkin Kabi Youssouf Mainassara, qui succéda à son père Yacouba Nabamé, envoya une forte armée dirigée par Lobbo et Oubandawaki Takatoukou pour construire un *birni* autour de Dosso. Les travaux ont duré sept mois.

Abdoulhassane et les siens se rendirent à l'évidence qu'une attaque se préparait contre eux. Les Zarma étaient décidés à se soulever et prendre leur destin en main. Ils envisagèrent d'attaquer Tamkalla, la capitale peul du Dallol. L'attaque s'organisa autour de Daoudou Bougaram de Nikki, grand guerrier et marabout de son état. Daoudou Bougaram, se rendit personnellement dans le Borgou à la recherche des secrets de la guerre. Lorsqu'il arriva chez un géomancien qui devait lui offrir le charme de la guerre, il ne trouva que sa sœur. Cette dernière après avoir écouté Daoudou Bougaram, lui remit trois morceaux de charbon de bois qu'elle demanda à Daoudou de conserver jalousement dans son sac. Ce que fit Daoudou en remerciant la femme pour son aide et retourna sur ses pas. Mais, au retour du géomancien et lorsque sa sœur l'informa de la situation, celui-ci poursuit Daoudou et lui reprit deux des trois morceaux de charbon. Il lui demanda en revanche de garder l'unique morceau de charbon dans le sac. Ce que Daoudou fit immédiatement. Le géomancien ajouta : « *tu n'ouvriras ton sac que lorsque le morceau s'embrasera entièrement. Cela commencera par des étincelles, n'y fais pas attention, continue à surveiller le sac jusqu'au jour où il s'enflammera. Ce jour là même si tu t'attaques à un rocher, tu le briseras* ». <sup>308</sup> Revenu au Zarmatarey, Daoudou s'installa d'abord à Kiota chez ses oncles maternels auxquels il demanda si « *Foulan-izé dini gono ?* » C'est-à-dire si « les tout petit Peul sont encore là ? » faisant allusion à Abdoulhassane. Mais, très vite, le comportement Daoudou Bougaram, obligea ses oncles à le

---

<sup>308</sup> Seydou Saley, Nikki le 29-04-2013

chasser de Kiota, de peur de leur attirer des ennuis. Il s'installa à Nikki avec son compagnon d'infortune Hamma Fandou de Zagoré. Ensemble, ils continuèrent les préparatifs dans la plus grande discrétion. Des assemblées générales furent organisées à Sokorbé et Dosso. Elles regroupèrent principalement les représentants de régions de l'Est à savoir Dosso ; Sokorbé, Loga, Sargadji, Koygolo, Yéni Kiota, Damana et les quelques alliés peul. Les populations du Zarmaganda étaient restés en marge des événements jusqu'à cette période<sup>309</sup>. Un jour, soutiennent les traditions de Nikki, Daoudou et son compagnon étaient derrière le village, lorsque des étincelles commencèrent à jaillir du sac de Daoudou, ce dernier s'exclama « *Alhamdou Lil allahi* » (Louange à Allah). C'est en ce moment que l'alerte fut donnée. Il décida alors de rallier tous les guerriers zarma qu'il invita à se joindre à lui. Près de deux cent (200) cavaliers répondirent à l'invitation de Daoudou. Parmi ces *Wangari* figuraient Mayyaki Bonhamni, Mayyaki Sidikou Dima -dima de Goubézeno et Issa Korombé de Koygolo.<sup>310</sup> L'attaque de Tamkalla se déroula en deux phases à travers deux offensives.

La première eut lieu en 1854 contrairement à la date de 1862 avancé par B. Gado (Gado, 1980). En effet, les informations relatives à deux événements rapportés par H. Barth corroborent notre hypothèse. En effet, le 17 juin 1853, en route pour Tombouctou, Barth arriva sur l'île de Zagore située aux confluent du fleuve où, les populations étaient très préoccupées à l'annonce d'une éventuelle attaque de Daoudou Bougaram contre Abdoulhassane à Tamkalla. Ce qui obligea Barth à annuler sa visite de Tamkalla :

*« We have some difficulty in obtaining quarters as the mayor of the hamlet was by no means of jovial or hospitable disposition, besides that the Sonjey in general are among the most inhospitable people I ever met, and, their present degraded political situation, are of a rather sullen character. More ever, the inhabitants of this hamlet just at that moment, were in a state of great excitement, as they had received the news that Daoudou, the young rebellious chieftain of Zaberma or Zerma, was about to attach Abdul Hassan the Governor of Tamkalla,*

<sup>309</sup> Seydou Saley Nikki le 29-04-2013

<sup>310</sup> Seydou Saley, Nikki le 29-04-2013

*with strong force, and this résumé of hope of once more making themselves in dependent of those foreign intruders who had conquered their country. This report was the reason of my giving up my intended visit of the town of Tamkala, which lay a short distance out of our direct road to Say, toward the north, where we expected to find a supply of corn (Barth, 1965: 170).<sup>311</sup>*

La seconde information est relative à l'état de désolation totale dans laquelle se trouvait

Tamkalla le 4 Août 1854 lorsque Barth rendit visite à Abdoulhassane. :

*« I had been my intention from the beginning to visit this place, but the turbulent state of the country had induced me the year before to follow a more direct road .....The town of Tamkalla which gives great celebrity to this region had suffered considerably during the revolution of Zaberma, and if the bulky crops of native corn ( which were just ripe) had not hid the greater part of the town from view, it would most probably have presented even a more dilapidated appearance for not only the wall which surrounded the place in a great state of decay , but even the house of the governor himself was reduced almost to heap of ruins" ( Barth,1865 : 538-539)<sup>312</sup>*

Lors de cette rencontre, H Barth fut impressionné par le chef peul de Tamkalla, Abdoulhassane : *« Altogether A'bul hassane made a formidable impression on me. He was by no means a man of stately apparence of or commanding manners and his features wanted the expressive cast which in general charatering the Fulbe » ( Barth; 1965 : T 3: 540)<sup>313</sup>*

---

<sup>311</sup> Traduction Nous avons eu des difficultés à obtenir des logements du fait que le maire du hameau était en aucun cas de disposition joviale ou hospitalière, outre que les Sojey en général sont parmi les personnes les plus inhospitaliers que j'aie jamais rencontrées, et leur présente situation politique dégradée, sont d'un caractère plutôt maussade. Plus jamais, les habitants de ce hameau juste à ce moment, étaient dans un état de grande excitation, comme ils avaient reçu les nouvelles que Daoudou, le jeune chef rebelle de Zaberma ou Zerma, était sur le point d'attaquer Abdul Hassan le souverain de Tamkalla, avec une grande armée et ce résumé de l'espoir, une fois de plus de se rendre en dépendant de ces intrus étrangers qui avaient conquis leur pays. Ce rapport a été la raison de l'abandon de la visite que j'avais prévue d'entreprendre dans la ville de Tamkala, qui se trouvait à une courte distance de notre route à partir du Nord, où nous nous attendions à trouver une plantation de maïs (Barth, 1965: 170 )

<sup>312</sup> [Traduction : mon intention était depuis le début de visiter cet endroit, mais l'état turbulent du pays m'avait amené cette l'année à suivre une autre route plus directe ..... La ville de Tamkalla qui donnait une grande célébrité à cette région, avait souffert considérablement au cours de la révolte des Zaberma, et même si les vastes cultures de maïs avaient caché la plus grande partie de la ville, elle présentait une apparence plus délabrée par non seulement le mur qui entourait la place, et qui était dans un grand état de délabrement, mais aussi la maison du gouverneur lui-même qui était réduit presque en ruines]

<sup>313</sup> [Traduction : « En somme, A'bul Hassane m'impressionna de manière formidable. Il n'était pas du tout un homme d'apparence noble ou aux manières imposantes, ses caractères sont ceux qui identifient la caste foulbé].

Au cours de la première bataille, la coalition réunie autour de Daoudou Bougaram avec l'aide des guerriers du Kabawa du Sarkin Maïnassara, attaqua Tamkalla. Abdoulhassane fut contraint de fuir à Harikanassou où il demeura pendant près de deux ans (1854-1856) (Mahaman, 2006 : 134). C'est au retour de cette première expédition, que le village de Kalla allié aux Peul, fut attaqué par Daoudou Bougaram et ses alliés Kabawa (Hama, 1969, Gado, 1980, Rothiot 1984). Lors de cette attaque, le Zarmakoye Abdou trouva la mort et deux de ses filles prises en captivité<sup>314</sup>. Plusieurs autres personnes furent faites prisonniers et ligotés aux poteaux du *birni*. Parmi les prisonniers figuraient un certain Ganzan aurait arraché le poteau sur lequel on l'attacha. Par contre un lettré musulman qui portait un turban, fut relâché sur ordre des Kabawa<sup>315</sup>. Mais, à en croire les traditions de Kalla, le village n'a pas été attaqué mais mis en garde, parce que au moment des événements, ajoutent elles, Daryo, la mère de Daoudou habitait à Kalla. Elle s'était remariée à Karbassi de Kalla après la mort de du père Daoudou et, c'est pourquoi le village fut épargné. Daoudou mit tout de même les populations en garde :

*« Ce jour, Daoudou était descendu de son cheval et sur un ton menaçant disait ceci aux populations de Kalla dont la plupart s'était enfui sur la colline : remerciez ma mère ! Remerciez Karbassi ! Si non aujourd'hui vous allez payer de votre cupidité »*<sup>316</sup>.

Nous nous demandons si cette position de Zarmakoye Touckou ne relève pas des difficultés du récit historique où le plus souvent on assiste à une manipulation de l'information ou on fait fi de certains revers de bataille. Après la première offensive sur Tamkalla, Abdoulhassane et ses partisans se réfugièrent à Harikanassou, d'où ils lancèrent une première contre attaque sur Dosso. Ils seront par contre refoulés énergiquement dans une deuxième tentative par les guerriers zarma dirigés par Zarmakoye Kossom Babou Kabiya (1856-1865) (Hama, 1968 : 164). C'est après ces deux attaques sur Dosso, que la coalition formée autour de Daoudou

<sup>314</sup> Elhadji Harouna, Goumadey 27-04-2013.

<sup>315</sup> Elhadji Harouna, Goumadey 27-04-2013.

<sup>316</sup> Touckou Moumouni, Kalla, le 27-04-2013.

Bougaram décida d'attaquer à nouveau Tamkalla. Issa Korombé et son aîné Daoudou Bougaram se rendirent en personnes au Kabi pour solliciter l'aide matérielle et logistique du Kanta du Kabi. Mais, Mohamed Bello, sultan de Gwandou, informé de la demande guerriers zarma, dépêcha une expédition contre Dosso, nous dit B. Hama : « *Il y eut quiproquo ; les Peul de Gando crurent que c'était Kossom , le roi ( sic) de Dosso qui avait demandé l'aide de leur ennemi mortel , contre leur protégé Abdoulhassane . Les Peul de Gando décidèrent d'apporter (sic) la guerre à Dosso* » (Hama, 1969 : 87). En réponse à cette intervention de Sokoto, la coalition Zarma- Kabawa se mobilisa autour de Daoudou Bougaram et décida d'attaquer à nouveau Tamkalla, la capitale d'Abdoulhassane.

Le Sarkin Kabi Maïnassara s'installa lui-même à Dosso pour préparer l'attaque de Tamkalla (Alkali, 1969 : 251). Au cours de la même période, Issa Korombé lança une expédition sur Belandé, un village zarma allié de Tamkalla. Mais, contre toute attente, une contre attaque victorieuse lui fut opposé sur le chemin de retour<sup>317</sup>. L'attaque de Tamkalla fut dès lors imminente. Tous les chefs militaires zarma de l'Est, se réunirent à Fada Zeno, un village situé à 3 km au Nord de Dosso, à la demande du grand guerrier de Koygolo, Issa Korombé et de Daoudou Bougaram. Ils furent rejoints par le Sarkin Maïnassara à la tête d'une puissante armée. Ensemble, ils pointèrent sur Tamkalla, la ville d'Abdoulhassane. Le *Lamido* (chef des Peul) informé de l'attaque de sa ville fit appel à ses allies traditionnels (Kouré, Hamdallaye, Kodo, Kannaré, Kofo, N'Dounga Kalla Pathé, Kofo). Ils décidèrent de tendre une embuscade à l'ennemi au village de Kalla. Car lors de la première attaque, les Zarma de l'Est et leurs alliés passèrent par cette localité. Mais, la coalition Zarma Kabawa, informée par Zakara, un peul de Windé bado du dispositif de Kalla, contourna le village et se dirigea directement sur Tamkalla<sup>318</sup>. Quand Abdoulhassane se rendit compte de son erreur stratégique, les coalisés étaient déjà aux portes de Tamkalla. Le *Lamido* peul, dépêcha

<sup>317</sup> Alzouma Oumarou, Belandé le 13-01-2011.

<sup>318</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, le 31-10-2010.

Sagaidou, le chef de la cavalerie pour déclarer Tamkalla, ville ouverte (Alkali, 1969 : 252). Mais, le messager fit le contraire. Il engagea ses hommes pour tenter de défendre la ville. Quant à Seyni Kadi alias Bankadey *mouso* (*le lion de Bankadey*), un zarma allié du Lamido, il se plaça du côté oriental de la ville assisté de près de 500 combattants peul et alliés zarma (Boubou, 1969). Rappelons que Seyni Kadi, est un guerrier qui commit l'adultère à Gassé-Beri, un village situé dans le Zidji. Selon la islamique, la mort par pendaison correspond normalement à sa sentence. Mais, il bénéficia d'une parodie de justice de la part de Abdouhassane qui, pour lui éviter la mort, l'assigna en résidence forcée à Poullo, un village situé non loin de Gaouré<sup>319</sup> C'est en reconnaissance de cette indulgence que Seyni Kadi, s'allia au camp de Abdouhassane.

Après quelques heures de combats violents, la coalition zarma - kabawa, formée autour de des grands guerriers, triompha de l'armée d'Abdouhassane. Le village de Tamkalla fut brulé et pillé à nouveau. Plusieurs personnes furent réduites en esclavage.<sup>320</sup> Seyni Kadi, réussit à perforer le *birni* où certains Peul réussirent à s'échapper<sup>321</sup>. Abdouhassane, « le dos au mur », trouva sa capitale lamentablement en fumée et n'eut d'autre choix que de l'abandonner. Affolé, il se rendit à Harikanassou d'où il tenta vainement une contre attaque à partir de Banga Ballé. Mais, une incompréhension avec son frère son frère Abdoul Wafa, sur la manière de mener les opérations serait à l'origine de cet échec<sup>322</sup>.

Daoudou Bougaram est le noyau central de cette bataille de Tamkalla même si B. Gado (1980) semble forger un véritable mythe autour de la personnalité d'Issa Korombé au point de le faire passer comme le véritable artisan de la prise de Tamkalla. Cette prise de Tamkalla n'est pas sans conséquence tant sur le cours des événements que sur la géopolitique de la

---

<sup>319</sup> Archives sonore de l'IRSH, entretien avec Siddo Soyonna le 24-04-1969).

<sup>320</sup> Gado Boubé fait également cas d'une fille de Abdoul Hassan Oumou qui serait elle aussi capturée et envoyée à Katifafé où elle fut mariée à un esclave Zarma Baba Habi (Gado, 1980 : 237).

<sup>321</sup> Information donnée par Hima Hassane à Garoubey le 27-04-2013 et confirmée par Boubacar Hama Beidi, le 22-07-2012 à Birni Gaouré.

<sup>322</sup> Mahamadou Sombo Ali, Birni Gaouré le 30-10-2010.

région. Après la mort d'Abdoulhassane à Kollo la dynastie peul s'installa dans l'île de Bitti où Abdoulwafa de retour du pays Haoussa usurpa le pouvoir des mains de Saydou Dadi, frère d'Abdoulhassane, installé au trône. Il tenta d'organiser les Peul qui furent bouleversés par les événements mais surtout par la mort de leur leader. D'après B. Hama (1969 : 43), Abdoulhassane et Abdoulwafa sont nés dans la même nuit de deux femmes de Boubacar Louloudjé. Abdoulwafa est né le premier mais tard dans la nuit. La famille de Boubacar Louloudjé n'a pas jugé utile de l'informer de la naissance. Vers quatre heures du matin, intervint la naissance d'Abdoulhassane et Boubacar Louloudjé déjà réveillé fut informé de la deuxième naissance. C'est par la suite qu'on l'avertit de la venue au monde d'Abdoulwafa bien avant celle d'Abdoulhassane. Boubacar Louloudjé est mécontent du fait qu'on ne l'ait pas réveillé au moment de la naissance d'Abdoulwafa. C'est ainsi qu'il décida de considérer Abdoulhassane comme l'aîné de la famille.

Au moment de la prise du pouvoir par Abdoulwafa, la situation des Peul était très inconfortable. La seule force qui pouvait sauver les Peul de cette situation était Sokoto, qui malheureusement en cette période, était dans une position de trouble avec ses voisins. La révolte du Kabi était aussi en ce même moment à son paroxysme.

La victoire de la coalition Zarma Kabawa à Tamkalla a considérablement affecté l'influence du Gwandou dans la région et renforça le leadership du Kabi sur l'ensemble des ses alliés. : « *By the Year of 1854, the independance of Kabi had been achieved. Fulani political influence the region had been completely eliminated* » (Alkali, 1969: 250)<sup>323</sup>. A Dosso, par exemple, le *Sarki* Maïnassara du Kabi, évinça le *Zarmakoye* Gounabi du pouvoir et le remplaça par le *Zarmakoye* Kossom.<sup>324</sup> Les traditions de Nikki soutiennent que c'était Daoudou Bougaram qui fut proposé par Maïnassara pour briguer le poste de *Zarmakoye*,

---

<sup>323</sup>[Traduction: En 1854, le Kabi est totalement indépendant. L'Influence politique des Peul a été complètement éliminée dans la région.]

<sup>324</sup> Maidanda Seydou , Sultan de Dosso, le 31-10-2010



mais celui-ci déclina l'offre préférant son titre de *Wonkoy*<sup>325</sup>. Kossom, le nouveau *Zarmakoye*, imposa sa suprématie et en 1857, les Zarma de N'Dounga reconnurent son autorité à travers une note dans laquelle, ils lui notifièrent leur soumission (Alkali, 1969 : 253).

Sur le plan de la géopolitique régionale, la défaite de Tamkalla engendra deux à trois conséquences majeures. D'abord l'émirat du Boboye, ne pourra plus jouer « son rôle de gendarme qui défendrait les routes empruntées par les forces de Gwandou pour se transporter sur l'autre rive » Ensuite, Tamkalla perdit son rôle de superviseur des autres Emirats de l'Ouest nigérien. Enfin, c'est à partir de la bataille de Tamkalla que Gwandou a cessé d'envoyer des représentants pour investir des Amirou dans les Emirats relevant de son autorité à cause de l'insécurité des routes. Les autorités de Gwandou chargent par conséquent Say d'introniser les Emirs en son nom. Cette délégation de pouvoir renforça considérablement les relations entre Gwandou et Say. Avant cette date et sous le règne de Mamane Diobbo, Say était confiné essentiellement dans un rôle purement religieux : *«Alfa Maman Jobbo therefore did'nt have any intercourse with neither Sokoto authorities nor Gwandou. He imposed himself as an alim of repute and his reputation had nothing to do with his being a representative of Sokoto or Gwando* (Mahaman, 1997: 115)<sup>326</sup>. Ce dédain de Mamane Diobbo pour le pouvoir temporel justifie son idéologie de son caractère non violence. Ainsi, durant les neuf (9) ans qu'il vécut à Say avant de mourir, il n'entreprit aucune guerre. Il se consacrait essentiellement aux prières, à l'enseignement et aux prédications. Il disait en substance : *« nous ne partageons pas de bien afin d'éviter les provocations. Nous ne désignons pas de chef afin d'éviter les provocations. Seulement des prêches et la soumission à Dieu »* (Idrissa, 1981 : 46).

---

<sup>325</sup> Kimba Saley, Nikki Béri, le 29-04-2013.

<sup>326</sup> [Traduction : *Alfa Maman Jobbo* n'avait donc eu aucune relation avec les autorités Sokoto ni avec celles du Gwandou. Il s'est imposé comme un *alim* de renommée et sa réputation n'a rien à voir avec son statut de représentant de Sokoto ou Gwandou].

C'est surtout sous le règne de Boubacar, un de ses fils qui lui succéda en 1840<sup>327</sup> que Say va véritablement jouer un rôle politique. Il devient même le représentant officiel de Gwandou dans tout l'ouest nigérien. Depuis lors, Sokoto a toujours envoyé une délégation à Say pour entériner le choix du chef fait par le conseil des grands marabouts et apporter par la même occasion la bénédiction du Sultan de Sokoto (Lem, 1943 : 69). *Alfaize* de Say intronise les autres *Amirou* (chef religieux) de la région notamment N'Dounga, Karma, Dargol, Lamorde, Birni N'Gaouré. Bien que l'influence de Say n'atteigne pas les zones Maouri, Goubey et le Zidji, il n'en demeure pas moins qu'une grande partie des principautés zarma s'y était inféodé aux autorités religieuses de Say qui devint le centre de la représentation de Sokoto et de Gwandou dans la région. Aussi, quand l'Emir de Kounari décida de faire allégeance à Gwandou, ce fut le *Modibo* (*marabout* en langue peu) de Say, qui reçut d'abord l'acte d'allégeance avant de l'envoyer par la suite au Gwandou (Laya, 1991). Mais, en dépit de cette influence marquée de Sokoto sur Say, les dirigeants de Say n'ont jamais abandonné leur titre d'*Alfa* ou *Alfaizé* (lettré musulman ou fils de lettré musulman en langue Zarma) au profit du titre d'*Amirou*. Le symbole du pouvoir est resté la peau du mouton qui sert de tapis de prière, justifiant son essence religieux. Le titre d'*Amirou* généralement attribué aux dirigeants de Say est tout simplement un abus de langage au même titre que la participation de Say à la première bataille de Kollo.

### III-La première bataille de Kollo (1866).

Après le sac de Tamkalla, Abdouhassane s'exila d'abord à Harikanassou puis à Kollo où il nourrit l'espoir d'un soutien de la part des Zarma Kogori. Mais, la coalition zarma kabawa déterminée à le traquer jusque dans son dernier retranchement, assiégea Kollo. Les cavaliers Kabawa et Zarma encerclèrent le village et des hommes valeureux étaient placés aux

---

<sup>327</sup> 1840 d'après (Urvoy, 1936 : 7) ; 1835 d'après (Moulaye Hassane, 1994 : 84), 1835 (Mahaman Alio, 1997 : 116), 1836 d'après Gado (1980 : 197).

différentes portes du *birni*. Issa Korombé, comme pour avertir les populations de Kollo, tint ces propos : « *da tchan funbo go fura ima ka tarey a ma si fuo borey funbandi* » (littéralement traduit : « *quand il y un danger dans une maison, il faut le faire sortir avant de provoquer un désastre* ». Mais, les populations de Kollo ne semblent pas comprendre l'avertissement d'Issa Korombé. Elles ne donnèrent aucune suite favorable et Issa Korombé ordonna aux forgerons de faire du feu avec lequel on enflamma les flèches qui sont lancées sur les toits. Le village prit feu et l'incendie provoqua la panique générale. Voilà comment les traditions de Koygolo décrivent le déroulement de cette bataille :

*« La cavalerie de koigolo (celle de Issa Korombé) se mit en tête. Tu sais que ce sont des caparaçons que l'on trouve dans le Kabi (Sic). Ils firent placer les chevaux caparaçonnés de façon à encercler complètement Kollo. Pendant qu'ils l'encerclaient, les Kakaki (sorte de trompette) clamaient : « il est là, il est là, le spectacle » ! Kollo était plein de gens. Ceux dont les yeux s'ouvraient, voyaient des éléphants. Les assiégés les attaquèrent à coups de flèches et de lances. Mais, la flèche peut-elle transpercer le caparaçon ? Vaine tentative ! En un clin d'œil les incendiaires firent leur entrée à Kollo Eh bien préparez vous à vous battre ou on incendie votre localité. Toute la ville fut en flammes voilà ce qui fit succomber Kollo. Les incendiaires ont un charme de se comporter comme des lézards. Ces lézards, une fois que l'effet calorifique se fait sentir, une fois qu'ils se sont chauffés se retrouvent aussitôt au sommet des toits comme des vrais lézards. Arrivés sur le toit, ils mettent le feu à la demeure. Naturellement dès que dans un village on voit la flamme s'élever partout on conclut qu'il y a incendie. Alors les assaillants n'auront plus qu'à s'emparer de ceux qui voudraient fuir les flammes » (Laya, 1976: 99-102).*

Au moment où la ville était sur le point de tomber entre les mains des coalisés, les guerriers Kogori de N'Dounga de Namari et Liboré volèrent au secours de leurs frères et alliés de Kollo. Mais, tout ce renfort arriva en retard car la ville était déjà prise. Cette bataille resta dans la mémoire collective sous le nom de « *Kollo hané* » (le jour de Kollo). Abdoulhassane mourut à Kollo au cours du siège mené par Daoudou Bougaram et Issa Korombé aux côtés desquels combattait le nouveau Zarmakoye de Dosso, Abdou de Mokko (voir la photo n° 10 de sa tombe p.263). Cette triste fin d'un homme, qui, quelques années déjà, se présentait

comme l'homme le plus fort, clôt la première phase de la résistance. Les Zarma de l'Est retrouvent une certaine indépendance vis-à-vis de Sokoto et de Tamkalla. Mais, à cette indépendance se substitue la suzeraineté de Kabi qui assure désormais le contrôle de la région. Le souverain *Sarkin Kabi*, Abdoulaye Toga, obligea Sokoto et Gwandou à signer un traité de paix connu sous le nom de *Lafiyar Toga* c'est-à-dire la paix de Toga comme nous le définit M. B. Alkali : « *Lafiyar Toga is a term applied to a period of between seven and eight years when peace existed between RikonKabi on one hand and the Sokoto caliphate on the other. The Lafiyar Toga is also referred to in barni in barka (leave me alone I leave you alone* » (Alkali, 1969: 267)<sup>328</sup>. Cette trêve resta en vigueur jusqu'en 1882 (Gado: 1980: 236).

Après *Kollo hané*, Issa Korombé devint le maître incontesté de tout le Dallol. Il fut élevé à la dignité de *wongougna* « la mère de la guerre ». Les populations renouent avec les activités quotidiennes. Les mouvements de migrations vers le plateau du Zidji, entamés depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle et interrompus à partir de 1831, reprennent avec intensité. La paix revient dans le Boboye et les guerriers Zarma, en manque d'épopée s'adonnent activement des actions guerrières de chasse à l'homme ou louaient leurs services aux plus offrants aussi bien à l'intérieur du pays qu'au pays *Gurunsi* et dans l'Atacora béninois et togolais.

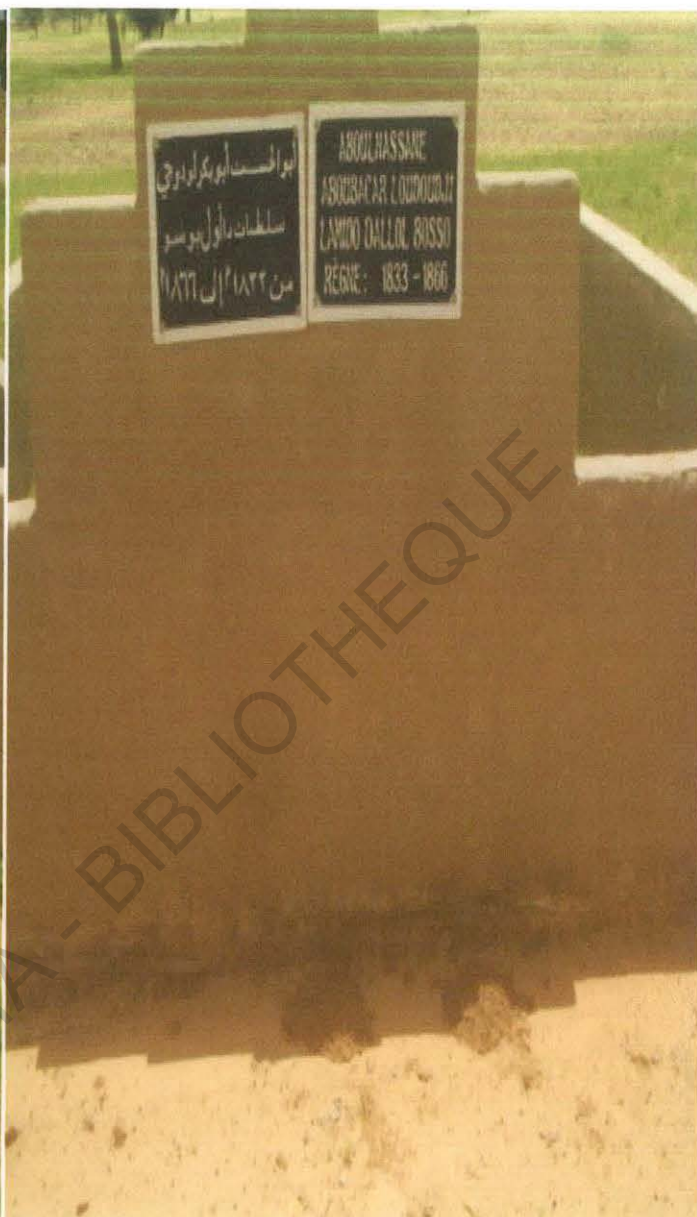
---

<sup>328</sup> [Traduction : *Lafiyar Toga* est un terme appliqué à une période s'étalant entre sept et huit ans quand la paix avait prévalu entre le Rikon Kabi d'une part et le califat de Sokoto de l'autre. *Lafiya* est aussi assimilé à « *barni in barka* » (laisse moi seul je te laisse seul)]

Photo n° 10: Tombe d'Abdoulhassane à Kollo Zarma vue des deux faces.



1



2

Source : photo A.A.B en 2010.

## Chapitre VIII- LE ZARMATAREY ENTRE GUERRE ET PAIX (1866-1895)

Vers la fin du XIX ème, le contexte sociopolitique et économique du Zarmatarey ne permet plus de faire cette guerre, source de butin. Les *wangari*, plus nombreux que par le passé et, en mal d'épopées, n'ont eu d'autre choix que de provoquer la guerre ou de vendre leurs services aux plus nantis. Ils deviennent des véritables mercenaires.

### I-Les prises de pillage, de razzia et le mercenariat local

#### 1.1: rapt et rezzou

Dans la deuxième moitié du XIX ème siècle, la guerre est devenue une entreprise économique, un véritable *business* en ce sens que beaucoup de guerriers, ont abandonné toute activité pour se consacrer à la guerre, source de butin. L'évolution de la guerre était dès lors fonction des appétits et des caprices des chefs militaires. Après la résistance, le pillage s'impose aux guerriers comme un recours de survie. Ces pillages opérés par les guerriers enrôlés sous la direction d'un Wonkoy, permet de compenser la pauvreté de la production agricole. Les Zarma adoptent ainsi le système de razzia propre aux Touareg. Ils pratiquent le *Komyan* (s'emparer de quelque chose par la force) et le *gida gida (razzia)*. Cette dernière opération est généralement effectuée par un individu (un cavalier surtout) ou un petit groupe d'individus qui opère derrière les villages ou dans les champs (Idrissa, 1979 :123). Les enfants ou le marchand ambulant qui se retrouve seul sur la route du marché, le voyageur attardé ou égaré, la femme qui sur le chemin du puits se laisse distancer par ses compagnes et autres adultes ne disposant pas d'un arsenal militaire pour leur défense, constituent les victimes de cette rapine. Mais, même à l'intérieur des villages, les enfants ne sont pas à l'abri des ravisseurs. Ces derniers aménagent des cachettes à l'intérieur des concessions

(*daba goussou*), ou se servent des greniers vides situés derrière les villages pour placer leurs victimes<sup>329</sup>

Une pratique de rapt devenue fréquente est le *haw-zayan* (prise de bœufs) dont le but est comme son nom l'indique la prise du bétail. Cette opération contrairement au *gida gida* (*razzia*) nécessite une certaine préparation car elle se déroule le plus souvent après plusieurs missions de reconnaissance sur le terrain (*founou-founey*) afin de localiser les villages ou les régions les plus prospères. A ce titre, chaque chef de guerre dispose de son propre réseau d'informations (*Koukouna*) (Idrissa, 1979 : 123).

La *razzia* quant à elle, est une opération organisée par une bande armée décidée à piller. Ces opérations militaires, à la différence de la guerre proprement dite (qui met en face deux camps ennemis) se font dans la plus grande discrétion. Mais, l'appétit du butin exclut généralement toute idée d'anéantissement total de l'ennemi et sa destruction systématique, car le but principal de l'opération c'est le butin. On cherche à cet effet, à moins ruiner l'adversaire et à l'obliger à se soumettre afin de payer tribut ou à se procurer d'esclaves à son détriment. On brûle ainsi son territoire, on pille ses richesses et on retourne chez soi avec le butin.

Les populations voisines se pillaient alors mutuellement. Ce sont surtout les Touareg qui excellent dans cette opération. Les chefs Touareg sont plus attirés par le butin qu'une suprématie militaire sur leurs voisins dans la région. C'est pourquoi, ils ne sont pas partisans de l'offensive outrancière. Ils sont beaucoup plus favorables à la guerre-éclair qu'aux combats de longue durée. Quand ils constatèrent qu'ils perdaient de terrain, ils se replièrent pour réagir au moment opportun. A la longue, les Zarma ne tardent pas à adopter les méthodes de leurs voisins.

Les actes de pillage rapportent beaucoup plus que les activités de production devenues désuètes. Les méthodes utilisées sont le rapt et les *razzia* (*gida-gida*). Ces pillages et autres

---

<sup>329</sup> Garba Harouna, Koygolo, le 13/08/2010

activités de razzia ne suffisent plus à répondre aux appétits de butin des Wangari. Ils se lancent par la suite dans un mercenariat local ou se mettent au service de tout homme ou village qui fait la demande. Leur travail consiste à défaire les ennemis de l'employeur. Cette situation a poussé les populations à adopter un certain nombre de stratégies susceptibles de garantir un minimum de sécurité individuelle et collective. Dans la plupart des villages on construit une sorte d'enceinte à base d'argile et de pierre. L'épaisseur de mur pouvait atteindre cinq cent centimètres. Le mur possède quatre portes surveillées de jour comme de nuit. Cette fortification s'appelle *birni*. C'est une technologie empruntée chez les populations haoussa. Elle daterait de la période d'édification des cités haoussa. Tout autour de cette fortification on creuse le « *raamé baanza* » (littéralement traduit comme la fausse inutile en haoussa). Ces tranchées étaient bourrées de plantes épineuses qui rendent l'accès difficile au village (Idrissa, 1981 : 66). La recherche du butin va alors transformer les relations de coexistence pacifique et d'indépendance de chaque village, en relations d'agressivité voire en guerre ouverte entre des localités abritant de populations que rien à priori ne semble opposer. Le nombre élevé de villages situés sur des sites défensifs souvent au beau milieu des terres inhospitalières s'explique très souvent par la volonté des fondateurs d'échapper à l'insécurité ambiante. Dans le Goubey, le Boboye et le Maourey, les populations même si elles n'avaient pas abandonné l'activité agricole, travaillaient le plus souvent les armes à la main. C'était une période de psychose générale.

C'est au cours de cette période de rapt, de razzia et de mercenariat qu'Issa Korombé devient un *Wongougna*, c'est-à-dire la mère de la guerre. Les Golé de Koygolo sous la direction de Issa Korombé vivaient essentiellement des rezzou (Laya, 1976 : 11).

## **1.2. Les mercenariats d'Issa Korombé**

A la fin du XIXème siècle, Issa Korombé devient une véritable machine de guerre. Celui qui enfante la guerre, un *wongougna* (la mère de la science de la guerre). Il y a lieu ici de



s'attarder sur le sens du mot « mère » (*gna*), faiseuse des hommes, qui renvoie ici à un homme concepteur de la guerre. Le titre est bien traduit littéralement, car, bien qu'Issa Korombé soit un homme, les Zarma disent «*wongougna* » (mère de la guerre) au lieu de «*wongou baba* » (le père de la guerre). A la différence du titre de *wonkoy* qu'il portait déjà, ce nouveau titre marque le passage d'une autorité strictement militaire chargée de la coordination et de l'organisation de la guerre à un pouvoir plus étendu qui inclut non seulement la défense de la région, mais aussi la consolidation de la paix (Idrissa, 1979 a). Pour lui, la guerre est le seul moyen dont dispose un noble pour se procurer des richesses en vue de se constituer une assise sociale. Et, très tôt selon, les traditions de Koygolo, Issa Korombé n'hésita pas à prétexter de la moindre rivalité (la mésentente la plus minime, les querelles de familles les plus insignifiantes) pour déclarer la guerre et se procurer du butin. Il porta la guerre à plusieurs reprises chez les Zarma de l'Ouest, alliés traditionnels des Peul du Boboye mais paradoxalement contre certains de ses alliés, notamment les Maouri de Sokorbé.

Il fut à ce titre un véritable mercenaire dont les sollicitations étaient payées. Chaque fois qu'un village était menacé par un voisin on demande l'intervention d'Issa Korombé moyennant une contrepartie : « *celui qui avait un mauvais voisin vient le voir avec deux ou quatre captifs et lui disait : « Issa voilà nos captifs nous voudrions que tu saccages tel village »* » (Laya, 1976 : 96). En devenant *Wongougna*, la mère de la science de la guerre, Issa est à la fois le sujet et l'objet du conflit. Des appels de guerre fusent de partout. Des camps de guerre ou *sansani* furent installés dans certaines régions stratégiques du pays. Quand son armée emporta une bataille, le *Wongougna* procède aussitôt au décompte de sa troupe<sup>330</sup>, puis on procède au partage le *Wongou al man* ou le *Wongou-izé* (le butin) entre les guerriers. Mais une part est également réservée aux nécessiteux en particulier les victimes directes des

---

<sup>330</sup> Moumouni Salika, Koygolo, le 13-08-2010.

guerres (orphelins, veuves, guerriers handicapés etc..). Par contre, tout butin pris, en cours de route par un guerrier, devient sa propriété individuelle.<sup>331</sup>

Le partage du gros butin, se faisait en deux temps. Un premier partage intervient entre les armées ou villages ayant participé à l'opération. Les *Wangari* se rassemblent à cette occasion derrière le village pillé ou au lieu de rassemblement appelé « *sansani* » pour procéder au partage. La seconde phase du partage intervient au niveau local, quand l'armée de chaque village rejoint sa base. Ce partage est proportionnel au statut de chaque combattant. Par exemple, le *Wongougna* reçoit une part spéciale surtout s'il s'agit d'une guerre lointaine. Les cavaliers reçoivent le double de part de l'infanterie. Le gros bétail (chevaux, chameaux, bovins) leur revenait tandis que les fantassins se partageaient les chèvres, les moutons et autres petits ruminants. On justifie ce partage par le fait qu'en cas de repli ce sont les cavaliers qui portent secours aux combattants à pieds. Le partage n'obéissait pas au degré de combativité si l'on sait qu'il pourrait arriver que des archers soient plus combattifs que des cavaliers. Cette situation est souvent source de frustrations chez les archers qui se voient lésés. Un dixième (1/10) du butin est toujours versé dans une sorte de caisse de bienfaisance, un trésor public, destiné aux services sociaux ou à l'achat de nouvelles armes. C'est aussi avec le trésor de cette caisse qu'on payait les services des marabouts, des *mabé*, des *zima* et des marabouts.<sup>332</sup> En effet, avant toute opération militaire, ces *mabé*, grands spécialistes des *zamou* (flatterie), rappellent les hauts faits, l'origine illustre d'Issa Korombé. C'est le butin de guerre qui fit d'Issa Korombé à la fois un guerrier très riche et généreux :

*« Tu ( Issa Korombé) es parmi tes rivaux, le grand fleuve,  
Le valeureux vient boire au fleuve  
Le paresseux vient boire au fleuve  
Le fleuve ne tarit pas*

<sup>331</sup> Moumouni Salika, Koygolo, le 13-08-2010.

<sup>332</sup> Garba Harouna, Koygolo, le 13.03-2010.

Le fleuve n'a pas faim »<sup>333</sup>

Par comparaison à l'eau du fleuve, la richesse d'Issa Korombé est immense. Issa Korombé vient en aide aussi bien aux valeureux qu'aux paresseux. Ces vers mettent l'accent sur la largesse extraordinaire du personnage qui n'hésite pas à donner tout ce dont il possède. Pour ce procurer cette richesse, il n'hésite pas à provoquer la guerre comme ce fut le cas de la bataille de Kollo.

### 1.2.1. Le sac de Kollo (Kollo *gnarodjiré*)

La date de cette bataille diffère selon les sources. Pour S. Seybou, par exemple, elle eut lieu en 1892 (Soumeïla, 2009 : 100) ce qui paraît peu probable, car, les traditions de Kollo soutiennent qu'elle eut lieu deux ans avant celle de Boumba de 1896, soit en 1894<sup>334</sup>. Elle opposa d'une part les guerriers de Kollo, de N'Dounga, Hamdallaye, de Kirtachi, de Kouré, et leurs alliés peul à la coalition formée autour de Issa Korombé par quelques guerriers zarma du Boboye, de Dantchandou assistés de quelques combattants Kabawa. Quant aux causes de cette bataille, elles sont diversement appréciées par les descendants des différents protagonistes. Selon les traditions de Kollo, elle est une bataille montée de toute pièce par Issa Korombé, qui nourrissait l'ambition de s'emparer de la richesse de Kollo<sup>335</sup>. Notons, qu'à l'époque, il avait à Kollo de l'or, des cauris et d'autres biens dont le guerrier de Koygolo enviait.<sup>336</sup> A cette première raison, il faut ajouter, selon toujours les traditions de Kollo, un malentendu survenu dans le cadre de la gestion du trésor public alimenté par les butins de guerre (le *beit almani*) entre les guerriers de Kollo et Issa Korombé. Ce dernier voulait ponctionner dans ce trésor public pour satisfaire l'appétit de ses *mabe* (griots) ce à quoi les guerriers de Kollo s'opposèrent farouchement. Cette contestation fut la goutte d'eau qui fit

<sup>333</sup> Djalba Badjo, Niamey, le 23.3-2012.

<sup>334</sup> Ibrahim Kailou, Kollo le 25-12-2012.

<sup>335</sup> Dodo Marou, Kollo, le 25-12-2012.

<sup>336</sup> Dodo Marou, Kollo, le 25-12-2012.

couler le vase.<sup>337</sup> Par contre, pour les traditions de Koygolo, la bataille est partie d'un litige foncier intervenu entre deux frères Kogori, Bazagayzé et Gnalé Kourgné à Kouré<sup>338</sup>. Bazagayzé avait, sous l'effet de la colère brutalisé à mort un des deux fils de son frère. Après son forfait, il s'enfuit à Kollo. Le père de la victime, Gnalé Kourgné, se rendit à Dantchandou, chez ses oncles maternels, relater les faits. Ces derniers portèrent l'affaire chez Issa Korombé pour qu'il intervienne à leur faveur. Ils lui proposèrent en contre partie six (6) bœufs et une quantité importante de mil.<sup>339</sup> Selon d'autres sources, les gens de Dantchandou avaient plutôt souhaité la médiation de Issa Korombé pour un règlement à l'amiable de la situation, ce que rejetèrent en bloc les populations de Kouré.<sup>340</sup> L'occasion fut alors belle pour Issa Korombé, qui envisageait d'attaquer Kollo, d'intervenir aux côtés des populations de Dantchandou. Il sollicita pour la circonstance le soutien de son allié traditionnel, le Sarkin Kabi auprès duquel il dépêcha Sofey zé, un de ses lieutenants. Issa dissuada le *Sarkin Kabi* en prétextant que les populations de Kollo envisageaient de l'attaquer avec l'aide des Peul de Gaouré.<sup>341</sup> C'est ainsi qu'une centaine de guerriers Kabawa, conduits par Guero, répondirent favorablement à la demande de Issa Korombé. Guéro, le chef militaire des Kabawa, demanda à Issa d'éviter de combattre sur plusieurs fronts (Hama, 1967 : 181).

Selon les traditions de Koygolo, Issa Korombé n'a pas assisté à cette bataille du fait de la présence des femmes Golé originaires de Koygolo. C'est son lieutenant, Mayyaki Teko, qui dirigea les opérations. Les guerriers de Dosso, et du Maourey refusèrent de prendre part à la bataille arguant le fait que « *c'est pour la première fois, qu'un zarma prit une lance contre un Zarma* »<sup>342</sup>. Les forces de Kabi et les cavaliers d'Issa Korombé se regroupèrent à Dantchandou d'où ils se dirigèrent sur Kollo. Ils y arrivèrent vers la mi-journée. Les

<sup>337</sup> Dodo Marou, Kollo le 25-12-2012.

<sup>338</sup> Garba Harouna Koygolo le 13-08-2010.-

<sup>339</sup> Amadou Harouna Sidikou, Kouré le 25-08-2011.

<sup>340</sup> Mounkaila Ousseini, Guidé, le 25-05-2013.

<sup>341</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04-2010

<sup>342</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04-2010

populations de Kollo fermèrent aussitôt les portes du *birni* qui entourait la ville. Les assaillants se scindèrent en deux groupes : un premier groupe était composé de guerriers Kabawa et le second de guerriers d'Issa Korombé. Ils se distinguèrent des Zarma de Kollo en attachant des feuilles de palmier doum sur leur tête<sup>343</sup>. A l'époque, Kollo avait la réputation d'abriter de grands guerriers dont le plus redoutable fut Dagara Kosongou qui, pouvait, à lui seul, mettre en déroute toute une armée<sup>344</sup>. Il était l'unique guerrier qui contredisait Issa Korombé au moment de sa gloire. Il est originaire du village de Guidé dans le Fakara, non loin de Hamdallaye. Son père, Kosongou, était un lettré musulman peul, qui se promenait de village en village pour prêcher. Arrivé au village de Kouré, il trouva une femme malade. Les gens du village demandèrent son assistance pour la soigner. Kosongou accepta de rendre service mais à condition qu'on lui donne la femme en mariage une fois qu'elle retrouva sa santé. Le lettré musulman se mit alors au travail et au bout d'une semaine, la femme fut débarrassée de sa maladie et le mariage fut célébré. C'est de ce mariage qu'est né Dagara. Il est par conséquent, le neveu, par sa mère, des populations de Kouré.<sup>345</sup> C'est ce guerrier, Dagara, qui s'illustra à la bataille de Kollo. A trois reprises, il obligea les guerriers de Issa Korombé à replier avant que Guéro, chef militaire des *Kabawa*, entouré de ses *Dankarmey* (guerriers invulnérables aux flèches et au fer) ne défonça une des porte du *Birni* du côté Est. Mayyaki Teko, qui combattait du côté Ouest, fit autant. Les guerriers d'Issa Korombé et ceux d'Argoungou attaquèrent alors Kollo et firent beaucoup de victimes parmi les Kogori. Les souvenirs de guerre sont encore vivants chez les populations : « *Nos mamans pleuraient quand elles nous parlaient de cette guerre* », nous a laissé entendre un de nos informateurs de Kollo.<sup>346</sup> Plusieurs grands guerriers trouvèrent la mort à Kollo « *Kollo*

---

<sup>343</sup> Amadou Garba Koberi, le30-04-2013.

<sup>344</sup> Dodo Marou, Kollo le 25-12-2012.

<sup>345</sup> Mounkaila Ousseini ? Guid2 le 25-05-2013.

<sup>346</sup> Dodo Marou, Kollo le 25-12-2012.

*hané mana yaru cindi, koyzé konu nawi* »<sup>347</sup> (Hama, 1967 : 181)<sup>348</sup>. Ce jour là « les morts étaient étalés par terre comme des courges.... En dehors des dizaines de guerriers tués, sept Mayyaki, parmi lesquels on retient quatre de Kollo et Sama Argoungou »<sup>349</sup>. Cette guerre de Kollo fut d'une extrême violence où des les grands *wangari zarma* et *Kabawa* périrent. (Laya, 1976).

Il semble que parmi les victimes, beaucoup étaient de musulmans ce qui semble vraisemblable, en ce sens que Kollo comptait à l'époque près de soixante dix (70) *doudal* (centres d'apprentissage du coran). Les *Kabawa* avaient d'ailleurs regretté cet acte car n'entendaient pas combattre des musulmans orthodoxes mais, les « musulmans zélés » faisant allusions aux jihadistes de Sokoto (Hama, 1967 : 182). De retour de cette expédition, les guerriers d'Issa s'attaquèrent à Kodo, un village fondé par *Gaddakoye*, un descendant de la lignée des Zarma de Toumane<sup>350</sup>. Il est reproché à ce village kogori d'abriter le camp de guerre des Zarma de l'Ouest et de leurs alliés peul.<sup>351</sup> Mais, le motif réel de cette attaque de Kollo n'est autre que la recherche du butin. A en croire Garba Harouna de Koygolo, c'est de retour du sac de Kollo que les *wangari* d'Issa Korombé attaquèrent Kodo qui fut brûlé. Ce qui semble vraisemblable en ce sens qu'il est fréquent d'entendre dire dans le Boboye : « *Issa Korombeyé Modi ! Ma Kollo gna, ma kodo te fondo, wa wete Tchouda ma kani Kampé* »<sup>352</sup> ( *Issa Korombéyzé Modi, tu dévaste Kollo, fait de Kodo ton chemin ; passe la journée à Tchouda et la nuit à Kampé* ».<sup>353</sup> Ce qui facilita par contre la prise de Kodo est, qu'au moment de l'attaque, les deux grands guerriers du village à savoir Hima Maney et son

<sup>347</sup> [Traduction la bataille de Kollo n'a pas laissé de reste parmi les braves, elle n'a tué que des princes]

<sup>348</sup> Parmi ces princes disparus Soumeila (2009 : 101) a pu identifier Maidanda Boubacar, comme étant le fils du Wonkoy Boubacar Mallam, le 3è Wonkoy de N'Dounga. Ce prince est aussi toujours d'après Soumeila le grand père paternel de Wonkoy Tinni Sidikou, l'actuel Wonkoy de N'Dounga.

<sup>349</sup> Interview en date du 17-août 1968 d'Ibrahim par Moussa Hamidou dont l'enregistrement est intitulé« *Kollo kwara tarifo* ».

<sup>350</sup> Moussa Gado, Kodo le 1-05-2013.

<sup>351</sup> Garba Harouna, Koygolo le, 13-08-2010.-

<sup>352</sup> Garba Harouna Koygolo le, 13-08-2010.-

<sup>353</sup> Interview en date du 17 août 1968 d'Ibrahim par Moussa Hamidou dont l'enregistrement est intitulé« *Kollo kwara tarifo* »

frère Abdou, étaient allés à Kollo pour porter main forte au Kogori de Kollo<sup>354</sup>. Plusieurs hommes, femmes et enfants périrent dans les combats. Les rescapés coururent à Kannaré, qui à l'époque avait un *birni* farouchement gardé par des guerriers. Les assaillants emportèrent tout ce qui pouvait l'être laissant le village dans la désolation. Son chef, Baba Fagou-izé, attristé implora Dieu en ces termes : « *Issa, que Kodo soit le dernier village de ta vie que tu disperseras et à partir d'aujourd'hui tu n'as que deux ans à vivre* »<sup>355</sup>. Issa Korombé trouva la mort deux ans après à Boumba lors de la bataille décisive. Mais, avant Boumba, Issa Korombé s'attaqua au village maouri de Sokorbé.

### 1.2.2 L'attaque de Sokorbé.

Les motifs de cette attaque, sont aussi à chercher dans la soif de butin du colosse de Koygolo. Mais, comme pour les précédentes attaques, elle est autrement justifiée. En effet, devenu influent, Issa Korombé persuada la plupart de guerriers à rejoindre son camp. Aucun village ne voulait lui montrer une hésitation sous peine de représailles. Les populations Maouri de Sokorbé ont payé le prix de leur neutralité. Issa Korombé leur reprochait un faible engagement dans les différentes guerres de résistance qui se sont déroulées au Zarmatarey de 1831 à 1866. En effet, au moment critique de la *reconquista zarma*, les Maouri de Sokorbé crurent bon de garder une neutralité qui contrastait fort avec le climat général qui prévalait et dans lequel les alliances se faisaient et se défaisaient à un rythme extraordinaire. C'est pourquoi, Issa Korombé, ayant vainement cherché du renfort chez Sarkin Kabi, Sama, qui fut dissuadé de fournir cette aide par les Goubawa de Giwaye et de Beybey et par le futur *sarkin* Arewa Bagage, s'allia aux Touareg pour attaquer Sokorbé qui, malgré que les assaillants parvinrent à y pénétrer, arriva à repousser ces derniers avec de part et d'autre de lourdes pertes en *wangari* (Karimou, 1977 :105-115). Issa attaqua alors les Maouri de Sokorbé au même titre que les Zarma l'Ouest, alliés des Peul de Tamkalla. Pourtant, des

<sup>354</sup> Moussa Gado, Kodo, le 1-05-2013.

<sup>355</sup> Hima Hassane, Garoubey, le 27-04-2013.

fortes relations matrimoniales unissaient Issa Korombé aux Maouri de Sokorbé. D. Laya abuse même en rapportant que « *toutes les mères des enfants de Issa Korombé sont des Mawri exceptée une seule* » (Laya, 1976 : 81). Ce qui est discutable car : « *La mère de Hamani et Zongo, deux enfants de Issa Korombé est du Namari. Ce sont les enfants de la sœur d'Ountenni. La mère d'Aboubacar Sidikou est de Sargadji, village situé non loin de Loga. Mais, les mères de Bilan, Doka, et Bawa sont originaires de Sokorbé* »<sup>356</sup>.

Pour engager cette descente contre les Maouri, il sollicita l'appui du Kabi. Mais, les Kabawa tirant de leçon de leur intervention aux cotés de Issa dans la bataille de Kollo, hésitèrent et ne donnèrent pas suite à la requête. Cependant, Issa était décidé à punir les populations Maouri de Sokorbé avec ou sans le Kabi. Il lui fallait tout de même un allié sûr dans cette entreprise. Il met à profit une vieille mésentente entre les Touareg et le Maouri pour demander l'appui des premiers contre les seconds. C'est ainsi que Issa et ses alliés surprennent les populations Maouri restés plus d'un demi-siècle en marge des combats dans le Zarmatarey. Plus tard, les mêmes populations maouri s'allièrent à Issa Korombé pour combattre les Touareg qui dans un passé récent ont aidé le guerrier de Koygolo à les combattre. En réalité, cette attitude de neutralité même si elle est couramment évoquée pour justifier cette attaque, paraît insuffisante pour justifier l'attitude d'Issa Korombé envers ses beaux parents maouri. Faudrait-il chercher les motivations réelles de cette attaque dans sa recherche du butin qui l'amena au delà du fleuve Niger pour le Kourmey dans le Soñey.

### **1.2.3-La mésaventure de Issa Korombé au Soñey**

Avant d'aborder les différentes interventions d'Issa Korombé dans le Soñey, il est important de rappeler la situation sociopolitique qui prévalait au XIXème siècle dans cette partie de l'espace nigérien précolonial. En effet, dans cette région, dès le début du XIXème, des pasteurs peul *sillankey*, venus de la boucle du Niger par le Liptako, se sont établis près des

---

<sup>356</sup> Garba Harouna Koygolo le 13-08-2010.-



mares d'Ossolo et Som, aux confins de Téra et de Kokoro. Leur installation sur la rive occidentale (rive gourma) est la résultante de plusieurs vagues de migrations antérieures à cette période. C'est une migration qui a commencé dès le XIII<sup>e</sup> siècle en direction de l'Est et qui s'est poursuivie par vagues successives. En effet, durant cette période, les Peul persécutés dans la région du Delta intérieur vont entamer une série de mouvements. Un passage du Tarik El Fettach vient corroborer cette situation d'insécurité : « *il ( Sonni) n'avait pas d'ennemi qu'il haïssait aussi vivement que les peul et ne pouvait voir un seul peul sans le tuer quel qu'il fut savant , ignorant , homme ou femme. Il n'acceptait aucun savant peul dans l'administration ni dans la magistrature* » (Kati, 1964 : 82-83). La conséquence immédiate de ce refoulement peul fut alors l'invasion des rives du fleuve Niger.

Une première colonie de Ferobe et Fetobe fut signalée dans la région de Say vers 1223, une époque durant laquelle Geladjo, qui avait conquis le Macina avec Lebbo, vient fonder une petite communauté peul sur les bords du Niger (Dupire, 1962 : 20). Par la suite, d'autres groupes viennent le rejoindre sur les rives du Niger. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ils tentèrent de s'imposer aux Soñeyboro du fait du soutien dont ils bénéficiaient de la part de l'Emir de Torodi, allié de Sokoto. Des tributs sur l'exploitation des mares furent même imposés et dont ils assuraient le contrôle (Zoumari, 1982 : 164). Des luttes permanentes pour le contrôle des points d'eau opposèrent par la suite les deux communautés.

Le souverain de Téra, Ammaal, fit appel aux Touareg *Tingueredesh* et *Logamaten* à combattre les *Silanke*. Ces Touareg, rappelons-le, étaient établis dans cette région entre Téra et Gorouol vers 1750 (Djibrila, 1985 : 35). La coalition soñeyboro- *kel tamaseq* attaqua les *Sillanke* à Kareygorou et les obligea à fuir jusqu'à Bitinkodji. Mais, par la suite les Touareg profitant de leur alliance avec les Soñeyborey, elles descendirent au Sud élargissant leur zone de pâturage. Ils finirent par être des hôtes encombrants et obligèrent même certains princes Soñey à leur payer tribut. Vers 1860, une scission interne intervient au sein

des Touareg. El Insar, *Amanokal* des Willimenden, s'en prend ouvertement à la coalition Tingueredesh – Logomaten commandé par El –Eu soutenu par le Souverain de Tera, Tienda. A sa mort, Gabelinga Hama Kassa se retourna contre El-Eu, tandis que les Willimenden étaient alliés de Gorouol, kokoro et Dargol. En 1880, Gabelinga, battu, s'enfuit vers le Bandjagara avant de revenir avec une forte armée pour reconquérir son pays.

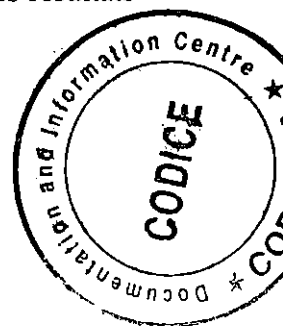
Cette première participation d'Issa Korombé dans le Sonjey intervint vers 1883 à la demande de Gabelinga, un souverain de Téra. Il sollicita et obtint l'aide du *wongougna*, Issa Korombé. En effet, prétextant l'assassinat de son fils Sidi et de son frère Abiban Hama Kassa par les gens de Goundey, Tcheuro, la sœur de Gabelinga, obligea son frère à attaquer le village. Elle informa d'abord Sidi Kassey et Ali Kassey, deux princes de Namaro qui à leur tour se rendirent à N'Dounga informer le *Wonkoy* (chef de guerre). Ce dernier envoya trente couvertures noires et vingt couvertures blanches à Issa Korombé pour s'assurer de sa participation (Djibrilla, 1985 : 83). Issa Korombé mobilisa son armée renforcée par une vingtaine de cavaliers de N'Dounga et vingt sept autres de Namaro. Ils traversèrent le fleuve à partir de Lamordé Bitinkodji et rejoignirent le Sonjey (Gado, 1980 : 249). Les guerriers zarma, saccagèrent Goundey et les villages environnants de Tilim, Balega (Hama, 1967 : 151-152). Plusieurs personnes furent prises en captivité.

D'après D. Koutchi (1985 : 86), après la bataille de Goundey, Issa Korombé n'était pas satisfait de sa part de butin de guerre. Il manifesta son mécontentement à Gabelinga qui l'autorisa à attaquer le village de Tourikoukey pour s'en procurer quelques esclaves complémentaires. En réalité, c'était un piège que Gabelinga tendit à Issa Korombé. Avidé de butin, Issa Korombé prépara alors une expédition contre le Kourmey. Mais, contre toute attente, Gabelinga dépêcha une trentaine de cavaliers pour contre attaquer Issa Korombé et ses hommes au village de Hondobon près de Goté. Les cavaliers se présentèrent à Issa Korombé comme des dissidents de l'armée de Gabelinga et réussirent à tromper sa vigilance

en l'attirant dans un guet-apens de Touareg à Batial-Me, près de Mehanna. Les Sonjeyboro l'abandonnèrent et Issa fit seul face aux Touareg. Devant l'intensité des combats, Issa dut se rabattre sur Goté abandonnant le sojey pour toujours. Cette sortie malencontreuse de Issa Korombé au Kourmey s'était déroulée vers 1883 d'après B. Gado qui note qu' : « *après s'être emparé de Goundey et de Tourikoukey, les troupes zarma, trahis par leurs alliés qui s'esquivèrent sans combattre, durent supporter un choc terrible de Elhou et se rabattre (sic) péniblement sur Goté vers 1883* » (Gado, 1978 : 249-250). Les Touareg profitèrent alors de la situation, pour repousser Issa et ses cavaliers, de Mehanna jusqu'à Diaméré. Cette trahison de Issa est ironisée par B. Hama en ces termes : « *Zarma gunde wargoo, ir wo Sonjey boro ir ga tchiere kaama day no ir si tchiere gone* » autrement dit « *Zarma au gros ventre, nous autres Sonjey disputons mais jamais nous ne nous détruisons* » (Hama, 1967 :153-154). Issa Korombé mit à profit son voyage pour lancer une expédition contre Lamordé et Kouré sur le chemin de retour. Certains de ces guerriers infatigables qui gardaient encore dans le sang la violence, exportèrent l'aventurisme dans les régions lointaines comme le Dagomba, le Gurunsi, ou l'Atacora togolais et béninois.

## **II-L'aventure des Wangari à l'extérieur du Zarmatarey.**

Cette section du travail a pour but d'analyser la grande aventure des *wangari* zarma en dehors de leur zone de culture au Dagomba (Nord Ghana,) au Gurunsi (Burkina Faso), en pays Kotokoli (au Nord Togo) et dans l'Atacora béninois. Plusieurs travaux surtout au Burkina Faso ont abordé la question : Bazémo 2007, F. Iroko, 1985, M. Gomgnimbou (2003), J. Rouch (1990), A.M. Duppray (1978), B. Gado (1980). A défaut d'une enquête orale au Burkina Faso, au Togo et au Bénin, notre analyse se base essentiellement sur les résultats de ces travaux.



## 2.1.- Les causes du départ des *wangari*

Les causes du départ des *wangari* ne se dégagent pas nettement dans les sources. Certaines font état du mirage de l'aventure à la recherche du butin (Gado, 1980, Rouch, 1990). Pour d'autres c'est plutôt la ferveur religieuse qui les a poussés jusqu'au Dagomba où ils se sont donnés dès leur arrivée avec ostentation à des actions de jihad pour convertir les populations à la religion de Mohamed<sup>357</sup>. Mais, cette hypothèse reste discutable en ce sens que l'islam était bien connu au pays Dagomba dès la première moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle soit près d'un siècle avant l'arrivée des cavaliers zarma au XIX<sup>ème</sup> siècle. En effet, « *c'est en 1718 que l'Islam fut introduit au Dagomba durant le règne de Na Zanguina. ... Les traditions parlent non pas de l'arrivée des premiers musulmans, mais plutôt d'une forte influence Islamique qui commença à s'exercer sur les dirigeants Dagomba* » (Levtzion, 1968 b : 729). On parlait déjà à cette période d'un royaume musulman du Dagomba. C'est pourquoi nous pouvons dire que même si l'islam a facilité l'installation des premiers cavaliers zarma, son expansion ne fut pas la motivation première de ces aventuriers. L'islam fut dans ce cas tout simplement utilisé à notre avis pour justifier les multiples raids esclavagistes. Quant au commerce des chevaux, il fut vite abandonné devant les opportunités qu'offrent la capture et le commerce d'esclaves.

M. Bazémo estime, pour sa part que, les *wangari*, obligés de quitter leur région d'origine sous la pression des Peul, étaient tout simplement à la recherche d'une zone à reconquérir (Bazemo, 1993 : 196). Mais, ce qui ne correspond pas à la réalité du moment car même si les actions de *wangari* ont par moment pris une allure politique (alliance avec les chefs locaux), elles visaient essentiellement des objectifs économiques. Elles furent le prolongement des relations commerciales très florissantes qui reliaient le Zarmatarey et les Etats haoussa au Nord Ghana par l'intermédiaire de Sansanné Mango. Des groupes zarma ont participé à ce

---

<sup>357</sup> Alkali Amadou Tidjani Hassoumi, N'Dounga le 30-7-2011.

commerce en exportant des chevaux au Dagomba (Idrissa, 1981 : 60). Avec l'aide des Haoussa du Nord Ghana, spécialisés dans le commerce, (Trimingham, 1959 :159) les *Wangari zarma* commencèrent par la suite à participer au trafic commercial par la livraison des captifs vers l'Ouest en passant par Benghazi en Libye et le Caire en Egypte.<sup>358</sup> Mais, c'étaient surtout les Haoussa qui s'intéressaient à ce grand commerce qui était d'ailleurs très peu connu par les Zarma du moins, jusqu'à la première moitié du XIXème siècle. A partir de cette période, les guerres, qui endeuillèrent les populations du Zarmatarey au XIX ème siècle, poussèrent les Zarma à prendre le chemin de l'aventure. C'est ainsi qu'après trois quart de siècle de guerre, l'économie du Zarmatarey était démolie. Le pays était complètement ruiné, les cultures dévastées et les famines étaient récurrentes. Les *wangari zarma*, en mal d'épopée, portèrent un regard plein d'appétit vers la savane des voltas (Gado, 1978 : 245) car ne pouvaient plus mener la guerre, contre des populations qu'ils protégeaient (Idrissa, 1979a : 153). Ces deux situations poussèrent les *Wangari* à porter la guerre ailleurs. C'est dans ce contexte que deux cavaliers zarma ,Alfa Hano (le bon marabout), un natif de Koboday, un village situé près de Kollo et son ami Gazaré ( le court ) originaire du village de Karma ( Boboye)<sup>359</sup>, prennent le chemin de l'aventure qui les conduit jusqu'au au Dagomba ( au Nord Ghana). Il semble que c'est *Alfa* Hano qui soit parti le premier. Son départ se situerait après la deuxième phase de la résistance (1831-1866). A cette période, l'absence de combats rendait les *Wangari* oisifs, or ces derniers ne vivaient que de la guerre, (Gado, 1978 : 243). Pour E. Duperray, leur départ du Zarmatarey intervient en 1880 (Duperray, 1984 :76), tandis que pour E. Bayali il faut le situer plus tôt entre 1858-1860 (Bayali, 1973 : 340). Notre position se rapproche de celle du second auteur, car selon les traditions de Karma, d'où l'un des deux premiers cavaliers serait originaire, en l'occurrence Gazaré, le départ des ces

---

<sup>358</sup> Gomgnimbou Moustapha, « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » in *l'événement*, Décembre 2001, mis en ligne le 25 septembre 2004, p1.

<sup>359</sup> Issaka Diouga, Karma 1-05-2013.

cavaliers est intervenu après la mort d'Abdoulhassane à Kollo<sup>360</sup>. Et M. Bazémo de préciser que la mort de *Alfa* Hano, le premier chef des Zarma, est intervenue en 1870 alors qu'ils étaient au Dagomba<sup>361</sup> (Bazémo 2007 : 65). Cette information confirme leur arrivée avant 1870 au Dagomba.

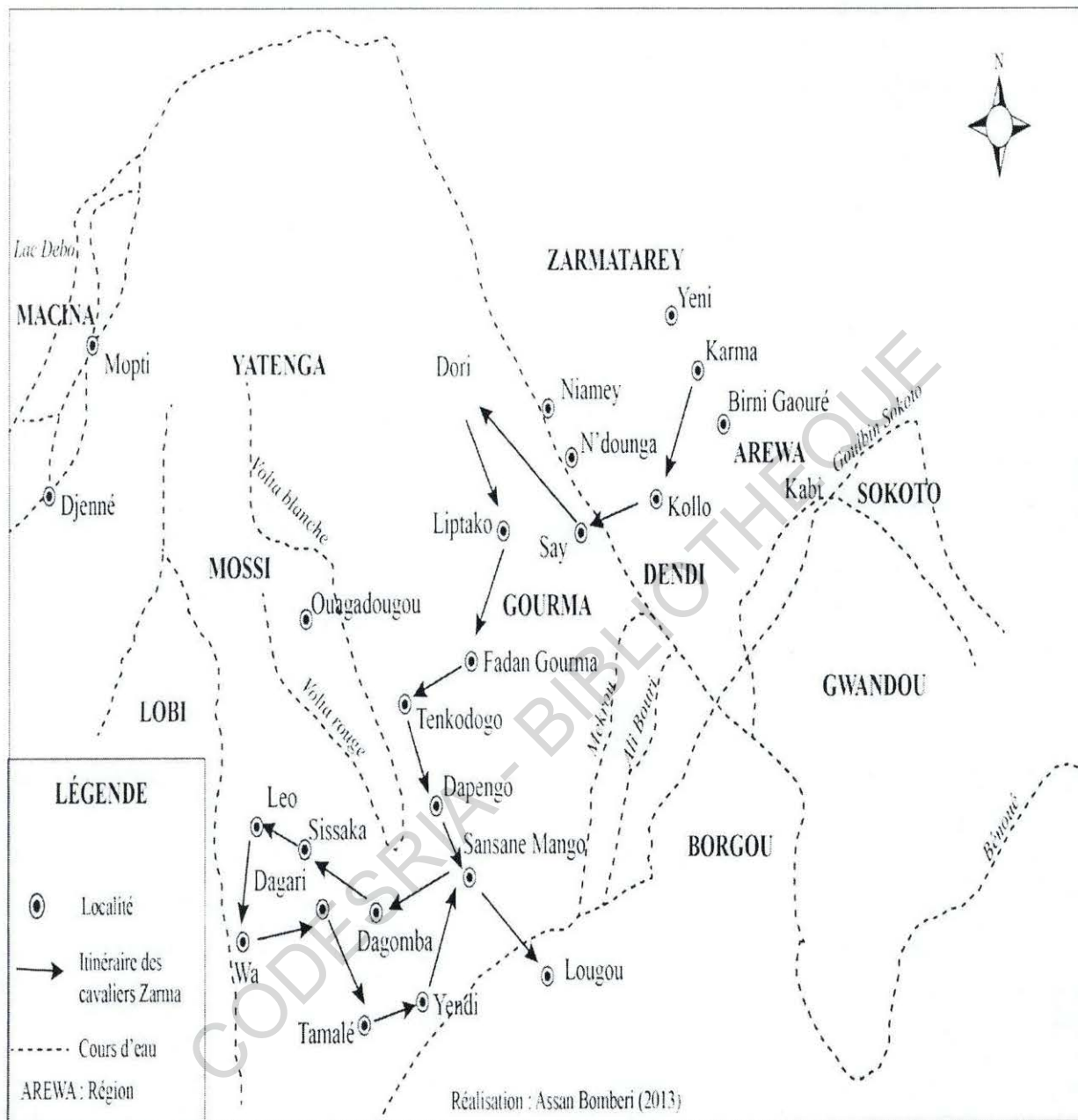
*Alfa* Hano a suivi une ancienne voie du commerce caravanier qui reliait Say à Koumassi (cf carte n°15 p 281). Il quitta son village natal pour le marché de Say dans l'intention de vendre son cheval. De là il continua sur Dori où il eut les échos d'un commerce très alléchant de chevaux qui se pratiquait au Dagomba. Il acheta pour la circonstance un autre cheval dans l'espoir de le revendre au Dagomba. Il passa par Pouytenga (au Burkina Faso actuel) avant d'arriver à Bagalé dans le Karaga où il a été rejoint par une dizaine de cavaliers zarma parmi lesquels son ami Gazaré, Babatou, Issaka Tinni, Baba, Boukari Mai Lafia, Zara, Issaka (Emmanuel, 1931 : 45-55). Ensemble ils continuèrent jusqu'au Dagomba, un immense territoire où « *des hommes à moitié nus servaient de gibiers aux chasseurs d'esclaves* » (Rouch, 1990 : 31). Ils s'y installèrent et commencèrent à prendre part aux activités d'abord en tant que mercenaires.

---

<sup>360</sup> Hima Moumouni, Karma le 1-05-2013.

<sup>361</sup> Selon Person Yves (1975 : 1727), c'est plutôt en 1874.

Carte n° 15 : Itinéraire suivi par les *Wangari* jusqu'au Dagomba



Source : Conception et réalisation Assane Adamou Bomberi (2013)

## 2.2-Les *Wangari* mercenaires au Dagomba et au Gurunsi.

Les zarma ont d'abord commencé leur mercenariat au Dagomba avant de s'installer à leur propre compte dans le Gurunsi.

### 2.2.1- Le mercenariat au Dagomba

Les premiers cavaliers zarma qui arrivèrent au Dagomba, liaient amitié avec les populations du Kariga. *Alfa Hano* qui leur servait de guide, leur procura une certaine légitimité religieuse. N. Levtzion précise à cet effet que: « *A group of Zaberma came to Dagomba to sell horses, during the reign of Na Abdulai (d.1876). As payment was delayed they waited there, until they met a zaberma Mallam, Alfa Hanno, who became their leader* » (Levtzion, 1968 a: 152)<sup>362</sup>. Mais, très vite le contexte socio politique du pays d'accueil transforma ces paisibles commerçants de chevaux en mercenaires, chasseurs d'esclaves, au profit de leurs hôtes du Dagomba. Et pour comprendre les raisons pour lesquelles les Dagomba cooptèrent très tôt ces cavaliers zarma, il est intéressant de rappeler la situation socio politique qui prévalait en cette période au Dagomba. En effet, au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, vers 1740, éclatait, au sein du Dagomba, un conflit de succession qui opposa Na Garba, nouvellement nommé, à Zirilim, un autre prince, candidat malheureux au trône. Le souverain de l'Ashanti, Opoku Ware, successeur direct d'Osei Tutu, a été sollicité pour soutenir le parti adverse. Il saisit l'occasion pour lancer en 1744 une expédition contre Yendi. Grâce à leurs armes à feu, les Ashanti triomphèrent facilement de leurs adversaires et s'emparèrent de Yendi, la principale ville du pays et son roi Na Garba capturé. Les notables Dagomba négocièrent sa libération et s'engagèrent à verser aux Ashanti un tribut annuel de 2000 captifs. Le payement de ce tribut se faisait de façon régulière jusqu'à une certaine période. Mais, par la suite, les

---

<sup>362</sup> [Traduction : Un groupe de Zaberma venait du Dagomba pour vendre des chevaux, sous le règne de Na Abdulai (d.1876). Comme le paiement tardait, ils y restèrent, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un *mallam* Zaberma, Alfa Hano qui est devenu leur chef]



Dagomba éprouvent des difficultés à honorer leur engagement. Cette situation les pousse à trouver sans cesse de nouvelles sources d'approvisionnement en captifs et faire la chasse à l'homme. Ils s'intéressent d'abord au pays Bassari. C'est ainsi en 1870, le roi Na Abdoulaï y conduit une expédition : « *Les Dagomba, sommés par les Ashanti d'honorer le paiement du tribut de deux mille esclaves, entreprirent la guerre contre Bassar. Le dernier grand conflit que Bassari soutint contre les Dagomba sous leur roi Abdoulaï prit place autour des années 1870 et se termina par la défaite totale du roi Bassari. Bassari fut alors occupé trois ans par les Dagomba* » (Gabybor, 1997 : 361-362). La fourniture en esclaves se déroulait normalement jusqu'en 1874, date du déclin de la puissance Ashanti suite à la destruction de sa capitale Koumassi par l'armée anglaise. (Kizerbo, 1978 : 267). Pour continuer à satisfaire à cette exigence, le roi Dagomba sollicita les services des cavaliers zarma pour l'aider à capturer des esclaves. Ils furent invités par le roi Adam de Karaga, à joindre les raids esclavagistes du Dagomba en pays Gurunsi. Les cavaliers zarma participèrent à une première campagne menée sous la conduite de Adam et Abdoulaye, respectivement chefs Dagomba de Karaga et de Kouboundou (Rouch, 1990 : 8). Cette première expédition n'a pas connu un grand succès. La dizaine de cavaliers zarma rejoints par d'autres cavaliers venus du pays zarma, des volontaires Gurunsi menèrent par la suite plusieurs campagnes. Après quelques années de bons et loyaux services, et ayant découvert le profit qu'apportait le commerce d'esclaves, les Zarma, sous le commandement d'Alfa Hano, quittèrent leurs hôtes et s'installèrent dans le Sud Gurunsi, où ils razzèrent des esclaves à leur propre compte avec une grande ténacité. Ce qui n'était pas du goût des Dagomba (Bazemo, 2007 : 65) et on se demande toujours quel le motif réel de cette rupture de contrat et quelle est la raison fondamentale de leur départ du Dagomba au Gurunsi, une région enclavée par rapport à la première région.

## 2.2.2. La chasse à l'homme en pays Gurunsi (Burkina Faso)

Il s'agit dans cette section du travail d'analyser le processus de l'arrivée des Zarma dans le Gurunsi, les différents raids esclavagistes et leurs impacts sur l'évolution sociopolitique et économique de la région.

### 2.2.2.1.-L'installation des Zarma au Gurunsi

Le vocable Gurunsi désigne à l'origine un ensemble de communautés, qu'un certain nombre de traits culturels rapprochent. Elles sont à cheval sur la frontière Nord du Ghana et du Sud du Burkina Faso. On les retrouve également au Togo, en Côte d'Ivoire et au Mali et se composent: les Lyela, les Kassena, les Nuna, les Sissala et les Ko, (Bazemo, (ed), 2008 : 1). Plusieurs investigations ont été menées sur la genèse de l'origine et le sens du terme gurunsi. M. Gomgnimbou, dans un article intitulé : « *Gurunsi : Genèse et signification* », énumère quelques travaux qui se sont intéressés à la question<sup>363</sup>. Il note que la première mention du terme, est apparue sur une carte du XIX<sup>ème</sup> (1819) où une ville, localisée à l'extrême Nord –Est du pays Ashanti bien au-delà du Dagomba, portait le nom de Goroosie (Gomgnimbou, 2003). D'autres auteurs, notamment E. Bayili (1983), B Bayili. (1998), M. Bazemo (1999), se sont intéressés également à la problématique de l'origine du mot. Ils s'accordent à situer l'origine du terme au Nord Ghana, dans les Etats Mampurse et Dagomba. Gurunsi n'est pas par conséquent le nom d'une ethnie, mais se rapporte à la civilisation de plusieurs groupes (Gomgnimbou, 2003 : 40). Il est par conséquent impropre et abusif de regrouper l'ensemble de ces populations sus- mentionnées sous la même bannière de gurunsi. D'ailleurs, aucun des groupes qui forment le Gurunsi, ne se reconnaît comme tel. Cet ethnonyme gurunsi a par contre une certaine relation avec le phénomène de la captivité car, il signifierait esclave en *hanga*, une langue du Nord Ghana (Gomgnimbou, 1994 : 44).

---

<sup>363</sup> Pour plus d'information sur la genèse de la dénomination de Gurunsi, voir Gomgnimbou (2003)

Dans le même ordre d'idée, P. Barker( 1986 : 219) , cité par M. Gomgnimbou (2003), indique que le mot « *Gurunshi ou Gurunga signifie esclave* » dont la généralisation a été faite par les chasseurs du Dagomba et du Mampruse. Les Moose (Mossi) l'adoptèrent par la suite pour désigner leurs voisins du Sud et du Centre Ouest. L'ethnie gurunsi, est alors une pure invention des étrangers pour des besoins économiques. Rappelons- qu'entre le XVIII ème et le XIX ème siècle, le commerce florissant liait d'une part, le pays moose au nord du pays Kasena et, Dagomba et Gonjà d'autre part au Sud (Howell, 1997 : 28 cité par Gomgnimbou, in Bazemo, 2008 : 27). Les Moose traversaient alors le pays Kasena pour se rendre aux marchés du Dagomba ou du Gonja. Ces relations économiques devinrent par la suite conflictuelles du fait des rezzou opérées par les Moose pour se procurer des esclaves dans le Kasena. Cette situation amena les Moose à construire des stéréotypes à propos de leurs voisins : « *le terme Gurunga ( pluriel : Gurunsi) dont le champ sémantique était exactement celui de la culture de ces voisins, était la synthèse de tous les stéréotypes pessimistes que les Moose avaient produits à propos d'eux* » ( Bazémo( ed), 2008 : 10).. C'est donc dans l'idéologie moaga qu'il faut rechercher la signification du terme. Selon M. Gomgnimbou (2003), c'est « *par rapport au naam (le pouvoir politique des Moose) que les Gurense furent créés*».

Cela se comprend aisément si l'on sait que la manière de nommer l'autre est souvent révélatrice du regard et des sentiments que l'on porte sur lui, un regard qui n'est pas toujours neutre. Cette vision idéologique à l'égard des voisins constatée chez les Moose est légion dans la plupart des sociétés ayant connu l'esclavage où un discours nourri de préjugés est tenu sur l'autre. Ce discours visait à établir une échelle de valeur au bas de laquelle étaient rangés les esclaves. Et « *pour marquer la distance sociale, les sociétés esclavagistes donnent généralement aux populations pillées un nom générique qui ne leur appartient pas.* » (Meillassoux, 1986 : 74). Dans la société Sonjei –zarma, par exemple, on utilise le terme

« *douni-kayna* » (les êtres inférieurs) pour qualifier les personnes victimes de la captivité. Les Peul musulmans du Fouta-djalou désignaient eux, du nom de *Keessero*, les populations qu'ils capturaient (Meillassoux, 1986 : 74).

Sur le plan politique, ce même discours perçoit le Sud gurunsi comme une région où régnait une sorte « *d'anarchie qui justifiait leur asservissement* » (Bazemo, 2008 : 11). Mais, M. Gomgnimbou écrit en nuancant que « *la région du Gurunsi et au-delà la région du Kasena était considérée comme le domaine à faible capacité organisationnelle et de ce fait perçue comme un réservoir d'esclaves[ .....]....C'était une zone « franche non défendue par aucune structure forte et qui formait une région de libre entreprise* » (Gomgnimbou, in Bazemo (ed) 2008 : 27). C'était donc une région sans grande défense, qui attira les Zarma. Les premières informations, sur le début de leur installation proviennent des explorateurs européens de la fin du XIX<sup>ème</sup> qui ont sillonné la région. Selon les témoignages d'un d'entre eux, Krauze rapportés par M. Gomgnimbou (2004), du Dagomba, où ils étaient mercenaires, les Zarma entrèrent en pays gurunsi et précisément chez les Sissala, pour la première fois, appelés par le chef de Dolbizan dans la région de Tumu au nord du Ghana. De Dolbizan, les Zaberma répondirent à un appel du chef de Bieha qui comptait les utiliser contre ses voisins ». Une autre version rapportée toujours par M. Gomgnimbou (2004) et donnée un peu plus tard par L.G. Binger, précise que c'est en compagnie du chef de Karaga, une capitale provinciale du Dagomba, qui ambitionnait de détruire des villages du Sud gurunsi, que les cavaliers zarma entrèrent pour la première fois en pays gurunsi, et qu'une fois son l'objectif atteint, le chef Karaga se retira, laissant les Zarma seuls dans leur aventure.

L.Tauxier (1912) cité par M. Gomgnimbou rapporte que c'est du Dagomba que les Zarma furent prêtés au chef de Dolbizan pour soumettre des villages révoltés »<sup>364</sup> L'un dans l'autre

---

<sup>364</sup> Gomgnimbou Moustaphata « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » in *l'événement*, Décembre 2001, mis en ligne le 25 septembre 2004, p.1

une fois installés dans le pays gurunsi, les zarma s'adonnèrent à des raids qui étaient en passe de devenir permanents.

#### 2.2.2.2. Les raids quasi permanents des cavaliers zarma

Les Zarma installèrent alors leur base en pays Sissala et commencèrent à razzier l'ensemble du pays gurunsi<sup>365</sup>. Ils Parcoururent tout le pays : *“from Wa and Daboya in the South to the frontiers of Mossi in the north , from the Black Volta in the West to the Red Volta in the east”* (Levtzion, 1968 a : 151)<sup>366</sup> (cf. carte n°16 p 295).

Ces attaques interviennent après la mort de *Alfa Hano*, le premier chef militaire qui dirigea les Zarma jusqu'en 1874<sup>367</sup>, date probable de sa mort (Levtzion, 1968a : 153). Après sa disparition, les Zarma désignèrent un autre guide à la personne de Gazaré. Si certains villages du Sud gurunsi ont fait des ouvertures aux nouveaux venus en les utilisant contre des villages voisins, le chef de Kassou, par contre, leur opposa une farouche résistance. Devant la persistance de la terreur qu'entretenaient les hordes esclavagistes zarma dans son pays, il sollicita et obtint l'assistance militaire de Handa, roi du Dagomba, pour combattre ces esclavagistes. Au cours d'un premier engagement militaire, les Zarma enregistrèrent leur toute première défaite. Mais, ils finirent par s'imposer avec le soutien de Moussa Kadio, un des fils du chef de Sati. Ce dernier *« porta secours aux envahisseurs, les aida à se refaire des forces et ensemble ils reprirent campagne parvenant à vaincre les troupes de Kassou et les Dagomba qui reculèrent. Grâce à l'aide de Moussa Kadio, les Zaberma triomphèrent et s'installèrent désormais durablement en pays gurunsi »*<sup>368</sup>. Il semblerait que Moussa Kodio était bien musulman avant l'arrivée des troupes zarma et qu'il considérait les nouveaux venus

---

<sup>365</sup> Gomgnimbou Moustaphata « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » in *l'événement*, Décembre 2001, mis en ligne le 25 septembre 2004, p.1.

<sup>366</sup> [Traduction : De Wa au Daboya dans le Sud sur les frontières avec le Mossi, dans le Nord, de la Volta Noire à l'Ouest à la Volta Rouge à l'Est]

<sup>367</sup> Par contre Tamakloe (1931) situe sa mort en 1872, après qu'il ait passé quatre ans à la tête des Zarma.

<sup>368</sup> Gomgnimbou Moustaphata « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » in *l'événement*, Décembre 2001, mis en ligne le 25 septembre 2004, p2.

comme des combattants pour l'islam. Son soutien se justifierait en ce sens: « *Indeed he may have supported the zabarma because he regarded them as fighting for the cause of Islam. The concept of jihad was known to Musa of Sati because there is evidence to suggest that he had been converted by al-hajj Mahmud of Wahabu. At a certain stage in his career, Alhajj Mahmud extended his influence over parts of Grunshi land* » (Letvzion, 1968 a: 154).<sup>369</sup> Moussa fut le disciple d'un certain Mamoudou Karantao dans son école de Ouahabou (Bazemo, 2007 : 64). Selon la même source, c'est de son maître qu'il reçut son prénom de Moussa, on l'appelait auparavant Nuna Ouwalotui. Il s'installa à Ouahabou où il succéda à son père. C'est en ce moment que les Zarma étaient signalés dans la région. Moussa s'allia à eux pour mener des pillages. Mais, dans aucun village razié, il n'a parlé de l'islam à plus forte raison de l'imposer. En réalité, Moussa Kadio nourrissait des ambitions économiques plus que religieuses. Il était tout simplement attiré par le butin qu'il partageait avec les zarma. Ce butin est composé essentiellement de captifs, de vivres et d'animaux. Cette entente opportuniste avait prévalu entre eux durant toute la durée que Gazeré était à la tête des Zarma. Moussa Kadio encourageait et participait même aux différentes expéditions de razzia. Ce pacte d'alliance ou de complicité entre les Zarma et Moussa Kadio fut mis à rudes épreuves après la disparition de Gazeré. Il s'était rompu sous la direction de Babatou qui succéda à Gazeré. Les Zarma profitèrent d'une dispute intervenue lors d'un partage du butin pour se retourner contre lui :

*« Par les raids conduits sur ces villages, Moussa a rassemblé un important butin constitué surtout d'esclaves dont il entendait profiter seul. Mais, ses alliés, qui connaissaient bien la valeur marchande de l'esclave à Salaga, où étaient vendus contre armes ceux qu'ils avaient livrés auparavant au Dagomba, ne pouvant alors supporter d'être privés de ce profit, rompent l'alliance et se retournent contre lui. Sati, sa*

<sup>369</sup> Traduction : [En effet, il a peut-être pris en charge les zabarma parce qu'il les considérait comme des partisans de la lutte pour la cause de l'islam. Le concept de jihad était connu de Musa de Sati, car il existe des preuves qui prouvent qu'il a été converti par al-Hajj Mahmoud de Wahabu. A un certain moment dans sa carrière, al Hajj Mahmoud étendit son influence sur les régions du Grunshi (sic)]

citadelle, est assiégée au début de l'année 1888. Les Sissala, épuisés, capitulent. Moussa est tué » (Bazemo, 2007 : 64).

Mais, selon Tamakloe (1931 : 47), Sati fut attaqué parce que Moussa supporta Ali Giwa, un des capitaines de l'armée zarma, rentré en dissidence contre Babatou. Une autre version donnée par Savonnet (1956) citée par Levtzion (1968a : 154) soutient que « *Another version says that Musa provoked babatu by building a wall around his village with the intention of getting rid of the Zaberma* ». <sup>370</sup>.

Moussa Kadio avait combattu pendant près de trois ans les Zarma, non pas pour défendre les Gurunsi, mais pour sa propre cause. Mais, malgré les immenses renforts militaires que lui apportèrent ses voisins, notamment le chef de Léo, de Kassou, de Tumu et les Dagomba, les coalisés finirent par capituler. Les offensives rapides des Zarma ajoutées à leur extrême mobilité étaient des facteurs de victoire. Leurs stratégies consistaient à : « *débusquer les adversaires de leurs abris et les charger à cheval-- la redoutable cavalerie zerma attaquait à la lance et au sabre* » (Rouch, 1990 : 15). Dans le cas précis de Sati, selon M. Gomgnimbou, les Zarma « *avaient choisi d'affamer les assiégés et au bout de quelques mois de siège, les Gurunsi manquaient de vivres. Sati a donc été vaincu davantage par la faim que par les Zabarma, puis que les renforts envoyés par les villages rendait la résistance assez rigoureuse* ». <sup>371</sup> Moussa Kadio fut alors tué <sup>372</sup> et la chasse à l'homme continua jusqu'en 1897, date de l'arrivée des troupes françaises <sup>373</sup>. Babatou transféra son quartier général à Sati, l'ancienne forteresse de Moussa. Il constitua une puissante armée organisée

---

<sup>370</sup> [Traduction : Une autre version dit que Musa a provoqué Babatu en construisant un mur autour de son village avec l'intention de se débarrasser des Zaberma].

<sup>371</sup> Gomgnimbou Moustaphata « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » *in l'événement*, Décembre 2004, mis en ligne le 25 septembre 2004, p2.

<sup>372</sup> Le Ministère de la culture du Burkina Faso a programmé la construction d'un mausolée en sa mémoire en témoignage dit-on de son rôle historique joué contre les envahisseurs Zarma. Mais le projet fut annulé après la publication de M. Gomgnimbou pour qui Moussa Kadio fut plutôt un opportuniste qu'un résistant contre les Zarma (cft [http : //archives.evenement-bf.net/pages/controverse\\_52.htm](http://archives.evenement-bf.net/pages/controverse_52.htm)).

<sup>373</sup> Gomgnimbou Moustaphata « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » *in l'événement*, Décembre 2004, mis en ligne le 25 septembre 2004, p2.

en compagnies, chacune sous le commandement d'un *Wangari* zarma qui à son tour désignait des capitaines pour le seconder. A ce sujet, J. Rouch citant Tamakloe (1931) décrit la composition de certaines de ces compagnies zarma :

- « *Gazari* : Un chef gurinsi, 9 capitaines ( 6 gurinsi et 3 *Zerma*, fils de *Gazari*) ;
- Babatou* : 7 capitaines gurinsi ;
- Hama Bruntaka* : 3 capitaines gurinsi ;
- Tuni* : 4 capitaines (3 Gurinsi et un *Zerma*)
- *Baba* : un capitaine gurinsi ;
- Boukari may Lafia*<sup>374</sup> : aucun capitaine
- Zara* : aucun capitaine » (Rouch, 1990 : 16).

Toutes ces compagnies jouissaient d'une certaine autonomie. Leurs cavaliers parcouraient tout le pays gurinsi à la recherche d'esclaves. Ils atteignent le pays Kasena. Il faut rappeler que bien avant l'arrivée des Zarma dans cette région, l'esclavage faisait partie des institutions sur lesquelles reposait l'organisation sociopolitique du Kasena. Depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle, il connut des raids esclavagistes ponctuels de la part des Moose et des Dagomba (Duperray, 1978 : 63) et les « les *Nounouma* avaient des captifs avant l'invasion djerma » (Gomgnimbou, in Bazémo 2008 : 24). Ces raids esclavagistes des Moose durant cette période seraient inaugurés par le fondateur de la chefferie de Noboré, le *Naba* Bilgo (Gomgnimbou, in Bazémo 2008 citant Duperray, 1978 : 63). Quant aux rezzou des Dagomba en pays Kasena, elles dateraient du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Même si les rezzou des Moose et des Dagomba avaient entraîné quelques ponctions humaines, il aurait fallu les invasions opérées par les Zarma pour que la chasse à l'homme prenne une allure permanente. Nous ne disposons pas de date exacte pour situer le début des raids esclavagistes zarma dans le Kasena. Howell (1997 : 29), le situe entre 1856 et 1860. Ce qui nous paraît très précoce car le départ des Zarma du Zarmatarey se situerait vers 1866 et que leur chef *Alfa* Hano décéda probablement vers 1870, au moment où ils étaient au Dagomba. Ce qui semble par contre

---

<sup>374</sup> La présence de Boukari may Lafia (Boukari le calme, en langue haoussa) nous amène à penser à une probable participation des Haoussa dans ces raids esclavagistes en pays Gurinsi aux côtés des Zarma.



sûr, Gazeré qui succéda à *Alfa* Iiano établit sa base à Kasana <sup>375</sup> d'où il commença à razzier le pays Kasena. Mais, l'action des Zarma dans cette région ne s'était pas déroulée sans résistance. Les populations s'organisèrent pour se défendre et une coalition formée par les chefferies de Koumbili et de Kayero tenta de combattre les assaillants mais vainement. Les coalisés furent tous battus. Les Zarma, libres de toute résistance, eurent les coudées franches et razièrent à volonté. Plusieurs guerriers demeurés du Zarmatarey ayant eu écho des succès de conquêtes de Gazeré rejoignent son armée qui comptait des centaines de cavaliers. L'ensemble du pays Kasena fut dès lors ravagé par les raids des Zarma. Il semble que seul Tiakané, un petit village mais très fortifié, résista pendant près de sept jours aux assauts des cavaliers zarma avant de capituler le huitième jour. Son chef fut exécuté et les habitants se dispersèrent dans la brousse. Ceux qui ne pouvaient s'échapper, furent réduits en captifs (Gomgnimbou, 1994 : 270). Les villages de Pô, Songo et de Kampala subirent à leur tour le même sort.

Après avoir conquis plusieurs régions du Gurunsi, Gazaré serait mort entre 1879-1880 près de Koudougou (Bayali, 2001 : 344).<sup>376</sup> Il fut tué par une flèche empoisonnée et son corps enveloppé dans la peau d'un bœuf avant d'être inhumé à Réo où une maison fut élevée sur sa tombe (Rouch, 1990 : 18). Au sujet de la mort de Gazeré, une tradition de Karma, son village natal, soutient qu'il revint au pays où il trouva la mort. Sa tombe, matérialisée par deux grosses pierres, se trouve à l'entrée du village. A notre avis, cette information pourrait relever d'une confusion de la part de son auteur car, Babatou, le dernier chef zarma au Gurunsi, ne fut désigné qu'après la mort de Gazeré. Par conséquent l'hypothèse de J.Rouch (1990), qui, eut l'opportunité de rencontrer un des vétérans de cette aventure zarma à Koumassi nous semble par conséquent proche de la réalité.

---

<sup>375</sup> « Un petit village Kasena situé en territoire ghanéen et au sud de la ville de Leo » (Gomgnimbou, 2008 : 30).

<sup>376</sup> Hima Moumouni, 1-05-2013 à Karma.

A la mort de Gazeré, Babatou, un Zarma Kogori, originaire de la région de Dosso, (Rouch, 1956 : 25) lui succéda. Sous sa direction, les raids esclavagistes s'intensifièrent davantage et atteignirent leur paroxysme. Ils dépassèrent leur base du Sud Gurunsi. C'est ainsi que plusieurs villages Dagara furent soumis, leurs chefs tués et les survivants réduits en captifs. Selon V. N. Somé, les Zarma proposèrent leurs services aux Waala pour combattre les Dagaba. Babatou demanda à l'occasion « *100 bêtes de bétail, 100 chevaux, 100 moutons et 100 esclaves et une grande quantité de cauris en retour* » (Somé in Bazemo, 2008 : 40). Une fois le marché conclut, Babatou mit en déroute les dagaba. Mais, les Waala ne tiennent pas leur promesse, ce que prétexta Babatou pour attaquer la ville de Wa. Plusieurs Waala furent tués et la ville fut abandonnée.

Après ces différentes expéditions militaires, Babatou devint le maître incontesté de la région. Tous les villages lui firent allégeance, excepté Sankanani, qui a semblé lui tenir tête. Quand Babatou l'attaqua, il essuya une de ses rares défaites. Les guerriers Dagaba de Sankanani dotés d'une connaissance parfaite du terrain rocailleux, en firent bon usage et rendirent les attaques des Zarma totalement inefficaces (Somé in Bazemo ed, 2008 : 41). Pourtant, selon une légende du pays zarma, dans sa campagne en pays Gurunsi, Samori n'avait pas pu soumettre un village mystérieux du nom de Sankana. Chaque fois qu'il se présentait aux portes de Sankana, le village disparaissait. C'est ainsi qu'il sollicita et obtint l'aide des Zarma installés à Bobo Dioulasso pour combattre Sankana. Les guerriers zarma acceptèrent le marché, attaquèrent le village et le mirent à sac à la surprise de Samori. Ce dernier s'exclama « *Pati Sankana !* » qui signifie « Sankana est détruit » en langue bambara.<sup>377</sup>

A défaut d'une résistance armée contre les « croisades » des Zarma, les Dagara adoptèrent d'autres stratégies : « *à la moindre rumeur ou à la vue des chasseurs, les habitants couraient vers la volta et la traversaient pour se retrouver sur l'autre rive, abandonnant*

---

<sup>377</sup> Djelba Badjo, Niamey le 23/3/2012.

leurs greniers aux cavaliers. Au crépuscule, les hommes revenaient discrètement en rampant pour collecter de la nourriture. Le danger passé, ils revenaient occuper les lieux » (Somé valère, in Bazemo, 2008 : 42). Ainsi dans la mémoire collective des Dagara, les Zarma ont laissé le plus terrible souvenir et furent la cause de dramatiques exodes.

Du Dagara, les troupes de Babatou atteignirent le Nord –ouest où elles s’allièrent avec une autre figure religieuse, Mamoudou Karantao qui, séjourna d’abord à Safané où il tenta d’user de la force pour répandre l’islam. La désapprobation des populations l’obligea à quitter pour Dounakoro (Bazemo, 2007 : 61). Cette défaite ne découragea pas les Zarma et ils poursuivirent leurs raids esclavagistes. Ils continuèrent dans la région du Dildyr d’où, la plupart des villages du Lyolo ont été ravagé. Le terme *sanko*, est retenu dans toute cette région pour désigner le passage ô combien dévastateur des zarma (Bazemo, 2007 : 68)

Vers la fin du XIX ème siècle, les Zarma regagnent leur base dans le Sud Gurunsi. Une dissidence intervint dans l’armée de Babatou. En effet, vers 1893-1894 (Levtzion, 1968 a : 156) Hamaria, un mercenaire builsa de Chuchuliga situé à l’Ouest de Navrongo ( au Ghana actuel) devenu commandant de l’armée, se révolta contre Babatou. Plusieurs cavaliers gurunsi le rejoignent. Des engagements militaires opposèrent les deux camps jusqu’en 1897<sup>378</sup> avec l’arrivée des Français. Hamaria signa un traité de protectorat avec les Français. Babatou devrait faire face à la coalition des forces Gurunsi de Hamaria et des Français. A la fin de 1897, il affronta la mission Voulet et Chanoine qui le repoussa jusqu’au Mamprusi où, les Anglais, maîtres des lieux, dispersèrent à leur tour les guerriers de Babatou. Ces derniers furent par la suite pris en tenaille entre les Français venus du Mossi, les Anglais partis de la Gold Coast et les Allemands venus du Togo. Ils furent complètement battus en 1899 (Hama, 1978 b : 68). Après cette défaite, certains guerriers zarma du Gurunsi s’aventurèrent dans la colonie anglaise de Gold Coast et d’autres décidèrent de rentrer au Zarmatarey. Parmi ces

---

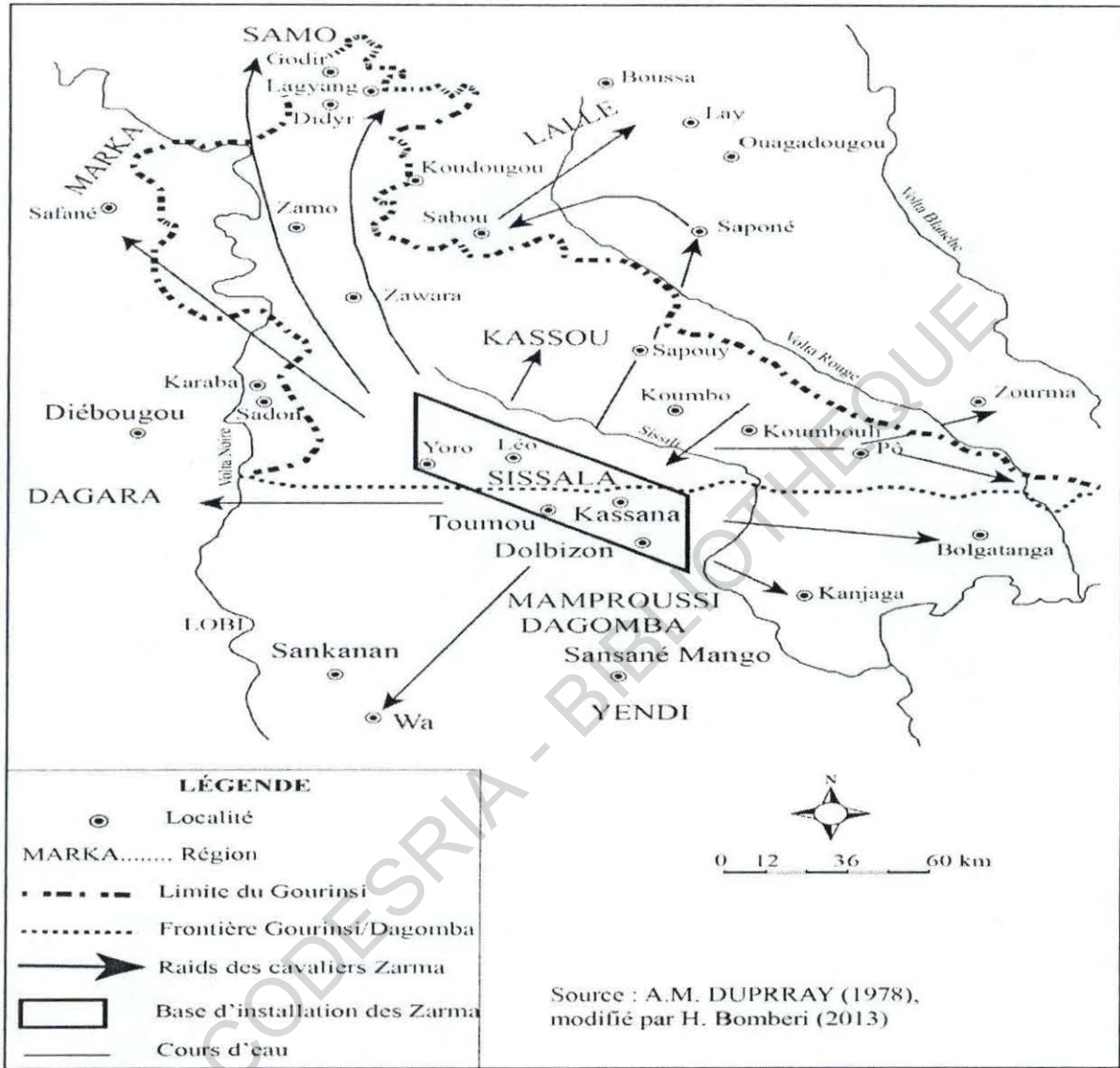
<sup>378</sup> (Tauxier, 1912 : 234) situe leur arrivée en 1896.

derniers, figurait Salifou Kaado de Koygolo autour duquel s'organisa la résistance au Zarmatarey après la mort d'Issa Korombé et Mayyaki Teko. Mais, l'honneur obligea Babatou et certains de ses fidèles à rester à Yendi où la plupart d'entre eux trouva la mort. J. Rouch tire un bilan peu reluisant de ces années d'aventure guerrière zarma au Dagomba et au Gurunsi :

*« Finalement ils (Babatou et ses combattants) avaient perdu la guerre. Ils avaient été des chefs du « Zerma du Gurunsi », et pendant quarante ans leurs exploits avaient été chantés par tous les griots de leur pays. Sans doute, ce n'était pas une honte de rentrer après avoir été battus par des Blancs, mais Babatou était trop fier pour agir ainsi » (Rouch, 1990 : 28).*

Après une analyse de ces différentes actions menées par les *wangari* en pays Dagomba, puis Gurunsi il y a lieu de se demander quels furent leurs impacts sur le plan social, économiques et politique

Carte n°16 : Les raids esclavagistes des Wangari au Dagomba et au Gurunsi



Source : A.M. Duppray (1978) modifié par Assane Adamou Bomberi (2013)

### 2.2.2.3 : Les conséquences des activités des cavaliers zarma au Gurunsi.

D'une manière générale, l'installation des Zarma dans le Gurunsi fut lourde de conséquences. Sur le plan social, pendant plus de trente ans, absolument étrangers et sans aucune attache sociale avec qui que soit, les Zarma sillonnèrent le pays plongeant les populations dans la ruine et la désolation (Bazemo 2007 : 161). Il n'y a pas de doute que, par les diverses pressions exercées sur les populations, (demandes pressantes d'esclaves et de grains pour nourrir les esclaves), le développement de l'insécurité, les tensions sociales et ethniques provoquées ou exacerbées, les nouveaux besoins créés etc..., la chasse à l'homme a contribué à la structuration de la société du Gurunsi. Les souvenirs de cette terreur sont encore vivaces chez les populations qui dans certains cas, pour échapper aux razzias creusaient des trous dans les troncs d'arbres pour se cacher (Bazemo, 2007 : 67). A défaut d'une action guerrière susceptible de dissuader les agresseurs, une autre solution de survie, qui consistait à regrouper les habitations, pour s'assurer une importante capacité de riposte en cas d'attaque, fut adoptée. Dans certaines régions du Gurunsi, les villages étaient entourés d'enceinte, fortifiée (Bazémo, 2007 : 225). C'est l'exemple de la citadelle de Moussa Kadio de Sati dont nous évoquions plus haut. Malgré tout ce dispositif sécuritaire, les Zarma avaient fait de cette région un véritable réservoir d'esclaves pour ravitailler les marchés locaux du Zarmatarey et du Sonéy. Les épisodes macabres de leur aventure sont résumés par J. Rouch en ces termes :

*« Epousant les querelles des Gurinsi, ils (les Zarma) détruisaient leurs villages, vendaient les habitants ou les enrôlaient comme fantassins. Les prisonniers non enrôlés étaient expédiés de Kasena soit vers le Mossi pour les échanger contre des chevaux, soit vers le pays zarma pour y cultiver, soit vers Salaga pour y être vendus » (Rouch, 1953 : 47).*

Plusieurs captifs originaires du Gurunsi furent ainsi enlevés et vendus comme esclaves par ces Zarma sur les grands marchés de l'époque. Ils envoyèrent aussi une partie des captifs

soit vers le Sud au marché de Salaga où les Dioula les échangèrent contre des chargements de noix de cola, soit vers le Nord et l'Est en pays mossi pour les échanger contre les chevaux indispensables aux rezzou : Le marché de Salaga eut la mauvaise réputation d'être l'un des marchés les plus importants en la matière : « *Salaga is an important centre in this slave trade, which reached a new peak in the last quarter of the nineteenth century as a result of the Zaberma raids among the Grunshi* » (Levtzion, 1986a ; 41)<sup>379</sup>.

Les Zarma ont été aussi des pourvoyeurs d'esclaves sur les marchés des pays haoussa notamment, les Emirats de Sokoto, de Gwandou et le Bornou (Olivier, 1973: 53). Du fait de ces expéditions, un certain nombre d'esclaves d'origine Gurunsi ont été déportés en pays zarma ou répartis dans l'Ouest du Niger par l'intermédiaire du marché de Sansani haoussa (Olivier, 1984 : 180). Les souvenirs d'Elhadji Harouna de Goumadey en disent long sur le phénomène : « *autrefois, il y avait des Gurunsi dans le Boboye. Ils avaient une pointe en fer, qu'ils mettaient dans les lèvres après les avoir percées. On les a ramenés de la guerre pour les mettre en esclavage ici. Aujourd'hui, ils parlent zarma, mais on les appelle Gurunsi* ». <sup>380</sup>

A défaut de données fiables sur le prix de vente d'un captif, on peut dire avec prudence que la valeur est assez fluctuante et varie selon l'âge et le sexe. L. Tauxier, ayant été au cœur de ces événements en sa qualité de premier résident de Léo en pays gurunsi mentionne : « *une jeune fille de 15 ans se vendait couramment à 50.000 cauris, celle qui avait 18 ans rapportait 70.000 cauris. Par contre un jeune homme ne rapportait que 30.000 cauris et un adulte, 20.000 cauris seulement* » (Tauxier, 1912 L.1 : 140). Il apparaît que ce sont les femmes, source de reproduction qui sont malheureusement les plus visées par les chasseurs de l'homme. Cette préférence accordée à l'élément féminin s'explique par deux facteurs :

---

<sup>379</sup> [Traduction : Salaga est un centre important dans ce commerce des esclaves, qui a atteint un nouveau sommet dans le dernier quart du XIXe siècle à la suite des raids Zaberma contre les Grunshi (sic)]

<sup>380</sup> Elhadji Harouna, Goumadey, le 27-04-2013.

*« D'abord à son prix de vente, plus élevé que celui des hommes, mais aussi à la fonction érotique des femmes – esclaves dans le monde arabo musulman où était acheminé une partie non négligeable de ceux qui avaient été capturés au sud du Sahara. Et si « cette préférence commerciale a encore contribué à accroître, sur place, le déficit démographique, l'intérêt pour les jeunes filles, lors des razzia, était directement lié au capital important qu'elles représentaient pour la fécondité, argument de vente décisif. Le manque à gagner a été considérable pour les villages ainsi spoliés » (Bazémo, 2007 : 214-215).*

Du fait de la rareté des cauris, *« on procédait surtout par le troc avec des écarts aussi variés entre 20 pagens noirs du Haoussa, 12 moutons contre 1 captif ou un cheval ( ou Ichameau) pour 2 ou 3 captives » ( Idrissa, 1981 : 28).* Ces données sont comparables à celles fournies par L. G. Binger à propos du trafic d'esclaves en pays mossi *« en dehors du marché il existe un faible trafic permanent entre le sel, les ânes les chevaux et surtout les esclaves qui sont la base de toutes les transactions dans le mossi ; c'est son seul produit, c'est avec lui qu'il achète les chevaux, le sel la Kola » ( Binger, 1892 : 498-501).* Cette vente des esclaves se généralisa au point d'attirer des acheteurs venus d'autres contrées. C'est ce que ce passage de L.G Binger (1892 : T2 : 2 cité par M Gomgnimbou laisse supposer :

*« J'y ai trouvé une dizaine de Mandé originaires de Djenné, établis ici provisoirement pour y faire le commerce de sel et d'esclaves avec la colonne de Gandiari (Gazar2. Ils portent à cet effet assez régulièrement du sel et du mil sur Oua et en ramènent des captifs qui leur servent à se procurer du sel à Mani et un peu de mil sur les marchés environnants... une trentaine d'hommes de Dakay sont campés ici avec des charges de cette denrée ( le mil) qu'ils vont échanger contre des captifs soit à Kassana, soit à Oua-Loumbalé » (Gomgnimbou, 2008 : 31).*

Toujours selon M Gomgnimbou à partir des renseignements fournis par Tauxier, la vente des esclaves était si importante qu'elle influa sur la valeur du cauris en pays Gurunsi.

*« le cauri avait un pouvoir d'achat infiniment plus fort que maintenant( sept fois plus fort) et en revanche et naturellement il y en avait beaucoup moins dans le pays(sept fois moins). Cela vient ( multiplication des cauris, pouvoir d'achat diminue- de ce que les Zabermas en firent entrer dans le*



*Gurunsi une énorme quantité* » (Tauxier 1924, cité par Gomgnimbou, 2008 : 31).

Après les raids des Zarma, le Gurunsi est restée une région déprimée démographiquement (Bazemo, 2007 : 214). Car aucune société, ni aucune économie, n'aurait pu échapper au traumatisme qui fut l'effet général des pertes démographiques considérables causées par la chasse, puis la vente des esclaves et les guerres qui l'ont accompagnée.

Beaucoup d'hommes et des femmes les plus valides furent capturés et vendus comme esclaves. Par exemple sur les marchés du Ghana, la vente des esclaves procurait assez de bénéfices aux marchands venus des régions du Burkina. Les esclaves et les ânes étaient les principales marchandises que les Yarsé emmenaient sur le marché de Salaga. A en croire L. Binger, les esclaves que les Zarma leur fournissaient coûtaient comme les animaux trois fois plus cher au Ghana que dans le Mossi :

*« Les animaux achetés au Mossi et les captifs en provenance du Gourunsi sont évacués sur Salaga, Kintampo et Daboya avec un mouton de 10.000 à 15.000 cauris par bœuf, 3.000 à 4.000 par mouton, une fois engraisés. Ce sont encore les captifs qui donnent le plus beau bénéfice : il n'est pas rare de voir réaliser cent pour cent sur les lots de choix, jeunes filles ou femmes »* (Binger, 1912 T1 : 504 cité par Bazémo, 2007 : 115).

Les survivances de cette traite se ressentent encore en pays Kasena où « *la province de Naouri fait aujourd'hui partie des zones les moins peuplées du Burkina Faso* » (Gomgnimbou, 2008 : 31). Le récit de L. Binger qui traversa le pays Kasena atteste la saignée démographique et économique de leurs actions. C'est un témoin oculaire des événements de la fin du XIX siècle, qui affligé par le spectacle dans le Sud gurunsi qui décrit la réalité du moment :

*« Le Gurunsi était bien peuplé avant que le Gandiari (Gazéré) vint faire la guerre. J'ai traversé beaucoup de grandes ruines. On voit aussi de nombreuses cultures abandonnées. Actuellement, le pays est à peu près ruiné, les villages à moitié abandonnés et on ne cultive pas avec ardeur. Il n'est possible de se procurer que du mil et du Sorgho et encore en petite quantité »* (Binger, 1892, T1 : 446).

Les souvenirs d'un informateur de la région de Dydyr de M. Bazémo (2007 : 68) « *lors du Sanko, neuf personnes de notre concession ont été enlevées. Aucune n'est revenue* » ou celui plus accablant d'un autre informateur de E. Bayilli (1973 : 359) : « *notre concession comptait une centaine de membres avant l'arrivée des Zaberma. Après leur passage, il ne restait que trois survivants* », laissent bien percevoir l'ampleur des ravages perpétrés par les Zarma.

Les mauvais traitements psychologiques, les conditionnements, que subissent les esclaves depuis leur capture jusqu'à leur vente dans les marchés de la région furent aussi une des conséquences sociale de cette razzia. Les Zarma procèdent à leur cicatrisation par des marques distinctives pour éviter les contestations entre les membres des différentes compagnies. Beaucoup de Gurunsi, qui n'avaient pas de cicatrices faciales furent automatiquement marqués par des signes laissés au choix du capitaine de la compagnie.

Tamakloe (1931) en distingue quatre marques :

*« Compagnie Gazari : trois traits verticaux et trois horizontaux sur chaque joue ;*

- *Compagnie Babatou : deux traits discontinus verticaux et une coupure en biais à partir du nez sur le côté droit ;*
- *Compagnie Isaka : la même, mais la coupure est à gauche ;*
- *La compagnie Tuni ; cinq marques horizontales sur la tempe. »*  
(Tamakloe (1931) cité par Rouch, 1990 : 16).

Ces cicatrices si elles diffèrent d'un chef militaire à un autre, visent le même but. Il s'agit de faire accepter à l'esclave son sort et pour cela tout est mis en œuvre pour mater son esprit.

Ces marquages corporels se remarquent chez certains survivants de cette période comme à Pô où M. Gnomgnimbou a rencontré des personnes qui portent encore des cicatrices ethniques de Moose, marqués par leurs maitres (Gomgnimbou, 2008 : 31).

Sur le plan politique et militaire, les conséquences sont aussi énormes. Les souverains gurunsi ne s'étaient pas opposé dans la plupart des cas à cette capture. Au contraire, partout où cela leur fut possible, ils cherchèrent à prendre part aux privilèges que leur offrait la vente

des esclaves et profiter des énormes butins. Ils s'appuyèrent également sur les guerriers zarma pour affermir leur position et régler des petites querelles. C'est pourquoi, L. Tauxier écrit que : « la meute dévastatrice se trouva lâchée par les Gurunsi eux-mêmes dans le malheureux pays où elle devait accumuler les ruines, et les Djerma<sup>bè</sup> commencèrent à travailler pour eux-mêmes et à dévaster tout » ( Tauxier, I, 1912 : 184, cité par M. Gomgnimbou<sup>381</sup> ). Cette même critique est faite par Duperray concernant le pays mossi :

*« Il faut dire que c'est à l'initiative du Mogho Naba lui-même que les Zaberma pénètrent en pays mossi. Désespérant en effet de venir à bout du Naba Wobgho, chef de Lallé, en révolte ouverte contre le pouvoir de Ouagadougou depuis plusieurs années, le Mogho Naba s'adresse à eux pour les mettre à raison. Les Zaberma acceptent, mais se heurtent durement à la résistance des chefferies mossi du sud, ignorant tout du projet du Mogho Naba ou soucieux de sauvegarder leur propre pied d'œuvre, ils doivent renoncer à leur entreprise car la saison des pluies a transformé la région en marécage et les chevaux s'embourbent, gênant leur progression » ( Duperray, 1984 : 65).*

Cette chasse à l'homme survenue au XIX<sup>ème</sup> siècle en pays gurunsi, a aussi favorisé l'ascension et l'accession au pouvoir de certains groupes de guerriers (Rouch, 1990 : 29). C'est l'exemple de Hamaria, un ex-mercenaire ~~Zarma~~, qui a été érigé en chef de façon opportuniste par Voulet et chanoine pour les besoins de la cause coloniale. Cette aventure guerrière et militaire de plus de quarante ans des Wangari Zarma en pays gurunsi, pose également la problématique de la formation d'un Etat zarma en pays Gurunsi. On peut se demander à ce sujet, que s'il n'y avait pas eu la pénétration coloniale des Français, Anglais ou Allemands, si les zarma n'auraient pas pu fonder leur propre Etat. En tout cas tout laisse à le croire car au moment de leur puissance, les Zarma contrôlaient une bonne partie du pays gurunsi.

---

<sup>381 381</sup> Gomgnimbou Moustaphata « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » in *l'événement*, Décembre 2001, mis en ligne le 25 septembre 2004, p.2

Sur le plan culturel, le contact de certains groupes de populations avec les Zarma dans le Gurunsi, sans être assimilé à un mouvement de jihad, a contribué dans une certaine mesure à les islamiser : « Another outcome of the zaberma period was the beginning of spread of Islam among the pagans of his area and mainly the Isala » (Levtzion, 1968 a : 157)<sup>382</sup>. Dans le sud Gurunsi, M. Bazémo citant A.M Duperray (1978) soutient que « ceux qui avaient été asservis, sont venus à l'Islam au contact des Zaberma, libérés par le pouvoir colonial, ils sont restés fideles à cette religion et c'est encore comme musulmans que ceux qui ont rejoint cette religion d'origine qui y sont revenus » (Bazemo, 2007 : 224). Aujourd'hui, les souvenirs de toutes ces brimades sont vécus par la pratique d'un cousinage à plaisanterie très fort les Zarma et les populations des régions du Gurunsi. Au même moment de ces actions zarma dans le Gurunsi, d'autres groupes zarma louèrent les mêmes services aux chefs en pays Kotokoli du Nord Togo et dans l'atacora béninois.

### **III-Les cavaliers zarma en pays Kotokoli (Nord-Togo) et dans l'Atocora béninois.**

#### **3-1-Les guerriers Semaci en pays Kotokoli**

L'exportation de la dynamique guerrière en cours au XIX ème siècle à l'extérieure du Zarmatarey, est un phénomène historique d'une grande importance dans la compréhension de l'évolution et de l'équilibre géopolitique de toute la boucle du Niger, c'est-à-dire les régions comprises entre les pays haoussa à l'Est et ceux de la volta à l'ouest. C'est ainsi que les monts de l'Atakora aussi bien dans ses versants béninois que togolais ont constitué au XIX ème siècle « un grand carrefour de groupes socioculturels et de civilisations, une zone de refuge, mais aussi -paradoxe- une terre d'insécurité, incursions de pillards et

---

<sup>382</sup> [Traduction : Un autre résultat de la période des Zaberma fut le début de la propagation de l'Islam parmi les païens de sa région et principalement la Isala]

*affrontements de toutes sortes en ont fait une région de conflits d'intérêt et de luttes d'influence* » (Iroko, 1985: 129). Cette région montagneuse dotée d'une forte densité humaine avait une structure très perméable faisant d'elle une zone de prédilection pour les chasseurs d'hommes et autres aventuriers au XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est en ce sens qu'une poignée de cavaliers zarma s'aventurèrent dans cette région pour se livrer à des rezzou et à une intense activité de commerce d'esclaves. Mais, il semble que les premières installations des groupes zarma dans cette région est antérieure au XIX<sup>ème</sup>. Du Dagomba où ils étaient des mercenaires, les cavaliers zarma proposèrent les mêmes services aux chefs des Kotokoli du Nord Togo actuel. C'est surtout le pays Kotokoli, appelé aussi le pays Tem<sup>383</sup> qui fut touché par les raids esclavagistes. En effet, quand Uro Djobo Boukary arriva au pouvoir en 1880, il fit du commerce du sel et des esclaves une de ses priorités. Il recruta pour la circonstance des cavaliers mercenaires zarma, haoussa et peul. On les appelait les « *Semaci* » (nom local utilisé pour désigner les cavaliers armés)

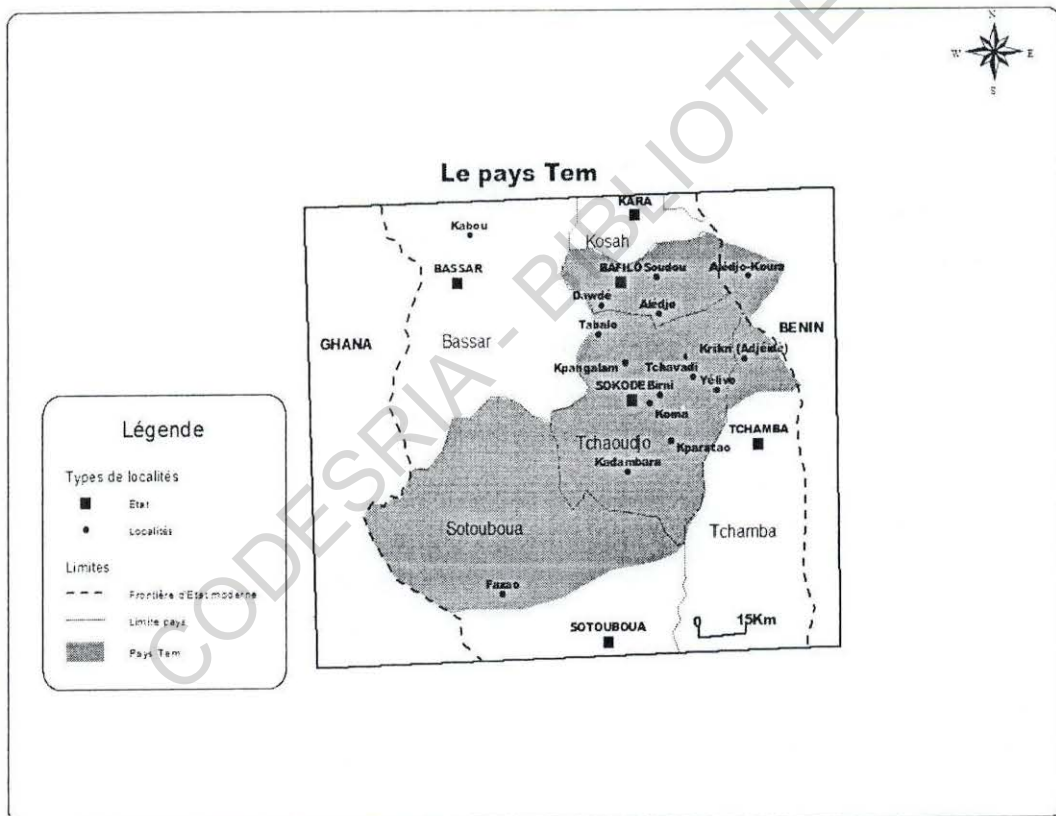
C'est autour de ce noyau de guerriers qu'il forma une armée avec laquelle il s'imposa dans la région (Gayibor, 1997 Vol1 : 347). Outre l'affirmation du pouvoir, on assista à la naissance de l'impérialisme du Tchaoudjo, tout d'abord vis-à-vis des autres populations tem. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les cavaliers mercenaires zarma avaient razzié tout l'espace compris entre Sokodé et Atakpamé où leurs multiples raids ont nourri un important trafic de captifs enlevés aux vaincus. « *Ces saberma sont des musulmans originaires de la région de Sai, au Niger. A l'instar des lansquenets allemands du Moyen Age, ils vivent à tort ou à raison de la guerre et se mettent spontanément au service de ceux qui leur font les meilleures propositions* » (Gayibor, 1997 : 346).

---

<sup>383</sup> D'après Pierre Alexandre (1963 : 228) le terme Kotokoli est rejeté par les auteurs allemands au profit de tem. Pour Gayibor (1997 : 350) « l'ethnonyme kotokoli est plus usité de nos jours. Il semble s'identifier plus aux éléments du groupe qui sont urbanisés et islamisés, alors que Tem désignerait plutôt le monde rural et païen, le fond ancien du peuplement » Le terme Kotokoli est un terme culturel alors que tem est un terme ethnique.

C'est ainsi que leur intervention a permis à Tchaoudjo, une des plus importantes chefferies du pays de Tem, dans le Nord Togo, de se hisser comme une puissance guerrière des plus redoutables et de tailler à coups d'épée un petit Empire sur la route de la Kola (cf carte n°17 ci dessous). Les Zarma furent utilisés par le chef de Tchaoudjo entre 1883 et 1898 contre respectivement Seméré, Alédjo –Kura et Ajeidé (Tcham, 2007 : 212) en vue de devenir une puissance régionale. En mai 1893, par exemple, Ouro Djobo Boukari, avec le soutien des cavaliers zarma, engagea une guerre contre les Anyanga (Olonou, 2010 : 79). Cette chasse à l'homme fut également organisée dans le Borgou et dans l'Atacora béninois.

**Carte n° 17 : Le pays Tem au XIX ème siècle**



Réalisation: YOUNSA.Y.Habibatou, Doctorante géographie, Janvier 2014

Source: GAYIBOR, 1997: 116

Source : N.T. Gayibor (1997 : 116)

### 3-2- Les Zarma, chasseurs d'hommes dans le Borgou et l'Atacora béninois<sup>384</sup>

L'aventure des zarma dans ces régions n'apparaît pas clairement dans les écrits des historiens et ne semble être délaissée au profit de celles intervenues dans le Dagomba et le Gurunsi. Pourtant, c'était l'une des toutes premières aventures des Zarma probablement avant celle des régions voltaïques. Dans cette région de l'Atacora, les zarma s'adonnèrent la chasse puis la vente des esclaves. Comme en pays gurunsi, là aussi les conséquences furent énormes <sup>fait</sup> sur le plan politique, social qu'économique. L'installation des zarma dans cette dernière région, a fait l'objet des recherches de la part de Felix Iroko (1985). Ses enquêtes ont révélé un phénomène capital à savoir que la chasse et <sup>le</sup> commerce des esclaves ont fait des versants de l'Atakora un pôle commercial particulièrement attractif et qui a effectivement attiré des guerriers zarma, venus se fixer sur la côte uniquement pour pratiquer ces activités. Quelques éléments de ce groupe zarma seraient originaires de Garanthé-dey dans la région de Dosso d'où leurs ancêtres, Banawassi et Mayyaki Mali, deux cavaliers émérites seraient partis pour la région de l'Atacora<sup>385</sup>. Ils seront rejoints dans cette aventure par plusieurs familles. Les causes de leur départ restent encore floues. Les sources évoquent tantôt les guerres qui endeuillèrent les populations zarma, tantôt des simples aventuriers à la recherche d'esclaves. Leur itinéraire reste également peu précis. Ils tentèrent d'abord de s'installer dans la région du Kilir attirés sans doute par la cité commerciale de Zougou wangara mais vainement. Les enquêtes orales réalisées par Iroko Félix dans la région laissent croire que quelques uns des cavaliers migrants se seraient séparés du grand groupe pour s'installer à dans le Borgou et s'adonner déjà à quelques rapines. La dissidence de ce groupe zarma eut lieu sous la direction d'un certain Mori Touré, fils de Seydou Touré, dont l'origine reste

<sup>384</sup> L'essentiel des informations contenues dans ce passage proviennent des travaux d'Iroko Félix Abiola (1985) qui a eu l'opportunité de recueillir des traditions orales auprès de nombreux informateurs (descendants d'esclaves et descendants de cavaliers zarma). Il faut signaler que nous n'avons pas eu les moyens de réaliser des enquêtes dans l'Atacora et nos informateurs du Zarmatary semblent méconnaître cette réalité historique.

<sup>385</sup> Hassane Ibrahim, Dosso, le 31-10-2010.

encore à élucider. Il serait originaire de Nikki, situé dans le Zidji. Les enquêtes que nous avons menées dans cette localité n'apportent pas beaucoup d'éclairages sur ce personnage. Il est tout simplement présenté comme un marabout commerçant<sup>386</sup>. C'est avec B. Gado que nous retrouvons les conditions de son départ :

*« L'histoire de Mori Ture au Tagwana et au Djimini commença donc le plus simplement du monde. Seydu Ture, craignant les exactions du chef de Mokko près de Nikki, contre son fils Mori Ture qui promettait de devenir un guerrier de renom, émigra secrètement avec toute sa famille, puis par la route de Gondja, vint s'installer à Saghala près de Mankono. » (Gado, 1980 : 254).*

La référence au chef de Mokko, nous amène à envisager le départ de Seydou Touré du Zarmatarey après la défaite de Daoudou Bougaram à Zagoré en 1833. En effet, c'est après cet épisode, que Gwandou avait désigné Aboubacar Sanda de Tombokirey comme *Amirou* pour diriger au nom de Gwandou au *Zarmakoytarey* de Dosso, avec pour résidence Mokko. C'est ce chef de Mokko, que Seydou Touré craignait pour son fils. Selon les traditions recueillies par Yves Person dans le Borgou, au sujet de Marabadiassa, l'arrière grand père de Mori Touré, Mahame, était parent du chef de Nikki (Person, 1968 : T3 : 1579-1593). Mais, faut-il voir en Moribane, l'un des jumeaux de Maharsane, fils de *Zarmakoye* Zam, le fondateur de Kiota. Nous ne saurions le confirmer faute d'informations complémentaires. Mori s'installa à Niamana où il poursuivit ses études coraniques et s'exerça à la science de la guerre dans la troupe d'Elhadji Omar en 1860. Après la mort de son père, il prit la tête des Zarma de Saghala, se mit au service de Kanaate de Monkano et guerroya contre le Nigbi. Vers 1884, son courage et sa témérité lui permirent de mobiliser tous les zarma, les Haoussa et même des jeunes *Malinké* et se tailla un grand Etat entre Nzi et le fleuve Banbana (Person, 1968 T3 : 1579-1593). Il devint le maître incontesté de toute la région. En 1890, une guerre fratricide éclata au sein du groupe zarma mettant à mal leur cohésion, gage de leur force. En

---

<sup>386</sup> Traditions de Nikki



effet, Mori Touré accusa Djibo, chef des Zarma du Dahakolonka, de se rebeller contre son autorité. Il attaqua sa capitale et le décapita en plein jour. Les Zarma fissent par s'installer à Maraba-diassa ou la palissade de Diassa. L'aventure des zarma dans le Borgou prit fin en 1893, quand arrivèrent les troupes de Samori (Gado, 1980 : 255). Cette aventure de Mori Touré, chef de guerre et trafiquant d'esclaves s'est déroulée probablement au même moment que celle des *Wangari* dans le Gurunsi et dans l'Atacora béninois.

Un second groupe de Zarma devait poursuivre son mouvement après l'opposition du souverain de l'époque « *un Atakpla, sceptique sur les intentions réelles de ces aventuriers plein d'orgueil et d'arrogance* » (Iroko, 1985 : 131). Après avoir échoué à s'installer dans le Seméré, ils finissent par installer leur quartier général dans une forêt située à cheval entre le Kilir et Birni Maro qui prit le nom de *Bouban-zaouré*<sup>387</sup> (*Boubane* : la fin de la mort, et *Zaouré* : vestibule, autrement dit la maison de la fin de la mort). C'est ce site qui devient au XIX<sup>ème</sup> la base des cavaliers zarma pour leur chasse à l'homme. Cependant, à en croire Felix Iroko (1985 : 129), leur installation serait antérieure au XIX<sup>ème</sup> siècle. A cette époque, ils étaient une poignée d'individus isolés, parfois assimilés qui ne semblent pas avoir exercé une grande influence sur l'évolution géopolitique de l'Atacora. Ils s'adonnaient essentiellement à des activités commerciales. Il a fallu la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle pour voir ces Zarma de Boubanzaouré jouer un rôle déterminant dans l'organisation sociopolitique de l'Atacora. Cette localité devint la principale base des Zarma pour la chasse à l'homme à laquelle ils s'adonnèrent très tôt après leur installation. Mais, si avant leur installation, certaines populations locales s'adonnaient déjà à cette pratique, les nouveaux venus se remarquèrent par leur courage et surtout par leur réputation d'invulnérabilité. A ce niveau de notre travail, il y a lieu de se poser un certain nombre de questions sur les modalités d'acquisition des esclaves et comment était organisé leur commerce. Ces cavaliers

---

<sup>387</sup> Ce nom serait attribué par les Haoussa venus du Niger et du Nord Nigeria en raison de sa réputation de sécurité et qui les mettrait à l'abri de la mort.

Zarma, capturaient pour eux mêmes ces esclaves à travers des rezzou intenses qu'ils organisaient de manière collective. Ils étaient armés de sabres, de couteaux et des câbles parcourant les champs et les sentiers à la recherche d'esclaves. On les surnommait "les voleurs d'hommes" prompts à tirer l'épée du fourreau. Chaque opération nous dira Iroko, « était précédée de nombreuses précautions occultes ; les déplacements étaient régis par des règles précises de discipline, des messages codés, des systèmes de choix de points de repères, d'indication de direction ... un langage uniforme qui attend d'être étudié » (Iroko, 1985 : 132). Les populations étaient au désarroi à l'annonce de leur arrivée. Ils parcouraient tout l'Atacora à la recherche d'hommes à capturer. Ces cavaliers volèrent d'hommes parcouraient tout le pays et toute l'année exception faite du mois de *ramadam* au cours duquel ils pratiquaient le jeûne, observaient un moment de pause dans la chasse aux esclaves. Cette information laisse supposer que ces aventuriers étaient des musulmans ou du moins respectaient les rites de l'islam. Au cours de cette période, ils se retiraient dans leur base de *Boubanzaouré*. Ils mettaient à profit ce moment de vacance pour mettre sur pied des projets et des stratégies.

L'aventure des guerriers zarma dans l'Atacora paraît l'opposé de celle du Dagomba et du Gurunsi. En effet, si dans le Dagomba au début de leur installation ils louaient leur service à leurs hôtes avant d'opérer pour leur propre compte, dans les premières décennies de leur installation dans l'Atacora, ils faisaient seuls la chasse à l'homme avant d'être accompagnés vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle par « quelques princes du Kilir issus de la dynastie de Atakpla et des Batombu de Birni Maro, leurs hôtes et alliés » (Iroko, 1985 : 133).

L'élément le plus important à analyser est de savoir quels étaient les impacts sociopolitiques de cette aventure zarma dans cette région. Cette intrusion violente et sanguinaire des Zarma dans l'Atacora eut sans doute des conséquences énormes. Sur le plan démographique, ce fut une véritable ponction humaine qui était réalisée. Les esclaves capturés alimentaient un

grand réseau commercial dont le centre de ralliement fut Payakou, transformé en véritable marché d'esclaves où les cavaliers zarma troquaient leurs captifs contre des chevaux. De façon générale les prix variaient selon le sexe l'âge et la robustesse des esclaves et des équidés et des difficultés d'approvisionnement :

*« un jeune homme était troqué contre deux chevaux , il fallait pour l'obtention d'une fillette esclave auprès des zarma, un ou deux équidés ; les jeunes filles, toujours plus prisées ; s'obtenaient avec deux ou trois chevaux , parfois , les Zarma cédaient deux personnages âgés contre une seule monture. Les Cypraea moneta et annulus -cauris- servaient aussi de monnaies d'échange ; la contre partie d'un esclave adulte et robuste était d'un sac de cauris ; il en fallait deux ou trois pour obtenir une jeune captive auprès des Zarma ; au total les jeunes filles coutaient plus cher que des hommes (Iroko, 1985, : 134).*

Les Zarma ne vendaient pas tous les captifs. Une partie était réservée aux travaux domestiques de leurs maîtres tandis que d'autres travaillaient dans les champs ou donnés comme cadeaux ou présents d'allégeance à des souverains pour obtenir leur faveur ou leur complicité.

Leurs raids esclavagistes furent aussi à l'origine de beaucoup de migrations des populations, de multiples incendies de village, de véritables génocides à travers des massacres des populations :

*« Les Zarma frondeurs et intrigants à volonté, guerriers intrépides, indifférents au bonheur et au malheur des gens de localité qu'ils attaquaient, ont par leurs multiples campagnes militaires et la pratique du commerce des esclaves accéléré un processus de brassage humain antérieur à leur installation dans l'Atacora et provoqué un grand déplacement des populations, les modalités d'occupation du sol sont trouvés profondément modifiées » (Person, 1956 : 40).*

Sur le plan politique, comme au Dagomba, les chefs locaux nouèrent avec eux des alliances en les utilisant comme des mercenaires soit pour régler leurs différends ou pour maintenir en respect un adversaire zélé (Person, 1956 XVII, : 40). Par l'usage de la ruse, la perfidie, la turpitude, ces alliances se nouèrent de façon spectaculaire et diversifiée. Ils réussirent ainsi à

basculer chaque fois les rapports de force en faveur de tel ou tel entité politique. Sans chercher à asseoir une domination politique, susceptible d'aboutir à la création d'une entité politique, les guerriers zarma par leurs actions ont bouleversé la configuration géopolitique de la région à la veille de l'occupation française et allemande de l'Atacora (Iroko, 1985 : 129). Ils furent dans une large mesure responsable des troubles qui ont désorganisé les structures politiques et endeuillé des milliers de familles au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle dans versants orientaux de l'Atacora. Par exemple, le roi du Kilir nous dit Iroko qui avait refusé d'accueillir les Zarma, finit par nouer une forte alliance avec eux, alliance qui lui procura aussi bien des esclaves qu'un leadership local.

L'histoire de la chevauchée des Zarma dans l'Atacora est un thème très intéressant à plus d'un titre. Cependant, les travaux d'Yves Person (1956) et Iroko (1985) qui ont constitué nos principales sources ne permettent à suffisance de répondre à toute la problématique de leur installation et d'évaluer l'impact de leurs actions sur l'évolution sociopolitique de l'Atacora au XIX<sup>ème</sup> siècle. On peut tout simplement retenir que les différentes actions épiques des Zarma aussi bien dans le Gurunsi que dans le pays Kotokoli sont indissociables du contexte socio-économique du Zarmatarey au XIX<sup>ème</sup> siècle. La finalité de leur aventure fut la chasse puis la vente d'esclaves. Les intrigues politiques auxquels ils se sont mêlés, les alliances nouées avec les populations ne sont que des moyens pour atteindre cet unique objectif. En tout selon les sources à notre disposition, en aucun moment de leur brève histoire ils n'ont réellement cherché à asseoir leur domination politique ou à s'emparer du pouvoir. Ils ont été certes utilisés à des fins politiques. Aussi, ces documents à notre disposition sont – elles loin de couvrir toute la problématique pour bien cerner l'impact des raids esclavagistes aussi bien pour l'Atacora et sur le pays d'origine des « *cavaliers aux vautours* ». La situation se complique davantage dans un contexte où les traditions orales du Zarmatarey semblent ignorer ou fournissent peu d'informations sur cet épisode de notre histoire. Cette

aventure des Zarma dans l'Atacora semble être complètement noyée dans celle du Gurunsi pour laquelle nos informateurs fournissent quelques bribes d'informations. Ils fournissent par contre assez d'informations sur la période allant du retour de Bayéro à l'avènement de la colonisation en passant par la bataille de Bounba de 1896.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## CHAPITRE IX- DU RETOUR DE BAYERO A LA PERCEE COLONIALE.

Cette section du travail est consacrée à l'analyse de la situation sociopolitique du pays de l'arrivée inattendue de Bayero à l'avènement de la colonisation.

### I- Le retour en force de Bayero Abdouhassane

Après la mort d'Abdouhassane en 1866 à Kollo zarma, son fils cadet, Bayero, après quatre ans d'errance entre le Zarmatarey et le Taghazart, prit le chemin de l'exil. Il séjourna près de deux ans à Sandiré d'où il continua au Yagha<sup>388</sup>. Sandiré était à l'époque un des rares villages touareg fortifiés du Taghazart. Son nom dérive du terme en zarma « *Sandi* » « c'est à dire dure ». Il provient de la description donnée par un berger à un groupe de guerriers zarma qui voulait attaquer le village : « *Kwara dini ga sandi danga biri* »<sup>389</sup> autrement « ce village est dure comme un os ». Cette image renvoie à l'idée d'invincibilité. Son premier chef fut Iboun Mohamed Elkass (1852-1892), un *kel tamasheq* venu de El houa, un campement touareg, situé à l'Est de Tabla, d'où sa mère Sata est originaire. Il s'installa d'abord à M'bama avant de s'attaquer à Baba Sama, le souverain zarma, de Fada qu'il contraignit à l'exil à N'Dounga.<sup>390</sup>

C'est vers 1870 que Bayero quitta Sandiré où il laissa certains de ses compagnons notamment Dangnidi, Boné-yaga, Filiwa<sup>391</sup>. Il séjourna successivement à Diongoré chez sa grande sœur Oumou Abdouhassane, à Dantchandou Sillankey, à Torodi et à Karma-Sonéy d'où il continua au Yagha. Cependant, pour les traditions de Birni Gaouré, avant d'arriver au Yagha, Bayero séjourna un moment à Wanzarbé chez Kassey, la femme au sein unique,

<sup>388</sup> Zanguina Yankori, Sandiré le 25-05-2013.

<sup>389</sup> Zanguina Yankori, Sandiré le 25-05-2013.

<sup>390</sup> A.N.N, 1E15.59, Cercle de Niamey, Rapport de Tournée effectuée par l'administrateur Tornezy dans le canton de Hamdallaye et de Fakara de 1933.

<sup>391</sup> Zanguina Yankori, Sandiré le 25-05-2013.

qui semble t-il lui donna le répondant du charme d'Issa Korombé.<sup>392</sup> Pour d'autres auteurs (Laya, 1976 : 36, 44, 108-109 ; Gado (1980 : 214-215). Bayero aurait sillonné le pays *Sojey* des longues années durant dans le but de trouver un charme puissant qui annulerait ceux d'Issa Korombé. A notre avis, ces détails ne visent qu'un rapprochement idéologique entre les deux personnalités et ne semblent pas correspondre à la réalité du moment. Notre interlocuteur de Wanzarbé ne la partage pas et dit en substances :

*« Mon fils, tu n'es pas le seul à poser cette question à savoir si Bayero a séjourné à Wanzarbé. Eh bien qu'il soit clair nous Sojeybooro (gens du Sojey) nous avons de la confiance, nous ne trahisons jamais un Zarma. Car recevoir Bayero, c'est trahir Issa Korombé. Bayero n'a jamais séjourné à Wanzarbé, ce type de don n'est pas une simple question de biens matériels. Ces charmes ne s'achètent pas au sens strict. Mais l'acharnement nécessaire pour obtenir un charme est la disponibilité du guerrier d'engager à la fois son énergie et son temps auprès d'un magicien comme l'a fait Issa Korombé. ».*<sup>393</sup>

Ce qui semble sûr est qu'Issa Korombé resta dans le Yagha dans l'expectative à la recherche de soutien et de moyens pour attirer Issa Korombé dans un traquenard. C'est en ce moment qu'arrivèrent les *Foutanke* (les gens du Fouta) délogés depuis 1891 par les troupes d'Archinard, un ancien polytechnicien de l'artillerie de marine française qui cherchait à compenser sa faiblesse dans l'aventure coloniale.<sup>394</sup> Ces *Foutanke* avaient à leur tête Ahmadou Cheikou, fils d'Elhadj Omar Tall, roi du Ségou et Alboury N'diaye, ancien roi du Djolof (au Sénégal) de 1875 à 1890<sup>395</sup>. Chassé de son Djolof annexé par les troupes françaises, le roi Alboury N'diaye regagna le Kaarta où il trouva Ahmadou Cheikou en guerre contre les troupes françaises commandées par Archinard depuis 1889. Archinard qui avait succédé à Gallieni faisait prévaloir une politique de conquête qui visait à tout prix à

<sup>392</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 27-07-2012.

<sup>393</sup> Amado Souley, Wanzarbé le 08-05-2013

<sup>394</sup> Bocar Cissé « Alboury N'diaye, dernier grand Bourra du Djolof » in *Éthiopiennes*, la Revue negro africaine de littérature et de philosophie. Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes> consulté le 20-07-2009.

<sup>395</sup> Bocar Cissé « Alboury N'diaye, dernier grand Bourra du Djolof » in *Éthiopiennes*, la Revue negro africaine de littérature et de philosophie. Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes> consulté le 20-07-2009.

éliminer les « *indisciplinables et obstacles au commerce, que sont Ahmadou et Samori* »<sup>396</sup>. C'est dans ce contexte qu'Alboury N'Diaye arriva dans le Kaarta où il unit ses forces avec Ahmadou Cheikou. Après s'être violemment combattu avec les Français, ils furent contraints à l'exil.<sup>397</sup> Leur objectif final était d'atteindre Sokoto, où Ahmadou Cheikou espérait un accueil favorable de la part de Mohamed Bello (1817-1837), un de ses grands pères maternels (Hama, 1968 : 294). Les deux leaders étaient accompagnés des milliers d'hommes à leur arrivée au Macina. Ils arrivèrent à Dori, un émirat allié de Sokoto, depuis 1809 quand, Ibrahim Sa'id entra en contact avec Ousmane Dan Fodio, pour se faire introniser *amirou* Liptako (Balogun, 1970 : 76). C'est à Dori que Bayero Abdoulhassane les rencontra<sup>398</sup>. Il parvint à les persuader de la nécessité de conquérir les Etats du moyen Niger en vue de constituer un grand Empire à l'image du Macina et du Djolof qu'ils avaient perdu. Après une brouille avec l'*amirou* de Dori, Bayero et les *Foutanke* redescendirent ensemble sur la rive droite du fleuve d'où ils reçurent l'alliance des Peul Bittinkobe. Rappelons-le, c'est dès 1806 qu'Alfa Sory Beldo, installé à Tirga, dépêcha son neveu, Ousmane Mamane Tako, à la tête d'une délégation à Sifawa chez Ousmane Dan Fodio. Il reçut un turban, un sabre et un étendard, insignes de son investiture en tant que premier *Amirou* de Bitinkodji voir même de la rive gourma (Balogun, 1970 : 127). Il régna de 1806 à 1809 à Tirga. Mais, l'insécurité obligea l'Emirat à changer à trois reprises de capitale de Tirga à Toulwale, puis à Kareygorou et enfin à Neni d'où les Bittinkobe chassèrent le *Maourikoye* Neni (chef Maouri de Neni). A partir de ce point, ils se dirigèrent vers le Djelgodji. Tout le long de leur parcours, ils tentèrent de s'imposer aux populations des villages situés le long de leur trajet mais firent face à une résistance farouche des Sojey assistés de leurs alliés Touareg. Une première bataille les opposa à Larba Birno, le seul village fortifié de la Sirba à l'époque (Zoumari,

<sup>396</sup> Bocar Cissé « Alboury N'diaye dernier grand Bourra du Djolof » in *Éthiopiennes, la Revue négro africaine de littérature et de philosophie*. Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes>. Consulté le 20/07/2009

<sup>397</sup> Le 3 janvier 1891 avec les troupes du colonel Archinard et le 18 mai avec le capitaine Blachère.

<sup>398</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré, le 22-07-2012.



1982. 158). Les *Foutanke* encerclèrent le village et firent beaucoup de prisonniers. Garbey Kourou, Saga Fondo et Hondo Bon tombèrent aussi sous la domination des *Foutanke* (Hama, 1968 : 295).

Après cette série d'attaques, toute la population de la rive droite était sur le pied de guerre. Les *Foutanke* étaient constamment surveillés dans leur moindre déplacement pour éviter ce qu'il convient d'appeler la surprise de Larba. Dans chaque village, les populations s'organisèrent et des éclaireurs furent désignés pour contrôler les assaillants (Zoumari, 1982 : 159).

Les *Soñeyborey* après l'attaque de Larba, se réunirent à Kouli Koira pour décider de la conduite à tenir face aux *Foutanke*. C'est ainsi qu'ils firent appel une fois de plus à leurs alliés traditionnels, les Touareg logamatén. Ces derniers qui comprirent tout le danger que représente la présence des *Foutanke* dans la région, ne tardent pas à accepter la demande des *Soñeyborey* (*habitants du Soñey*). Ainsi, ils formèrent ensemble une forte coalition dont l'objectif était de contrecarrer l'avancée des *Foutanke*. Finalement c'est au village de Dambou Beri que les deux armées s'affrontèrent. La bataille eut lieu en février 1895 (Zoumari, 1982 : 159). Elle ne se déroule pas exactement au village de Dambou bien que c'est le nom qui soit retenu par les sources, mais plutôt entre les villages de Bossé-sarando et Saga-Fondo à plus de deux kilomètres au Sud Est de Dambou<sup>399</sup>. La coalition *soñeyboro* – Touareg par stratégie imposa le combat à leurs adversaires sur une vaste plaine en pente vers le fleuve. En effet, lorsque les *Soñeyborey* apprirent le passage de la colonne des *Foutanke*, ils les devancèrent à Dambou où ils passèrent la nuit.<sup>400</sup> Les *Foutanke* arrivèrent sur le lieu du combat vers midi. Les deux chefs alliés Bilanga Gomni, chef du Dargol et Boukar Zeydou chef des Logamatén, ne prennent pas part directement aux combats. Ils se retirent au Sud de Sarando à un kilomètre du lieu de la bataille. Les opérations militaires

---

<sup>399</sup> Souley Bouraima, Dambou Beri, le 20/05//2013.

<sup>400</sup> Souley Bouraima, Dambou Beri, le 20/05//2013.

furent dirigées par un certain Karmazi, fils d'un ancien chef Touareg. Son dispositif militaire était formé de trois rangées : la première ligne était formée de porteurs de lances ; la seconde lignée était constituée des archers et la troisième ligne bien en arrière comprenait le corps des cavaliers Touareg. Ils étaient armés de sabres et des flèches empoisonnées. Les *Soñeyborey* avaient conçu un talisman qui les rendait invulnérables aux armes. Armés de fusils à pierres les *Foutanke* contournèrent la vallée pour s'installer sur la dune. Se croyant en bonne position, ils lâchèrent une première salve. Les balles n'atteignent aucun *Soñeyboro*. Ils rechargèrent à nouveau une deuxième salve qui n'eut aucun résultat. Les fusils enrayés ne fonctionnaient plus (Hama, 1968b).

Devant l'impuissance de l'armée ennemie, le *Tongofarma*, le chef des archers des *Soñeyborey*, Kotomi, sonna alors sa trompe en corne de biche et ordonna d'attaquer. C'est alors qu'une nuée de flèches empoisonnées s'abattit sur les *Foutanke* qui s'affolèrent et commencèrent à s'enfuir. Les cavaliers Touareg contournèrent par l'Ouest et encerclèrent les *Foutanke* qui n'eurent pas le temps de charger. Ce fut la débandade totale aussi bien chez les Bittinkobe qui perdirent leur *Amirou* Bouraima Gatti (1891-1895) et que chez les *Foutanke* dont certains furent tués et d'autres faits prisonniers.<sup>401</sup> Après la défaite des *Foutanke*, les femmes *soñeyborey* chantaient en cœur « *Fouta hawuu-Fouta hawuu* » autrement dit « *honte à toi Foutanke, honte à toi Foutanké* ». Cette débâcle des *Foutanke* est rapportée également par Le Lieutenant Hourst de passage un an après dans la région :

*«Le 3 avril 1896 nous passons devant Karma. Nous sommes chez les Toucouleurs. De tous les côtés on nous signale par des feux. Le Tabula<sup>402</sup> bat à notre approche ; un groupe de cavaliers nous suit et nous observe. En Face de nous, sur la rive droite Boukar Wanzeidou, le chef Touareg s'est battu l'an dernier avec les Foutanke et leur a infligé une défaite sérieuse. Plus de deux cent (200) guerriers toucouleurs sont encore à*

<sup>401</sup> Bocar Cissé « Alboury Ndiaye, dernier grand Bourra du Djolof » in *Éthiopiennes*, la Revue negro africaine de littérature et de philosophie. Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes>. Consulté le 20-07-2009.

<sup>402</sup> L'auteur veut dire *Toubal*, le tambour de guerre. Le *Toubal* est un instrument qui varie dans sa forme et ses proportions. Le nombre de coup varie selon les circonstances : il y en a pour la danse, pour les fêtes publiques, pour annoncer le décès d'un chef et pour la guerre.

*l'heure actuelle les prisonniers du chef Touareg » « au moment de notre passage à Sinder, Bokar Ouan Diedon, chef Touareg Logamaten avait plus de deux cent (200) prisonniers toucouleurs provenant des combats livrés deux ans auparavant » (Hourst, 1898 : 267-268 - 363).*

Malgré cette défaite, Ahmadou Cheikou et Alboury N'diaye parvinrent à traverser le fleuve avec l'aide des piroguiers Kourtey dirigés par Youssouf Ousmane. Ils arrivèrent à Karma puis à N'Dounga où Ahmadou Cheikou resta deux ans (1895-1896)<sup>403</sup>. Quant à Alboury, il œuvra avec une partie de son armée dans le Dendi où il saccagea beaucoup de villages comme Karimama, Tanda et menaçait même d'attaquer le Kabi<sup>404</sup>. Cette guerre de Dambou peut être interprétée comme la première phase de la guerre de Boumba qui eut lieu un an plus tard (1896) et qui opposa presque les mêmes acteurs.

## **II : La bataille de Boumba ou la tragédie de Issa Korombé**

La bataille de Boumba fut la plus décisive du Zarmatarey au XIX<sup>ème</sup> tant par sa préparation que des forces en présence. Elle mobilisa à cet effet plusieurs milliers de combattants et fut lourde de conséquences. Elle fut le *Waterloo* d'Issa Korombé.

### **2.1-Les préparatifs et les forces en présence.**

Arrivé au Yagha, Bayero s'est mis à la recherche des secrets de la guerre dans l'espoir de retourner dans le Boboye et venger la mort de son père. A Koygolo, on prétend que c'est à partir de son lieu d'exil qu'il arriva jusque dans le Boboye où avec la complicité de Paterou, un peul de Safo, qui gardait les troupeaux de Issa Korombé, il se déguisa en berger et parvint à lui serrer main. Par ce geste et conformément aux recommandations de ses prêtres, Bayero réussit à posséder l'âme de son ennemi traditionnel Korombeyzé Modi. :

*"Un soir après la prière du crépuscule un étranger peul réussit à rentrer dans la cour de Issa Korombé en compagnie de son*

<sup>403</sup> Soumana Abdoulaye N'Dounga le 30-07-2011.

<sup>404</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.

*berger. L'étranger tendit la main à Issa et ce dernier sentit tout son côté droit paralysé. C'est grâce à ce dispositif que Bayero a eu raison de son adversaire durant la bataille de Boumba ».*<sup>405</sup>

Selon une autre version de cette anecdote, c'était plutôt la cuillère d'Issa Korombé qu'il utilisa pour faire son charme fatal<sup>406</sup>. L'un dans l'autre l'usage de la ruse très courant dans les récits des guerriers fait ici son apparition pour expliquer la victoire du groupe de Bayero sur celui d'Issa. Ces faits sont légion en Afrique noire précoloniale à l'exemple de l'ergot du coq blanc utilisé par Soundjata Keita pour battre Soumangourou Kanté roi de Sosso à la bataille de Kirina en 1235. Par l'usage de la magie dans la guerre, il s'agit de clouer l'adversaire sans le combattre, de l'immobiliser par une prise infaillible ; très exactement à le lier (*hawyan* : ligoter en langue zarma). Par cet acte le culte ôte à l'adversaire toute possibilité de mouvement. Pour certaines sources (Gado, 1980, Tandina, 1984, Hama Beidi, 1996) Bayero se rendit dans le Soŋey à Wanzarbé où il se présenta chez Kassey, la prêtresse supérieure de *Sonanké*. Il resta auprès de cette femme pendant deux ans où il reçut l'antidote du pouvoir d'Issa Korombé. Bayéro est, selon les traditions de Birni N'Gaouré, celui qui a refusé le trône de son père et qui a préparé pendant sa longue errance la perte d'Issa Korombé. En effet, quand son père vaincu s'éteint à Kollo, il ne se précipita pas pour assurer la succession. Ses frères Taffa, Abdoul Waffa, Dadi s'étaient succédé et ne purent rien contre le *wongouŋna*. C'est seulement quand Bayéro fut convaincu de ses pouvoirs et qu'il s'assura de leurs effets sur Issa, qu'il décida de rentrer au pays. On raconte à Birni Gaouré qu'il confectionna un linceul blanc qu'il portait toujours au cou, symbole de la mort prochaine d'Issa Korombé.<sup>407</sup> La particularité de Bayéro dans ces préparatifs, est qu'il était le seul à ne pas se hasarder à attaquer Issa Korombé par excès de confiance comme son père l'a fait à Kollo. Il est convaincu qu'Issa Korombé est un homme redoutable et qu'il mérite une longue préparation militaire, occulte et mystique. Bayéro était le seul homme politique

<sup>405</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13-08-2010.

<sup>406</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04-2013.

<sup>407</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30-10-2010.

peul qui accorda une importance à la magie Sojey, ce que ses prédécesseurs considèrent comme une désertion. Par cet acte, ce personnage qu'on présente comme un « vagabond » est le symbole d'un mélange de la magie Sojey et des forces mystiques de ses aïeux musulmans.

Bayéro est donc revenu au Zarmatarey à l'improviste, à un moment où Issa Korombé ne l'attendait pas. A son retour d'exil, il s'installa à Tamkalla, et prit le pouvoir succédant ainsi à son oncle Soumana Baba Sidi<sup>408</sup>. Il prit soin de prendre attache avec d'autres provinces. Il obtint outre l'alliance du chef Torodi, celle d'Ibrahim Gueladjo, chef influent du Kounari, tous alliés de l'Emir de Sokoto. Le Torodi par exemple fut érigé en Emirat en 1810 quand Mu'ah rentra en contact avec Abdoulaye Dan Fodio lors de la campagne du Gourma (Balogun, 1970 : 76). Quant à l'Emirat de Kounari, il fut créé en 1833. Son fondateur Gueladjo Hombodejo disposait à l'époque d'une forte cavalerie et des armes à feu dont Gwandou avait besoin pour parachever la conquête du Gourma<sup>409</sup>. H. Barth qui visita la région en 1853 nota que « *presque tous les Peul de Kounari étaient armés de mousquets* » (Barth, 1965 : T3, 183). Même si Say n'a pas véritablement pris part militairement à la guerre, l'influence idéologique de son chef, représentant de Gwandou dans l'Ouest nigérien, fut déterminante dans le ralliement de certaines régions au camp de Bayero. Selon H. Baka c'est « *à partir de Say, que des messagers du souverain quittaient pour Karma, N'Dounga, Kouré, Liboré, Kirtachi, Bitinkodji, Torodi, Gueladjo, Diongoré. Ces messagers avaient pour mission de sensibiliser toutes ces provinces à s'engager dans la guerre contre Issa Korombé* » (Baka, 1992 : 106). Il y a lieu de prendre cette affirmation avec réserve car aucune de nos sources en milieu peul (Say et Birni Gaouré) comme en milieu zarma ne fait cas d'une quelconque participation de Say à la bataille de Boumba. La solidarité ethnique sur laquelle se base H. Baka pour justifier cette participation semble ne pas correspondre à la

<sup>408</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré, le 30-10-2010.

<sup>409</sup> Selon Mahaman Alio, in AHN (2006 : 128) c'est grâce à la cavalerie et aux armes à feu du Kounari que Khalil Abdallah (1833-1858) a conquis la capitale du Gourma, Botou.

réalité du moment car outre des provinces peul, Bayero avait bénéficié du soutien de Oumarou Bontassi de Dantchandou ; de Dioffo, *Amirou* de Kirtachi et de quelques villages zarma du fleuve comme Kouassi, Belandé, Diaboukiria<sup>410</sup>.

A ces villages, il faut ajouter les *Foutanke* dirigés par Hamidou Ahmadou Omakala, un neveu d'Ahmadou Cheikou<sup>411</sup>. Les conditions difficiles de l'exil notamment la fatigue, la rancœur des défaites subies face à l'armée française, les dures privations, rendaient ces *Foutanke* très agressifs. Ils n'obéissent à aucune règle et finissent par se transformer en véritables pillards (Gado, 1978 : 252).

Bayero fit appel également à quelques individualités zarma comme Garantché, un aventureux prince de Dosso, fondateur de Diaboukiria. Ce dernier après avoir échoué dans sa tentative d'assassinat d'un de ses oncles alors *Zarmakoye* de Dosso, fut banni par ce dernier. Il s'exila auprès de sa famille maternelle mais, son caractère belliqueux et sa grande ambition pour le pouvoir, amènent ses parents maternels à l'éloigner d'eux. Après des grandes aventures guerrières, il finit par fonder son propre village, Diaboukiria d'où il continue son combat contre la chefferie de Dosso. Les traditions de Diaboukiria affirment que Garantché n'a jamais pardonné à ses frères de Dosso de l'avoir banni et écarté définitivement du pouvoir. De ce fait, il consacra toute son énergie et son temps à ne nuire qu'aux intérêts de la famille régnante de Dosso. C'est ainsi, qu'il a accueilli et hébergé Bayero et ses alliés *Foutanke* en route pour Boumba alors que les autres villages zarma avaient manifesté un refus catégorique à la demande de Bayero. Cette alliance entre Garantché et Bayero, a créé une sorte de haine et d'animosité entre les villages de Boumba et de Diaboukiria. Le premier accuse le second d'avoir hébergé Bayero et ses hôtes pour le détruire. Quant au second, il n'a jamais pardonné

---

<sup>410</sup> Soumana Abdoulaye N'Dounga le 30-07-2011.

<sup>411</sup> Bocar Cissé « Alboury Ndiaye dernier grand Bourra du Djolof » in *Éthiopiennes*, la Revue negro africaine de littérature et de philosophie. Article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes>. Consulté le 20/07/2009

à Boumba d'avoir fait venir Issa Korombé pour l'anéantir.<sup>412</sup> Un autre allié de Bayero fut Zaroumey Issoufou, un Golé originaire de Koygolo. C'était un grand guerrier qui résidait à Belandé. Au début des hostilités, il était du côté d'Issa Korombé. Mais, avec le retour de Bayero, qui lui donna sa sœur Ousseina en mariage, il rejoint le camp des Peul à la bataille de Boumba.<sup>413</sup> En plus de cette relation d'ordre matrimonial, nos informateurs expliquent qu'Issa Korombé fit beaucoup de torts aux populations zarma du sud Boboye. Il leur lança plusieurs expéditions punitives, ce qui leur poussa à s'allier au Peul. Issa devient ennemi commun à abattre. C'est pourquoi la plupart des Zarma du fleuve s'était rallié à Bayero pour prendre leur revanche sur Issa Korombé. Les guerriers zarma du Kogori, du Namari alliés de Bayero sont dirigés par Dagara Kosongou de Guidé et Bello Hama de Karabedji.<sup>414</sup> Bayero et ses alliés s'attaquèrent d'abord à quelques villages alliés d'Issa Korombé, notamment Modi Kwara, Tessa, Koudagandé et Tcherendji. La stratégie consistait à déstabiliser les alliés d'Issa et à créer un vide autour de lui avant de l'anéantir à la bataille de Boumba. L'attaque de Tcherendji, allié d'Issa Korombé, s'était déroulée de la manière suivante :

*« C'était un matin de très bonne heure, que les Foutanke étaient venus dans notre village. Ils avaient des armes à feu et s'étaient mis à tirer. Ils lancèrent une balle sur une maison et aussitôt la maison prit feu. Ce fut la débandade. Hommes, femmes et enfants accourent vers la grotte de la colline. Le village fut dispersé et brûlé par l'armée foutanke. Beaucoup de chefs de famille durent quitter et ne sont plus revenus. C'est pourquoi renchérit notre informateur, ce village qui avant la guerre était l'un des plus gros et ancien village du Boboye s'apparente aujourd'hui à un hameau, c'est la guerre qui l'a rendu ainsi. »<sup>415</sup>*

---

<sup>412</sup> Amadou Bilan, Boumba le 17-06-2011.

<sup>413</sup> Alzouma Oumarou et Garba Harouna, Belandé, le 13/01/2011.

<sup>414</sup> Mounkaila Ousseini, Guidé le 25-5-2013.

<sup>415</sup> Mayyaki Bonkano Abdoulaye, Tcherendji, le 13-04-2013.

Notre informateur, qui n'a pas pu retenir ses larmes, conclut en disant « *voilà comment les Peul de Birnin et leurs alliés Foutanke ont dispersé Tcherendji, un jour « ou gna sine izé se a ma danguey » ( le jour où une mère ne peut pas consoler son bébé en pleurs )* ». <sup>416</sup>

Issa Korombé était âgé de 86 ans (Laya, 1976). Nous nous demandons toutefois si à cet âge Issa Korombé avait encore la vigueur dans les muscles pour mener une telle offensive militaire comme le prétend B. Gado (1980) qui défend qu'Issa Korombé n'a rien perdu de ses qualités militaires. Rappelons que Kassey engage Issa à ne pas préférer son village natal Koygolo à Karma. Mais, après plusieurs années de gloire hors de son village natal, Issa Korombé décida de regagner Koygolo malgré les recommandations de la prêtresse Kassey sa mère spirituelle et l'opposition farouche de son marabout et ami, Alfa Gourouza Gounou. Ce dernier a tenté de le convaincre en ces termes : « *si tu va créer ce village, tu n'auras qu'une année à vivre* » <sup>417</sup>. Mais, Issa vieillissant, aveuglé surtout par son désir non pas de régner en souverain absolu, mais de reconstruire son village natal Koygolo, refusa de reculer devant ce danger périlleux qui le guette. Il outrepassa et rompit le pacte en transgressant les recommandations de Kassey et rentra à Koygolo. Il ne marcha plus dans la voie que la prêtresse du culte de la magie sojey lui a tracée. Dès lors c'est la rupture avec Kassey. Le *Wongougna* Issa sûr de sa puissance ne revenait jamais sur une décision. Sitôt décidé, sitôt fait. Il propose instantanément à ses compagnons de seller les chevaux et leur dit en substance :

*« Je ne vivrai pas une éternité dans ce monde. Ce que j'ai fait est considérable. A présent je voudrais remettre aux Tobili leur village et aller récréer Koygolo. Ne serait-ce qu'une seule nuit, je dormirai à Koygolo. Je jure par Dieu que je réinstallerai Koygolo, que je ferai revivre Koygolo. Il me faudra indiquer à chacun, avant sa mort sa demeure. »* <sup>418</sup>

<sup>416</sup> Mayyaki Bonkano Abdoulaye, Tcherendji, le 13-04-2013.

<sup>417</sup> ANN, 15.1.15, Monographie, note sur le canton du Boboye, octobre 1946, 14 pages dactylographiées.

<sup>418</sup> Issaka Diouga, Karma le1-05-2013.



Quatre quartiers de Karma l'avaient suivi à Koygolo. Il s'agit d'Arhan Koara, Amar Koara, Fou gnaizé et Tiguiri<sup>419</sup>. Il refonda ainsi Koygolo et s'y installa. Quand Issa et ses hommes arrivèrent à Koygolo, il leur tint ce langage : « *Citoyens de Koygolo, nous ne retournons pas à Karma. Karma n'est pas notre patrie, Karma n'est pas notre territoire, mais celui des Tobili. Notre patrie est Koygolo. La guerre nous en avait chassés, mais maintenant je suis là ! Débrouillons-nous pour transformer la fortification en forteresse* ». <sup>420</sup>

Il commença la reconstruction de Koygolo. Il décida de l'entourer d'une grande fortification en invitant sa communauté à planter des troncs d'arbres entiers autour des habitations. Pour parfaire son projet, il fit appel à ses alliés du Zidji, les Maouri de Bamey, de Dareki, de Sokorbé et de Falwel pour lui fournir du bois. Tout autour de la forteresse on creusa une fosse profonde. Issa Korombé prit le soin de placer des hommes sûrs autour de la fortification pour aviser d'une quelconque attaque. A l'intérieur du mur sont installés des hommes dressés par les chefs de famille formant une ceinture de sécurité. A l'époque rappelons-le, plusieurs villages furent fortifiés à l'image de Koygolo. Dans le Dallol Bosso on peut citer par exemple Damana, Bonkougou Tabla, Fillingué, Harikanassou, Tamkalla, et Tessa. Dans la vallée du fleuve Niger, les points les plus importants furent N'Dounga, Saga, Sansane Haoussa, Libore, Kollo, Say, Kirtachi Gaya, et Karimama et dans le Fogha, Yelou et Koma (Idrissa, 1981 : 15). Ce départ de Issa Korombé de Karma à Koygolo est comparé par certains auteurs comme une faute (Gado, 1980, Tandina, 1984) qui récompensa Bayero qu'ils assimilent à la main de la vieille femme qui punit, qui sanctionne la faute et que cette action punitive engage la dégradation de Issa Korombé. O. Tandina y voit même l'expression « *d'une suffocation d'Issa Korombé, sa volonté de continuer à régner et de retourner dans son fief pour libérer son âme souffrante et une prise de conscience aiguë de sa dualité* ». <sup>421</sup>

---

<sup>419</sup> Issaka Diouga, Karma le1-05-2013.

<sup>420</sup> Garba Harouna, Koygolo, le 13-08-2010.

<sup>421</sup> <sup>421</sup> Ousmane Tandina, Kassey : figure mythique féminine dans le récit d'Issa Korombé publié sur <http://ethiopiennes.refer.sn>. Consulté le 19/02/2013.

Issa Korombé apparaît à l'époque comme le guerrier le plus puissant du Zarmatarey. Avant de s'engager dans une guerre, il demanda à ses marabouts de lui examiner l'issue de la guerre, car les puissances magiques et religieuses jouaient un rôle déterminant dans l'issue d'une guerre. Dans le même d'idée on raconte qu'Issa Korombé, possédait une gourde qui lui assurait la toute puissance dans les combats : *« nous avons appris de nos parents qu'avant d'aller en guerre. Issa Korombé lançait une gourde à terre. Si la gourde restait debout cela est signe de victoire, si au contraire elle restait couchée, c'est un signe de malchance »*.<sup>422</sup>

Au XIX ème siècle, presque tous les chefs de guerre avaient des alliances avec des génies propres à leur groupe qu'ils consultaient avant tout combat. Issa Korombé a fait également appel à tous les grands spécialistes de la géomancie et aux prêtres auxquels il a offert des animaux à sacrifier. Certains de ces prêtres étaient venus du Sonèy, d'autres de Zarmaganda<sup>423</sup>. Comme rituel, Issa Korombé se serait rendu le jour de son départ pour Boumba sur la colline aux cinq excavations où il fit des sacrifices. En effet,

*« Il y a à Koygolo une grotte très étendue. La grotte comporte cinq excavations dont chacune est plus profonde qu'un puits. C'est au niveau de cette grotte qu'Issa se rendait généralement pour faire ses sacrifices dont les éléments sont tenus au secret. C'est un lac allongé au niveau duquel se dressent deux baobabs. C'est là qu'a vécu Hari Gnaizé après la dispersion de Koygolo par la guerre. Dans cette grotte il y avait des génies. »*<sup>424</sup>

Ce récit qui nous plonge dans le monde mystérieux est très fréquent en Afrique pour justifier une victoire ou une défaite. D'après les traditions de Koygolo, le lettré musulman Alpha Ganou constate la désertion des esprits et prédit que la guerre lui sera fatale et lui proposa d'y renoncer :

*« - Mon maître, je vais devoir aller combattre les envahisseurs Foutanke à Boumba. Quelle sera l'issue de cette bataille ?*

<sup>422</sup> Garba Harouna, Koygolo, le 13-08-2010.

<sup>423</sup> Souley Namari, Koygolo, le 11-08-2010.

<sup>424</sup> Souley Namari, Koygolo, le 11-08-2010.

- ce sera une bataille meurtrière répond le devin. La nation zarma va y connaître l'humiliation et parmi les meilleurs de ses fils nombreux sont ceux qui verront le soleil pour la dernière fois, à Boumba. Cette fois Issa ta présence sur le champ de bataille n'en modifiera en rien l'issue.

-Va jusqu'au bout de ta pensée, maître, dis moi la vérité, car tu la connais répliqua Issa

-En revanche, la bataille de Boumba pourrait être fatale pour le guerrier»<sup>425</sup>.

Nonobstant, ce mauvais présage et comme par ses habitudes, Issa resta intransigeant et ferme. Il ne revenait pas sur sa décision. Il mobilisa son armée et fit appel à celles du Zarmakoye Alfa Atta de Dosso et du Kabi et de tous les alliés Zarma de l'Est. Dans le cadre des préparatifs de cette bataille historique de Boumba, Issa s'était rendu nuitamment à Dosso pour prier sur la tombe de Daoudou Bougaram un des pionniers de la résistance au Zarmatarey. Il profita pour rencontrer le Zarmakoye Atta pour arrêter les stratégies de guerre. C'est à ce niveau de la préparation qu'une divergence apparut entre les deux hommes (Gado, 1978 : 296). Ils n'arrivent pas à s'entendre sur la stratégie à adopter. Alfa Atta voulait reporter la date de l'offensive ce à quoi Issa Korombé s'opposa farouchement<sup>426</sup>. C'est à cet effet une armée zarma à peine unifiée qui participa à la bataille de Boumba.

Issa Korombé sollicita et obtint outre l'appui des Kabawa, celui des Maouri des Dendawa quelques Sonjeyborey ( ceux du Kourmey et Tera notamment), et de quelques Touareg de l'Imanan et du Taghazart<sup>427</sup>. Toutes ces communautés envoyèrent des troupes. Auparavant, Issa Korombé prit soin d'envoyer des émissaires au niveau de tous les villages zarma pour leur annoncer son intention d'engager une guerre contre Bayero et ses alliés Foutanke : « je pars demain à Boumba combattre les Peul. Tout village qui ne me rejoint pas à Boumba, sera une cible à mon retour »<sup>428</sup>. Ce fut une sollicitation qui s'apparente à une

<sup>425</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

<sup>426</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, le 31-10-2010.

<sup>427</sup> Garba Harouna, Koygolo, le 13-08-2010.

<sup>428</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04-2013.

menace à peine voilée, car beaucoup de combattants zarma avaient assisté à la bataille de Boumba non pas par conviction, mais par contrainte de représailles de la part de Issa Korombé.

Les *Sansani*, c'est-à-dire les lieux de rassemblement d'Issa furent Kalla pour les *Wangari* du Boboye, Moussadey dans le Maourey, pour les *Wangari* du Zidji et du Maourey. Le lieu de ralliement final de toutes les troupes fut Haou-Lawel près de Kiota. Une tradition orale de Karma fait la description de ce camp de ralliement où les combattants de Issa étaient classés en fonction de leur position géographiques : les troupes du Zidji ( Dosso, Maourey, Goubey) sont placées à l'Est, celles du Tondikandjé au Nord, du Kiota et de Dantchandou à l'Ouest, de Tcherendji, Kara et autres alliés au Sud. Au centre se trouvent les cavaliers de Koygolo et de Karma.<sup>429</sup> Cette organisation des forces d'Issa ressemble à une description du camp de guerre de Mohamed Bello de Sokoto, donnée par Clapperton et que rapporte par C. Lefèvre en ces termes : « *Dans ce camp de Mohamed Bello, les troupes de chaque province sont placées en fonction de leur position géographique. Les régions du Nord sont placées au Nord, les régions de l'Est à l'Est et ainsi de suite. Sokoto au centre serait le leader* » (Lefèvre, 2008 :133).

Ainsi, après avoir mobilisé le maximum d'alliés, *Wongougna* décida de déclarer la guerre à Bayero et ses alliés. Il faut dire que durant cette période, les déclarations de guerres se faisaient sous forme imagés : « *prévoir notre part pour le déjeuner à telle date* » ou « *les ânes bailleront derrière le village* ». Souvent aussi on envoie des objets symboliques mais pleins de sens comme un tesson symbolisant un village détruit et abandonné, ou du charbon de bois qui s'identifie à un village incendié et réduit en cendre (Idrissa, 1979). C'est qu'il dépêcha un émissaire pour leur tenir ces propos : « *jusqu'ici vous allez à droite, à gauche, vous brûlez des villages, par-ci, attaquez des zarma par là ! je veux dîner avec vous à*

---

<sup>429</sup> Issaka Diouga, Karma le1-05-2013.

*Boumba. Je suis une barre de sel tu n'es qu'un rat dans la cave*»<sup>430</sup>. Les traditions de Koygolo disent que ce message d'Issa Korombé a été transmis au camp de Bayero et ses alliés par un certain Zardje, un *Zadji* à la cour du Wonkoy de Koygolo. D'autres informateurs du même village prétendent que ce fut plutôt un Peul qui aurait été envoyé par Issa Korombé pour leur adresser le défi de la guerre de Boumba<sup>431</sup>.

## 2.2-Le déroulement de la bataille

Avant de développer le déroulement de la guerre, voyons de façon succincte la composition de l'armement de chaque camp. Les partisans d'Issa Korombé étaient armés essentiellement de sabres, de lance, et des flèches. Quelques *Kabawa* avaient des armes à pierres qu'ils n'avaient pas eu le temps d'utiliser car leur chargement demande un temps relativement long. Les troupes de Bayero et des Foutanke étaient divisés en deux groupes : un premier groupe composé de cavaliers Foutanke et de Gueladjo qui possédaient des armes à feu et un second formé par les détenteurs de lance et de sabre

La rencontre historique entre les deux armées ennemies eut lieu un jeudi d'Août 1896 au soir (Harouna, 1985) appelé *Boumba Alamisso* (le jeudi de Boumba). Les forces de Bayero et leurs alliés *Foutanke* étaient déjà sur place et n'attendaient que l'assaut final. Issa Korombé chevaucha à la tête de ses guerriers. Ils arrivèrent à Kalla Beri vers midi. Le cheval de Issa se coucha automatiquement avec sa selle. Ce qui fut interprété comme un mauvais signe. Son marabout répète " *Issa je vois du noir, retournons*". Mais Issa ne l'entendit pas de cette oreille. De ce point ils continuent sur Haw Lawol un village situé dans le Kiota où ils passèrent la nuit. C'est dans ce village que les guerriers *Kabawa* et ceux de Dosso les rejoignirent. Ils quittèrent ensemble pour Bossey où ils passèrent la deuxième nuit. A Bossey un prêtre venu du Sonjey, demanda à Issa d'engager la bataille cette nuit, car le lendemain

---

<sup>430</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04-2013

<sup>431</sup> Idé Halidou, Koygolo le 11-08-2010.

sera un jour difficile. Quand Issa envoya son émissaire informer Bayero de se préparer pour la guerre cette même nuit, il réfuta la demande arguant que « qu'un brave homme ne se bat pas la nuit ». En vérité Bayero était informé de ce qu'avait prédit le prêtre. Il serait informé par son neveu Hamani, fils d'Aïssa et d'Abdoulhassane, qui infiltra le camp de l'armée ennemi.<sup>432</sup> Issa accepta par orgueil la proposition de Bayéro.

Ainsi, le lendemain, Issa et ses alliés arrivèrent à Boumba après avoir traversé un bourbier provoqué par le passage des troupes de Bayero et ses alliés. Lorsque Taffa, un des frères de Bayero, envoyé en éclaireur aperçut la colonne de Issa Korombé, il retourna la bride et rejoint Sa base. Bayero ordonna de battre le tambour de guerre<sup>433</sup> et Issa intima à ses hommes d'attaquer : « *tuez les ou amener les en captivité* ». Il dépêcha Mayyaki Baba Kalilou à engager la guerre en jetant sa lance dans le camp adverse<sup>434</sup>. En effet, selon la tradition durant cette période, avant d'engager un combat, un cavalier de l'un des camps va jeter sa lance dans le camp adverse et un autre de l'autre camp fait le même geste. Ces deux cavaliers ne s'attaquaient jamais et n'étaient jamais attaqués. Le combat ne s'engageait que lorsqu'ils regagnaient leur base respective. Après ce geste rituel, Issa Korombé donna l'assaut en ces termes :

« *Wa wi  
wala  
Ma di  
Wa la  
Kala boro Kan dira  
Ka doumi na gunde ra* » (Hama, 1968 b : 184)

La traduction de ce paragraphe en Français

*Tuez-les*

ou

*Attraper –les*

*S'ils ne plongent (sous entendu dans la terre)*

*Ou*

<sup>432</sup> Abdou Beidi, Birni Gaouré le 30.10-2010.

<sup>433</sup> Boubacar Hama Beidi l Birni Gaouré le 30-10-2010.

<sup>434</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04- 2013.

*S'ils ne s'envolent*

*A celui qui est venu de chez lui*

*Qu'aucun héritier ne reste à moins qu'il ne l'ait laissé dans son ventre.* (Hama, 1968 b :184).

Ahmadou Cheikou galvanisait à son tour ses combattants en traitant Issa Korombé et ses alliés d'infidèles et de "cafres" donnant ainsi à la bataille une couleur messianique en persuadant ses partisans qu'ils combattaient pour la cause de Dieu (Gado, 1978 : 257). Il semble que cela avait beaucoup joué sur le moral des combattants. Ainsi, quand Issa et ses troupes se rapprochèrent, les hommes d'Ahmadou Cheikou ouvrirent les hostilités par des coups de fusils qui semèrent la panique et le désordre chez les alliés d'Issa Korombé. Ils tiennent tant bien que mal et affirmèrent leur bravoure et leur ténacité. Le combat fut dur et impitoyable. L'équilibre des forces était largement en faveur de Bayero et ses alliés. Les guerriers d'Issa Korombé ne pouvaient plus tenir devant l'assaut des mousquets d'Ahmadou Cheikou. Beaucoup des partisans d'Issa Korombé (Zarma et Kabawa) tombèrent sous le coup des fusils et certains prirent la fuite. En plein combat Issa aperçut son fils Marou atteint d'une balle à la cuisse. Cette mort fit monter la rage d'Issa Korombé et le poussa dans un automatisme fatal. Il s'engagea davantage dans la bataille avec ardeur et plus de détermination car avec la mort de Marou, c'est naturellement une partie du combattant qui s'en va. Toutefois, la situation est des plus inconfortables et beaucoup de guerriers zarma de l'Est et Kabawa gisent dans un bain de sang. C'est alors que Mayyaki Teko, et Maikoudou Koumeyzé deux lieutenants et proches d'Issa, lui proposèrent un repli tactique pour mieux affronter l'adversaire<sup>435</sup>. Mais Issa refusa cette proposition comme pour rappeler à son lieutenant la devise des Gole

*« Bu-bandey ka !*

*Dii mana ka*

*Tangami si te ».*

Autrement dit :

*« Les descendants de la mort sont venus ;*

---

<sup>435</sup> Amadou Garba, Koberi, le 30-04-2013

*S'ils n'étaient pas venus*

*Le combat ne pourrait avoir lieu »* (Laya, 1976 :).

Cette devise montre toute la combativité des Golé et nous fait entrevoir le devoir sacré de protection que le Golé doivent aux Zarma. *Boudandey ka* est utilisé pour signifier qu'à l'heure de la mort, quand l'heure de la mort sonne il faut savoir mourir sans crier, sans pleurer, sans gémir avec la conviction que la mort brutale doit être le couronnement sublime d'une vie noble.

Pour Issa Korombé, il est inconcevable et inadmissible de laisser le corps de son fils dans les mains de ses ennemis. Pour persuader le *wongougna*, Mayyaki Teko lui tint à peu près ces propos : « *Voyons Altine Baba (le père de Altiné) aujourd'hui c'est son tour. Avec vous nous avons tué beaucoup de jeunes gens semblables à Morou que nous avons laissés dans la brousse morts, les Morou que nous avons tués sont innombrables, allons y, il est mort, il ne reviendra plus* »<sup>436</sup>. Issa rejeta avec vivacité cette requête, de peur d'accomplir un acte que les générations à venir garderont en mémoire.

La défection des troupes de Issa Korombé a commencé quand Mayyaki Jindibonkoy du village de Dantchandou, suivis de ses partisans avaient quitté les lieux prétextant avoir soif<sup>437</sup>. Cette situation sapa le moral des troupes finirent par battre en retraite. Même Mayyaki Teko et Maikoudou Koumeyzé qui étaient les fideles compagnons d'Issa Korombé durent se replier laissant Issa Korombé seul face à son destin. Ce repli inattendu de ces alliés sûrs, est rappelé dans le Boboye en ces mots : « *Teko nawongougna yeri, Maikoudou na Issa Yeri* »<sup>438</sup> (Teko abandonna le *wongougna*, Maikoudou a abandonné Issa). Le vétéran Issa fut seul avec son ami et marabout *Alfa Gourouza* à affronter Bayero et de ses alliés.

---

<sup>436</sup> Amadou Garba le 30-04-2013

<sup>437</sup> Kalidou Ountenni, Dantchandou, le 25-05-2012.

<sup>438</sup> Amadou Garba Koberi le 30-04-2013.



La tactique des coalisés consistait à isoler le colosse de Koygolo avant de lui administrer le coup fatal dans une bataille très serrée et organisée. En effet :

« *Les chefs militaires repartissent leurs forces en colonnes placées à intervalles réguliers. La colonne d'avant se chargea d'attaquer. Quand elle se sentit affaiblie, elle se dirigea vers la colonne suivante cachée quelque part dans la brousse. Et cette deuxième colonne prit aussitôt la relève et ainsi de suite* » (Harouna, 1985 : 71).

C'est par cette technique de guerre qu'ils vinrent à bout d'Issa Korombé et de ses fidèles combattants. Issa Korombé mourut en pleine gloire en 1896. Il mourut en héros mais surtout en véritable chef d'armée. Au sujet des circonstances de cette mort la confusion subsiste au niveau des traditions orales. Les données varient d'un informateur à un autre, d'une région à une autre, d'un groupe ethnique à une autre. On ne peut pas par conséquent établir avec précision les circonstances de la mort de Issa Korombé. Elles nourrissent les spéculations les plus fantaisistes possibles. Certains prétendent que son corps fut déchiqueté en morceaux par les guerriers ennemis qui se partagent le reste de celui qui a été pendant plus de 40 ans de sa vie, « *le Issa Korombé, Jataw may outa* » (Issa Korombé le possesseur du feu)<sup>439</sup>. Par contre pour d'autres Issa fut invulnérable aux balles des Foutanke et on lui donna la mort par étranglement avec son turban<sup>440</sup>. Mais toutes les traditions dans les différentes versions sont unanimes que sa mort est intervenue à Boumba à côté d'un grand baobab (*Andasonia digitata*) qui porte aujourd'hui le nom de « *Issa Kao* » (le baobab d'Issa) ( cf annexe11 p.534).Après sa mort, l'appropriation, du cheval sur lequel il combattit, , comme butin de guerre, fut la cause d'un conflit ayant opposé Karbedji et Kouré, chaque village voulant le garder chez soit<sup>441</sup> . Issa Korombé apparaissait à la fin du XIX ème siècle, comme l'homme de la liberté et de la prospérité. Il fut un personnage très estimé et écouté. Les gens

<sup>439</sup> Muhamadou Sombo Ali, Birni Gaouré, le 30-10-2010.

<sup>440</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13-08-2010.

<sup>441</sup> Hassane Ousseini, Guidé le 25-05-2013.

s'alignaient derrière lui, parce qu'ils avaient confiance à leur chef de guerre. On garde de lui cette image de marque jusque' à cette date fatidique de 1896.

Après sa mort, Alfa Gourouza, son marabout et à la fois son ami, se donna la mort. Mais, selon D. Laya il fut amené à Say où il reçut une balle dans le dos de la part d'un *Foutanke* (Laya, 1976 : 95). Cette guerre fut une hécatombe pour les populations zarma et leurs alliés. On estime à près de trois mille (3000) combattants qui trouvèrent la mort (dont Issa Korombé et son fils Morou) (Gado, 1980). Mais, ce bilan nous paraît exagéré et surévalué dans le contexte du XIX<sup>ème</sup> siècle caractérisé par une rareté d'hommes. En réalité, la plupart des victimes avait trouvé la mort dans le fleuve par noyade car ne sachant pas nager. D'autres également furent faits prisonniers par les piroguiers qui leur assurèrent la traversée du fleuve.<sup>442</sup> Il y a lieu de se demander si ces chiffres n'ont pas été l'objet d'une certaine manipulation idéologique de la part des victorieux de la guerre car nulle part il ne fait mention du nombre de victimes dans les rangs des partisans de Bayero.

### III- L'après « *Boumba hané* » et la percée coloniale (1896-1898)

Après l'hécatombe de Boumba, le Dallol ne connut guère la paix. Mayyaki Teko, un des meilleurs lieutenants d'Issa Korombé ayant échappé à la tragédie s'installa à Koygolo. A Dosso, le *Zarmakoye* Attikou (1896-1902) succéda à Alfa Atta qui rendit l'âme suite à ses blessures de Boumba. Désormais c'est autour de ces deux *Wangari* que s'organisa la défense comme pour dire que « Quand une dent tombe, c'est une autre qui pousse à sa place » (Gado, 1980). Ils représentent la nouvelle force militaire qui remplaça celle d'Issa Korombé mort sur le champ de la bataille à Boumba.

Quant à Bayero et ses alliés *Foutanke*, ils s'installèrent d'abord à Kirtachi dans l'extrême Sud du Dallol, puis à N'Dounga d'où Ahmadou Cheikou mena des expéditions contre Dosso. A deux reprises une coalition formée de Peul, de Zarma du fleuve et *Foutanke* attaquèrent

---

<sup>442</sup> Amadou Garba, Koberi le 30-04-2013.

Dosso mais furent violemment repoussés par le *Zarmakoye* Attikou et son lieutenant *Wonkoy* Moussa aidés par les vaillants guerriers du Zidji, des *Wangari* Goubé du Goubey (Loga) et *Maourizarmaphone* de Sokorbé<sup>443</sup>. Une des mémorables batailles ayant opposé les deux camps fut celle de Takamargou (dans le Zidji) où la coalition des guerriers Zarma de Dosso, de Koygolo, du Maourey et Goubey (Loga) administra une cuisante défaite aux Peul et leurs alliés Foutanke et Zarma du fleuve<sup>444</sup>.

Pendant qu'Ahmadou Cheikou luttait contre les Zarma de Dosso et leurs alliés, Alboury N'Diaye, avec une partie de l'armée, semait la terreur dans la région du « double W ». Il semble avoir eu l'idée de créer un petit Etat. Mais, très vite, quand il reçut les échos de l'avancée des troupes coloniales, il abandonna son projet et rejoignit précipitamment son compagnon à N'Dounga. Les deux aventuriers décidèrent alors de continuer vers l'Est, en direction de Sokoto. Mais, le chemin s'avère risqué car au Sud, le pays Dendi et le Kabi sont difficiles à traverser et, le pays Zarma reste infranchissable. Il leur fallait alors contourner par le Nord en passant par le pays maouri, se rabattre à l'Est de Dogondoutchi pour atteindre Sokoto. C'est ainsi que les chefs *Foutanke* remontèrent le Dallol Bosso en compagnie de Bayero Abdoulhassane. Ils arrivèrent ensemble à Sandiré, petit village touareg commandé à l'époque par Hata Iboun (1892-1899).<sup>445</sup> Ce dernier les accueillit avec tous les honneurs à la mare de Tora situé au Sud du village. A Sandiré ils s'installèrent sous un grand Gao, qui prit le nom « *Bayero gao* »<sup>446</sup>. Après quelques jours passés à Sandiré, les nouveaux alliés décidèrent alors d'attaquer Koygolo, le village natal de Issa Korombé. Et, quand Mayyaki Teko, le nouvel homme fort du pays, eut écho de l'attaque de Koygolo, il décida d'organiser la résistance. Il dépêcha nuitamment un *Wangari* pour solliciter l'aide de ses voisins et cousins Kallé de Koberi. Ces derniers, malgré l'opposition de « *Babba* », le

<sup>443</sup> Ibrahim Marafa, Dosso le 3110-2010.

<sup>444</sup> Amadou Garba, Koberi le 30-04-2013.

<sup>445</sup> Selon la généalogie des chefs de Sandiré donnée par Moussa Abba Chef du village de Sandiré.

<sup>446</sup> Moussa Abba, Sandiré le 25-05-2013.

génie qui veillait sur leur village, s'empressèrent et rejoignirent les Golé à Koygolo. Ils arrivèrent au moment où les Touareg et les Foutanke avaient déjà assiégé le village de Koygolo.<sup>447</sup>

Les guerriers de Koberi étaient dirigés par Saye Baneyzo et son grand frère Illou. Pour se distinguer des autres guerriers, ils avaient attaché des feuilles de *jitti* (*Acacia nilotica*) sur leur tête. Ils s'engagèrent dans la bataille contre les Touareg au moment où les guerriers de Koygolo étaient enfermés dans leur Birni. Saye Baneyzo se mit alors à taquiner ses cousins Golé en leur disant « *c'est à cause des Sourgou (Touareg) que vous a enfermer votre Birni ? Dormez devant vos femmes, nous, Kallé allons vous protéger* ». <sup>448</sup> Devant ces propos humiliants, Mayyaki Teko sauta sur son cheval, se força une ouverture à travers la principale porte du bimi et rejoignit les guerriers de Koberi. Ensemble, ils repoussèrent les assaillants jusqu'au pied d'un baobab, appelé *tangami Koo* (le baobab de la résistance) (Hama, 1968 b : 185). Mais, en fins stratèges, les Touareg avaient pris soin de placer des combattants derrière les buissons. Lorsque le combat atteint son paroxysme et contre toute attente, un Touareg de sa cachette, visa le cheval de Saye Baneyzo et le tira en pleine poitrine. Le cheval tomba aussitôt. Les guerriers de Koberi se regroupèrent autour de leur chef pour le protéger. C'est là que Saye Baneyzo, son frère Illou et plus d'une trentaine de guerriers Kallé furent massacrés par les Touareg et leurs alliés. Face à la situation, et à plusieurs reprises, Mayyaki Teko fut contraint d'adopter un repli tactique et demandant à ses guerriers de faire autant. Mais, il fut atteint au bassin d'une flèche. La nuit de l'attaque de Koygolo, les guerriers de Koberi, ayant échappé à la mort lors de la bataille de *Tangami koo*, une fois rentrés au village, demandèrent d'organiser une soirée de « *bitti* » (sorte de tam-tam) pour dissuader les Touareg d'attaquer leur village. C'est par cette stratégie que le

---

<sup>447</sup> Amadou Garba, Koberi le30-04- 2013.

<sup>448</sup> Amadou Garba, Koberi le30-04- 2013.

village Koberi fut épargné d'une attaque des Touareg et de leurs alliés. Mais, Koygolo fut assiégé pendant trois jours. Au troisième jour du siège, Mayyaki Téko trouva la mort de suite de ses blessures. A l'annonce de sa mort, sa sœur *Koulou gna*, demanda de battre le *Toubal*, le tambour de guerre et poussa un énorme cri qui fit croire aux Touareg et leurs alliés de l'éventualité d'une contre attaque<sup>449</sup>. Les assaillants levèrent en hâte le siège et décidèrent de regagner leur base à Sandiré. Quelques jours après la mort de Mayyaki Teko, Salifou Kaado, le gendre d'Issa Korombé, revint du Gurunsi.<sup>450</sup> Il décida de porter le flambeau de la résistance et ce jusqu'à l'arrivée des Français au Zarmatarey. A Koygolo on le présente comme le seul guerrier à même de contredire Issa Korombé de son vivant.

De retour de l'expédition contre Koygolo, les Touareg de Sandiré et leurs alliés *Foutanke* attaquèrent le village de Guidé situé près de Hamdallaye. Les *Wangari* de ce village furent surpris en pleine nuit. La raison de cette attaque, était qu'à l'époque le village de Guidé était en conflit avec Sandiré. A deux reprises, Dagara et les wangari du village repoussèrent les expéditions lancées par les Touareg. Ces derniers voulurent mettre à profit l'arrivée des *Foutanke* pour anéantir le village de Guidé. Malgré l'effet de surprise, Dagara et ses compagnons d'arme infligèrent une cuisante défaite aux assaillants. Plusieurs *Foutanke* seraient tués à Guidé ou réduits en captifs.<sup>451</sup> Les *Wangari* de Guidé s'étaient vite déguisés avec des feuilles d'herbe et profitèrent de l'obscurité pour tirer sur les *Foutanke* n'ayant aucune expérience du combat nocturne.<sup>452</sup> Toutefois, en cette période de rareté d'armes à feu, nous doutons de la capacité militaire de Dagara et de ses partisans qui leur permit de faire face à des *Foutanke* qui disposaient d'armes à feu. Cependant, à propos des mêmes

---

<sup>449</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

<sup>450</sup> Alzouma Gourma, Koygolo le 12-08-2010.

<sup>451</sup> Adamou Seyni Hamdallaye 20-03-2013

<sup>452</sup> Mounkaila Ousseini, Guidé le 25-05-2013.

événements, les traditions de Sandiré donnent un autre son de cloche, selon lequel, les habitants de Guidé auraient abandonné leur village qui serait incendié.<sup>453</sup>

Quelques jours après l'attaque de Guidé, les Français arrivèrent le 19 mai 1897 à Say où le capitaine Betbeder, pour consolider la position française sur le fleuve et contrôler par la même occasion les activités des Britanniques du côté de Sokoto, décida de la création d'un poste militaire (Idrissa, 1987). Il occupa Say et menaça N'Dounga, l'ancien fief d'Ahmadou Cheikou. Les troupes françaises d'occupation prenaient petit à petit le terrain. Les *Foutanke* s'inquiétèrent et redoutèrent un second affrontement avec les Français. Ils abandonnèrent alors Sandiré et se dispersèrent le long du Dalloï. Un nombre important d'entre eux dirigés par Alboury N'Diaye, arrivèrent dans le Kourfey, abandonnant ainsi Bayéro à Sandiré. Dans le désarroi, les *Foutanke* s'attaquèrent aux villages de Chikal et Tounfalis en Août 1897. Quant aux Touareg de l'Imanam, ils s'allièrent aux *Foutanke* et les auraient même convaincus d'attaquer Fillingué. Mais, lors de l'attaque de Fillingué, Goumbi, le dirigeant de de l'époque, usa d'un stratagème pour anéantir ces *Foutanke* militairement plus puissants. Il les accueillit ainsi en toute amitié et prit soin de confier à chaque famille un étranger. Les Soudjé (nom par lequel les Zarma désignaient les Kourfayawa) amadouèrent leurs étrangers et les autorisèrent même à prendre place dans les cases de leurs femmes (Idrissa, 1981 : 63). Au moment où les *Foutanke* dormaient tranquillement dans les cases, un tambourinaire sillonna le village et porta le message suivant aux populations : « Sarki ya ke *Kowa ya Koula da bakon chi* » ( en Haoussa) et en Zarma « *Maigari ne Boro Koulou Ya ou ma si mongu ni sé* » ( en zarma) autrement traduit « Le chef ordonne que chacun prenne soin de son étranger », c'est-à-dire à l'anéantir. C'est ainsi qu'en pleine nuit, avec la complicité des femmes du village, les *Foutanke* furent pour la plupart surpris et mis à mort. Marou Koumbal, le présumé tueur de Issa Korombé à la bataille de Boumba, trouva la mort cette

---

<sup>453</sup> Moussa Abba, Sandiré, le 25-05-2013.

nuit à Fillingué (Gado, 1978 : 263). Les rescapés se dispersèrent à nouveau dans le Dallol Bosso. Certains prirent la direction de l'Imanan, tandis que d'autres redescendirent à Sandiré. Dans l'euphorie générale, Alboury N'diaye s'attaqua violemment à Tounfaliss un village du Kourfey. Réinstallés à Sandiré, les *Foutanke* appuyés par leurs alliés Touareg décidèrent d'attaquer une fois de plus le village Koygolo et même Dosso, mais sans succès. A deux reprises Salifou Kaado et le Zarmakoye Attikou les repoussèrent héroïquement<sup>454</sup>.

Devant la menace de Bayero et de ses alliés, dès Août 1897, le *Zarmakoye* de Dosso, adressa une série de correspondance au Résident de Say pour lui demander un appui et une protection (Rothiot, 1987 : 71). En effet, depuis la défaite de la coalition Zarma-Kabawa face aux les *Foutanke*, l'image de Kabi en tant que principale puissance militaire et principal garant de la sécurité de la sous région est fortement entamée. On assiste alors à un relâchement dans les relations entre Dosso et Kabi. Mais, contre toute attente, c'étaient les troupes françaises basées au Dahomey dirigées par Laussou qui arrivèrent à Dosso devançant ainsi celles de Say (cf carte n°18 p.338). A l'arrivée de ces troupes d'occupation à Dosso, les populations adoptèrent une véritable accommodation en leur refusant le mil et même les cordes pour se ravitailler en eau au niveau de l'unique puits du village. Les propos de Cornu rapportés par J.P. Rothiot expriment bien cette résistance des populations :

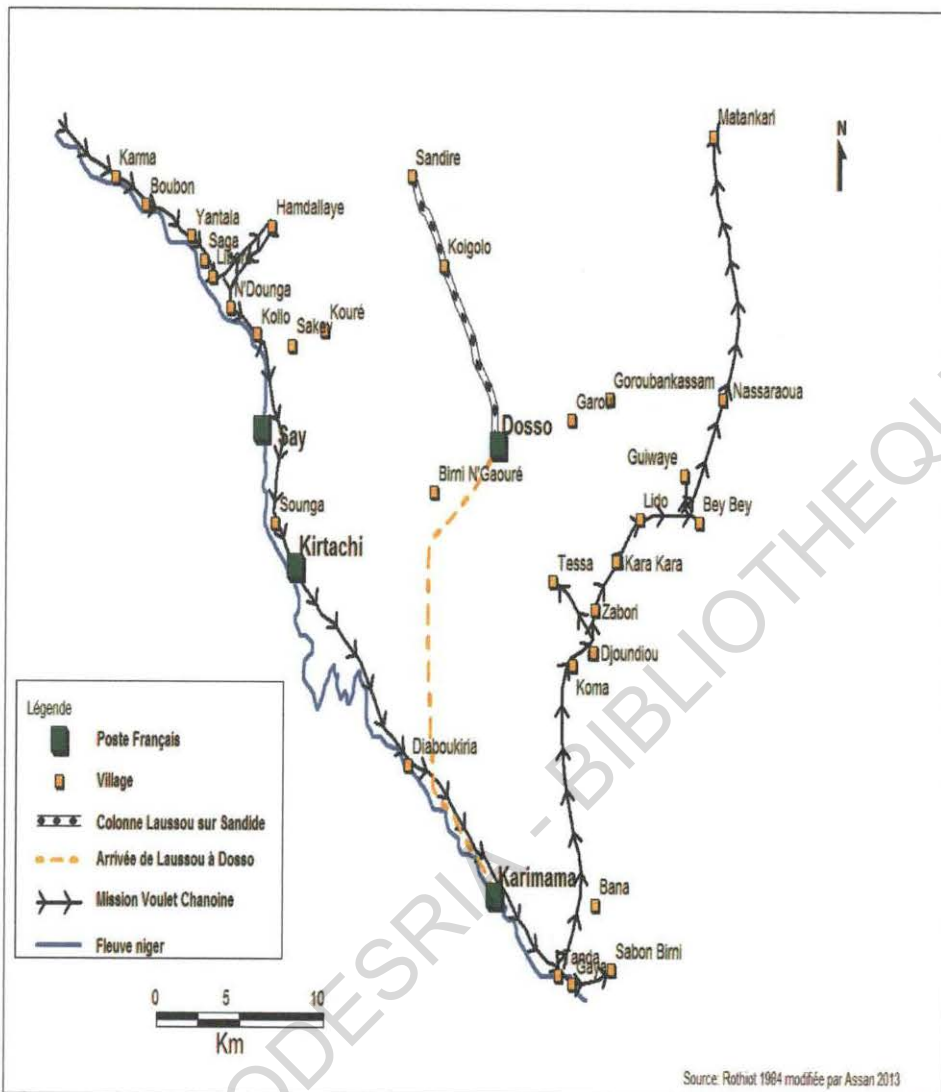
*« On eut la stupéfaction d'entendre le Zarmakoye qui nous avait appelés, refuser l'eau et le mil. On dut fabriquer une corde avec des bouts de ficelles pour tirer l'eau de l'unique puits du village auprès duquel on bivouaqua. Le soir à grand peine peut on obtenir un peu de mil..... ils (les habitants) observaient les nouveaux venus avec une curiosité hostile »* (Cornu, 1899 : 13-14, cité par Rothiot, 1984 : 78).

Ces propos démontrent que les habitants de Dosso n'avaient pas accueilli les Français à bras ouvert contrairement à une idée couramment répandue.

---

<sup>454</sup> Hamani Bouzou Baba, Koygolo, le 12-08-2010.

**Carte n° 18 : L'arrivée de Laussou à Dosso**



Source: Rothiot 1984 modifiée par Assan 2013

Source : Rothiot ( 1984)



Aouta, le prince le prince de Dosso est toujours cité comme un exemple typique de collaborateur. Mais, l'était-il vraiment ? Aouta a tout simplement considéré l'arrivée des Français comme un présent du ciel lui offrant non seulement l'occasion de préserver la souveraineté de son pays et d'obtenir par la même occasion quelques avantages aux dépens de ses ennemis Peul et Touareg. Il faudra considérer son attitude comme une stratégie d'alliance mais pas celle de la collaboration. Il faut insister sur cette question de la stratégie, car elle a été grossièrement dénaturée jusqu'à présent, de sorte que des auteurs comme (Salifou, 1977, Rothiot, 1984, Djibo, 1992) ont cité les souverains de Dosso parmi les « collaborateurs » et qualifié leur action de « collaboration ». Ainsi, outre, son inexactitude le terme de collaboration est péjoratif et européocentriste. Par collaborateur on entend assurément celui qui trahit la cause nationale en s'unissant avec l'ennemi pour défendre les buts et les objectifs de celui-ci plutôt que les intérêts de son propre pays. Or, comme nous l'avons vu, les populations de Dosso s'étaient opposées à l'installation des Français dans la ville. Ce qui prouve bien l'absurdité totale du qualificatif.

A notre avis, il est tout à fait naturel qu'Aouta s'allia aux Français mais ne pourrait être qualifié de collaborateur eu égard au contexte dans lequel intervint cette arrivée des Français. Rappelons –le, l'embarquement de cette troupe à Dosso intervient deux ans seulement après la bataille de Boumba où près de trois mille combattants Zarma et alliés périssent.

En s'alliant aux Français, Aouta profita pour entrer dans l'histoire. Il réussit à convaincre d'une part les populations à accepter les nouveaux venus et d'autre part à persuader Laussou d'attaquer Sandiré qu'il présenta comme un village rebelle et source d'insécurité. Le village de Koygolo se plaignit auprès du Français des pillages répétés d'une bande de brigands vivant à Sandire, un village situé à trois jours de marche au Nord de Dosso. C'est ainsi qu'en fin décembre 1898, une coalition, formée des troupes installés à Dosso appuyées par 50 tirailleurs venus de Karimama, sous les ordres de Lahro et d'une centaine de cavaliers

zarma, marcha sur Sandiré (Cornu, 1901 : 16). Le 27 décembre 1898, le chef *Golokoy* Belle Farakoy les accueillit à Koygolo où ils se reposèrent avant l'assaut de Sandiré (A.Bomber, 2006 : 93). Ils arrivèrent le 28 décembre 1898 à Sandiré mais trouvèrent le village complètement désert. Les habitants alertés par un Peul de Gaouré, abandonnèrent le village. Mais, les envahisseurs incendièrent le village après deux jours de siège. Quelques mois après cet acte, Salifou Kaado un notable de Koygolo demanda à nouveau une attaque contre Sandiré, ce qui fut sèchement rejeté par Laussou qui craignait une mésaventure (Salifou, 1977 : 454).

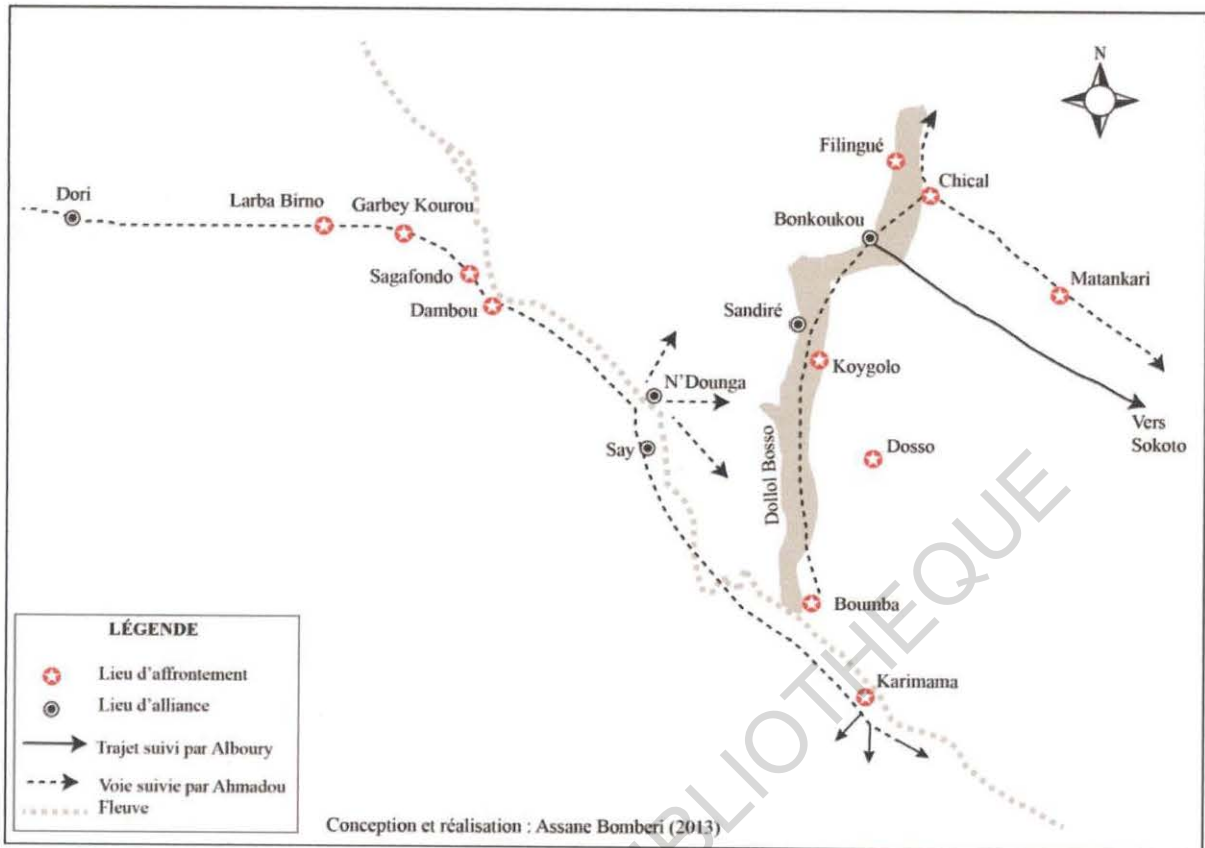
L'armée d'occupation française venue du Dahomey s'imposa alors à Dosso et ce fut le début de la conquête du pays zarma. Le *Lamido* Bayero tout comme le *Wonkoy* de Koygolo, le *Mayyaki* du Kourfey, le *Maourikoye* de Sokorbé, *Amirou* Ibrahim Gueladjo, l'Amonokal de l'Imanan se soumirent tous aux Français. Ils affirmèrent leur indéfectible loyalisme à la puissance montante. Après près de trois quart de siècle de guerres fratricides les voici désormais face à leur destin car ils doivent ensemble lutter contre un ennemi commun. Après tous ces événements, le chef des guerres, Alboury, prit la direction de Sokoto. Il arriva dans le Nord de Matankari par la route qui porte aujourd'hui le nom « *han gna Foutanke* » (la route des Foutanke) (cf. carte n°19 p.342). Dans l'Arewa, l'armée du *Sarkin* Arewa de Bagadji décida de s'opposer à son passage sans y parvenir. Alboury N'Diaye arriva finalement à Sokoto où il devait mourir en 1901<sup>455</sup>. Mais, selon une autre tradition recueillie à Dosso, Alboury serait tué non loin de Dogondoutchi où il serait enterré sur place. Une flèche empoisonnée tirée par un enfant incirconcis l'atteignit à l'auriculaire. On lui coupa le bras et on lui enleva le gris-gris qu'il portait. Son bras fut emporté à Dosso où on l'enterra dans l'enceinte de l'ancienne grande mosquée de vendredi.<sup>456</sup>

<sup>361</sup> Bocar Cissé, « Alboury N'diaye, dernier grand Bourba du Djolof » in *Éthiopiennes-Revue négro-africaine de littérature et de philosophie*, article publié sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes> consulté le 20 juillet 2009.

<sup>456</sup> Ibrahim Marafa, Dosso, le 31-10-2010.

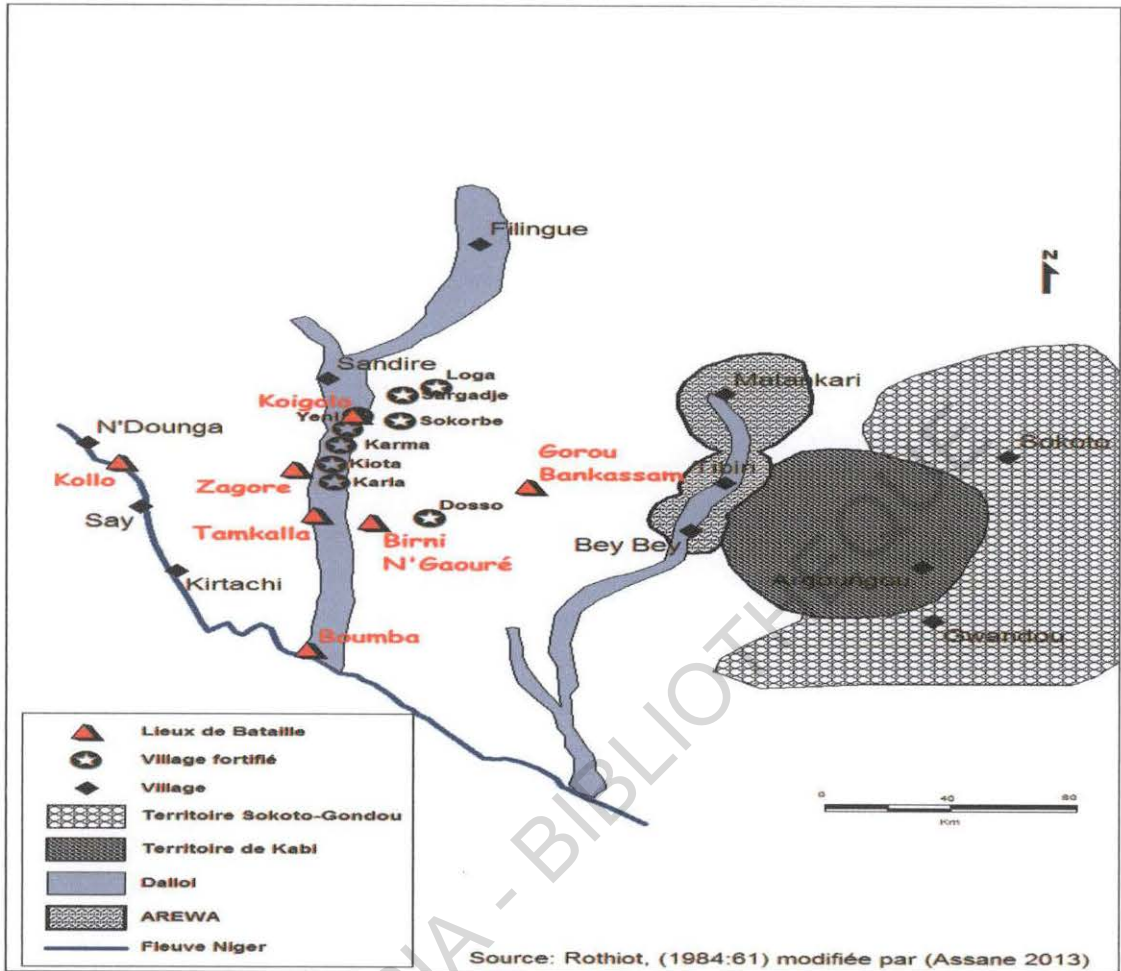
On remarque que le retour inespéré de Bayero Abdouhassane en 1895 accompagné d'Alboury N' diaye et d'Amadou Cheikou et d'un millier de soldats, a fortement remis en cause la paix acquise à partir de 1866. Les exactions reprennent de plus belle. Mais, Issa Korombé le symbole de la résistance et le Zarmakoye Atta de Dosso firent appel à leurs alliés Kabawa pour affronter Bayero et ses alliés Foutanke. Une bataille mémorable les opposa en 1896 à Boumba. Ce jour fut un « Jeudi noir » pour les Zarma de l'Est et alliés Kabawa car près de 3000 combattants zarma et *kabawa* tombèrent sous les balles des mousquets de Foutanke et plus de 500 guerriers furent capturés : ce fut le *Waterloo* de Issa Korombé. Issa Korombé est à la fois un personnage turbulent et redoutable. Sa carrière active dura au moins quarante ans, bien plus long que celle de la plupart de ses congénères. Il meurt en octogénaire sans pourtant être hors d'âge Ses nombreuses victoires sur les Peul et les Touareg rendirent son nom particulièrement redouté et il devint pour les Zarma le type de guerrier accompli, l'idéal du *Wangari* ou de chef de guerre. La *Wangarisation* de la société entamée se termina dans un désastre avec la bataille de Boumba de 1896 qui fut une véritable hécatombe. D'une manière générale, les guerres au Zarmatarey (cf carte n°20 p343) ont engendré des profondes mutations tant sur le plan politique, social que politique. La quatrième partie du travail nous apportera quelques éléments de réponse.

**Carte n° 19: Itinéraire de Foutanke**



**Source : Conception et réalisation : Assane Adamou Bomberi (2013)**

Carte n°20 : Les guerres de résistance au Zarmatarey.



Source : J.P. Rothiot (1984 : 61) modifiée par Assane Adamou Bomberi(2013).

**QUATRIEME PARTIE**

**LES BOULEVERSEMENTS SOCIOPOLITIQUES ET ECONOMIQUES NES  
DES GUERRES DU XIX EME SIECLE.**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Les guerres du XIX ème siècle ont engendré des profondes mutations. Sur le plan politique une véritable mutation politique s'est opérée avec l'avènement des chefs de guerre Wonkoy et des *Mayyaki* sur la scène politique. Des titres à connotation religieuse (*Amirou, Alkali*) firent également leur apparition. Sur la plan de la géopolitique régionale, le Zarmatarey est passé tantôt sous la domination Gwandou-Sokoto (*rikon foulani*) tantôt sous celle du Kabi (*rikon Kabi*). Cette situation pose la problématique de l'avortement de l'Etat au Zarmtarey. Sur le plan social, c'est surtout le phénomène de razzias et de raptés avec la forte proportion de l'esclavage, des famines et de mouvements des populations qui seront analysées. Enfin, sur le plan économique, des guerres perturbèrent l'ensemble de l'organisation économique.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## CHAPITRE X: LES REFORMES INSTITUTIONNELLES ET LES MUTATIONS POLITIQUES DE LA FIN DU XIX ÈME SIÈCLE AU ZARMATAREYI

Dans ce chapitre, il est question d'étudier l'avènement des *Wonkoy* (chef de guerre) et des *Mayyaki* (lieutenant au chef de guerre) sur la scène politique, les reformes institutionnelles et les impacts diplomatiques nés de la *Wangarisation* (militarisation) de la société au XIX ème siècle.

### I -L'avènement des *Wonkoy* et *Mayyaki* sur la scène politique.

L'avènement des chefs de guerre sur la scène politique du Zarmatarey à la fin du XIX ème siècle pose le problème des relations entre l'armée et le politique à l'époque précoloniale. Dans ce cas précis du Zarmatarey, il faut entendre par chefs de guerre, des responsables militaires régulièrement nommés ou des guerriers qui se sont imposés. Ces derniers ont essayé de donner une autre tournure au fonctionnement des institutions existantes. Cette section du travail présente d'abord le contexte ayant favorisé l'avènement de ce *Wangari* ensuite, elle traite des études de cas, de l'adoption titres de *Wonkoy* ou *Mayyaki* comme titre de chefferie.

Pour bien cerner l'avènement de ces chefs de guerre sur la scène politique, il est nécessaire d'examiner le contexte général interne au Zarmatarey. En effet jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, une relative stabilité politique régnait au Zarmatarey et les populations étaient peu belliqueuses. Mais, à partir du XIX ème siècle, les voisinages troublants, des Touareg et des Peul, obligent les populations à adopter un nouveau comportement pour faire face à la nouvelle conjoncture. Elles se familiarisent avec des nouvelles pratiques guerrières et on assiste à l'avènement d'une catégorie d'hommes, les *Wangari* qui se sont donnés pour attribut la défense de la communauté et de ses biens. Durant cette période, chaque entité politique a sa propre armée, symbole de sa grandeur et de sa souveraineté. Ces armées ne



sont donc pas « *des bandes de pillards ou des hordes auxquelles les assimilent généralement les autorités coloniales* » (Idrissa, 1981 : 41). Cette précision est plus que nécessaire, car elle permet de relativiser certains travers qui considèrent les armées précoloniales de l'Afrique comme des institutions à vocation uniquement guerrière. Leur objectif principal est de lutter « *contre un ennemi, une menace externe ou interne, potentielle ou réelle contre l'intégrité territoriale et la vie des populations* » (Mahaman, in Idrissa (dir) 2008 : 45). A la tête de chaque armée, on désigne un *wongoukoy* secondé par un *mayyaki*.<sup>457</sup> Ces chefs militaires se particularisent par la maîtrise du cheval et du sabre. Ces *wonkoy* étaient presque constamment sous les armes. Ce titre était, jusqu'à la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, un titre strictement militaire qu'on décernait à un guerrier (*wangari*) qui s'était imposé à ses pairs par ses valeurs militaires. Mais, son couronnement n'intervient qu'après plusieurs hauts faits d'armes au cours desquels il s'illustra. C'est au *wongoukoy* qu'incombe la charge de préparer et de conduire la guerre. Il assure la préparation matérielle et mystique. Il est chargé à cet effet d'interroger *les zima* (les prêtres) et les marabouts pour s'enquérir de l'issue de la guerre. En cas de nécessité, il négocie les alliances de guerre par l'envoi symbolique de noix de cola aux combattants dont il sollicite les services. Aussi, en cas de prise d'un combattant lors d'un rapt ou d'une guerre, ne lui revient-il pas le devoir de négocier sa libération par le paiement d'une rançon proportionnellement au statut de la victime. Durant cette période, *le wongoukoy* siégeait à la cour du *Zarmakoye* (le chef politique Zarma) à l'instar des autres dignitaires et sa nomination relève des prérogatives du chef. A Dosso par exemple, le titre est décerné à un prince ayant fait preuve de bravoure dans les combats. Il

---

<sup>457</sup> Wonkoy est la forme contractée de wongoukoy, Wongou signifiant guerre et Koy chef. Quant au terme Mayyaki, il signifie en haoussa : may le possesseur et yaki la guerre, donc Mayyaki peut prendre la signification littérale de « le faiseur de la guerre. Son pluriel est Mayaaka. Mais Mayyaki peut aussi signifier le lieutenant du Wonkoy.

vient en troisième position dans la hiérarchie du pouvoir après le Zarmakoye et le *Sandi*.<sup>458</sup>

Cependant, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les activités guerrières et de défense connurent une importance particulière dans la société. La situation sécuritaire, fait des *wangari* les piliers sur lesquels repose la stabilité de la société. On assista du coup à l'apparition, des guerriers de métier, qui modifia l'importance jusque là relative, du rôle de l'armée dans la structure des Etats. La recrudescence des guerres impose à chaque Etat d'affirmer sa suprématie militaire afin de survivre. L'activisme guerrier prit de plus en plus de l'importance au point qu'à partir de 1866 au Zarmatarey, on assista à une sorte de dichotomie du pouvoir : d'un côté le pouvoir traditionnel moribond des souverains et de l'autre côté le pouvoir ascendant des *wongoukoy* qui détenaient la réalité du pouvoir. Le *wongoukoy* ou *Mayyaki* (selon le milieu) assurait à la fois les fonctions de chef militaire et du chef politique. Cette irruption des *Wangari* (des guerriers) sur la scène politique, entraîne dans la plupart des cas une évolution des structures politiques zarma vers l'institution de « régimes militaires » (Gado, 1980 : 278-279). Le pouvoir politique n'est déterminé par « l'identification à un ancêtre, ou des rites communs [...] le pouvoir politique est lié à l'exercice d'une autorité qui procure une puissance : économique, militaire ou religieuse » (Idrissa (dir), 2008 : 54). Même si ces *wangari* n'ont pas menacé le pouvoir des *Zarmakoye* (chef politique) (Idrissa, 1981 : 76), dans les cours des souverains, le *wongoukoy* devint le premier dignitaire après le chef de terre. Une certaine mutation s'opère progressivement dans ses attributions. Il finit alors par s'imposer dans une société d'agriculteurs où il n'existe pas de pouvoir centralisé capable d'assurer la sécurité des populations. En un mot « c'est dans cette conjonction d'événements majeurs, internes et externes qui alimentent les ambitions locales et s'interpénètrent, qu'il faut chercher les vraies raisons de l'apparition des chefs

---

<sup>458</sup> Traditions de la cour du *Zarmakoytarey* de Dosso le 30/10/2010.

de guerres. » (Mahamane, in Idrissa (dir), 2008 : 21). L'avènement de ces *Wangari* au Zarmatarey « mit à nu l'état caduc des systèmes politiques et l'incapacité de l'aristocratie à maîtriser les événements les événements. Elle permit l'émergence d'une nouvelle catégorie sociale : les *Wangari* (guerriers) » (Idrissa, 1981 : 5). L'aristocratie militaire fit de la guerre un devoir moral et une affaire lucrative. Une des figures typiques de ces guerriers fut Issa Korombé *wongougna* de Koygolo. Ce dernier s'imposa dans le Boboye aux *Zarmakoye* de Karma et de Yéni avant de devenir le maître incontesté du Zarmatarey de l'Est. Il devint *wongougna*, c'est-à-dire la mère de la science de la guerre. Au moment de sa gloire, il contrôlait tout l'espace allant du confluent du Dallol (Boumba) jusqu'au Tondikandjé (Damana). Il acquiert une certaine renommée et tous les différends étaient portés à son jugement. Pour assurer le contrôle de ce vaste territoire, il plaça des guerriers valeureux au niveau de tous les points importants du pays. Mais, Issa Korombé ne se considérait pas comme un souverain. Il resta *Wonkoy*, puis *wongougna* (la mère de la guerre). Et, « il ne lui vint même pas à l'esprit de s'approprier un vieux titre de noblesse ou de chefferie comme *Zarmakoye*, ni même comme *Golekoy*, car pour ce guerrier farouche, ces vieux titres couverts par la poussière du temps ne reflétaient plus la réalité d'un époque ou l'honneur ne pouvait être que dans l'arme et le combat que seuls préservaient l'assujettissement et l'esclavage », (Gado, 1980 : 240).

C'est pourquoi, au moment de son installation à Karma, il rassura les Tobili qu'il n'avait aucune intention d'usurper un titre de *Zarmakoye*. L'exemple d'Issa Korombé, ne constitue pas une exception au Soudan Central. En effet, à la même époque, peut-être un peu plus tôt, dans le *Kasar haoussa*, plus précisément dans le Katsina, la même dynamique était en cours où Kaoura Hassaou, Kaoura Amah et Sarkin Yaki Dan Waira furent leur apparition (Mahamane, in Idrissa, 2008 : 27-33).

Dans le Maourey, la situation sécuritaire est des plus confuses du fait de la persistance des rezzou et des assauts répétés des Peul. Elle exigeait dès lors des dirigeants une grande posture politique et militaire à même de faire face à la situation. En effet dès le début de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, les *Maourikoye* (*chefs* politiques des Maouri) avaient progressivement perdu leur prépondérance au profit des *Mayyaki* chargés de défendre les populations. Ces *Mayyaki* devenaient les forces militaires et politiques de tous les *Maouri* du Zidji. Ils régnèrent à Sokorbé à la tête des sept puits<sup>459</sup> avant que des querelles internes ne vinrent provoquer la dislocation du groupe. Parmi ces *Mayyaki* du Maourey, Gazibo fut l'un des plus célèbres. Il domina l'histoire des Maouri du Zidji pendant toute la dernière moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle et se présentait comme le seul chef du Maourey (Karimou, 1977 : 140). Tous les pouvoirs se concentrèrent alors dans ses mains, car il détenait à l'époque les pouvoirs à la fois politique, judiciaire, militaire, religieux. C'est à lui qu'incombe la responsabilité de rendre la justice parmi ses pairs, de régler les conflits sociaux, de décider des alliances militaires et des guerres, et de présider les cérémonies de sacrifices. Au moment de son intronisation, le nouveau *Mayyaki* porte toujours un *korey* (bouclier de guerre) dans sa main gauche, symbole de sa détermination à défendre les populations. Dans le Zidji, le Wonkoy de Nikki, Hama Bougaram dit Daoudou devient, grâce à son butin de guerre et ses exploits de guerre, plus puissant que Kossom, le *Zarmakoye* de Dosso. Son autorité s'étendait au-delà de son village, sur tous les villages du Zidji qui lui versèrent une redevance foncière (*labu-albarka*)<sup>460</sup>.

Dans le Goubey également les villages de Sargadji, de Bouki et Loga étaient dirigés par des *Mayyaki* très puissants. Ils avaient fortifiés leurs villages pour résister aux attaques peul et

---

<sup>459</sup> Il faut préciser que de la même manière que le « hou » ou « fou » est le foyer du pouvoir chez les Zarma, le puits est la référence du pouvoir chez les Maourey du Zidji.

<sup>460</sup> Seydou Saley Nikki le 29-04-2013.

touareg. A la fin du XIX ème siècle, *Mayyaki* Issaka de Loga, un lieutenant de Issa Korombé, s'imposa dans la région.

A N'Dounga, l'avènement des *Wonkoy* est antérieur aux événements de la fin du XIXème siècle. En effet, après la dispersion des princes intervenue à Kobi, la descendance de Hali Koda quitta la région pour s'installer dans le Fakara et le *Issa me* (bordure du fleuve). Ils trouvèrent sur l'île de N'Dounga, les *Saneyborey*. Pour faciliter la cohabitation entre les deux communautés un pacte d'alliance fut signé. Ce pacte fut fondé à la fois sur les pratiques sociales et sur les sur des intérêts convergents des populations en tenant compte des facultés et de prérogatives de chaque groupe. C'est ainsi que les marabouts *saney*, premiers occupants, conservèrent le pouvoir spirituel et les *zarma* contrôlèrent les structures politiques et militaires.

Mais, contrairement à la plupart des provinces historiques *zarma* qui élisent un *Zarmakoye* à la tête de leur institution politique, à N'Dounga, c'est plutôt un *Wonkoy* qui commande depuis la nuit des temps, aux destinés des populations. L'adoption de ce titre est intervenue en 1803, soit un an avant le déclenchement du jihad dans le *Kasar haoussa*<sup>461</sup>. Mallam Kallawaize (1803-1833), appelé aussi *Wonkoy beero* (le grand *Wonkoy*), fut le premier *Wonkoy* de la localité. Il serait arrivé dans l'île avec son groupe aux environs de 1790 à la demande des marabouts *Saney* en vue de leur assurer une protection contre les exactions des populations voisines de Liboré.<sup>462</sup> A cette époque déjà, le *Wonkoy Kallawaizé* est à la fois le chef politique et le chef militaire. C'était à ce titre qu'il mena des expéditions militaires contre les régions voisines notamment le Gourma le Fakara, le Zidji, l'Imanan et Dosso<sup>463</sup> en vue de l'expansion territoriale de la principauté. La désignation du *Wonkoy* dans cette province, était à l'époque laissée à la charge du conseil de sages représentants légitimes de toutes les lignées de l'aristocratie. La désignation obéit à un principe patrilinéaire et se base

<sup>461</sup> Alkali Amadou Tidjani Hassoumi, N'Dounga le 30-07-2011.

<sup>462</sup> Traditions de la cour du *Wonkoy* Tinni Sikikou le 30-7-2011

<sup>463</sup> . Traditions de la cour du *Wonkoy* Tinni Sikikou le 30-7-2011

sur la primogéniture et non la rotation entre les trois *hou* qui composent l'aristocratie. De la fondation du *Wonkoytarey* en 1803 à ce jour, 13 *Wonkoy* se sont succédé (Soumeila, 2008 : 79) (Cf annexe n° 4)

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, N'Dounga reconnaissait la suzeraineté de Gwandou, ce qui l'obligea à chercher le turban auprès du Sarkin Gwandou. C'était à ce titre que selon les notables de la cour, « Mallam, premier *Wonkoy*, effectua un déplacement chez Abdoulaye Dan Fodio pour se faire investir *Amirou*<sup>464</sup>. Mais, contre toute attente l'Emir de Gwandou s'opposa à cette demande. Le *wonkoy* s'est vu tout de même honoré par une cérémonie de remise des insignes du pouvoir de Sokoto symbolisé par le bonnet vert, un turban blanc, « un *Alkouba* » (le manteau.) »<sup>465</sup>. Le refus de Abdoulaye s'expliquerait par le fait que le titre de *Amirou* est déjà porté par les souverains de Liboré et de Kouré, deux Etats voisins de N'Dounga, et que trois *Amirou* seraient trop pour la seule région du *Issa me*. Cette même justification est donnée, à quelques nuances près, dans une interview en date de septembre 1979 réalisé à Kollo, qu'un certain Ibrahim avait accordé à Ibrahim Hamidou. L'enregistrement sonore de cet entretien intitulé, « *N'Dounga Tarifo* », « l'histoire de N'Dounga », est disponible à la sonothèque de institut de recherches en sciences humaines (I.R.S.H). Les raisons avancées pour justifier ce refus, nous paraissent peu fiables voir même contradictoires. En effet, nous estimons qu'à l'époque et compte tenu des enjeux à la fois politique et religieux, l'Emir de Gwandou ne pouvait pas refuser de décerner le titre d'*Amirou* à un souverain d'une province qui manifesta Le besoin. Aussi, en recevant les insignes du pouvoir de Sokoto, lors de ladite cérémonie, le *Wonkoy* ne fut -il pas déjà investi *Amirou* ? Mais, la réalité des faits est toute autre. *Wonkoy* Mallam avait belle et bien été investi *Amirou* par le *Sarkin Mousoulmi*. C'était à son arrivée à N'Dounga, qu'une

---

<sup>464</sup> *Amīrou* : titre donné aux généraux, commandants, chefs de provinces, quelquefois aux souverains de petits pays (émir en Occident).

<sup>465</sup> Traditions de la cour du *Wonkoy* de N'Dounga. le 30-7-2011

partie des *wangari* s'opposa à l'adoption de *Amirou* comme titre de la chefferie. Selon des informations que nous avons recueillies à N'Dounga Koiratadji, parmi les *wangari*, certains s'opposèrent dès le début contre une alliance avec les jihadistes et n'avaient jamais soutenu Gwandou<sup>466</sup>. D'autres, ne pouvant plus accepter la domination de Gwandou partirent très tôt en aventure dans le Gurunsi à la recherche d'un cadre propice.<sup>467</sup>

A Dantchandou, l'aire d'occupation des Zarma Famey (Gado, 1978 : 145) l'influence des *wangari* a été importante. Plusieurs guerriers se sont imposés aux populations. Le dernier fut Wonkoy Maazou que l'administration coloniale trouva comme le maître des lieux et qu'elle désigna comme chef de canton avec le titre de Wonkoy en 1900<sup>468</sup>

Avec la colonisation dans toutes les régions où l'incidence de la guerre a été très forte, on adopte soit le titre de *Wonkoy* ou de *Mayyaki* comme titre de chefferie<sup>469</sup>. C'est l'exemple de Dantchandou, Hamdallaye et Koygolo, Sokorbé. Cette mutation s'explique par le fait que le titre de *Wonkoy* ou *Mayyaki* semble mieux refléter la réalité d'un pouvoir désormais centré autour des activités militaires (Idrissa, 1981 : 3). Le Maourikoye (chef politique *Maouri de Sokorbé*, Zarmakoye (chef politique Zarma) et le *Goubekoy* (chef politique des *Goubes zarmaisés*) s'effacent devant les *Wonkoy*. A Koygolo par exemple à la mort de Issa Korombé à la création du canton de *Boboye*<sup>470</sup> formé de la réunion de deux anciens cantons de Yéni et de Koygolo, le titre de *Wonkoy* fut décerné à Gourouza Salifou désigné chef de canton le 29 juillet 1905 même si ses cousins à plaisanterie *Kallé* de Kobéri avaient préféré celui de *Mayyaki* qui correspondait plus à son statut.<sup>471</sup>

Le titre de *Mayyaki* a été adopté au Zarmatarey sous l'influence du monde haoussa au XIXème siècle. Certaines principautés l'ont adopté par la suite comme titre de chefferie. C'est

<sup>466</sup> Harouna Abdou, N'Dounga le 30-7-2011

<sup>467</sup> Tradition de la cour du *Wonkoytarey* de N'Dounga. le 30-7-2011

<sup>468</sup> Kalidou Ountenni, Dantchandou, le 23-05-2012.

<sup>469</sup> Voir la carte politique du Zarmatarey à la fin du XIX ème siècle.

<sup>470</sup> A sa création, le canton de Koygolo s'appelait canton du Boboye

<sup>471</sup> Wonkoy Amadou Moussa, Koygolo, le 14 -08-2010..

l'exemple de Hamdallaye. La principauté zarma de Hamdallaye, selon Boubé Gado fut fondée par Kalam Kambi fils de Hawaizé Mali (Gado, 1978 : 144). A l'origine, il adopta le titre de *Zarmakoye* comme la plupart des fondateurs des principautés Zarma. Cependant la version relative à la fondation du village de Hamdallaye varie d'une source à une autre. Pour nos informateurs<sup>472</sup> résidant dans le quartier *Binno-ra*, de Hamdallaye, c'était *Alfaga* Ali Soumana qui fonda le village. Il séjourna d'abord dans le *Kogori*, à Fatakadjé avant d'arriver à N'Dounga où il demeura pendant près de 38 ans. C'est à partir de ce dernier site qu'il reçut l'autorisation de s'installer à Dareygorou près d'un *argoussou* (puits naturel très profond qu'on retrouve en pleine brousse). Il fora par la suite deux autres puits dans les champs des populations de Falanké. Ces dernières lui réclamèrent une redevance sur les terres, ce qu'il refusa. L'affaire est portée d'abord à N'Dounga, puis à Say. Les autorités religieuses de Say tranchent en faveur d'Ali *Soumana* par le fait que le pouvoir appartient à celui qui fora le premier puits. Il fut couronné *Amirou* et on l'autorisa à construire un *birni*. Lorsque la construction du Birnin fut terminée, il prononça « *Alhamdou dillahi* » (Dieu Merci) d'où le nom du village Hamdallaye. Trois *Amirou* ont régné à Hamdallaye : il s'agit de Dareygorou<sup>473</sup> *Alfaga* (le marabout), Dareygorou Nouhou, Dareygorou Madé. Après la mort de *Amirou* Madé, son neveu Yacoubou prit le pouvoir mais préféra le titre de *Mayyaki*. Durant cette période, Hamdallaye était sous la coupe de N'Dounga dont le souverain portait déjà le titre de Wonkoy. Celui de Hamdallaye ne pouvait pas avoir le même titre, voilà pourquoi il opta pour celui de *Mayyaki*, qui dans la hiérarchie militaire est le lieutenant du Wonkoy. Selon le chef de canton de Hamdallaye, *Mayyaki* Abdoulaye dit Gazeré, le premier *Mayyaki*, Yacoubou, est un descendant d'un étranger Bagobiri à qui

---

<sup>472</sup> Soumaila Tahirou, Idé-N'djida, Adamou Seyni et Maoussa Hamma à Hamdallaye le 20-Mars 2013

<sup>473</sup> Dareygorou étant le nom du premier site.



Mayyaki Madé a donné une de ses sœurs en mariage. Il est à ce titre *Bagobiri* de par son père. C'est sa lignée qui règne aujourd'hui à la chefferie de Hamdallaye<sup>474</sup>.

Nos informateurs du quartier Birno-ra de Hamdallaye soutiennent que Yacoubou a été désigné comme Mayyaki par l'administration coloniale pour les besoins de la cause. Son choix est en violation des principes sacro saints qui régissent le choix d'un nouveau Mayyaki<sup>475</sup>.

La question importante à analyser dans ce phénomène de Wangarisation du pouvoir politique au *Zarmkoytarey* est le rapport entre les *Zarmakoye* et ces *Wangari*. Autrement dit les relations entre chefs militaires et chefs politiques qui ne peuvent se traduire que par des querelles de personnes. Nous reviendrons plus loin sur ces rapports dans l'analyse de la question de l'Etat au *Zarmatarey*.

## II- Les reformes institutionnelles.

Dans cette section du travail, nous allons étudier l'organisation politico-militaire et administrative du pays, son évolution dans le temps et les différentes transformations intervenues au cours de l'histoire. Au début du XIX ème siècle, les *Zarmakoye* étaient entourés d'un certain nombre d'aristocrates qui assuraient le bon fonctionnement des institutions politiques. Mais, on ne peut pas parler de cour ou *faada* au sens strict avec un protocole et une hiérarchie bien définis.<sup>476</sup> On distingue entre autres dignitaires :

- *Wongoukoy* : chef de guerre ;
- *Tongo farma* : responsable des Archers ;
- *Zadji* qui s'occupe des tâches domestiques dans la cour du *Zarmakoye* ;
- *Kagamouza* : responsable des captifs
- *Zamkoy* ; chef des forgerons (*Idrissa, 1981 : 40*).

<sup>474</sup> Entretien avec Mayyaki Abdoulaye, chef de canton de Hamdallaye.

<sup>475</sup> Soumaila Tahirou, Idé N'djida, Adamou Seyni et Moussa Hama, Hamdallaye, 20 mars 2013.

<sup>476</sup> La question de l'avènement des *Amirou* comme titre politique sera examinée dans la section consacrée aux relations du *Zarmatarey* avec Sokoto et Gwandou.

En dehors de ces responsables politiques, il y a presque dans toutes les cours des *Zarmakoye*, un *bannya beeri*, esclave-en-chef, qui s'occupe des écuries (chevaux, javelots, boucliers).

Ces titres peuvent être considérés comme les institutions de base de l'organisation politique des *Zarma*. Les femmes participent peu aux affaires politiques contrairement au *Kasar haoussa* où, la sœur du souverain joue un rôle politique important. Les *asarki au Zamfara*, les *Inna* au Gobir et les *madaki* à Kano, sont des princesses qui assistent le chef politique dans la gestion du pouvoir (Na Garba, 1977 : 345 -348).

A la faveur des guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle et sous l'influence des cours haoussa, certaines titres politiques de la *sarauta* furent introduits au *Zarmatarey*. C'est ainsi, au fond commun de l'organisation traditionnelle, chaque Etat en fonction de ses relations politiques extérieures a évolué vers l'organisation de la cour de son puissant allié. Par exemple du fait des relations militaires très étroites que Dosso a développé avec le Kabi, une dizaine de titres de l'organisation politique du Kabi ont été adoptés à la cour du *Zarmakoye* de Dosso. On peut citer :

-*Mayyaki* : le lieutenant du chef de guerre ;

-*Oubandawaki* : chef de la cavalerie : Il remplace le chef de guerre en son absence. Sur le champ de bataille c'est généralement lui qui attaque le premier.

-*Mayfada ou Sarkin fada* : La *faada* (la cour du souverain) fit son apparition au *Zarmatarey* sous l'influence des cours des *Sarki* haoussa. Elle eut d'abord un caractère étriqué avant de s'étoffer progressivement. Elle est dirigée par un homme de confiance du souverain. Il fait office de conseiller juridique de *Zarmakoye*. A ce titre, c'est lui qui organise les audiences, examine les plaintes avant de les soumettre au *Zarmakoye*. Il veille aussi avec soin à ce que tout le monde s'acquitte envers le *Zarmakoye* des redevances prévues par la coutume-*Zaroumey* : c'est un prince, l'héritier présomptif à la chefferie (Idrissa, 1981 : 55).

-le *Marafa* : un haut dignitaire de la cour

- *le Yerima* : c'est le premier dignitaire et le plus en vue parmi les successeurs potentiels. Il remplace le *Zarmakoye* en son absence. Du fait de l'importance de sa fonction, à Dosso par exemple, il est désigné dès le lendemain de l'investiture d'un nouveau *Zarmakoye*<sup>477</sup>.

- *Ajia* : c'est le responsable des finances. Il s'occupe de la gestion des biens du *Zarmakoye* ;

- *Majidadi* : Il n'a pas de responsabilités précises. On le présente tout simplement comme un confident privilégié du *Zarmakoye*.

- *Makada* : c'est le chef des Tambourinaires et des griots de la cour,

- *Sarkin Noma* ; il est chargé des questions relatives à l'organisation des travaux champêtres

- *Sarkin Yara* : comme son nom l'indique (*Sarkin* : chef, *yara* : jeunes) il s'intéresse à la jeunesse et organise les fêtes ;

- *Saadagari* : chargé des jeunes filles, il est aussi associé à l'organisation des fêtes

- Enfin, on a le *Galadima* : c'est un homme d'origine servile chargé des captifs et de l'entretien de la maison du *Zarmakoye*.

Ces titres ne sont pas héréditaires et leur nomination est laissée au choix du *Zarmakoye* après avis du *Sandi* (Idrissa (1981 : 40). Ils ne peuvent être choisis en dehors des lignages de Dosso. A Sokorbé les Maouri adoptèrent également des titres d'origine haoussa. M. Karimou (1977 : 98) nous donne la liste des titres empruntés du monde haoussa qui assiste le *Maourikoye* au niveau central :

- *Le Yerima* : prince potentiel successeur du *Maourikoy* ;
- *Le Waziri* : chargé des litiges ;
- *Maifada* ; chef du cabinet du *Maourikoye* ;
- *Mijindadi*: confident du *Maourikoye*.

Une autre influence institutionnelle fut l'avènement du *cadi* (signifie chez les musulmans, un magistrat qui exerce à la fois des fonctions civiles, judiciaires et religieuses, conformément au

---

<sup>477</sup>Sultan Maidanda Seydou à Dosso. le 30-10-2010.

droit musulman ). Rappelons que l'horizon normatif des jihadistes étant la *sharia*. C'est pourquoi, à l'image de la transformation politique, souhaitée par les jihadistes, qui devait remplacer un pouvoir fondé sur la sacralité du souverain, par un pouvoir strictement temporel ne reconnaissant de sacralité qu'à Dieu, les normes régissant la justice devaient être strictement fondées sur les théories et les juridictions islamiques et devaient être différentes pour les musulmans les non musulmans (Lefevre, 2008 : 118). La justice faisait l'objet d'une très grande attention de la part des souverains de Gwandou parce que la justice islamique est le fondement politique et idéologique du *jihad*. Un des objectifs premiers du mouvement est d'encadrer strictement tous les aspects de la vie par la loi islamique et éviter toute pratique contraire à l'islam. Le but de la jurisprudence islamique est d'éviter la provocation, de sanctionner l'injustice et de sauver les actions de la justice, en un mot de recommander le bien et d'interdire le mal (Sidi Mahibou, 1983 : 154). C'est fort de ce principe de justice sociale que des *cadi* sont nommés dans toutes les cours pour assister les souverains à rendre la justice. . Ces *Cadi* étaient à la fois les conseillers religieux du souverain mais aussi des modèles d'islamisation. Il doit à ce titre jouir de ses facultés morales et physiques : il doit être, musulman, instruit, mâle, sain, libre, mûre, digne de caractère, d'intégrité indiscutable, physiquement apte (c'est-à-dire ne pas être sourd, aveugle etc. (Mahaman, 2006 :139). Entre autres tâches confiées aux *Cadi* on peut retenir : la direction des prières, la rédaction des correspondances des émirs, les *Tafsir*. Ils avaient aussi le devoir de présider aux partages des héritages entre les ayants droits et conformément aux lois islamiques. Ce juge lettré musulman rendait donc officiellement la justice. Il est donc chargé de régler les différends de moindre et de grande importance entre les musulmans. Pour éviter toute influence extérieure, il est interdit aux *Cadi* de rendre la justice dans une affaire dans laquelle un de leur proche est impliqué. Les *Cadi* condamnaient pour les délits mineurs à des amendes allant de 500 à

2000 cauris et par une amende beaucoup plus élevés pour les délits graves.<sup>478</sup> Un cinquième (1/5) des amendes judiciaires était versé au *beit el mal* de Sokoto et les quatre cinquièmes (4/5) revenaient au *beit el mal* (trésor public) local. C'est donc une véritable mutation qui s'instaura dans certaines cours du Zarmatarey. Car avant l'avènement du *jihad* au Zarmatarey, le *Zarmakoye* était au sommet de la hiérarchie politique et était investi de tous les pouvoirs y compris les compétences juridiques. Tous les délits étaient soumis à sa seule appréciation. Il était à ce sujet le seul magistrat du pays. Il était assisté dans cette tâche d'un conseil des anciens. Ce pouvoir judiciaire s'appuie sur la caution des hommes et des ancêtres. Le *Zarmakoye* ne pouvait à ce titre prendre aucune décision sans l'accord du conseil. A la faveur du *jihad*, le fonctionnement des Emirats était régi par les prescriptions islamiques. L'*Amirou*, nomme le *cadi* à la cour qui lui sert de conseiller juridique. Le lettré musulman sait et le chef décide, l'un lit et conseille, l'autre parle et ordonne (Olivier de Sardan, 1984 : 93). Il est aussi traducteur et rédacteur, même si son érudition en arabe relève parfois de l'à-peu-près. Chaque ville importante a un juge et chaque émirat a une cour d'appel. Cette cour de justice est normalement formée de « *l'Alkali ( le juge), de Na'ib ( l'adjoint) de Mufti ( le dépositaire de la Shari'a auquel le cadi se réfère en cas de besoin) ; le Katib ( secrétaire), Qasim ( qui distribue les domaines entre les héritiers) ; Muqawurim ( huissier), Awn( le messenger), Turjuman( interprète) » ( Mahaman, 2006 : 139). Si les plaignants ne sont pas satisfaits, ils peuvent faire appel à la cour du calife dont le verdict est irrévocable. Deux lettres, datant de 1860-1861, citées par Baka Hassane (1992 : 87-88) (Cf. annexe n°9 p.526) adressées par l'Emir de Gwandou, Aliou (1860-1864), à l'Emir de Lamordé Bitinkodji, Souhaibou Mamane Jawa (1846-1873), attestent bien l'existence de cette hiérarchie en matière de justice. La première n'est pas complète, seule une partie de la lettre est disponible. Quant à la seconde elle paraît plus complète et sa teneur est la suivante :*

---

<sup>478</sup> Alkali Tidjani Amadou N'Dounga le.30-7-2011.

*« Dieu le Clément, le Miséricordieux*

*Cette lettre de l'Amir de Gwandou Aliou à celui de Lamordé Bitinkodji Souhaibou.*

*Je vous notifie par celle-ci que vous devez donner satisfaction au porteur de cette note. Il s'agit de lui remettre ses quatre esclaves »<sup>479</sup>.*

Cette lettre dénote un ordre adressé par un supérieur à son administré. L'Emir Souhaibou est tenu de remettre au plaignant ses quatre esclaves et ce, malgré les raisons qui sont à la base de cette décision. On voit ici qu'un simple citoyen, constatant ses droits bafoués, peut faire recours à une autorité supérieure et recevoir gain de cause. Cela démontre de l'existence de la démocratie à la base en Afrique, longtemps avant les indépendances politiques des Etats africains d'une part et des influences diplomatiques très poussées au XIX<sup>ème</sup> siècle d'autre part.

### **III-Les impacts diplomatiques.**

Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'émiettement politique était la caractéristique essentielle de l'organisation politique au Zarmatarey. Cette situation le prédisposait à toute forme de domination. Le pays passa, en fonction des rapports des forces, tantôt sous la domination de Sokoto-Gwandou tantôt sous celle du Kabi.

#### **3.1- La période du rikon Kabi (domination du Kabi)**

Vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, la prospérité politique et militaire du Kabi était en perte de vitesse. Le Gobir et le Zamfara, deux nouvelles puissances émergentes, annexent certaines parties de son territoire. N'ayant plus de possibilité d'expansion vers l'Ouest, le Kabi fut contraint de se rabattre sur les Etats zarma, le Dendé et de l'Arewa pour se réaliser. Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, c'étaient des relations économiques et culturelles qui unissaient les différents Etats au Kabi. Sur le plan politique des d'alliances militaires réciproques

---

<sup>479</sup> Traduction faite par Mouhammadou Bachir, Marabout, Balleyara le 23/05/2011 et Salaou Doctorant en Etudes Islamiques à l'IRSH.

dominaient ces relations jusqu'en 1805, année de la prise de Birni Kabi par les jihadistes. Pour renforcer ces relations, le *Sarkin Kabi*, Toma (1722-1726) noua des relations économiques et matrimoniales avec le souverain du Dendi. Il donna à cet effet sa fille en mariage à un lettré musulman de Koma, Ahmad Baba (Idrissa, 1979 : 97). Les descendants de ce mariage forment aujourd'hui l'élite religieuse de Dioundiou.

Sur le plan économique, le sel occupait une place importante dans la vie des populations haoussa en général. C'est pourquoi, très tôt, le contrôle de l'exploitation et le commerce de ce sel ont occupé une place importante dans la diplomatie du Kabi et de Sokoto. Ainsi, après avoir été la propriété exclusive du *Sarkin Kouara Debé*, le sel du Fogha est passé sous le contrôle du *Sarkin Bara* qui le convoitait depuis fort longtemps. Par la suite, le *Sarkin Kabi* imposa sa domination dans le Fogha après avoir tué le *Sarkin Bara* et prit ses fils en captivité<sup>480</sup>. Il réorganisa la région en cinq parties qu'il confia à des princes qui lui payèrent en retour une forte redevance. Ainsi, les Sarki Dioundiou et Koma ont reçu la partie Nord, le Sud revient au *Sarkin Bara*, la troisième et quatrième parties au *Sarkin Kouara Debé* et enfin la cinquième partie revient au *Sarkin Yelou*. Un important commerce caravanier s'est alors développé autour de la commercialisation du sel. A. Mahaman rapporte l'importance de des transactions commerciales entre le Fogha et les Etats haoussa: « *about 20,000 donkey were involved in the transportation of Fogha Salt into Haoussa land every year* » (Mahaman, 1997 : 46)<sup>481</sup>. Pour s'assurer le contrôle du sel, le *Sarkin Kabi* installa des officiels appelés « *saharu* » sur les différentes voies caravanières pour protéger les caravaniers contre les brigands et autres coupeurs de route. Il désigna aussi un *magajin fotou* qui collectait les taxes sur les caravanes et les sauniers (Idrissa, 1981 : 54). Durant cette période, dans le Zarmatarey, les Zarma de Dosso et du Boboye étaient en guerre contre

---

<sup>480</sup> A.N.N, 15.1.1, Monographie du cercle de Niamey, 1901, p 109.

<sup>481</sup> [Traduction : Près de 20.000 ânes étaient, chaque année, chargés du transport du sel du Fogha en pays haoussa

Boubacar Louloudjé, allié de Sokoto. Dans l'Arewa, Matankari, la capitale de l'Arewa est conquise par la *jam'a* d'Ousmane Dan Fodio depuis juin 1804.

Dosso, Kabi et l'Arewa ont en quelque sorte un ennemi commun, Sokoto. Il leur fallait une alliance pour résister contre les jihadistes et leurs alliés. C'est ainsi que des relations politiques furent établis avec le Fogha, le Dendi, le Nord de Arewa et le pays Zarma en l'occurrence avec Dosso. (Nuru, 1985 : 10). Tout naturellement c'est le Kabi, avec une tradition étatique avancée, qui dirigea l'alliance. Le *sarkin* Kabi profita alors de sa position pour étendre son influence à la fois politique, militaire et stratégique sur les autres Etats. C'est surtout à partir de 1849, qu'il eut une volonté clairement affichée du Kabi à dominer ses alliés. En effet, après la libération du Kabi et des territoires alliés, un nouveau type de relation se développa entre l'Etat du Kabi et les autres pays soumis. Désormais, les relations politiques entre les alliés se développèrent dans le cadre d'une confédération appelée « le *rikon Kabi* ». Cette confédération, est une sorte de communauté qui est régie par un certain nombre de règles qui s'articulent autour de l'assistance service militaire et la contribution financière. Dans cette confédération, le *Kanta* représentait l'autorité morale suprême et le Kabi une sorte de modèle politique pour l'ensemble des pays alliés. H. Barth, qui sillonna la région, rapporte l'influence ô combien importante du Kabi sur tout l'espace qui s'étendait du Gourma à l'Est du Sonjey, jusqu'à Tera (cf carte n°21 p.366). Cette confédération du Kabi était constitué de quatre grandes régions : le pays Zarma, l'Arewa, le Dendi et le Kabi. Mais, malgré ces divisions politiques très nettes, l'autorité politique des chefs de tous ces pays n'est que nominale sur leurs pays respectifs (Monteil, 1894 : 196-197). Ils reconnaissent tous la suzeraineté du *Sarkin* Kabi. En effet, le *Zarmakoye* Atta (1880-1896) « *quoi indépendant comme roi (sic) du Djerma ne peut passer un traité de quelque sorte sans l'assentiment du roi du Kabi qui réside à Argoungou* » (Monteil, 1894 : 205). Ce refus de signer un traité d'alliance avec la mission Cazémazou en décembre 1897, parce que non autorisé par le



Sarkin Kabi, est une preuve de cette dépendance. Attikou demanda par contre à Cazémazou de se rendre à Argoungou, auprès du Kanta, pour « se faire dévorer » et signer le traité de protectorat. Ce qui fut fait le 19 janvier 1898 (Rothiot, 1984 : 72 ). Par ce traité, Ismaël, Kanta du Kabi, souhaitait avoir le soutien de la France contre le Sarkin *Moussoulmi* de Sokoto avec qui il était en guerre depuis plus d'un siècle. Cette préoccupation apparaît clairement dans l'article premier de ce traité qui stipule que : « *Ismael, roi du Kabi déclare mettre son royaume sous la protection de la France* ». Quant à l'article 2, il précise que Kabi : « le pays du Kabi comprend : le Kabi proprement dit, le *djerma*, le *Maouri*, le *Dendi* et la rive gauche du fleuve et tous les territoires qu'Ismaël ou ses successeurs pourront conquérir ».<sup>482</sup>

C'est bien aussi l'opinion de Monteil qui traverse la région : « *La région qui s'étend du Niger au Goulbin Kabi est divisée politiquement en 3 Etats : le Djerma, le Kabi et l'Arewa. Au sud de ces Etats le Dendi. Indépendants les uns des autres, les chefs de ces divers Etats, dont les capitales respectives sont Dosso, Argoungou, Bounza (sic) reconnaissent cependant la suzeraineté du roi du Kabi dont le titre est sarkin N'kabi* » (Monteil, 1894 : 198). 195-196).

Dans les faits, l'influence du Kabi se remarque sous deux grands plans : le plan militaire et le plan financier. Sur le premier plan les différents Etats soumis doivent assister le Kabi à travers deux types de contributions : le *zaman yaki* et le *kiran yaki*. La première consiste à l'envoi de guerriers des Etats alliés pour assurer la sécurité permanente du Kabi et de son Sarkin. L'ensemble des contingents est placé sous la supervision du *sarkin yaki* (le chef de guerre) de Kabi. Quant à la seconde assistance militaire, le *Kiran Yaki*, elle fait obligation à tout souverain de la confédération de participer en personne sauf autorisation du *Kanta*, à une expédition militaire conduite par le Kabi contre un ennemi. Le deuxième aspect de cette reconnaissance de l'autorité du Sarkin Kabi, est relatif aux contributions financières, le *Kudin Sarauta* (l'argent du pouvoir) en nature ou en espèce que chaque, membre devait

---

<sup>482</sup> Cornu, note sur le pays zaberma cité par Rothiot (1984).

verser au *Kanta* en vue d'assurer l'autonomie financière de la confédération. Cette redevance est payée sous la forme d'impôt annuel ou parfois saisonnier. Outre ces différentes sollicitations financières à caractère officiel, des multiples cadeaux en esclaves et ou en bétail sont régulièrement offerts au *Kanta* par les différents souverains locaux. Ces gestes visent à consolider les relations d'amitié avec le Kabi et faciliter par la même occasion les négociations avec le *Kanta* (Smith, 1976 : 28-29). En contre partie de toutes ces contributions militaires et financières, le *Kanta* du Kabi a l'obligation morale de garantir la sécurité de l'ensemble du territoire de la confédération en assurant la paix intérieure et en contrecarrant toute agression venue de l'extérieure<sup>483</sup>.

Mais, à notre avis il y a lieu de relativiser cette domination du Kabi sur ces Etats en la plaçant dans son contexte historique. Elle n'est en réalité que la reconnaissance de la puissance militaire d'un Etat protecteur par un autre moins puissant. Pour assurer cette protection le pays militairement faible doit envoyer un tribut non contraignant à son protecteur : « *a less powerful state usually paid tribute to a more powerful one in order to avoid attack. This was the case during the eighteenth and nineteenth centuries when most of the less powerful states came under the protect of the stronger ones. Kabi in the 18<sup>th</sup> century applied this method of relation with most of her neighbors* » (Nuru, 1985: 12)<sup>484</sup>.

C'est seulement lorsque les tributs et autres cadeaux, preuves matérielles de leur allégeance, tardent à rentrer que le *Sarkin* Kabi manifeste une certaine impatience en envoyant un missionnaire les collecter. Mais, des affirmations du type le « *Kanta* de Kabi est devenu maître de tout le pays zarma » ou que « *Soumaila integreted Dosso and Arewa into the territory of Kabi* » (Mahaman, 1997 : 150), nous paraissent exagérées, car la reconnaissance

---

<sup>483</sup> Sultan Zarmakoye Maidanda Seydou, Dosso, le 31-10-2010.

<sup>484</sup> [Traduction : un état moins puissant paie généralement un tribut à un plus puissant afin d'éviter des attaques. Ce fut le cas au cours des XVIIIe et XIXe siècles, lorsque la plupart des Etats moins puissants relevait de la tutelle des plus forts. Au XVIIIème siècle Kabi a appliqué cette méthode de relation avec la plupart de ses voisins].

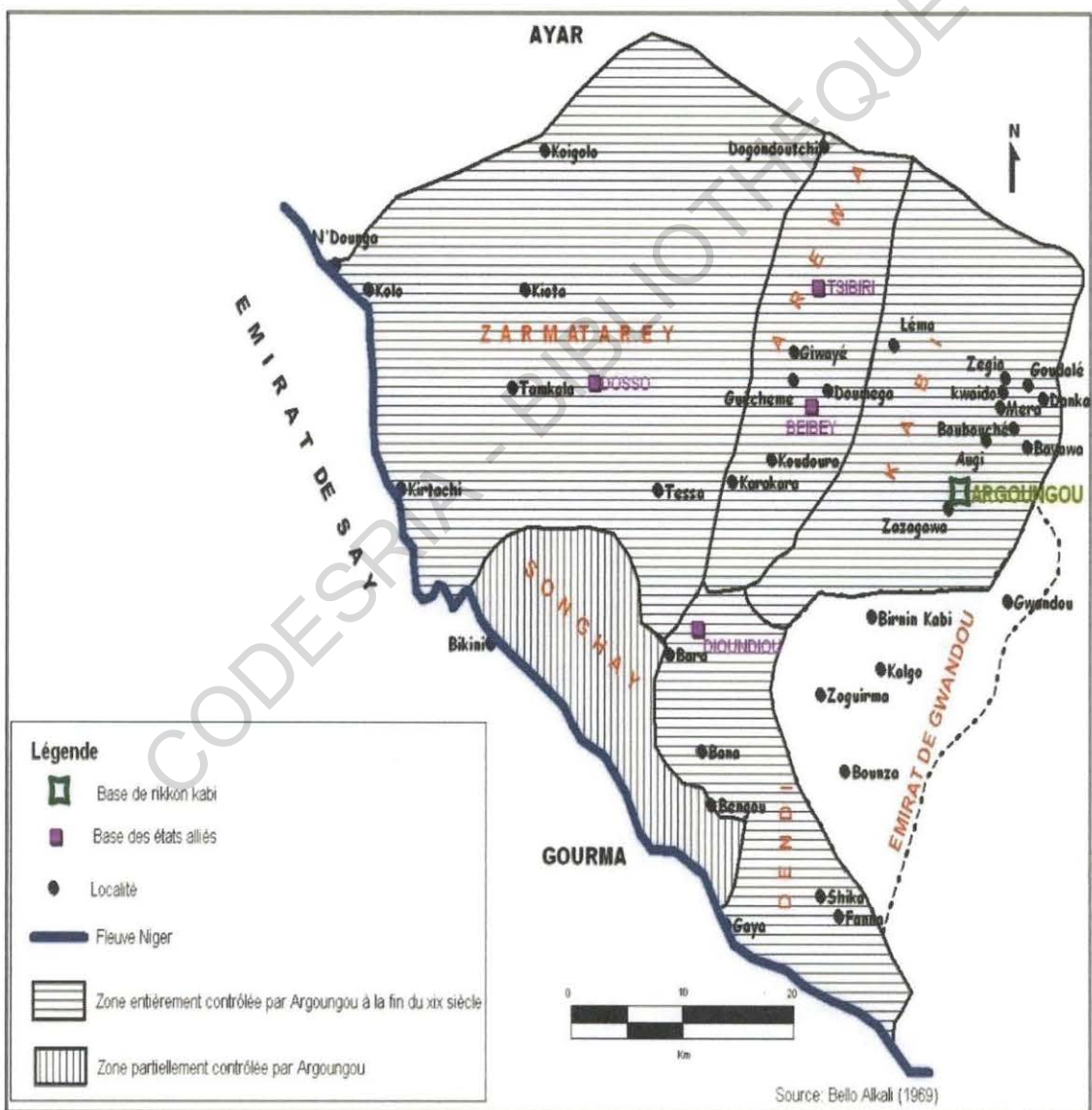
d'une suzeraineté n'est ni exclusive ni contraignante. Ce type de relation doit être perçu comme un acte d'allégeance fondé sur des services réciproques plutôt que comme une forme d'intégration territoriale. Nous nous alignons derrière la position de M.B. Alkali qui souligne : « *rather than see the zabarma as allied or subjects of Kabi before the jihad as some traditions suggest ; the Kabawa and the Zabarmawa can be seen as two independent neighbours , one more powerful than the other , one more political integrated while the other remained segmented* » ( Alkali, 1979).<sup>485</sup> Cela est d'autant plus vrai que des exemples de ce type de relations sont légion dans l'histoire du Soudan central et n'ont jamais été qualifiés de suzeraineté. Par exemple le sultanat de l'Ayar reconnaît à Sokoto une supériorité militaire et le soutenait politiquement. Mais, cela ne signifie pas qu'il se considère comme tributaire de Sokoto. Un autre exemple cette fois de l'Adar, où le Sarkin Daraï percevait les cadeaux (*Gaisuwa*) de l'ensemble des communautés de l'Adar Dutsi et des autres régions sans que les populations se considèrent pour autant relever de son autorité ( Hamani, 1975 : 59). Ces tributs sont versés à titre préventif car un voisin puissant est un attaquant potentiel. On préfère lui verser un tribut symbolique plutôt que risquer une reconquête. Dans le cas d'espèce, ce sont des tributs dissuasifs que les membres du *rikon Kabi* payaient au Kabi et non un impôt obligatoire. Rappelons-le, au XIX<sup>ème</sup> siècle, dans l'aire du Soudan Central, les alliances étaient certes fondées sur une inégalité de force, mais incarnaient une communauté d'intérêt ou de convictions. Ainsi, les différentes traversées du territoire du pays zarma, qu'opéraient parfois par les armées du Kabi, n'étaient qu'une simple démonstration de force et n'avaient jamais été le résultat d'un quelconque déploiement de force militaire permanente (Idrissa, 1981 : 53). Ces expéditions militaires étaient des véritables outils de propagande et visaient à réaffirmer la force et la légitimité du Kabi sur les

---

<sup>485</sup> [Traduction : Plutôt que de voir les Zabarma comme alliés ou sujets de Kabi avant le jihad comme certaines traditions suggèrent; les Kabawa et les Zabarmawa peuvent être considérés comme des voisins indépendants, les plus forts que et les autres politiquement intégrés tandis que les autres sont restés divisés].

routes commerciales. Si dans le Dendi, le pouvoir central de Kabi avait un représentant pour s'occuper de l'exploitation et de la commercialisation du sel, dans le Zarmatarey par contre il n'avait envoyé ni de délégué ni de représentants. La région avait eu plutôt des relations basées sur une assistance militaire et logistique. Cela aboutit à l'adoption à la cour du *Zarmakoytarey de Dosso*, d'un certain nombre de titres haoussa (comme Mayyaki, Galadima, sarkin fada etc...

Carte n° 21 : Le Rikon Kabi à la fin du XIX ème siècle.



Source : M.B Alkali ( 1969)

### 3.2-Le Zarmatarey sous domination de Sokoto – Gwandou (rikon foulani)

Le  *Jihad*  d'Ousmane Dan Fodio de 1804, du fait de son caractère théologique et militante, toucha presque tous les aspects de la vie des populations du Soudan Central. C'était à la faveur de ce mouvement, que les jihadistes réussissent à regrouper dans un vaste Empire la plus grande partie des Etats haoussa qui, jadis, développaient entre eux des relations plus ou moins conflictuelles. Au-delà du monde haoussa, l'hégémonie de Sokoto s'étendait à son apogée du Macina au Baguirmi et du pays Yorouba aux confins de l'Adar et Agades (Murray, 1977 : 63). Les anciens souverains de cet espace avaient prêté allégeance, «  *la bay'a*  » au Cheik Ousmane Dan Fodio. Et, au fur et à mesure de l'évolution du  *jihad* , ces relations s'intensifièrent et prirent forme. Pour faciliter la gestion administrative et politique des régions soumises, les jihadistes adoptèrent le système d'Emirat. Le Califat de Sokoto était par exemple formé d'une trentaine d'Emirats dirigés par des porteurs d'étendards couronnés  *Amirou* . Ces derniers étaient chargés à leur tour de conduire et de mener la politique étrangère de l'Empire mais aussi d'assurer sa défense (Mahaman, 2006 :137). Ces différents  *Amirou*  étaient assistés d'un  *Waziri*  (prince héritier), de  *Alkali*  (juge), d'un  *Wali al -Shouta*  (responsable de la police) et de  *Sa 'i*  (le collecteur des taxes) (Alkali, 1969 : 250). La formation de ces Emirats représentait un changement radical par rapport à l'ancien système politique. Après la mort de Cheik Ousmane Dan Fodio en 1817, la division du califat, en deux grandes régions administratives, fut maintenue : les émirats orientaux étaient sous la tutelle du  *calife*  Mohamed Bello installé à Sokoto. Quant aux Emirats dits occidentaux, ils étaient contrôlés par Abdoulaye Dan Fodio avec pour résidence Gwandou. Conformément à ce partage, les Emirats formés dans l'espace zarma (Lamordé, Kouré, Say, Liboré, Saga, Kirtachi) relèvent de l'autorité de Gwandou. La mainmise de Gwandou se fera plus marquée dans l'Ouest du Niger avec la désignation de Boubacar Louloudjé puis de Boubacar, le fils de Mamane Diobbo comme représentants légaux de l'Empire musulman

pour toute la région du Moyen Niger. Cependant, l'existence de la zone réfractaire du Kabi, allié des Zarma du Zidji et du Boboye, n'est pas de nature à faciliter au Gwandou l'administration de ces Emirats ayant fait acte d'allégeance. Ces régions adoptèrent tout de même le titre d'*Amirou* en confiant à des marabouts le soin d'introniser leurs nouveaux souverains. Les *Amirou* nouvellement investis, recevaient le drapeau vert en signe d'allégeance au pouvoir du grand *Amir Al mu-minin*. On leur remettait d'autres insignes notamment :

- Un étendard l'emblème de l'Empire de Sokoto. Il symbolise l'intégration de la région à l'Empire (Cf. Annexe n°8 p.528).
- un sabre qui exprime le symbole de l'engagement de la communauté musulmane à faire triompher les idéaux de l'islam au besoin par la force, c'est à dire la guerre sainte ;
- Un turban (*rawani*) qui est l'attribut par excellence du pouvoir.

Un autre insigne du pouvoir, est le grand *alkouba* (le grand boubou), la *jalaba*<sup>486</sup> offert au nouveau *Amirou*. Cette intronisation avait un double avantage pour les souverains. D'abord elle lui confère une légitimité religieuse incontestable l'*Amirou* n'est plus un simple décideur politique ou chef de guerre, il est aussi et surtout le guide spirituel des croyants de sa province. Ensuite, elle est le symbole d'une légitimité politique importante. Le souverain est, avant tout, le représentant d'une très grande puissance régionale, Sokoto, ce qui renforce davantage son autorité vis-à-vis de ses administrés.

Au terme des festivités, le souverain est couronné *Amirou* pour toutes les populations relevant de sa province. Il souscrit ainsi à l'engagement de porter assistance à toute province musulmane menacée par un quelconque danger. C'est en principe à partir de ce jour qu'il devait commencer à porter un turban. Au Zarmatarey, le titre de *Amirou* a été adopté par certains souverains zarma du Issa me, notamment à Kouré, Saga, Liboré et Kirtachi.

---

<sup>486</sup> *Jalaba* c'est un mot d'origine arabe qui désigne une sorte de grand gilet que portent les souverains musulmans d'Orient au dessus de leurs boubous.

A Kouré par exemple, c'est sous le règne de *Zarmakoye* Illou Djoda de Sina Koira (1818-1820) que le titre d'*Amirou* a été adopté. Le *Zarmakoye* de l'époque se rendit à Sokoto avec une douzaine de chevaux pour prendre l'étendard. Notons qu'avant cette date, dans cet Etat zarma, le souverain, qui régnait aux destinées des populations, portait le titre de *Zarmakoye*. Le dernier en date fut Hama Modabou Gassia (1779-1818) (Cf annexe n°10). Cette reconnaissance d'allégeance conférait ainsi à Gwandou plusieurs privilèges : obéissance au pouvoir de Gwandou, paiement d'impôts et autres taxes, assistance militaire et l'application de la *sharia* comme mode de gouvernance.

A Say, c'est surtout après la mort d'Alpha Mamane Diobbo, que les relations avec Sokoto se sont plus développées. Boubacar Maman, successeur de Mamane Diobbo, fut officiellement investi représentant de Sokoto dans l'Ouest nigérien. Il fut le premier *Amirou* de Say couronné en 1834 par Ibrahim Khalil, le treizième *Amirou* du Gwandou (Balogun, 1970 : 116). Gwandou confia par la suite à Say le soin d'introniser les autres *Amirou* du Moyen Niger notamment Namaro, Karma, Kouré, N'Dounga, Liboré, Saga, Birni Gaouré. L'avènement de ces Emirs au pouvoir se comprend aisément en ce sens que ceux qui portaient le titre se voulaient des souverains religieux tirant leur légitimité de la religion et non de la tradition et des coutumes.

Par contre à Kirtachi, une branche de la descendance de Boukar, le titre d'*Amirou* a été imposé en lieu et place de celui de *Zarmakoye*. En effet, lors de l'expédition militaire du d'Abdoulaye Dan Fodio contre le Gourma, le guerrier musulman, Afoda était de ceux qui lui apportèrent leur soutien. Il réussit alors à impressionner les autorités de Gwandou qui lui proposèrent le titre de *Amirou* (Hama, 1967 : 171). Il fit part de la proposition à la famille régnante de Kirtachi zeno, mais cette dernière rejeta l'offre, préférant conserver son titre légendaire de *Zarmakoye*. Suite à ce refus, Mayyaki Afoda, chef de guerre et responsable de la sécurité des populations, rentra en dissidence et se fit introniser premier *Amirou* de

Kirtachi. Jusqu'au ralliement de Mayyaki Afoda au camp des jihadistes, le pouvoir était détenu par Koungoubani, celui là même qui avait conduit les populations de Koyya, leur premier site, à Kirtachi Zeno. Afoda, grâce à son génie militaire et aux soutiens de Gwandou, réussit à se forger une grande réputation en s'imposant dans toute cette partie du Zarmatarey. Son successeur Dioffo joua par la suite un rôle important lors de la bataille de Boumba en 1896. Il aurait ramené comme trophée de guerre un des bras d'Issa Korombé, le grand guerrier de Koygolo, tué au cours de cette bataille. A l'arrivée des colonisateurs français, Dioffo, l'Amirou Kirtachi, était la principale force politique de la région à qui ils confièrent la supervision d'un certain nombre de villages : Sounga, Mala, Babbangata, Kirtachi Kouara zeno. Ces villages forment le canton de Kirtachi à sa création.

Sur le plan économique, les différents Amirou ayant reconnu la suzeraineté du *Sarkin mousoulmi* de Sokoto, lui envoyaient un tribut annuel. Selon nos informateurs de Birni N'gaouré, l'Émirat de Birni versait un tribut annuel à l'Émir de Gwandou qui était constitué de vivres<sup>487</sup>, pour d'autres il comprenait 10 esclaves, 10 chevaux, 10 bœufs, 10 moutons et 10 chèvres (Irwin, 1973 : 133). Un émissaire du Gwandou vient régulièrement récupérer les tributs qui finissent par prendre la forme de *Zakkat* (Balogun, 1970 : 413).

Sur le plan militaire, à la demande du Calife suprême, l'ensemble des Emirats participent à la défense du califat en envoyant des contingents. En cas d'attaque extérieure « *c'est le calife lui-même qui conduit l'armée et, dans ce cas les Emirs viennent eux-mêmes avec leurs contingents lui prêter main forte* » (Mahaman, 2006 : 139).

En définitive, les guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle, furent déterminantes à plus d'un titre dans les mutations introduites au Zarmatarey à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Au plan politique, elles donnèrent l'occasion à Gwandou et au Kabi d'affirmer leur domination sur le pays. Des

---

<sup>487</sup> Boubacar Hama Beidi, Birni Gaouré le 30/10/2010



titres nouveaux de la *sarauta* furent introduits ou souvent même imposés. Ces mutations politiques et religieuses posent la problématique de l'Etat au Zarmatarey.

### 3.3- La problématique de l'Etat au Zarmatarey

Le concept d'Etat recouvre plusieurs définitions. Selon le dictionnaire Larousse, c'est « *un groupement humain fixé sur un territoire déterminé soumis à une même autorité considérée comme une personne morale* (Larousse, 1985 : 70). Pour H. Deschamp :

*« L'Etat est l'aboutissement d'une évolution interne ou d'une influence extérieure (Islam, guerre), qui amène l'absorption des chefferies par un des chefs ou par un conquérant étranger qui monopolise, plus ou moins le pouvoir préexistant, devient la source de l'autorité et établit une cour et une hiérarchie administrative qui prennent souvent une allure féodale »* (Deschamp, 1970 : 13).

A coté de ces deux définitions d'ordre général, existent d'autres en relation avec le droit international. Ainsi, de façon conventionnelle, « *un Etat doit être délimité par des frontières territoriales établies, à l'intérieur desquelles, les lois s'appliquent à une population permanente et constitué par des institutions par lesquelles, il exerce une autorité et un pouvoir effectif* »<sup>488</sup>.

Analysant la question de l'Etat en Afrique noire précoloniale, S. Nadel dans son ouvrage, la Byzance noire, retient quant à lui trois critères universellement vérifiables pour définir l'Etat : D'abord -« l'Etat est une unité politique fondée sur une souveraineté territoriale, l'appartenance à l'Etat, c'est à dire la citoyenneté ou la nationalité est déterminée par la résidence, soit par la naissance, à l'intérieur des limites du territoire. L'Etat inclut donc diverses tribus, comme diverses races et distingue la nationalité de l'origine tribale ou raciale. Ensuite, l'existence d'un appareil gouvernemental centralisé qui assure le respect de la loi et le maintien de l'ordre en excluant tout acte d'indépendance. Le monopole du recours légitime à la force appartient uniquement à l'Etat qui dispose également du

---

<sup>488</sup> <http://fr.wikipedia.org/wiki/principauté> consulté le 29/03/2012.

monopole des sanctions. Enfin, l'Etat suppose l'existence d'un groupe ou d'une classe de dirigeants privilégiés et spécialisés, différents du gros de la population par leur formation, leur rang et leur organisation. Ce groupe monopolise, de façon corporative, l'appareil de contrôle politique. Il est considéré comme représentatif, ses actes et ses décisions sont acceptés par le peuple comme étant ceux de l'ensemble du pays. Théoriquement pour Nadel, pour qu'une organisation politique soit considérée comme un Etat, il faut que ces trois conditions soient réunies.

Aujourd'hui, la question de l'existence de l'Etat en Afrique noire précoloniale n'est plus d'actualité. Les régions soudaniennes ont connu très tôt des Etats soit comme conséquence d'une conquête, soit de l'influence de religions étrangères.<sup>489</sup> L'empire de Ghana, par exemple, est fondé au IV<sup>ème</sup> siècle, au Nord du Soudan. Sur le même modèle que le Ghana, se sont créés, au Moyen âge, dans la vallée du Niger, les Empires de Mali et du Songay. Le Mali a connu, par exemple, une forme d'organisation politique et institutionnelle depuis le XII<sup>ème</sup> siècle. L'Etat fondé par Soundjata Keita reposait sur des structures juridiques, politiques et économiques alors que, la féodalité en Occident se caractérisait à cette époque par la réalité de l'émiettement territorial, l'absence totale d'Etat en tant que structure organisée, des liens de vassalité et de servage. C'était un Empire, très structuré et bien organisé, qui mobilisait un grand nombre de troupes, contrôlait un certain réseau de fonctionnaires, disposait d'un appareil d'Etat et avait à cet titre une très grande influence extérieure. Soundjata Keita, est un grand homme d'Etat, qui a, bien avant les philosophes des siècles de lumières, contribué à l'élaboration d'une véritable charte constitutionnelle. Il a réussi à faire adopter, dès 1236, par l'ensemble des représentants des Mandé, une charte à Kourankan Fouga. Cette charte, bien connue, détermine les règles de droit fondamental qui doivent désormais régir les rapports entre les habitants de l'Empire. Il

---

<sup>489</sup> Pour une étude approfondie des systèmes politiques, administratifs, judiciaires en place dans le royaume du Ghana et du Mali, je vous envoie au livre de Cheikh Anta Diop, 1960, *L'Afrique noire précoloniale*, édition «Présence Africaine».

détermine aussi les différentes structures du pouvoir impérial, le mode de dévolution du pouvoir. C'est en un mot une véritable charte des droits et des devoirs des groupes sociaux composant l'Empire. Dans l'espace nigérien précolonial, les haoussa, exception faite des Arawa, ont développé des institutions politiques très élaborées basées sur « sur le développement de la cité-état (*birane, birni*) à partir d'une civilisation urbaine, marquée par une forte hiérarchisation sociale et un dynamisme commercial » ( Idrissa, 2008 : 54).

Par contre au Zarmatarey précolonial, ce débat ne semble pas encore clos du fait des charges idéologiques qui entourent la question de l'Etat. Elle est sujette à des divergences et le débat oppose les tenants de ceux qui présentent les sociétés du Zarmatarey précoloniale sans organisations étatiques à ceux qui soutiennent que les structures politiques existantes de l'époque n'envient rien aux Etats dans la conception européenne du terme. Pour les premiers jusqu' au XIX ème siècle, les caractéristiques dominants du pouvoir se résument à l'absence d'unité et de cohésion politique et l'inexistence d'un pouvoir dominant. Pour certains d'entre eux, on a plutôt de villages indépendants les uns des autres et qui ne se regroupent qu'en cas d'attaques extérieures :

*« Les ouvrages du colonel Ardan du picq laissent supposer que les Zarma formaient depuis plusieurs siècles un royaume solidement organisé ayant sa dynastie, son armée, sa diplomatie déterminée par des idées précises. La réalité est très différente. Aucune organisation ne réunissait les villages formés au hasard de l'histoire par des populations d'origines diverses. La crainte des Touaregs qui était le seul sentiment commun, n'avait pas réussi à les unir sous un seul chef. Dunga, Tondikandia, Dosso, Kiota avaient chacun leur Zarmakoye (chef zarma) aussi noble que les autres et revendiquant sur tous la suprématie. En fait leur autorité ne dépassait guère les limites où ils résidaient. Les villages kallé et Goubé avaient aussi leurs chefs particuliers » (Perier et Sellier, 1950 : 1027-1028).*

Pour d'autres ces entités politiques s'apparentent plus à des chefferies qui ne sont autres que des groupements de lignages ou de familles étendues autour d'un chef qui, en soit, est un membre d'une famille dominante ou initiatique généralement la plus anciennement établie

dans le pays. Cette chefferie à leur sens désigne une collectivité ethnique territoriale à la tête de laquelle se trouve un chef autochtone. Cela a amené J. Lombard à dire que la chefferie est « l'unité territoriale fonctionnant sous l'autorité d'un chef, mais également toute forme d'organisation politique sans Etat disposant d'une autorité stable et continue » (Lombard, 1967 : 50 ). Or, les caractéristiques de la chefferie sont, d'après eux, totalement antinomiques avec celles de l'Etat, en ce sens que l'Etat implique une unité de la classe dirigeante. Cependant, fait remarquer K. Idrissa, ce terme est plein d'ambiguïté, car il désigne aussi bien le souverain d'un Etat solidement structuré que le petit notable qui règne sur un village ou même sur un groupe ethnique (Idrissa, 1987 : 363 ).

Par contre pour les tenants de la deuxième tendance, les Etats ont toujours existé au Zarmatarey et que la conception de l'Etat qu'ont les premiers, s'inscrit dans la logique d'une idéologie européocentriste avec ses préjugés sur l'Afrique de façon générale. Elle est la suite de la pensée du philosophe Hegel qui en 1830 disait dans son ouvrage intitulé *Leçons sur la philosophie de l'Histoire* : « l'Afrique n'est pas une partie de l'histoire. Elle n'a pas eu de mouvements, de développement à montrer ». Plus tard l'Anthropologue Levis Morgan s'insurge ouvertement contre l'Afrique, dans son livre « Trib's men » (les hommes des tribus) en déclarant « l'humanité passe par quatre stades ; bande, tribu, chefferie, Etat » l'Etat étant le stade le plus civilisé et que l'Afrique d'après lui, n'aurait jamais accédé à ce stade. Il revient à notre avis aux historiens de procéder à une décolonisation de ce type de pensée si bien :

*« qu'aujourd'hui, le chercheur africain, le chercheur occidental de l'époque de la décolonisation ne sauraient avoir la prétention d'avancer la science dans la connaissance de l'Afrique, s'ils continuent à ignorer l'expérience propre à l'Afrique, les racines socio-épistémologiques de son savoir spécifique, la logique interne qui sous-tend le développement de ses sociétés et l'indissociabilité des phases "traditionnelle" et moderne" de celle-ci » (Dika, 1982 : 362).*

Cette « *expérience propre à l'Afrique* » mérite un examen plus approfondi de ses bases ontologiques. Il est temps que la recherche sur l'Etat au Zarmatarey sorte de sa torpeur sociologique et anthropologique si bien le concept de l'Etat reste flou car il véhicule cette réalité anthropologique de l'Occident. La conviction de ces Anthropologues est, qu'en Afrique, le changement venait obligatoirement de l'extérieur et déniaient toute évolution aux sociétés africaines jusqu'à l'arrivée des Européens. C'est en ce sens que des chercheurs comme Olivier De Sardan ont toujours nié l'existence de toute forme d'Etat au Zarmatarey précolonial. Pour lui les conditions militaires mises en avant pour justifier l'avènement de l'Etat, même si elles sont nécessaires, ne suffisent pas à elles seules pour assurer la mise en place d'une structure étatique. Aussi l'affirmation d'une suprématie guerrière, poursuit-il, n'est pas forcément l'expression d'une unification politique transcendant les considérations locales. Il conclut qu'au Zarmatarey précolonial, au contraire, la permanence des conflits a plutôt pérennisé les divisions, empêchant la mise en place d'un projet commun susceptible de transcender les calculs et les oppositions entre les individus. (De Sardan, 1984 : 95-96).

A notre humble avis la prospérité de l'Etat dépend à la fois de la valeur du peuple qui le forme mais, aussi du fonctionnement harmonieux de ses institutions. En effet, au Zarmatarey. Cette hypothèse reste discutable car, si elle est vérifiée dans certaines sociétés zarma du XIX<sup>ème</sup> siècle, elle ne l'est pas dans d'autres non « stratifiées » comme celle du Maourey, où il existe déjà une séparation nette entre les fonctions du chef et celles des guerriers ou *Wangari* et où c'est plutôt le professionnalisme guerrier qui a permis à certains hommes de se hisser au pouvoir et de constituer une classe dominante. Mieux, de l'avis de B. Gado (1980), le phénomène de *wangarisation* (militarisation) des sociétés du Zarmatarey à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle s'inscrit dans un processus de formation d'un modèle étatique en rupture avec les anciennes chefferies qui ont été incapables de s'adapter à l'évolution de leur environnement géopolitique. Cette montée en puissance des *Wangari* est l'affirmation d'une nouvelle forme

d'autorité en phase de supplanter les vieilles autorités politiques traditionnelles, qui avaient failli dans leur mission de protection et de défense. C'est pourquoi il soutient que l'installation de la guerre ne pouvait qu'aboutir à des transformations politiques au nombre desquelles l'avènement de l'Etat.

Voilà d'ailleurs comment B. Gado explique ce processus au Zarmatarey et dans lequel il distingue trois grandes phases majeures :

*« -d'abord les villages, les hameaux et les concessions se constituèrent en gros villages plus ou moins fortifiés pour rendre la défense facile.*

*Les petites chefferies traditionnelles qui n'avaient rarement que de réalité territoriale virent leur spécificité accentuée, car tous les gens se réunirent en un seul village. Ces groupements auraient dû aider au renforcement de ces chefferies. Mais, il fallait qu'elles fussent capables de défendre au moins une partie de leur territoire et les populations qui y vivaient. Mais, elles en étaient incapables non seulement à cause de leurs émiettements, mais aussi, elles reposaient uniquement sur la gloire des ancêtres et avaient perdu une grande partie de leur combativité en raison du caractère pacifique de leur installation et de leur expansion dans le pays. » (Gado 1980 : 184-185).*

Et l'auteur continue :

*« Il fallait à ces villages des hommes nouveaux, des hommes combattifs quelle que fut leur origine, qui ne doivent leurs ressources qu'à leur bravoure, leur force militaire et leur bonheur dans les combats. Ces hommes nouveaux vont littéralement occuper le premier rang, et toutes les épopées, que les bardes chantent actuellement, qui relatent ces temps héroïques et cruels n'ont pour acteurs que ces guerriers farouches qui étaient à l'aube de l'instauration d'une 'autorité nouvelle intégrant en subjuguant les chefferies traditionnelles, essoufflées par leurs longues migrations et leurs querelles de préséance . C'est cette autorité que Issa Korombé aura presque assise dans le Dallol à la fin du XIX ème siècle» (Gado, 1980 : 184-185).*

Ces passages expliquent la dynamique de centralisation des pouvoirs politiques qui se façonnait dans cette partie du Zarmatarey à la faveur des guerres de la fin du XIX ème siècle. La première phase s'apparente à une sorte de concentration du groupe. Elle peut être comparée à l'époque de *birane* ou l'époque des capitales fortifiées du *Kasar haoussa*. C'est

durant cette période, que l'essentiel des États haoussa s'étaient formés et consolidés. Elle consacra aussi l'affirmation d'un système politique centralisé : la *sarauta* (A.H.N, 2006 : 61). Cette phase de regroupement des concessions et hameaux en villages plus ou moins fortifiés, comparativement au *birni* des États haoussa, représente une phase déterminante dans le processus de la naissance de l'État. K. Idrissa précise à cet effet, « *ce modèle évolue, selon les circonstances locales, vers une forme plus centralisée, où le pouvoir est aux mains d'une aristocratie villageoise* » (Idrissa, 2008 : 54). La seconde, elle correspond à l'avènement de l'État. B. Gado arrive à la conclusion selon laquelle un pouvoir unique centralisé, quoique militaire, commençait à se former dans le monde zarma avant que l'intrusion coloniale ne vienne tuer dans l'œuf cette tentative :

*« malgré les prétentions des Zarmakoye, la multiplication des wangari et les forces croissantes de Issa Korombé étaient, à la veille de la colonisation, à même, de constituer un État militaire structuré que les Zarmakoye n'avaient jamais vu auparavant si l'impérialisme européen conquérant n'avait pas arrêté tout court ce processus. »* (Gado, 1980 : 185).

Ce processus décrit par l'auteur est contraire au schéma classique de l'avènement de l'État dans la plupart des régions d'Afrique noire précoloniale où « les États apparaissent le plus souvent sous la férule d'un héros civilisateur » (Hamani, 2006 : 170). L'émergence de l'État est ici le résultat d'un processus interne dans lequel Issa Korombé, qui a évolué du simple chef de guerre, meneur de guerre, en un véritable meneur politique et qui suit des objectifs de mieux en mieux définis. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, il parvient à institutionnaliser son autorité aux Zarma de l'Est et vit sous une sorte de « royauté » où il règne en maître incontesté.

La position du professeur K. Idrissa (1979), qui a consacré la première partie de sa thèse de troisième cycle sur l'analyse sociopolitique des sociétés de l'ouest nigérien, par rapport à la question de l'État, est une position intermédiaire entre les deux tendances. Tout le long de son travail, il a volontairement évité l'utilisation du vocable « État » et même s'il n'adhère

totallement à l'hypothèse de B. Gado, il parle plutôt de la gestation d'un Etat du au contexte conflictuel favorable à la naissance d'un Etat. Ce processus n'a malheureusement pas connu un aboutissement. Il s'oppose à l'hypothèse qui lie l'émergence politique des *Wangari* à cette incapacité des autorités traditionnelles à gérer la situation. Il semble même contester cette concurrence. Car pour Idrissa, les deux pouvoirs loin de s'opposer, se complètent et que tout le long du XIX ème siècle, les deux sortes de légitimité ont coexisté normalement. La légitimité de la chefferie repose sur une affiliation aristocratique tandis que, celle du *Wangari* est, liée à la bravoure et au succès militaire. En effet :

*« S'il est évident qu'en cette fin du XIX ème siècle , on assiste à une militarisation du pouvoir politique , il n'est pas néanmoins aussi pertinent que ce processus aurait abouti à un accaparement total du pouvoir par les guerriers encore moins à la mise en place d'un Etat unifié , même si les troupes coloniales et celle d'Ahmadou Cheikou et Ali Bury n'avaient fait irruption dans cette région. »* (Idrissa, 1979a : 109).

Au-delà de l'intrusion coloniale, qui serait l'événement ayant provoqué l'avortement de l'Etat au Zarmatarey comme le pense B. Gado (1980), d'autres éléments, non moins négligeables ont contribué à cet échec. Pour K. Idrissa (1981 : 61), cinq raisons fondamentales expliquent pourquoi ce processus de formation de l'Etat amorcé n'est pas arrivé à son terme :

- Le désintéressement des *wangari* pour le pouvoir après les différentes luttes et l'adaptation de l'ancienne autorité à la nouvelle situation qui ne remettait pas en cause leur autorité
- Une certaine adéquation entre l'organisation socio-économique née des guerres et l'existence de *wangari* ;
- Le système de mercenariat pratiqué par les *wangari* ce qui leur permettait d'exercer d'apaiser leur appétit et cela avec le soutien des Zarmakoye ;
- Le départ des *wangari* vers d'autres lieux qui a contribué à détourner les guerriers d'une ambition politique.



- Le départ des *wangari* est l'expression d'un essoufflement du « système militaire dépravateur et parasitaire » qui conditionne même l'existence de *wangari*.

A ces causes conjecturelles, il faut ajouter les antécédents historiques existant entre les différents groupes de zarma. En effet, si les guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle, ont créé les conditions d'un regroupement des « chefferies », la dispersion des *hou* (*maisons* du pouvoir) rendait très difficile une évolution vers une structure de type étatique. Ce sont donc les velléités d'indépendance des différents groupes zarma qui ont fait que deux tentatives de formation de l'Etat ont avorté au Zarmatarey entre le XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècle. La première est intervenue dans le Zarmaganda avec Mali béro, qui, avec l'arrivée des vagues de migrants, réussit à s'imposer aux autres membres des groupes. Mais, au fur et à mesure que le groupe s'élargit, cette autorité s'est vite effritée, laissant la place à une multitude de pôles de décisions. C'est pourquoi, on peut dire que même si un semblant de pouvoir central a existé au cours des migrations zarma, un processus d'émiettement s'est vite opéré. Cette situation est la résultante des constantes migrations des groupes disséminés par les nombreuses querelles familiales et politiques. C'est ainsi que ces dissensions familiales ont vite eu raison de l'embryon d'Etat en gestation. La seconde tentative est intervenue à Kobi où Tagour, un des fils de Mali béro, réussit à instituer un pouvoir centralisé en regroupant tous les Zarma sous sa seule autorité. Mais, après la mort de Tagour, ses quatre enfants ne parvenaient pas à s'entendre pour la gestion du pouvoir. Ils se lancèrent à la recherche de clientèle, donnant aux migrations zarma un caractère compétitif. L'instauration d'un pouvoir fort porteur d'un autoritarisme est refusée par toutes les groupes attachée chacune à son indépendance. Cet état de fait fut un gros handicap pour la construction d'importants ensembles politiques. Très vite des dissensions apparurent et on assista à une rupture à la fois dans l'espace mais aussi dans le commandement. Ce morcellement de l'autorité politique a empêché l'émergence de tout pouvoir individuel ou d'un groupe et d'imposer sa volonté

aux groupements territoriaux voisins. Aussi, constate-t-on que jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, certaines populations étaient toujours à la recherche d'habitat stable. Or la naissance d'un Etat implique toujours un certain degré de centralisation nécessaire pour empêcher les tendances séparatistes des populations. Au XIX<sup>ème</sup> siècle le pays zarma était instable et déchiré par des luttes internes et n'avait pas la stabilité et la solidité nécessaires pour la mise en place d'une administration politique centralisée. Cette dislocation engendre des conflits armés incessants entre les frères ennemis. La logique serait que cet état de guerres permanentes favorise au niveau des populations un désir de regroupement autour de quelques leaders capables de lutter contre les attaques extérieures (Idrissa, 1981 :42).

Ces différentes approches sur la question de l'Etat au Zarmatarey nous amènent dans le débat. Nous commençons à cet effet par une tentative de clarification du concept. En effet, si le village constitue la cellule de base et l' une unité de production autonome qui se suffit à lui-même, on ne peut pas douter de l'existence des Etats au Zarmatarey. Et si par ce terme il faut entendre « *à la fois l'espace politique (de taille réduite) sur lequel s'exerce l'autorité du chef et le système même de cette autorité avec tout le pouvoir et tous les attributs liés au chef et son propre entourage notamment sa famille.* » (Idrissa, 1981 : 41), il est faux de croire que l'Etat était absente dans les sociétés du Zarmatarey au XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour nous, il n'est pas nécessaire, contrairement à ce que soutient Olivier de Sardan ( 1984) que ces Etats soient comparables à ceux de l'Europe pour mériter d'être considérés comme tels car « *toute société possède des institutions qui transcendent l'expérience des adultes aux jeunes* » (Maquet, 1971 : 14). Dans l'organisation de ces sociétés, on retrouve les éléments d'organisation du pouvoir que celle de ces sociétés dites à Etats : le contrôle politique est assumé par une couche aristocratique, il y a aussi une différence assez marquée du statut social des dirigeants, et aussi l'absence d'une conception territoriale du pouvoir où la vie du groupe est, en revanche, régie et préservée par des guerriers .Ces autorités dépassent celle du

clan ou de la tribu. Par exemple dans le Goubey il y a une distinction nette entre les fonctions du *laaboukoy* (chef politique) représenté respectivement par le *Goubeykoy* (chef politique des Goubé) celles du *Kwarakoy* (*chef du terroir*). De même à Dosso, les attributs du *Zarmakoye* (*chef politique*) diffèrent de ceux du *Sandi*<sup>490</sup> représentant des premiers occupants de la terre. Ensuite, si l'on considère que la notion d'Etat implique une organisation administrative, celle-ci existe dans nos provinces historiques (Maourey, Goubey, Namari, Kiota, N'Dounga etc.....). Dans le Maourey par exemple il existait un *Maourikoye* avec sa cour, à Dosso le *Zarmakoye* régnait avec une vingtaine de dignitaires ayant chacun son rôle précis dans le fonctionnement de l'administration. Le fonctionnement de l'Etat est régi selon le principe de la séparation des pouvoirs. Par exemple le Sandi, représentant de la dynastie conquise les Sabiri, conserve tous les pouvoirs religieux à l'instar des *dourbawa* du Katsina et des *anna* du Gobir (Mahamane, 1998). Il est clair qu'il s'agit bien là des Etats. Il n'y a pas d'ambiguïté à ce sujet. De même, si l'Etat est le fruit d'un brassage des ethnies, dans le Maourey, nous avons des Kalle, des Zarma, des Maouri chacun avec ses spécificités culturelles favorisant une véritable intégration des populations. Il n'est pas juste d'imaginer que le Zarmatarey était parsemé de petites chefferies sans liens entre elles. Aujourd'hui les historiens nigériens et autres chercheurs en sciences sociales doivent tenir compte de cette réalité historique qu'on ne saurait nier au Zarmatarey précolonial. Il faudrait plutôt poser la problématique d'un Etat fédérateur ; car si les guerres du XIX ème siècle ont permis aux populations de se regrouper, elles ont contribué à disperser de l'autorité. Chacun cherchait un allié sûr pour sa protection. On peut même dire qu'au XIX ème siècle, l'histoire politique du Zarmatarey est en réalité, celle d'une série d'alliances souvent même de contrenature. Ces alliances étaient si éphémères que des oppositions ne cessent de se faire et de se défaire au gré des intérêts du moment. Ces alliances reflétaient « *les oppositions existantes entre les*

*chefferies Zarma avant même le déclenchement des hostilités. Ces guerres ont été le moyen de régler des anciennes querelles de famille* » (Idrissa, 1979 a : 107). Ainsi, pour régler leurs querelles internes, les populations avaient très souvent recours à une autorité étrangère. Pour se défendre aussi d'un ennemie elles cherchaient des appuis extérieurs.

Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le Kabi protecteur des zarma fut la cible des réformateurs jihadistes de Sokoto. Ces différentes oppositions des Zarma même si elles n'ont pas permis une absorption du Zarmatarey par une seule puissance régionale, ont beaucoup contribué à la dispersion du pouvoir. Ces puissances de l'époque trouvaient leur compte dans l'éclatement des « maisons de pouvoir ». C'est là qu'apparaît le rôle des puissances régionales dans l'avortement de l'Etat fédérateur au Zarmatarey. Car devant le péril commun les villages du Zarmatarey auraient gagné en tranquillité sociale en opérant à des regroupements qui auraient permis la constitution de grandes entités politiques. Cela aurait pu engendrer une situation politique très forte de nature surtout à faciliter la naissance d'un pouvoir fort c'est-à-dire d'un Etat puissant et bien structuré capable de déjouer efficacement les actions des ennemies. Mais, cette occasion historique a été manquée, car l'existence d'un Etat fédérateur reposait sur la solidité de son appareil militaire cela ne fut jamais le cas au Zarmatarey. L'organisation militaire reposait en grande partie sur la levée en masse occasionnelle de paysans qui fournissaient leurs armes.

L'existence d'un Etat fédérateur zarma autour du *Zarmakoye* de Dosso, est tout simplement un mythe, forgé pour l'essentiel par la chefferie de Dosso sous la colonisation française. Robin parle d'une quasi suzeraineté du *Zarmakoye* de Dosso sur les autres chefs (Robin, 1947 : 68). Tout cela participe de la manipulation tout comme l'appellation de Aouta, comme « chef de tous les Zarma, », ce qui est historiquement erronée. Aouta, est tout simplement un ex-collaborateur de l'administration coloniale, qui a été nommé en 1902, de façon opportuniste par l'administration coloniale pour service rendu. (Pour plus de précisions sur

cette question voir Rothiot, 1984). Cette thèse d'un pouvoir unique des zarma autour Dosso, tant galvaudée par ces administrateurs coloniaux, est contraire à l'organisation sociopolitique de la région, car en aucun cas, il n'y a eu un chef suprême de tous les Zarma. Au-delà des relations d'alliance qui unissent les Etats zarma, chacun conserve son indépendance, comme le notifie à juste titre B. Gado :

*« les Zarma de l'ouest gardèrent des liens de bons voisinages et même d'entraide aide en cas de guerre, ce que ne firent pas les principautés disparates de l'Est où le Goubekoy de Loga, le Maourikoye de Sokorbé, le Zarmakoye de Kiota, et même le Zarmakoye de Tobili Hou n'acceptèrent jamais les velléités de suprématies des Zarmakoyes (sic) de Dosso dont le caractère rotatif de pouvoir permettait à peine le contrôle unitaire du seul Zigi » (Gado, (1980 : 342).*

Par là nous apercevons encore la nécessité de procéder à une relecture de l'histoire africaine en général et celle du Zarmatarey en particulier. Les historiens nigériens ont par conséquent le devoir de décoloniser notre histoire en mettant en œuvre une lecture de l'intérieur.

Il apparaît que les guerres du XIX ème ont porté un coup dur aux sociétés du Zarmatarey au XIX ème siècle. Sur le plan politique, elles ont bouleversé l'équilibre institutionnel jusqu'à la en vigueur dans cette société. Des titres nouveaux ont été adoptés ou même imposés, des alliances contre nature ont été scellées plaçant le pays sous domination des puissances de l'époque que sont Sokoto et Kabi (cf carte n°22 p.385). Toutes ces mutations ont été facilitées du fait de l'inexistence d'un Etat fort capable de sécuriser les populations des assauts répétés des jihadistes ou des Touareg. Comment pourrait-il être autrement, si l'on sait que, ces Zarma, déchirés par des vieilles et obscures querelles familiales, partirent hâtivement en aventure et décidèrent de fonder, sans aucune préparation préalable, de nouveau village. Cette situation pourrait aussi s'expliquer par l'absence d'une tradition étatique si l'on sait que ces zarma étaient restés *« longtemps en retrait du bloc songhay, depuis leur individualisation il y a un peu près de six siècles, ils étaient, écartés de l'exercice du pouvoir*

*depuis certainement Za Kotso Moslem, et plus ou moins influencés par la proximité et les exactions des Soninkés, des Malinkés et des Peuls » ( Gado, 1980 : 161).*

Il faut aller au-delà de ces causes trop classiques pour envisager d'autres éléments explicatifs qui rendent compte de l'échec de la formation d'un Etat centralisé au Zarmatarey. Il n'est pas impossible qu'à ces causes généralement avancées on peut ajouter des éléments culturels. En effet, un autre facteur à notre avis à la base du non apparition d'un Etat fédérateur est lié à l'absence de cette tradition islamique forte pourtant en vogue au Soudan Central au XIX ème siècle. En effet, resté longtemps en marge des grands circuits commerciaux, le Zarmatarey est rentré tardivement en contact de l'islam, ce catalyseur « capable d'orienter les logiques traditionnelles du pouvoir de manière totalement différente, et d'aplanir les facteurs de division et de conflit » (Bernussou, 2009 : 94). C'est ainsi, même si l'islam n'était pas ignoré par les sociétés du Zarmatarey au XIX ème siècle, les valeurs islamiques n'ont pas joué ici ce rôle fondamental pour l'avènement d'organisation étatique avérée au cours de la période précoloniale. Pourtant, l'islam, porteur d'un projet collectif intégrateur et d'une hiérarchie, est capable d'imposer un ordre et des repères stables à l'ensemble des membres de l'aristocratie politico-militaire d'une société. Et,

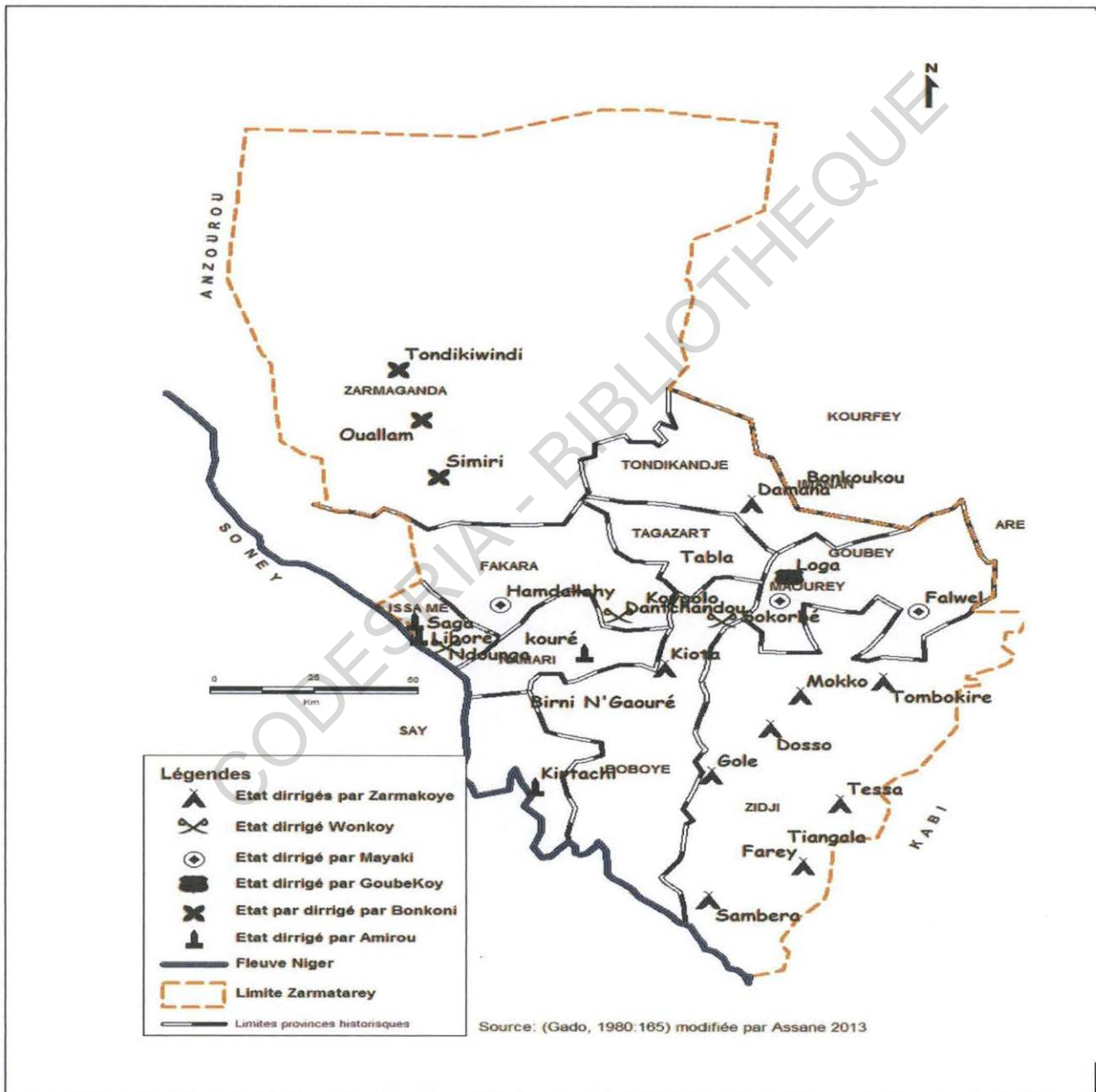
*« c'est sans doute l'islam ( à défaut de conquête extérieure) qui a joué efficacement cette fonction[.....]L'Islam superpose ou constitue des critères « intégrationnistes », fondés sur une hiérarchie (celle du savoir et de la sainteté), l'unité de la classe dirigeante ne peut se réaliser que dans sa hiérarchisation, alors que l'égalité engendre perpétuellement la rivalité » (De Sardan, 1984 : 96).*

L'islam se révèle à ce titre comme un agent principal de la formation, puis de l'affirmation d'une culture étatique suffisamment affirmée. Mais, le Zarmatarey, resté très périphérique par rapport aux grands Empires soudanais, n'a pas pu établir des relations commerciales très suivies avec l'Afrique du Nord. Il ne disposait ni d'or, ni d'esclaves, et était longtemps resté

en marge du commerce transsaharien. Or, le commerce a beaucoup facilité l'islamisation des populations comme en attestent les cas du Borno et des Etats haoussa.

Au-delà du domaine politique, les guerres du XIX ème siècle ont fortement influé sur l'organisation des sociétés du Zarmatarey.

**Carte n°22 : Carte politique du Zarmatarey à la fin du XIX ème siècle**



Source : B. Gado, 1980 modifié par A. Adamou Bomberi (2013)

## CHAPITRE XI : LES TRANSFORMATIONS SOCIALES NÉES DES GUERRES DU XIX ÈME SIÈCLE.

A la fin du XIX ème siècle, la généralisation des rapt et des rezzou et la multiplicité des guerres ont accentué le phénomène de l'esclavage et la recherche effrénée du butin. Cette situation a eu un impact déterminant sur les structures de la société en générale.

Pour mieux cerner les perturbations sociales nées des guerres du XIX ème siècle, il nous paraît nécessaire de rappeler l'organisation sociale avant cette période.

### I.-organisation sociale avant le XIX ème siècle.

La structure sociale des Zarma avant le XIX ème siècle est mal connue. Durant toute la phase des migrations jusqu'à la création des provinces historiques, on ne connaît pas grand-chose de l'organisation sociale. Les populations étaient en mouvement, à la recherche d'un site définitif et l'activité dominante était la chasse. C'est seulement au début XIX ème siècle, qu'il eut une sorte de fixation pour la plupart des groupes. Les travaux existants (Gado, 1980 ; Idrissa, 1981) traitent de la question en termes d'hypothèses. On peut penser qu'avant cette période, il n'existait pas une hiérarchisation sociale très prononcée entre les populations malgré l'appartenance probable des Zarma à l'Empire du Mali (ou Mandingue) puis à l'Empire Sonéy, deux Empires qui étaient fortement structurés et hiérarchisés au moins à leur début. On peut ainsi supposer que c'était une organisation sociale traditionnelle fondée sur le principe de la vie en communauté dans laquelle la famille était à la fois le lieu de production, de formation et de contrôle social. La classification des différentes couches sociales est faite en fonction de l'âge et de la descendance (lien de parenté). Ces relations étaient dominées par des liens de parenté appelés « *Gnakafossiné-tarey* », autour d'un chef de famille le « *Windikoye* » (chef de famille) (Idrissa, 1981). Les populations vivaient dans des villages ou hameaux rassemblés en concessions ou *Windi* en zarma. Cette cellule



regroupait trois générations : les hommes et leurs épouses, leurs enfants (enfants propres ou enfants en charge) et petits enfants tous unis sous l'autorité du *Windikoye* (le chef de famille). Ce dernier organise la production et la consommation et assure la gestion des biens individuels (terre, maison) au profit de ses *gnakafossina* (frères). Avec les guerres une certaine mutation semble s'opérer dans cette organisation.

## **II-L'impact des guerres sur l'organisation de la société.**

### **2-1 Une hiérarchisation de la société à la fin du XIX ème siècle**

A la fin du XIX ème siècle, on ne saurait parler de société égalitaire. Les trois quarts du XIX ème siècle ont été dominés par des guerres qui ont profondément bouleversé la structure sociale d'antan et accentué par la même occasion les clivages sociaux. « *On est passé de rapports de production régentés par des liens de parenté avec une hiérarchisation sociale peu marquée à des systèmes complexes, dominés par des rapports marchands et de société de classes* » (Idrissa, 2001 : 53). C'est une société à hiérarchie d'ordre divisée en communautés régies par des règles hiérarchiques. Elle était structurée en deux grands groupes qui se distinguaient par leurs rôles et leurs fonctions : le groupe de *bourtchin* ou les hommes libres et celui des *bangna* ou esclaves. Une sorte de ségrégation dressait un clivage entre les groupes. Chaque groupe était endogame et ses fonctions héréditaires.

Le terme *bourtchin* signifie libre de toute servitude. Ce groupe placé au sommet avait une prééminence sur les autres. L'homme libre est considéré comme un homme parfait. A la fin XIX ème siècle, le statut social et la personnalité de l'individu sont définis par rapport à son degré de liberté. Les possibilités de porter les armes et de prendre part aux expéditions sont les signes de cette liberté. Les hommes libres doivent leur statut à leur naissance suivant le droit patrilinéaire. Le *bourtchin* doit faire preuve de courage et d'endurance devant les difficultés. Il doit vaincre ou mourir sur le champ de bataille et se faire des esclaves. Et même

si un esclave se fait remarquer par sa bravoure au cours d'une bataille, on ne parlera de lui que par son maître (Idrissa, 1979 : 128). Ces stéréotypes flatteurs prêtent aux *bourtchin* une personnalité sociale dont ils sont fiers. A l'intérieur de la collectivité des hommes libres on distingue une certaine catégorisation. Au sommet de la pyramide sociale, il y a l'aristocratie traditionnelle (*koy* (chef) et *koyize* (fils de chef), qui détient le pouvoir et les terres et d'un côté, on a le groupe des hommes libres exclus du pouvoir (*talka ou alfoukarou* (les pauvres, les sujets).

La deuxième composante de la société est celle des captifs, *bangna ou tam*. Le statut général d'esclaves couvre d'importantes différenciations selon l'origine, le niveau d'intégration dans la famille du maître et la fonction socioéconomique. Ils doivent leur statut à leur naissance ou au hasard des guerres. On distingue à cet effet deux sous-groupes : le *horso* (captif familial assimilé à un parent) et l'esclave fraîchement capturé ou *razzié*. Le *horso*, appelé « captif de case » par les administrateurs coloniaux, présente un statut tout à fait particulier. A la différence de l'esclave ordinaire, il ne peut être ni vendu ni maltraité. Cette position sociale du *horso* fait de lui un captif supérieur par rapport au captif ordinaire taillable et corvéable. Son intégration dans la famille de son maître est tellement profonde que les jeunes enfants issus de cette famille le confondent à leurs parents et l'appellent par le titre générique de *babba* (le grand).<sup>491</sup> La descendance d'un esclave de case finit par intégrer la famille (par affranchissement, ou par mariage). Les esclaves serviteurs des chefs avaient des réels privilèges en leur qualité d'hommes de confiance. Avec les guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle au Zarmatarey, les *horso* se sont libérés du travail de la terre pour se spécialiser dans des métiers comme le tissage, la forge. Ces différentes castes que les Zarma désignent sous le nom de « *doumi kaina* » (c'est-à-dire les êtres inférieurs) se caractérisent par leur endogamie et dans la plupart des cas par leurs pouvoirs magiques selon la spécialisation. Organisés en

---

<sup>491</sup> Djibo Ide ,Yéni le 22-08-10

clans, on retrouve presque tous les artisans et autres travailleurs manuels qu'on désigne par les corporations (*kambe goyterey*). Il y a la caste des forgerons (*zam*), maîtres du feu et des métaux, celle des cordonniers, des travailleurs du cuir, (*garasey*), le groupe des tisserands, (*tchaakeyey*) des griots (*jaseré*), les bûcherons (*saciey*), les potières (*koussou cinkey*), (Idrissa, 1981 : 52-54). C'est surtout au XIX<sup>ème</sup> siècle que les castes ont pris une certaine valeur. Avant cette période leur aspect technique traduisant une certaine division du travail l'emportait sur leur signification sociale. Parmi ces travaux manuels, le travail du fer avait une grande place durant la période précoloniale. En effet, le forgeron est un spécialiste dont les savoirs et les techniques étaient indispensables à la société. C'est de lui que dépendait l'accès aux armes et aux outils. A Dosso par exemple, l'ancêtre de ces forgerons serait originaire du Sonéy plus précisément du Gorouol<sup>492</sup>. Cette information rejoint celle de J.P.O. De Sardan qui soutient que :

*« ce qui semble sûr, c'est que le Zam tchirey, caste sonéy dont le fief se retrouve dans le Gorouol qui constituait une sorte d'aristocratie de la forge à partir de laquelle le savoir technique s'est diffusé dans le reste du pays Sonéy-zarma, en particulier par l'intermédiaire d'esclave de confiance que l'on plaçait chez eux en apprentissage »* (De Sardan, 1984 : 414).

Il est à remarquer que, les tenants des traditions font une distinction entre l'esclave de case et l'esclave franchement razié. Ce n'est pas le lieu de développer ce qu'est l'esclavage dans la société traditionnelle, mais il est important de souligner que dans le contexte du Zarmatarey précolonial, l'esclave n'est pas complètement privé de droit. Les captifs de case en pays zarma, disposent même d'un temps libre qu'ils utilisent à leur propre compte. La durée de ce temps varie selon les régions et tourne autour de deux à trois jours par semaine. Les *horso* bénéficient dès lors d'un mode de vie économique plus avantageux comparativement aux autres captifs. Mais, en réalité, on est en présence d'une sorte de dépendance camouflée

---

<sup>492</sup> Harouna Sounna, Dosso, le 31-10-2010.

car, le *horso* en dépit de tous ces privilèges, est avant tout au service de son maître, unique héritier de ses biens après sa mort.

Les captifs *bangna tchirey* ou *tam* constituent la classe des personnes de condition servile. Ils sont, soit, capturés lors d'une guerre soit, achetés ou reçus en don. Par le terme *bangna* ou *tam*, il faut entendre toute personne dépourvue de sa liberté en vertu de la captivité, de l'achat ou de la naissance et occupée par la servitude au profit d'une personne ou d'une institution politique ou religieuse. C'est surtout vers la fin du XIX<sup>ème</sup> que l'esclavage interne a connu un développement spectaculaire au sein de la société zarma. La conjoncture du moment pourrait faire de tout individu, fut-il *koy-ize* (fils de chef, prince), un esclave s'il n'était pas racheté par ses proches (Idrissa, 1981 : 28).

Contrairement aux *horso* qui jouissent d'une certaine liberté relative, les *tam* sont des captifs taillables et corvéables à merci. La différence avec le *horso* réside à la fois dans l'ancienneté dans la maison du maître mais aussi du traitement et de la fonction socio économique. En effet, le *tam* est l'esclave « marchandise » dont la force de travail et même sa personnalité appartiennent au maître. Il a le droit de vie ou de mort sur lui. Sa condition est la plus basse et la plus défavorisée dans la société. Il peut être échangé contre des biens de prestige (vêtements, chevaux) ou d'autres produits comme le mil, le sorgho. Durant cette période, le captif est à la base des transactions économiques. En effet, le cauris étant la seule monnaie de paiement de valeur infime, tout le gros du paiement s'effectue en captifs. Ces captifs sont aussi le gage ordinaire de prêt sur garantie. Les armes et les chevaux qui faisaient la force des *wangari* étaient recherchés. Le moyen le plus sûr d'en acquérir demeure, à cet effet, la vente des esclaves (Moussa, 2009 : 40).

Dans la société zarma du XIX<sup>ème</sup> siècle, plusieurs facteurs avaient concouru à la production des esclaves. Il s'agit des guerres, du rapt, des facteurs conjoncturels et la reproduction par la naissance. Mais, la principale source d'acquisition d'esclaves est la guerre en ce sens que, les

pouvoirs politiques ne pouvaient pas assurer une certaine sécurité permettant d'éradiquer les rezzou et les rapt. Traditionnellement tous ceux qui étaient vaincus et capturés au cours des guerres, étaient réduits en esclavage ou dans le meilleur des cas, libérés contre une rançon. En considérant les guerres comme source de production des esclaves, nous pouvons distinguer deux types de production : une production interne et une production externe.

La production interne venait des rezzou opérées par les groupes les plus forts au sein de ceux qui sont militairement faibles. Ainsi, durant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle, appelé aussi « *Wangey zamaano* » (le temps des guerres), les *wangari* professionnels firent leur apparition. Leurs principales activités se résument aux activités guerrières. Ils sont libérés du coup des activités agricoles et vivent du butin. Cette nouvelle position sociale et économique les oblige à chercher une main d'œuvre agricole capable de combler leur absence temporaire dans les champs. Le climat permanent de guerres créé par la chasse à l'homme finit par donner à l'esclavage domestique des proportions colossales. Les avantages militaires que pouvait offrir le commerce seul incitèrent les *wangari* à recourir à la violence pour se procurer des esclaves dont la vente leur permettait d'acheter des produits agricoles et surtout les armes indispensables au maintien et à la défense de leurs privilèges. Une partie des esclaves capturés étaient employés aux travaux domestiques, car il fallait remplacer aux travaux champêtres ceux qui avaient fait de la guerre leur métier. L'action des *Wangari* prit alors une allure esclavagiste dans une région qui ne connaît que l'esclave *horso*. Après la bataille, les hommes ou les femmes capturées étaient répartis entre les guerriers et les chefs. Les captifs (*bangna*) étaient utilisés ensuite comme main-d'œuvre dans les champs (débroussaillage, semailles et sarclage) ou dans les cases (pilage du mil).

Cette recherche d'esclaves poussait les guerriers à développer un système de *razzia*, méprisant ainsi les couches militairement faibles. Les guerriers adoptèrent désormais une forme de professionnalisme en laissant carrément le travail de la terre au profit de la chasse

aux esclaves. Le travail de la terre est assimilé à une activité des basses classes. Les valeurs guerrières sont rehaussées et être *wangari* devient un objet de prestige social. Le *Wangari* ne vit que de la guerre et du butin de guerre. Le nombre d'esclaves jouait aussi un rôle important dans la détermination des rapports sociaux et les hommes étaient cotés en fonction du nombre d'esclaves dont ils disposaient. Les esclaves étaient pour leur maître l'indice de leur richesse puisque ceux qui en possédaient étaient considérés comme des fortunés. Ceux qui pouvaient s'en procurer par la guerre avaient une certaine crédibilité au sein de la société et auprès de leurs partenaires commerciaux qui n'hésitaient pas à mettre à leur disposition chevaux et autres marchandises en attendant leur retour de la guerre. Cette marque de confiance pour le *wangari* existait aussi dans les échanges matrimoniaux à travers le *yarda hiijay* (le mariage de confiance) qui consistait, pour un *Wangari*, à prendre une femme en s'engageant à payer la dot avec son prochain butin (Idrissa, 1981 :74). Une tradition de Koygolo explique comment se déroule ce genre de mariage :

*« jadis si un guerrier voulait se marier et qu'il n'avait pas les moyens nécessaires, il envoyait un griot porter sa lance chez le père de la jeune fille et disait « voici la lance d'un tel » et on la place dans la case de la fille. Par ce geste il fait acte de prétendant. Les voisins et autres membres de la famille vinrent par la suite apprécier le propriétaire de la lance. Après on fit retourner la lance à son propriétaire et lui notifia l'accord de la fille »<sup>493</sup>.*

Au même titre que la possession d'un nombre important d'esclaves est un signe de puissance, l'absence d'esclaves dans une famille est l'expression d'une faiblesse. Ainsi, les hommes qui ne disposaient pas d'esclaves étaient considérés comme des *bourtchin bouno*<sup>494</sup> (les hommes libres pauvres). Mais, au Zarmatarey l'esclave est exclu de l'exercice du pouvoir et ne joue par conséquent aucun rôle politique, contrairement à la société haoussa où l'esclave est souvent utilisé dans le système de la *sarauta* (*chefferie*) comme un moyen d'équilibre des

<sup>493</sup> Garba Harouna, Koygolo le 13-08- 2010.

<sup>494</sup> Elhadj Gâni, Say le 2-3-2011

forces politiques (Mahamane, 1998 : 305) ou enrôlés dans l'armée : « l'armée ( du Damagaram) était composée d'esclaves qui, très tôt, avaient été adoptés par leurs vainqueurs et auxquels ils avaient tenu à demeurer fidèles, les chefs militaires eux-mêmes étaient presque tous des anciens esclaves. » (Salifou, 1971, 133).

S'agissant de la production externe d'esclaves, elle fut une des tâches auxquelles les *wangari* zarma avaient consacré leur temps, leur énergie et leur génie militaire. Mercenaires au Kabi, au pays Dagomba, les *wangari* finissaient par opérer des rezzou pour leur propre compte en pays Gurunsi<sup>495</sup>

Quant à la troisième source de production d'esclaves en l'occurrence les facteurs conjoncturels, on peut citer entre autres la famine qui avait aussi favorisé la production des esclaves. En effet, les familles vendaient les enfants pour subsister pendant les périodes de famine. Quand la situation devenait chaotique, on n'épargnait pas ses propres enfants ou les enfants des autres :

*« C'étaient les gens du Zarmaganda qui avaient donné son nom à la famine.<sup>496</sup> Ils vendaient leurs enfants pour avoir à manger. Quand on croisait l'enfant d'autrui, on l'enlevait pour le vendre. Après la famine, des gens avaient versé une rançon pour reprendre les parents, tandis que des personnes vendues s'étaient révoltées pour rentrer. » (Laya., 1974 : 26).*

La mise en gage des enfants se pratiquait surtout en période de famine, au XIX<sup>ème</sup> siècle. Mais, on peut toutefois penser à un développement du phénomène avec la colonisation. En effet, le paiement de l'impôt en francs, auquel s'ajoute la spéculation dont cette monnaie très rare faisait l'objet, peut obliger des populations déjà meurtries par les sécheresses récurrentes à mettre en gage ou à vendre des enfants pour se libérer de leur obligation.

---

<sup>495</sup> Nous avons déjà développé la chevauchée des guerriers zarma dans le Dagomba, le Gurunsi et au pays Kotokoli du Nord Togo.

<sup>496</sup> Il s'agit de la famine de 1900 connue sous le nom de *ize-neere*, qui sous d'autres cieux est appelée Zarmaganda, parce que les populations de cette région durement frappées, avaient émigré vers les régions du fleuve.

Partant des ces différentes sources de production, nous pouvons affirmer que dans le contexte du XIXème, aucun individu, qu'il soit prince ou sujet, n'était à l'abri de l'esclavage. La production des esclaves était donc aux antipodes de la production idéologique qui amène un groupe à se considérer supérieur à un autre et qu'il pouvait par conséquent le réduire en esclavage. C'étaient les groupes militairement faibles qui étaient victimes des razzias et des rapt. La société cherchait à justifier la pratique et pour cela, il faut que dans la mentalité collective, les esclaves ou ceux qui devaient devenir esclaves soient considérés comme des êtres inférieurs. Ceci démontre que la production d'esclave a toujours été une question de rapport de force.

L'esclavage a beaucoup bouleversé les comportements des communautés et a laissé des séquelles que Cl. Meillassoux( 1986 : 66) évoque en ces termes : « *L'esclavage a laissé aujourd'hui des traces profondes , des préjugés tenaces , des séquelles d'exploitation à peine surmontées qui témoignent de l'enracinement et des fonctions de cette institution dans la société précoloniale* ». A cet effet une idéologie sociale décerne à ces esclaves des canons sociaux psychologiques et même physiques. Elle se fonde sur plusieurs paliers dont entre autres la pureté et l'impureté du sang, l'authenticité (*laabi-izé*) et l'étranger (*Tchékanga*).<sup>497</sup> Cette idéologie construite autour de la personnalité de l'esclave vise à le rendre malléable et corvéable à merci. Dans la société zarma on continue idéologiquement à définir un corps qui correspond à celui de l'esclave. La forme des pieds et des mains, la musculature, le visage, les gros doigts et orteils sont quelques stéréotypes définis pour identifier l'esclave. Ainsi, tout étranger ayant un de ces traits, attire sur lui les soupçons d'appartenance à une famille d'origine servile. Cette attitude somme toute subjective qui méconnaît totalement les problèmes génétiques peut être abolie quand les hommes libres regardent autour d'eux-mêmes

---

<sup>497</sup> Le terme *Tchekanda* s'applique aussi aux étrangers, c'est-à-dire non autochtones, ceux dont leurs arrières grands-parents ne sont pas natifs du village ou même de la région. Elle s'accompagne le plus souvent d'une identité économique car le plus souvent les *Tchekanda* n'ont pas de terres propres.



car assurément ils en trouveront les mêmes traits physiques qu'ils considèrent comme prédestinés aux seuls esclaves.

Ces stéréotypes physiques affectés aux esclaves ne sont que les signes des travaux auxquels ils sont soumis, et qui ont fini par être intériorisés dans la mémoire collective comme une image de l'esclave. Ainsi, dès l'instant où un individu est capturé, il cesse d'être lui-même et appartient désormais à une tierce personne. Il perd du coup son identité généalogique car, il est coupé de l'histoire de ses ancêtres et rattaché à celle de son maître. Certains maîtres attribuent même des sobriquets à leur esclaves : *Kandagomni* ( amener le bien) ; *bonjaré* ( le pilier), *tontoni* ( un additif) ou de *Beidari* (qui vient augmenter): « *quant aux captifs fraîchement acquis on leur donne des sobriquets en fonction de l'inspiration du moment , de la fantaisie du maitre ou des circonstances de leur venue* ».... *Le nouveau captif est une sorte de bâtard, les stéréotypes affectés au captif et au bâtard étant souvent identiques* » ( De Sardan , 1984 : 33). Cette perception avait une charge idéologique car « *pour marquer la distance sociale les sociétés esclavagistes donnaient généralement aux populations pillées un nom générique qui ne leur appartenait pas* » (Meillassoux, 1986 : 74).

C'est le commencement de la production idéologique. Il sort du groupe des *bourtchiney* (singulier: *Bourtchin* : hommes libres) c'est-à-dire les hommes libres pour devenir un *bangna* ou *tam* (esclave). Pour creuser davantage ce fossé entre *bourtchin* et *bangna*, un certain nombre de représentations sont utilisées pour symboliser l'esclave. Il est d'abord considéré comme un être inférieur. Cette hiérarchisation était codifiée par des chiffres. C'est ainsi que l'esclave est considéré comme un « *yagga* » (neuf en langue zarma) par opposition au *bourtchin* qui est complet et se situerait au degré dix (10) c'est-à-dire l'échelon supérieur.

De cette étiquette découle au Zarmatarey l'expression « *a si koubey* » ou « *a si timme* » c'est-à-dire « il est incomplet » pour parler de l'esclave et « *a ga koubey* » ou « *a ga timme* » pour désigner l'homme libre. Une autre assimilation faite à l'esclave est celle de *taamou* (la

chaussure). On tend à cet effet à ne pas lui reconnaître son statut d'être humain. Car, de la même façon que la chaussure s'achète au marché c'est par le même mécanisme qu'on achète un esclave au marché. L'idéologie n'a pas oublié le comportement des esclaves. L'esclave c'est celui qui n'a pas honte, qui est grossier et qui ne respecte pas la parole donnée. C'est pourquoi la vie socioprofessionnelle des personnes d'origine servile est faite de discriminations de la part des hommes libres. Aujourd'hui encore, même dans les milieux progressistes, les mariages entre nobles et descendants d'esclaves se heurtent à d'amples résistances. Sur le plan physique, le captif est étiqueté comme ayant des doigts tordus, des ongles épais, la peau rugueuse symétriquement au noble qui a les doigts effilés minces et souples. Le tableau ci-dessous fait une comparaison entre les traits physiques de l'homme libre et ceux de l'esclave.

Tableau 1 : Eléments comparatifs des stéréotypes entre noble et esclave au XIX<sup>ème</sup> siècle

Partie du corps ou organe	captifs	Maîtres ou hommes libres
Doigts, mains, pieds	Tordus	Effilés et parallèles
Orteils	écartés des autres doigts	Accolés aux autres doigts
Ongles	épais	Minces
Cou	gros	Mince
Demarche	Raide, plus disgracieuse	Souple
Peau	rugueuse	Lisse
Muscles	Durs et noueux	Souples et profiles
Nez	épaté	Mince et effilé

Source: De Sardan, 1984: 37

Ce tableau ci-dessus résume les stéréotypes physiques comparatifs des esclaves et des hommes libres. Il en ressort une certaine dichotomie entre hommes libres et esclaves c'est-à-dire entre finesse et souplesse d'une part, et entre rigueur et rusticité d'autre part. Sur le plan moral, on retrouve cette même dichotomie entre une beauté intérieure et une laideur intérieure : le noble donne et sait se montrer généreux. Il parle peu et reste réservé. Il est en

outrageux et fier. Le captif par contre ne sait pas se comporter, il cherche à soutirer de l'argent au noble en quémendant et en le flattant. Il est en outre grossier, menteur et ne connaît pas la honte (caractéristique essentielle de la noblesse). A ce titre, le noble ne pourra se fâcher contre lui et devra lui donner ce qu'il demande sans avoir l'air de lésiner.

La condition d'esclave prive aussi l'esclave de certains caractères moraux (la discrétion, la pudeur, la honte) et de certains avantages sociaux (épouser une femme libre, diriger la prière), exclusivement réservés aux hommes libres. L'esclave est fait aussi pour obéir, pour exécuter des métiers discriminés par les hommes libres tels que dépecer l'animal pendant les cérémonies de baptêmes ou autres réjouissances populaires, crieur public, la forge, la cordonnerie etc.. L'esclave est assimilé à un ignorant, une ignorance que reflète son teint noir, couleur de la nuit, de l'obscurité où la vue est presque nulle. L'esclave est socialement inexistant dans la société, il « n'est rien » :

*« Le captif (sauf le horso), parce qu'il n'est même pas classé dans le groupe des humains est considéré comme rien. On fait comme s'il est inexistant et c'est pourquoi aucune allusion n'est faite à son groupe pour toute question relevant des institutions publiques. Cette distance entre les deux groupes est restée encore vivace jusqu'à nos jours. Les descendants des captifs zarma ne se considèrent pas comme appartenant à l'ensemble social zarma. Pour bien montrer une certaine différence de nature et lorsqu'ils font allusion aux hommes libres, ils disent « les Zarma et nous ». Il s'agit bien là d'une marginalisation du captif qui parce qu'il est considéré comme socialement inexistant, est exclu de la vie politique. » (Idrissa, 1981 : 33)*

Cette idéologie est aussi présente dans l'occupation de l'espace. Généralement, les esclaves sont séparés des hommes libres. Ils habitent ce qu'on appelle les *dabey*. C'est par exemple le cas de Balleyara où les étrangers résident le quartier Zongo, le quartier Tijidakamat est réservé aux aristocrates touareg tandis qu'au quartier Aggou Kwara on ne trouve que des

captifs bella.<sup>498</sup>. C'est l'ensemble de ces qualités qui valorisent le *bourtchin* dans ses gestes et propos et qui le placent au dessus du *bangna*.

Cette même société a prévu des mécanismes d'affranchissement des esclaves. Certes l'esclave est le produit d'une épreuve de force mais, il y a toujours une compréhension entre les communautés concernées par la pratique de l'esclavage. Ce compromis social débouche sur la libération des esclaves par le rachat. Parmi ces mécanismes on peut citer la pratique du *fansa* (libération). C'est une pratique qui consiste à libérer un esclave contre une rançon. Elle s'est beaucoup développée au XIX<sup>ème</sup> siècle avec la « banalisation de l'esclavage » où toutes les couches sociales ne sont pas exemptes de cette épreuve. *Le fansa* est un acte pieux qui s'inscrit dans les recommandations religieuses. Le paiement de la rançon, a une double importance. C'est à la fois un échange économique et un acte symbolique par lequel un esclave est « lavé de la souillure » de sa condition et retrouve son un état de noble, c'est-à-dire d'homme libre. Il semble qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, la chasse aux esclaves était circonscrite dans un rayon limité pour permettre à ceux qui le désirent de retrouver facilement leurs proches.

Un autre aspect du *fansa* est relatif au fait qu'un homme libre qui désire prendre une femme captive comme épouse doit d'abord la libérer et ainsi dégager ses enfants futurs de tout statut de captif. Il doit selon les coutumes verser dix bœufs comme dot. La femme devient ainsi une *wahayé* (une concubine). Généralement en milieu zarma, ce sont les souverains qui prennent des « *wahay Konjo* » pour épouses après les quatre autorisées par l'islam. L'extension de la servitude domestique s'accompagne dès lors d'une réelle perversion morale. Les concubinages se multiplièrent sans le respect des prescriptions coraniques qui auraient dû en atténuer les méfaits chez les musulmans. A Dosso par exemple, à la cour du *Zarmakoye*, les concubines avaient droit à la nuit du jeudi au vendredi (*hane beeri cine*, nuit du grand

---

<sup>498</sup> Tchémogo Billo, Balleyara, le 23/05/2011.

jour, c'est-à-dire du vendredi « jour du seigneur »), les épouses nobles bénéficiaient des faveurs du mari les autres jours.<sup>499</sup>

Outre ces deux situations, le *fansa* peut s'appliquer au rachat d'un esclave par lui-même. C'est le cas des captifs qui avaient la possibilité de cultiver à leur propre compte. Cette activité leur procure des revenus importants leur permettant de s'auto-affranchir<sup>500</sup>.

La société zarma assurait alors un certain contrôle méticuleux de la production d'esclaves. Ce contrôle était à la fois généalogique mais aussi culturel. C'est pourquoi il est très courant d'entendre dire en pays zarma « que les esclaves restent esclaves, que les *bourtchin* se comportent comme des nobles ».

En conclusion, il faut signaler que les guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle ont accentué le phénomène de l'esclavage bouleversant ainsi toute l'organisation sociale. La guerre devient le moyen privilégié de se procurer des esclaves. Cependant, le chercheur qui utilise la tradition orale pour rendre compte du phénomène de l'esclavage dont l'évocation est unanimement condamnée aujourd'hui, n'est pas toujours satisfait des informations reçues. En dehors des difficultés inhérentes aux recherches sur la tradition orale en général, les informateurs ressentent de la gêne mais aussi de la peur pour en discuter. C'est ce qui explique le plus souvent la rétention de l'information ou une tendance à tronquer la réalité historique. Le chercheur « *se heurte à un véritable mur de silence en ce qui concerne les enquêtes sur le phénomène de la traite* » (Gayibor, 1999 : 223, cité par Bazemo, 2007 : 33). Toutes ces difficultés ne nous ont pas permis d'avoir assez d'informations sur la question de l'esclavage au XIX<sup>ème</sup> siècle, un sujet très sensible, à la limite un tabou aujourd'hui. Les guerres du Zarmatarey qui marquèrent les structures sociales, affectèrent du coup la vie économique.

---

<sup>499</sup> Mallam Garba, Dosso, le 30-10-2010.

<sup>500</sup> Harouna Garba dit Alfa Koura le 1-08-2009 à Kobéber.

## CHAPITRE XII : GUERRES ET ECONOMIE AU ZARMATAREY

Dans ce chapitre, il est question de faire ressortir l'impact des guerres sur l'ensemble des activités économiques de la région au XIX<sup>ème</sup> siècle. Notre objectif n'est pas de faire une histoire économique du Zarmatarey précolonial, mais de voir quelles ont été les impacts de ¾ de siècle de guerres sur l'ensemble de la production et les échanges.

### I- Les activités de production

Commençons par étudier les activités de production avant l'analyse des échanges économiques.

Durant la période précoloniale, la société du Zarmatarey, prise dans sa globalité, a une économie dominée par les activités agricoles avec une technologie peu développée. Outre celles-ci on pratiquait d'autres activités spécialisées, comme la chasse, la cueillette et l'élevage. L'essentiel de la production était réservé à la consommation locale. Les rares surplus dégagés étaient échangés sous forme de troc à une échelle locale, au niveau des marchés.

L'agriculture constitue au XIX<sup>ème</sup> siècle la base de l'économie au Zarmatarey. Nous ne disposons pas suffisamment de données pour décrire les techniques et les systèmes agraires ou de statistiques pour quantifier les productions. On peut penser que ces techniques se différencient peu de celles du XX<sup>ème</sup> siècle. La houe et la hilaire étaient les instruments les plus usuels. La jachère, les brûlis, l'usage du fumier animal étaient couramment connus. Les Zarma semblent être agriculteurs depuis très longtemps. Leur choix de quitter Mallé sur un fond de grenier, atteste bien leur appartenance à une très vieille civilisation agricole (Mounkaila, 1985 : 30). En effet, c'est dans cette région du Lac Débo, dont les Zarma seraient originaires que semble s'être formé la première civilisation agricole de l'Afrique noire. Elle serait contemporaine de l'Égypte par une domestication des plantes locales avec ses propres techniques agricoles (Deschamps, 1962 : 31-31). Par ailleurs, d'après beaucoup de traditions

zarma, on s'aperçoit que le choix d'un site d'installation est généralement motivé par l'existence d'un point d'eau mais aussi de terres cultivables. C'était cette recherche de terres cultivables qui fut à la base de la plupart des migrations zarma du Zarmaganda leur berceau primitif<sup>501</sup>. Plusieurs exemples tirés de l'histoire du peuplement du Zarmatarey corroborent cette hypothèse. C'est ainsi que dans le choix d'un nouvel site, un certain nombre de critères rentrent en ligne de compte :

*« Il faut considérer la végétation et non pas la terre. Dans un endroit peu favorable aux cultures, l'herbe est frêle et se fane avant la fin de la saison des pluies, alors que sur le terrain propice, l'herbe est grosse, se multiplie et ne se fane pas vite. Enfin, la terre est bonne, quand il ya des grands arbres à brûler ».*<sup>502</sup>

Mais, de façon générale les paysans distinguent les sols par leur constitution et en fonction de l'élément dominant. Ainsi, on distingue les terres sablonneuses (*tassi* » ou *balanga*) des terres désertiques (*Fakara*), les sols lourds riches en argile (*botogo*) des sols latéritiques (*gangani*). Les produits cultivés sont fonction de la nature du sol. Les Zarma cultivent plus de mil sur les sols sablonneux et le sorgho dans les bas-fonds où les terres sont compactes.

Le régime foncier est bien organisé de telle sorte que la terre appartient généralement à la collectivité familiale ou villageoise et l'accès au foncier se fait par le défrichage et les terres sont attribuées par le maître de la terre ou le chef de terre (*laaboukoy*), premier occupant des lieux ou propriétaire du premier puits. Ce dernier a la tutelle des terres et sert d'intercesseur auprès des divinités de la brousse et des cultures. Ses descendants pratiquent les sacrifices aux génies du sol considérés comme divinités de la fécondité et d'abondance. La terre n'a pas de valeur d'échange. Elle peut faire l'objet d'un don c'est-à-dire d'une cessation définitive de droit d'usage. En cas de don ou de prêt, le propriétaire de la terre reçoit

---

<sup>501</sup> Mallam Garba, Dosso, le 30-10-2010.

<sup>502</sup> Boubacar Seyni, Kirtachi le 15-06-2011.

un pourcentage de la récolte que les populations désignent sous le terme de « *laabou-albarka* » (une sorte de redevance sur les récoltes).

L'exploitation de la terre se fait généralement de manière collective, car dans ce type de « *société (la société zarma) où la force humaine est la principale source d'énergie, où l'équipement est précaire, le seul moyen de rendre le travail efficace et rentable est l'union des forces, la coopération* » (Idrissa ,1981 : 17). Tous les membres d'une famille (*Windi*) travaillent dans un même champ familial (le *fari beri*). Cette exploitation peut revêtir souvent un caractère social. Il arrive qu'un membre de la famille, par manque de ressources humaines et de moyens, demande l'aide de toute la communauté pour la mise en valeur de son champ. Ce type d'action communautaire prend deux formes : le *gakassiney* (aide) et le « *bogou* » (travail collectif). Elle concerne aussi bien le domaine agricole (sarclage, semailles, récoltes, construction de greniers) que non agricole (construction de concession, confection des palissades etc....). Le premier comme son l'indique est une sorte de prestation de service qui va des cadets aux aînés. Les enfants (fils ou neveux) prêtent régulièrement main forte à leurs parents âgés. Quant au deuxième, il consiste en la réunion de nombreux travailleurs dans le champ d'un membre de la communauté. C'est un devoir moral et social qui incombe à chaque membre du groupe social. Tout membre de la communauté a le droit d'organiser un *bogou*, mais il est surtout organisé au bénéfice des personnes âgées ou invalides.

Cette forme de coopération se déroule de la manière suivante en pays zarma :

*« L'individu concerné informe le ou les villages selon la diversité et la multiplicité de ses relations sociales, qu'il organise un « boogu ». Pendant toute la durée du travail, qui excède rarement une journée, il assure l'alimentation, et l'hébergement (pour ceux qui viennent de loin) des participants. Il y a ainsi, établissement des liens d'assistance mutuelle. Le travail peut être simplement gratuit, sans contre partie préalable. C'est le cas des services rendus aux personnes dépourvues de soutien, aux veuves, aux infirmes et aux personnes âgées. Ces travaux étaient l'occasion de fêtes et d'établissement de liaisons susceptibles d'évoluer vers le mariage entre jeunes gens de deux sexes [.....] sans exagérer*



*le caractère stakhanoviste de ces manifestations, les émules dans « cette foire aux fiancés » étaient en bonne place » (Idrissa, 1981 : 18).*

Ces deux types de travail de groupe, au-delà de leurs caractères économiques, permettent de tisser des bons rapports sociaux et assurent un maximum de sécurité à la masse des travailleurs en cette période de guerres.

Une autre forme traditionnelle de travail admise au XIX<sup>ème</sup> siècle est le travail des esclaves. Cette main d'œuvre servile est aussi bien utilisée dans les travaux des champs (les esclaves mâles) que dans les travaux domestiques. Mais, la rareté des terres cultivables et les faibles rendements ne permettent pas aux hommes de manger à leur faim et de faire face à des situations alimentaires précaires récurrentes. Ces cultivateurs, du fait que ce sont eux qui nourrissent la population, apparaissent comme les personnages les plus importants de la société. L'homme est respecté en fonction de la quantité de bottes de mil qu'il constitue. Cette production fournit pour l'essentiel la consommation et le surplus destiné au troc, aux échanges. Les *Wangari* échangent avec les cultivateurs, une partie de leur butin de guerre (bétail et captifs) contre les produits agricoles. Mais, la femme zarma ne cultive pas au champ. Elle cultive des plantes qui sont utilisées comme épices (*lâ, lamti*) sur des lopins de terres mis en jachère ou sur les termitières.

Une autre activité économique en vigueur au XIX<sup>ème</sup> siècle, est l'élevage. Il est surtout l'apanage des Peul et des Touareg. Il est pratiqué selon un mode extensif, où la participation de l'homme est quasi absente. Le nombre de têtes de moutons ou de paires de bœufs confère également à l'éleveur, un titre, une place importante dans la société. Le cheval est l'animal de prestige au XIX<sup>ème</sup> siècle. Il est la monture par excellence des nobles et sert dans la guerre. Les pâturages sont particulièrement abondants dans le Zarmatarey. Les pasteurs peul représentent des petits groupes d'éleveurs transhumants ou nomades le plus souvent disséminés au sein des communautés sédentaires. Jusqu'aux guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle, les

deux communautés vivaient en parfaite harmonie. Avec l'abondance des cultures, le problème de mobilité des troupeaux ne se posait pas et souvent des contrats de vaine pâture liaient certains transhumants aux agriculteurs pendant la saison sèche. Ces pratiques créent des relations personnelles entre agriculteurs et éleveurs et qui se renforçaient au fil des temps. Aussi, la complémentarité des deux types d'économie (celle des sédentaires et celle des éleveurs) contribue-elle au renforcement de la tolérance entre les deux groupes. Les conflits entre éleveurs et agriculteurs étaient peu fréquents et se réglaient de façon consensuelle.

Il semble que la chasse ait beaucoup influé la vie des hommes durant la période précoloniale (Idrissa, 1979 : 25). Elle est pratiquée durant cette période comme activité pourvoyeuse d'aliments d'appoint complémentaires et comme activité lucrative. En effet, le gibier abattu assurait un équilibre alimentaire. La chasse était surtout l'apanage d'hommes valeureux (*les gaw* : chasseurs) car la pratique du métier amène souvent à braver les fauves comme les lions, les panthères mais aussi les mystères naturels et humains.

Dans le Zarmatarey précolonial, la chasse a été à la base de la fondation de plusieurs villages. En effet, les chasseurs découvrent des anciens puits (tombo) qu'ils mettent en valeur et fondent des villages. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les populations se déplaçaient en petits groupes pour aller à la chasse (*Koli*). Ils étaient armés d'arcs, de flèches, de bâtons. La chasse leur fournissait de la viande, des peaux, des plumes d'autruches etc..

Quant à la cueillette, les populations du Zarmatarey l'évoquent avec nostalgie et à une époque très lointaine où se trouvaient en abondance les espèces suivantes : “ *Bani (acacia nilitica)*, *Bossey (Tamarindus indica)*, *Boye (Vitex doniana)*, *Boubanga (Butysetnum parkii)*, *Darey (Ziziphous Maouritania)*, *Dosso (Parkia biglolooba)*, *Deli (gomme arabique)*, *Dabino (phoenix dactylifera)*, *Deligna (combretum glutinosum)*, *Diney (Sclerocaya bierra)*, *Gao (Acacia albida)*, *Garbey (Belanites aegypticia)*, *mufa (annana senagalensis)*, *tassa (grewia bicoor) etc*

L'intérêt de toutes ces espèces ligneuses réside dans le fruit, les feuilles, les fleurs, les graines, les racines, les écorces et les branchages dont elles sont pourvoyeuses. Les populations en faisaient des usages multiples et variés : alimentation humaine, combustibles, pharmacopée, bois de chauffe etc....

L'artisanat était au XIX<sup>ème</sup> très peu développé et était surtout réservé aux hommes de condition servile ou de caste. Parmi les activités artisanales, on peut citer le filage du coton ou la couture pour la production des *Sakala* (une sorte de tapis). Durant la période précoloniale, les veillées autour du coton étaient très fréquentes. Toutes les femmes d'un même village se retrouvaient par petits groupes en compagnie de leurs filles pour filer le coton préalablement égrené. L'égrenage se faisait généralement le jour car il est interdit d'égrener la nuit<sup>503</sup>. Il se faisait à l'aide d'une tige cylindrique en fer et d'une pierre plate. Les fibres obtenues étaient cardées avec un petit arc tendu d'une fine cordelette et, c'est ce coton cardé, mis dans des grandesalebasses, qui était filé pendant les grandes veillées nocturnes. Ce filage donnait lieu à une véritable émulation, d'autant plus que c'était avec le fruit de ce travail que chaque femme participait à l'habillement du mari et de ses enfants. Le filage se faisait avec un instrument rudimentaire. Cette pratique au-delà de sa fonction vestimentaire occupait une place de choix dans l'économie de l'époque car les tissus teints étaient prisés.

La fabrication des poteries incombe aussi aux femmes des forgerons. C'était une activité très importante. Elles fabriquaient des canaris pour l'eau à boire, pour la cuisine, pour le transport des liquides, pour la conservation des céréales et aussi pour garder les documents et les vêtements. Pour fabriquer ces poteries, les forgeronnes vont chercher le banco dans les zones inondées ou dans les mares. L'argile qu'elles entassaient dans un trou était régulièrement arrosée durant un temps déterminé. C'est ce produit qui servait à confectionner les canaris les pots, les marmites. L'outillage est aussi très simple : un bol ayant une petite ouverture,

---

<sup>503</sup> Fatouma Adamou à Bellandé, 13/01/2011

une spatule en bois, un poinçon également en bois terminé par une petite spatule à l'extrémité, un lisseur de forme aplatie, un caillou, un gobelet contenant de l'eau. Sur le fond d'une poterie ronde, les femmes appliquent une couche d'argile et la façonnent jusqu'à ce qu'elle prenne forme.

La teinture était une activité économique très peu développée au XIXème siècle. Elle se pratiquait de la manière suivante :

*« Après avoir pilé les feuilles de l'indigotier, les femmes faisaient des boules qui étaient conservées pendant quelques temps. Au moment de s'en servir, les femmes trempaient ces boules et au bout de trois jours, elles les lavaient à grande eau pour enlever les impuretés. L'indigo ainsi purifié était mis dans une grande marmite et trempé à nouveau dans de l'eau ordinaire. Au bout de quelques jours la fermentation produisait une écume qu'on augmentait en fouettant fortement le bain à l'aide d'une baguette. Le bain était dès lors prêt à recevoir les bandes d'étoffe. Les teinturières ajoutaient souvent des dessins sur les bandes en cousant certaines parties qui restaient donc moins teintées ou pas teintées du tout »<sup>504</sup>*

Une autre activité artisanale très développée est le travail du fer. Le travail de ce fer demande aussi une certaine spécialisation. Il est l'apanage des forgerons. Ils travaillent à l'époque le fer (*gourou*), le bronze (*gourou kwarey*) et le cuivre (*Gourou tchirey*). Le minerai de fer s'appelle *Zam tomli* c'est-à-dire la pierre du forgeron. On le retrouve généralement aux flancs de falaises gréseuses. C'est une sorte de pierre noire et dure. Son traitement se faisait dans des bas fourneaux. Le minerai de fer appelé (*tama* ou *gourou bi*). Il « est obtenu à partir de très grands ferrugineux qui est traité dans des hauts fourneaux de forme ovale et en argile et dont les dimensions varient entre 3m à 3,5m. La roche est placée entre une couche de bois et une couche de graines et la fusion dure environ une semaine au terme de laquelle le métal s'écoule par une ouverture aménagée à cet effet » (Idrissa, 1979 : 39). Ce travail s'accompagne de rites dont seuls les forgerons détiennent le secret. Ces derniers fabriquent

---

<sup>504</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

les outils aratoires, comme la houe ou « *kalma* » pour les semis, la hilaire ou « *koumbou* » pour le sarclage. La fabrication des armes pour la chasse ou la guerre et les bijoux pour les femmes, était aussi du ressort de ces forgerons. Les guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle ont amené beaucoup des forgerons à se spécialiser dans la fabrication de combat : flèches, poignards, épées, des lances. Dans le Boboye, par exemple, parmi ces forgerons réputés dans la fabrication d'armes, on cite : Ousmane de Yeni, Samani de Kobéri, Bazidjo de Goubézeno.<sup>505</sup>

Il existait une catégorie de forgerons qui fabriquaient, exclusivement des objets d'art : Ces artisans avaient une grande importance au XIX<sup>ème</sup> siècle au point où ils eurent un représentant officiel le *Zamkoy* (chef des forgerons) dans certaines cours au Zarmatarey comme à Dosso. Sa fonction était une des plus anciennes et une des plus importantes dans la société du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le *Zamkoy* jouait aussi un autre rôle particulier, celui de messenger. Il était au XIX<sup>ème</sup> siècle, envoyé comme un diplomate chez les adversaires du *Zarmakoye* pour mener des négociations. Mais, ce rôle primordial semble aujourd'hui se limiter au soutien du parasol du *Zarmakoye* et à quelques commissions lors des grandes cérémonies. (Idrissa, 1979 : 54).

En plus du métier de la forge, il existait d'autres activités artisanales comme le travail du cuir, le tissage et la vannerie. Toutes ces activités étaient exclusivement réservées aux gens d'origine servile. Pour le tissage, les tisserands utilisaient les fibres de coton travaillés par les femmes en rouleaux. Ils confectionnaient une série de bandes (*fatala*). Avec ces bandes on confectionnait des vêtements en reliant soigneusement les bandes à l'aide d'une aiguille selon qu'il s'agit d'un boubou ou d'un pagne.

La confection des nattes occupait aussi les femmes surtout celles du Boboye. Elles savaient presque toutes tresser une natte. La confection d'une natte ordinaire dure en moyenne une semaine. Les nattes du Boboye étaient sollicitées dans le Zidji notamment à Sokorbé, Loga,

---

<sup>505</sup> Elhadj Yacouba Hassane, Tadé Beri le 20-08-2010.

Dosso. Il arrive aussi que les hommes les collectent pour les vendre dans le *Kassar haoussa*.<sup>506</sup>

Dans le Dallol F'ogha, le Zarmaganda et dans le bas Dallol Bosso l'extraction du sel est faite de manière artisanale (photo n°8 ci-dessous). Il s'obtient par filtration et évaporation de l'eau salée mélangée à la terre. L'extraction de ce sel dans le Dallol Fogha fascina Barth qui la décrivait en ces termes :

*« Nous restâmes toute la journée du lendemain dans cet endroit misérable, ce qui nous permit d'étudier la manière dont on y préparait le sel et la composition de la terrasse sur laquelle était bâti le hameau. Cette terrasse, aux dimensions considérables, mesurait trois cent pas carrés et s'élevait à une hauteur de 50 pieds du côté de la vallée et 20 vers la berge. ...Voilà comment s'opère cette extraction : on place la terre dans des grands tamis faits de paille et de roseau, puis on y verse de l'eau, qui saturée du produit qu'on veut obtenir, est ensuite recueillie dans des vases placées au dessous après quoi on la fait bouillir. Le sel qu'on en tire se prépare alors sous forme de petits pains d'un gris jaunâtre » (Barth, 1963 : 253)*

Dans les traditions populaires, le sel du Zarmaganda est plusieurs fois mentionné. La cantatrice Delweizé, dans sa chanson, Mariatou, l'évoque avec une certaine nostalgie. La période d'intense exploitation de ce produit s'étend dans la pratique sur toute l'année. Les sites d'exploitation sont identifiés suite à l'affleurement du gisement en surface du carbonate de sodium hydraté (natron) au niveau des berges et des points asséchés dans le lit du Dallol. La technique de son extraction demeure traditionnelle et comporte plusieurs phases et ressemble beaucoup à celle décrite par Barth plus haut. Le sel est obtenu dans le Dallol Bosso, soit par simple évaporation en saison sèche ou par évaporation artificielle pendant l'hivernage. Ainsi, l'eau de la mare recueillie est d'abord filtrée, puis bouillie. En saison sèche, les sauniers creusent des trous qu'ils remplissent d'eau. Cette eau se sature par évaporation. Après l'évaporation on obtient du sel constitué en petits blocs. Par contre en saison de pluies, les trous et les mares se remplissent complètement d'eau. L'extraction par

---

<sup>506</sup> Salmou Hamani, Koygolo, le 12-08-2010.

évaporation naturelle sur place devient dès lors impossible. On fait alors recours à un procédé d'extraction artificielle : les boues salées sont recueillies dans des paniers à mailles fines lavées jusqu'à épuisement, l'eau utilisée pour ce lavage finit par se saturer, on la fait bouillir jusqu'à évaporation complète et on recueille le sel resté dans le récipient. Ce sel conserve un goût de soude. Il est moins bon que celui obtenu dans la première opération.<sup>507</sup>. Dans toutes les techniques d'exploitation de sel, ce sont des moyens rudimentaires qui sont utilisés : tamis servant à filtrer l'eau salée, récipient qui doit recueillir cette eau, exposition du dispositif aux rayons solaires. Dans le Dallol Bosso, le village de Tadé est un important site d'exploitation de sel où d'intenses activités d'extraction de natron sont développées depuis la nuit des temps. Les salines s'étendent sur une moyenne de 200 mètres de large et près de 2 kilomètres de longueur environ dans la vallée (**cf. photos n°11 ci-dessous**).

**Photos n°11 : Site et technique d'extraction traditionnelle du sel (sosso).**



source : photo AAB, prise en 2010.

<sup>507</sup> Elhadj Yacouba Hassane, Tadé Beri le 20-08-2010.



Source : Photo A.A.B, prise en 2010.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE



Les producteurs constituaient le sel obtenu en *zallo* (*barres*) d'où le nom de *Sargan zallo* (*les barres de Sargan*) ou en forme de cuvettes (Cf. **Photo n°12 ci- dessous**)

**Photo n° 12 : Barrettes et cuvettes de sel produites dans le Dallol.**



Source : Photo AAB, prise en 2010.

La production et la commercialisation du sel occupaient une place importantes dans les échanges, tant par l'importance économique de ce produit que par les enjeux politiques liés à son contrôle. Un commerce très actif se développa dans le Zarmaganda au moment de l'extraction du sel où il est troqué contre du bois de chauffe, les produits alimentaires et autres objets divers qu'apportent les autres régions. Il faut distinguer qu'il y a deux sortes de sel : le sel blanc et le sel rouge. Ce sel connu sous le nom de *osso*, (natron) est souvent utilisé dans la nourriture et l'eau de consommation des animaux. Les hommes s'en servent régulièrement comme remède contre la diarrhée, la constipation, les aigreurs. Il sert aussi à travailler les peaux des animaux pour les transformer en cuir. Ce sel sert aussi au blanchissement du linge, à la préparation du cuir et à la conservation de la viande. Le natron était déjà connu des Egyptiens de l'Antiquité qui l'utilisaient comme produit de nettoyage du corps ainsi que pour la momification où il est le principal agent de conservation utilisé : « *Les embaumeurs utilisaient ce produit en solution liquide et les cadavres étaient plongés dans des bains de natron. il servait à déshydrater le corps* » (Daouda, 2014 : 14).

Nous ne disposons pas de statistiques pour quantifier cette production au XIX<sup>ème</sup> siècle. Toutefois, on pourrait lire dans une monographie établie par Boutiq en 1903, au moment de l'extraction du sel, plus de deux cent familles s'adonnent à cette activité et produisent près de 30.000 barres par an. Dans les salines on extrait du sel d'une valeur d'une trentaine de milles chaque année.<sup>508</sup> On perçoit là le rôle ô combien important joué par le commerce du sel dans les échanges et le commerce.

## **II-Les activités d'échange et de commerce.**

Les sociétés du Zarmatarey avaient au départ une production surtout agricole avec une technologie peu développée et un faible degré de spécialisation des échanges. Chaque *Windi* (famille) constitue un centre autonome de production et de consommation. L'essentiel

---

<sup>508</sup> A.N.N, 15.1.2.(bis). Boutiq, Monographie du cercle djerma, produit en 1903, 33 pages manuscrits.

des échanges s'opéraient au sein des villages, entre les habitants à un emplacement où se rencontrent régulièrement vendeurs et acheteurs. On trouve devant des cases des femmes avec leurs étalages de « soubala » (*maari*) utilisé pour la sauce, ou de *cassia tara* (*Oula ou kassi*), herbe servant à préparer une sorte de salade, qu'elles échangeaient contre quelques mesures de mil ou de sorgho (Idrissa, 1981 : 24).

Vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, on assiste à une relative spécialisation des hommes de métier (*kambe goy terey*) comme les tisserands (*tchakey*), les forgerons (*zam*) les cordonniers (*garassa*) des potiers. Les surplus dégagés du fait de ces activités, permettaient l'instauration d'échanges qui au départ s'effectuent uniquement sous formes de troc et à une échelle locale. Ce petit commerce local mettait en contact les agriculteurs, les éleveurs et les artisans d'une même région et intéressait surtout les produits locaux de consommation courante : céréales, sel, vêtement. Ce commerce local se pratiquait à l'échelle villageoise. Sa sphère d'influence ne dépassait guère les marchés où l'on venait présenter les marchandises d'origine agricole, et en particulier les produits le sel, la potasse, les épices, etc. Ces marchés se tenaient de manière périodique et constituaient pour la majeure partie du pays les lieux uniques d'échanges. La plupart des ces centres commerciaux sont hebdomadaires avec un rayon d'action ne dépassant pas une vingtaine de kilomètres. Leur fréquentation engagea les populations des contrées avoisinantes, c'est-à-dire des espaces économiques plus grands que celui du village. Ces marchés locaux, en dehors de leur fonction économique (distribution des biens de consommation courante), servaient également de cadre aux activités culturelles. Ils facilitaient la diffusion des informations au sein de la communauté villageoise. C'était le lieu de rencontre et d'intégration sociale. Institution économique par excellence, le marché durant la période précoloniale jouait également des fonctions sociales très importantes. Les populations convergèrent, chacune avec sa marchandise et ses pensées. Le *habou*, comme on l'appelle au Zarmatarey, au-delà de son rôle économique, est surtout un haut lieu de la vie

sociale et un point de rencontre et de rendez-vous où l'on retrouve des amis où l'on prend contact avec des étrangers et où l'on échappe au cadre étroit du petit établissement rural ou du quartier.

Dans ce système de commercialisation, où la monnaie n'intervient pas, les acheteurs et vendeurs s'entendaient entre eux pour établir la valeur des unités de mesure pour chaque type de denrée. Mais, ces marchés ne peuvent fonctionner sans que la sécurité des routes ne soit assurée. C'est pourquoi, au XIX<sup>ème</sup> siècle, le marché avait un caractère rare. Seuls les villages, capables d'assurer la sécurité des personnes et des biens, possédaient des centres commerciaux. Durant cette période, dans tout l'Ouest nigérien, les principaux marchés étaient : Sansané haoussa, Say, Faleme, Kolma, Gotey, Chikal et Nikki (Idrissa, 1979 : 42). Il faut remarquer que la plupart de ces marchés étaient localisés dans la vallée où une certaine stabilité régnait. Par contre sur le plateau, seuls les villages des grands guerriers, comme Nikki de Daoudou Bougaram, possédaient des marchés. Sansani haoussa était à l'époque un des marchés les plus importants où les esclaves constituaient l'une des bases des transactions. C'était « *à la fois un lieu d'échange proche et lointain où une certaine péréquation des captifs s'opérait au profit des nobles et groupes dominants. [.....] Nobles et chefs venaient y chercher des esclaves qui constitueraient la dot du mariage de leurs filles* » (Olivier : 1984 : 47). Sansani haoussa représentait en quelque sorte une étape d'une transaction commerciale que l'ouest nigérien d'une manière générale entretenait avec ses voisins. Les commerçants haoussa amenaient des tissus et vêtements et repartaient avec les convois d'esclaves. Par le biais de ce marché, un certain nombre d'esclaves d'origine gurunsi ont été déportés en pays zarma (Olivier, 1984 : 180).

Avec la diversification des activités, notamment le développement des petites industries comme la production de sel, de cuir, de cotonnades, d'objets métalliques, on assiste à l'élargissement du cadre d'échanges pour le porter à un niveau régional. Par la suite, le troc

perdit sa valeur au détriment d'autres moyens d'échange. Ainsi, apparut la notion de la monnaie. Les populations utilisaient respectivement les barrettes de fer, les barres des lingots de sel et les cauris. Ces cauris provenaient à l'époque de Gao et du Mossi (Idrissa, 1981 : 24). En effet, originaires des îles Maldives, les cauris ont été acheminés en Méditerranée par les commerçants juifs puis introduits en Afrique de l'Ouest par les commerçants arabes à travers le commerce transsaharien.<sup>509</sup> Au XVème siècle, l'hégémonie du Sonjay dans la boucle du Niger a permis aux *Askia* d'importer beaucoup de cauris à Gao. Au XIX ème siècle, les cauris furent importés massivement pour servir à l'achat d'esclaves. C'est surtout le Nord Ghana, le pays Mossi, le Dogon qui constituaient les véritables zones de cauris. Mais, de manière générale, le territoire situé entre le fleuve Niger et l'Atlantique, était la zone de circulation intense des cauris importés d'Europe, où ils servaient de monnaie dans un trafic commercial.<sup>510</sup>

Le Zarmatarey a plus développé des relations commerciales avec ses alliés (Arewa, le Kabi) et, dans une moindre mesure avec Sokoto (cf carte n°24 p 433). Avec l'Arewa c'est surtout vers la deuxième moitié du XIXème siècle que ces relations ont connu une certaine prospérité. En effet, au cours de cette période l'Arewa retrouva une certaine stabilité intérieure avec l'avènement de Samna Karfé, allié du Kabi, boulevard de la résistance contre la domination de Gwandou et Sokoto. Dans tous les villages on sentait de l'ordre et les marchés étaient bondés de marchandises et de nourritures (Kaziendé, 1996 : 30-31).

Les *Yammawa* (ceux de l'Ouest) et les *Tanagawa* étaient les principaux acteurs du commerce entre le Zarmatarey et l'Arewa. Ces *yammawa* sont aujourd'hui installés en majorité dans le Sud de l'Arewa où ils habitent des villages comme Ligido. Ils livraient au Zarmatarey des pagnes très recherchés qui n'étaient pas à la portée de toutes les classes sociales. Seules les

---

<sup>509</sup> Agnès Lambert 1998, « Espaces d'échanges, territoires d'Etat en Afrique de l'Ouest » 12p IRD, publié sur [www.http // horizon.documentation.ird.fr/exc.doc/plein7](http://horizon.documentation.ird.fr/exc-doc/plein7) consulté le 23 Mars 2013.

<sup>510</sup> Agnès Lambert 1998, « Espaces d'échanges, territoires d'Etat en Afrique de l'Ouest » 12p IRD, publié sur [www.http // horizon.documentation.ird.fr/exc.doc/plein7](http://horizon.documentation.ird.fr/exc.doc/plein7) consulté le 23 Mars 2013.

personnes aisées pouvaient s'en procurer. Ces pagnes étaient les *Daguga* connus pour leur résistance et leur beauté. Il y avait également ce qu'on appelait les *Kancandi* utilisés à des rares occasions comme le mariage, les fêtes religieuses. Ces deux variétés de pagnes constituaient à l'époque l'essentiel du trousseau de la jeune fille lors du mariage. On citait également le *Kagare* nommé ainsi pour ses multiples couleurs. Les personnes fortunées du Zarmatarey se procuraient aussi des pagnes dits *gawaye* ou pagnes haoussa. Ces pagnes étaient très amples et coûtaient très chers.<sup>511</sup>

Un autre réseau commercial liait le Zarmaganda avec les régions du fleuve (cf. carte n°24 p427). Il s'agissait d'un commerce très actif qui mettait en rapport deux zones aux économies complémentaires : les habitants du Zarmaganda avaient grandement besoin de céréales et d'autres produits de la zone fleuve qui en retour se procuraient du sel et des plumes d'autruche du Zarmaganda. Des caravaniers venus de Sokoto par Matankari, achetaient le sel de Ouallam dans le Zarmaganda. S'ils n'obtenaient pas les charges complètes, ils continuaient au marché de Sakoira sur le fleuve.

L'existence des relations politiques très anciennes du Zarmatarey avec le Kabi a permis aux deux régions de développer des relations commerciales très poussées. Le commerce de chevaux, des esclaves et des plumes d'autruche occupaient l'essentiel des transactions entre les deux pays. Des caravanes haoussa venaient jusque dans le Zarmaganda pour se procurer du sel :

*« Autrefois, le commerce du sel de Zarmaganda se passait par le système de troc. Au nord comme au sud arrivaient les caravanes. Les producteurs mettaient en ensemble un point d'échange au niveau de chaque village avant le passage des caravaniers. Un sac de mil valait 20 tablettes de sel, 15 bandes d'étoffes étaient échangées contre 4 petites pains de sel appelées kaina-kaina ».*<sup>512</sup>

<sup>511</sup> Salmou Hamani Koygolo, le 12-08-2010.

<sup>512</sup> Boureïma Zakou, Ouallam le 26-05-2011

Duffort Ernest, dans une monographie sur Ouallam, donne une idée de la quantité de sel qui alimentait ces transactions commerciales :

*« Autrefois, le sel du Djermaganda était abondant et de qualité supérieure. La quantité qu'on exportait chaque année était immense, cependant les mines ne s'épuisaient pas. Les gens du pays rapportent que cette substance croit et végète continuellement à mesure qu'ils en extraient, et il s'il n'en était pas ainsi l'économie du pays disparaîtrait, telle est la quantité de sel qu'on en tire annuellement pour l'exportation ».*<sup>513</sup>

Nous ne disposons pas de statistiques fiables pour quantifier le sel qu'on exportait à travers ce circuit commercial. Seulement, au XIXème siècle, note Ferguson D.E, chaque année, plus de 20.000 charges d'ânes de sel arrivent à Sokoto (Ferguson, 1973).

Les commerçants zarma étaient également spécialisés dans la vente des chevaux avec le Kabi en échange de poissons et du sel. Les *Kabawa* à leur tour revendaient ces chevaux aux Yorouba à travers le Noupé et le Borgou (Balogun, 1970: 26). Certains Zarma allaient directement vendre leurs chevaux au Dendi en passant par le Kabi où ils payaient des taxes de route. Les *Kabawa* en retour fournissaient des pagnes teints, des instruments de pêche, des bijoux, des pagnes du Sokoto, de Jeda, des couvertures et de la cola au pays zarma. H. Barth de passage dans la région du Dendi décrit les transactions en ces termes :

*« Les transactions se font d'une façon originale. Si les Dendi ont un peu du tout, les zabarma n'ont que du bétail et de la potasse et les gens du Bengou que du sel. Les habitants d'Ilo sont cultivateurs et les haoussas fabriquent des cotonnades. Aussi, les Zabarma vont-ils vendre leur bétail à Bengou pour avoir du sel qu'ils portent à Ilo. Ils rencontrent à Ilo des Haoussu qui y apportent des cotonnades avec lesquelles ils font leurs échanges et se procurent ainsi les marchandises qu'ils vont ensuite vendre aux Dendi. Puis, les Zarma et les Dendi se rendent à Kandy et, y troquent aux gens du Togo, leurs marchandises contre la Kola.»* (Barth, 1965).

Au delà de ce commerce régional, un commerce interrégional mettait en rapport des habitants de pays de latitudes différentes dont les productions ne sont pas les mêmes. Il

<sup>513</sup> A.N.N, 22.1.15, Monographie d'Ouallam, Duffort Ernest, 1955, 24 p.

faut rappeler qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, il existait des courants commerciaux dont les explorateurs qui avaient sillonné l'espace nigérien de façon générale, avaient constaté à la fois l'ampleur, la complexité et surtout le déclin progressif. Dans le cadre de ces échanges le monde haoussa représentait un véritable carrefour. Quatre courants commerciaux le reliaient à l'extérieur : un courant Est qui le relie au Bornou, un autre à l'Ouest en direction du Gondja, au Nord avec le Kowar et au Sud- Nord avec les pays Yorouba (Oyo, Noupé et Bida). Ces courants commerciaux n'étaient que le prolongement d'un autre courant plus ancien qui reliait le monde haoussa à l'Ayar. Le pays haoussa recevait à l'époque du Nord du sel, des dattes, du tissu. La cola et les esclaves venaient du Sud. Ces esclaves sont utilisés dans les tâches sécuritaires et domestiques.

Il exportait des grains, du cuir, des pagnes tissés. Le commerce d'esclaves entre l'Afrique noire et le Maghreb a été une des dimensions essentielles des relations entre les deux régions. Ces esclaves sont utilisés en masse dans les activités agricoles, comme souvent comme soldats et dans beaucoup de travaux demandant un effort physique : ce sont eux qui préparent le béton pour les fondations, qui construisent les maisons et les terrasses et qui interviennent dans la coupe de bois, le cassage de la caillasse et le pilonnage du bois (Bovill : 1968 : 227). Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le commerce entre les deux régions se poursuit même s'il a connu une baisse importante. En effet, l'occupation de l'Algérie vers 1830 avait porté un coup dur au le commerce des esclaves entre certains pays du Maghreb et l'Afrique Subsaharienne (M'Bokolo, 1992, T2, : 194). Le Zarmatarey, resté très périphérique par rapport aux grands Empires soudanais, n'a pas pu établir des relations commerciales très suivies avec l'Afrique du Nord. Cela réside à notre sens dans le fait qu'il ne produit pas de l'or et offre très peu d'esclaves. Mais, de par sa situation géographique entre les régions de la zone sahéenne et les zones côtières, le Zarmatarey servait de zone de transit pour les milliers de caravaniers haoussa en partance pour les pays de la côte. Les Haoussa, originaires



du Nord Nigeria, contrôlaient tout le commerce de la kola, depuis le Nigeria jusqu'au Ghana actuel. Ils étaient installés dans les marchés situés à la périphérie de la forêt, tels que Kintam Po, Salaga, Kishi, Ilorin, où ils attendaient l'arrivée des produits yoruba et ashanti. Ils échangeaient la cola contre les produits venant du monde arabe. Ces négociants haoussa traversaient une partie du Zarmatarey pour s'approvisionner en noix de cola dans le Nord du pays Ashanti. La principale voie de commerce est celle du fleuve qui mène aux Etats haoussa. Elle reliait Sokoto- Goulbin Kabi- vallée du Niger jusqu'à Sansané haoussa jusqu'à Dori en cas de besoin. D'autres pistes existent et aboutissent aux marchés qui sont pour la plupart situés sur le fleuve ou en tout cas dans les zones de peuplement relativement dense (Idrissa, 1981 : 23). De l'Arewa une autre voie commerciale reliait Matankari au Zarmaganda en traversant l'Imanan entre Sandiré et Fillingué. De Ouallam, elle atteint Sakoiré qu'elle ne dépasse pas. Les caravanes haoussa rentrent par la même voie avec quelques plumes d'autriches, un peu de sel et du bétail. La quantité de ces plumes est estimée environ à cinq cent kilogrammes<sup>514</sup>. Les plumes sont recherchées par les plumassiers pour les costumes et les accessoires. Celles du mâle sont blanches ou noires, celles des femelles sont grises. Elles sont également utilisées comme plume d'écriture et servent aussi à faire des éventails et des chapeaux. Elles sont utilisées, tout comme les œufs d'autriche, dans la décoration des maisons. Toutefois, à la fin du XIX ème siècle, son commerce était en déclin à cause de l'avilissement de son prix d'une part, et d'autre part, du fait de la mise en place par les colons anglais, les principaux pourvoyeurs, des couveuses artificielles. Devenues une véritable industrie, ces plumes sont : produites en quantité considérable dans les pays côtiers pour ravitailler les marchés de Londres et de Paris. Dans ces conditions note M. Fournel « *ce n'est plus la peine de traverser le désert pour aller chercher ce produit* » (Fournel, 1887 : 105). Ce commerce peut apporter près de 3 à 400 F par an pour le cercle<sup>515</sup>

---

<sup>514</sup> A.N.N, 15.1.1, Monographie du cercle Djerma, 1901, 113P par le capitaine Salaman,

<sup>515</sup> A.N.N, 15.1.2, Boutiq, Monographie du cercle Djerma, 1903, 33 pages manuscrites.

Une autre voie reliait Sokoto aux pays de la Volta passe par Say, ce qui permit à cette localité d'être au cours du XIXème siècle l'un des centres les plus importants du Moyen Niger. C'est la voie la plus suivie et les caravanes drainaient tout le long de ce parcours des marchandises et débarquaient à Dori avec leurs marchandises restantes et du bétail. De là, les caravaniers achetaient du bétail qu'ils allaient ensuite écouler en pays anglais. Le sel était transporté à dos de chameaux où un seul marchand pouvait posséder environ 40 chameaux (Barth, 1965 : 201-203). Les commerçants haoussa qui voyageaient sur des bourricots par petits groupes transportaient à Dori des pagnes, des boubous, des turbans bleus et de l'indigo, qu'ils échangeaient contre le bétail et le sel. Par le pays mossi, venaient le cola importé du pays Ashanti et des bandes de coton. C'est surtout le commerce de la cola de tradition très ancienne, qui donna un certain dynamisme à ce commerce à travers le marché de Gonja et de Becco (Begho) :

*« Gonja, was the southernmost market frequented by the Haoussa traders from the north-east ; here Kano cloths and imported goods from across the Sahara were exchanged for kola nuts. From the early part of the fifteenth century, Haoussa traders were known to have been coming to Gonja for the nuts , which were used as stimulants in the dry and hot area » (Kwame, 1970 : 3).<sup>516</sup>*

N. Levtzion nous énumère le rôle de la cola au Soudan: « *Kola is chewed, it liquid, acting as stimulant, helps to overcome thirst. Being valuable, kola comprises a most appropriate present, it is given by host to his guest and subjects to theirs chiefs* » (Levtzion, 1968 a: 18).<sup>517</sup>

Les traditions de Dosso ont conservé le souvenir des énormes caravanes connu sous le nom de *sete*, qui partaient jusqu'au Gonja. Ces commerçants se déplaçaient à pied et utilisaient le cheval, le mulet, le dromadaire et l'âne. Le voyage se faisait par caravane véritable marché

<sup>516</sup> [Traduction : « Gonja, a été le marché le plus méridional fréquenté par les commerçants haoussa du nord-est. A Kano, les vêtements et les biens importés à travers le Sahara sont échangés contre des noix de kola. Au début du XVe siècle, les commerçants haoussa ont été connus à travers le commerce du cola à Gonja. Ces noix de cola sont été utilisées comme des stimulants dans la zone sèche et chaude ».

<sup>517</sup> [Traduction: La cola est mâchée. C'est un liquide qui agit en tant que stimulant, et qui aide pour surmonter la soif. La cola est le cadeau le plus approprié qu'on donne à un hôte ou que les sujets donnent à leur chef].

ambulant comprenant parfois plus de cinq cent personnes. Ces caravanes se déplaçaient librement d'une région à l'autre, d'un pays à l'autre. Elles étaient protégées dans leur parcours par les autorités traditionnelles locales qui vivaient d'ailleurs en partie des péages et des dons versés en nature ou en monnaie. Le Français Monteil qui passa dans la région de Dosso en 1891, rapporte :

*« Chaque année, entre mars et mai, une vingtaine de caravanes allaient de Kano au Gondja à la recherche de cola emportant divers articles de l'industrie de Kano : Boubou, pantalons, des pagnes, des turkudi (sorte de pagne de renom) et des peaux, d'étoffes, de cotons filés, de tissus, de pagne teints. Ils transportaient aussi de l'indigo, des pagnes tissés, des bœufs et des moutons qu'ils allaient vendre au Ghana ou qu'ils échangeaient avec la cola et autres produits » (Monteil, 1894 :121)*

Leur escale donnait lieu à une véritable fête. Les femmes amenaient leurs *fatala*, certaines préparaient des galettes, des beignets, les hommes proposaient leurs lingots de sels qu'ils avaient pris soin d'entasser durant plusieurs mois. Les animaux sur pied étaient présentés, les caravaniers s'approvisionnaient en boules d'oignons séchés et pilés et autres condiments légers à transporter. Ces commerçants achetaient aussi des produits vivriers pour se nourrir. C'était un véritable lieu du donner et du recevoir.

Ces échanges à longue distance ont généré une spécialisation et une division du travail. Chaque membre avait un rôle bien déterminé. C'est le cas du *Madougou*<sup>518</sup>, qui assurait la fonction de guide et de porte parole pour les caravaniers. De par ses attributions, il est le personnage central de la caravane :

*« The central figure in the caravan organization was the Madugu (caravan leader). As the administrative and military head of expedition, he determined all major decision, from date to departure of duties along the way .often he was compared to an emir, for his voice was absolute in caravan affairs. Dispute, consultation with important traders and Mallams, final responsibility for ventures were on his s houlder. He dealt with*

---

<sup>518</sup> Mot d'origine haoussa qui désigne leader de la caravane.

*local ruler, negotiated payment of gaisuwa, fito and other taxes and directed offensive operation* » (Lovejoy, 1973: 187).<sup>519</sup>

Le *madougou* est plus qu'un simple guide. Cet homme qui dirige la caravane est en général un homme riche qui a des relations auprès des pouvoirs politiques locaux, qui maîtrise la route et auquel on attribue souvent des pouvoirs magiques (Hamani, 1975 : 219). C'est lui, qui a en charge de s'entendre avec les autorités locales et de négocier le passage. Il a, pendant toute la durée du voyage, le statut de guide qui a une certaine autorité sur les caravaniers. C'est au *madougou* de repartir, au *prorata* de l'importance des charges, les impôts prélevés sur les caravanes. La réussite de l'entreprise dépend donc de l'habilité et de sa capacité de négociation. A l'entrée d'un pays ou d'une ville, le *madougou* demande une escorte militaire en contre partie de frais de route ou de traversée versés au chef ou aux populations locales. En plus de cet avantage moral, le *madougou* bénéficie d'un cinquième (1/5) des marchandises exportées par chaque membre de la caravane (Hamani, 1975 : 219). Il est assisté dans cette tâche du *Jagaba* (le guide) et de l'*Oubandawaki* (ou *Madaki*) qui est chargé de la collecte des fonds devant servir au paiement des taxes. Les pouvoirs politiques ont en retour l'obligation de garantir la sécurité de la caravane.

Les grandes caravanes durent plusieurs mois (généralement plus de la moitié de l'année). L'itinéraire suivi était le même à l'aller comme au retour : Gwandou, Sokoto, Argoungou, Guiamé, Dosso, Kirtachi en aval de Say. La caravane traverse le Niger, puis entre dans le Gourma atteint Soudou M'Bodjo aussi appelé Fade Gourma ou Nougou capitale du Gourma, longe la frontière du Mossi et par le Gurunsi, le Mamprusi, le Dagomba, arrive à Salaga capitale du Gondja le pays de la cola en pays ashanti. En ce point, elle échange ses

---

<sup>519</sup> [Traduction : Le personnage central dans l'organisation de la caravane était le Madugu (chef de caravane) En sa qualité de leader administratif et militaire de l'expédition, il prenait toutes les décisions principales, de la date du départ aux paiements des taxes le long de la route. Souvent il était comparé à un émir, parce que sa voix était absolue dans toutes les affaires de la caravane. Les discussions, les consultations avec les commerçants importants et *Mallams*, toutes ces responsabilités étaient de son essor. Il traitait avec les souverains locaux (négociait le paiement des taxes appelés de salutations ou de sortie et bien d'autres impôts et dirigeait les opérations offensives.)

marchandises contre des noix de cola puis fait retour sur Kano où les premières caravanes arrivent vers le milieu d'octobre (Monteil, 1894: 208-213). Les principaux acteurs de ce commerce étaient surtout les Haoussa et les Mandé. La présence de ces deux communautés se traduit par l'utilisation de leur langue dans les transactions. Ce sont eux qui connaissent les meilleures routes, les vitaux points d'eau et de repos. Les jeunes Haoussa sont initiés dès le bas âge. La caravane représentait pour eux une épreuve qui les permet de démontrer leurs capacités à l'autonomie. Cette école difficile les forme à endurer les privations et à engager un dialogue avec le monde inconnu.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'influence des Haoussa dans ce commerce caravanier était si importante qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, un haoussa, nommé Laraba Dan Tabo, était un des responsables du marché de Salaga (Rouch, 1953 : 45). C'est cette prépondérance des Haoussa dans ce commerce caravanier qui explique les préjugés qu'a eu Monteil vis-à-vis de ce groupe en les présentant comme « *une race essentiellement industrielle et commerçante* » (Monteil, 1894 : 209). Mais, ce peuple a autant de qualités commerciales que politiques.

Les Mandé, grands négociants qui firent la richesse de l'Etat sonèy, furent aussi des animateurs de ce commerce. Ils sont connus sous diverses appellations génériques qui diffèrent selon les régions :

*« The group of mande is known by different names among various tribes. They are called Dyula among Malinke of Upper Niger, Marka by the Bambara in the region of Segou and Jenne, Dafing in the bend of The Upper Black volta river, Yarse by the people speaking the mole -Dagbane languages. In Arabic sources the mande traders are called Wangara » ( Levtzion, 1968 a : 3)<sup>520</sup>.*

---

<sup>520</sup> Traduction : « Le groupe du mande est connu sous différents noms par diverses tribus. Ils sont s'appelés Dyula chez les Malinke du Moyen Niger, Marka par le bambara dans la région de Segou et Jenne, Dafing dans le bassin supérieur de la Volta Noire, Yarse par les personnes parlant les langues du Dagbane. Dans des sources arabes les commerçants de mande sont s'appelés Wangara. »

Ces commerçants mandé, à la recherche de l'or, découvrent la cola dans la région de Bégho dès le XVI<sup>ème</sup> siècle. En effet, après la chute de cet Empire suite à l'intervention des Marocains en 1591, la détérioration de la sécurité au Soudan Occidental eut pour conséquence le déplacement du centre de gravité politique et économique de Tombouctou à Gao. Les Mandé réussirent à détourner les axes du commerce caravanier. Les routes sahariennes se déplacèrent vers l'Est, Tripoli, se substituant au Maroc, devient un meilleur point de départ pour les caravanes, et Katsina au Nord du pays haoussa, leur terminus le plus important (Levtzion, 1968 b : 728). L'essentiel du commerce de la région se déplaçait ainsi du Nord Ouest au Nord Est.

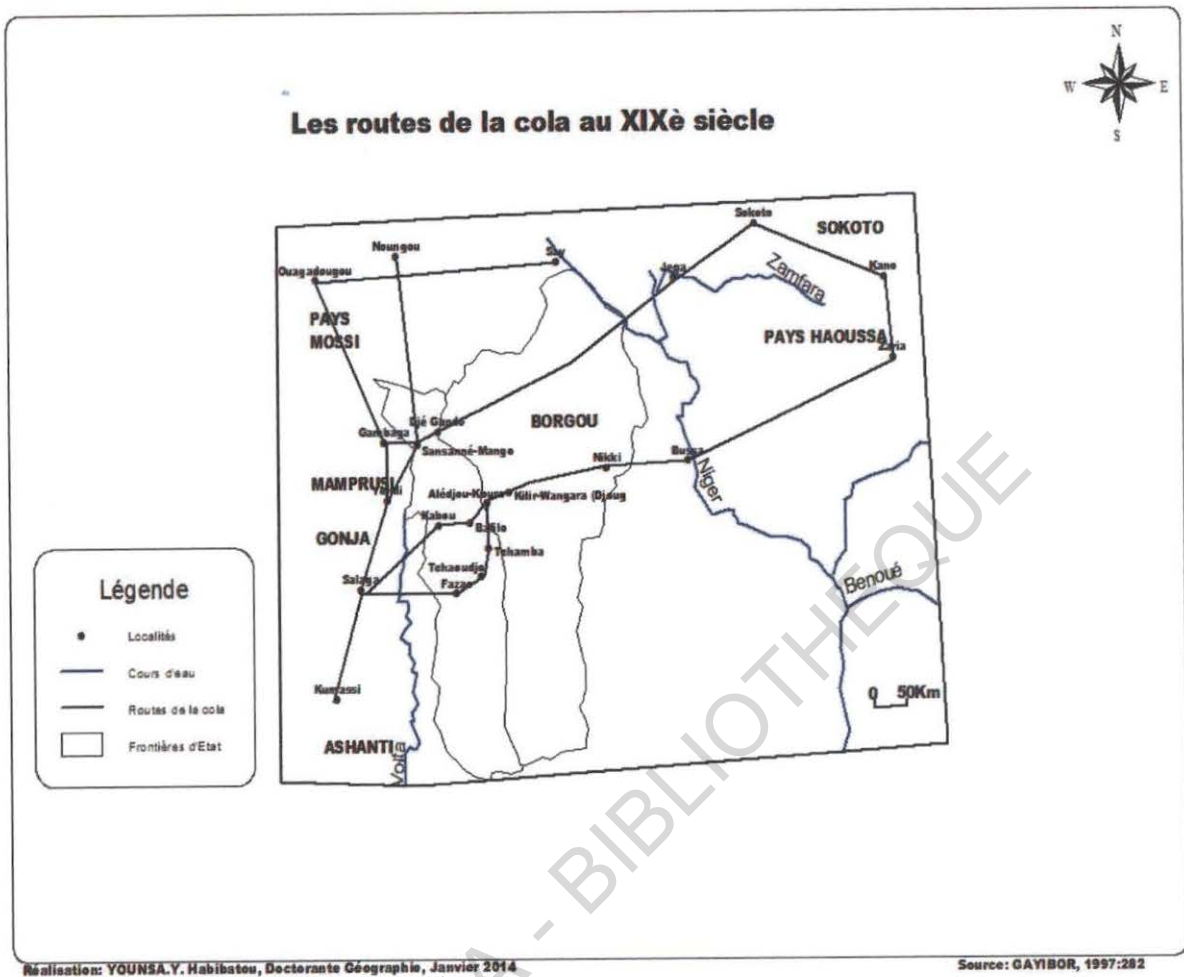
Ces Mandé étendirent alors « *la diaspora manding* » jusqu'au pays haoussa. Ils se regroupèrent au sein des cités caravansérails ( Salaga, Djougou-Wangara), de « quartiers de musulmans » ( *malwada*) ou des villages autonomes( *didaouré*) en pays Kotokoli » ( Gayibor, 1997, I, : 281). Ils opéraient dans un vaste espace géographique allant du Sahel au Nord aux franges de la forêt au Sud, de l'Océan Atlantique à l'Ouest aux Etats haoussa à l'Est. Les nouvelles voies reliaient alors les Etats haoussa du Nord Nigeria à Salaga dans la moyenne vallée de la volta (cf carte ; n°23 p.426). Ce trafic commercial institué entre pays sahéliens et forestiers prit le nom de commerce haoussa de la cola. Ses origines remontent au XV<sup>ème</sup>. En effet, c'était la reine Amina de Zaria, une contemporaine du roi Dawda de Kano ( 1421-1438), qui était la première à se procurer des noix de cola en pays haoussa. Le chef de Noupé lui envoya un tribut de 10.000 noix de cola (Gayibor, 1997, I, 284). C'est au cours de la même période qu'un groupe de Wangara immigre à Kano. Selon la même source, c'est au cours du règne suivant, celui d'Abdoulaye Bourja, qu'une liaison directe s'établit entre le pays Gondja de la moyenne vallée et les Etats haoussa. Ce dernier qui inaugura les voies du Bornou au Gondja. Les principaux centres de ce commerce étaient, Kano dans le Nord Nigeria et de Salaga dans le Gondja. L'importance du premier s'explique par les

importantes industries manufacturières (tissage, teinture, forge, tannage, cordonnerie) dont disposait cette ville. En ce qui est du second centre, rappelons qu'au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, un changement politique intervint dans la moyenne vallée de la Volta quand en 1744, l'Empereur l'Ashantene Opoku Ware subjuga les Etats et le royaume du Dagomba de Yendi (Gabybor, 1997, I : 287). Cette hégémonie eut des répercussions économiques, puisque Salaga fut confirmée dans un rôle de principale cité caravansérail et de plaque tournante du commerce. Il était à l'époque le marché le plus important du commerce ashanti de la noix de cola. C'était une ville cosmopolite où tout le monde pouvait venir et rester. Les routes de la cola la reliaient aux grands royaumes mossi, à Kano, Zaria et Katsina en pays haoussa du nord Nigeria (cf. carte p.428). Dans cette ville de Salaga se rencontrent les Mandé venus du Mali historique et les Haoussa venus de l'Est. Ce système commercial qui vient d'être décrit a fonctionné tout le long du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il a provoqué beaucoup de mutations au sein des populations. Il fut un des meilleurs exemples d'intégration économique, et culturelle. Sur le plan économique, il n'y avait pas de cloisonnement commercial en ce sens que les produits élaborés à Kano, tels que les tissus, circulaient jusqu'en Ashanti. De même, que la cola produite en pays Bété, Agni, Ashanti, etc., allait jusqu'au bord du lac Tchad<sup>521</sup>. Ce commerce caravanier est resté vivace jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup>, période au cours de laquelle il a connu un certain ralentissement du fait du climat d'insécurité qui régnait dans une bonne partie des Etats impliqués dans ce commerce. En effet, quand en 1874, Koumassi fut détruite par les Anglais, ces derniers transférèrent le marché de la cola de Salaga à Kintampo, (Gayibor, 1997 : 367). Ce transfert n'est pas sans conséquence sur l'ensemble du processus.

---

<sup>521</sup> Agnès Lambert 1998 « Espaces d'échanges, territoires d'Etat en Afrique de l'Ouest » 12p IRD, [horizon documentation ird.fr/exc.doc/plein7](http://horizon.documentation.ird.fr/exc-doc/plein7) consulté le 23 Mars 2013.

Carte n°23 : Les routes de la cola au XIX<sup>ème</sup> siècle.



Source : N.T. Gayibor (1997 : 282).

### III- L'impact des guerres sur l'économie au XIX<sup>ème</sup> siècle

Le second élément d'analyse est l'examen du poids de l'ensemble de ces bouleversements sur l'organisation des sociétés du Zarmatary de façon générale. Les conséquences furent à cet effet, très dramatiques. Les activités économiques du Zarmatary ébranlées par un siècle de guerres furent complètement asphyxiées.

#### 2.1 -Une régression de la production.

Jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, malgré les conflits, le Zarmatary apparait comme une région économiquement bien structurée. La diversité des activités économiques est liée à la



richesse du pays. Les échanges économiques se produisaient de manière régulière. Mais, vers la fin du XIX<sup>ème</sup>, toutes les activités économiques s'estompèrent et le pays vit les moments les plus sombres de son histoire. Les nouveaux moyens de production de richesse étaient devenus l'arc, la lance et le sabre. La recherche de vivres notamment le mil devint alors la cause de la plupart des razzias. Évoquant la gravité de la situation, le commandant Toutée qui arriva à Karimama à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle (1896) mentionna dans son rapport que « *l'action peul sur laquelle se sont greffées les expéditions d'Ali Boury et Ahmadou Cheikou avaient totalement désorganisé la région et créaient un climat d'insécurité tel que les activités économiques étaient presque nulles* » (Toutée, 1908 : 273).

A la fin du siècle, la situation se compliqua davantage à tel enseigne que l'agriculture devint une activité risquée. Seuls les plus audacieux parvinrent à faire la culture et là également avec toutes les précautions requises. On cultivait toujours avec une vigie perchée sur un arbre et qui scrutait sérieusement la campagne pour déceler une attaque toujours possible. D'autres dispositions étaient encore prises pour une pratique minimale de travail agricole. C'est ainsi « *qu'on sème, on récolte avec l'arc à la portée de la main. On dormait avec son arc et ses flèches, les femmes ne pilaient jamais la nuit, les repas étaient préparés dès le coucher du soleil* » (Karimou, 1977 : 149). Par rapport à l'impact des rezzou sur l'agriculture, la tradition orale n'est certes pas trop prolixe, mais elle nous permet de situer certains de ses aspects dans un ordre de grandeur. Ainsi c'est grâce à cette tradition orale que nous connaissons la façon par laquelle les populations avaient réagi pour assurer à leur habitat une relative sécurité. Il nous a été indiqué à Koygolo que, les populations avaient renoncé à vivre dans de gros villages pour se contenter de petits hameaux éparpillés à l'intérieur des plateaux et auxquels on n'accédait que par des sentiers le long desquels on avait établi des ruches d'abeilles guerrières qui en interdisaient l'accès à toute cavalerie. C'est compte tenu de tout ceci que les vieillards interrogés sur les stagnations voire la régression de l'agriculture, sont unanimes à

incriminer « *la période des chevauchées permanentes* ». Par cette formule, il faut entendre la persistance de la terreur, la mort qui guettait les vivants à chaque instant, au retour d'un sentier ou sur leur lit. Cette peur permanente avait finalement usé les cœurs, fragilisé les esprits, fait de la plupart des créatures des êtres hésitants, vivant au jour le jour, sans souci du lendemain. Les opérations militaires étaient généralement précédées par la destruction des récoltes afin de réduire les capacités de résistances de l'ennemi. Il y avait des disettes et des famines partout. Pour peu qu'une épidémie ou une invasion de sauterelles y ajoutât ses effets dévastateurs, les populations seraient réduites à recourir à toutes sortes d'expédients pour survivre.

Une autre mesure de prévention des rezzou, fut « le *Carga* », une pratique sociale qui mettait à la disposition d'un paysan et pendant une période donnée d'autres cultivateurs. Tandis que certains travaillent la terre, d'autres très armés perchés sur des arbres surveillent les mouvements des ennemis. Cette action en même temps qu'elle aide les agriculteurs à finir vite le travail, assure aussi la protection des populations contre les agresseurs<sup>522</sup>

Cette dernière disposition était semblable à celle décrite par H. Barth qui observa dans la région d'Argoungou que devant la détérioration de la situation dans la région, et à la persistance de l'insécurité, les femmes et les vieux du village se réunissaient deux fois par semaine pour aller chercher le bois de peur d'être razzier:

*« The town was no better off now than I had been a year before , the expedition against Argungo of which I had heard on the road as being undertaken by Aliyu having turned out a more sham , and, in consequence the pagan rebels being stronger and more daring than ever and juster residence ,there was an expedition on a small scale every Tuesday and Thursday, made by the old people and women in order to collect wood with some degree of security » ( Barth, 1965 T3, : 554)<sup>523</sup>*

<sup>522</sup> Djibo Idé Yéni, le 22-08-2010.

<sup>523</sup> [Traduction : La ville était moins belle qu'il y a un an de cela quand je la visitais L'expédition de Aliyu contre Argungou dont j'avais entendu parler sur la route s'était avérée plus feinte, et, en conséquence les rebelles étaient plus forts et plus audacieux que jamais et il y avait chaque mardi et jeudi, une expédition sur une

Cette situation d'insécurité générale eut comme conséquence évidente le désintéressement des populations aux cultures, à toute idée de travail et d'économie. Les paysans abandonnèrent leurs champs, faute de garantie sécuritaire et les cultures étaient devenues pratiquement impossibles. Les populations se pillaient mutuellement. La recherche des vivres, notamment le mil, devint la cause de la plupart des rezzou. La confusion devint générale. Les rezzou remplacèrent les forces de production traditionnelles et la famine s'installa à l'échelle endémique faisant de carnage. L'arc, la flèche, la lance et le sabre étaient devenus les nouveaux moyens de production et de richesse. En effet, cette situation d'insécurité va induire sur la situation de belligérance constante avec son cortège d'agression de rezzou de rapt qui vont obliger les localités qui paraissent les plus faibles à chercher protection dans des villages fortifiés dirigés par des guerriers capables d'assurer la défense.. Les populations abandonnent les villages de cultures pour s'installer sur les plateaux caillouteux impropres aux cultures. Ce qui entraîne un recul drastique de la culture. Toutes ces situations contribuent à faire reculer la production agricole qui à la longue entraîne des famines. Il y avait des disettes et des famines partout. Pour peu qu'une épidémie ou une invasion de sauterelles y ajoutassent leurs effets dévastateurs, les populations étaient réduites à recourir à toutes sortes d'expédients pour survivre Ainsi, aussi loin qu'on puisse remonter dans le temps, « des facteurs d'ordre naturel ou humain ont été susceptibles de rompre l'équilibre combien fragile entre les populations et les ressources alimentaires disponibles » (Coquery-Vidrovitch, 1985). En effet, vers 1870, année qui correspond à la reprise des troubles dans l'ouest nigérien, les populations firent face à une grave famine appelée « *Gaassou bargou* » appelée aussi « *gaaso jire* » ( l'année de laalebasse) autrement dit la « l'année de laalebasse ». Cette

---

petite échelle faite par les femmes et les vieux dans le but de rassembler le bois avec un certain degré de sécurité ]

famine est présentée comme une des plus difficiles que les populations du pays ont gardée en mémoire. B. Alpha Gado rapporte les souvenirs de cette famine en ces termes :

« le récipient utilisé en milieu sahélien pour conserver ou consommer les aliments<sup>524</sup> est pilé dans un mortier pour obtenir une farine mélangée à certaines feuilles puis consommé après cuisson sous forme de pâte alimentaire. » (Alpha Gado, 1993 : 39). Cette famine est présentée comme la plus implacable des calamités que les populations du Sahel aient connues.

**Le tableau n°2: les différentes famines intervenues au Sahel au XIX ème siècle.**

Noms local de la famine	Durée	Espace concerné
?	1830-1833	Ensemble du Sahel
Banga banga	1855	Tout le soudan central
Balaw	1864-1866	Ensemble du Sahel
Gassou Bargou	1870-1873	-
Arendat	1890-1893	Ensemble du Sahel

Source : B. Alpha Gado (2010 : 91) (voir bibliographie)

L'analyse de ce tableau ci-dessus laisse apparaître une certaine corrélation entre l'environnement, la situation alimentaire et l'histoire politique et militaire de la région. Par exemple, la première famine correspond à la reprise des hostilités dans le Boboye avec la bataille de Zagoré de 1833 où beaucoup de guerriers zarma furent battus par les Peul et leurs alliés. Quant à la seconde, elle se situerait à peu près dans la fourchette chronologique du retour des *Wangari* au Zarmatarey pour engager les guerres de résistance. Cette période fut caractérisée par une série de guerres au Zarmatarey. Les populations abandonnèrent les cultures pour s'adonner à la guerre. Mais, au cours de nos enquêtes, nous n'avons pas eu assez d'informations sur ces famines. Nous disposons à cet effet de peu de renseignements<sup>525</sup>. Les informateurs semblent se souvenir plus des famines de la période coloniale que celles de la période antérieure. C'est seulement par rapport à la famine dite *Gassou bargou* qu'on dispose

<sup>524</sup> En langue zarma ce récipient est appelé *Gaassou* ou *Gasso*, le *bauhina* de son nom scientifique. Le même ustensile est utilisé par les populations peul pour orner leurs maisons.

<sup>525</sup> Un enregistrement, conservé à la sonothèque de l'IRSH titré « l'histoire des famines » daté du 6-12-1969 et dont l'auteur est Bossi Sallelé, donne néanmoins quelques éléments d'informations. Mais, ce sont surtout les famines de la période coloniale qui sont le plus évoquées par le narrateur.

de quelques bribes d'informations. Elle est présentée comme la plus difficile de cette période et les populations pour y faire face mangeaient les Calebasses. Elle se situerait vers 1870 d'après B.Gado Alpha (2006 : 327). Face à la rareté de graines, les populations faisaient recours aux produits de la chasse et plus particulièrement aux fruits des plantes sauvages voir même leurs feuilles. Elles essayaient d'exploiter d'abord le potentiel de ressources que pouvait leur procurer la nature. « *Le produit de la chasse assurait un équilibre nutritionnel et occupait une place non négligeable pendant la période de soudure. A l'époque précoloniale, le gibier fut plus abondant qu'aujourd'hui* » (Idrissa, 1981). Les produits de la cueillette contribuaient aussi à assurer un équilibre alimentaire. Il existe à effet, une multitude de plantes sauvages comestibles. Nous ne pouvons pas faire état ici de toutes les espèces végétales consommées en période de famine mais, les espèces plus fréquemment utilisées. Certaines de ces plantes sont consommées, même en période d'abondance, mais sous forme d'alimentation d'appoint. Le tableau ci-dessous donne des indications sur quelques arbres ou plantes utilisées dans l'alimentation lors des famines.

**Tableau n° 3: Arbres et plantes utilisés dans l'alimentation au XIXème siècle :**

Nom en Zarma	Nom scientifique	Partie utilisée dans l'alimentation
Anzza	Bosciasenegalensis	Graines
Bagey	Cadaba farinossa	Feuilles
Bourgou	Echinocha stagnina	Racines
Dani	Cenichous biflorus (cramcram)	Feuilles
Darey	Ziziphous jujuba	Fruits
Dosso	Parkia biglobosa (neré)	Fruits
Fantou	Detariumsenegalensis	Fruits
Gansi	Panicum laetum	Fruits
Garbey	Balanites aegyptiaca	Fruits
Ginaw	Nymphaea ssp	Racines
Hassou	Maerua crassifolia	Feuilles
Kangaou	Hyphaene thebaania	Fruits et fleurs
Kossey	Banihinia reticula	Feuilles
Oula	Cassia tara	Feuilles

Source: Idrissa (1979 a: 184) (voir bibliographie)

Trois grands groupes se dégagent de ce tableau ci-dessus

— la végétation arbustive offrant des feuilles, fleurs ou fruits comestibles ;

— les plantes aquatiques ou à tubercules ;

— les céréales sauvages comme le fonio sauvage (*Panicum laetum*), les graines de cram-cram (*Cenchrus biflorus*) ou de ngarfu (*Tribulus terrestris*).

Une autre stratégie de lutte contre les famines, consistait à parcourir la brousse à la recherche de fourmilières que les Zarma-Sonèy appellent *nkondo*. À l'aide de pioches, les paysans creusaient les fourmilières afin de déterrer de grosses quantités de grains de mil ou de fonio que les insectes avaient enfouies. Une famille en détresse pouvait récolter jusqu'à cinq kilogrammes de grains en une journée.<sup>526</sup>

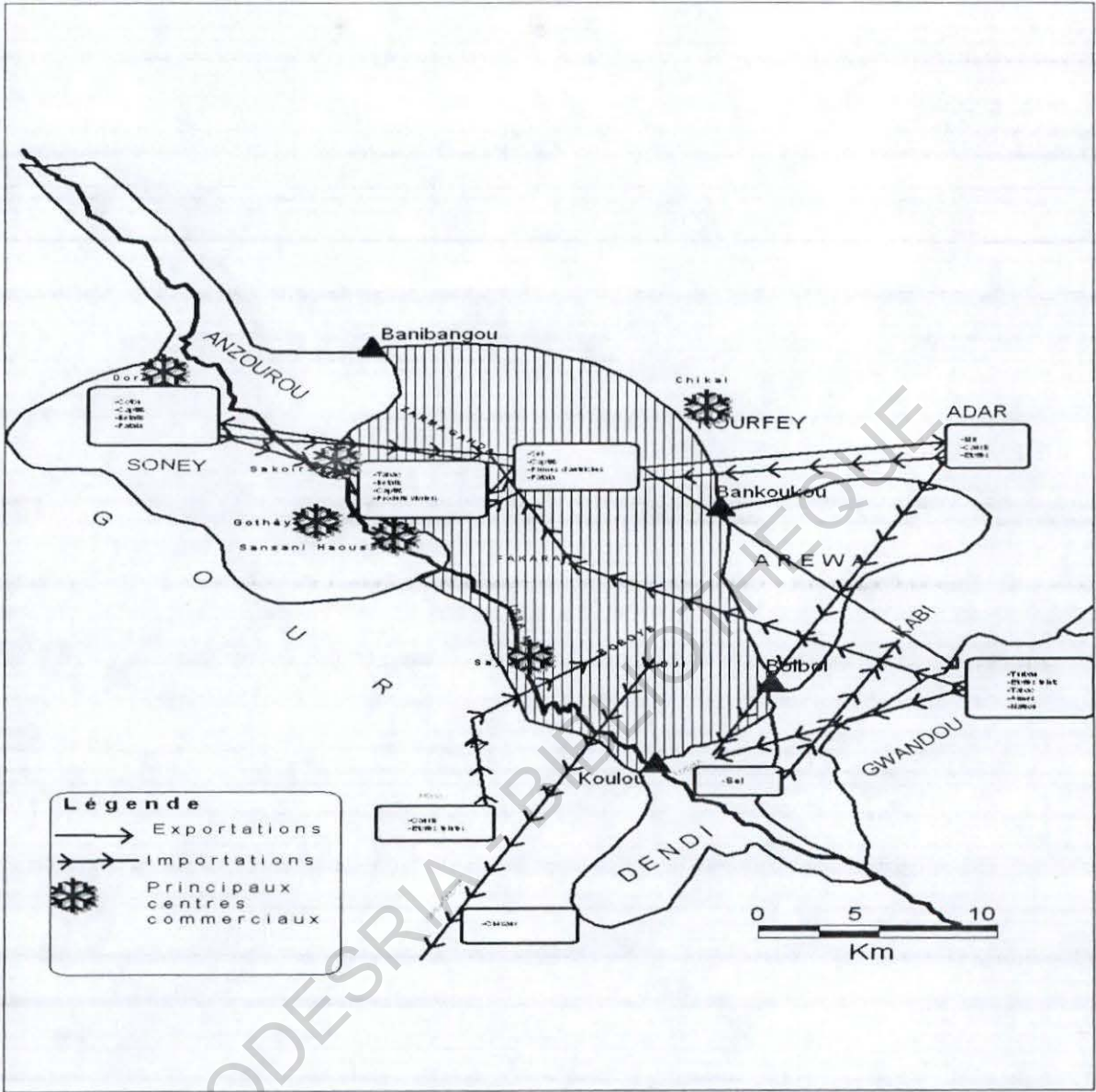
À l'instar de la production agricole, les autres activités de productions furent également perturbées par les troubles du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le climat d'insécurité permanente ne permet pas une exploitation continue des salines. L'exploitation se faisait alors de façon irrégulière tant les hommes étaient hantés par la peur d'être attaqués, pillés ou réduits en esclavage par les bandes guerrières. Pour travailler dans les salines, les hommes se répartissaient en deux groupes. Pendant que les premiers raclaient la terre salée, les seconds armés de flèches, de sabres assuraient la garde. On ne faisait jamais la cuisson la nuit mais le jour à des endroits où des grandes fosses ont été aménagées à cet effet<sup>527</sup>. Cette situation entraîna du coup un recul de la production du sel et de son commerce.

---

<sup>526</sup> Pour toutes ces stratégies en réponse aux famines voir le travail de Alpha Gado Bouraima : « Sociétés paysannes et insécurité alimentaire en Afrique Sahélienne : Stratégies de survie et méthodes de lutte contre les famines dans les anciennes colonies de l'AOF.

<sup>527</sup> Biga Amadou, Ouallam le 25-05-2011.

Carte n°24: Carte des échanges économiques au XIXème siècle



Source : Idrissa (1979a) (voir bibliographie).

## 2.2- Un bouleversement des réseaux commerciaux.

Dans le domaine des échanges, les troubles sociopolitiques du XIX<sup>ème</sup> siècle et la guerre devenue activité économique régulière, ont rendu le troc marginal. Les guerres incessantes du XIX<sup>ème</sup> siècle venaient compliquer la situation des échanges car, l'agriculture, qui fournissait l'essentiel des produits d'échanges, devint une activité risquée. On assista à un déclin et une perturbation du commerce caravanier. Les courants commerciaux ont été modifiés et les modes de transactions ont évolué. La raison de cette décadence est le développement de l'insécurité au XIX<sup>ème</sup> siècle. En effet, bien que les rezzou soient pratiqués presque tout le long de ce siècle, il semblerait que les attaques des caravanes se soient intensifiées dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Cet accroissement des exactions peut être mis en relation avec l'introduction à cette période d'un grand nombre d'armes modernes en Afrique à partir de l'Europe par le biais de la contrebande.

L'incapacité des autorités officielles à maîtriser les brigands a fait en sorte que les attaques se sont multipliées. Conséquemment, vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les commerçants hésitaient à traverser le Zarmatarey avec leurs marchandises. La quasi-totalité des routes, qu'empruntaient les commerçants locaux ou en transit dans cette région, devint impraticables. La situation devenait très difficile et le pays vivait des moments de grande désolation. Partout des hordes guerrières s'attaquaient aux populations et les rançonnaient tout le long des routes. Les commerçants sont victimes d'agression ce qui les contraint à craindre pour leur vie et leurs biens. Ils évitaient le pays zarma qui s'est trouvé un temps hors du commerce interrégional. Cette situation de morosité était perceptible au marché de Say que Hourst visita en 1892 et qu'il décrit comme suit : « *Le chef du marché nous apporte de la Kola, du miel, du riz et du lait. Il se lamente des temps durs que traverse Say. Toutes les routes sont coupées : au Nord par les Touareg, à l'Ouest par les Mossi « païens », au Sud par le Dendi à l'Est par le Kabi et le Maouri . A peines quelques rares caravanes*



escortées, peuvent –elles passer jusqu'à Sansan Haoussa » (Hourst, 1897 : 356). Les échanges s'adaptèrent aux conditions d'insécurité. Les chefs locaux furent obligés de prendre des dispositifs sécuritaires. Des escortes sont permanentes pour protéger les caravaniers.

J. P. Olivier De Sardan décrit la situation au marché de Sansani haoussa :

*« Les haoussas ne venaient pas ici isolés (marché précolonial de Sansané Haoussa) mais en caravanes. Quand une caravane arrivait, elle achetait ici des esclaves, elle achetait des captives. Ils restaient peut-être un mois ; ils vendaient des vêtements et achetaient des esclaves et du bétail, puis repartaient en caravane vers le pays haoussa. Les chefs (labukoy) leurs fournissaient des cavaliers pour les accompagner d'un pays à l'autre. Ceux d'ici, les accompagnaient jusqu'à N'Dounga, les gens de N'Dounga les accompagnaient jusqu'à Dosso, et de Dosso, on les accompagnaient (sic) jusqu'à chez eux » (De Sardan, 1982 : 328).*

Mais, ces dispositifs ne suffisaient pas toujours pour éviter les pillages. Par exemple, au moment du passage de H. Barth dans la région, tous les Etats traversés étaient présentés comme dangereux par l'explorateur allemand. La circulation était hasardeuse et, cela obligea le voyageur à monnayer des sauf-conduits à chaque souverain. Il devait également se faire escorter par la garde du pays visité ou suivre une caravane ou des groupes des marchands armés. L'insécurité croissante finit par imposer un transfert des axes routiers mais également l'avènement du commerce caravanier escorté. C'est ainsi que la circulation des caravanes avait pris l'allure d'expéditions armées pour se protéger contre les pillards éventuels ou les régions ennemies qu'il faut traverser. C'est ainsi que :

*« Les caravanes de Sokoto par exemple en guerre contre le Kabi allié aux Zarma de l'est, empruntaient la voie du Goulbi N'Kabi, puis celle du fleuve pour aboutir à Sansane Haoussa et continuant parfois jusqu'à Dori. Celles de l'Arewa suivaient l'itinéraire Matankari -Imanan – Zarmaganda. Le même procédé est utilisé au retour » (Idrissa, 1979 a : 40).*

Cette voie qui passait par le Dendi était restée prospère jusqu'en 1903 avant d'être détournée par l'administration anglaise, ce qui obligeait les caravanes à prendre la voie de Ho

Zougou,<sup>528</sup> Avant ce transfert forcé, le pays Dendi était traversé par de nombreuses caravanes haoussa qui partaient échanger leurs produits contre la cola à Zougou, Salaga, et Sansane Mango. Dans le Dendi, Tounouga était le siège d'un important marché où ces caravaniers faisaient escale pour s'approvisionner en nourritures ou échanger le sel contre les pagnes et autres objets surtout en cuir.

Ce système de commerce caravanier escorté était proche de celui décrit par Jacques Lombard concernant le pays bariba que nous rapporte K. Idrissa « *Sur les routes auprès des centres politiques se sont constitués de relais d'étapes, des caravansérails où les marchands venaient demander au chef sa protection. Après avoir versé les taxes qui leur étaient imposés, achetaient ou vendaient quelques denrées laissant parfois quelques malades et repartaient* » (Idrissa, 1979 a: 48). Au cours de ces caravanes escortées, le droit de passage, les taxes obéissent à une logique politico-militaire. Ce sont avant tout en contre partie des impôts de protection reçus de la part d'une caravane qu'un pouvoir local lui assure la protection nécessaire. Une telle condition est nécessaire pour que les caravanes continuent à circuler car, plus l'espace politique à traverser est vaste et stable, plus, les péages s'institutionnalisent et les pillages disparaissent. C'est pourquoi, à l'entrée de chaque province, le chef marchand, le *madougou*, demandait une escorte armée. Le chef de la province, évaluait la valeur de la marchandise que les caravaniers transportaient, et fixait le montant proportionnellement à la quantité transportée. Une fois le marché conclut, le chef désignait une escorte armée et la caravane traversait la province en question en toute sécurité. Ainsi, de province en province, la caravane arrivait jusqu'à Salaga. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, sur l'ensemble du Soudan Central, la protection des étrangers circulant dans un espace constituait un droit régalien qui se réalisait dans un ensemble d'échange de dons et de contre dons. Les différentes escortes destinées à écarter les pillards éventuels étaient rétribuées, et les commerçants devaient

---

<sup>528</sup> A.N.N., 15.1.1, Monographie du cercle Djerma, 1901, 113p.

verser au chef, en contre partie de ce service, une contribution variable, qu'on appelle droit de passage, taxe, péage, ou cadeau. C'est ce que semble ignorer Monteil de passage dans la région à la fin du XIX ème siècle. Cette redevance demandée par le *Zarmakoye* de Dosso de l'époque, Alfa Atta (1890-1896), à une caravane, fut considérée comme « un pillage des caravanes haoussa ». Monteil la présente comme la seule activité apparente des Zarma. Il présente également Dosso comme le lieu de rencontre des voleurs et autres coupeurs de route : *« surtout fais bien veiller de jour comme de nuit car tous les voleurs et coupeurs de route se sont donnés rendez vous à Dosso à cause de la présence de la caravane haoussa »* (Monteil, 1894 : 205). Cette situation d'insécurité qui régnait sur les routes poussa Monteil à l'exagération au point de dire *« que le pays ne vit que de l'exploitation et du vol ; les caravanes haoussa sont les vaches à lait qui enrichissent pour plusieurs mois ceux qui ont fait montre de plus de hardiesse pour exiger, de plus de ruse pour dérober »* (Monteil, 1894 : 205-206). Cornu aussi dans sa notice citée par K. Idrissa ( 1979 a : 40) disait à propos des cavaliers zarma de Dosso : *« cavaliers infatigables, pillards invétérés par leur exactions, ils( les Zarma de Dosso) avaient fini par détourner de leur pays dont c'était pourtant une route fréquentée les caravanes à un tel point que l'on n'y trouvait plus aucun objet d'échange pas même un savon indigène »* ( Cornu, 1899 : 75, cité par Idrissa, 1979 a : 40).

Les guerres affectèrent profondément les activités de production et d'échange. L'agriculture la principale activité économique du pays fut abandonnée faute de garantie sécuritaire. Les échanges s'estompèrent. Ces troubles provoquèrent également une évolution des circuits d'échanges et des réseaux commerciaux. Certaines régions commercialement puissantes mais situées à la rencontre des espaces de conflit, perdirent leur influence au profit d'autres régions plus éloignées des lieux d'affrontement.

Les guerres d'une manière générale sont lourdes de conséquences. Au Zarmatarey celles du XIX ème siècle ont affecté tous les domaines de la vie des populations. Sur le plan

social, le contexte du moment a érigé la guerre en prestige social, symbole de bravoure, et source de richesses. Elle a à cet effet offert aux *Wangari* l'opportunité de faire la chasse à l'homme pour capturer des esclaves, soit pour les vendre, soit pour les utiliser comme main d'œuvre dans des travaux champêtres et domestiques. Cette situation consacre le phénomène de la captivité qui marqua toutes les structures de la société.

Cette période de trouble fut marquée par l'avènement des chefs de guerre communément appelés *Wonkoy* sur la scène politique et sociale. Le système politique qui a découlé de l'émergence de cette classe guerrière est l'affaiblissement du pouvoir des *Zarmakoye*, seuls détenteurs du pouvoir temporel. L'obédience accordée à ces dirigeants politiques traditionnels, perd de plus en plus sa valeur. Les souverains ne conservent qu'un pouvoir apparent car la réalité du pouvoir est détenue par les guerriers garants de la cohésion sociale et de la sécurité. A partir de 1866, on assiste à une mutation tendant vers une *Wangarisation* du pouvoir c'est-à-dire à sa militarisation. Une des conséquences de la situation ainsi créée fut l'absence jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle d'un pouvoir unique centralisé. Cela a facilité la domination du pays par les puissances régionales de l'époque que sont Sokoto et Kabi

## **CONCLUSION GENERALE**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

L'histoire du Zarmatarey au XIX<sup>ème</sup> siècle est très complexe. Elle est faite d'enjeux et de luttes politiques qui sont liés à des événements qui remontent au début du XVII<sup>ème</sup> siècle. Pour mieux cerner cette histoire, on doit l'étudier à l'aune de l'analyse des dynamiques historiques internes du Soudan central au XIX<sup>ème</sup> siècle. A fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, aux populations qui se considèrent comme anciennement installées sont venus s'ajouter d'autres groupes au cours du siècle suivant. Les « nouveaux venus » tentèrent d'imposer leur autorité. Par la suite, des facteurs exogènes vont progressivement pousser ces populations, qui vivaient en symbiose dans un milieu naturel, stable et sans conflits internes, à se faire la guerre de façon quasi permanente.

Sur le plan culturel, dans cette région, au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle d'importantes figures charismatiques imprimèrent par leurs actions des dynamiques de changement et de remise en cause de l'ordre ancien. Ainsi, sous l'effet des tentatives de reformes religieuses et des montées des violences, les anciennes autorités locales virent leur autorité, ainsi que leur légitimité, remises en cause par des nouveaux leaders plus audacieux et dont l'action semble répondre aux aspirations du moment.

A l'aube de ce siècle, au Soudan Central, fut déclenché un mouvement de renouveau religieux et politique par Ousmane Dan Fodio et qui modifia les rapports de forces régionales. Peu de temps après, Boubacar Louloundjé, guide religieux de Gaouré, lança à son tour un mouvement similaire qui entraîna une série de bouleversements qui affectèrent profondément l'organisation politique de la région. L'ensemble des pouvoirs politiques et les Etats du Zarmatarey étaient alors contraints de se positionner par rapport au *jihad* et devaient s'affirmer comme partisans ou opposants. Ainsi, à la conquête des jihadistes et de leurs alliés, succéda la lutte de tous ceux qui refusèrent la domination d'une classe maraboutique et politique.

Devant l'incapacité des anciennes dynasties à protéger les populations, un nouveau corps social, celui des *Wangari*, vit le jour et s'opposa à cette tentative hégémonique de Boubacar Louloudjé. D'ailleurs la grande nouveauté du XIX<sup>ème</sup> siècle fut l'apparition de ces guerriers de métier, les *Wangari*. Une réaction en chaîne se déclencha et durant plus de trois quart de siècle, le Zarmatarey fut confronté à une série de guerres jusqu'en 1866 avec la mort de Abdoulhassane à Kollo. Dès lors l'élan de la résistance s'émoussa et un calme précaire semble régner au Zarmatarey jusqu'en 1896 avec la bataille historique de Boumba, connue sous le nom de *Boumba hane* (le jour de Boumba). Cet affrontement fut une véritable hécatombe avec la mort de millier de combattants au nombre desquels Issa Korombé, l'âme de la résistance à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces mouvements de résistance furent appréciés diversement par les auteurs et dans la littérature historique existante (Urvoy, 1936, Gado, 1980, Rothiot, 1984) se dégagent des approches différentes de la question. Deux grandes thèses s'opposent : La thèse de la guerre ethnique qui considère les conflits surtout dans le Boboye comme des oppositions entre Zarma et Peul et celle de guerre religieuse entre musulmans représentée par les Peul et leurs alliés contre des non musulmans qui regroupent les Zarma. Toutes ces conceptions ne résistent pas à l'analyse critique, car ne tiennent pas compte du contexte socioéconomique à la fois de l'époque et de la région. Elles véhiculent « *l'image d'une Afrique précoloniale déchirée par des guerres ethniques et pendant longtemps diffusée par l'idéologie coloniale pour justifier la conquête* » (Idrissa, 2008 : 55). Ainsi, la colonisation, avec ses stéréotypes ethniques générateurs de mépris et d'incompréhension, a beaucoup nui à une étude objective de l'histoire du Zarmatarey au XIX<sup>ème</sup> siècle. Elle est si profondément ancrée, qu'elle faussa jusqu'aux concepts mêmes de l'historiographie. A partir du moment où on eut recours aux notions ethniques pour nommer les conflits. Dans ce processus de fausse identification, l'appréciation des réalités historiques et culturelles ne pouvait qu'être faussée.

Mais, cela n'est plus admis. La situation a beaucoup évolué depuis les premiers écrits d'historiens nigériens (Gado, 1980, Idrissa, 1981) qui se sont efforcés d'aborder l'étude des sociétés du Zarmatary avec plus de rigueur, d'objectivité, en utilisant, certes avec les précautions d'usage, les sources locales des sociétés étudiées.

On ne peut plus par conséquent considérer ces conflits comme des affrontements ethniques entre Zarma et Peul (Urvoy : 1936 : 110-117) en ce sens que non conforme à la réalité des faits historiques. En effet, la constitution des deux camps adverses ne fut pas conforme à cette classification. Il faut partir de la dynamique économique et démographique de la zone et égard aux mouvements continus des populations et la diminution des espaces cultivables pour comprendre le sens profond de ces guerres. En réalité, c'est la volonté de contrôler les riches terres du Dallol qui représente la face cachée de ces conflits intervenus dans la zone. A notre avis, cette thèse ethnique fut, tout simplement, une création coloniale utilisée à des fins politiques en vue de réaliser le dessein de diviser pour mieux dominer. (Idrissa, 1979a : 304). Quant à l'idée d'une guerre religieuse, elle nous paraît insoutenable et on peut sans risque de se tromper affirmer que l'islam a été utilisé par les Peul du Boboye pour légitimer leurs actions et solliciter par la même occasion le soutien de Gwandou et de Sokoto surtout que l'affiliation religieuse n'a pas constitué une ligne de démarcation entre les deux groupes. D'ailleurs, Daoudou Bougaram, l'âme du début de la résistance est un lettré musulman qui fut adepte de Boubacar Louloudjé. Les quelques similitudes, entre le mouvement de Boubacar Louloudjé et le *jihad* de Ousmane Dan Fodio intervenu à Sokoto, ne constituent nullement les preuves d'une guerre religieuse.

Quoi qu'il en soit, ces guerres engendrèrent des bouleversements politiques, sociaux et économiques. Sur le plan politique, on assista à une véritable mutation institutionnelle. Des titres nouveaux à connotation guerrière (*Wonkoy, Mayyaki*) ou religieuse (*Amirou, Alkali*) firent leur apparition. Sur le plan diplomatique, s'appuyant sur les pouvoirs politiques locaux,



les jihadistes ont vidé de leur substance les structures politiques qui ne conservent que la coquille institutionnelle. Les Emirats sont devenus des institutions fictives au service de Sokoto. A l'opposé, les Etats ou régions alliés de Kabi furent placés sous la coupe des Sarkin Kabi à travers un système de gouvernance connu sous le nom de *rikon kabi*. A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle la domination du Kabi était presque totale sur l'ensemble de l'Ouest nigérien. Si ces conflits n'ont pas fondamentalement mis en cause le pouvoir qui est préservé dans sa nature, il reste que leur existence rend difficile l'instauration d'un fort principe étatique. Ainsi, la naissance d'un Etat fort dont ces guerres devraient accentuer le processus avorta lamentablement à l'avantage des puissances régionales de l'époque, notamment le Kabi et Sokoto.

Pour une meilleure compréhension de la situation, il serait intéressant de procéder à une analyse critique des alliances de guerre et de tenter de situer les différentes responsabilités surtout celle de l'aristocratie militaire. En effet les alliances avaient prolongé la guerre au Zarmatarey. Elles se scellaient de manière spectaculaire et conjoncturelle. Ces guerres « 'internationalisèrent » en conflit régional en attirant d'autres acteurs étrangers dans la « danse ». Au début des hostilités, les conflits avaient un caractère intercommunautaire. Mais ce cadre fut vite dépassé et chacune des parties se fit des alliés un peu partout. L'intensité de la guerre amena plus tard les parties à chercher des alliés lointains. La révolte du Maouri de Bamey, Bonkano, favorisa la naissance d'une communauté de destin entre les opprimés. Nombreux sont les victimes de l'oppression du guide de Gaouré, Boubacar Louloudjé qui affirmèrent leur soutien indéfectible à l'action audacieuse du rebelle. C'est ainsi, comme nous l'avons vu les Zarma de Dosso, de Dantchandou, de Yeni, de Kiota, de Damana saluèrent le comportement de Bonkano et firent bloc derrière lui. Ils s'organisèrent et mettent en exil Boubacar Louloudjé. A partir de cette période, la course aux alliances prit une allure jamais égalée. Après la défaite des Zarma et leurs alliés à Zagoré en 1831, ils se

rendirent à Argoungou où ils furent bien accueillis par les souverains du Kabi, ennemis traditionnels de Sokoto. Cette hostilité traditionnelle entre Sokoto et Kabi, impulsa un élan aux relations entre *Kabawa* et Zarma, surtout ceux de Dosso. C'est pourquoi, les *Wangari* zarma contraints à l'exil après la bataille de Zagoré avaient combattu aux côtés du Kabi jusqu'au retour de Issa Korombé de son exil. Les Zarma rentrèrent alors au pays. Sous la direction d'Issa Korombé, devenu fort et influent, Issa amena par la persuasion ou souvent par la dissuasion, la plupart des *Wangari* à rejoindre son camp. Il scella plusieurs alliances souvent de contre nature. A travers le comportement d'Issa Korombé, se dégage le caractère anarchique des systèmes d'alliance. Issa a utilisé des ennemis pour combattre des alliés. Après avoir soumis ces derniers, il se dressa contre ses alliés de dernière heure (cas de Touareg de Sandiré utilisé contre les Maouri de Sokorbé). Les alliances se scellèrent et se descellèrent de manière spectaculaire. Elles n'obéissaient à aucune loi.

Les Peul avaient également profité de leur prééminence religieuse pour mener des exactions parmi les populations. Ils menaient surtout l'offensive sous l'aile protectrice de Sokoto. Ils comptaient aussi des alliés parmi les populations Zarma de l'Ouest. Toutes les entités politiques qui élisent à leur tête des *Amirou* étaient rangés du côté des Peul. On distinguait entre autres : Saga, Kollo, Kouré, N'Dounga et vers la fin du XIX ème siècle, les Peul avaient bénéficié de l'alliance des *Foutanke* conduits par Alboury N'Diaye et Amadou Cheikou.

L'alliance entre les Peul de Gaouré et Sokoto était basée sur l'idéologie du jihad. Cependant Gaouré n'avait utilisé un allié dans le but de répandre l'islam. Il avait plutôt utilisé les alliés pour faire la guerre pour un contrôle des riches terres du Dallol. Quant aux Touareg, ils avaient surtout le souci de d'acquérir des biens matériels. A la différence des Peul et des Zarma, ils s'intéressaient de moins en moins aux systèmes d'alliance. Ils étaient des nomades dont la survie était assurée par le pastoralisme et les razzia. Ils n'avaient pas à

l'esprit la conquête territoriale. Bien qu'ils aient un chef suprême l'Amenokal, les Touareg avaient plus le souci de défendre leur tente individuelle qu'à une bataille au nom de toute une communauté. L'alliance a par conséquent une valeur relative chez les Touareg qui pourraient d'un moment à l'autre se désengager pour attendre un dessein. Dans le Zarmatarey, l'alliance entre les Peul et les Touareg vit le jour devant la peur de Bayero et de ses alliés devant la menace de la colonne française de Laussou de la conquête coloniale. En générale on peut dire que les systèmes d'alliance dans les guerres du Zarmatarey au XIX ème siècle, étaient instables. Les alliances n'avaient nulle part permis d'asseoir un pouvoir effectif et durable. Elles avaient plutôt permis à l'aristocratie militaire de s'accaparer des biens militaires et de l'honneur. La responsabilité de cette dernière était l'une des plus importante dans les guerres du Zarmatarey au XIX ème siècle. Malheureusement, cette série de guerre n'avait nulle part atteint le but. Aucun parti n'avait eu une emprise totale et durable sur l'autre. L'état de guerre plongea les communautés dans l'insécurité et l'angoisse. Il affecta l'harmonie sociale et économique. Par ses impacts les conflits du XIX ème siècle au Zarmatarey affectèrent l'harmonie sociale. Le contexte du moment a érigé la guerre en valeur en ce sens qu'elle symbolise aux yeux de l'idéologie sociale, la bravoure, le courage, la qualité autant de qualités qu'elle attribue aux nobles guerriers. Les guerres ont également offert aux *Wangari* l'opportunité de faire la chasse aux hommes, soit pour les vendre, soit pour les ramener dans des contrées à des fins des travaux champêtres et domestiques. Cette situation consacre le phénomène de la captivité qui affecta l'ensemble des structures de la société. Les *Wangari* ne vivaient désormais que par le butin de guerre. Mais, le Zarmatarey devenu pauvre ne pouvait plus répondre aux ambitions démesurées de ces *Wangari*. Et pour éviter de rentrer en opposition avec des populations qu'ils protégeaient, les guerriers furent contraints de porter la guerre ailleurs. Leur terrain de prédilection fut d'abord le Dagomba où des cavaliers comme Gazari, Alfa Hanno et Babatou ont été utilisés comme des mercenaires.

Ils offrirent les mêmes services aux chefs du pays Kotokoli dans le Nord Togo avant de s'installer dans le Gurunsi pour razzier les populations. Au même moment d'autres guerriers choisissent l'Atakora béninois où ils s'adonnent à la chasse et au commerce d'esclaves.

Sur le plan économique, il ressort de cette étude qu'avant le déclenchement des guerres au Zarmatarey, on dénote une sorte de diversité de la production tant agricole qu'artisanale avec une maîtrise des techniques dans la métallurgie, le tissage, le teinturerie, le travail du cuir la production du sel. A l'intérieur du pays, une dynamique commerciale commençait à voir le jour avec un certain nombre de marchés (cf. Hassimi, 1999). Aussi se sont-ils créés des courants commerciaux à l'échelle régionale pour l'écoulement des produits. Le Zarmatarey participait par ses productions au commerce international : les négociants du pays haoussa venaient s'approvisionner en sel, en plumes d'autriches, en bétail et fournissaient en échanges des textiles, des condiments, des armes blanches. A défaut d'une unité monétaire les transactions étaient largement fondées sur le troc du sel, ou du natron, du mil et des cotonnades. Les guerres du XIX<sup>ème</sup> siècle n'avaient pas pour unique but une destruction systématique de l'ennemi et de ses ressources. La recherche du butin ou « *Toubal-almane* » en zarma, faisait que la destruction des ressources humaines et matérielles était le plus souvent limitée et contrôlée. Les chefs militaires tirent leur force. Ils font de l'instabilité leur stabilité, ils puisent dans les conflits, dans l'insécurité leur identité, leur réputation, leurs moyens de coercition et d'existence. La guerre devient de ce fait une entreprise économique sans cesse renouvelée jusqu'en 1898 année où les colonisateurs français firent irruption dans le pays marquant le début d'une autre phase de l'histoire du Zarmatarey. Mais, ces traditions de résistances du XIX<sup>ème</sup> siècle vont servir de source d'inspiration et de motivation supplémentaire pour les résistances anticoloniales nées aussi dans un contexte d'oppression économiques et politiques comme les précédentes.

## GLOSSAIRE

*Aménokal* : chef politique chez les Touareg

*Amirou* : terme d'origine arabe désignant le souverain

*Annassara* : Le blanc

*Annassara –barma* : Grenier de réserves ou le grenier du blanc

*Arawa* : habitants de l'Arewa

*Babizetarey* : le fait d'être des enfants de même père mais, de mère différente. Il peut renvoyer à l'idée de rivalité

*Bella* : Touareg noir, assimilé à l'esclave chez les Touareg.

*Bogou* : Travail collectif.

*Bonkoni* : Souverain d'un Etat.

*Cakay* : tisserand.

*Dendawa* : Les habitants du Dendi

*Dallol* : Vallée fossile en langue peul.

*Doudal* : terme d'origine peul désignant le feu autour duquel lisent les élèves des écoles coraniques.

*Fakara* : Zone à cheval entre les deux dallols (plateau).

*Fatala* : bandes de coton

*Foutanke* : gens du Fouta

*Golokoy* : Responsable de la communauté golé.

*Gulmancema* : la langue de Gulmanceba

*Hayni* : Saison chaude et sèche.

*Hemar* : Saison chaude et humide

*Hou* : Maison du pouvoir

*Issa me* : littéralement « bordure du fleuve », région du fleuve.

*Jaw* : saison froide et sèche

*Kaado* : terme par lequel les Peul désignent le noir.

*Kalakoy* : Responsable de la communauté kallé

*Kaydiya* : saison des pluies

*Korte* : charme (au sens de sortilège)

*Kourey* : Quartier, secteur

*Kourey-koy* : Responsable quartier ou de secteur

*Koy* : Souverain  
*Koy-ize* : Prince, membre de l'aristocratie  
*Koy-tarey* : Statut du souverain  
*Kwara* : Village  
*Kwara-koy* : Administrateur de village  
*Labou* : La terre, le territoire, domaine  
*Labou-albarka* : Littéralement bienfait de la terre, redevance foncière.  
*Labou-koy* : Responsable de la terre  
*Mabe* : Griot  
*Mayyaki* : terme haoussa qui s'applique à un guerrier célèbre et particulièrement courageux.  
*Moaga* (pluriel Moosé) : Ethnie du Burkina Faso (Mossi sous la forme francisée)  
*Naam* : pouvoir en moré, la langue de Moosé  
*Nanamsé* : désigne le chef chez les Moosé  
*Ousouri* : Part revenant au dirigeant dans une affaire d'héritage  
*Sanko* : terme par lequel les Lyelae désignaient la razzia des Zarma.  
*Sarki* : souverain haoussa  
*Sojeyboro* : Les habitants du Sojey.  
*Souta* : Animaux égarés remis au souverain de l'Etat.  
*Toorou* : idôle.  
*Wangari* : Le guerrier  
*Windi* : La famille au sens large  
*Windikoy* : Responsable de famille  
*Wongou-gna* : La mère de la guerre.  
*Zakkat* : Redevance religieuse  
*Zarmakoye* : chef politique zarma  
*Zarmatarey* : Le pays zarma  
*Zidji* : Le plateau par opposition à la vallée

**Sources et Bibliographie.**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## A – Les sources orales

### 1-Liste des informateurs de l'enquête orale

Noms et Prénoms	Statut fonction ou	Age/ans	Lieu de résidence	Lieu d'entretien	Date d'entretien
Adamou Bonhamni	Cultivateur		Kobé-béri	Kobé-béri	11/08/2009
Hamani Sinka	Cultivateur	72	Kobé-béri	Kobéber	11/8/2009
Harouna Garba	Marabout	80	Kobé-béri	Kobé-béri	11/08/2009
Harouna Saley	Agriculteur	72	Kobé-béri	Kobé-béri	11/08/2009
Hassane Mounkaila	Marabout	59	Kobébéri	Kobéber	11/08/2009
Soumaila Mayyaki	Cultivateur	80	Kobé-béri	Kobé-béri	11/08/2009
Amadou Garba	Chef de village	65	Koberi	Koberi	30-04-2013
Abdou Gourouza	Notable	52	Koygolo	Koygolo	11/08/2010
Alzouma Gourma	Griot	78	Koygolo	Koygolo	12/08/2010
Anza Alfari	Cultivateur	60	Koygolo	Koygolo	11/08/2010
Bassirou Dodo	Enseignant	45	Koygolo	Koygolo	13/08/2010
Garba Harouna	Chef de village	82	Koygolo	Koygolo	13/08/2010
Hamani Bouzou Baba	Cultivateur	74	Koygolo	Koygolo	12/08/2010
Idé Halidou	Cultivateur	68	Koygolo	Koygolo	11/08/2010
Moumouni Salika	Maire	59	Koygolo	Koygolo	13/08/2010
Noma Idi	Jasere	68	Koygolo	Koygolo	11/08/2010
Oumarou Almou	Griot	50	Koygolo	Koygolo	11/08/2010
Salmou Hamani	Ménagère	82	Koygolo	Koygolo	12/08/2010
Souley Namari	Cultivateur	67	Koygolo	Koygolo	11/08/2010
Wonkoy Amadou Moussa	Chef de canton	58	Koygolo	Koygolo	13/08/2010 14/08/2010
Alzouma Soumana	Chef de village	74	Koulou	Koulou	13-08-2010
Amadou Hanafi Sina	Ancien combattant	78	Goube-zeno	Goube-zeno	17-08/2010
Amadou Nouhou	Imam	70	Goube-zeno	Goube-zeno	17/08/2010



Bonto Amadou	cultivateur	85	Goube-zeno	Goube-zeno	17/08/2010
Djibo Gnamkala	Griot	49	Goube-zeno	Goube-zeno	17/08/2010
Elhadj Abdou Walio	Cultivateur	65	Gooube-zeno	Goube-zeno	17-08-2010
Hassane Gourouza	commerçant	61	Goube-zeno	Goube-zeno	17/08/2010
ElhYacouba Hassane	cultivateur	76	Tade-beri	Tade-beri	20/08/2010
Badjo Sounna	cultivateur	49	Yéni	Yéni	22-08-2010
Djibo Idé	cultivateur	67 ans	Yéni	Yéni	22-08-2010
Gati Marou	cultivateur	86	Yéni	Yéni	22/08/2010
Seydou Adamou	cultivateur	75	Yéni	Yéni	22/08/2010
Diouldé Laya	Chercheur	Age n.c	Niamey	Niamey	25-08-2008 3/04/2011 12/5/2012
Adamou Hamidou	Gardien	82 ans	Niamey	Niamey	15/05/2012
Amirou Garba Sidikou	Chef de canton	74 ans	Niamey	Niamey	30/09/2009 06/03/2010 02/04/2011
Arouna Sidikou Hamidou	Enseignant-chercheur	Age n.c	Niamey	Niamey	16/05/2011
Boubé Gado	Chercheur	Age n.c	Niamey	Niamey	19-4-2009 23-06-2011
Djalba Badjo	Jaseré	78 ans	Niamey	Niamey	23/3/2012
Djibo Bilan	cultivateur	60 ans	Niamey	Niamey	7/3/2012
Dr Moussa Madougou	Medecin Colonel et Wonkoy de la province de Dosso	57	Niamey	Niamey	25-06-2012.
Hinsa Maouri	Ancien combattant	81	Niamey	Niamey	4-04-2013.
Idrissa Hassane	Notable Peul de Lamordé-Bitinkodji	81 ans	Niamey	Niamey	16/05/2012
AmadouTidjani Hassoumi	Alkali actuel de N'Dounga	59	N'Dounga saney	N'Dounga	30-07-2011

4	Djibo Ountani	Marabout	73	N'Dounga Saney	N'Dounga	30-07-2011
5	Harouna Abdou	Chef de quartier	71	N'Dounga	N'Dounga	30-07-2011
6	Mallam Hama	Griot	56	N'Dounga	N'Dounga	30-07-2011
7	Soumana Abdoulaye	cultivateur	Age n.c	N'Dounga	N'Dounga	30-07-2011
8	WonkoyTinni Sidikou	Chef de canton	65	N'Dounga	N'Dounga	30-07-2011
9	Boubacar Boureima	Chef des Sorko	70	Gala Kayna	N'Dounga	30-07-2011
10	Belko Soumana	Marabout	68	Say	Say	2-3-2011
11	Elhadji Gani	Cultivateur	65	Say	Say	2-3-2011
12	Issa Alfaize Cisse	Notable	84	Say	Say	2-3-2011
13	Liman Souley Ali	Marabout	86	Say	Say	2-3-2011
14	Amadu Harouna Sidikou	Notable	75	Kouré	Kouré	25/08/2011
15	Garba Maikido Dioffo	Enseignant à la retraite	64	Kouré	Kouré	13/09/2009 25/08/2011
16	Harouna Yayé Dioffo	Enseignant	52	Kouré	Kouré	25/08/2011
17	Hassane Djibo	Notable	Age n.c	Kouré	Kouré	13-09-2009
18	Kio Bonzougou	Griot	56	Kouré	Kouré	25/08/2011
19	Yacouba Abdou	Cultivateur	71	Kouré	Kouré	25/08/2011
20	Mouhammadou Bachir Abdoulaye	Marabout	Age n.c	Balleyara	Balleyara	23/05/2011
21	Oumarou Mallam Abdou	Chef de village	59	Balleyara	Balleyara	23/05/2011
22	Tchemogo Billo	Griot	46	Balleyara	Balleyara	23/05/2011
23	Yahaya Souley	Marabout	Age n.c	Balleyara	Balleyara	23/05/2011
24	Seyni Bondjaré	Cultivateur	70	Sansani	Sansani	30-04-2013
25	Soumana Boubou	Cultivateur	84	Sansani	Sansani	30-04-2013

6	Mouhamadou Moussa	Cultivateur	66	M'bama	Mbama	24/05/2011
7	Abdou Souley	Enseignant à la retraite	65	Koita	Kiota	27/10/2010
8	Elhadji Sani Maigarizé	Cultivateur	Age n.c	Kiota Mayyaki	Kiota	27/10/2010
9	Seyni Hassane	Cultivateur	59	Kiota Mayyaki	Kiota	27/10/2010
0	Omar Seyni Hassane Gubekoye	Enseignant	45	Loga	Loga	20-04-2013.
1	Nassirou Abdoulaye	Cultivateur	51	Kiota Oumarou	Kiota Oumarou	28-04-2013
2	Nouhou Gourouza	Marabout	79	Kinskins	Kinskins	28-04-2013
3	Abdou Beidi	Chef de canton	75	Birni Gaoure	Birnin Gaouré	30/10/2010
4	Aboubacar Abdou	Notable	Age n.c	Birni Gaouré	Birnin Gaouré	30/10/2010
5	Boubacar Hama Beidi	Conseiller pédagogique à la retraite	60	Birnin Gaoure	Birnin Gaouré	30/10/2010 22/07/2012
6	Mahamadou Sambo Ali	Traditionniste peul	Age n.c	Birni Gaoure	Birnin Gaouré	30/10/2010
7	Hamidou Albeidou	Griot	61	Dosso	Dosso	30/10/2010
8	Harouna Sounna	Cultivateur	75	Dosso	Dosso	31/10/2010
9	Hassane Ibrahim	Marabout	65	Dosso	Dosso	31/10/2010
0	Ibrahim Marafa	Imam	75 ans	Dosso	Dosso	31/10/2010
1	Maidanda SeydouZarmakoye	Sultan	Age n.c	Dosso	Dosso	31/10/2010 22/07/2012
2	Mallam Garba	Imam	Age n.c	Dosso	Dosso	30/10/2010
3	Alzouma oumarou	Marabout	67	Belandé	Belandé	13/01/2011
4	Fatouma Adamou	Ménagère	Age n.d	Belandé	Belandé	13/01/2011
5	Garba Harouna	Marabout	Age n.c	Belandé	Belandé	13/01/2011

86	Ali Soumana	Ancien chef de village	73	Goudel	Goudel	12/03/2012
87	Mayyaki Souna	Cultivateur	90	Goudel	Goudel	12/03/2012
88	Saley Kimba Baba	Imam	78	Goudel	Goudel	12/03/2012
89	Yacouba Mailafia	Infirmier à la reraite	88	Goudel	Goudel	12/03/2012
90	Abdou Mayyaki	Traditionnaliste Gnamkalla	69	Kirtachi	Kirtachi	15-06-2011
91	Boubacar Seyni	Notable	66	Kirtachi	Kirtachi	15-06-2011
92	Adamou Hassane	Cultivateur	56	Boumba	Boumba	17-06-2011
93	Amadou Bilan	Lettré musulman	78	Boumba	Boumba	17-06-2011
94	Adamou Moumouni	Cultivateur	56	Kalla Beri	Kalla Beri	28/10/2010
95	Issa Abdou	Notable	60	Kalla Beri	Kalla beri	27-04-2013
96	Lawali Abdou	Fonctionnaire	45	Kalla Beri	Kalla Beri	28/10/2010
97	Touckou Moumouni	Chef de village	82	Kalla Beri	Kalla Beri	27-04-2013
98	Zakari-Yaou Saley	Marabout	60	Kalla Beri	Kalla Beri	28/10/2010
99	Abdou Hassane	Cultivateur	85	Kalla Pathé	Kalla Pathé	27-04-2013
100	Amadou Hassane	Cultivateur	80	Kalla Pathé	Kalla Pathé	27-04-2013
101	Abdoulaye Sabon Yaro	Cultivateur	68	Hamdallaye	Hamdallaye	20-5-2012
102	Adamou Hamidou	cultivateur	58	Hamdallaye	Hamdallaye	20-5-2012
103	Adamou Seyni	Cultivateur	80	Hamdallaye	Hamdallaye	20-03-2013
104	Amadou Hima	Cultivateur	45	Hamdallaye	Hamdallaye	20-5-2012
105	Badjo Moumouni	cultivateur	60	Hamdallaye	Hamdallaye	20-5-2012

106	Djibo Sinka	Enseignant	49	Hamdallaye	Hamdallaye	20-5-2012
107	Idé Indjado	Cultivateur	82	Hamdallaye	Hamdallaye	20-03-2013
108	Moussa Hama	Cultivateur	70	Hamdallaye	Hamdallaye	20-03-2013
109	Soumaila Tahirou	cultivateur	75	Hamdallaye	Hamdallaye	20-03-2013
110	Alfa Boureima	Imam	63	Dantchandou	Dantchandou	23-05-2012
111	Kalidou Ountenni	Notable	85	Dantchandou	Dantchandou	23-05-2012
112	Tahirou Sounna	cultivateur	68	Dantchandou	Dantchandou	23-05-2012
113	Boureima Hassane	Marabout	65	Kollo	Kollo	25/12/2012
114	Dodo Marou	cultivateur	61	Kollo	Kollo	25/12/2012
115	Ibrahim Kailou	Ancien combattant	75	Kollo	Kollo	25/12/2012
116	Moussa Hamadou	cultivateur	65	Kollo	Kollo	25-05-2012
117	Soumana Tahirou	Cultivateur	56	Kollo	Kollo	25/12/2012
118	Elhadji Adamou Karimou dit Tori	Commerçant	78	Kara	Kara	14-04-2013
119	Hama seyni	cultivateur	68	Kara	Kara	8-7-2012
120	Oumarou Abdou dit Dodo	Ancien chef de village	71 ans	Kara	Kara	15-04-2013
121	Soumana Hassane	Imam	71	Kara	Kara	8-07-2012
122	Tahirou Moumouni	notable	59	Kara	kara	8-07-2012
123	Zakari Yaou Mounkaila	Chef de village	67	Kara	Kara	15-04-2013
124	Abdou Saley	Cultivateur	100	Louloudjé	Louloudjé	27-04-2013

25	Garba Bangnou	Cultivateur	75	Louloudjé	Louloudjé	27-04-2013
26	Zarmakoye Abdou Garba	Chef de village	85	Louloudjé	Louloudjé	27-04-2013
27	Nani Souley	Cultivateur	81	Guillaré	Guillaré	16-04-2013
28	Hima Souley	Marabout	90	Garoubey	Garoubey	27-04-2013
29	Elhadji Harouna	lettre musulman	89	Goumadey	Goumadey	27-04-2013
30	Biga Amadou	Cultivateur	65	Ouallam	Ouallam	26-05-2011
31	Boureima Zakou	Marabout	61	Ouallam	Ouallam	26-05-2011
32	Siddo Sirfi	Griot	58	Ouallam	Ouallam	26-05-2011
33	Alfa Boureima	Notable	60	Kobi	Kobi	28-05-2011
34	Ali Idé	Cultivateur	67	Kobi	Kobi	28-05-2011
35	Elhadj Maiguizo	Marabout	68	Kobi	Kobi	28-05-2011
136	Adamou Seyni	Cultivateur	75	Nikki Beri	Nikki Beri	29-04-2013
137	Kimba Saley	Cultivateur	65	Nikki Beri	Nikki Beri	29-04-2013
138	Seydou Saley	Cultivateur	74	Nikki Beri	Nikki Beri	29-04-2013
139	Cheik Amadou	Imam	67	Kaffi	Kaffi	29-04-2013.
140	Amadou Hassane	lettre musulman	52	Tcherendji	Tcherendji	13-04-2013
141	Djibo Zakari	Cultivateur	60	Tcherendji	Tcherendji	13-04-2013
142	Mayyaki Bonkano Abdoulaye	Chef de village	84	Tcherendji	Tcherendji	13-04-2013
143	Moussa Gado,	Chef de village	63	Kodo	Kodo	1 -05-2013

144	Oumarou Soumana	Marabout	66	Zagoré	Zagoré	1-05-2013
145	Oumarou Hassoumi	Cultivateur	64	Zagoré	Zagoré	1-05-2013
146	Zakari Hassane	cultivateur	86	Zagoré	Zagoré	1-05-2013
147	Hima Moumouni	Chef de village	62	Karma Boboye	Karma Boboye	1-05-2013
148	Issaka Diouga	Cultivateur	79	Karma -Boboye	Karma Boboye	1-05-2013
49	Amado Souley	Cultivateur	71	Wanzarbé	Wanzarbé	08-05-2013
50	Souley Bouraima	lettré musulman	81	Dambou béri	Dambou béri	25-05-2013.
51	Maazou Amaguerguis	Chef de canton	Anc	Bonkougou	Bonkougou	18-05-2013.
52	Siddo Hinsa	Cultivateur	76	Sakalagonga	Sakalagonga	10-05-2013.
53	Issoufou Zodi	Notable	65	Sandiré	Sandiré	25-05-2013
54	Moussa Abba	Chef de village	85	Sandiré	Sandiré	25-05-2013
55	Zanguina Yankori	Cultivateur	80	Sandiré	Sandiré	25-05-2013
56	Hassane Ousseini	Cultivateur	67	Guide	Guide	25-05-2013
57	Mounkaila Ousseini	Cultivateur	76	Guide	Guide	25-05-2013

## 2-Les sources sonores

### 2.1.-Les Archives Sonores du Service Audio (SERVA) de L'IRSH

Lieu d'enregistrement	Date	Titres	Auteur	Nombre de bobines ou cassettes
CNRSH	31-3-1969	Histoire des Zarma	Abdoulaye Amadou	2
Birnin Gaouré	21-5-1975	Histoire d'Issa Korombé	Alfa Oumarou	1
Dosso	14/10/1968	Histoire de la région de Dosso	Allo Dosso Beri	2
Birnin N'Gaouré	29-4-1968	Histoire de Birni Gaouré	Amadou Baydo	1
Birni Gaouré	21-5-1975	Histoire de Boboye	anonyme	2
Kollo	17 /2/1979	« <i>Kollo Kwara Taarifo</i> »	anonyme	1
Niamey (IRSH)	17-7-1968	Histoire des Zarma	Badjo Bania	1
Niamey	24-10-1968	Histoire de Babatou	Badjo Liboré	1
Dosso	14-10-1970	Histoire des Zarma de Dosso	Bana Zarouma	1
Niamey	6-12-1969	Histoire de famine et définition de captif	Bossi Sassalé	2
Birni Gaouré	21-5-1975	Histoire de Boubacar Louloudjé Histoire de Bayero Histoire de Gialadio	Griot peul et Zarma	2
Niamey	17-6-1975	Histoire des guerres	Hamidou Belko	3
Kouré	12-12-1973	Intronisation de chef et histoire de Kouré	Koulba baba	
Hamdallaye	17-11-1975	Histoire de Mali Béro	Liman	1
Hamdallaye	17-11-1975	Histoire de Mali Béro	Liman de Hamdallaye	1
Niamey	21-7-1970	Traditions historiques peules	Moussa Naaba	1
MJC Niamey	23-10-1969	Histoire de Koygolo (Issa Korombeyzé)	Oumarou Alou	2
Koygolo	23-10-1969	Histoire de Koygolo	Oumarou Alou	1
Birnin Gaouré	23-4-1969	Histoire du Dallol Bosso	Siddo Seyoma	5
Niamey (IRSH)	5-12-1972	Histoire des Zarma	Souna Koy dit Marafa	1
Kirtachi	10-4-1971	Histoire de Kirtachi	Sounna Marou dit Djangou griot.	1
Sokorbé	4-1-1970	Histoire des Zarma Maouri	Tahioru Alouma	3



## 2.2 Les Archives Sonores de l'ORTN

- 1- Marietou de Delweyzé par la troupe de Ouallam
- 2- Issa Korombé de Koygolo par griot de Dosso.
- 3- Babatou Tarifo par Djalba Badjo
- 4- Émissions radiophoniques : Mémoires du Niger.

## 3-Recueils de traditions orales

AG ARIAS A., 1970, *Iwillimidan. Traditions historiques des Iwillimidan*, Niamey, C.N.R.S.H, Centre régional de documentation pour la tradition orale (C.R.D.T.O) ,153 p.

ARDANT D.P., 1931, « Une population africaine : les Djerma », *BCEHSAOF*, T4, n°4, Paris, pp.465-704.

CHATELAIN A., 1917, « Les traditions relatives à l'établissement des Bornouans dans le Dallol Maouri » in *BCEHSAOF*, pp. 358-361.

-----1921, « L'exode des Djerma de l'Andiourou vers le Dallol Bosso, le Jigui et le Fakara » in *BCEHSAOF*, pp.273-279.

DANKOUSSOU I., 1970, *Katsina, traditions historiques des Katsinaawaa après la Jihad*, Niamey, CNRSH, Centre Régional de Documentation pour la Tradition Orale, 460 p.

DAVID P., 1962, *La geste du Grand K'aura Assao*, Niamey, IFAN-CNRS, Documents des Etudes nigériennes n°17, 55 p.

ECHARD N., 1969, « Histoire du peuplement : les traditions orales d'un village Sudye » in *Journal de la société des Africanistes* XXXIV, 1, 1969, pp.63-65.

----- 1985, « Note sur l'histoire du peuplement en Ader Hausa (Niger) », *Cahier de L'ORSTOM*, série Sciences humaines, vol. XXI, n°1, pp. 13-17.

HAMA B., 1968, *Les Fulfuldé du Dallol Bosso, Histoire traditionnelle des peul du Dallol Boboye*, Niamey, CRDTO,160 p.

LAYA D., 1969, *Histoire du Soney zarma, traditions historique des ethnies de la région de Dosso*. Niamey, CRDTO, 140 p.

-----1970, *Traditions historiques de l'Anzuru*, Niamey, CNRSH, Centre régional de documentation pour la tradition orale, 53 p.

-----1976, *Les Traditions historiques des Golés* (I. Koygolo), Niamey, IRSH, 147p.

----- 1977, « traditions historiques Zarma Songey » 3<sup>ème</sup> Colloque SCOA, Niamey, 83p

----- 1978, *Textes historiques et culturels des Zarma Songey*, Niamey, CELTHTO, 108 p.

NICOLAS F., 1939, « Note sur la société et l'Etat chez les Touareg du Dinnik (Iullemeden de l'Est) », *Bulletin de L'IFAN*, série B, tome I, n°2-3, avril-juillet, pp. 579-586.

OLIVIER DE SARDAN J.P., 1976, *Quand nos pères étaient captifs. Récits des paysans du Niger*, Paris, Nubia, 190 p.

PERIE J. SELIER M., 1950, « Histoire des populations du cercle de Dosso (Niger) », *Bulletin de l'IFAN*, série B, tome IV, octobre, pp. 1015-1071.

PROST R.P., 1954 « Notes sur les Songay », in *Bulletin de l'IFAN*, série B, tome XVI, n°1-2, janvier- avril, p. 167-177.

ROBIN J., 1939, « Notes sur les premières populations de la région de Dosso » in *BIFAN* T1, série B, n° 2-3, pp.401-404.

----- « Description de la province de Dosso », in *BIFAN*, T.9, n°4, pp.400-404.

TANDINA O., 2008, *L'Épopée orale au Niger*, Presses du Centre d'Études Médiévales, Université de Picardie, Jules Verne, 198 p.

## II-Les sources écrites.

### 1-Sources en langue arabe et ajami traduites et publiées.

ABDULLAH Ibn M., 1963, *Tazyn Al-Waraqat*, traduction de Merwyn Hikett, Ibandan, Ibandan University Press, 144 p.

AHMADOU M., 1965, « Un peul Talibé de Dan Fodio, tapsiratoul Ichouani », in Hama B., 1965, *Journal de recherches de novembre 1964 à mars 1965*, T.2, pp.258-259.

ARNETT E. J., 1922, *The Rise of the Sokoto Fulani, Being a Paraphrase and in Some Part a Translation of Infak alMaisuri of Sultan Muhammad Bello*, Kano, Emirate Printing, 43 p.

BACKWELL H. F., 1969, *The Occupation of Hausaland 1900-1904: Being a Translation of Arabic Letters Found in the House of the Wazir of Sokoto Bohari, in 1903*, Londres, Franck Cass, 80 p.

- BELLO M., 1957, *Infaq al-mnsur fi ta'rith al-takrur*, London, C.E.J Whititting, 140 p.
- BIVAR Adrian D. H., 1959, « Arabic Documents of Northern Nigeria », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, vol. 22, n°1/3, pp. 324-349.
- 1961, « The Wathiqt Ahl Al-Sudan: A Manifesto of the Fulani Jihad », in *The Journal of African History*, vol. 2, n°2, pp. 235-243.
- CUOQ M.J., 1975, *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIIIè au XVI è siècle (Bilal al Sudan)*, Paris, C.N.S.R., Paris, 490 p.
- EL MASRI F. H., 1978, *Utman Ibn Fudi. Bayan wujub al-hijra 'ala 'l-'ibad*, Khartoum, Khartoum University Press/Oxford University Press, 194 p.
- HAMA B., 1969 a, « les Zarma » in *Recherches Nigériennes, journal de septembre 1964-1969*, Niamey, 108 p.
- 1969b, *Recherches historiques sur le Niger : Textes traduits de l'Arabe*, Niamey, Sn, 454 p.
- 1970, *Rapport sur la collecte des manuscrits arabes*, Niamey, np.
- Sd, *Documents émanant de marabouts ou écrits par eux*, Paris, 138 p.
- sd, *Histoire de la région soudanienne : histoire orale et textes arabes résumés ou traduits*, Niamey, C.R.D.T.O, 156 p.
- HISKETT M., 1957, « Material Relating to the State of Learning among the Fulani before Their Jihād », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, vol. 19, n°3, 1957, pp. 550-578.
- 1960, « Kitāb al-farq : A Work on the Habe Kingdoms Attributed to 'Uthmān dan Fodio », in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, University of London, vol. 23, n°3, pp. 558-579.
- 1967, « The Arab Star-Calendar and Planetary System in Hausa Verse », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 30, n°1, p.158-176.
- 1975, *A History of Hausa Islamic Verse*, Londres, SOAS University of London, 274 p.
- HOPKINS J., LEVTZION N., 1981, *Corpus of early Arabic sources of West African History*, Cambridge.
- HOUDAS O., 1899 – 1901, « Introduction » in : *Tedzkiret en nisiân fi akhbar mouloûk*

*es-Soudân*, Texte arabe traduit par O. Houdas avec la collaboration de E. de Benoist, Paris, Publication de L'Ecole des Langues Orientales Vivantes, VI<sup>e</sup> série, vol. XIX- XX.

----- 1904, « Protestation des habitants de Kano contre les attaques du Sultan Mohamed Bello », in *Saavedra Eduardo, Homenaje à D. Francisco Codera*, Zaragoza, Mariano Escar, pp.121-131.

MAHIBOU Sidi M., TRIAUD J.L., 1983, *Voilà ce qui est arrivé. Bayan ma Waqaa d'al-Hagg Umar al-Futi. Plaidoyer pour une guerre sainte en Afrique de l'ouest au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, Edition du C.N.R.S, 261p.

MOHAMED B., 1964, « Wassika (lettre) » in Hama B., 1965, *Journal de recherches* (Novembre 1964 à mars 1965), TII, p.397.

PALMER H. R., 1967, *Sudanese Memoirs: Being Mainly Translations of a Number of Arabic Manuscripts Relating to the Central and Western Sudan*, Lagos, Government Printer, 163p.

PHILIPS J. E., HALIRU M., 1989, « A History Manuscript in Hausa Ajami from Wurno, Nigeria », *History in Africa*, vol. 16, pp. 389-395.

ROBINSON D., SMITH D., 1979, *Sources of the African Past: Case Studies of Five nineteenth-Century African Societies*, Londres, Heinemann, 203p.

SA'ID H., 1966, « Histoire du Sokoto », in *Tedzkiret En-Nistian fi Akhbar Moulouk es-Soudan*, traduction française par O. Houdas, Paris, Maisonneuve, pp. 303-361.

*Tarikh el-Fettâch fi akhbar el bouldân oua-l- djouyouûch oua-akabîr en-nas*, 1964, par Mahmoûd Ben Elhadj el-Motaouakkel Kâti et l'un de ses petits-fils). Texte arabe traduit et édité par O. Houdas et M. Delafosse, Paris, Maisonneuve, Publications de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, V<sup>e</sup> série, vol.X, 362p.

*Tarikh es-Soudân* (par Abderrahmân Ben Abdallah Ben Imran Ben Amir es-Sâdi). Texte Arabe édité et traduit par O. Houdas avec la collaboration d'E. Benoist. Paris, A. Maisonneuve Publications de l'école des langues orientales vivantes, Paris, IV<sup>e</sup> série, vol.XIII, 1964, 534 p.

ZAHARADEEN Muhammad S., (trad.), 1990, « The Acquisition of Land and its Administration in the Sokoto Caliphate as Provided in Abdullahi Danfodiyo's Talim-'Al-Radi », in KANI Ahmad M., GANDI Kabir A., *State and Society in the Sokoto Caliphate*, Zaria, Usmanu Danfodiyo University Sokoto, Gaskya Corporation, pp.193-206.

## **2-Les sources d'origine coloniale.**

### **2.1. Récits de voyageurs, explorateurs et conquérants militaires**

BARTH H., 1965, *Travels and Discoveries in North and Central Africa Being a*

*Journal of an Expedition 1849- 855*, Centenary Edition in Three Volumes, Londres, Franck Cass, vol. 1, 657 p., vol. 2, 709 p., vol. 3, 800 p.

-----1963, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Traduction de l'allemand par Paul Ithier, Paris, A. Bohné, 4 volumes, tome 1, 370 p., tome 2, 318 p., tome 3, 337 p., tome 4, 304 p.

BARY E., (de.), 1898, *Le dernier rapport d'un européen sur Ghât et les Touareg de l'Aïr*, traduit et annoté par Henri Schirmer, Paris, Fischbacher, 221 p.

BERNUS S., 1972, *Henri Barth chez les Touareg de l'Aïr, extrait du journal d'Henri Barth dans l'Aïr, juillet-décembre 1850*, traduction et commentaire Suzanne Bernus, Niamey, Etudes nigériennes n°28, 197 p.

BEURMANN K. M. V., 1973, *Voyages et explorations 1860-1863, Nubie-Soudan-Libye-Fezzan-Lac Tchad-Bornou*, note publiée par Marc Franconie, Paris, Le Gibanel, 190 p.

BINGER L., 1892, *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi. 1887-1889*. Tomes I & II. Paris, Hachette, Réédité par la Société des Africanistes en 1980.

BOVILL E. W., 1964, *Mission to the Niger, the Journal of Friedrich Hornemann's Travels from Cairo to Murzuk in the years 1797-1798. The Letters of Alexander Gordon Laing Part 1*, Cambridge University Press, Published for the Hakluyt society, second series, vol. CXXIII, 406 p.

BRITSCH J., 1989, *La mission Foureau Lamy et l'arrivée des français au Tchad. Carnet de route du lieutenant Gabriel Britsch*, Paris, L'Harmattan, 191 p.

CHAILLEY C., 1953, *Les grandes missions françaises en Afrique Occidentale*, Dakar, IFAN, 145 p.

CLAPPERTON H., 1829, *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique depuis le Golfe du Bénin jusqu'à Sackatou Par le capitaine Clapperton pendant les années 1825, 1826 et 1827 suivi du voyage de Richard Lander de Kano à la côte maritime, traduit de l'anglais par MM. Eyriès et de la Renaudière*, Paris, Arthus Bertrand librairie, Tome 1, 329 p., Tome 2, 439 p.

-----2000, *Difficult and Dangerous Roads, Hugh Clapperton Travels in Sahara and Fezzan 1822-1825*, edited by Jamie Bruce-LOCKHART and John Wright, Londres, Sickle Moon Books in association with The Society for Libyan Studies, 365 p.

CORNU L.T., 1899, *Notice sur le pays Zaberrma et son occupation par le Dahomey*.

CORTIER MAURICE L.T., 1908, *D'une rive à l'autre le Sahara*, Paris, Larose, 416 p.

- DELAFOSSÉ M., 1912, *Haut-Sénégal, Niger*, Paris, E. Larose, 3 tomes, tome 1, 428 p  
Tome 2, 428 p, t3, 316p.
- DENHAM. (Major), CLAPPERTON.( Capitaine) et feu le Docteur OUDNEY, 1826,  
*Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, traduit  
par M.M. Eyriès et de Larenaudière, Paris, Arthus Bertrand librairie, pagination  
multiple.
- DESPLAGNES L.,( Lieut) 1907, *Le Plateau Central Nigérien*, Paris, Larose, 504 p.
- DUVEYRIER H., 1864, *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel, 499 p.
- ELLIOT G. S., 1904, « The Anglo-French Niger-Tchad  
Boundary Commission », *the Geographical Journal*, vol. XXIV, n°5, Nov. pp. 505-  
520.
- FOUREAU F., 1902, *D'Alger au Congo par le Tchad*, Paris, Masson, 829 p.
- 1905, *Documents scientifiques de la Mission Saharienne – Mission  
Foureau – Lamy*, Paris, Masson et Cie, 1210 p.
- GÖTTLER G., Sd, *Songhaïs et Touareg, Henri Barth au Niger il y a 140 ans.  
Exposition de la République fédérale allemande pour commémorer 30 années  
de relations diplomatiques avec la République du Niger*, Fribourg, édition de  
l'Ambassade de la République fédérale allemande, 32 p.
- HORNEMANN F. C., 1802, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique pendant  
les années 1797, 1798*, traduit de l'anglais par Mr François Soullès, Paris,  
André, 390 p.
- HOURST Emile Auguste Léon (L.V), 1898, *La mission Hourst. Sur  
le Niger et au pays des Touareg*, Paris, Plon, 479 p.
- JOALLAND J., (Général), 1930, *Le drame de Dankori Mission Voulet – Chanoine  
Mission Joalland – Meynier*, Paris, Argo, 253 p.
- KIRK-GREENE A. H. M., 1962, *Barth Travels in Nigeria. Extract from the Journal of  
Heinrich Barth's travels in Nigeria 1850-1855*, Londres, Oxford University  
Press, 300 p.
- KLOBB J. F. A. Lieut.C., MEYNIER O. F. F., (Lieut), 2001, *A la Recherche de Voulet. Sur  
les traces sanglantes de la mission Afrique centrale 1898-1899*, Paris,  
Cosmopole, 229 p.
- LANDEROIN « Du Tchad au Niger : notes historiques » in *Documents Scientifiques  
de la mission Thilo 1906-1909*, T2, pp.309-537.
- LANOYE F. T. de., 1858, *Le Niger et les explorations de l'Afrique  
Centrale depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth*, Paris, Hachette, 620 p.

- LENFANT Cap., 1903, *Le Niger : voie ouverte à notre Empire africain*, Paris, Hachette, 252 p.
- MEYNIER O. F. F. (Gén.), 1947, *La mission Joalland Meynier*, Paris, les éditions de L'Empire français, 187p.
- MIZON L. Liet de Vaisseau., 1898, « Les royaumes Foulbé du Soudan central », *Annales de Géographie*, Vol. 4, n°16, p. 346-368.
- MONTEIL P. L. de. (Liet. Col.), 1891, *De Saint Louis à Tripoli par le Lac Tchad, voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92*, Paris, Félix Alcan, 462 p.
- PEROZ Comt., 1894, *Au Niger : Récit de campagne 1891-1892*, Paris, Calmann Levy, 424 p.
- REIBELL E. (Comandant.), 1903, *Le commandant Lamy d'après sa correspondance et des souvenirs de campagnes (1858-1900)*, Paris, Hachette, 576 p.
- 1931, *Carnet de route de la Mission Saharienne Foureau-Lamy (1898-1900)*, Paris, Plon, 422 p.
- RICHARDSON J., *Narrative of a Mission to Central Africa Performed in the Years 1850-1851*, Londres, Chapman and Hall, 1853, vol. 1, 343 p., vol. 2, 359 p.
- ROBINSON Ch. H., 1896 a, *Hausaland, or Fifteen hundred miles through the central Soudan*, Londres, S. Low, Marston and Co., 304 p.
- 1896b, « The Hausa Territories », in *The Geographical Journal*, vol. 8, n°3, sep. pp. 201-211.
- ROLLAND J.F., 1976, *Le grand Capitaine : un aventurier inconnu de l'époque Coloniale*, Paris, Grasset, 271 p.
- TILHO Cap., 1909, *Documents scientifiques de la Mission Tilho (1906-1909)*, Paris, Imprimerie nationale, Tome 1, 412 p., tome 2, 627 p.
- TOUTÉE G. J. (Commandant.), 1897, *Dahomé, Niger, Touareg, Récit de Voyage*, Paris, Armand Colin, 370 p.
- *Du Dahomé au Sahara. La Nature et l'Homme*, Paris, Armand Colin, (1914)1917, 370 p.
- VOGEL E., « Mission to Central Africa », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. 24,
- WALLACE W., 1896, « Notes on a Journey through the Sokoto Empire and Borgu in 1894 », *the Geographical Journal*, vol. 8, n°3, Sept. p. 211-219

## **2.2. Les Documents d'Archives.**

### **2.2.1. Les Archives des Etudes Nigériennes :**

- Dosso : Coutumes Djerma –Goubé, Niamey IRSH, 30 p.
- Dosso monographie, Archives des études nigériennes n° 4, IFAN, , 1934-1941.
- Zarma Sonje, Divers, Niamey, IRSH, PAG Mult-Colloque de l'IFAN sur la coordination de la recherche en sciences humaines, Niamey du 5 au 8 mai 1960, compte rendu des séances, document dactylographié et agrafé, 85 p.
- Laya D., 1989, Rapport sur le CELTHO, Niamey, BRO 998

### **2.2.2 Les manuscrits des journaux de Boubou Hama**

*Journal de septembre –octobre, T1, 1964,*

«Trois voyages d'Askia Mohamed », pp.3-10

« Les Zarma, », pp. 304-306.

« Ce que je crois au stade actuel de la recherche », pp.379-380.

*Journal du 11 Août 1967 au 1<sup>er</sup> mars 1968, T3*

« Extrait de l'histoire de l'Anzourou », par Souley Alpha, pp.55-68

« Extrait sur l'origine des Peul » par Moussa Hamadou Alou et Amadou Hamadou, pp.394-413.

*Journal de 2 mars 1968 au 6 mai 1969, T4.*

« Document peul, extrait du Tarikh des Torobe de Torodi », par Tchierno Seydou, P.61

« Histoire de Sokoto, les conquêtes d'Abd Allahi Fodio », Malam Guidao, pp.287-305.

### **2.2.3-Archives Nationales du Niger (A.N.N).**

#### **2.2.3.1 Les Monographies des administrateurs coloniaux.**

A.N.N, 15.1.1., Monographie du cercle Djerma, anonyme, 1901-1907 113 p.

A.N.N, 15.1.2., Notice sur le cercle djerma et Historique du cercle, par le Capitaine Salaman, 1903-1909 », np.

A.N.N.15.1.2. (bis), Monographie du cercle Djerma, Boutiq, 1909



- A.N.N.15.1.3., Monographie du cercle de Niamey, Py 1945.
- A.N.N, 15.1.4., Notes sur le canton de Boboye (Koygolo) Loyzance Alexandre, 1946, 14 p.
- A.N.N, 15.1.5., Monographie de la Subdivision centrale de Niamey, Anonyme, 1947, 9 p.
- ANN.15.1.6., le Cercle Zarma : « 1800-1900 » reconnaissances, Michel Sellier, 1947-1948, 49p.
- A.N.N, 15.1.7., Tableau statistique de la population autochtone par sexe âge de la ville de Niamey, Vilandre, 1953, 1 p.
- A.N.N., 15.1.8., Etude monographique. Textes et documents sur la ville de Niamey, Boubou Hama, 1955, 79 p.
- A.N.N., 15.1.8 (bis)., Monographie du cercle de Niamey : Fillingué, Centrale Niamey, Boboye (ex Margou) Anonyme, 1955, 264 p.
- A.N.N., 15.1.9., Monographie de la subdivision centrale de Niamey, Anonyme, sd, np.
- A.N.N., 15.1.10., Notes sur l'histoire du peuplement du cercle de Niamey, Michel Sellier, Sd, 44p.
- A.N.N., 15.1.11., Histoire du village de Boubon par le Lieutenant Kimpe Sd, 8 p.
- A.N.N., 15.1.12., Monographie du village de Niamey (Coutumes Sonje-zarma), Anonyme, sd, np.
- A.N.N. 15.1.13., Histoire du peuplement du cercle de Dosso, Périe et Sellier, 1946, 39 p.
- A.N.N. 15.1.16., Monographie du cercle Djerma, Sellier, 1948
- A.N.N, 15.1.17., Monographie de la subdivision de Gaya : partie économique, anonyme, 1917.
- A.N.N, 15.1.17 (bis). Calendrier historique du cercle de Gaya, 1898-1959.
- A.N.N.15.1.18, Étude monographique sur la ville de Niamey, Boubou Hama, 1955.
- A.N.N.15.1.18 (bis), Monographie du cercle de Niamey, Subdivision de Fillingué, Say, Central Niamey et Boboye, Cornu, Allier, Regnault, Tre- Hardy, 1955-1963.
- A.N.N.15.1.19., Monographie géographique humaine et économique de la subdivision centrale de Niamey, Tre- Hardy, 1955.
- A.N.N.15.1.10., Notes sur l'histoire du peuplement du cercle de Niamey, Sellier, sd.
- A.N.N 16.1.1., Notes sur les peulh et les Gulmuntchés de la région de Say pour servir à une étude sur l'histoire du peuplement du cercle de Niamey.
- A.N.N.16.1.3 Monographie du cercle de Say, Anonyme, 1915.
- A.N.N.17.1.2., Convention réglant la situation des Touareg de l'Adar, Anonyme, 1901
- A.N.N .22.1.1., Monographie de Tillabéry, Buck, 1907.
- ANN.22.1.6., Notes sur l'ancien canton de Sansané Hausa, Serés de Rivières, 1943.

A.N.N 6.1.10., Les Maouri de l'Arawa, Seré de Rivières, 1964.

A.N.N, 15.1.11., Monographie du cercle de Dosso, Anonyme, 1934-1941.

A.N.N, 15.1.13., Histoire du peuplement du cercle de Dosso, Perier et Sellier, 1946.

A.N.N., 9.1.13., Notes sur Fillingué, Cornu, 1901.

A.N.N, 5.1., 1 Monographie du cercle de Dosso, Millot Lelong, 1909.

A.N.N 5.1.2., Notice sur les différentes races peuplant le secteur de Gaya, Marsaud, 1909, np.

A.N.N. 5.1.5., Monographie du cercle de Dosso, capitaine Mahaut, 1912-1913, 30 p.

A.N.N., 5.1.8., Monographie du cercle de Dosso, Anonyme, 1941 ; np.

A.N.N. 5.1.9., Codification des coutumes des Djerma de la province de Dosso.

A.N.N.5.1.10., Étude sur les coutumes fétichistes maouri, 1936.

A.N.N. 5.1.11., Dosso monographie des études nigériennes n° 4 IFAN, Anonyme, 1934-1941.

A.N.N., 5.1.12., Monographie du cercle de Dosso, Anonyme 1941.

A.N.N., 22.1.1., Monographie du cercle de Tillabéry par le capitaine Buck en 1907.

A.N.N; 22.1.4., Monographie du cercle de Tillabery, Leca, 1941, 43 p.

A.N.N, 22.1.8., Monographie du cercle de Tillabery, Anonyme, 1955, 58 p. .

A.N.N. 22.1.10., Coutumier juridique du Zarmaganda, Paumelle J., 1949, 32 p.

A.N.N, 22.1.15., Monographie d'Ouallam, Duffort Ernest, 1955, 24 p.

A.N.N, 22. 8.8., Cartes des différents cantons du Zarmaganda, Anonyme, 1938-1949, 8 cartes.

### **2.2.3.2. Les rapports politiques des A.N.N : inventaire par cercle, par poste et par secteur :**

#### **Poste de Niamey.**

A.N.N, 1E1.5., Remarques politiques de la région ouest en 1901.

A.N.N, 1 E1.15., renseignements politiques en 1902.

A.N.N, 1 E1.26., Rapport politiques mensuels en 1904.

#### **Poste de Dosso.**

A.N.N, 1 E1.1.4., Rapport politique mensuel en 1901.

A.N.N, 1 E1.17., rapport annuel d'ensemble en 1901.

**Secteur de Dosso.**

A.N.N, 1 E1.13., Rapports politiques mensuels de 1902.

A.N.N, 1 E1.25., Rapports politiques trimestriels de 1914.

**Région de Niamey.**

A.N.N,1 E2.1., Rapport politique et administratif de la région de 1902.

A.N.N,1 E2.2., Rapports politiques trimestriels de 1905.

A.N.N,1 E2.3., Rapports politiques mensuels de 1905.

A.N.N, 1 E2.19., Rapports politique d'ensemble de 1906.

A.N.N, 1 E2.20., Rapports politiques et administratifs de 1906.

**Cercle Djerma.**

A.N.N, 1 E.1.18., Rapport administratif du cercle par Salaman en 1902.

A.N.N, 1 E2.21., Rapport politiques mensuels en 1906.

A.N.N, 1 E3.12., Rapport administratif en 1906.

A.N.N, 1 E5.43., Rapport administratif en 1909.

**Cercle de Dosso.**

A.N.N, 1 E2.9., Rapport administratif du Lieutenant Haberer en 1905.

A.N.N, 1 E5.2., Rapport politiques mensuels en 1908.

A.N.N, 1 E5.20., Rapport politique annuel 1909.

A.N.N, 1 E6.13., Rapport politique annuel en 1910.

A.N.N, 1 E9.64., Rapport sur la réorganisation du cercle en 1924.

A.N.N, 1 E10.23., Rapport politique annuel de 1926.

**Cercle de Niamey.**

A.N.N, 1 E6.19., Rapport politique mensuel de 1911.

A.N.N, 1 E6.20., Rapports politiques trimestriels en 1911.

A.N.N, 1 E7.5., Rapport politique trimestriel de 1912.

A.N.N, 1 E7.15., Rapport trimestriel de 1916.

A.N.N, 1 E9.51., Rapport sur la réorganisation du cercle en 1923.

### **Politique indigène.**

A.N.N, 2E 1.3., Fiches de renseignements de Salifou Kaado, chef de Koygolo, en 1906.

A.N.N, 2E 1.10., Fiches de renseignements de Bairo chef de village du Dallol Bosso, 1906-1907.

A.N.N, 2E 1.15., Fiches de renseignements d'Aoûta Djermakoye de Dosso, 1906-1907.

A.N.N, 2E 1.22., Fiches de renseignements concernant le nommé Dela chef de Kiota 1906-1907.

A.N.N, 2E 1.33., Fiches de renseignements de Kalilou chef de N'Dounga, 1906-1907.

A.N.N, 2E 1.36., Fiches de renseignements d'Ousmane chef de Kouré, 1906-1916.

A.N.N, 2E 1.51., Fiches de renseignements de Mayyaki chef de Hamdallaye, 1908-1913.

### **Rapports commerciaux.**

A.N.N, 1Q.1.13. Rapports commerciaux du cercle Djerma en 1907.

A.N.N, 1Q.1.18. Rapports économiques du cercle de Dosso en 1924.

A.N.N, 1Q.35.2. Activités commerciales des commerçants Djerma au Nigeria 1943-1950.

A.N.N, 3Q.1.2. Renseignements statistiques relatifs au commerce en 1922.

### **Les rapports de tournée.**

A.N.N, 1E1-17., Cercle du djerma, secteur de Dosso, rapport de l'Adjudant Duhart, commandant du secteur de Dosso à la suite d'une tournée de recensement exécutée dans le Nord-ouest du secteur du 6 au 15 mars 1902.

A.N.N, 1 E1.18., Cercle du Djerma rapport du capitaine Salaman sur une tournée administrative du commandant de cercle dans le Nord du cercle en juillet 1902.

A.N.N, 1 E.2-9., Cercle de Dosso, rapport du Lieutenant HABERER, Commandant le secteur de Dosso sur une tournée exécutée du 9 mars au 22 avril 1905.

A.N.N, 1.E3-1., Secteur de Dosso, Rapport du Lieutenant Ponsard commandant du secteur sur la tournée effectuée en octobre dans le canton de Kiota en 1906

A.N.N, 1 E -3-9., Cercle du Djerma, Rapport de tournée effectuée par le Capitaine Salaman Commandant du cercle du 18 au 28 octobre 1906 dans le sud du cercle.

A.N.N, 1 E3-12, Cercle Djerma, rapport de tournée administrative du capitaine Salaman commandant du cercle du 16 juillet au 1<sup>er</sup> Août 1906 dans le canton de Birni.

A.N.N, 1 E4-10., Compte rendu de tournée du sous Lieutenant Vimard adjoint au commandant de cercle effectué du 5 décembre au 15 janvier 1907.

A.N.N, 1 E 5-30, Région de Niamey, rapport du chef de bataillon Rivet commandant de la région de Niamey sur la tournée du 13 avril au 2 mai 1909 dans le cercle du Djerma et de Dosso.

A.N.N, 1 E9-18., Cercle de Niamey, Compte rendu de tournée effectuée du 25 février au 17 mars 1921 par Fronferrier.

A.N.N, 1 E9-28., Cercle de Niamey recensement du canton de Kouré par Maurice Chevalier, adjoint des services civils en 1921.

A.N.N, 1 E9-72., Cercle de Dosso, Rapport de tournée effectué du 2 au 23 janvier 1924, dans le Dallol, le fleuve et le Fogha.

A.N.N, 1 E10-38., Subdivision de Dosso, rapport de tournée effectuée dans la subdivision de Dosso par l'Adjudant Blanchier en vue du recensement de la partie ouest de la subdivision en 1927.

A.N.N, 1 E10-80., Cercle de Niamey recensement du canton de Boboye et Fakara en 1928.

A.N.N, 1 E-11-24., Rapport de tournée effectuée par Poisson dans le canton de Birni en 1929.

A.N.N, 1 E13-13., Rapport de tournée effectuée du 16 au 21 novembre 1932 par M Thellieument commandant du cercle de Niamey en vue du recensement de tous les villages du canton de Kiota en 1932.

A.N.N, 1 E13-38., Cercle de Niamey subdivision de Niamey, rapport de tournée administrative du chef de la Subdivision effectuée du 11 au 16 avril 1932 dans les cantons de Saga, Liboré et N'Dounga.

A.N.N, 1 E13-39., Rapport de tournée administrative effectuée dans le canton de Kouré du 19 avril au 21 avril 1932 par le commandant du cercle de Niamey en 1932.

A.N.N, 1 E13-40., Cercle de Niamey, compte rendu de la tournée effectuée du 19 Septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1932 par Duranteau commandant du cercle (itinéraire Kouré, Birni, Yéni, Fillingué).

A.N.N, 1 E15-57., Rapport de tournée effectuée dans le canton du Boboye par l'Administrateur Tornezy du 26 Septembre au 17 octobre 1933 dans le canton de Boboye.

A.N.N, 1 E15-58., Cercle de Niamey, rapport de tournée effectuée dans les cantons de Yéni, Birni et Kouré du 5 au 8 Septembre 1933 pare Duranteau.

A.N.N, 1 E15-59., Cercle de Niamey, Rapport de tournée effectuée par l'administrateur Tornezy dans le canton de Hamdallaye et Fakara en 1933.

A.N.N, 1 E16-7., Cercle de Niamey, Rapport de tournée de recensement effectuée par Monsieur l'administrateur du 9 au 28 avril 1934 dans les cantons de Liboré, N'Dounga, par Monsieur l'Administrateur Tornezy.

A.NN, cercle de Tillabery, Rapport de Tournée de Recensement (Ouallam- Tondikiwindi), notes sur les villages, Abada, 27p dactylographiées.

A.N.N, 1 E16-9., Cercle de Niamey, Subdivision de Niamey rapport de tournée effectuée par Monsieur l'Administrateur du 9 au 28 avril 1934 dans les cantons de Boboye du 13 au 24 Août 1934 par Monsieur Bonnave adjoint des services civils.

A.N.N, 1 E16-13., Cercle de Niamey, Subdivision de Niamey extrait du rapport de la tournée effectuée par Monsieur Bonnave dans le canton de Boboye en 1934.

A.N.N, 1 E15-53., Cercle de Niamey, rapport sur la tournée effectuée du 20 au 25 Décembre 1934, à Filingué par le commandant de cercle de Niamey.

A.N.N, 1 E17-19., Cercle de Dosso Subdivision de Dosso, compte rendu des tournées par l'adjoint principal DA COSTA SOARES dans les cantons de Dosso, Kiota, Sokorbé et Mayyaki Koara du 7 au 13 du 24 au 28 janvier de 1934 et du 20 février au 9 mars 1934.

A.N.N, 1 E17-22., Cercle de Dosso, Compte rendu de la tournée effectuée dans les cantons de Sokorbé par les commis des services civils CARIDOU, agent du 23 juin au 1<sup>er</sup> juillet 1934.

A.N.N, 1 E18-67., Cercle de Dosso, rapport de la tournée effectuée du 24 juin au 3 juillet 1935 dans le canton de Kiota.

A.N.N, 1 E19-31., Cercle de Niamey, Rapport de tournée dans le canton de N'dounga de Kouré du 3 septembre au 30 octobre 1936.

A.N.N, 1 E19-34., Rapport de tournée effectuée dans les cantons de Hamdallaye Kouré et Fakara en Août 1936 par Mauguin.

A.N.N, 1 E19-35., Cercle de Niamey, rapport de tournée effectuée du 26 Août au 4 septembre 1936 dans le canton de N'Dounga par M.MAUGUIN.

A.N.N, 1 E19-36., Cercle de Niamey, rapport de tournée effectuée du 23 juillet au 4 Août 1936 dans les cantons de Hamdallaye et du Fakara par M. MAUGUIN.

A.N.N, 1 E19-39., Cercle de Niamey, subdivision de Niamey, Rapport de tournée effectuée dans les cantons de Saga par l'Administrateur adjoint Larrieu en 1936.

A.N.N, 1 E20-1., Cercle de Dosso, rapport de la tournée de Monsieur l'Administrateur adjoint ALEXANDRE dans le canton de Sokorbé du 7 au 13 juillet 1936.

A.N.N, 1 E20-23., Cercle de Niamey, rapports de Tournée et correspondances diverses de 1936-1956.

A.N.N, 1 E.21-67., Cercle de Niamey, rapport de tournée effectuée du vendredi 23 au samedi 31 juillet 1937, du mercredi 4 au samedi 14 Août 1937 et du mardi 17 au vendredi 27 Août 1937 par le Commandant de cercle de Niamey.

A.N.N, 1 E21-71., Cercle de Niamey, rapports de tournée effectué par l'adjoint des services civils R.PIETRANTONI, dans les cantons de Saga, Liboré et N'Dounga du 10 au 14 Août 1937.

A.N.N, 1 E21-75., Cercle de Niamey, Subdivision de Say, compte rendu de la tournée effectuée dans le canton de Kirtachi du 18 au 22 mai 1937, par J. ESCHER élève administrateur en 1937.

A.N.N, 1 E22-94., Cercle de Niamey, rapport de la tournée effectuée par LARRIEU administrateur adjoint des colonies dans les cantons de Hamdallaye, Facara, et Koigolo du 6 janvier au 20 janvier 1938.

A.N.N, 1 E23-80., Cercle de Niamey, rapport de tournée effectuée du 13 au 19 décembre 1939 dans les cantons de Kouré, Birnin Boboye, Fakara et Hamdallaye par l'Administrateur Thiellement Adjoint au commandant de cercle.

A.N.N, 1 E36-35., Cercle de Niamey, rapport de tournée effectuée du 2 au 9 septembre 1947 par Alexandre Loyance Stagiaire de l'administration coloniale dans les cantons de Hamdallaye, Fakara, et Kouré.

A.N.N, 1 E42-5, Cercle de Niamey subdivision centrale de Niamey rapport de tournée de recensement du canton de Kouré effectué par J. Damery en 1952.

#### **2.2.4. Les Archives du -National Archives of Kaduna (NAK).**

N.A.K. O/AR1/1., Kitab Raudat Al Afka écrit par Abdulahi Al Mustafa traduit en anglais par Harris.

N.A.K. O/AR1/5., Tanhib al Ikhwan écrit par Shehu Usman dan Fodio.

N.A.K. OAR1/23., Raudal Jinan écrit par Usman Guidado.

#### **2.2.5. Sokoto provinces files (Sokprof).**

Sokprof151/1904., Notes on the tribute in Sokoto province 1904.

Sokprofiles S.2909., Reports Sokoto province (monthly) 1904.

Sokprof C1 Emir of Argungu- succession 1945.

### 3.2.5. Les Archives d'Arewa House.

1/24/179, Sokoto Emirate's political situation.

1/4/327, Sokoto Emirate succession.

1/44/355: trade relation with French territories.

11/5/51 cola policy.

12/1//1 chief Alkali Appointment.

### 3-L'internet .

Jean-Paul Rothiot, « Une chefferie précoloniale au Niger face aux représentants coloniaux, naissance et essor d'une dynastie », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 85 | 2001, mis en ligne le 01 janvier 2004, Consulté le 14 septembre 2010. URL : <http://chrhc.revues.org/index1747.html>.

Thomas Fillitz « Uthmân dan Fodio et la question du pouvoir en pays hausa » *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* (en ligne), 91-94 Juillet 2000, Mis en ligne le 12 mai 2009, consulté le 15 juillet 2009, URL : <http://remmm.revue.org/index256.html>.

Sow Ousmane. Islam et tradition dans l'Empire Sonéy. *Recherches Africaines* [en ligne], Numéro 00 - 2002, 22 juin 2002. Disponible sur Internet : <http://www.recherches-africaines.net/document.php?id=91>. ISSN ISSN 1817-423X. <http://www.refer.sn/ethiopiennes>. Consulté le 20/07/2009.

<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/> consulté le 26/08/2009.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/histoire\\_sociale](http://fr.wikipedia.org/wiki/histoire_sociale). Consulté le 25 novembre 2011.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/zarma\\_les\\_pays\\_zarma](http://fr.wikipedia.org/wiki/zarma_les_pays_zarma) consulté le 10 février 2012.

<http://zermateam.org> : consulté le 10 février 2012.

[http://perspectivessud.sciencespobordeaux.fr/www/droite\\_bibauaujourd'hui.htm](http://perspectivessud.sciencespobordeaux.fr/www/droite_bibauaujourd'hui.htm) consulté le 29/05/2007.

-GALY, Abdel Kader, L'esclavagisme dans l'espace nigérien disponible sur [http://www.histoire-afrique.org/printarticle.php3?id\\_article=225](http://www.histoire-afrique.org/printarticle.php3?id_article=225) consulté le 8/8/2006.

-<http://fr.wikipedia.org/wiki/pricipauté> consulté le 29/03/2012.

-[http://archives.evenements-bf.net/pages/controverse\\_52.htm](http://archives.evenements-bf.net/pages/controverse_52.htm) consulté le 23/01/2013.

-Site web : <http://bibliotheque.uqac.ca/> consulté le 23-01-2013.

-Site web: [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/) : le 23-01-2013.



## B- la Bibliographie.

### I- Outils de travail, dictionnaires et encyclopédies.

- ABRAHAM R.C., 1968, *Dictionnaire of Hausa language*, London University Press, 2eme Edition, 992 p.
- BA FATIMA Z., 1988, *Répertoire des thèses et mémoires disponibles à la Bibliothèque Universitaire centrale de Niamey*, 61 p.
- BALANDIER G., et MAQUET J., 1968, *Dictionnaire des civilisations africaines*, Paris, Fernand Hazan, 450 p.
- BARGER Y. G. P., 1993, *A Hausa-English Dictionary and English-Hausa Vocabulary*, Zaria, Ahmadu Bello University Press Limited, 1280 p.
- BERNARD Y., 1994, *Dictionnaire Zarma-Français*, Paris, ACCT, 350 p.
- DECALO S., 1979, *Historical Dictionary of Niger*, Metuchen London the scarecrow Press, 358 p.
- DIRECTION DES ARCHIVES NATIONALES, 2002, *Répertoire des Archives, Série E, Affaires politiques*, 323 p.
- DONAIN P., 1975, *Les cours de géographies à travers les langues du Niger, contribution à la pédagogie de l'étude du milieu*, Niamey, IRSH, 287 p.
- GADEN H., 1969/1972, *Dictionnaire Peul-français*, Dakar, IFAN (Catalogues et Documents), 120 p.
- GOUILLOUD F., 1996, *Fonds Niger, Catalogue des ressources documentaires, première sélection 1996*, Niamey projet FAC, coopération documentaire, 273 p.
- GREENBERG J., 1954, « Études sur la classification des langues africaines » in *BIFAN XVI-1-2 janvier-avril*, pp. 83-142.
- HAMANI A., 1982, *De l'oralité à l'écriture. Le zarma s'écrit aussi*. Niamey, Études et documents, publications de l'INDRAP, n° 158, 32 p.
- HARRAP'S, 2002/2003 *Dictionnaire English French*, New Edition, Great Britain, INS, 2006, *Répertoire National des Communes (RENACOM)*.
- LAST M., 1960a « Sokoto », *Encyclopédie de l'Islam*, Paris, Maisonneuve, pp. 742-743.
- 1960b « Uthman b. Fudi », *Encyclopédie de l'Islam*, Paris, Paris,

Maisonneuve, pp. 1026-1029.

MAMAN Ch., 1999, *Répertoire biographique. Personnalités de la classe politique et leaders d'opinion du Niger –1945 à nos jours, volume I : Les parlementaires*, Niamey, Démocratie 2000, 465 p.

----- 2003, *Répertoire biographique des personnalités de la classe politique et leaders d'opinion du Niger –1945 à nos jours*, Niamey, Démocratie 2000, tome 2, 524 p.

MARIE Adj., 1914, *Vocabulaire français djerma et djerma français*, Paris, Laroux, 91 p.

MASSONI C., 1971, *Liste bibliographique des travaux effectués dans les bassins du fleuve Niger par les chercheurs de l'ORSTOM de 1943 à 1968*, Service central de la Documentation de l'ORSTOM, 71 p.

MOURRE M., 1996, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Larousse, Bordas, 4 volumes.

OLIVIER DE SARDAN J.P., 1982, *Concepts et conceptions Sojey-Zarma : histoire culture et société*, Paris, Nubia, 447 p.

PRASSE Karl G., ALOJALY Ghoubeïd, GHABDOUANE M., 2003, *Dictionnaire Touareg-Français (Niger)*, Copenhague, Museum Tusulanum Press, University of Copenhagen, 2 tomes, 1031 p.

ROBINSON Charles H., 1899, *Dictionary of the Hausa Language*, vol. 1 Hausa-English, Cambridge, Cambridge University Press, 270 p.

SEYDOU C., 1977, *Bibliographie générale du monde peul*, Niamey, IRSH, 184 p.

YAMSAMBOU I., 1998, *Guide du lecteur*, Niamey Direction des Archives Nationales, 24 p.

----- 1999, *Nouveaux textes relatifs aux archives nigériennes*, Niamey, Direction des Archives Nationales, 37 p.

## II-Ouvrages de méthodologie

BAYART J.P., 1901, *Histoire de Légendes*, Paris, PUF, QSJ ?, 128 p.

BEAUD M., 1999, *L'art de la thèse : comment préparer et rédiger une thèse de Doctorat, un mémoire de DEA ou de maîtrise ou tout autre travail universitaire*. Paris, Éditions la découverte. P

BEDARIA F., (dir), 1997, *L'histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, CNRS, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 437 p.

BERNUSSOU J., 2009, *Histoire et Mémoire au Niger, de L'Indépendance à Nos*

jours, collection méridiennes, CNRS, Toulouse le Murail, 533 p.

BIVAR Adrian David H., HISKETT M., 1962, « The Arabic Literature of Nigeria to 1804: A Provisional Account », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 25, n°1-3, pp. 104-148.

BLOCH M., 1967, *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*, 6è édition, Paris, Arman Colin, 110 p.

BOUCHE P., et MAUNEY R., 1946, « Sources écrites relatives à l'histoire des Peul et des Toucouleurs » in *Notes africaines* n°31, juillet, pp.7-9.

BRAUDEL F., 1969, « Histoire des sciences sociales, la longue durée » in *Écrits sur l'Histoire*, Paris, Flammarion, pp.42-83.

CALVET L.J., 1984, *La tradition orale*, Paris, PUF, QSJ ?, 128 p.

CHRISTIAN D., DOSSE F., GARCIA P., 1999, *Les courants historiques en France (XIX-XXè siècles)*, Paris, Armand Colin, 332 p.

CODESRIA., 2005, *Recommandations aux auteurs*, Dakar, Imprimerie Saint Paul, 43 p.

CORVESSIER A., 1980, *Sources et méthodes en Histoire sociale*, Paris, SEDES, 158 p.

DAOUDA ABDOUL AZIZ I., 2008, Boubou Hama conteur et Romancier, Université Abdou Moumouni de Niamey, Etudes Nigériennes, IRSH, 214 p.

DESCHAMP H., 1962, *Traditions orales et Archives du Gabon contribution à l'ethno-histoire*, Paris, Berger Levraut, 172 p.

EMMANUEL K., 1974, *Traditions orales au Dahomey-Benin*, Niamey, CRDTO, 400 p.

DIKA-AKWA NYA B., 1982, *Problèmes de l'anthropologie et de l'histoire africaines*, Yaoundé, Clé, 362 p.

FRANCOIS B., 1995, *l'Histoire et le métier d'historien en France 1945-1995*, Paris, Editions des Sciences de l'homme, 437 p.

GADO B., 1971, Contribution à la bibliographie générale du monde Sonéy Zarma et régions limitrophes (Archéologie et Histoire précoloniale) complément à la Thèse de 3è cycle, Paris I, 1978, 214 p.

----- 1981, « La Recherche archéologique et historique au Niger : bilan et perspectives en archéologie et histoire précoloniale » in *Recherche Pédagogie et Culture* n°55, pp.33-40.

----- 1982, « Bref aperçu sur l'Historiographie nigérienne de 1900 à 1981 » in

- GAYIBOR N.T., BEAULATON D.J., GOMGNIMBOU M., (dir) 2013 l'écriture de L'histoire en Afrique. L'oralité toujours en question, Paris, Khartala,( version électronique, nombre de page limité)
- GRAWITZ M., 1984, *Les Méthodes des Sciences Sociales*, Paris, Dalloz, 1074 p.
- HALKIN LEON E., 1973, *Initiation à la critique historique*, 4è Edition révisée, Paris, A colin, 267 p.
- HASSIMI A., 2007, *Les Dallols, Mouvements migratoires, occupation du sol et organisation de l'espace*, mémoire de DEA, 101 p.
- IBADER T., 1980, « La Tradition orale : source privilégiée de l'histoire africaine » in *Symposium Leo Frobenius, Commission UNESCO. Kommission Bonn*, pp.56-80.
- IDRISSA K., 2004, *Historiographie nigérienne : bilan et perspectives*
- KOULAKOUMOUNA E., 2005, *Guide pratique : réussir la rédaction et la soutenance d'un mémoire de recherche*, Paris, Harmattan.
- LAST D.M. et al., 1965, "Arabic source material and histography in Sokoto to 1864 : an outline" *Research bulletin n°1-2, 3-19 et n° 1-3*, pp 1-7 Ibadan, Centre of Arabic Documentation.
- LAYA D., 1970, « Traditions orales et recherches historiques : méthodes, réalisations, Perspectives » in *Cahiers d'histoire mondiale* VXII-4, pp. 560-587.
- (Ed.), 1972, *La tradition orale : problématique et méthodologie des sources de l'histoire africaine*, Niamey, CRDTO, 179 p.
- MAHAMAN A., 2002, « La place des documents en langue arabe dans l'histoire du Niger », *Mu Kaara Sani*, vol 10, Fascicule 1-2, janvier-juin pp. 89-110.
- HAMPATE BA A., 1980 « La tradition vivante » in KI-ZERBO, J ( dir), *Histoire générale de l'Afrique, Vol.1. : Méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, Unesco/Jeune Afrique /Stock, pp.191-230.
- MONIOT H., 1970, « Les sources de l'histoire africaine », in *Histoire générale de L'Afrique Noire*, Paris, PUF, T1, pp.123-143.
- NOUSHI A., 1969, *Le commentaires des textes et documents historiques*, Paris, F.Nathan, 207 p.
- PERROT C.H., (sous la dir), 1993, *Sources orales de l'Histoire de l'Afrique*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique (C.N.R.S), 225p.

- PERSON Y., 1962, « Tradition orale et chronologie » *Cahiers d'Etudes Africaines*, n°7, pp. 462-476
- PROST A., 1999, « Les pratiques et les méthodes » in *Histoire aujourd'hui*, Editions de sciences humaines, pp.385-391.
- ROBINSON D., 1885, « La question des sources dans le Jihad d'Al-Hajj Umar », *Revue d'histoire française d'histoire d'outre-mer*, tome LXXII, n°269, pp. 405-434.
- ROMELAER .P., KALIKA M., 2007, *Comment Réussir ma thèse? La conduite du projet du Doctorat*, Paris, Dunod, 204 p.
- ROUYEYRAN J.C., 2001, *le guide de la thèse. Le guide du mémoire : du projet à la soutenance*, Paris, Maisonneuve et Larose, 250 p.
- SOFFO B., 1981, *Rapport de recherches et de réflexions sur l'histoire du Gubey-Arewa des origines à 1899. Mémoire de DEA*, Paris, 58 p.
- USMAN Y.B., « The critical assessment of primary sources: Heinrich Barth in Katsina, 1851-1854 », *Kano Studies*, vol. 2, n°3, 1982-1985, pp. 138-153.
- VANSINA J., 1961, *De la tradition orale, essai de méthode historique*, Turvuren, Musée Royal de l'Afrique Centrale.
- 1999 « Tradition orale et sa Méthodologie » in Unesco, 1999, vol 1, pp 167-190.
- WAQUET J.Cl., GOERG Odile, ROGERS Rebecca, *Les espaces de l'historien*, Strasbourg, Presse Universitaire de Strasbourg, 2000, 264 p.
- III-Ouvrages et études généraux**
- ABADIE M., 1927, *La colonie du Niger (Afrique centrale)*, Paris, société d'éditions Géographiques, 466 p.
- ACHOLA O.P., et Madina Ly., 1979, *La femme africaine dans la société précoloniale*, Paris, UNESCO, 253 p.
- ABITOL M., 1979, *Tombouctou et les Arma de la conquête marocaine du Soudan nigérien en 1591 à l'hégémonie de l'Empire peulh du Macina en 1833*, Paris, Maisonneuve et Larose, 295 p.
- 1999, « La fin de l'Empire Sonjey » in B.O Ogot (dir) *Histoire de l'Afrique* Vol 5, Paris, UNESCO, pp.363-391.
- ABUBAKAR S., 1982, *Birnin Shehu .The City of Sokoto: A social and economic*

*history C.1809-1903*, Ph.D thesis, Department of History ABU, Zaria, October, XXXVI-285 p.

ABUBAKAR S., 1983, « Relations between Borno and Fombina before 1901 », in USMAN Yusufu Bala, ALKALINUR, *Studies in the History of Pre-Colonial Borno*, Zaria, Northern Nigeria Publishing Company, pp. 211-236.

ADAMA K., 1979, " Relations politiques et culturels entre le Mali –Songey et les Cités Hausa avant le déclenchement de la Jihad" Zaria seminar, History of the central Sudan before 1804, 8-13 th January 1979, 21 p.

ADAMOU A., 1979, *Agadèz et sa région*, EN n°44, Niamey IRSH, 358 p.

ADAMU M., 1978, *the Hausa Factor in West African History*, Zaria Ibadan A.B.U. Press, 224 p.

----- "Les Hausa et leurs voisins du Soudan Central" in *Histoire Générale de l'Afrique*, vol 4, Afrique du 12<sup>ème</sup> au 16 ème siècle, Paris, UNESCO, NEA, pp. 293-329.

-----1979, "Distribution of trading centres in the Central Sudan in the 18<sup>th</sup> and 19<sup>th</sup> centuries" in Y.B Usman, *the Sokoto Caliphate* pp.59.

ADELEYE R.A., 1971, *Power and diplomacy in the northeen Nigeria1804-1906. The Sokoto caliphate and its Enemies*, London, Longman, XVI-, 387p.

ADERAN B., 1980, "The writing of the Sokoto jihad in the reconstruction of Nigeria history » in *Islamic culture*, Nigeria, pp. 54-55.

ADJI MALAM S., 1984, *Sociologie politique du monde touareg : difficultés et dimensions de son intégration politique*, mémoire de Maîtrise sociologie, 63 p.

A. H.N., 2006, *Histoire de l'espace nigérien. Etat des connaissances*, Acte du premier colloque de l'Association des Historiens Nigériens tenu à Niamey du 19 au 22 juin 1999, Niamey, Editions Daouda, 351 p.

AJAYI J.F.A., 1969, *A thousand years of West Africa history*, Ibadan University, Press, 549 p.

----- 1976, *History of West Africa Vol I*, Londres, Longmans, 641 p.

AJAYI J.F.A., CROWDER M., ( eds), 1979, *History of West Africa vol 1*, London Longmans.

ALAKARBO H., 2007, *Évolution et organisation de l'Arewa Nord au 19 siècle*, Mémoire de Maîtrise Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 124 p.

- ALEXANDRE P., 1963, « Organisation politique des Kotokoli du Nord Togo » in *Cahiers d'Etudes Africaines*, vol4 ; n°4, pp. 228-274.
- ALFAROUK R., 1991, Introduction à l'Histoire de l'Azaouak nigérien, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Niamey, 124 p.
- AL-HAJJ. Muhammad A., 1964 "The Fulani Concept of Jihad: Shehu Uthman Dan Fodio" *ODU* Vol I, pp. 45-58.
- ALKALI M.B., 1969, *A Hausa community in crisis, Kabi in the nineteenth century*, Ph.D thesis, M.A. Zaria, 358 p.
- ALONOU B.K., 2010 " Esclavage et traite négrière en pays anyanga du XVIIIe au XIXe siècle » in *Etudes Togolaise, Revue Togolaises des Sciences*, vol 4, n°1, juin 2010, Lomé-Togo, Institut National de la recherche Scientifique, pp. 74-94.
- AL-NAQAR U., 1972, *the Pilgrimage Tradition in West Africa. An historical study with Special Reference to the Nineteenth Century*, Karthoum University Press, 160 p.
- AMADOU O., Sd, *Contribution à la connaissance de l'histoire des Peul*, Niamey Sn, 524 p.
- AMSELLE J.L, M'BOKOLO E., 1985, *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et Etat en Afrique*, Paris, La Découverte, 225 p.
- ANDERSON J., 1992, *West Africa and East Africa in the nineteenth and Twenty centuries*, London, Ibadan, Heinamaan, Educational Books, 382 p.
- ARHIN K., 1979, *West African Traders in Ghana in the nineteenth and twentieth Centuries*, London, Longman, XII, 146 p.
- ARNETTE J., 1910, "A Hausa chronicle" in *Journal of A.S* n°9 ,pp.161-167.
- 1922, *the rise of Sokoto Fulani of Sultna Muhammad Bello*, Kano, Emirate printing Department.
- 1923, *History of Sokoto*, Kano, Emirate Printing Department.
- ARZIKA A., *La migration Arewa et la fondation du Runkundum*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 73 p.
- AUGI A. R., 1974 " Cities of Sokwoto and Gwandou" in *Cities of Savannah*, Lagos, Nigeria Magazine, pp. 42-52.
- 1984, *The Gobir factor in the social and politic history of the rima basin c.1650 to 1808 A.D.* Zaria, Amadou Bello University, 645 p.
- AVEZAC A., De, 1837, *Esquisse générale de l'Afrique, aspect et constitution physique*,

*histoire naturelle, ethnologie, linguistique, Etat social, histoire, explorations et géographie*, Paris, Dondey-Dupré, 132 p.

AYAGERE P.D., 1971, *The Life and Works of Abdullahi Bin Hodio*, Ibadan, Ph.D Thesis.

BA AMADOU H., DAGET J., 1955, *L'Empire peul du Macina (1818-1853)*, Etudes Soudanaises n°3, Bamako, IFAN, 306 p.

BAGODO., 1978, *Le Royaume Borgou Wasagari de Nikki dans la première moitié du 19ème siècle. Essai d'histoire politique*, mémoire de Maîtrise Histoire, Université Nationale du Bénin, Faculté des Lettres, des Arts et Sciences Humaines, Cotonou.

BA O., 1975, « Les Peuls du Diolof au XIX è siècle » in *Bulletin de l'IFAN* (Dakar), 37-1, Janvier 1975, pp.117-136.

BAH T.M., 2000, « Islam et intégration politique en Afrique de l'Ouest, le jihad peul du XIX ème siècle » in *Al-Ifriqi, Revue spécialisée dans le patrimoine et les études africaines Al Maarif al-jidida*, n° 1, pp.7-27.

BAIR S., 1980, *An economic history of Central Niger*, Oxford, Clarendon Press, 325 p.

BAKA H., 1992, *Contribution à l'Histoire des Migrations et de la mise en place des populations peul de la rive Gulmu du fleuve Niger, entre Lamordé et Say ; du XVII au XIXè siècle*, mémoire de maîtrise d'Histoire, Université Nationale du Bénin, Faculté des Lettres des Arts et des Sciences Humaines (FLASH), 124 p.

BAKER, P., 1986, *people's langages and religious in Northen Ghana*, 359 p.

BALANDIER G., 1967, *Anthropologie politique*, Paris PUF, 240 p.

----- 1983, *l'Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 379 p.

BALOGUN S.A., 1973, "Administration of Gwandou in the 19<sup>th</sup> century" in *Journal of Historical, Society of Nigeria*, Vol 7, N°1, December .

----- 1974, The place of Argungu in the Gwandou history » in *the Journal of Historical Society of Nigeria*, 17/3 December, pp.403-415.

-----1979, "The position of Gwandou in the Sokoto caliphate" in

YUSSUF B.,( ed), *Studies in History of Sokoto caliphate Zaria*, ABU press, pp.279-295.

BARKE A., Sd, *Société nigérienne et démocratie : les racines psychosociologique*



*d'une mentalité populaire dévoyée mais strictement rationnelle*, Université de Niamey, 125 p.

BARRET P., 1888, *L'Afrique Occidentale. La nature et l'homme*, TII, Paris, 438 p.

BARRY B., 1999 « La sénégambie du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : évolution des Wolof, des Seereer et des Tukuloor » in *Histoire Générale de l'Afrique*, Vol 5, sous la direction de BA. OGOT, pp. 301-340.

BATHILY A., 1989, « L'Afrique de l'Ouest non Islamisée » in *EU I* pp. 478-480.

BATRAN A., 1996, « Les révolutions Islamiques du XIX<sup>e</sup> siècle en Afrique de l'Ouest » in *J.F Ade Ajayi (dir) Histoire générale de l'Afrique Vol VI, l'Afrique au XIX<sup>e</sup> siècle jusque vers les années 1889*, Paris, UNESCO, pp.579-597.

BAYILI B., 1998, *Religions et pouvoir au Burkina Faso. Les Lyelae du Burkina Faso*, Paris, Harmattan.

BAYILI E., 1983, *Les populations du Nord Nuna ( Haute-volta). Des origines à 1920*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Paris, I.

BAZEMO M., 1993, « Captivité et pouvoirs dans l'ancien royaume du Ouagadougou à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » in *Dialogue d'Histoire ancienne*, Vol 19, n° 191, pp.191-204.

----- 2004, *Captivité et esclavage dans les anciens pays du Burkina Faso, Pérennité et mutation, analyse du fonctionnement*, thèse de Doctorat d'histoire Université de Franche comté, 402 p.

----- 2007, *Esclaves et esclavage dans les anciens pays du Burkina Faso*, Paris, Harmattan, 272 p.

-----ed), 2008, Séminaires sur les sociétés du Burkina Faso au temps de l'esclavage, cahiers du centre d'études et de recherches en sciences Humaines et sociales (CERLESHS) 1<sup>er</sup> numéro spécial 2001, version électronique, pagination limitée.

BAZIN J., TERRAY E., (ed), 1982, *Guerres de lignages et guerres d'Etats en Afrique*. Editions des Archives contemporaines, Paris, 537 p.

BEAULAUTON D., 2005, *Patrimoines naturels au sud : territoires, identités et Stratégies locales*, Paris, IRD édition, pp. 237-290.

BELHACHEMI F., 1992, *Anthropologie économique et historique des Touareg du Hoggar*, Paris, Université de Vincennes, 425 p.

BELLO M., 1957, *Infraq al-mnsur fi ta'rith al-takrur*, London, C.E.J, Whitting, 140 p.

- BELLO U., 1983, *The political thought of Mohamed Bello (1831-1871) as revealed in his Arabic writing, more specially al garyth al wahifu sirat al iman Al adl*, PhD thesis, London, 479 p.
- BERNUS E., 1963, *Quelques aspects de l'évolution des Touareg de l'Ouest de la République du Niger*, Niamey CNRSH, 97 p.
- 1980 « La représentation de l'espace chez des Touareg du Sahel », *Mappemonde*, 3/1988, pp. 1-5. *Carte et figure de la terre*, Paris, Catalogue de l'exposition, Centre Georges Pompidou, 478 p.
- BERNUS E. S., 1981, *Touareg nigériens, unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, L'Harmattan, 1981, 508 p.
- BERNUS S. (trad), 1972, *Henry Barth chez les Touareg de l'Air, : extrait du journal de Barth dans l'Air juillet- décembre 1950*, traduit et commenté par Suzanne Bernus avec le concours du centre national de la recherche ( CNRSH), Niamey, IRSH, 195 p.
- BERTHELOT A., 1927, *L'Afrique Saharienne et Soudanienne : ce qu'on connu les anciens* Paris, UNESCO, 253 p.
- BEYRIES G., 1954, *L'Islam au Niger*, Doc. C.H.E.A.M.10 p.
- BIOBIGOU L.B., 1987, *La vallée Bénino-Nigérienne du fleuve Niger : populations et développement économique*, thèse de 3 è cycle en géographie, 2 vol, 917 p.
- BISSALA. D., MAHAMAN. H., 1994, *De Bunari à Karhé ou la chefferie Samna Tibiri, contribution à la connaissance de l'Histoire du canton de Tibiri (Dogondoutchi)* Niamey, 168 p.
- BISSUEL H., Capitaine), 1988, *Les Touareg de l'Ouest*, Alger, Adolphe Jourdan, 207 p.
- BOMBET A., 1959 “ Note sur la situation de l'Islam au Niger” in *l'Afrique Française* n°33 Jan -Fev, pp 4-40.
- BONFIGLIOLI A.M., 1984, *Bonheur et Souffrance chez les Peul nomades*, Paris, Edicef, 70 p.
- 1986, *Duudal : Histoire de famille et histoire de troupeaux dans un groupe de Wodaabé du Niger*, Paris, Ecoles des hautes études en Sciences sociales, 464 p.
- BONIN H., 2001, *Négoce blanc en Afrique noire, l'évolution du commerce à longue distance en Afrique noire du XVIIIè siècle au XIXè siècle*, Paris, RFHOM.
- BONNET C., 2000, *La sédentarisation des Peul : conséquence sur les structures*

*sociales du groupe .Conflits fonciers chez les Peul Foynankobe du village de Banh, Province de Lorun*, mémoire de maîtrise d'ethnologie, Université Aix Marseille, Paris I, 147 p.

- BONTE P., 1970, *Production et échanges chez les Touareg Kel Gress du Niger*, Niamey, Institut d'ethnologie, 398 p.
- BORD J., 1982, *the contribution of Nana Asma'u Fodio to the jihadist Movement on Shehu Dan Fodio from 1820-1865*, thèse d'histoire (version photocopiée) Londres Politechnic of North London, 232 p.
- BOUCHE D., 1968, *Les villages de liberté de l'Afrique noire française 1887-1910*, Mouton et Co, 127 p.
- BOUQUET O., 1919, « Note sur le Borgou : Histoire régionale » in *Bulletin de L'enseignement en Afrique occidentale Française*, 40, Fev-Mars, 45, janv. 1921, avr- sept.1921.
- BOURGEOIS A., 1975 « Rapports esclavagistes et conditions d'affranchissement chez les Imuhag (Touareg kel Ahgaggar) » in Meillassoux, C., *L'esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, pp. 77-97
- (dir) 1995, *Les sociétés touarègues. Nomadismes, Identité, Résistances*, Paris, Karthala, 544 p.
- ., (dir) 1999, *Horizons Nomades en Afrique Sahéliennes société Développement et Démocratie*, Paris, Karthala, 491 p.
- BOYD J., 1982, *The contribution of Nana Asmau Fodio in the jihadist movement of Shehu Dan Fodio from 1820-1862*; M.A the politechnic of north London, 233 p.
- BRAH, M., 1983, *Introduction à l'étude des vallées sèches du Niger. Le Dallol Bosso : un essai de Géographie appliquée*, mémoire de maîtrise, Université scientifique et médicale de Grenoble (Institut de Géographie Alpine), 120 p.
- BRENNER L., 1985, *Réflexions sur le savoir Islamique en Afrique de l'ouest*, Talence, Centre d'étude d'Afrique noire, 103 p.
- BREVIER J., *Islamisme contre naturisme. Essai de psychologie politique, coloniale*, Châtillon-sur-Seine/ Paris.
- BRUYAS, J., 2001, *Les Sociétés traditionnelles de l'Afrique noire*, paris, Harmattan, 255 p.
- BURDON "A northern Nigeria Historical notes on certain Emirates tribes", *J.A, London*, 1909, 66 p.
- CHRETIEN J.P., TRIAUD J. L., 1999, *Histoire de l'Afrique les enjeux de mémoires*, Paris, Karthala, 503 p.
- CISSE A., 1975, *L'Administration coloniale dans la région de Say, de 1898-1927*,

Mémoire de maîtrise d'Histoire, Paris III, 98 p.

- CISSE Y.T., 1976, *L'Empire du Mali : les Peul du Manding*, Bamako, Fondation SCOA.
- CISSOKO S. M., 1968 a, *Famines et épidémies dans la boucle du Niger du XVI<sup>e</sup> à au XVIII<sup>e</sup> siècle* « in *BIFAN T XXX n°3 juillet*, 1968, pp. 806-821.
- 1968 b « Traits fondamentaux des sociétés du Soudan Occidental, du XVII<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle, » in *BIFAN*, TXXXI, Série B, 3, pp. 831.
- 1969, "L'intelligentsia de Tombouctou aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles", in : *Bulletin de L'Institut Fondamental D'Afrique Noire Dakar*), Vol.31, Série.B., n°4, pp .927-952.
- 1983, « Formation sociale et Etat en Afrique précoloniale : Approche historique » in *Présence Africaine* n°127-128, pp. 50-71.
- 1985, "Les Sonjey du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles" in : *Histoire générale de l'Afrique, Vol. IV*, Paris, UNESCO.
- 1996. *Tombouctou et l'Empire Songhay*, Paris, L'Harmattan, 246 p.
- COLLOQUE INTERNATIONAL DE PARAKOU., 1995, *Peuplement et migrations actes du premier colloque de Parakou du 26 au 29 septembre 1995, Niamey CELTHO*, 224 p.
- COQUERY VIDROVITCH C., 1981, *Société paysanne du tiers monde*, Presse Universitaire de l'Ille, 271 p (textes réunis par l'auteur)
- 1985, *l'Afrique noire permanence et ruptures*, Paris, Payot, 440 p.
- COQUERERY VIDROVITCH C., MONIOT H., 1974, *L'Afrique noire de 1800 à Nos jours*, Paris, PUF, 462 p.
- CORVENIN R., 1960, *Histoire des peuples de l'Afrique Noire*, Paris, Berger-Levrault, 715 p.
- 1966, *Histoire de l'Afrique : l'Afrique Précoloniale du tournant du 16<sup>e</sup> siècle au tournant du 20<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot, 638 p.
- DANAINT P., LANCRENO F., 1972, *le Niger*, Paris, PUF, que-sais-je n°1461, 128 p.
- DANGANA M., 1999 « The intellectual contribution of Nana Asma'u to Women's Education in the nineteenth century Nigeria» in *Journal of Muslim Minority Affairs*, Londres, Vol 19, n°2, pp. 285-191.
- DAVID P., 1964, *La geste du grand Kaura Assao*, Niamey, IFAN, CNRS, Etudes

Nigériennes n°17, 59 p.

----- 1969, « Maradi précolonial : l'Etat et la ville (République du Niger) »  
*Bulletin de IFAN-CNRS* Tome I, n°23, pp .377-401.

DELAFOSSÉ M., 1911, « Traditions musulmanes relatives à l'origine des Peul » in  
*Revue du monde musulman*, vol, XX, septembre, pp.242-267.

----- 1972, *Haut-Sénégal –Niger*, Paris, Larose, T2- Histoire et  
Civilisations, 426 p.

DELMOND P., 1952, « Essai de classification des Peul de Dori » *Conferencia  
Internationale dos Africanatos Occidentais, Vol 5, 2 e partie*, Lisbonne, pp.27-  
52. .

DESCHAMP H., 1945, *Les Régions d'Afrique noire*, Paris, PUF, QSJ ,128 p.

----- 1962, *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, PUF, 126 p.

-----, 1971, *Histoire générale de l'Afrique noire de 1800 à nos jours*, Paris,  
PUF, tome 1, 572 p, tome 2, 718 p.

----- 1976, *Les Institutions politiques de l'Afrique noire*, Paris, PUF,  
QSJ ? 126 p.

DIAGNE P., 1967, *Le Pouvoir politique traditionnel en Afrique Occidentale essai sur les  
institutions politiques précoloniales* Paris, P.A, 224 p.

DIALLO H., 1975, *Les Peul de la Haute volta : essais historiques, mémoire de  
Maîtrise Histoire*, Université de Paris 7, 113 p.

----- 1976, *Les Fulbe de la Haute Volta et les influences extérieures de la fin  
du XVIIIè siècle à la fin du XIX ème siècle*, thèse de Doctorat de 3 e cycle,  
Paris I, 216 p.

----- 2009, *Histoire du Sahel au Burkina Faso : agriculteurs, pasteurs et Islam  
(1740-1960)* thèse de Doctorat d'ETAT en Histoire, Université de Aix  
Marseille I, 2 vol 732 p.

DIALLO HAMIDOU S., 1995, *Les systèmes de relations économiques et sociales  
dans l'Arewa-nord à la veille de la conquête coloniale*, Mémoire de Maîtrise  
Histoire, Université de Niamey.

DIALLO T., *Les Institutions politiques du Fouta Djallon au XIXè siècle, (Fil laamu  
alsit amaaku Futu Jallo)*, Thèse de 3 è cycle en Histoire, Université de Paris,  
Sorbonne, 338 p.

----- « Origines et migrations des peul avant le XIX ème siècle » in *Annales de  
la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, Université de Dakar, n°2, PUF,  
pp.121-193.

- DIALLO Y., 1994, « Barani : une chefferie satellite des grands Etats au XIX<sup>e</sup> siècle »  
*Cahier d'Etudes Africaines* 133-135-XXXIV, 13, pp. 359-384.
- DIERTERLEN G., 1955, « Mythes et organisations sociale en Afrique occidentale »,  
*Journal de la Société des Africanistes* XXV, 1-2.
- DIOP C.A., 1960, *L'Afrique noire précoloniale*, Paris présence Africaine, 220 p.
- 1987, *L'Afrique noire précoloniale : Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et de l'Afrique noire de l'Antiquité à la formation des Etats modernes*, Paris, Présence Africaine, 278 p.
- DIOP M., 1972, *Histoire des classes sociales dans l'Afrique de l'Ouest*, Paris, Maspéro, 2 vol.
- DIOUF M., 1990, *Le Kajor au 19<sup>e</sup> siècle : Pouvoir cedido et conquête coloniale*, Paris, Karthala, 327 p.
- DJIBO M., 1985, *La Siciya du Sud : de la naissance de l'Etat à l'arrivée des Européens (1640-/1898)*. Mémoire de Maîtrise en Histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Niamey, 194 p.
- 1994, *Les transformations politiques au Niger : 1958-1960*, thèse de PH.D d'Histoire Université de Montréal, 599 p.
- 2001, *Les transformations politiques à la veille de l'indépendance*, Paris, Harmattan, 292 p.
- DJIBRIL TAMSIR N., 1975, *Le Soudan aux temps des grands Empires, XI-XVI<sup>e</sup> siècle*, P.A, 271 p.
- DONAIN P., 1975, *Les cadres géographiques à travers les langues du Niger. Contribution à la pédagogie de l'étude du milieu*, Niamey, IRSH, 287 p.
- DOUBOU A., 2011, *La principauté du Katarma de la mise en place de la chefferie de Mai Arewa (1776) à son émiettement en cantons (1907)*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, 110 p.
- DRAMANI I.Z., 1982, *L'Afrique noire dans ses relations internationales au XVI<sup>e</sup> siècle, analyse de la crise entre le Maroc et Sonrhay* Paris, Karthala, centre de recherches africaines, 257 p.
- DUBOIS F., 1911, *Notre beau Niger*, Paris, Flammarion, 229 p.
- DUBOIS G., 1985 : « La réorganisation de la chefferie traditionnelle au Niger » in *l'année africaine*, pp. 108-111.
- DUBY G., 1973, *Guerriers et paysans VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle : premier essai de l'économie européenne*, Paris, Gallimard, 308 p.

- DUPERRAY A.M., 1978, *Les Gurunsi de la Haute Volta, conquête et colonisation, 1896-1933*, Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> Cycle, Paris I.
- 1984, *Les Gourounsi de la Haute Volta*, Wiesbaden GMBH, Stuttgart, Franz Steiner.
- DUPIRE M., 1970, *Organisation sociale des Peul, étude ethnographique comparée*, Paris, Plon, 624 p.
- 1972, *Les facteurs humains de l'économie pastorale*, Nouvelles Éditions, Niamey, CNRSH, E.N n°6, 93 p.
- EAST Ed., 1979, *Hausawa da makwabtansu (Les Hausas et leurs voisins)*, Zaria, The Northern Nigerian Publishing Compagny, tome 2, 228 p.
- ECHARD N., 1975, *L'expérience du passé. Histoire de la société paysanne Hausa de l'Ader*, Niamey, IRSH, Etude Nigérienne n°36, 232 p.
- ECHENBERG M.J., 1970, « Le Jihad, d'Ali Kari de Boussé : un Etat marka en pays dafing à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » *Notes et Documents voltaïques* n°3, pp. 3-42.
- EL FASI M., HRBEK I., 1990, "Les étapes du développement de l'Islam et de sa diffusion en Afrique" in *Histoire générale de l'Afrique*, Vol 3, sous la direction de EL FASI M., pp. 81-116.
- EL MAGIB O.A., 1987, *L'influence politique et sociale de l'Islam au Soudan Occidental entre 1804-1864*, Thèse de Doctorat d'Etat en Histoire.
- EL-MASRI F. H., 1963 "The life of Shehu Usman Dan Fodio before the Jihad" in *Journal of Historical Society of Nigeria*, II-4, pp. 435-448.
- EL-MASRI F. H., (dir.), 1966, "sifofin Shehu: an autobiography and character study of uth-man b.Fûdî in verse" in *Research bulletin, n° 2-1 Ibadan Centre of Arabic Documentation*, pp.1-36.
- ES-SADI A., 1964, *Tarikh, es- Soudan*, Paris, Maisonneuve, 333 p.
- FAGE J.D., 1969, *An introduction to the history of West Africa*, Cambridge, 232 p.
- FERGUSON D.E., 1973, *Nineteenth century Hausaland, being a description by Imam Umaru of the land economy and society of the people*. Ph.D, California.
- FROELICH J.C., 1962, *Les Musulmans d'Afrique noire*, Paris, Editions l'Orante, 406 p.
- FIGEAC C., 1903, « Origines et migrations des peuples du Moyen Niger » in *Bulletin géographique*, Roche fort, n°25, pp.145-158.
- FORDE D., et KABBERRY P. M., 1967, *West African Kingdoms in the Nineteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 289 p.

- FOURAGE G., 1974, *La frontière méridionale du Niger, de la ligne Say Barroua à la frontière actuelle*, Thèse de Doctorat, sous la direction du Professeur Yacono, Université de Toulouse le Mirail, 650 p.
- FOURAGE G., et DANOYE J., 1972, *Le passé du Niger vol 1 : De l'Antiquité à la pénétration coloniale, vol2 : Régions et économies au XIXè siècle*, Niamey, Etudes et documents, publications du centre pédagogique de Niamey, decembre et janvier, 703 p.
- FOURNEL M., 1887, *La Tripolitaine- les routes du Soudan*, Paris, Challamel Ainé. p
- FUGLESTAD F., 1983, *A History of Niger 1850-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, African Studies Series 41, 275 p.
- GADO B., 1986, *Les Traditions de Lugu de birnin Lokoyo et de Massalata : Waka ga bakin mai ita*, Niamey, IRSH, 164 p.
- GALI A., 1974, "Responsabilités des chefs de groupement ou chefs traditionnels au Niger " in *Revue juridique et politique, indépendance et coopération*, n°27 du 4 octobre 1974, pp. 1249-1251.
- 2004, *L'esclavage au Niger : aspects historiques, juridiques, dénombrements et Statistiques*, Niamey, Timidria et Anty Slavery International, 159 p
- GALLAIS J., 1967, *Le Delta intérieur du Niger. Etude de géographie régionale*, Dakar, Mémoire de l'IFAN, n°79, Dakar, 621 p.
- 1975, *Pasteurs et paysans du Gulmu : la condition sahélienne*, Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 239 p.
- (dir) 1977, *Stratégies pastorales et agricoles des Sahéliens durant la sécheresse 1969 -1974 : élevage et contacts entre pasteurs et agriculteurs*, Paris, centre d'étude de Géographie tropicale, 281 p.
- Sd, *Les Peul en question*, Paris, CNRS, 20 p.
- GARBA N.D., 1977, *The rise and collapse of a Hausa state: a social and political history of Zamfara*, Zaria Ahmadu Bello University, P.hD Thesis, 590 p.
- GAYIBOR N. L., (dir), 1997, *Histoire des Togolais*, Lomé, Université du Benin, Presse de L'U.B Edition définitive, 3 Volumes.
- 1999, « la traite négrière sur la côte occidentale des esclaves » in *Cahiers Des annaux de la Mémoire n°1, la traite esclavagiste, son histoire, sa mémoire, ses effets*, Nantes.



- GAZIBO S., 1989, *Le rôle des Kel Iguier dans l'évolution politique du Gulmu nigérien précolonial : XVIII-XIX ème siècle*, Mémoire de Maîtrise Histoire, Université de Niamey, 105 p.
- GELLA Y.T., 1971, *The foreign policy of the caliphate of Muhammad Bello (1817-1837) towards the states of Borno, Adar, Ahir and the West*. Ph.D A.B.U
- GIRI. J., 1997, *Le Sahel au XIXè siècle*, Paris, Karthala, 342 p.
- GOMGNIMBOU M., 2008, « l'esclavage au Kassongo précolonial » in Bazemo (M) ed *Cahiers du centre et Recherches en lettres Sciences Humaines et Sociales, 1<sup>er</sup> numéro spéciale 2001, Séminaire sur les Sociétés du Burkina Faso au temps de l'esclavage*, édité par Maurice Bazemo, version électronique 2008, pagination limitée.
- , 2003, « Gurunsi : Genèse et signification » in *Eurêta*, n°45/46, avril-Septembre, pp. 38-45.
- GONNO H., 1990, *Les Sauniers du Dallol Fogha*, mémoire de Maîtrise en Géographie, Université de Niamey, 147 p.
- GOUFFE Cl., 1967, « Problème de toponymie hausa : les noms de villages de la région de Maradi (République du Niger) », in *Revue Internationale d'Onomastique. Norms des lieux -Noms des personnes*, n°2, juin pp. 95-127.
- GOUILLY A., 1952, *L'Islam dans l'Afrique occidentale française*, Paris.
- GRAY R. (ed.), 1970, *Précolonial African trade: essays on trade in central and eastern Africa before 1900*, London, Oxford University Press, 308 p.
- GREGOIRE E., 1999, *Touareg du Niger, le destin d'un mythe*, Paris, Karthala, 343 p.
- GREMONT Ch., 2007, *Les Touareg Iwellemmedan de l'Ouest (1647-1896). Un ensemble Politique de la Boucle du Niger. Alliances, relations de pouvoir, identités*, Thèse de Doctorat, sous la direction de Pierre Boilley, Université Paris I, 588 p.
- GRENIER I., 1978, *Résistances et messianismes : l'Afrique central au XIXè siècle et XXè siècle*, Paris, ABC, 127 p.
- GUILLAUME H., 1974, *Les Nomades interrompus : introduction à l'étude du canton Touareg de l'Imanan*, EN n°35, Niamey IRSH, 145 p.
- GUILLEMIN J., 1983, « La chefferie traditionnelle et administration publique au Niger » in *Le mois en Afrique* n° 18, pp. 115-124.
- HABOU S., 2005, *Kance : une ville au XIXè siècle : institutions politiques, société, économie et culture*, mémoire de Maîtrise d'Histoire, université Abdou Moumouni de Niamey, 111 p.

- HAMANI D., 1973, *Contribution à l'histoire des Etats hausa : l'Ader précolonial*, E.N. n° 38, Niamey, IRSH, 277 p.
- 1981, *Contribution à l'histoire de l'islamisation des populations nigériennes avant la colonisation, document présenté au Séminaire du Département d'Histoire*, Niamey FLSH, 61 p. (Document provisoire offert par Pr. Addo MAHAMANE).
- 1989, *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : le sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey, EN n° 55, 1521 p.
- 2004, « Présence de l'Islam au Niger : Des origines à nos jours » in *As Salam* n°50 et 51, Niamey, NIN, juillet-Août, pp. 22-28.
- 2006, « Etat et institution politiques dans l'espace nigérien précolonial » in *Histoire de l'espace nigérien. Etat des connaissances*, Niamey, Edition Daouda, pp. 167-192.
- 2009, *L'Islam au Soudan central. Histoire de l'Islam au Niger du VIIe au XIXe siècle*, Paris, Harmattan, 2007, 335 p.
- 2010, *Quatorze siècles d'Histoire du Soudan Central. Le Niger du VIIe à la fin du XXe siècle*, Niamey, Éditions Alpha, Sciences Sociales, 512 p.
- HAMBALI M., sd, *L'Islam en Afrique : perspectives historico-philosophiques et problèmes actuels*, Zaria, Amadu Bello University press, 209 p.
- HAMIT A., 1984, *Les rapports des chefs religieux locaux avec le régime militaire au Niger : un problème de légitimation du pouvoir militaire*, mémoire de sociologie, Bordeaux II, 109 p.
- HAMZA I., LOVEJOY Paul E., STILWELL S., 2001, « The oral history of royal slavery in the Sokoto Caliphate: An interview with Sallama Dako », *History in Africa*, 28, 2001, pp. 273-291.
- HAOUR A., 2005, « Power and Permanence in Pre-Colonial Africa: a Case Study from the Central Sahel », *World Archaeology*, vol. 37, n°4, pp.552-565.
- HAUZEUR J., PELLE L., 1993, « Fleuve Niger : toponymie et géographie récente du W (de Kirtachi à Boumba) », in *Journal des Africanistes*, vol. 63, n°1, pp. 35-66.
- HISKET M. 1973, *The Sword of Truth. The Life and Time of the Shehu Usman Dan Fodio*, Londres, Oxford University Press, 194 p.
- 1984, *The development of Islam in West Africa*, Longman studies in African History, New York, 336 p.
- HOGBEN S.J., KIRK-GREENE A.H.M., 1966, *The Emirates of the Northern Nigeria*.

- Preliminary Survey of their historical traditions*, Londres, Oxford University Press, 638 p.
- HOUIS M., 1958, « Quelques données de toponymie ouest-africaine », *Bulletin de L'IFAN*, série B tome XX, n°3-4, Paris, pp. 562-575.
- HOUNGNIKPO M.C., 2001, *L'Afrique au passé recomposé*, Paris, Harmattan, 256 p.
- HUENU C., 1982, « La question de l'Etat et de la nation en Afrique » in *Présence Africaine* 127/128, *Colloque sur la problématique de l'Etat en Afrique Noire*, Dakar, du 29 Novembre au 3 Décembre 1982, pp. 329-347.
- IDRISSA K., 1987, *La formation de la colonie du Niger, : 1880-1922, des mythes à la politique du mal nécessaire*, thèse de Doctorat d'Etat, Paris VII, 6 vol.
- 1992, « Niger » in *Afrique Occidentale aux temps des Français : Colonisateurs et Colonisés* » Paris, Éditions la Découverte, pp.221-250.
- 1996, « Une révolte paysanne et anticoloniale : la prêtresse Chibo et le mouvement baboulé/hawka au Niger (1925-1927), » in *Société Africaines n°3* pp. 31-76.
- 1997, « Ethnicité, politique et démocratie au Niger » in *Sociétés africaines et Diaspora n°5*, pp. 45-71.
- (Dir), 2001, : *Niger : Etat et Démocratie*, Paris, Harmattan, 391 p.
- (Dir), 2008, *Armée et politique au Niger*, Dakar, publication CODESRIA, 288 p.
- IRWIN J.P., 1973, *An Emirate of the Niger bend. A political history of Liptako in the nineteenth century*, University of Wisconsin.
- 1975, (1976), « Chronique du Liptako au XIX<sup>e</sup> siècle » *Notes et documents voltaïques*, n° 9, pp .3-47.
- ISESCO., 1988, *Culture et civilisation Islamique: le Niger*, Rabat, 139 p.
- IZARD M., 1985, *Le Yatenga précolonial, un ancien royaume du Burkina Faso*, Karthala, 164 p.
- JANAIDU A., 1970, *Tahirun Fulani*, 2 ed, Zaria, 71 p.
- JEFFREYS M. D. W., 1964, « Niger: Origins of the Word », *Cahiers d'études Africaines*, vol. IV, 3e cahier, pp. 443- 451.
- JOHNSTON H. A. S., 1967, *The Fulani Empire of Sokoto*, Londres, Oxford University Press, West African Studies Series, 1967, 312 p.
- JUMARI IBRAHIM M., 1988, *Slavery in Sokoto city 1804-1936*, M.A. these,

- department of Histoire ABU, Zaria, 190 p.
- KADI O.M., 2005, *Un tabou brisé l'esclavage en Afrique : cas du Niger*, Paris, Harmattan, 240 p.
- KANE O., 1976, *Ousmane Dan Fodio : fondateur de l'Empire de Sokoto*, Paris, ABC, 79 p.
- 1989, Othman Dan Fodio, fondateur de l' Empire de Sokoto, Université de Dakar, NEA, 75 p.
- KANE O., TRIAUD J.L., 1998, *L'Islam et Islamisme au Sud du Sahara*, IREMAM, Karthala, 330 p.
- KANI A.M., 1978, *Literacy activity in Hausaland in the late eighteenth and early nineteenth centuries with special reference to Shaykh Uthman B. fudi 1817*, Ibadan M.A Dissertation, Ahmed Bello University.
- ., Sd, *The intellectual origin of Sokoto jihad*, Ibadan, imam publications.
- KANI A.M., GANDI Kabir A., 1990, *State and Society in the Sokoto Caliphate*, Zaria, Usmanu Danfodiyo University Sokoto, Gaskya Corporation, 339 p.
- KATI M., 1964, *Tarikh el Fettach*, Paris, Maisonneuve, 364 p.
- KEDREBEOGO, G., 2009, « Essai d'explication du nom « Gurunsi » par la linguistique historique et comparative. » In. *Science et technique, Revue burkinabè de la recherche Lettres, Sciences sociales et humaines* Vol. 26, n° 1 Paru en juin 2009, pp. 47-150.
- KEITA M., et al., 1975, *Wuro Gueladjo Kounari : les guerriers d'autrefois*, Niamey IRSH, 6 p.
- KEITA M., et al, 1977, *Torodi sans cheval on se faisait vite tuer ou attraper*, Niamey, IRSH,
- KI-ZERBO J., 1978, *Histoire de l'Afrique noire d'hier à demain ;* Paris, Hatier, 735 p.
- ., 2003, *A quand l'Afrique ? Entretien avec René Holeystein*, Editions de l'Aube, 199 p.
- KODJO N.G., 1976, « Contribution à l'étude des tribus dites serviles au Songhay » in Bulletin de l'IFAN, 38, B, n°190 , Dakar, pp.790-812.
- KOFFI K., 2000, « Note sur le thème de l'esclavage dans la politique togolaise actuelle » in *Journal des Africanistes*, Vol 70, n° 70-1-2, pp .233-237.
- KONARE B.A., 1975, *Sonni Ali Ber*, Thèse de Doctorat de 3è cycle, E.N.

- KOTE B., *Les Marka et l'Islam dans la boucle de la volte noire : du jihad d'El Hadj Mahamoudou Kaarantoo au début de la colonisation française( 1820-1915)*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire, Université de Ouagadougou, 145p.
- KWAME Y. D., 1970, *Trade and politics on the Gold Coast, 1600-1720, A study of the African reaction to the European Trade*, Oxford, Clarendon press, 219 p.
- LAIZE D., 1919, « L'Islam dans les Territoire militaire du Niger » in *BCAOF* n° pp.177-183.
- 1978, « Progrès de l'Islam et changements politiques au Kanem du 11 è au 13 è siècle » in *Journal of African History*, XIX, 4, pp. 495-513.
- 1995, *The PréIslamique dimension of Hausa history*, Saeculum, 462 p.
- LAST M., 1967, *the Sokoto Caliphate*, Londres, Longman, 280 p.
- 1987, "Reform movements in West Africa, The Jihad movement of the nineteenth century" in J.FA, AYAYI et CROWDER, *History of West Africa, 3 rd edition*, London, Vol II, pp.1-46.
- LATOURE E. (de), 1984, « Maitres de la terre, maitres de la guerre » in *Cahiers d'études africaines* n°95, vol 24, n°3, pp. 273-297.
- , 1992a, *Les temps du pouvoir*, Paris, EHSS, 205 p.
- 1992b, *Une aristocratie coloniale : Histoire et changements politiques au pays Mawri*. Thèse de Doctorat de 3è cycle, Paris, Sorbonne, 421 p.
- LAYA D., 1984, *La voie peul : Solidarité pastorale et bienséances sahéliennes*, Paris, Nubia, 271 p.
- 1991, « Migration et intégration politique dans le Gulmu oriental au 19e siècle. Exemple des Falmongaani », *Journal des africanistes*, vol. 61, n°2, pp.65-90
- LAYA D., 1998 « Les Etats hawsa » in *Histoire Générale de l'Afrique V* sous la Direction de B.A Ogot, pp.503-539.
- LE COEUR M., 1985, *Les oasis du Kowar, une route, un pays. Tome 1 le passé précolonial*, Niamey, Etudes Nigériennes n°54, 136 p.
- LEFEBVRE C., 2003, *Les frontières du Niger*, mémoire de DEA, sous la direction de Pierre Boilly, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 184 p.
- 2008, *Territoires et frontières : du Soudan Central à la République du Niger de 1800 à 1964*, thèse de Doctorat en Histoire, Université de Paris I Panthéon Sorbonne, UFR O9, 2 Volumes.

- LEM F.H., 1943, « Un Centre Islamique du Moyen Niger : Say » in *En terre d'Islam*, 2 e Trimestre, p 51.
- LEVTZION N., 1968 a *Muslims and chiefs in West Africa. A Study of Islam in the Middle Volta Basin in the pre-colonial period*, Oxford. At the Clarendon Press, 228 p.
- 1968b, « Commerce et Islam chez les Dagomba du Nord -Ghana, » in *Annales, Economies, sociétés, civilisation*, vol 23, n°4, pp.723-743.
- 1971. "A seventeenth- century chronicle by Ibn Al- Mukhtar: a critical study of Tarikh al- Fattash" in: *BULLETIN OF THE SCHOOL OF ORIENTAL AND AFRICAN STUDIES (LONDON)*, vol.34, T.3, pp. 571-593.
- 1978. "Islam in West African politics: accommodation and tension between the ulemas and the political authorities" in: *Cahiers d'Etudes Africaines*, 1978, vol.18, n°3, pp .333-345
- LOMBARD J., 1957, *Un système politique traditionnel du type féodal : les Bariba du Nord Dahomey (aperçu sur l'organisation sociale et pouvoir central*, Dakar. BIFAN, T.19, 3-4.
- , 1967, *Les Autorités traditionnelles et pouvoirs européens en Afrique noire : le déclin d'une Aristocratie sous le régime colonial*, Paris, Armand Colin, 292 p.
- LOVEJOY P.E., 1971, « Long distance trade and Islam: the case of the nineteenth century Hausa Kola trade » in *J.H.SH Vol4 June*, pp537-547.
- 1978, *the Hausa Kola Trade (1700-1900): a Commercial System in the Continental Exchange of West Africa*, Michigan, Ann Arbor, 302 p.
- 1986, *Salt of the Desert Dun. A History of Salt Production and Trade in the Central Sudan*, Cambridge University Press, African studies series 46, 351 p.
- 2005, *Slavery, Commerce and Production in the Sokoto Caliphate of West Africa*, Trenton, AfricaWorld Press Inc., 425 p.
- LOW V. N., 1972, *Three Nigerians Emirates. A Study in Oral History*, Evanston Illinois, Northwestern University Press, 296 p.
- LOYANCE A., 1976, *Notes sur les Peul et les Gulmuntché de la region de Say*, Niamey, IRSH, 10 p.
- MBACK C., 2000, *La chefferie traditionnelle au Cameroun. Ambiguïté juridiques et dérives politiques*, Dakar, CODESRIA, pp. 77-105.
- M'BAYE R., 1972. "Un aperçu de l'Islam Sonéy ou réponses d'Al Maghili aux

questions posées par Askia Elhadj Mohammed, empereur de Gao" in : *BULLETIN DE L'INSTITUT FONDAMENTAL D'AFRIQUE NOIRE (DAKAR)*, T.34, Série. B, n°2, pp. 237-267.

MADIEGA Y. G., 1974, *Rapports entre l'administration coloniale française et les autorités traditionnelles du cercle de Fada N'Gulmu (1895-1932)*, mémoire de Maîtrise d'Histoire, Paris VII, 88 p.

-----1982, *Contribution à l'histoire précoloniale du Gulma (Haute Volta)*, Wiesbaden, Franz SteinerVerlag GMBH, 254 p.

MAHADI A., 1989, « The Military and Economic Nerve of the Sokoto Caliphate : An Examination of the Position of Kano within the Caliphate », in *BARKINDO Bawuro, Kano and Some of her Neighbor*, Kano, AhmaduBello University Press, pp. 191-203.

MAHAMAN A., 1997, *the place of Islam in Sharping. French and British colonial frontier policy in Hausa land 1890-1960*, these ph-D, Histoire, Zaria -A.B.U, 488 p.

----- 2006, « Le Jihad d'Usman dan Fodio », in ASSOCIATION DES HISTORIENS NIGERIENS, *Histoire de l'espace nigérien. Etat des connaissances*, Niamey, Edition Daouda, pp. 118-144.

MAHAMANE A., 1985, *Les institutions sociopolitiques du Katsina nord au XIX ème siècle*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Niamey, 191 p.

----- 1999, *Institutions et imaginaires politiques Hausa : le cas du Katsina sous la dynastie de Korau (XVè-XIX ème siècle)* thèse de Doctorat, 2Tomes, Université Aix Marseille, Institut d'Histoire et Civilisation comparée (IHCC), 768 p.

----- 2003, *Les institutions et évolution politique du Kassar Maradi (Katsina Nord) au XIX ème siècle* Niamey, CELTHO/UA, 260 p.

-----2006 « Les échanges entre le monde Hausa et le monde Sonèy », in ASSOCIATION DES HISTORIENS NIGERIENS, *Histoire de l'espace nigérien. Etat des connaissances*, Niamey, Edition Daouda, pp. 232-247.

MAHAMANE A., MAHAMAN A., 2006, « Peuplement du Niger Centre » in ASSOCIATION DES HISTORIENS NIGERIENS, *Histoire de l'espace nigérien. Etat des connaissances*, Niamey, Edition Daouda, pp. 45-6.

MALLAM ISSA M., 1996, *Le Damergu du XV è au XIX ème siècle, contribution à l'histoire des populations du Sahel Nigérien*, thèse de Doctorat de 3 e cycle, Centre Universitaire de Cocody, 2 tomes, 711 p.

MALIKI BONFIGLIOLI A., 1988, *Dudal. Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de Woodabe du Niger*, Paris, Maison des sciences de l'homme/Cambridge University Press, 293 p.

- MARIKO K., 1981, *Le monde mystérieux des chasseurs traditionnels*, Paris, ACCT, 210 p.
- 1982, « Les Aires culturelles Mandingues et Hausa : Convergences et divergences » *Seminaire sur la politique culturelle et l'unité africaine*, Niamey, CELTHO, 7 Novembre 1981, édité en janvier 1982, pp.11-58.
- MARILYN R.W., 1965 « The fulani jihad : a reassessment » in *Journal of African History* vol 6, n° 3, Cambridge University press, pp. 333-355.
- MARTIN B.G., 1967, *Muslim Brotherhoods in the 19<sup>th</sup> century Africa*, Cambridge University Press, London, 267 p.
- MARTY A., 1975, *Histoire de l'Azawagh nigérien de 1899 à 1911*, Paris, mémoire de EHESS, 155 p.
- 1930a, *Etudes sur l'Islam et les tribus du Soudan*, Paris, Leroux, 4vol.
- 1930 b, *L'Islam dans la Colonie du Niger*, Paris, Paulgeuthner, 288 p.
- MATHIEU M., 1975, *La mission Afrique Centrale*, multigr, Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle Université de Toulouse, 277 p.
- MAUNY R., 1967, *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age d'après les sources écrites, la tradition orale et l'Archéologie*, Amsterdam, Swets and Zeitlinger, Mémoire de l'Institut Français d'Afrique Noire, 61, 587 p.
- 1971, *Les Siècles obscurs de l'Afrique Noire*, Histoire et Archéologie, Paris., A. Fayard, 314 p.
- M'BOKOLO E., 2004, *Afrique Noire : Histoire et civilisation du XIX<sup>e</sup> ème siècle à nos jours*, Paris, Hatier, 587 p.
- MEILLASSOUX C.L.(ed), 1975, *L'Esclavage en Afrique précoloniale*, Paris, Maspero, 582 p.
- 1986, *Anthropologie de l'esclavage, ventre de fer et ventre d'argent*, Paris, PUF, 350 p.
- MEUNIER O., 1997, *les routes de l'Islam, Anthropologie politique de l'Afrique de l'Ouest en général et du pays Hausa en particulier du VIII<sup>e</sup> à au XIX<sup>e</sup> ème siècle*, Paris Harmattan, 203 p.
- 1998 « Lettrés musulmans et courants religieux en pays hawsa : Dynamique de l'islamisation de la ville de Maradi à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et à la fin du 20<sup>e</sup> siècle », *Canadian Journal of African Studies /Revue Canadienne des Etudes Africaines*, vol. 32, n°3, pp. 521-557.
- MIEGE J.L., 1969, *Documents d'histoire économique et sociale marocaine au XIX<sup>e</sup>*



- siècle, Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 363 p.
- MIKO I., 1993, *Histoire de l'Arewa. Contribution à la connaissance de l'histoire du Katarma*, Niamey, document relié consulté au CCFN Jean Rouch., 133 p.
- 1967, *Contribution à la connaissance de l'histoire de l'Arewa : Histoire événementielle de l'Arewa, de la Jihad Islamique de Cheffou Ousmane Dan Fodio à la Colonisation française : Epoque 1804-1960*, 167 p.
- MIQUEL A., 1968, *L'Islam et sa civilisation : (VII- XIX ème siècle)*, Paris, Armand Colin, 571 p.
- MOHAMMADOU E., 1975, « Kalfu ou l'Émirat peul de Baguirmi et les Torobbe de Sokkoto » in *Afrika Zamani*, Yaoundé, juillet, pp.67-114.
- MONIQUE CHRETIEN J.P., 2008, *Entre la parole et l'écrit. Contribution à l'histoire de l'Afrique en hommage à Claude-Hélène Perrot*, Paris, Karthala, pp. 152-171.
- MONTEIL C., 1950, « Réflexions sur le problème des Peul » *Journal des Africanistes*, TXX, 2
- 1968 *Les Empires du Mali. Étude d'histoire et de sociologie Soudanaises*, Paris, Maisonneuve et Larose, 157 p.
- MONTEIL V., 1966, « les Djolof et Albouri N'Diaye » in *BIFAN*, série B, n°3 et 4, pp. 595-667.
- 1980, *L'Islam noir : une religion à la conquête de l'Afrique*, , 3 e édition, Paris, Seuil, 468 p.
- MOULAYE H., 1995, *La transmission du savoir religieux en Afrique Subsaharienne : un exemple de commentaire coranique afsir à Saayi : Say, Niger*, thèse de Doctorat, 2 volumes.
- MOUMOUNI S., 2003, *Soufisme et reforme socio politique et culturelle en Afrique : vie et œuvre de cheikh Uthman dan Fodio (1754-1817)*, thèse de Doctorat, Université de Michel de Montaigne Bordeaux -3, 384 p.
- , 2008, *Vie et œuvre de Cheik Uthman Dan Fodio (1754-1817) : de l'Islam au Soufisme*, Paris, L'Harmattan, 222 p.
- MOUMOUNI Y., 1982, *Le Royaume Kourtey du Gargol des origines à l'implantation française*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Niamey.
- MUHAMED EL F. et Evan ( H), 1990 « Etapes du développement de l'Islam et sa diffusion en Afrique » in *Histoire Générale de l'Afrique, TIII, l'Afrique du VII au XI ème siècle*, UNESCO, 81 p.

- NGORWANUBUSA., 1993, *Boubou Hama et Amadou Hampaté BÂ, la négritude des Sources*, Paris, ACCT, 354 p.
- NICOLAS G., 1963, *Notes ethnographiques sur le terroir, l'agriculture et l'élevage dans la vallée de Maradi*, Niamey, Études nigériennes 8, 1963, pagination multiple.
- 1968, *Les Relations sociales dans le monde hausa*, Sn, Niamey IRSH, 12 p.
- , 1969, « Fondements magico-religieux du pouvoir politique au sein de la principauté Hausa du Gobir », *Journal de la Société des Africanistes*, XXXIX, 2, pp. 199- 231.
- 1975, *Dynamique sociale et appréhension du monde au sein d'une société hausa*, Paris, Institut d'ethnologie, 651 p.
- NOUHOU Alhaj B., 2005, *Islam et politique au Nigeria, genèse et évolution de la charia*, Paris, Karthala, 280 p.
- NURU USMAN M., 1985, *A sequence of political change, Gwandou –Birnin Kabi relationship in the nineteenth century*, 108 p.
- OBENGA T., 1973, *L'Afrique noire dans l'Antiquité .Egypte pharaonique //l'Afrique noire*, Paris, PA, 464 p.
- 1974, *L'Afrique centrale précoloniale, Document d'Histoire vivante*, Paris, P.A., 187 p.
- OLIVIER DE SARDAN J.P., 1969, *Les chasseurs d'hommes. Notes sur l'histoire du Kurtey*, Niamey, Etudes Nigériennes n°25, 62 p.
- 1985, « L'appropriation de l'espace, un enjeu politique. Pour une histoire du peuplement », *Annales*, vol. 40, n°6, pp. 1289-1306.
- 2000, *Lignages et territoires en Afrique aux XVIIIe et XIXe siècles. Stratégies, compétition, intégration*, Paris, Karthala, 226 p.
- PALMER H.R., 1928, *Sudanese Memoirs being mainly translation of a number of Arabic manuscripts relating to the Central and Western Sudan*, Lagos, 3 volumes.
- PERROT C.H., 1985, « L'appropriation de l'espace, un enjeu politique pour une histoire de peuplement » *Annales vol 40*, n°6, pp. 1289-1306.
- PERSON Y., 1956 Notes sur les Baséda ( windji-windji).
- « Qui sont les peul » in *Jeune Afrique* n°975 du 14 octobre 1977, p.6

- PHILIP A.L., 1976, *Histoire des faits économiques et sociaux, T2, Le Monde à la deuxième moitié du XIX ème siècle*, Paris, Aubier, 296 p.
- PIAULT M.H., 1964, *Population de l'Arewa: introduction à une étude régionale*, rapport provisoire, études nigériennes 13, IFAN-CNRS, juin 1964, 68 p.
- 1970, *Histoire Mauri : Introduction à l'étude des processus constitutifs d'un Etat*, Paris CNRS, 206 p.
- PONCET Y., 1973, *Cartes ethno-démographiques du Niger*, Niamey, IRSH, EN n°32.
- RAFI AUGI A., 1984, *The Gobir Factor in the social and political history of the Rima basin c.1650 to 1808, A.D*, Zaria, Amadu Bello University, 645 p.
- 1989 « A Consideration of Relations between Kano and Western Hausaland Before the Nineteenth Century », in BARKINDO Bawuro, 1989 *Kano and Some of her Neighbor*, Kano, Ahmadu Bello University Press, 1, pp. 180-190.
- RASH. Y., 1972, *un établissement colonial sans histoire : les premières années françaises au Niger (1897-1906)* thèse de l'E.H.E.S.S.
- RAYNAUT Cl., 1997, *Sahels. Diversité et dynamiques des relations sociétés natures*, Paris, Karthala, 430 p.
- RIGO M., 1985, *Contribution à l'histoire du Gobir au XVIIIè siècle, Mémoire de Maîtrise en Histoire*, Université de Niamey, FLSH, 103 p.
- OUARD DE CARD (E.), 1901, *Les territoires africains et les conventions franco-anglaises*, Paris, A. Pedone Editeur, 1901, 242 p.
- ROUCH J., 1950, « Les Sorkawa, pêcheurs itinérants du Moyen Niger », in : *Africa*, 1950, Vol. XX.- 1952.
- 1952, "Rites de pluie chez les Sonjey", in : *BULLETIN DE L'INSTITUT FONDAMENTAL D'AFRIQUE NOIRE (DAKAR)*, 1952, T.XV, n°4.
- 1953, "Contribution à l'Histoire des Sonjey", in *MÉMOIRES DE L'INSTITUT FONDAMENTAL D'AFRIQUE NOIRE (DAKAR)*, n°29, pp.139-259.
- 1956, *Migration au Ghana (Gold Coast)*, Paris, CNRS, 175 p.
- 1960, *La religion Sonjey*, Paris, Presse Universitaire de France, 1960, 325 p.
- ROBINSON D., 1988, *La guerre sainte d'Alhajj Umar, le Soudan Occidental au milieu du XIX ème siècle*, Paris, Khartala, 413 p.
- ROBINSON D., TRIAUD J.L., *Le temps des marabouts*, Paris, Karthala, 513 p.

- ROY O., 1992, *L'échec de l'Islam politique*, Paris, Seuil, p.
- SALEY M., 1982, *Les Etats Tsotsebaki des origines au 19e siècle*, mémoire de Maîtrise d'histoire, sous la direction d'André SALIFOU, Université de Niamey, 126 p.
- 1994, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa : les Etats Tsotsébaki, des origines au XIX ème siècle*, Thèse de Doctorat de 3 è cycle, Bruxelles, 2 volumes.
- SALIFOU A., 1971, *Le Damagaram ou sultanat de Zinder au 19e siècle*, Niamey, Études nigériennes n°27, 320 p.
- 1977, *Colonisation et sociétés indigènes au Niger de la fin du 19e au début de la deuxième guerre mondiale*, thèse de doctorat, sous la direction de Xavier YACONO, Université de Toulouse le Mirail, 2 volumes, 1545 p.
- 1981, « La chefferie au Niger : revue et corrigée par le colonisateur » in *Afrique Histoire* n°1 pp.31-34.
- 1989, *Histoire du Niger*, Paris, Nathan, ACCT, 320 p.
- 1990, *Ousmane Dan Fodio, serviteur d'Allah*, Pièce théâtrale, en Sept Tableaux, 2 è édition Niamey, Medis, 129 p.
- 1992, *La question Touareg*, Paris, Karthala, 207 p.
- SALIFOU M., 1986, *Le Kurfway, des origines à la pénétration coloniale*. Mémoire de Maîtrise Histoire, Université de Niamey, 186 p.
- SANANKOUA B., 1990, *Un Empire Peul au XIXè siècle, La Diina du Maasina*, Paris, Karthala et ACCT, 174 p.
- SCHMITZ J., 1990, « Les Peul : Islam, Pastoralisme et fluctuation du peuplement » in *Cahiers des Sciences humaines* vol 26, n°4, pp. 499-504.
- SERE DE RIVIERE E., 1952, « Niger » in *Pays Africains II*, Paris, Société d'éditions Géographiques maritimes et coloniales, 95 p.
- 1965, *Histoire du Niger*, Paris, Berger le Vrault, 310 p.
- 1967, *La Chefferie au Niger*, Paris, PENANT, pp. 463-488.
- SHEHU Y., 1975, *The political ideas of Jihad Leaders*. M.A .ABU, Kano, p.
- SIDI AHMED B., 1983, *l'Islam et pouvoir en Afrique occidentale, cas du Niger*, Université du Benin, (ISPE), 94 p.
- SIDI MOHAMED M., 1983, *La pensée politique et sociale d'Abdullahi B.Fodi ( 1765-1829)*, Thèse de 3 ème cycle, Université de Paris la Sorbonne, Paris IV, Département des études arabes et Islamiques, 289 p.

- SIDIKOU O., 1972, *L'intégration au Niger*, thèse de droit, Paris II, 442 p.
- SMALDONE J., 1977, *Warfare in the Sokoto Caliphate. Historical and Sociological perspectives*. University of Maryland, London New York Melbourne, Cambridge University press, African Studies 19, 228 p.
- SMITH H.F.C., 1961, "Islamic revolution of the 19<sup>th</sup> century" in *JHSN*, Vol2, N° 2.
- SMITH M.G., 1969, « A Hausa Kingdom: Maradi under Dan Baskore, 1854-75 » in FORDE Daryll, KABBERRY P. M., *West African Kingdoms in the Nineteenth Century*, Oxford University Press, (1967), pp. 93-122.
- SMITH R., 1973, « Peace and Palaver: International Relations in Pre-Colonial West Africa », *the Journal of African History*, vol. 14, n°4, pp. 599-621
- SULAIMAN I., 1987, *the Islamic State and the Challenge of History. Ideals, Policies and Operation of the Sokoto Caliphate*, Londres, Mansell Publishing Limited, 155 p.
- SURUN I., 1998, « L'exploration scientifique de l'Afrique au 19e siècle est-elle une entreprise géographique », in *Finisterra*, XXXIII, 65, pp. 31-38.
- 2006, « L'exploration de l'Afrique au 19e siècle : une histoire précoloniale au regard des postcolonial studies », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n°32, pp. 21-39.
- SURET-CANALE J., 1961, *Afrique noire occidentale et centrale*. 2 vol. Éditions Sociales, Paris, T1&T2.
- 1964 a, *Essai sur la signification sociale et historique des hégémonies peuls (XV<sup>e</sup> -XIX<sup>e</sup> ème siècle)*, Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes(CERM), 46 p.
- 1964b, *L'Afrique noire l'ère coloniale, 1900-1945*, Paris, Éditions sociales, 637 p.
- 1968, *Afrique noire occidentale et centrale* Paris, Ed. Sociales. Tome I : Géographie, civilisation, histoire, 355 p.
- 1969, « Essai sur la signification sociale et historique des hégémonies peuls (18-19 è siècle) » in *Recherches africaines n°1*, Janvier-mars, pp. 5-29.
- SOULEY A., 2004 ", Les pouvoirs locaux à Shadakori" in *Études et Travaux n°22* LASDEL., Niamey, pp. 16 – 20
- SOULEY S., 1987, *Introduction à l'histoire précoloniale de la vallée de Maradi*, Mémoire de Maîtrise Histoire, Université de Niamey, 112 p.

- TAILLEBOURG A., 1976, *Historique du cercle de Say*, Niamey, IRSH, 31 p.
- TAMAKLOE E.F., 1931, *Brief History of Dagbomba*. Accra (inédit).
- TAMARI T., 1997, *Les Castes de l'Afrique Occidentale, artisans et musiciens endogames*, Société de l'ethnologie, 464 p.
- TATON D., 1981, *Architecture traditionnelle du Niger*, Paris, UNESCO, 79 p.
- TAUXIER L., 1912, *Le Noir du Soudan. Pays Mossi et Gurunsi*, Paris, Émile Larose, 795 p.
- 1924, *Nouvelles Notes sur le Mossi et le Gurunsi*, Paris, Emile Larose, 208 p.
- TCHAM B., 2007, « Les formes d'organisation socio-politique dans l'espace : le Sud de l'aire Oti-Volta du XVI<sup>e</sup> siècle à la conquête coloniale » in *Revue du Cames, Nouvelle Serie B? Vol 008 N°1-2007( 1<sup>er</sup> Semestre)*, pp. 207-219.
- THEBAUD B., 2002, *Foncier pastoral et gestion de l'espace au Sahel, Peul du Niger Oriental et le Yagha Burkinabé*, Paris, Karthala, 318 p.
- TIBENDERAWA P.K., 1974, *Administration of Sokoto Gwandou and Argungu Emirates under British rule( 1900-1946)*, Ibadan, Ph.D thesis.
- TRIAUD J. L., « Le renversement du souverain injuste. Un débat sur les ondements de la légitimité Islamique en Afrique noire au 19e siècle », *Annales*, vol. 40, n°3, pp. 509-519.
- 1982 " l'Islam et Etat en République du Niger" *Revue française d'études politiques africaines (le mois en Afrique) n° 194-195*, pp.9-26, 35-48.
- 1995, *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane saharienne sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Edition de la Maison des sciences de l'homme, 2 volumes, 151 p.
- TRIMINGHAM J. S., 1959, *Islam in West Africa*, New York, oxford University press, 262 p.
- 1978. *The History of Islam in West Africa*, Niew York, Oxford University Press, 262 p.
- TYMOWSKI M., 1967, « Le Niger: voie de communication des grands États du Soudan Occidental jusqu'à la fin du XV siècle » in *Afrique Bulletin n°6* pp.73-95.
- 1982, « Islam et Etat en République du Niger » in *Le Mois en Afrique n°192-193*, Décembre 1981, janvier 1982, pp.9-26 et n° 194-195 janvier Février 1982, pp. 35-48.

- URVOY Y., 1936, *Histoire des populations du Soudan Central*, Paris, Larose, 350 p.
- USMAN Y.B., 1974, *The transformation of Katsina: c.1796-1903, the overthrow of the sarauta system and the establishment and evolution of the emirate*, Zaria, Amadou Bello university, 602 p.
- 1979a (édit), *Studies in the History of the Sokoto Caliphate*, Zaria, 1979, 504 p.
- 1979 b, *Studies in the history of Sokoto Caliphate, the Sokoto seminar papers*, Zaria, A.B.U, 504 p.
- 1981, *The Transformation of Katsina (1400-1883). The Emergence and Overthrown of the Sarauta System and the Establishment of the Emirate*, Zaria, Ahmadu Bello University Press, 267 p.
- VERNET R., 1996, *Le Sud-ouest du Niger : De la préhistoire au début de l'histoire*, E.N n°56, Niamey, IRSH, SEPIA.
- WALDMAN M.R., 1965, « The Fulani jihad a reassessment » in *J.A.H.V.* T3 pp. 333-355.
- WEULERSSE J., 1934, *L'Afrique noire*, Paris, Fayard, 484 p.
- WILKS I., 1975, "The transmission of Islamic learning in the Western Sudan", in: *Literacy in traditional societies*, Ed by J. Goody. Cambridge.
- 1979, "Introduction: reflections on the diffusion of Islam in West Africa" London, *Studies in West African Islamic History*, Vol. I.
- YEHOSHUA R., 1974, *Un établissement colonial sans histoire, les premières années françaises au Niger : 1897-1906*, Niamey, 342 p.
- ZAHRADEEN M. S., 1976, *Abdullahi Ibn Fodio contributions of Fulani jihad in the Nineteenth century Hausaland*. Ph.D Thesis, University of Canada, 36 p.
- 1990,( Trad), " the acquisition of Land and its administration in the Sokoto Caliphate as provided in Abdoullahi danfodyo's Talim al Radi"b in Kani Ahmed Mohamed , Gani Kabir(v ed) *State and Society in Sokoto caliphate*, Zaria, Usmane Dan Fodyo University of Sokoto,Gaskya Corportation, pp. 193-206.
- ZAKARI M., 1985, *Contribution à l'histoire des populations du Sud-est nigérien. Le cas du Mangari (XVIe -XIX e siècle)*, Niamey, IRSH, Études Nigériennes n°53, 246 p.
- 2007, *Islam dans l'espace nigérien des origines (VII siècle) au début des années 2000*, Thèse de Doctorat d'Etat en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 2 vol, 680 p.

#### IV-Ouvrages et études spécialisés

- ADAMOU BOMBERI A., 2006, *Les autorités politiques traditionnelles et les autorités coloniales et postcoloniales au Niger : cas du canton de Koygolo de 1898 à 2002*, Mémoire de Maîtrise Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, FLSH, 179 p.
- , 2008, *Le Zarmatarey au XIX ème siècle*. Mémoire de DEA en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 171 p.
- ALASSANE K., 1975, *L'Administration française dans la région de Say (Niger) de 1895-1927*. Mémoire de maîtrise histoire, Université de Paris III, 202 p.
- ALFARI M., 2008, « *Zamu* » or praise names and titles in Zarma Sonèy oral poetry : the case study of Djelba Bagué and some others. Mémoire de maîtrise anglais, option littérature orale, université Abdou Moumouni de Niamey, 90 p.
- ALOU H., 1963, *Monographie du cercle de Niamey : Subdivision de Flingué, Say, Centrale de Niamey, Boboye, (ex Margou)*, sn, 265 p
- ALPHA GADO B., 1983, *Sécheresse et famine au Sahel : les famines dans le Zarmatarey et le Sonèy de 1880 à 1973*. Mémoire de Maîtrise Histoire, Université de Niamey, 194 p.
- 1988, *Sécheresses et Famines au Sahel : crises alimentaires et Stratégies de subsistances en Afrique Sahélienne (Burkina Faso, Mali, Niger)* thèse de Doctorat histoire, université de Paris 7, 3T (140 p, 520 p, 118 p. )
- 1993a, *Une histoire des famines au Sahel : étude des grandes crises alimentaires : XIXè-XX è siècle*, Paris, Harmattan, 201 p.
- 1993b, *Miroir du passé* : deux tomes Niamey, Imprimerie du Niger, 2tomes : I-les grandes figures de l'histoire du Niger, et T II- Niamey Garin kaptan Salma.
- 2000, « Instance d'arbitrage et itinéraire de résolutions des conflits fonciers dans le Boboye ( Niger) » in *Gérer le foncier rural en Afrique de l'Ouest ,Dynamique foncier et interventions publiques* , Paris, Éditions Karthala, URED, pp. 124-150.
- AMADOU I., 1987, *Le Jamaré précolonial, contribution à l'histoire du Sonèy de la rive droite*, mémoire de maîtrise d'Histoire, Université de Niamey FLSH, 115 p.



- AMADOU T., 2003, « Origine d'une population nigérienne : le Kurfeyawa » in *Seeda* n° 8, Janvier 2003, pp.10-11.
- ARDANT P. (du), 1933, *La langue Sonèy* (dialecte d'yerma), Paris, Larose, 170 p.
- AUGUSTE. T., 1901, « Le pays Zaberma » in *Renseignement coloniaux N°2* (Supplément au n°2 du bulletin du comité de l'Afrique française), pp. 25-32.
- BACHABI A., 1980, *Constitution du groupe Dendi de Zougou : approche historique*. Mémoire de maîtrise, Ecole Normale Supérieure, Cotonou, 96 p.
- BALOGUN S.A., 1970, *Gwandou Emirates in the nineteenth century whit social reference to political relations: 1817-1903*. Ibadan, University, 574 p.
- BEAUVILAIN A., 1977, *Les Peul du Dallol Bosso*, E.N. n°42, Niamey, IRSH, 274 p.
- BERNUS S., 1968, *Particularisme ethnique en milieu urbain : l'exemple de Niamey*, Paris, Institut d'Ethnologie, 310 p.
- BISSALAT J., LAYA D., 1972a, *Les Zamu ou poèmes sur les noms*, Paris Paillart, 162 p.
- 1972b, « le système familial Sonèy Zarma » in *Journal des Africanistes* n°62, pp.161-181.
- BOLLIGER E., HAFFMANN, WERNER G., 1977, *Étude de la région du fleuve et étude préliminaire : Harikanassou, Koygolo, Dosso*, 83 p.
- BORNAND S., 2005, *Le Discours du griot généalogiste chez les Zarma du Niger*, Paris, Karthala, 463 p.
- 2006, *Parlons Zarma : une langue du Niger*, Paris, Harmattan, 343 p.
- BOUBACAR A., 2007, *Parenté à plaisanterie dans les sociétés Zarma et Sonèy*, Mémoire de maîtrise, Université de Niamey, 72 p.
- BOUKARY K.I., 1988, *Les rites holley en pays Zarma-Sonèy*, mémoire en journalisme IFITC, Niamey..
- BOULNOIS J., HAMA B., 1954, *Empire de Gao. Histoire, coutumes et magie des Sonraï*, Paris, A. Maisonneuve, 182 p.
- BOURAIMA Z., 1988, *Le pouvoir politique chez les Zarma de Dosso : traditions et mutations*, mémoire de Maîtrise et d'ethnologie, Université Nationale de Cote d'Ivoire, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 85 p.
- BOVIL E.W., 1958, « The Niger and the Songhaï Empire », *Journal of African Society*, XXV, Londres, 1925, pp.138-146.

- C.E.L.T.H.O., 1978, Textes *Soñey-zarma*, Niamey, CELTHO, 108 p.
- COMBASSET P., 1984, *Ouallam, petit centre urbain du Zarmaganda*, université Scientifique et médicale de Grenoble, 84 p.
- DAOUDA H., 2014, « Extraction du natron dans le Boboye. L'or « gris » du Dallol Bosso » in *Sahel Dimanche*, n° 1579 du 14 février 2014, pp.14-15.
- DIARRA AGNES F., 1972, *La femme zarma entre la tradition et la modernité*, Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle de sociologie, Université de Paris I, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 359 p.
- 1973, *Femmes Africaines en devenir : les femmes Zarma du Niger*, 320 p.
- 1974 « Relations entre les hommes et les femmes et les migrations des Zarma ( Niger) » in *Modern migrations in western Africa* , S.Amin London, 1974, pp. 226-238.
- DIAWARA I., 1988, « Cultures nigériennes et éducation : domaine Zarma Soñey », Paris, in « *Afrique* » n° ?, pp. 9-28.
- DIONMANSY S., 1980, *Qu'est ce qui attire les Peul vers l'Est : What draw the peul to east*, Niamey, Imprimerie Nationale, 24 p.
- DJIBO S., 2008, *Histoire de la Chefferie traditionnelle de Kouré, des origines à nos jours*, mémoire de Maîtrise en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 99 p.
- DUPUIS Y., 1907 « Les légendes de Farang, roi de Gao » in *le plateau central Nigérien* Desplagnes, Paris, Larose, 504 p.
- edit et trad) 1911, *Les Gow ou chasseurs du Niger (légendes songhaï de la région de Tombouctou)*, Paris Editions Leroux, 303 p.
- DUTEL R., 1946, « L'religion du terroir des populations Islamisées du Moyen Niger (Soñey-Djerma) » in *Mémoire de la CHEAM*, Paris, Editions Khartala et Centre de recherches Africaines, 257 p.
- FREMINEAU G., 1951-1953, Essai de quelques coutumes Djerma Goubé, AOF, Territoire du Niger, cercle de Dosso.
- GADO B., 1976 a *Vagues et migrations : formation des provinces historique avènement des Wangari*, Université de Paris VIII, 360 p.
- 1976 b, *Contribution à l'Histoire de Zarma*, Documents des Etudes Nigériennes, 262 p.
- 1978, *Les Zarma : Contribution l'histoire des populations d'entre Niger et*

*Dallol Mawri (République du Niger)*, Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> Cycle en Histoire, Université de Paris I, 422 p.

- 1979 « notes introductives à l'Histoire des Kurfayawa » in *Annales de L'Université de Niamey Tome II*, pp. 157-177.
- 1980, *Contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri*, Niamey, IRSH, E.N n° 45, 365 p.
- GADO B., MAGA A., 1995, *Les premières installations humaines dans la vallée Moyenne du fleuve Niger, Actes du colloque du Réseau Scientifique Béréy Sinda Me, Parakou –Benin*.
- GOMGNIMBOU M., 1994, "L'Invasion Zabarma du pays Kasena", *Cahiers du CERLESHS*, Université de Ouagadougou, 11, pp. 246-289.
- 2004, « Moussa Kadio, un héros de la résistance des Gurunsi contre les Zaberma » in *Evenement*, decembre n°229, mis en ligne le 25 septembre 2004, 3 p.
- « l'esclavage au Kassongo précolonial » in Bazemo (M) ed *Cahiers du centre et Recherches en lettres Sciences Humaines et Sociales, 1<sup>er</sup> numéro spéciale 2001, Séminaire sur les Sociétés du Burkina Faso au temps de l'esclavage, édité par Maurice Bazemo, version électronique 2008.* pagination limitée.
- HAMA A., 2005, *Modes d'accès à la terre et enjeux fonciers dans le Département de Boboye : cas du terroir de Donoudibi*, Mémoire de Maîtrise en Géographie, Université Abdou Moumouni Niamey, 83 p.
- HAMA B., Sd a, *A travers la légende et l'histoire, les Sonjey et les Zarma et leurs Voisins du Soudan SI*, sn, 186 p.
- Sd b, *L'histoire d'un peuple : les Zarma République du Niger, 3T, le peuple Zarma : ses mythes et ses légendes ses croyances ; Niamey, IFAN*, 159 p.
- , 1957, *Contribution à la connaissance de l'histoire des Zarma*, 3T.
- , 1966, *Enquête sur les fondements et la genèse de l'unité africaine*, Paris. P.A, 560 p.
- 1967a, *Histoire du Gobir et de Sokoto*, Niamey, Présence Africaine, 172 p.
- 1967 b, *Histoire traditionnelle d'un peuple : les Zarma –Sonjey*, Paris, Présence Africaine, 278 p.
- , 1967c, *Recherches sur les Touareg sahariens et Soudanais*, Paris, Présence Africaine, 556 p.
- 1968a, *Histoire des Songhay*, Paris, Présence Africaine, 369 p.

- 1968 b, *Essai d'analyse de l'éducation africaine*, P.A, 393 p.
- 1968 c, *Histoire traditionnelle des Peuls du Dallol Boboye*, Niamey, CELTHO, 193 p.
- 1968 d (ed), « Histoire de Birnin Gaouré par Mossi, Alpha » in *Journal* du 11 Août 1967 au 1<sup>er</sup> mars 1968, Niamey, pp. 22-40.
- 1969, *Contribution à la connaissance de l'histoire des Peul*, Paris, PA, 362 p.
- 1972, *Contes et légendes du Niger*, Paris, P.A, 212 p.
- 1973, *Le Double d'hier rencontre demain*, Paris, P.A, 445 p.
- 1974. *L'Empire Songhay : ses ethnies, ses légendes et ses personnages Historiques*, Paris. P.A, 354 p.
- HAMA BEIDI B., 1993, *Les peul du Dallol Bosso, coutumes et mode de vie*, Saint Maur Sepia, 188 p.
- 2000, *Histoire des Peuls du Dallol Bosso*, Niamey, Imprimerie IMBA, 213 p.
- HANOU K., 1984, *Les mariages d'hier et aujourd'hui chez les Djerma du Niger, Mémoire de sociologie*, Université de Niamey ,114 p.
- HAROUNA A., 2011, *Rôles socioculturels des contes en milieu zarma*, mémoire de Maîtrise en Lettres Modernes, Option Études Africaines, Université Abdou Moumouni de Niamey, 103 p.
- HAROUNA S., 1985, *Contribution à l'histoire du Boboye, essai sur l'histoire des Tobili et Golés (Yéni et Koygolo) à l'époque précoloniale* .Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Niamey ,124 p.
- 2010, *Contribution à l'étude de l'histoire des populations de l'espace nigérien précolonial : origines, peuplement et institutions du Zarmatarey*, mémoire pour l'obtention du Diplôme d'Etude Approfondie (DEA) en Histoire, université Abdou ni de Niamey, 157 p.
- HASSANE A., 2007, *migrations et peuplement, la question de l'établissement des populations Zarma dans l'Etat du Kabi (Nord-Nigeria) : cas du Zigi et du Boboye (1804-1920)* mémoire de Maîtrise, Université Abdou Moumouni de Niamey, 94 p.
- HASSANE S., 2003, *Typologie des conflits fonciers ruraux et leurs : modes de règlement cas de l'arrondissement du Boboye*. Mémoire de fin d'études TDR4 élevage IPDR, 45 p.
- HASSIMI A., 1999, *Marchés précoloniaux et échanges. Cas du au Kurfey pendant*

- XIX<sup>e</sup> siècle*. Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 99 p.
- 2007, *Les Dallols, mouvements migratoires, occupation du sol et Organisation de l'espace*, Mémoire de DEA, 101 p.
- IDRISSA A., 2013, Les centres d'études islamiques de l'Ouest nigérien du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, Thèse de Doctorat Unique en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 439 p.
- IDRISSA K., 1976, *Société africaine et colonisation : Analyse descriptive des Premières années françaises à l'ouest du Niger : 1897 -1966*, mémoire de maîtrise d'Histoire, Université Paris VII, 270 p.
- 1979a, *Guerres et société : les populations du Niger occidental au XIX<sup>e</sup> siècle et leurs réactions face à la colonisation : 1896-1906 (République du Niger)*, Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, sous la direction de Madame Coquery Vidrovich Catherine, Université de Paris VII, 461 p.
- 1979b, « Les Zarma avant le XIX<sup>e</sup> siècle, éléments pour une étude des structures sociopolitiques et de l'organisation économique » Communication présentée au *Séminaire International sur L'Histoire du Soudan Central avant 1804*, Ahmadou Bello University Zaria, 36 p.
- 1981, *Guerres et Sociétés : les populations du Niger Occidental au XIX<sup>e</sup> siècle et leurs réactions face à la colonisation : 1896-1906 (République du Niger)*, E.N N° 46, Niamey, IRSH, 222 p.
- IROKO A.F., 1985, " Les cavaliers djerma et le commerce des esclaves dans l'Atacora au XIX<sup>e</sup> siècle" in *Le mois en Afrique*, vol 21, pp. 129-140.
- KARIMOU M., 1972a, « Rôle du griot dans la société Sonje-djerma » in *Unto Abidjan, série I (Histoire) T1*, pp. 97-102.
- 1972b, *Les Mawri de Sokorbé : introduction à l'histoire des Mawri-zarmaphones*, Mémoire de Maîtrise, Université de Paris I, Sorbonne, 131p.
- , 1975/1976, *Tradition orale et histoire : Les Maourizarmaphones des origines à 1898*, Paris, thèse de troisième cycle en Histoire.
- , 1977, *Les Maouri -zarmaphones*, E.N. n°39, IRSH, 199 p.
- LAYA D., sd, " on lui a refusé la chefferie et, il est parti à Niamey" in *Rapport sur la Chefferie de Kirtachi*, Niamey, I R S H, 78 p.
- MALIKI B., 1988, " La vie du groupe Maanga du Kabi .Le départ vers les régions du

- Dallol et le pays Zerma. Les événements de la peste bovine à la fin du siècle” in “ *Dudal , Histoire de famille et histoire de troupeau chez un groupe de Woadabe du Niger*, Maison des Sciences de l'homme, Cambridge University Press.
- MOUNKAILA F., 1985, *Le mythe et l'histoire dans la geste de Zabarkane*, Thèse de 3 e cycle, Université de Dakar, 381 p.
- 1989, *Mythe et histoire dans la geste de Zarbarkane*, Niamey, CELTHO, 244 p.
- MOUSSA O., 2009, *L'Esclavage dans la Société Zarma Sonay du XIXè siècle à l'ère démocratique : pratiques, mutations et formation des mentalités*, Mémoire de Maîtrise histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 116 p.
- MWAMBA K., 1985, *Etude socio historique de Niamey : analyse des mutations socio économiques de 1926 à 1960*. Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Niamey, 123 p.
- OUMAROU A., 2004, *Dynamique du Pulaaku dans les sociétés peuls du Dallol Bosso*, thèse de Doctorat en Sociologie, Université de Lausanne, 334 p.
- OLIVIER DE SARDAN J.P., 1969a, *Système de relations économiques et sociales chez les Wogo (Niger)*, Paris, Institut d'ethnologie, 234 p.
- 1969 b, *Les voleurs d'hommes (notes sur l'histoire des Kurtey)* Niamey, E.N n°25, 69 p.
- 1973, « Esclavage d'échange et captivité familiale chez les Songhay zarma », *journal de la Société des Africanistes XLIII*, 1, pp. 151-167.
- 1976, *Quand nos pères étaient captifs. Récits, paysans du Niger*, traduit et édité par Jean Pierre Olivier de Sardan, Paris, Nubia, 190 p.
- 1981, *Contradictions sociales et impact colonial* Thèse de Doctorat 3è cycle, es-lettres Université de Paris, VII, 651 p.
- 1982 a, *Concepts et conceptions Sonéy-zarma (histoire, culture société)*, Paris, Nubia, 447 p.
- 1982 b *Contradictions sociales et diversités culturelles dans l'ensemble Sonéy- zarma*, thèse de 3 è cycle, Université de Paris VII, 652 p.
- 1984, *Les sociétés Songhay-zarma : chefs guerriers, esclaves et paysans*, Paris, Karthala, 299 p.

- PARIS F., 1979, *Les Salines du Dallol Bosso : monographie d'une communauté de Sauniers : Barbe*, thèse de Géographie, Université de Bordeaux III, 115 p.
- PAUMELLE., 1949, *Coutumier juridique du Zarmaganda*, multigr, 32 p.
- PEFONTAN. (Capt.), « Les Zarma », *Bulletin, Commission Sc. Histoire de l'AOF*, pp.153-179.
- PERRON., 1924, « Le pays Dendi » in *Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'A.O.F.*, pp.51-83.
- PITASZEWICZ S., 1992, *The Zabarma conquest of north-west Ghana and Upper-Volta. A Hausa narrative*.
- Sd, "Histories of Samory and Babatu and others" by Malam Abu. *Warsaw, Polish Scientific Publishers*.
- RICHER., 1924, *Les Oulliminden*, Paris, Larose, 359 p.
- ROTHIOT J.P., 1984, *Djermakoy Aoûta : Les premières années de domination française dans le cercle de Dosso : 1898 -1913*. Thèse de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle Université, Paris VII, 563 p.
- 1988, *L'ascension d'un chef africain au début de la colonisation : Aoûta le conquérant (Niger)*, Paris, L'Harmattan, 310 p.
- ROUCH J., 1950, *Les Sorkawa, pêcheurs itinérants du Moyen Niger*", in : *Africa*, 1950, Vol. XX.
- 1952. "Rites de pluie chez les Soñey", in : *Bulletin de L'Institut Fondamental D'Afrique Noire (DAKAR)*, 1952, T.XV, n°4.
- 1953, "Contribution à l'Histoire des Songhay", in : *Mémoire du Bulletin de L'Institut Fondamental D'Afrique Noire (DAKAR)*, n°29, pp.139-259.
- 1959, « Migrations au Ghana (Gold-Coast) » *Journal de la société des Africanistes*, XXVI, 1-2, pp. 33-196.
- 1960, *La religion et la magie Songhay*, Paris, P.U.F, 325 p.
- 1990, « Les cavaliers aux vautours. Les conquêtes Zerma dans le Gurunsi, 1856-1900 » in *Journal des Africanistes*, Vol n°60-2, pp.5-36.
- SAJO J., 1982, *Etude d'une ville sahélienne : Say (République du Niger)*, Mémoire de Maîtrise Géographie, Grenoble : Université Scientifique et Médicale, Institut de Géographie Alpine, 176 p.

- SALAMATOU A.S., 1986, *La situation du Peul dans le Niger –ouest : problèmes et Perspectives d'une enquête dialectale*, Paris, INALCO, 123 p.
- SEYNI G., 2004, *Monographie du Tagazart*, Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 93 p.
- SIDIKOU A.H., 1974, *Sédentarité et mobilité entre Niger et Zgaret*, Niamey, E.N. n° 34, CNRSH, 250 p.
- 1980, *Niamey, étude de Géographie socio urbaine*. Thèse de Doctorat d'Etat de Géographie, Université de Rouen, Haute Normandie, 3Tomes.
- SURUGUE B., 1972, *Contribution à l'étude de la musique sacrée zarma-soney*, E.N n°.30, Niamey, CNRSH.
- SOUMONNI et Al., 2000, *Peuplement et migrations; Actes du colloque international de Parakou 1995, (Association pour l'étude de l'Aire culturelle zarma soney -dendi*, Niamey ; CELTHO.
- SOUMAILA S., 2008, *Le Kogori du Sud –Est (N'Dounga) de la principauté au canton (1805-1932)*, mémoire de maîtrise en Histoire, Université Abdou Moumouni de Niamey, 153 p.
- TANDINA O., 1984, *Une épopée zarma : Wangougna Issa Korombeizé ou Issa Koygolo*, thèse de 3 è cycle en Lettres Modernes, Université de Dakar, 454 p.
- 2008, *L'Épopée orale au Niger*, Presses du centre d'Etudes Médiévales, Université de Picardie Jules Verne, 198 p.
- TERSIS N., 1972, *Le Zarma : étude du parler djerma de Dosso, République du Niger*, Paris, SELAF, 220 p.
- 1976, *Lamare de la vérité : contes et musiques zarma du Niger*, CNRS, 126 p.
- 1979a, *Contes zarma du Niger*, Paris, SELAF.
- 1979b, *En suivant le calebassier Niger*, Paris, EDICEF.
- 1981, *Economie d'un système .Unités et relations syntaxiques en Zarma(Niger)*, Paris, SELAF.
- VIDAL L., 1990, *Rituels de possession dans le Sahel, exemples peul et zarma du Niger*, Paris, Harmattan.
- YACOUBA M., 1997, *Contribution à l'étude du passé Soney : Histoire du Dendi des origines à la fin du XVI ème siècle*. Thèse de Doctorat de 3è cycle, Université de Cocody (Abidjan) département d'Histoire, 427 p.



YOUNOUSSA T., 1984, *Condition de mise en valeur des terres du Boboye (Dosso-Niger) dans un processus de développement régional*, mémoire de fin de cycle IPD de Ouaga, 58 p.

ZODI A., 2001, *L'Étonnant destin des Touareg de Taghazart*, Niamey, texte non publié, 19 p.

ZOUMARI I., 1982, *Le Sohey après la conquête marocaine (1592-1900) : les Migrations et la formation des provinces historiques, Téra Goorol (Goruol, Namaro, Kokorou, Gothey) contribution à l'histoire du Sohey post-impérial et précolonial*, thèse de Doctorat en Histoire, Université de Paris I Panthéon Sorbonne, 288 p.

-----2007, « Le peuplement de la partie occidentale de l'espace nigérien : L'intégration politique et sociale, les brassages ethnolinguistiques et culturels » in *Actes du premier colloque de l'Association des Historiens Nigériens, Niamey du 19 au 22 janvier 1999*, Paris, Nouvelle Imprimerie Laballary Clemecy, pp. 73-96.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

**ANNEXES**

## Annexe n° 1

### Généalogie des *Zarmakoye* de Dosso : des origines à nos jours

- 1-*Zarmakoye* Boukar
- 2-*Zarmakoye* Bassoussouan
- 3-*Zarmakoye* Dourahamane Goumbi
- 4-*Zarmakoye* Dakou
- 5-*Zarmakoye* Garanké
- 6-*Zarmakoye* Guiribani
- 7-*Zarmakoye*-Abdou
- 8-*Zarmakoye* Sodié Gumba
- 9-*Zarmakoye*-Wamongo Daura
- 10-*Zarmakoye* Girma (1790-1808)
- 11-*Zarmakoye* Gani Koda Souleymane (1808-1831) Kwarategui
- 12-*Zarmakoye* Gounabi (vers 1831)
- 13- *Amirou* Boucar Tombokirey (1831-1856)
- 14 *Zarmakoye* Kossom Babou Kabiya (1856-1865) Sirimbey
- 15-*Zarmakoye* Abdou Mokko (1865-1880(1890 selon d'autres sources) Manguékoira
- 16-*Zarmakoye* alpha Atta ou Tahirou Alfa (1880-1896) Kwaratagui
- 17-*Zarmakoye* Attikou (1896-1902) Fada
- 18-*Zarmakoye* Aoûta Kossom (1902-1912)
- 19-*Zarmakoye* Moussa Kossom (1912-1924)
- 20-*Zarmakoye* Seydou Moussa (1924-1938)
- 21-*Zarmakoye* -Moumouni Aoûta (1938-1953)
- 22-*Zarmakoye* Hamani Seydou (1953-1962)
- 23-*Zarmakoye* Abdou Aoûta (1962-1998)
- 24-*Zarmakoye* Issoufou Seydou (1998-2000)
- 25 Sultant Maidanda Seydou (Depuis 2000)

Source : Rothiot (1984) complété par Assane A. Bomberi (2014).

**Annexe n° 2.**

**Généalogie des Amirou de Bitinkodji du XIX ème siècle.**

N°	Nom prénom	Durée de règne
01	Ousmane Mahamane Tako	1812-1815
02	Belko Abba	1816-1835
03	Yero Ala sseini	1835-1845
04	Ali Boti	1845-1855
05	Soua Hibou	1855-1882
06	Sambo	1882-1900
07	Ibrahim Hama Gati	1900-1903

**Source : B. Hama (1968).**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

**Kouré : du *Zarmakoytarey* au *Amiroutarey***

« Vers 1600 dans les environs de Koobi(TondiKange), le *Zarmakoye* Tagouru, fils ou petit fils de *Mali Bero*, l'ancêtre commun de la communauté *zarma* unifiée, meurt après un règne particulièrement long au goût de ses quatre fils prétendant tous lui succéder : Sejam, Zama Sega, Boukar et Hali Koda. Séparément, les différents groupes constitués par les partisans de chacun des quatre frères, vont reprendre les migrations vers l'Est, le Sud et l'Ouest. Les *Zarma* de N'Dounga comme ceux de Kure et bien d'autres, sont des descendants de Hali Koda.

Hali Koda, le cadet, eut deux enfants : Zam, ancêtre des *Zarma* de Kiota, et Alassane ancêtre des *Zarma Namaari* et des *Zarma Kogori*, qui eut notamment comme descendant mâle Maney, qui a lui-même enfanté trois garçons devenus célèbres, tous de la mère, Hawa dite Hawa Surgu (ce qui laisserait supposer qu'elle aurait du sang Touareg ou serait de teint très clair) : Gassiya Haweze, Mali Haweze et Farakoy Haweze. Gassia s'est installé à Namaari, actuellement dans le canton de Taghazart, à 13 kilomètres au Sud de Ballayara où il a régné en tant que *Zarmakoye*, le titre antéislamique des chefs *zarma*, et où se trouve sa tombe. Ses successeurs qui vivent actuellement pour la plupart dans le canton de Kuré (*Namaari*) s'étaient installés d'abord à Sébéri en aval de N'Dounga et à 30 kilomètres à l'ouest de Kure, d'où l'un deux, Kaada, est parti creuser le puits de Kure (vers 1770). Il s'installe et fonde la chefferie des *Zarma Namaari*. Ses autres frères, ancêtres des *Zarma Kogori* (du nom d'un village se trouvant actuellement dans le canton de Taghazart) se sont installés à N'Dounga, Saga, Gudel et Gamkalle Sebanguey pour les descendants de Mali Maney, Hamdallaye, Libore, Babusaye et Ballalsadje (canton de Kure) et Fatakadje (canton de Hamdallaye) pour ceux de Farakoy. En Novembre 1904, à la suite d'un réaménagement territorial suite au transfert du chef lieu du cercle du Djerma à Dosso, le colonisateur a voulu réunifier le groupe

Kogori sous une seule autorité traditionnelle en créant le canton de Niamey comprenant les anciens cantons d'alors de N'Dounga, Libore, Saga, Gudel, Hamdallay et Karma... (Décision n°11 du 16 novembre 1904 signée du colonel commandant le III<sup>ème</sup> Territoire militaire). Le chef de canton actuel est le 21<sup>ème</sup> de la lignée des souverains de *Namaari*. Notons que Kaada a eu comme descendant notamment Dagara, l'aîné (de la branche de Kure dont la naissance a coïncidé précisément avec la mise à eau du puits de Kure), les frères Gani et Afoda (de la branche de Seberi) et Kodado (de la branche de Gasangurgne). A noter également que les chefs du *Namaari* jusqu'à Kaada Hama Modabou, ont porté le titre de *Zarmakoye* et que c'est après l'islamisation sous l'étendard de Sokoto, par Gwandou interposé qu'ils ont pris le titre *Amirou* (Emir) ; cela se passait sous le règne de Illou Hama ».

#### Généalogie des Amirou de Kouré et leur répartition par « hou »

Désignation des maisons (hou)	Les différents <i>Zarmakoye</i> ou <i>Amirou</i>	Titre
Kouré	-Kaado Hama ( 1779-1818) -Kodado Kaado( 1820-1855) - Dioffo Dagara ( 1855-1874) -Marou Dagara (1874-1875) -Soumana Dagara Guniakoy) (1893-1897) -Abdou Gani (Kouri Baba)(1897-1906) -OusmaneDioffo ((Magneïze) (1906-1916	<i>Zarmakoye</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i>
Sina Koira	Illou Hama (1818-1820)	<i>Amirou</i>
Gassangourgne	Mali Kodado Kaado ( 1875-1893 -Ali Badara Madi ( 1916-1919)	<i>Amirou</i> <i>Amirou</i>
Seberi	Sidikou Oumarou ( 1920-1935) -Harouna Sidikou (sirfo) ( 1935-1965) -Abdou Sidikou (sundae) (1965-1973) - Garba Sidikou depuis 1973	<i>Amirou</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i> <i>Amirou</i>

Source: Texte produit par Sidikou Arouna en 2005 et offert par l'intéressé en 2008.

**Annexe n°4.**

**La généalogie des différents Wonkoy de N'Dounga.**

N°	Noms et Prénoms	Durée de règne	Période	Lieu de règne
1	Mallam Kallowaze	30ans	1803-1833	Koirazeno
2	Haidara Kallowayze	13ans	1833-1846	Koira zeno
3	Boubacar Mallam	44ans	1847-1891	Koirazeno et Sebangudey
4	Mallam Toukour	4ans	1891-1895	Fondobon
5	Maman Gabey	6ans	1895-1901	Fondobon
6	Moussa Bossou	1 an et 8mois	1901-1903	Sebangudey
7	Khalilou Boubacar	10ans	1903-1913	Sebangudey
8	Moussa Taguio	12ans	1913-1924	Fondobon
9	Wabanayzé	2ans	1924-1926	Fondobon
10	Djibo Hama	33ans	1926-1959	Fondobon
11	Gado Moussa	23ans	1959-1982	Fondobon
12	Seyni Djibo	21ans	1983-2004	Fondobon
13	Tinni Sidikou	Depuis 2005	2005-à ce jour	Sebanguey

**Source : Enquête orale à N'Dounga.**

**Annexe n° 5**

**Généalogie des Wonkoy de Koygolo.**

N° d'ordre	Nom et prénom	Durée de règne
1	Wonkoy Gourouza Salifou	1905 à 1931
2	Wonkoy Moussa Maiguizo	1931 à 1978
3	Wonkoy Hassane Maiguizo	1978 à 1980
4	Wonkoy Abdou Maiguizo	1980 à 1983
5	Wonkoy Amadou Moussa	1983 à nos jours

**Source : Entretien avec Wonkoy Amadou Moussa à Koygolo le 14-08-2010**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE



**Annexe n° 6**

**Généalogie des Emirs de Sokoto du XIX ème siècle.**

N° d'ordre	Nom et prénom	Durée de règne
1	Ousmane Dan Fodio	1804- 1817
2	Mohamed Bello	1817-1837
3	Aboubacar Attikou	1837-1842
4	Aliou Baba	1842-1859
5	Ahmad Attikou	1859-1866
6-	Aliou Karami	1866-1867
7	Ahmad Rafa	1867-1873
8	Aboubkr Attikou	1873-1877
9	Ahmad Maazou	1877-1881
10	Oumar	1881-1891
11	Abdoulraham	1891-1902

**Généalogie des Emirs de Gwandou du XIX ème siècle.**

N° d'ordre	Nom et prénom	Durée de règne
1	Abdoulaye Dan Fodio	1808-2829
2	Mohamed Abdoulaye	1829-1833
3	Khalilou	1833-1858
4	Halirou	1858-1860
5	Aliou	1860-1864
6-	Abdoukadri	1864-1868
7	Moustapha	1868-1875
8	Hanafi	1875-1876
9	Malik	1876-1888
10	Oumar Bakatara	1888-1897
11	Abdoulaye Bayero	1897-1898
12	Bayero Aliou	1898-1903

Annexe n° 7.

Extrait d'un manuscrit retraçant les conquêtes du Gobir, du Zamfara et du Zarmatarey par les jihadistes.

عليك اجدوا واخرجوا بشيخكم، ثم اراه كصغيراء الجراد اذا استنوى  
فقد اعتاد غارات اللبيا في الخاله، اذا ما جرد، وهو الرباطان في الهواء  
وقد اهل البلاد تشن وجمعهم، كجمع الناس كما في سباب يوم  
والله بعد اولاشم، اخيرا، فقد تم نكح وهو حال الصرور  
ثم انه لما دخل في في العيال ليالي فلما يل تحرجت متوجها  
نحو اطراف غوجر فاعتزرت لنا اهل قرية ثلثا وثلاثا  
فانما عانا ثم انه لما رجعنا منها فبينة في العجة فرجت  
بالرابة مسنن اهل العدم متوجها الي جانب كاشنه في  
وصلت ثلثا في يومين، ثم بدى في توحيد اطراف بلاد  
غوجر وسرت بهم ثلثا ليالي حتى وصلت في بيام ارض  
العدو وسرت الليالي كله فاصبحنا غودا بضم الغيم المعجزة  
وقد وجدنا عسكر العدو في لقاونا في صرهم الله وقلنا  
فيهم قتلنا في ربحا وغمنا منهم شبيبة عظيمة وقد  
فتحوا لنا الذير سار والركب حصنها يوم السبت  
بالتة عشر من الحرم وفتحنا غوجر في يوم الاعد بثلاثة  
عشر منه بينهما البيلة واحدة ولم تحل العدو في بلدة  
زادوا فيم ديارا جربنا سال المير منصور في الراجالنا  
وانت فودونا بقدم اخواننا الذير غوجر في صر واعمد

لله رب العالمين غزوة جافت ثم انه لما رجعتنا من غزوة غودا  
 ورجع اخواننا من كعب خربت بالراية بامر الشيخ الراجحي امير  
 نجد لما سمعنا انه والى عدونا من اهل غدير والتوارك بسرت في  
 اخر الحرم اليه ليال حتى نزلت ببابه وقد اغار على اركمه الجياهر  
 دونا جميع ما اخذوا اليه وطلبنا منه المكاملة فاجاب وطلبنا منه  
 موالاتنا ورجعنا فاجاب وهدمت بالجيش المصور فريضة  
 وجت بها الله لنا وعمنا واغمرنا على التوارك الذي وجدناهم  
 عند ثم عبرنا الى ناحية زرم والحبوبنا اخواننا الذين كانوا هنا  
 كثم ذهبنا الى ناحية الشمال من ناحية نجد ورجعنا فاجفت  
 وساموا وزكوا في الله علينا حصوننا وقد انتشر باق الع  
 الحصون نحو من فمسير ثم رجعتنا الى معسكرنا من ناحية زرم ثم  
 انتقلنا الى دنجا وبضم الدال وعيانا لقتالها فوجدناهم فرهر  
 بواله الجبال حصرتنا واحتملنا القوت ثم سرنا ونزلنا كرتوا ثم  
 بناه ثم ذهبنا الى غيرنا فحفظنا طلب جنودنا فكلها والبقينا  
 بما الكوا فاعاننا الله عليهم وهدم الله عنانهم سرنا حتى حفظنا  
 برحنا لاجمدا لله وحسرتنا غزوة كثرنا وكان من مد يدها  
 انه لما نزلنا بئر نجد وقد انتشر عيانا في الاجا وطلب المعاش  
 في سائر جماعة الى ناحية كاشته فاكلهم امير كثرنا ما يقتل  
 واسر ونهب

## Traduction:

« Sur toute la terre dénudée ou sans végétation

-Tu les vois (les chevaux) comme des criquets de couleur ocre quand ils se tiennent en équilibre dans l'espace.

-Ils (les chevaux) ont préparé (sic) des raids matinaux qui détruisent tout sur leur passage et qui se déroulent soit au dessus d'un terrain soit dans les airs ( sic).

-Ils (les ennemis) se sont alors dispersés dans plusieurs villages et leur rassemblement est semblable à celui des gens dans les villages de savane.

-(Sans doute) c'est lui qui reviennent les louanges, Lui, le Premier et le Dernier (sic)

-Mon poème est terminé à l'image de celui qui l'a conté.

Puis il s m'ont laissé parmi les miens, pendant que cinq nuits se sont écoulées, je suis allé en direction du Gobir.

Trois hommes d'un village nous ont interceptés, nous sommes battus avant de faire la paix par la suite.

Puis nous sommes revenus, c'est le mois de Dhou-igga (douzième mois du calendrier musulman). Puis je suis ressorti avec l'étendard au début du mois de Muharram (premier moi du calendrier musulman) en direction de l'Ouest du coté de Katsina jusqu'à atteindre Tounfafi. Puis il m'est apparu que je devais marcher en direction du Gobir, je suis arrivée dans les régions occidentales proches du territoire en trois nuits de marche. Nous avons marché une nuit, encore et nous sommes arrivés le matin à Guda.

Nous sommes tombés sur une garnison militaire de l'adversaire qui nous a attaqués. Nous l'avons battu. Grâce à Dieu nous leur avons infligé de nombreuses pertes et nous avons rapporté des butins considérables.

Nos frères ont marché en direction du Kabbi. Ils l'ont battu le samedi 12 Muharram (Samedi12/01 ?). Quant à nous, nous avons combattu Guda le dimanche treize du même

mois (13/01). Entre les deux combats, il s'était écoulé une nuit. L'ennemi n'a pas pu réinstaller ses familles dans le village de Rabawarima.

Puis nous sommes rentrés indemnes à notre point de départ. Notre retour a coïncidé avec celui de nos frères qui ont combattu le village de Kabbi et les louanges à Dieu Seigneur de l'univers (sic). Nos victoires dans ces combats (sic) ont dépassé toutes nos espérances.

Puis, nous sommes revenus de Guba. En même temps que nos frères de la bataille de Kabbi. J'ai sorti l'étendard sous les ordres du sage (Cheik) en direction de l'Emir de Zamfara. Lorsque nous avons appris qu'il faisait parti des Gouverneurs ennemis du Gobir, lui et les Touareg. J'ai marché en sa direction des nuits durant ; c'était la fin du mois de Muharram. Je suis descendu devant sa porte. Un raid a été effectué sur ces terres auparavant. Nous lui avons restitué tout ce que nous avons pris. Je lui ai demandé de se soumettre et de quitter le camp ennemi. Il refusa. J'ai dirigé et mobilisé l'armée vers une forteresse proche. Dieu l'a ouverte à nous, nous y avons eu des butins.

Nous avons razié les Touareg que nous avons trouvés.

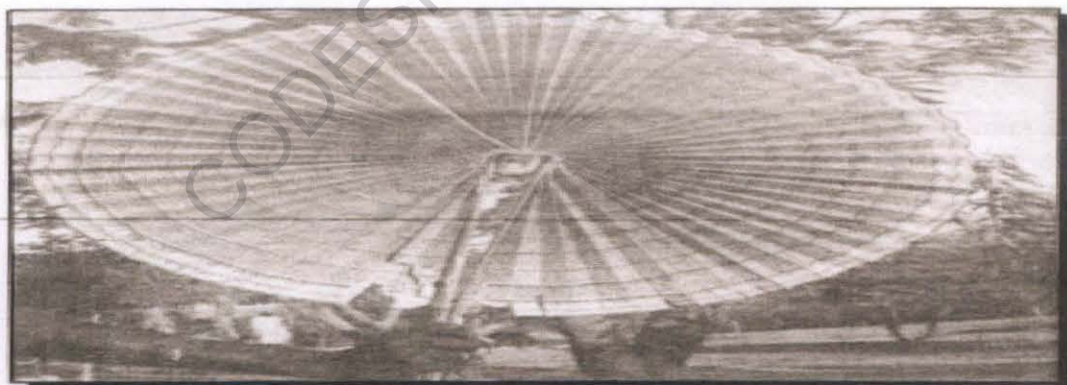
Puis nous avons traversé le pays Zarma. Nos frères qui s'y trouvaient se sont joints à nous. Puis nous sommes dirigés vers l'Ouest de Zamafara. Notre razzia a atteint son paroxysme. Nos frères étaient fiers des sacrifices de sang consenti. Dieu ouvrit pour nous des régions grâce à sa protection dont nous avons bénéficié.

Nous sommes une cinquantaine dispersée dans les forteresses avant de revenir dans nos garnisons situées dans les régions zarma, nous nous sommes déplacés à Dounga ».

**Source : M. Hassane (1989 : 1-2).**

Annexe n° 8

Photo 13 : Modèle d'étendard offert par Ousmane dan Fodio aux Amirou au XIXème siècle.



Source : Alpha Gado(1993)

Annexe n° 9

01 23456351eux lettres datant de 1860-1861, adressées par l'Emir de Gwandou, Aliou (1860-1864) à l'Emir de Lamordé Bitinkodji Souhaibou Mamane Jawa (1846-1873).



Baka Hassane (1992)

## Annexe n° 10

### La rencontre d'Issa Korombé avec la prêtresse Kassey, recit d'Amado Souley de Wanzarbé.

Dans le Boboye, il eut une guerre terrible entre les Zarma et les Peul  
beaucoup de guerriers zarma ont été tués ou contraints à l'exil.

Issa Korombé, alors, prit congé de Koygolo.

Il arriva à Wanzarbé.

A Wanzarbé, il y avait une femme,

Auprès de laquelle on cherchait des charmes.

Elle s'appelait Kassey

C'est elle qui inventa tous les remèdes.

Tous les soins proviennent d'elle,

Quand sa mère l'eut engendrée,

Elle la créa dotée d'un sein unique,

On ne sait si elle est un *ganji* transformé en une femme

On ne sait si elle est réellement un être humain,

Mais, au près d'elle on trouvait tous les charmes possibles

Toute personne allant la consulter trouvait satisfaction.

Jusqu'à maintenant ses soins

Sont reconnus à Wanzarbé

Mais, ce qui fait que ces soins perdent leur efficacité

C'est que les gens de Wanzarbé se promènent

Et vont les gaspiller en brousse pour des modiques sommes

En ce temps là les gens venaient à wanzarbé pour obtenir des charmes

Car, les gens du milieu ne se promenaient pas pour les vendre



Aujourd'hui, aujourd'hui

L'argent a troublé les esprits

Les gens en ont fait l'objet d'un commerce acharné.

Et toute personne qui se voue à des pareilles entreprises

Ne peut proférer que mensonges , ses soins deviennent vains

Revenons à Issa.....

Quand Issa arrive à Wanzarbé

Il avoua à la femme :

Qu'il a entendu parler d'elle

Je suis venu vous voir dit-il

Qu'as-tu appris de moi, lui demanda la femme ?

J'ai appris seulement que toute personne en situation difficile

Et qui vient chez toi en sort soulagée si elle arrive à te trouver :

Elle peut considérer son problème comme résolu

Eh bien, me voici, répondit la femme

Le peu que j'ai, je vais te le montrer

-A présent mon cher enfant dis-moi d'où tu viens

-De Koygolo Koutaya

Koutaye est le village des Golé ;

J'entends parler

-A présent viens.

Elle le coucha sous ses genoux

Lui mit son sein dans la bouche

Issa teta et s'endormit

Elle voulut dégager se tête des genoux

Mais, il s'agrippa au sein  
Il téta à nouveau, téta jusqu'à s'endormir à nouveau  
Elle voulut dégager à nouveau la tête de ses genoux  
Il s'agrippa de nouveau au sein  
« Mon enfant, dit –elle mon sein que voici  
Je ne l'ai jamais donné à quelqu'un  
Pour qu'il suce, qu'il s'endorme  
Alors que je veux te le donner jusqu'à ce que tu te couches  
-Ma mère, répliqua Issa, c'est que grande est ma frustration.  
-s'il en ait ainsi continue à téter »  
Il téta, téta et, à la troisième reprise, le sommeil l'emporta.  
Alors elle put enfin dégager la tête de Issa ;  
Elle alla vaquer à ses affaires  
Il dormit, dormit encore  
-Du matin jusqu'au soir sans répit ;  
Quand on voulut le réveiller,  
La femme s'interposa,  
Disant qu'il vient d'accomplir un exploit que nul n'a réalisé.  
Le lendemain  
Elle le coucha à nouveau sur ses genoux  
Lui donna le sein  
Qu'il téta !.....  
Alors  
Il ne se releva plus  
Jusqu'au moment où elle le réveilla.

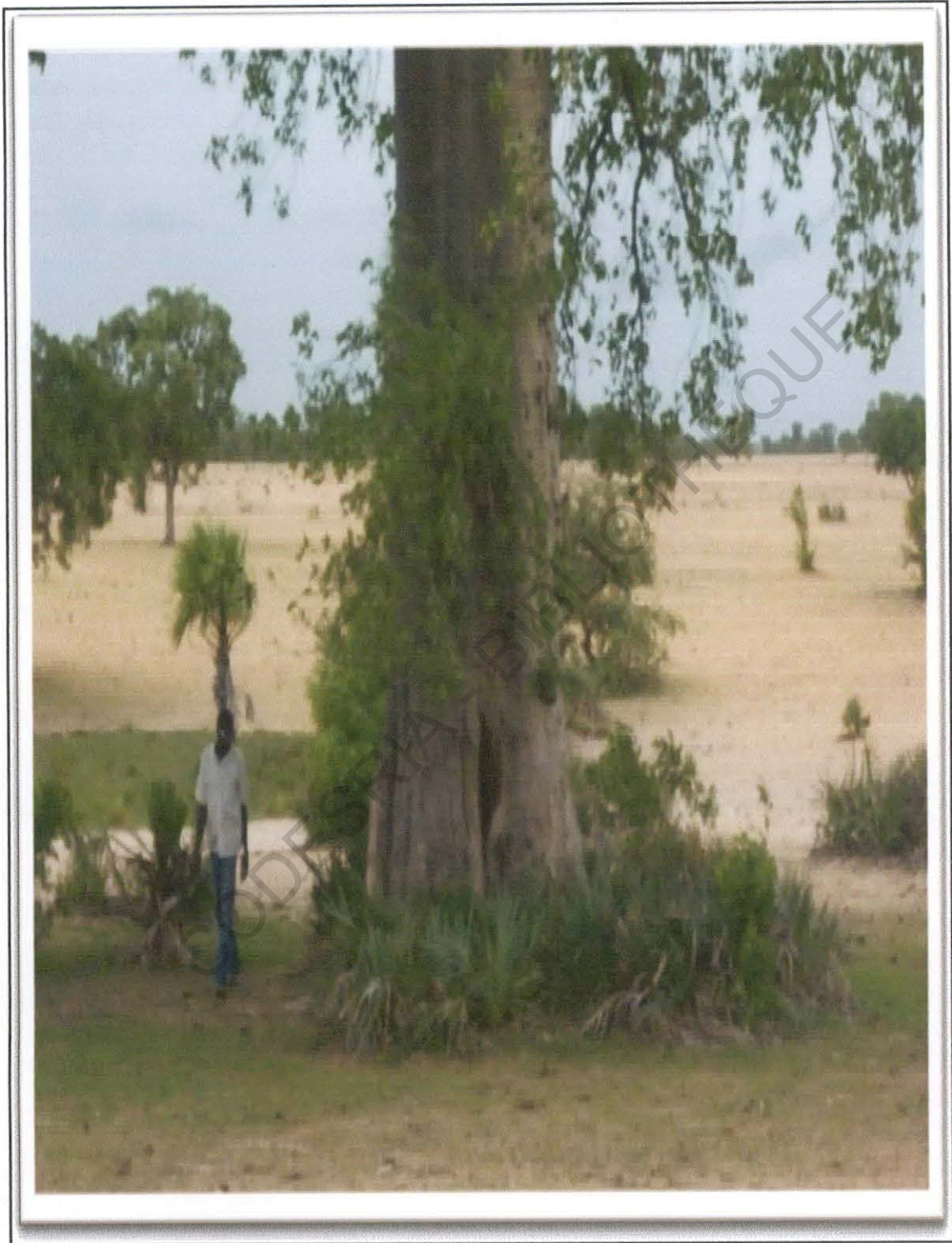
« Mon enfant lui dit-elle,  
Ne prend plus mon sein avec l'intention de téter :  
Si c'est le monde que tu désires,  
Tout ce que tu veux  
Sache que tu l'as.  
Mais, ne tète plus  
Il ne reste plus à mon avis qu'à te pourvoir de certaines petites choses »  
Elle lui fit des gris-gris  
Et des poudres magiques. »  
Voilà comment s'est déroulée la rencontre d'Issa avec Kassey.

**Source : Extrait de l'entretien avec Amado Souley à Wanzarbé le 8-05-2013**

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

Annexe n° 11

Photo 13 : Issa Koo à Boumba (vue de près)



Source : photo A.A.B, prise en 2011.

Annexe n°12

Photo 14 : la caverne « *A ma to* » de Gaouré d'après les traditions de Birni Gaouré



Source : photo A.A.B, prise en 2012.

### Annexe n°13

**Photo 15:** Tombes des Sarki Kabi de 1860 à 1996



Source : photo crédit (musée Argoungou) 2012.

**Index alphabétique des noms propres, des noms des lieux et des groupes ethniques.**

**A**

Abdoulaye Dan Fodio

Abdoulhassane :

Agadez

Alboury N'Diaye

Alfa

Alfa gouma

Alfa hotta

Ali Anna

Ali Jedo

Ali'san Tabla

Alkali

Amenoka

Amirou

**B**

Babatou

Boboye

BoubacarLouloudjé

Boumba

**C**

Califat

Calife:

**D**

Dagomba

Daoudou

Dosso

**E**

Espace nigérien

**F**

Fakara

Foutanké

**G**

Gobir

Gobirawa

Goudel

Gurunsi:

**H**

Hali Koda

Halilou

Harikanassou

**I**

Issa Korombé:

**J**

Jama'a

**K**

Koygolo

**L**

Lamido

**M**

Mahamane Diobbo

Malinke:

**N**

N'Dounga

Neni:

Nikki Beri

**O**

Ouallam

Ouro-gueladjo

Ousmane Dan Fodio

**P**

Peul

**Q**

Qadriyya

**R**

Rhattafane

**S**

Salifou Kado

**T**

Tabisawi

Tabla

Taghazart

Tagour

Talibé

Talim al radi

Tamkalla

Tchanga



Tcherendji  
Tobili  
Toga  
Tombouctou :  
Tondifou :  
Tondikandjé  
Toubal  
Torobe  
Torodo

## **U**

Oulema

## **W**

Wali  
Wangari:  
Wangarisation:  
Wongougna  
Wazi  
Windikoye  
Wourno

## **Y**

Yeni

## **Z**

Zabarkane  
Zagi  
Zagoré  
Zaman yaki  
Zamfara:  
Zamkoy  
Zarmaganda  
Zarmakoye  
Zarmakoytarey:  
Zarmatarey:  
Zaroumey:  
Zidji  
Zima  
Zouzou saney:

# LISTE DES CARTES ET ILLUSTRATIONS

## LISTE DES CARTES

N°	Titre de la carte	Page
1	La localisation de la zone d'étude au Niger	12
2	Présentation de la zone d'étude	13
3	villes et villages de l'enquête orale au Niger.	18
4	L'Ouest nigérien et les Dallol	47
5	Le Zidji : carte physique	50
6	régions naturelles et organisation de l'espace au XIX ème siècle	67
7	Synthèse des mouvements migratoires	86
8	Peuplement du Zarmatarey au XIX ème siècle	87
9	centres d'islamisation avant le XIX ème siècle	131
10	Les attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye	151
11	L'exil de Boubacar Louloudjé	171
12	L'Arewa au XIXème siècle	193
13	Les mouvements peul et Touareg jusqu'en 1849	208
14	L'exil d'Issa Korombé	223
15	L'itinéraire suivi par les wangari jusqu' au Dgomba.	281
16	Les raids esclavagistes des wangari au Dagomba et au Gurunsi	295
17	Le pays des Tem (Nord Togo) au XIX ème siècle.	304
18	L'arrivée de Laussou à Dosso.	338
19	L'itinéraire des Foutanké	342
20	Les guerres de résistance du XIX ème siècle au Zarmatarey	343
21	Le rikon Kabi à la fin du XIX ème siècle	366
22	Organisation politique du Zarmatarey à la fin du XIX ème siècle.	385
23	Routes de la cola au XIX ème siècle	426
24	Les relations économiques du Zarmatarey à l'intérieur et à l'extérieur au XIX ème siècle	433

## LISTE DES ILLUSTRATIONS

N°	Noms	Page
1 -	Mare permanente dans le Dallol	48
2	Une vue de la végétation du Dallol Bosso	48
3	La mare de Tapkin Kwato	116
4	Tombe de Boubacar Louloudjé à Tamkalla	174
5	Tombe de Yacouba Nabamé à Argoungou	201
6	Arcs et flèches du XIXème siècle	237
7	Un type de lance : Alaga	237
8	Un type de lance : Yadjji	339
9	Tambour de guerre : Toubali	243
10	Tombe d'Abdoulhassane à Kollo	263
11	Site et techniques traditionnelles d'extraction du sel (sosso)	409-410
12	Barrettes et cuvettes du sel produit dans le Dallol	411
13	Issa Koo à Boumba	534
14	La caverne amato	535
15	Tombe des sarki	536

## LISTE DES TABLEAUX

N°	Titre	Page
2	Comparaison des stéréotypes entre nobles et esclaves au XIX ème siècle	396
3	Les différentes famines intervenues au Sahel au XIX ème siècle	430
4	Arbres et arbustes utilisés dans l'alimentation au XIX ème siècle.	431

## TABLE DES ANNEXES

N°	Titre	Page
1	Généalogie des <i>Zarmakoye</i> de Dosso : des origines à nos jours	517
2	Généalogie des <i>Amirou</i> de Bitinkodji du XIX ème siècle.	518
3	Kouré : du <i>zarmakoytarey</i> au <i>Amiroutarey</i>	519
4	La généalogie des différents <i>Wonkoy</i> de N'Dounga.	521
5	La généalogie des différents <i>Wonkoy</i> de Koygolo	522
6	Généalogie des Emirs de Sokoto et de Gwandou au XIX ème siècle.	523
7	Extrait d'un manuscrit (suivi de sa traduction) décrivant une campagne militaire des jihadistes au Gobir, au Zamfara et au Zarmatarey.	524
8	Modèle d'étendard offert par Ousmane dan Fodio aux <i>Amirou</i> au XIX ème siècle	528
9	Copies de deux lettres datant de 1860-1861 adressées par l'Emir de Gwandou à l'Emir de Lamordé Bitinkodji Souhaïbou	529
10	La rencontre d'Issa Korombé avec la prêtresse Kassey	530
11	Photo de Issa <i>koo</i>	534
12	Photo caverne amato de Gaouré	535
13	Photo de s Tombes des <i>Sarki</i> Kabi de 1860 à 1996	536

## Table des index des noms propres des noms des lieux et des groupes ethniques.

### A

Abdoulaye Dan Fodio : 23, 102, 113, 134, 146, 166, 173, 313, 316,347.

Abdoulhassane : 25,154,176,177,178,210,251,254,311,330.

Agadez : 90, 416.

Alboury N'Diaye: 374,422.

Alfa : 26, 12, 126, 139, 278, 285,329.

Alfa gouma: 168

Alfa hotta: 168

Ali Anna: 72, 73,135.

Ali Jedo: 116, 118,131.

Ali'san Tabla: 73, 80, 81, 245.

Alkali: 363,355.

Amenokal: 242.

Amirou: 65,134,143,179,180,205,256,365.

### B

Babatou : 236, 290, 291,297,292

Boboye : 2, 5, 25, 204,425.

BoubacarLouloudjé :4,23,42,74,120,129,135,136,137,138,139,142,143,146,154,159,160,165,  
167, 168, 170,174,

Boumba : 40, 267,308

### C

Califat: 99, 118, 131, 173, 185, 363, 366,

Calife: 123, 157, 174, 182, 355, 363,366

### D

Dagomba ; 5, 39, 277, 278, 280, 281, 282, 284, 292,305.

Daoudou : 139, 150, 154, 159, 160, 162, 165, 169, 258,409.

Dendawa : 94, 305

Dosso : 2, 4, 43, 58, 289, 358, 376,385.

### E

Espace nigérien : 2. 31.

### F

Fakara: 2, 27, 48, 58.

### G

Gobir : 21;31;70;89;90;91;92;93;95;96;99;100;101;104;106;108;112;116;117;118;139;141,  
198.

Gobirawa: 116; 186.

Goudel: 61,65,69,70,169.

Gurunsi:6;14;40;56;236;259;261;276;277;278;281;282;283;287;289;291;292;293;294;295;  
296,298; 299; 302304; 305; 307; 331; 388; 416.

### H

Hali Koda: 58; 59; 60; 61; 62; 64; 346,514.  
Halilou: 134, 185,516.  
Harikanassou: 62, 534,552.

## **I**

Issa Korombé: 7,38,217,218,223,225,226,228,229,230,239,326,345,435,438.

## **J**

Jama'a: 28; 100

## **K**

Koygolo: 23, 38, 328, 329, 340,342

## **L**

Lamido : 26, 43, 175, 178,340.

## **M**

Mahamane Diobbo 8, 66, 123, 211, 368, 375,514.  
Malinke: 55, 56, 303, 379,418.

## **N**

Neni: 69, 79

## **O**

Ouallam: 2,19,44,51,417,420.  
Ouro-gueladjo: 26

## **P**

Peul: 2, 9, 25, 44,220,268,437.

## **Q**

Qadriyya: 127.

## **R**

Rhattafane: 83

## **S**

Salifou Kado : 291, 331, 332,334.

## **T**

Tabisawi : 69.  
Tabla : 46, 74  
Taghazart : 45, 82, 544.  
Tagour : 58, 59, 63,141.  
Talibé: 108, 109, 126, 136, 148,167.  
Talim al radi : 148.  
Tamkalla: 25,53,159,171,172,174,179,210,240,251,255,320.  
Tcherendji : 139, 142, 145, 159, 171, 238,319.  
Tchanga : 148.  
Tobili : 37, 63, 139,320.  
Toga : 202 ; 203.  
Tombouctou : 57

Tondifou : 66,172.

Tondikandjé : 30, 33, 45, 215, 243,323.

Toubal : 239,313.

Torobe : 102

Torodo : 103.

## U

Oulema: 108,127.

## W

Wali: 129, 138,140.

Wangari:

4,5,6,7,8,9,11,37,39,40,146,208,203,230,233,236,239,241,250,260,266,276,277,278,2  
92,298,304,322,323,329,330,332,337,342,344,348,351,371,372,373,374,387,389,399,  
425,432,436, 438,440.

Wangarisisation: 7, 338, 351, 371,433.

Wongougna: 38,230,258,264,265,266,274,315,319,327,323,327,343,344,345. 221,343,

Wazi: 57,

Windikoye: 382,383.

Wourno: 166,198.

## Y

Yeni: 63, 139.

## Z

Zabarkane: 38

Zagi: 351.

Zagoré: 61, 62, 162, 164, 177, 178,204.

Zaman yaki: 359

Zamfara: 21;88;89;91;92;93;95;96;97;100;102;103;104;105;107;110;116;181;158;351;355.

Zamkoy : 351,403.

Zarma :2,5,6,7,9,15,21,22,23,28,31,33,34,36,38,42,54,55,56,60,61,64,66,70,71,72,73,75,77,9  
4,95,97,98,106,116,120,122,130,133,135,138,139,140,142,143,144,147,149,152,157,1  
58, 162, 174,512

Zarmaganda : 2,28,30,43,50,55,57,81,84,112,123

Zarmakoye :5,30,37,38,57,59,60,62,63,65,97,113,137,140,147,159,162,164,165,166,169,515,

Zarmakoytarey: 30, 361.

Zarmatarey:2,2,4,5,6,7,8,9,10,11,14,16,22,25,26,31,34,35,36,37,38,39,40,41,42,43,44,45,52,5  
3,54,58,59,60,63,71,72,75,80,86,87,88,89,91,92,93,97,116,119,120,133,135,139,150,1  
52,154,155,158,162,171.

Zaroumey: 235, 541.

Zidji: 1; 6; 33; 44, 48, 48, 49, 52, 60; 61; 62; 63; 555.

Zima: 239; 267.

Zouzou saney: 145.

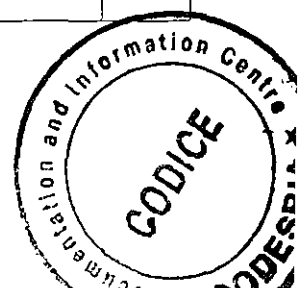
## TABLE DES MATIERES

Sommaire	i
Dédicace	ii
Remerciements	iii
Notes Linguistiques	iv
Sigles et abréviations	v
Introduction générale	1
I-Les sources orales	14
1.1.1' enquête orale	14
1.2.les sources sonores	19
II- les sources écrites	20
2.1 Les manuscrits en langue arabe et ajami	20
2.2. Les recueils de tradition orale	22
2..3. Les sources écrites d'origine coloniale	24
2.3.1. Les récits des explorateurs et missions militaires	24
2.3.2 : Les documents d'archives	28
III- Les nouvelles technologies de l'information et de la communication et la recherche historique	34
IV-Les travaux de recherche et les publications	34
<b>PREMIERE PARTIE : Le Zarmatarey de la fin du XVIIIème siècle aux premières attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye.</b>	42
Chapitre I : Aperçu géographique et historique	43
I-Le cadre naturel	44



1.1.Le Dallol Bosso	44
1.2.Les plateaux du Zidji et du Fakara	49
1.3. Les dunes du Zarmaganda	51
1.4.le <i>Issa me</i> (région du fleuve)	52
1.5. Les caractéristiques climatiques	52
II- Le peuplement ancien (XVIème –XVIIIème siècle)	55
2.1 Les migrations zarma	55
2.2 Les migrations maouri et goubawa	68
2.3. Les Kourfayawa	71
III- Les migrations peul et touareg au XIX ème siècle.	72
3.1 Les Peul du Dallol Boboye	73
3.2 Les Touareg de l'Ouest nigérien.	77
3.2.1. L'installation des Touareg dans l'Imanan et le Tondikandjé	77
3.2.2 Les Touareg du Taghazart	81
3..2.3-Le passage des Touareg dans le Zarmaganda	83
3..2.4 Organisation sociale des Touareg.	83
<b>Chapitre II- Le jihad d'Ousmane Dan Fodio au début du XIX ème siècle (1804)</b>	<b>89</b>
I- Les relations du Zarmatarey avec les Kasar haoussa avant le jihad	89
1-1-Les relations avec le Gobir	89
1-2- les relations avec le Zamfara.	92
1-3-Les relations avec le Kabi.	94
II-Essai de biographie d'Ousmane Dan Fodio	99
III Le déclenchement du jihad au Gobir	102

3-1-Le contexte de l'avènement du jihad	102
3-2 Les premiers engagements militaires.	113
<b>Chapitre III- les répercussions du jihad au Zarmatarey</b>	121
I L'état d' islamisation des populations avant le jihad	121
II- Les expéditions militaires d'Abdoulaye Dan Fodio dans l'Ouest du Niger	132
III-Les vellétés de jihad de Boubacar Louloudjé dans le Boboye	136
3-1-Boubacar Louloudjé du guide religieux au Lamido Zarma (chef du zarma).	136
3.2- Le Guet-apens de Gaouré en 1808.	143
3.3- Les premières attaques de Boubacar Louloudjé dans le Boboye	146
<b>Deuxième partie : Des premières formes de résistance à l'avènement des Wangari (1810 -1854)</b>	154
<b>Chapitre IV : Les premières formes de résistance (1810-1833)</b>	156
I-L'attaque de Gaouré en 1810	156
1.1-Les pionniers de l'attaque.	156
1.2- Les préparatifs et le déroulement de l'attaque.	162
1.3- L'exil de Boubacar Louloudjé vers le Gwandou	166
II-Le retour de Boubacar Louloudjé dans le Boboye et la fondation de Tamkalla	172
III-Le règne d'Abdoulhassane	175
3.1-Le couronnement du Lamido Zarma	175
3.2-La bataille de Zagoré de 1833	178
3.3- Le repli de Daoudou Bougaram dans le Dendí.	179
<b>Chapitre V : L'alliance de 1849 et le début des guerres de résistance</b>	182
I-Le contexte sociopolitique des alliés en 1849	182



1.1-La situation sociopolitique du Kabi de la mort de Karari (1831) à l'avènement de Yacouba Nabamé (1849.)	182
1.2-L'avènement de Samna Karfé dans l'Arewa.	187
II-La formation de l'alliance	194
III-La résistance dans le Kabi et l'Arewa	197
3.1-. La résistance au Kabi	197
3.2- Les batailles dans l'Arewa.	202
<b>Chapitre VI : L'avènement des Wangari au Zarmatarey</b>	205
I-situation sociopolitique du pays	205
II-La bataille de Goroubankassam	209
III-L'avènement d'Issa Kormbé au Zarmatarey	212
3-1- Issa Korombé : De la naissance à la dispersion de Koygolo.	212
3.2- L'exil d'Issa Korombé.	215
3.3. Karma, la capitale de la résistance.	220
<b>Troisième partie : Les Wangari zarma de la résistance au mercenariat</b>	231
<b>Chapitre VII -L'organisation de la résistance au Zarmatarey</b>	233
I- Organisation et stratégies militaires	233
II- le déroulement des guerres de résistance au Zarmatarey	244
2-1--Les Lutttes dans le Zarmatarey septentrional	244
2.2- La bataille de Tamkalla dans le Boboye.	251
III La première bataille de Kollo (1866)	260
<b>Chapitre VIII- Le Zarmatarey entre guerre et paix (1866-1895)</b>	264
I Les prises de pillage, de razzia et le mercenariat local	264
1.1: rapt et rezzou	264

1.2. Les mercenariats de Issa Korombé	266
1.2.1. Le sac de Kollo (Kollo <i>gnarodjiré</i> )	269
1.2.2 L'attaque de Sokorbé	272
1.2.3-La mésaventure de Issa Korombé au Sojey	274
II- L'aventure des wangari à l'extérieur du Zarmatarey	277
2.1-. Les causes du départ des <i>wangari</i>	278
2.2-Les <i>Wangari</i> mercenaires au Dagomba et au Gurunsi.	282
2.2.1- Le mercenariat au Dagomba	282
2.2.2. La chasse à l'homme en pays Gurunsi (Burkina Faso)	284
2.2.2.1.-L'installation des Zarma dans le Gurunsi	284
2.2.2.2.Les raids quasi permanents des cavaliers zarma	287
2.2.2.3 : Les conséquences des activités des cavaliers zarma au Gurunsi.	296
III.-Les cavaliers zarma en pays Kotokoli ( Nord Togo) et dans l'Atacora béninois	302
3-1-Les guerriers Semaci en pays Kotokoli	302
3-2- Les Zarma, chasseurs d'hommes dans le Borgou dans l'Atacora béninois	305
<b>Chapitre IX – Du retour de Bayero à la percée coloniale</b>	312
I-Le retour en force de Bayero Abdoulhassane	312
II- la bataille de Boumba ou la tragédie d'Issa Korombé	317
2.1-Les préparatifs et les forces en présence.	327
2.2-Le déroulement de la bataille	327
III-L'après <i>Boumba hané</i> et la percée coloniale (1896-1898)	332
<b>Quatrième partie : Les bouleversements sociopolitiques des guerres du XIX ème siècle</b>	344
Chapitre X- Les reformes institutionnelles et les mutations politiques de la fin du	346

XIX ème siècle au Zarmatarey	
I- L'avènement des Wonkoy et Mayyaki sur la scène politique	346
II- les reformes institutionnelles	355
III- les impacts diplomatiques	360
3.1- La période du rikon Kabi (domination du Kabi)	360
3.2- Le Zarmatarey sous domination de Sokoto – Gwandou (rikon foulani)	367
3.3- La problématique de l'Etat au Zarmatarey	371
<b>Chapitre XI : Les transformations sociales nées des guerres du XIX ème siècle</b>	386
I-L'organisation sociale avant le XIX ème siècle	386
II-L'impact des guerres sur l'organisation de la société	387
III-La hiérarchisation de la société à la fin du XIX ème siècle	387
<b>Chapitre XII : Guerres et économie au Zarmatarey</b>	400
I-Les activités de production au XIX ème siècle	400
II-Les activités d'échange et de commerce.	412
III- L'impact des guerres sur l'économie au XIX ème siècle	426
2.1 -Une régression de la production	426
2.2-Un bouleversement des réseaux commerciaux.	434
Conclusion Générale	439
Glossaire	447
Sources et Bibliographie	449
A- les sources	450

1-Liste des informateurs de l'enquête orale	450
2-Les sources sonores	458
2.1.-Les Archives sonores du service audio (SERVA) de L'IRSH	458
2.2 Les Archives sonores de l'ORTN	460
3-Recueils de traditions orales	460
II-Les sources écrites	460
1-Sources en langue arabe et ajami traduites et publiées.	460
2-Les sources d'origine coloniale.	462
2.1. Récits de voyageurs, explorateurs et conquérants militaires	462
2.2. Les Documents d'Archives.	466
2.2.1. Les Archives des Etudes Nigériennes :	466
2.2.2 Les manuscrits des journaux de Boubou Hama	466
2.2.3-Archives nationales du Niger (A.N.N).	466
2.2.3.1.Les Monographies des administrateurs coloniaux.	466
2.2.3.2.Les rapports politiques des A.N.N : inventaire par cercle, par poste et par secteur :	468
2.2.4. Les Archives du -National Archives of Kaduna (NAK).	473
2.2.5. Sokoto provinces files (Sokprof).	473
2.2.6 . Les archives de Arewa House	474
III -Sources électroniques(Internet)	474
B – la bibliographie	475

I- Outils de travail, dictionnaires et encyclopédies.	475
II-Ouvrages de méthodologie	476
III-Ouvrages et études généraux	479
IV-Ouvrages et études spécialisés	506
Annexes	516
Index alphabétique des noms propres, des noms des lieux et de groupes ethniques.	537
Listes des cartes et des illustrations	540
Table des annexes	542
Table de l'index alphabétique des noms propres, des noms des lieux et de groupes ethniques	543
Table des matières	546